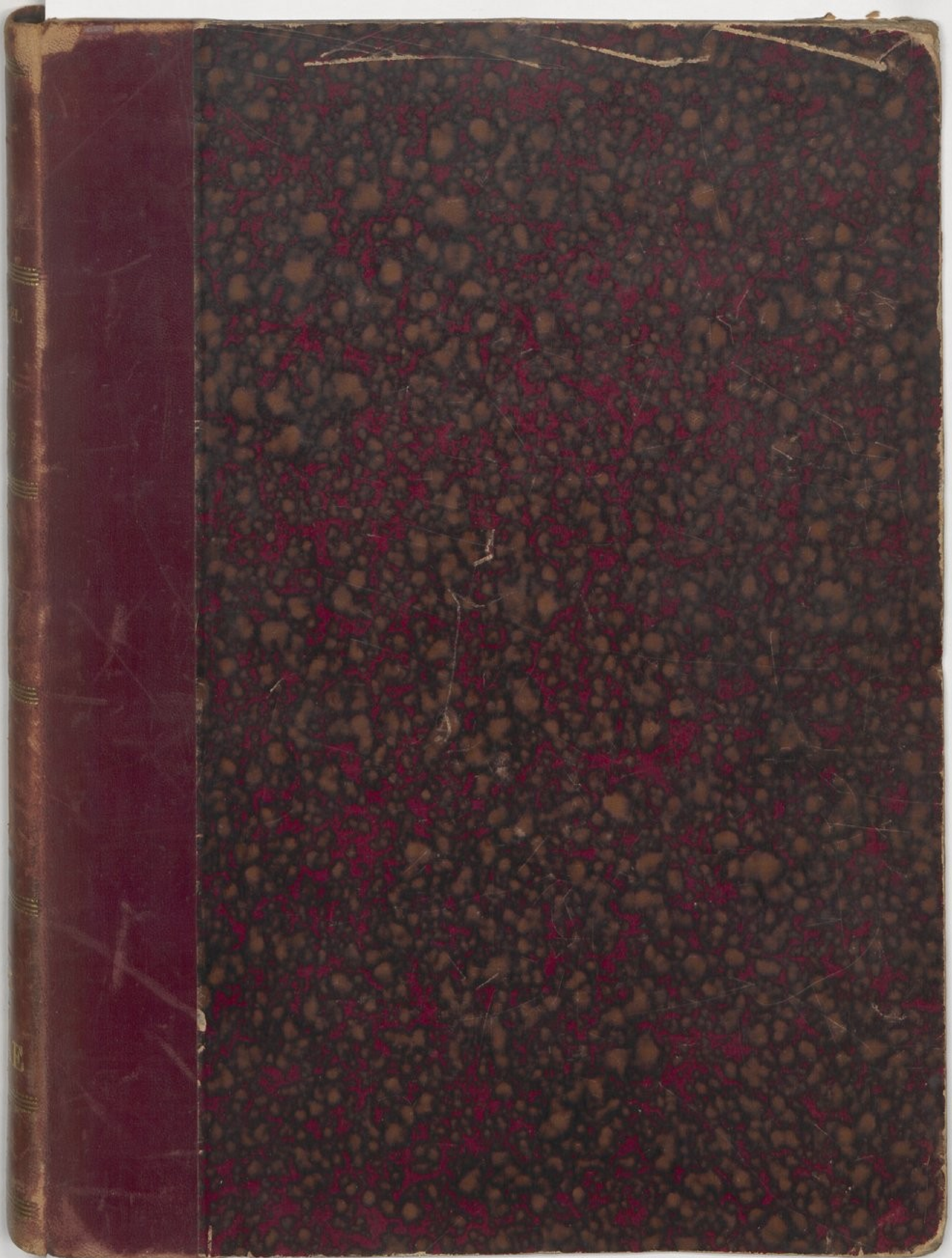
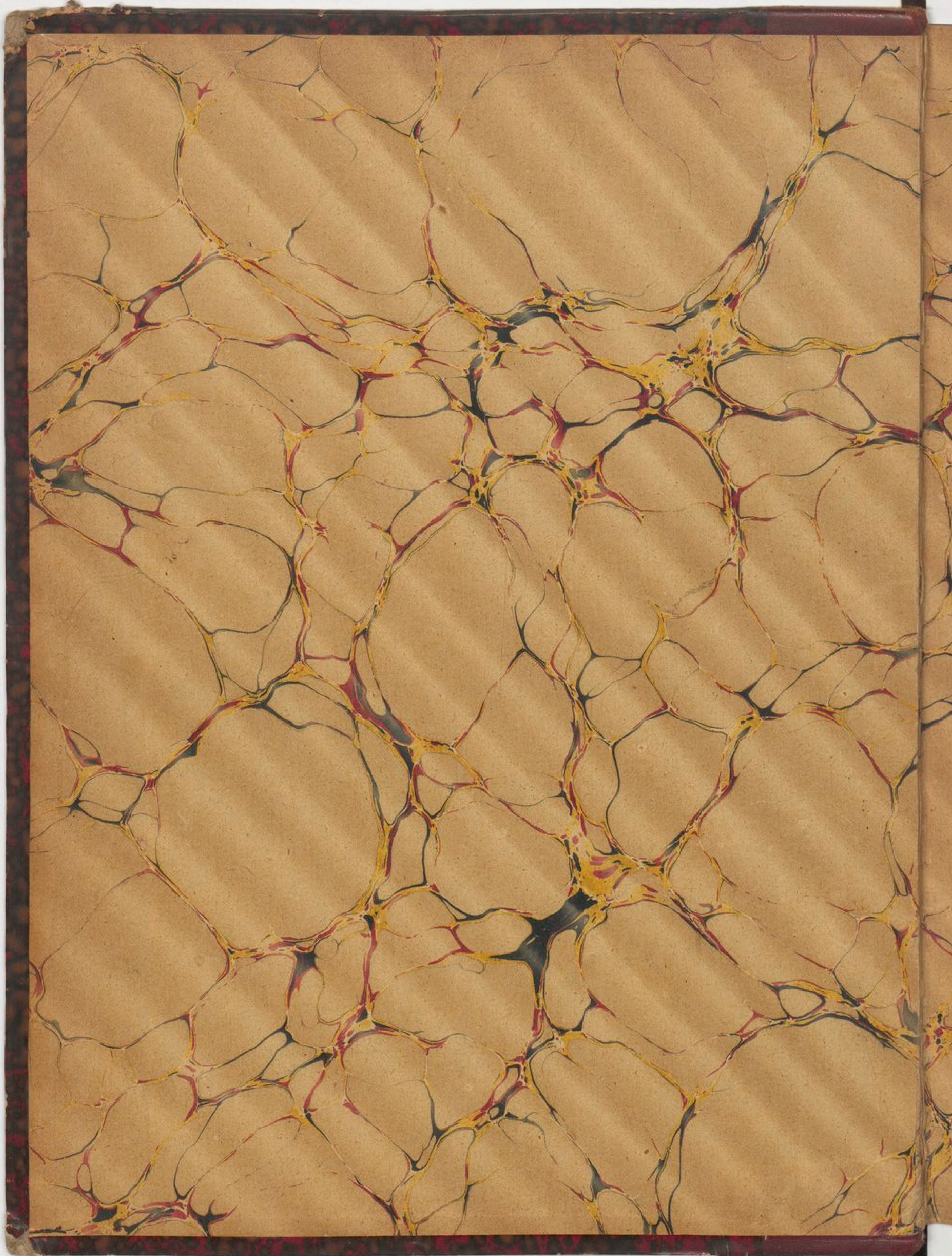
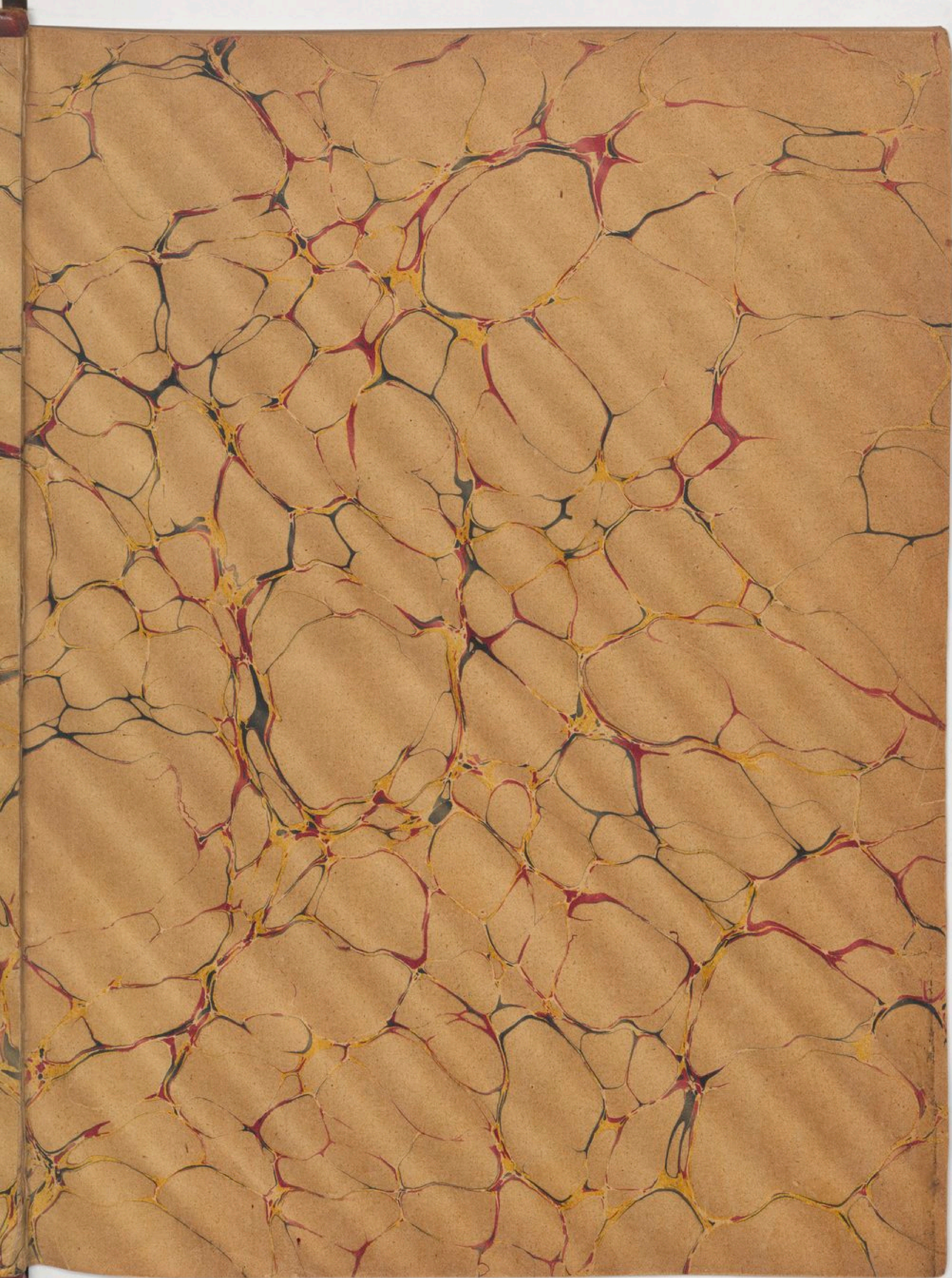
Pierre Maël (C. Causse et C. Vincent). Petit Ange. (5e mille.)

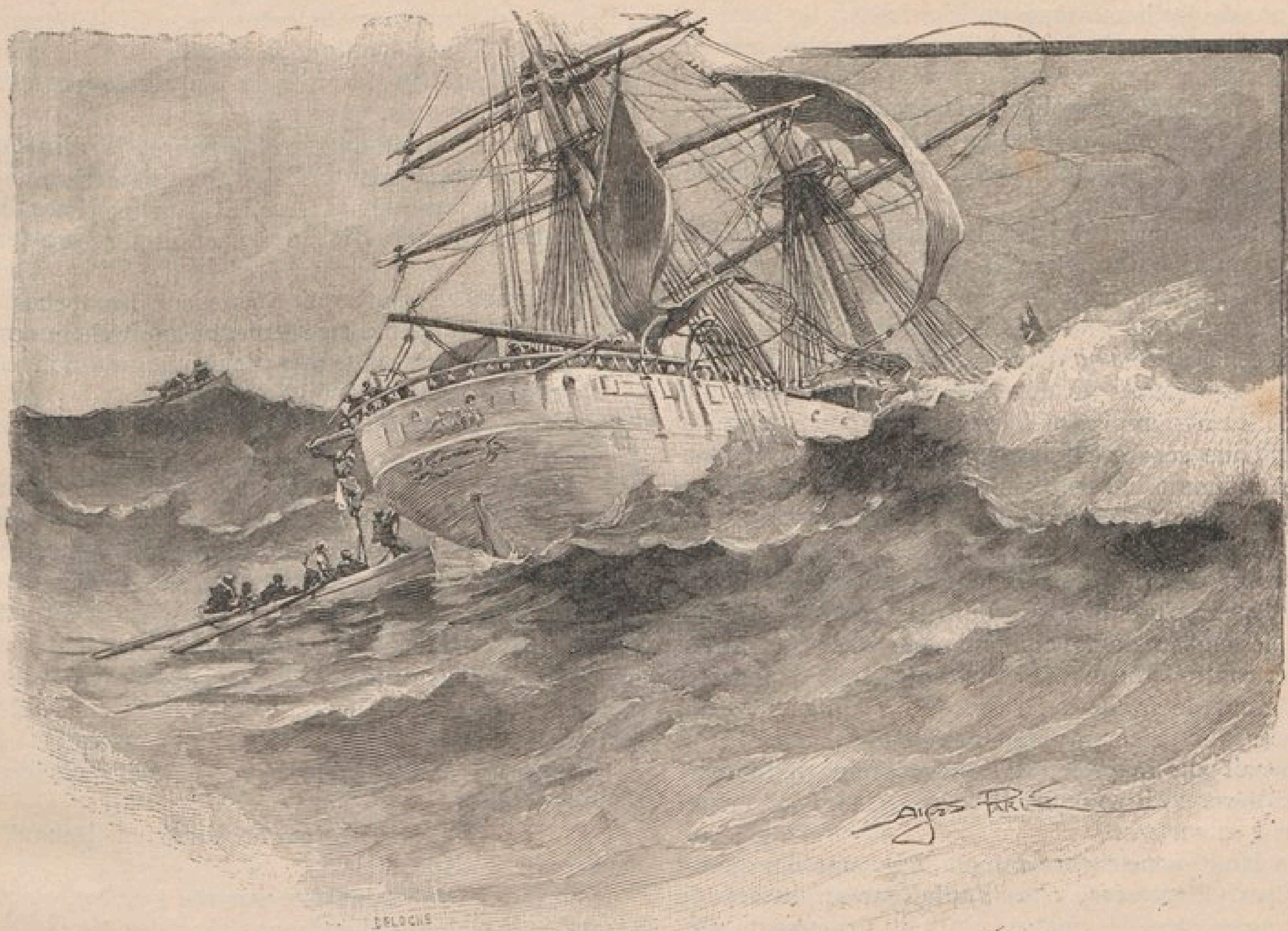






R.
MAE

Ex 1



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

I

NUIT DE MORT

Le vent soufflait du sud-ouest. De seconde en seconde, la mer se faisait plus grosse. Immobile sur la passerelle, le capitaine interrogeait anxieusement l'horizon. Il était manifeste qu'on allait subir un coup de vent d'équinoxe, et le danger était d'autant plus grand que l'on était dans l'un des parages les plus périlleux.

Le navire était un superbe trois-mâts franc, de ceux qui font le long cours entre le Havre et l'Amérique du Sud. La traversée avait été fort heureuse, jusqu'au moment où, pour abréger le parcours, le capitaine avait eu la mauvaise idée de serrer la côte. La tempête venait de le surprendre par le travers de l'île de Sein, au voisinage de ce raz mortel, dont le courant effroyable peut atteindre une vitesse de douze nœuds.

On avait lutté désespérément contre la poussée du flot et du vent. Ce que voulait éviter le capitaine, c'était précisément ce terrible voisinage. Mieux valait perdre de la route et chercher le refuge de quelque petit port dans le sud. Par malheur, toute cette côte est effroyable. Au delà du cap Sizun, c'est la baie de Douarnenez; mais elle est gardée par ces écueils redoutables, le Veau et la Chèvre. En deçà, c'est la plage inhospitalière d'Audierne, les récifs monstrueux de Penmarc'h. Il fallait redescendre jusqu'au niveau de Lorient pour essayer d'atterrir en un point quelconque de Groix ou de Belle-Isle, si toutefois l'état de la mer le permettait.

La résolution, favorable quelques heures plus tôt, ne faisait qu'accroître les périls de l'heure présente.

Il fallait virer *vent devant*, en plein fouet de la tempête.

L'équipage le tenta cependant. Avec une énergie surhumaine les hommes se multiplièrent.

Tous les efforts furent inutiles. Le navire manqua à virer. Chassé par le vent, drossé par le courant, il perdit son mât de misaine et la moitié de son grand mât. Alors, devant le désastre irréparable, à l'instant de faire côte, le capitaine donna l'ordre de mettre les embarcations à la mer.

Ce fut un moment sinistre. Le trois-mâts était la propriété d'un riche armateur français de Buenos-Ayres. Il le portait à son bord, en même temps que sa jeune femme, leur petite fille âgée de quatre ans, et la nourrice de celle-ci, une quarteronne du Brésil.

Lorsque la parole du désespoir eut été prononcée, et qu'il fallut s'en remettre à la grâce de Dieu, les ordres du capitaine séparèrent les quatre personnes. L'armateur et sa femme embarquèrent dans une baleinière, l'enfant et la nourrice dans un canot. La malheureuse mère s'était évanouie.

Alors, tandis que le navire désemparé s'en allait à la dérive, pour s'éventrer sur l'un des récifs de Gorlé-Greiz, les embarcations, au nombre de quatre, se mirent à lutter contre la fureur des vagues. Quelque temps elles marchèrent de front et de concert, maintenant leurs distances, afin de communiquer entre elles. Mais l'Océan s'acharnait sur sa proie. Irrité de n'avoir qu'une carcasse à dévorer, il poursuivait de sa rage les infortunés perdus à sa surface.

Une lame monstrueuse rompit le groupe des quatre chaloupes. Dispersées, elles s'enfuirent au hasard de leur course, vers les quatre points du firmament, vers tous les aspects de l'affreuse mort.

Une fut rejetée au large, vers le sud. Soit qu'elle eût eu plus de bonheur, soit qu'elle fût montée par des hommes plus vigoureux, elle résista au premier choc, et l'âpre combat se continua contre les colères de l'abîme.

Terrible lutte! Il y avait là, sur cette misérable coque de noix, six matelots animés par toute l'énergie du désespoir, par tout le désir de vivre qui fait battre de jeunes et robustes poitrines. L'un d'eux avait pris la barre, les cinq autres l'aviron. Au milieu du canot, la bonne nourrice tenant sur ses genoux la petite fille apeurée formait avec elle un groupe lamentable et digne de pitié. Ni l'une ni l'autre ne criait; mais au tremblement convulsif qui les agitait, à l'expression affolée de leurs yeux hagards, on pouvait deviner ce sentiment qui immobilise la volonté, la peur de l'horrible mort, cette peur qui sort du gouffre en fantômes impalpables, et que chaque voix de l'Océan accroît dans les âmes inertes.

Il y avait une demi-heure environ que les infortunés soutenaient l'effroyable conflit; la nuit descendait, pesante et dense, sur l'épave, ajoutant à l'horreur de la situation. La mer était au paroxysme de sa rage. Des montagnes liquides se gonflaient devant l'étrave du canot, le soulevaient sur le renflement de leurs échines, le lançaient de l'une à l'autre, comme si d'invisibles mains se fussent complu à jouer avec l'agonie de ces malheureux. Des tourbillons les happaient, des trous noirs s'ouvraient pour les engloutir en une succion ténébreuse. Ils descendaient vivants dans le gouffre, tapissé de glauques épouvantements.

Tout à coup, à travers les rugissements de la tempête, un cri étrange se fit entendre, qui fit tressaillir les marins. Tous, éperdus, se signèrent, et la crainte que n'avait pu leur inspirer la tourmente passa sur leurs visages bronzés.

C'était une plainte longue et lugubre, la voix d'une créature vivante appelant à l'aide, une de ces rumeurs qu'on n'entend que sur la terre. Et, dans ce chaos diluvien, cette rumeur avait un accent de détresse terrifiante.

« Le grand Evrant, qui chasse sur les roches de Penmarc'h, » prononça sourdement l'un des hommes.

La plainte retentit plus près, tout près du canot.

Un autre matelot répondit :

« Non, c'est comme le cri d'un chien qui hurle à la mort.

— Le chien du chasseur maudit, sans doute, » articula un troisième, avec un effort de sa gorge étranglée.

Les vagues passaient sur eux, les mouillant jusqu'aux moelles, au travers de leurs vêtements trempés. Ils grelottaient de froid ; mais c'était une terreur surnaturelle qui faisait claquer leurs dents. Dans toute cette mort, qui les enveloppait de son suaire limpide, ils ne craignaient que l'invisible au delà. La nuit du ciel leur était moins lourde que la nuit de leurs pensées.

Une troisième fois, l'horrible plainte éclata près d'eux, à toucher le bateau.

« Le chien! cria l'homme de barre en lâchant le gouvernail, voilà le chien! »

Et il se laissa aller, la face sur ses genoux, se couvrant de ses mains, s'abandonnant à sa destinée.

Le canot, sans direction, pivota dans un remous. Une lame le prit en flanc et le coucha à moitié sur bâbord. Quand il se releva, il y avait deux hommes de moins sur les bancs. Mais, debout dans l'esquif en perdition, se tenait un animal, que les yeux agrandis des marins prirent pour une bête apocalyptique. Il était ruisselant d'eau de mer. C'était lui qui avait poussé les lugubres gémissements, lui qui, escaladant le plat-bord, avait failli faire chavirer la barque sous son poids inattendu.

Et, tandis que les matelots survivants le contemplaient avec des prunelles dilatées, le chien s'approcha du groupe formé par la nourrice et l'enfant, et se mit à lécher tout doucement les mains de celle-ci.

Sous cette chaude caresse, la petite fille se ranima. Malgré le vent et la mer, malgré la nuit, elle ne craignit plus. Un sourire éclaira son angélique visage, et sa voix claire et pure comme un son cristallin prononça le nom du fidèle animal :

« Pluton ! mon bon Pluton ! »

Alors les matelots se souvinrent. Pluton, c'était le chien du bord, le chien du maître d'équipage. On l'avait oublié au moment de l'abandon de l'*Espérance*. Mais, comme c'était un chien vaillant, né sur les côtes du Labrador, il ne craignait pas l'eau et s'était jeté résolument à la mer, nageant derrière les embarcations.

Depuis que la famille de l'armateur avait pris passage à bord de l'*Espérance*, Pluton s'était pris d'une touchante affection pour la petite fille. Il avait fini par la préférer à son maître, recevant de lui plus de coups que de caresses. L'enfant, au contraire, lui prodiguait mille gâteries, partageait avec lui son pain et son sucre, se pendait à son cou, se roulait avec lui sur le pont en

des jeux dignes de leur âge, car Pluton lui-même était un enfant, ayant à peine dix mois révolus.

Et c'était pour cela que, dans le chaos de l'Océan, il s'était attaché à la barque qui portait la fillette.

Maintenant qu'ils voyaient en chair et en os la cause de leurs terreurs, les marins reprenaient courage.

Ils n'étaient plus que quatre, et la mer était toujours démontée.

Mais que ne peut l'influence d'un événement de bon augure sur des énergies vacillantes !

Puisque ce chien avait survécu, puisque sans perdre haleine il avait pu soutenir si longtemps l'effort de la tourmente, ils ne devaient point se décourager eux-mêmes. Ils devaient lutter, lutter quand même, en déployant toutes leurs forces. Peut-être Dieu les prendrait-il en pitié.

Un moment, ils purent croire qu'ils obtiendraient le salut.

L'Océan apaisait sa fureur. Les vagues s'aplanissaient. Dans les ténèbres épaisses, le vent ne soufflait plus que par rafale. Et peu à peu le calme se rétablit sur la surface creusée par le soc de la tempête. Au jour levant, l'immense plaine liquide avait recouvré sa face des jours propices. Le soleil rayonnait dans la voûte, réchauffant les membres engourdis des matelots, séchant leurs vêtements.

Mais alors une autre menace, plus terrible, se dressa sur l'horizon embrasé.

L'embarcation n'avait plus de gouvernail. Des six avirons de début, trois seulement étaient aux mains des infortunés. L'un d'eux servit de godille, pendant que les deux autres mouvaient le canot, comme les ailes d'un goéland blessé le traînent sur l'onde qui le dévore.

Où aller? Ils n'avaient pas un point de repère. Nulle terre, nulle voile ne se laissait voir au bout du ciel, aux bornes de ce désert sans fin. Ils n'avaient emporté aucune boussole dans la précipitation de leur fuite. Le soleil, trop chaud maintenant, les brûlait de ses rayons perpendiculaires. Et la faim, l'épouvantable faim, la faim mauvaise conseillère, s'éveillait en ces entrailles à jeun depuis quarante-huit heures !

Ils luttèrent pourtant. Le jour s'acheva, la seconde nuit scintilla sur leurs têtes, puis des nuages masquèrent la Grande-Ourse et la Polaire, qui auraient pu leur servir de guides. Et le troisième jour se leva sur cette agonie.

Où étaient-ils? Ils l'ignoraient. Leurs forces s'épuisaient, leurs intelligences s'obscurcissaient. D'abominables convoitises leur tenaillaient l'estomac. L'un d'eux, avec un rire rauque et des yeux de fou, murmura :

« Il y a l'enfant et le chien. »

A quoi un autre, déjà abattu sur l'avant, les bras inertes, répondit :

« Non, non, pas ça ! Pas... encore !

. . . .

Cependant le quatrième jour s'est levé. L'horrible torture se prolonge. L'horizon de la tombe humide ne reçoit aucune promesse d'espoir. Des tremblements nerveux agitent les affamés. Ils ont le délire. Des mots affreux jaillissent péniblement de leurs bouches bleuies, un rire de damnés convulse leurs faces blêmes.

Autour d'eux, mouettes et pétrels tournoient, avec des cris aigus et des battements d'ailes. Les sinistres oiseaux ont deviné le festin prochain, l'ample curée de sept cadavres. Chaque fois leur vol se rapproche, leurs gyres se resserrent. Et les mourants ont à peine la force de les repousser quand ils deviennent trop menaçants.

A la fin un homme se lève. Il est ivre, ivre d'inanition. Il tient dans sa main son couteau tout ouvert.

« Caramba ! prononce-t-il en son jargon d'espagnol. Tant pis pour la petite !... Et puis, après,... elle ne souffrira plus. »

Il s'avance, titubant, les jambes veules, s'entravant dans les bancs. Il menace l'enfant.

La nourrice a compris. Elle-même est défaillante. Mais, depuis quatre jours que les malheureux errent à la surface de l'Océan, l'enfant, son enfant, n'a pas souffert beaucoup. Alors que tout le monde oubliait, lors de la fuite du navire, elle a gardé sa présence d'esprit, la pauvre négresse, vaillante créature. Et c'est pour cela qu'elle a pu nourrir la petite fille avec des débris de pain desséché par la chaleur, moisi par l'eau de mer.

A la vue du forcené qui marche sur elle, l'arme au poing, elle jette un cri terrible, un appel d'angoisse :

« Pluton ! Pluton ! A nous, Pluton ! sante madre de Dios ! »

Le chien s'est redressé. D'un bond furieux il se jette sur l'Espagnol. L'homme épuisé tombe à la renverse, et dans sa chute se brise le crâne sur l'un des tollets de fer des avirons.

Plus humain que les hommes, le chien épargne le cadavre et revient prendre son poste résigné aux pieds du groupe.

Désormais tout effort est inutile. Les malheureux ont lutté vainement. Ils sont tombés sans force; ils achèvent de mourir.

La barque s'en va, perdue sur cette mer qui la berce, dans une grande traînée d'or que le soleil verse sur les flots. Un bruit, d'abord lointain, maintenant plus rapproché, bruit de chocs secs, annonce le ressac d'une côte.

Mais l'âme est impuissante, l'intelligence est morte en tous ces pauvres corps épuisés. Aucun d'eux ne songe au salut si voisin, aucun n'a le cœur de tenter un suprême effort vers cette terre qui les appelle, et dont il faut éviter le contact trop violent.

Or voici que la quarteronne a brusquement perdu, elle aussi, la raison. Un rire la secoue à son tour, le rire de l'agonie. Elle dépose au fond du canot, sur un lit de toile à voile, la petite créature endormie, et debout sur les bancs, déchirant sa robe, secouant ses jupes en d'étranges contorsions, elle se mit à danser une danse macabre, rythmée par un chant guttural :

Moi éviens Saint-Pié
Pou chéché tabac;
Moi pas touvé tabac,
Mais touvé vieux nég,
Qui me dit comme ça :
« Veux-tu, Mamizelle,
Danser bamboula
Avec vieux nég moi? »

L'horrible chanson est longue; elle a d'innombrables couplets du même goût; mais elle ne s'achèvera point ce soir.

Le soleil descend lentement à l'ouest, et la chaloupe pivote en tous sens sous les risées des lames, poussée lentement aussi vers le rivage, où des roches à dos noirs, à têtes sournoises, se laissent deviner, pareilles à des bêtes hideuses guettant leurs proies. Pétrels et goélands ont déjà commencé la curée. En voici deux qui s'envolent, emportant la cervelle saignante du malheureux Espagnol. Leurs cris aigus font un accompagnement sinistre au chant de la négresse.

Elle danse toujours, la négresse, et, tout en dansant, elle marche, tantôt sur les bancs, tantôt sur le plat-bord.

La voilà debout sur l'arrière. Le soleil est tombé subitement derrière les bornes du monde. Le chien pousse un hurlement lugubre, une plainte de mort. Lui aussi, il a senti la faim le mordre aux entrailles.

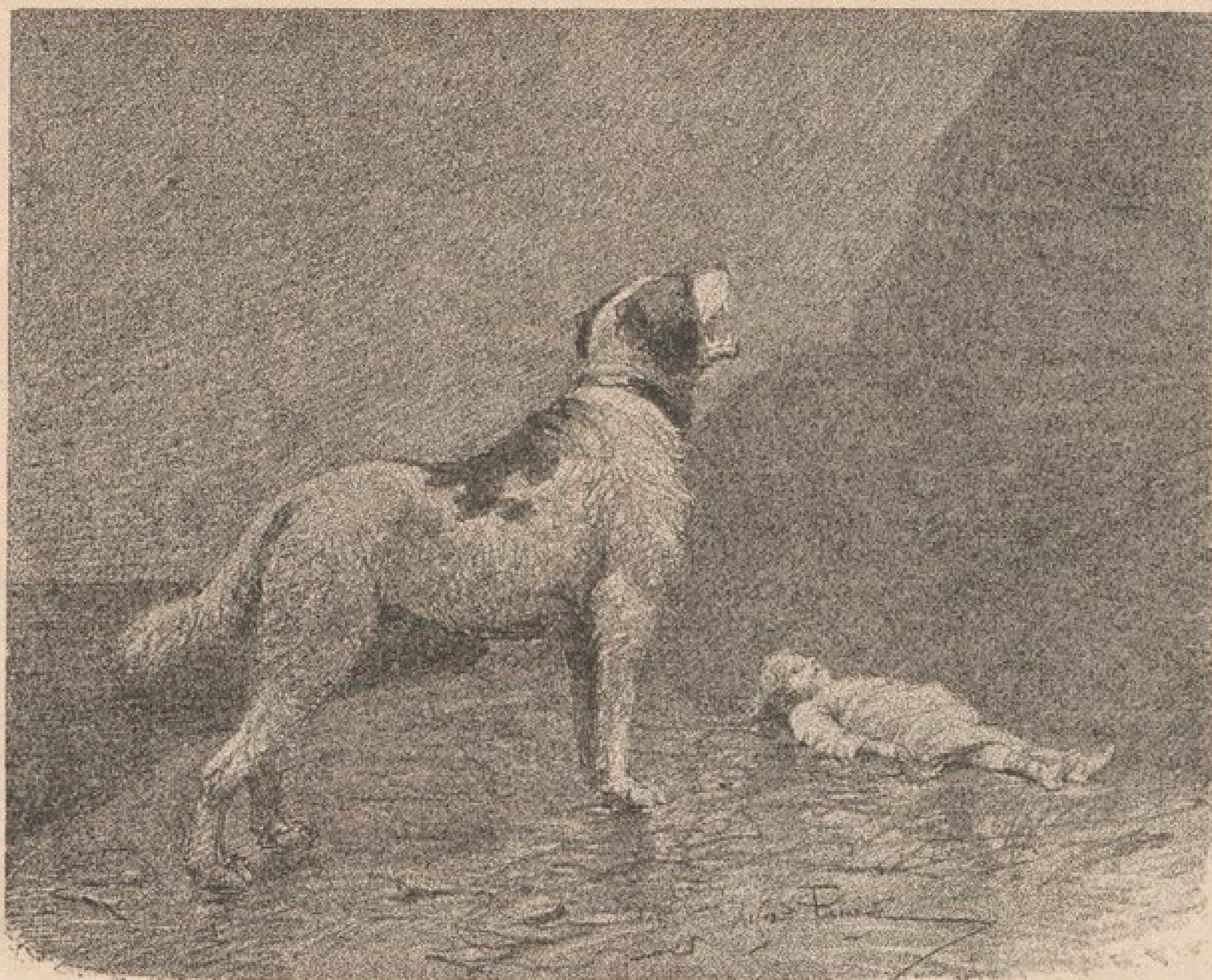
Le clapotis de la côte se change peu à peu en un mugissement monotone. Le dernier rayon de l'astre qui se noie, le rayon vert, couleur d'espérance, enveloppe la pauvre folle, qui chante son chant de mort. Et voilà que le pied lui manque, et elle tombe.

Le flot caressant coupe le couplet commencé dans la gorge de la mourante.

Pierre Maël.

(La suite au prochain numéro.)





PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Un homme se redresse pesamment. Il lève sa main avec un geste et un ricanement d'idiot; puis il s'affaisse, râlant.

Et l'enfant continue à dormir, le chien à gémir ses plaintes brèves, et l'embarcation se balance mollement, tantôt avec le roulis des lames courtes, tantôt avec le mou tangage, évitant par l'arrière, donnant de la bande, insensible, gaie sur cette eau qui joue. La mer monte, et une brise la fait un peu houleuse. Là-bas, dans l'angle des hauts rochers, des colonnes liquides grimpent en fusées à dix mètres de hauteur, éclaboussant les arêtes des falaises déchiquetées. Qu'un de ces mourants se relève, ne fût-ce qu'une seconde, et il aura tôt fait de gouverner le canot, de ranger ces récifs dans les eaux profondes, d'accoster dans l'une de ces anses riantes où une frange de sable d'or borde le vert manteau des bois aux ramures encore fraîches.

Mais non, aucun d'eux ne se relèvera, et pas une embarcation, sous les ténèbres grandissantes, n'apercevra la barque perdue. Le destin des malheureux va se clore. Autant vaut qu'ils meurent maintenant.

Le flot s'est gonflé. Une lame de fond emporte l'épave et bondit avec elle sur les basses de la côte. Un craquement déchire la frêle coque. L'eau pénètre par la blessure. Encore deux chiquenaudes, et les débris seront dispersés au large.

Une vague accourt. Comme un marteau prodigieux, elle cloue l'embarcation sur l'écueil. Fendue de bout en bout, celle-ci se rompt : les malheureux qui la montent coulent à pic. Deux d'entre eux battent désespérément l'eau de leurs mains, disparaissent dans l'écume du vortex, s'effacent dans la nappe glauque.

C'est fini. L'Océan a tiré le rideau sur le dernier acte du sombre drame.

Non, ce n'est pas fini.

Sur le gouffre qui bouillonne, emplissant l'obscurité

de cette clarté vague que les flots empruntent aux rayons de la lune pour la répandre autour d'eux, quelque chose surnage et se meut rapidement.

Le chien est vivant, lui. Il lutte encore avec une vigueur prodigieuse. Sa gueule puissante soutient hors de l'eau une forme indistincte, une sorte de paquet qu'il entraîne vers le rivage.

Il sort enfin des cercles concentriques qui vont en se rétrécissant sur les récifs; il atteint les niveaux calmes, ceux où les lames paresseuses viennent mourir sur la plage avec un bruissement très doux. La vaillante bête prend pied sur le tapis de varech qui recouvre le sable et s'entasse en monceaux sur les bords. Elle porte l'enfant évanouie jusqu'au pied de hautes dunes appuyées sur les contreforts de granit. Alors, épuisé, à bout de forces, le terre-neuve jette dans la nuit l'appel sonore de sa voix désolée.

L'aboiement monte, sinistre, lamentable, dans les ténèbres, mettant une épouvante de plus à l'effroi qui s'épanche de la solitude et du silence. N'y a-t-il donc pas, au voisinage de cette côte déserte, quelque demeure habitée par des créatures hospitalières? Ne se trouvera-t-il pas, sur les chemins de la campagne, dans les sentiers de la falaise, quelque nocturne voyageur pour descendre jusqu'au pied de ces dunes, pour y recueillir cette petite fille inanimée et ce pauvre chien mourant?

Et cependant il y a là des maisons, car des lueurs s'allument sous la trame épaissie des ténèbres; il y a des chrétiens pieux, puisque des cloches, proches ou lointaines, sonnent la prière de l'Angélus du soir.

Hélas! l'obscurité s'accroît, et les familles se rassemblent autour des foyers. Les pêcheurs ont serré leurs filets. Ils mangent la soupe au poisson sur la longue table grossière qui réunit les pères et les enfants. Qui donc, parmi eux, aurait souci des cris d'un chien perdu? Qui donc soupçonnerait qu'à cette heure, sur la plage, une autre enfant qui n'a plus ni père ni mère est gisante, privée de sens, sous la garde d'une pauvre bête fidèle?

Pluton appelle toujours. Sa plainte se fait plus longue, plus expressive. Elle parle, elle a des accents de détresse.

Enfin la lassitude l'emporte. Lui aussi, il se sent vaincu. Et alors il se couche dans le goémon humide, et, guidé peut-être par son secret instinct, il couvre de son corps haletant, pour les réchauffer sans doute, les pieds de l'enfant sans souffle.

II

DEUX MISÈRES

Joël le Mat revenait de Cloch'ars. Il comptait passer la nuit au Pouldû, dans l'auberge du passeur, car le passeur était un digne homme, un vieux matelot endurci à la fatigue, mais bon aux pauvres, pratiquant l'hospitalité, distribuant la soupe et le pain aux vagabonds et aux mendiants sans leur demander qui ils étaient, ni d'où ils venaient. Et Joël le Mat savait bien que, si pleine que fût l'auberge, la mère Goulien, aussi bonne que son mari, trouverait toujours un coin de toit, une soupente, pour l'abriter moyennant les quatre sous du musicien, — et même pour rien, s'il n'avait pas les quatre sous.

Le musicien, c'était lui, Joël le Mat, le violoneux, ainsi qu'on l'appelait. Il n'était plus jeune, à cette heure. Soixante ans écoulés dans les privations et la misère lui avaient fait une chevelure d'argent. Ses jambes fléchissaient parfois, bien que ses reins fussent robustes, ses bras encore musculeux et ses doigts agiles pour tenir l'archet. Indigent, il l'avait toujours été, même aux plus beaux jours de sa jeunesse, et ceux qui l'avaient connu droit et fier, avec sa longue figure mince, soigneusement rasée, ses traits fins comme ceux d'un gentilhomme, son sourire doux et triste, ses longs cheveux, son regard vague et illuminé du dedans, avaient coutume de dire de lui :

« Joël, l'homme au violon, c'est un artiste. Il a peut-être gagné le ciel, bien qu'il l'ait fait perdre à pas mal de jeunesses; mais, pour le sûr et le certain, il n'a jamais gagné de quoi acheter le château de M. Mirio. »

Or le château de M. Mirio, c'était cette grande maison carrée, qui s'élevait là-bas, sur le coteau, sur l'autre bord de la Laïta, au tournant du chemin de Guidel. Et M. Mirio, c'était le maître de forges de Guidel, qui avait longtemps travaillé pour l'arsenal de Lorient, et qui était encore l'un des gros entrepreneurs chargé par le ministère de l'embauchage des ouvriers.

Bien certainement, Joël le Mat n'avait jamais pensé à gagner une fortune comme celle de M. Mirio, ni même « tant seulement » le centième de cette fortune, qui allait bien à six millions, disaient les gens bien informés.

Mais peut-être avait-il nourri d'autres ambitions, caressé de plus tendres espérances, car ses yeux bleus avaient des regards d'inspiré, et quand il s'en allait sur les routes, de village en village, son violon d'une main, son archet de l'autre, en quête d'une assemblée, d'un pardon ou d'une noce, le chef branlant, la démarche fatiguée, ceux qui l'avaient rencontré avaient vu des larmes couler de ses paupières sur ses vieilles joues sillonnées de rides profondes.

Ce jour-là, il revenait de Cloch'ars, où il avait fait danser filles et gars à la noce de la fille d'un fermier. Il y avait bien trois cents invités, parmi lesquels M. le vicomte de Kervéo, le propriétaire, encore un ami des pauvres et des petites gens. Ceux de la fête avaient donné chacun un sou pour danser, et cela avait mis quinze francs dans l'escarcelle du violoneux. Puis le vicomte l'avait appelé à son tour, et lui avait dit, avec sa grosse voix de vieux marin :

« Père le Mat, je sais bien des choses sur ton compte, et notamment que tu es le meilleur des hommes. Prends ça, et fais-en ton profit. Mais, quand tu l'auras monnayé, n'oublie pas d'acheter des crêpes et de la galette avec deux litres de vin blanc pour régaler la maisonnée de Yann Plouherno. Tu m'as compris, n'est-ce pas? »

Joël avait remercié de tout son cœur l'ancien capitaine de frégate. Il avait dans les yeux des larmes, mais de la joie plein le cœur, et longtemps, sur la route, il avait regardé la pièce jaune, le louis tout neuf de vingt francs que l'homme de bien avait placé dans la paume de sa main amaigrie, délicate comme celle d'une femme. Il l'avait regardée jusqu'à ce que les ombres du soir eussent brouillé sa vue, et alors il l'avait mise

dans sa poche ; mais il la voyait toujours avec les yeux de l'esprit, comptant le profit, se répétant :

« Quinze et vingt font trente-cinq. Me voilà riche pour un mois, et le pain ne manquera pas au ménage de Yann Plouherno. J'irai à Lorient pour acheter à mon filleul Yves le beau couteau qu'il m'a demandé, et j'apporterai en même temps le vin blanc et la galette. Les crêpes sont meilleures à Quimperlé. »

Alors ses prunelles s'étaient levées vers le firmament noir, où des étoiles scintillaient, et il avait murmuré :

« Tu seras contente, Yannite. Ton fils aura un peu plus de joie sur la terre. »

Il était arrivé au village de Kerharo. Encore deux kilomètres, et il serait au Pouldû. Le silence était profond, et au travers des verdures pressées on entendait battre le pouls de l'Océan. La mer chantait son imposant cantique, et Joël le Mat songeait qu'elle avait été pour lui l'inspiratrice de ses rêves d'artiste, qu'il avait appris l'harmonie à ses leçons.

Tout à coup une clameur le fit tressaillir. Il tendit l'oreille.

C'était le cri d'un chien perdu ou blessé. Une sueur froide coula du front du musicien sur son cou. Il fit un grand signe de croix.

« Il y a quelqu'un qui meurt ou qui va mourir, » prononça-t-il à part lui.

Et il pressa le pas pour sortir au plus tôt de la zone maudite où une âme luttait contre les affres du dernier combat, et machinalement les versets du *De profundis*, en latin, vinrent se placer sur ses lèvres bégayantes.

Mais le cri retentit derechef, non plus long et désespéré, mais violent, impatienté. C'était presque une voix humaine appelant au secours.

Toute la peur de Joël le Mat tomba d'un seul coup. Avant d'être ménétrier, il avait servi sept ans dans la marine de l'État.

« Ho ! ho ! pensa-t-il tout haut, ça c'est un chien qui demande à l'aide. Il y a un vivant en danger sur la grève. »

Il enjamba une clôture, et se mit à courir vers la grève, à travers les genêts et les bruyères, dans la direction des Grands-Sables, du côté de l'anse de Kernévénas, d'où venait le cri du chien. Et, tout en se hâtant, il avait ôté de sa ceinture un sifflet de bois dont il tira deux ou trois notes stridentes, qui vibrèrent étrangement dans la nuit.

L'aboiement répondit plus doux, cette fois, avec une nuance de supplication.

Une idée vint au musicien, idée singulière assurément, telle qu'il en peut naître dans l'imagination d'un artiste.

Il défit le vaste foulard dans lequel il enveloppait son violon, mit celui-ci contre son épaule, et lentement, du pas dont il marchait au défilé des noces, il se mit à jouer en cadence.

Ce fut une étrange mélodie que celle de ces notes envolées dans la nuit, au milieu du silence de la campagne, troublé seulement par l'éternel bruissement du flot sur le sable de la plage et sur les roches battues par les lames courtes.

Joël descendit ainsi, sans peur, du haut des dunes du Kernévénas. La mer clapotait à ses pieds au travers du tapis de goémon ; mais en ce moment elle était étale, et le jusant allait commencer.



A la vue de l'homme, le chien se leva du milieu des herbes marines. Il se traîna, languissant, avec de petits cris plaintifs, et le musicien, tout à fait rassuré, se laissa attirer par lui vers une masse sombre, qui s'agitait à quelques pas.

Le vieil homme se pencha pour mieux voir. Une exclamation de pitié jaillit de ses lèvres.

« Bonne Dame ! Un enfant, et vivant, encore ! Jésus ! qui a mis là cette innocente ?

— Maman, maman ! pleura la petite créature éperdue, en tendant désespérément les bras.

— Ne pleure pas, tiote, dit doucement Joël. On ira la chercher, ta maman. »

Il voulut prendre la petite fille entre ses bras, elle le repoussa et voulut s'enfuir.

« Mais elle est toute trempée, la tiote ! prononça-t-il. On ne peut pas te laisser comme ça, mon enfant. Puisqu'on te dit qu'on ira chercher ta maman ! Si tu ne viens pas, tu vois, il fait nuit, et le loup te mangera. »

Justement la brise se levait, venant du large. Un frisson secoua la petite créature sous ses vêtements mouillés. Elle se mit à pleurer à grands sanglots, répétant toujours :

« Maman ! maman ! »

Le vieux musicien était bouleversé. Lui aussi avait les yeux humides de larmes.

« Ne pleure pas, mon petit ange. Je te dis que tu reverras ta maman. Moi, je suis un brave homme, tu sais; j'aime beaucoup les petits enfants. »

Et, tout en parlant, il avait posé son violon sur le sable et défait l'ample caban de grosse laine qui pendait à ses épaules. En un tour de main, il déchaussa la petite fille grelottante, lui enleva ce qu'elle avait de plus mouillé sur elle et l'enveloppa dans le manteau.

Il n'avait pas cessé de parler, et l'enfant ne pleurait plus. Il lui prodiguait les mots les plus doux de son vocabulaire. Elle l'écoutait, étonnée, curieuse même, et cela depuis qu'il l'avait nommée « petit ange ».

« Alors tu es bon, toi, dis, Monsieur? » s'enhardit-elle à lui demander.

Il sourit, le vieux Joël le Mat, séduit par le clair regard de ces beaux yeux, qu'il apercevait à la clarté de la lune.

« Mais oui, je suis bon. On le dit du moins, ma jolie mignonne, et j'aime bien les petits enfants.

— Alors je suis contente d'aller avec toi pour retrouver maman et papa. »

Il l'avait enlacée de son bras gauche, et elle s'était laissé faire, n'ayant plus peur. Il la chargea rapidement sur son épaule, tout emmitouflée dans le grossier caban, et se mit à remonter les sables pour rejoindre le chemin du Pouldû.

« Viens aussi, toi, bonne bête, » cria-t-il amicalement au chien.

Pluton se leva du milieu du varech. Il fit entendre un jappement satisfait, et suivit pas à pas l'homme qui emportait sa petite amie. Son instinct infaillible lui avait révélé que cet homme, lui aussi, était un ami.

Le sol était lumineux, tant le ciel versait des rayons. Le sable étincelait comme une poussière de diamants. Sur la haute falaise de roches, les genêts et les bruyères découpaient de larges cercles d'ombre et accusaient de fantastiques silhouettes. Quand il fut au sommet de la dune, Joël prit la route sur sa gauche et passa devant quelques chalets de baigneurs déjà délaissés par leurs hôtes de passage, car on était au 26 septembre, et l'on pouvait considérer la saison comme close. Puis le musicien se rejeta sur la droite, par un sentier qui traversait des champs.

Ce sentier aboutissait au village même du Pouldû.

L'étrange groupe se profila sur le versant du promontoire et se projeta en ombres gigantesques sur le lit pailleté d'argent de la Laïta. Il dépassa les berges vaseuses de la rive et remonta le petit quai de pierre aux bornes duquel les rares pêcheurs de Kervénoul et du Pouldû amarrent leurs barques au retour.

Une grande et vieille maison à deux étages se dressait, tout au bord de la rivière, sur une façon de petite place où quatre autres demeures du même genre se pressaient les unes contre les autres. Les fenêtres du rez-de-chaussée de la première étaient éclairées; la porte vitrée qui y donnait accès restait ouverte.

Joël s'approcha, entra sans façons, et, après avoir fait asseoir la petite fille sur une chaise, frappa un peu nerveusement sur la grande table de cette obscure salle à manger. Il appela :

« Ohé! mère Goulien, j'ai besoin pour l'heure d'un petit coup de main. Où est votre mari? »

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Une grosse femme âgée, à l'air bienveillant, accourut :

« Ah! c'est toi, Joël le Mat? dit-elle d'une voix rude qui essayait de se faire douce. As-tu fait une bonne journée?

— Oui, la mère. Le bon Dieu m'a été compatissant, et je pourrais faire des folies, si je voulais; mais c'est pas tout ça. Aidez-moi à réchauffer cette pauvre petite, il faut que ça mange et que ça dorme après. »

Déjà la mère Goulien s'était emparée de la petite fille avec des exclamations de pitié, même d'admiration.

« Doux Jésus! où as-tu ramassé ce morceau-là, l'homme? La vérité, c'est que tu as toujours été honnête et bon, Joël, et c'est pas à ton âge que tu te serais fait voleur d'enfants.

— Voleur d'enfants! s'exclama le vieillard avec amertume. Vous êtes dure, ce soir, mère Goulien! C'est la mer, oui, qui est la voleuse. J'ai trouvé cette petite-là

dans le goémon, avec le chien que voilà pour la garder. Elle parle comme une grande personne, et tout à l'heure, quand elle aura mangé, je gage qu'elle déliera sa langue. »

Mais déjà la vieille femme ne l'écoutait plus. Elle avait emporté l'enfant en criant au violoneux :

« Viens çà, Joël. Le feu de la cuisine est aussi bon pour toi que pour les autres, et emmène le chien.

Joël n'eut point besoin d'emmener le chien. Pluton suivit tout seul, non sans gronder quelque peu contre la matrone qui emportait ainsi sa protégée. Et il est à croire que si le brave animal n'avait pas été épuisé par quatre



jours de jeûne, il eût témoigné plus énergiquement son hostilité.

Mais il s'apaisa vite en présence de l'affection dont on fit preuve à son égard.

« Pauvre bête! s'était écriée la mère Goulien, elle meurt de faim! Vite, Tina, donne-lui une écuelle de pâtée. »

Et, sans s'arrêter, l'excellente femme plaçait la petite fille devant la flambée de l'âtre, où mijotait harmonieusement la soupe. Elle l'enveloppa de linges secs, pendant que la servante suspendait à l'un des chenêts les vêtements mouillés de l'enfant.

« Aimes-tu la soupe, petite? demandait la grosse femme avec intérêt.

— Oui, répondit l'enfant, que la chaleur du foyer ragaillardissait; mais je veux maman. »

C'était la plainte des tout petits, cette prière du cœur, qui déchire l'âme de toutes les femmes, de tous les hommes. La mère Goulien en avait les larmes aux yeux. Elle mit un couvert sur la grande table de cuisine, tout en grommelant :

« Tu la verras demain, ta maman. Il faut être bien sage. Quand tu auras mangé ta soupe, je te donnerai du bon lait. »

Et, soulevant la chaise avec l'enfant, elle la rapprocha de l'assiette fumante.

Déjà Pluton avait vidé son écuelle goulûment, et les battements de sa queue, les mouvements de sa tête indiquaient qu'il y avait trouvé goût de « revenez-y ».

« Allons, Tina, encore une assiette à ce bon chien. Il l'a bien méritée. »

Pluton se remit à la besogne avec un appétit qui datait de quatre jours, tandis que la fillette délicatement mangeait son potage comme une grande fille, en soufflant sur les bouchées trop chaudes.

Mme Goulien s'émerveillait. Elle contemplait l'enfant, les mains jointes :

« C'est-il Dieu possible de voir un pauvre bijou comme ça! Pour le sûr, c'est une demoiselle. »

En ce moment, la porte vitrée qui donnait sur le quai s'ouvrit. Un homme entra, vêtu d'un surcot de laine grise, les pieds chaussés de sabots, le béret en tête, un brûle-gueule aux dents. Il salua, et demanda :

« Eh! la bourgeoise, quoi de bon? C'est-il pour aujourd'hui le fricot de la Parisienne? »

C'était Goulien en personne, le passeur de la Laïta, en même temps que le maître de céans, bien qu'il n'en fût que le titulaire, vu qu'il laissait à sa femme le soin de faire marcher l'auberge. D'ailleurs elle s'en acquittait à merveille, et les affaires prospéraient. Au printemps prochain il y aurait, à côté de la vieille « cambuse », une belle maison toute neuve, à trois étages, pour recevoir les baigneurs de la saison, et surtout ces caravanes d'Anglais et d'Américains qui s'abattent tous les ans sur Quimperlé, sous prétexte d'y faire de la peinture en famille, en commun. Et, cette année en particulier, les Goulien avaient logé des Parisiens, qui avaient avec eux une cuisinière experte en l'art des sauces. Elle avait initié à quelques-unes de ses recettes la bonne Mme Goulien, dont elle trouvait la science culinaire par trop rudimentaire. C'était là ce qui avait mis en goût le patron; mais cette demande, qui revenait quotidiennement, avait le don d'énerver la matrone, peu nerveuse pourtant de son naturel. Elle haussa les épaules, et répliqua de sa grosse voix bourrue :

« Le fricot de la Parisienne! je m'en fiche un peu. Comme si on n'avait que ça à faire, de régaler monsieur! »

Goulien avait ôté la pipe de sa bouche et en secouait les cendres dans la cheminée. En se retournant, il aperçut Joël, qui mangeait sa soupe en compagnie de la mignonne créature. Le brave homme demeura bouche bée.

« Ah! par exemple! En voilà du nouveau, pour le coup! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, riposta Mme Goulien, c'est un petit ange du bon Dieu que Joël a ramassé, il y a une heure, sur la côte. »

Et tandis que le passeur, ahuri, un peu hébété, écarquillait ses paupières, la cabaretière ajouta :

« Allons, vieux, raconte ton histoire au patron. Tu vois bien qu'il va s'en faire mourir d'envie. »

Le violoneux dut reprendre son histoire. Il n'était pas bavard, le bonhomme, enchérissant encore sur le

laconisme proverbial de ses compatriotes. Quand il eut fini, Goulien hocha la tête et prononça sentencieusement :

« Quelque gros bateau perdu au large, peut-être sur les Glénan. C'est drôle, personne n'en a parlé. »

La fillette avait fini sa soupe, et Mme Goulien venait de poser devant elle une jatte de lait couvert de crème. Mise en verve, l'enfant se prit à parler elle-même avec une loquacité qui n'était pas du tout bretonne.

« Tu sais, Madame, c'est le bon monsieur qui m'a trouvée par terre. Alors il y avait de la méchante mer toute noire, et un grand bateau qui sautait tout le temps. Et alors maman est partie avec papa dans un autre bateau, et moi avec nounou dans un autre, et le *perro* est venu dans notre bateau. Alors nounou, elle *s'a* mise à chanter, et les hommes *il* avait un couteau pour tuer nounou. Alors Pluton il a mordu le méchant homme, et puis tous *les méchant homme il est mort*. Et alors, moi, j'ai été dans la vilaine eau toute noire, et j'ai été morte aussi. J'ai fait dodo.

— Oh ! le pauvre petit chérubin ! murmura Mme Goulien en embrassant l'enfant. Voilà l'histoire. As-tu compris, patron ?

— Je crois que oui, répondit l'excellent Goulien. La petite devait être avec son père et sa mère et sa nourrice sur un bâtiment. Le bâtiment a coulé, et l'on a mis les embarcations à la mer. Les embarcations ont coulé elles aussi, et le chien a sauvé l'enfant. Brave chien ! »

Il allongea une tape amicale à Pluton, qui quêtait un morceau sous la table, et qui parut si flatté de cette démonstration, qu'il vint incontinent passer son museau sur les genoux du vieux passeur.

« Donne-lui le meilleur os de la marmite, Tina, recommanda celui-ci, et avec de la viande autour. »

Mme Goulien discuta l'opinion de son mari.

« La petite n'a pas parlé du chien, Goulien ; où as-tu pris ça ?

— Elle a dit : le *perro*. Si tu savais l'espagnol, la bourgeoise, tu saurais que *perro*, ça veut dire chien. »

La matrone s'inclina sous cette remontrance conjugale, en murmurant :

« C'est vrai, tout de même, que je ne sais que l'anglais. En anglais, ça se dit *dog*. »

Elle était ferrée sur le saxon, la brave mère Goulien. Son savoir, raccolé de droite et de gauche auprès de ses hôtes de l'été, comprenait bien vingt mots de cette force : *sir, lady, bread, wine*, etc. »

Mais l'entretien était commencé. On voulut interroger l'enfant pour en obtenir quelques renseignements.

« Et comment qu'il s'appelle ton père, pour voir, ma chérie ? questionna Mme Goulien.

— Il s'appelle papa.

— Bon ! et ta mère ?

— Maman s'appelle Berthe. C'est comme ça que papa lui dit. »

Les assistants se regardèrent entre eux. Ce n'étaient pas précisément des indications très sûres. L'aubergiste insista néanmoins.

« Et ta nourrice ?

— Nourrice ?... Ce n'est pas une nourrice, c'est ma nounou. Elle s'appelle nounou.

— Bien, bien ! fit le vieux Joël ; mais toi, alors, comment t'appelles-tu ? »



L'enfant considéra son interlocuteur avec des yeux effarés. Elle dit :

« Mais tu le sais bien, Monsieur, puisque tu m'as appelée tout de suite. Moi, je m'appelle Petit Ange.

— Allons ! fit le passeur avec philosophie, nous voilà bien renseignés ; n'importe, nous saurons quelque chose par les sémaphores ou par la préfecture maritime. On doit bien connaître le nom du bateau qui s'est perdu par ici. »

Peu à peu la loquacité de la fillette prit fin. Ses yeux s'appesantirent. Elle s'endormit sur sa chaise, et sa tête blonde retomba jolie sur le bord de la table, les paupières closes, le sourire aux lèvres.

« Pauvre amour, faut la coucher, dit la compatissante matrone. C'est égal, mon brave Joël, qu'est-ce que tu vas faire de cette enfant trouvée ? Ça n'est pas une fille de paysans ou de pêcheurs, ça.

— Pour sûr que c'est une demoiselle, cette petite là, s'écria Tina la servante. Regardez tant seulement les beaux habits qu'elle a : du velours et de la dentelle. C'est peut-être la fille à un amiral. »

Joël avait hoché la tête. Sa belle figure de rêveur s'éclaira d'un sourire.

« Bah ! fit-il, la maison de Yann Plouherno est assez grande. Un de plus, un de moins ! »

Mme Goulien prit délicatement la fillette endormie et l'emporta dans ses bras, sans remarquer que le chien la suivait pas à pas. Puis, quand elle eut couché l'enfant dans un petit lit de fer, l'un de ceux qu'elle donnait aux

fils de ses fils lorsqu'ils venaient au Pouldû, elle ne put éloigner la bonne bête. Pluton s'était pelotonné au pied de la couche, sur la descente de lit.

Le bon chien de Terre-Neuve gardait Petit Ange.

III

LES BOIS ET LA MER

La maison de Yann Plouherno était une cabane de planches bâtie au hasard au cœur de la forêt de Carnoët.

Yann Plouherno était sabotier de son état. Il avait trente-huit ans à cette heure, et il était resté veuf avec quatre petits enfants, dont l'aînée était une fille aujourd'hui âgée de quinze ans, nommée Anne.

A la suite d'Anne étaient nés trois garçons. Présentement il n'en restait que deux, Pierre qui avait dix ans, Jean qui en avait huit. Yann était un travailleur acharné, pas causeur, mélancolique comme la plupart de ses compagnons, mais aimé et respecté d'eux tous pour sa douceur et l'austérité de sa vie. De plus, ceux-ci disaient de lui : « C'est un savant, » parce que, sachant lire et écrire, il lisait beaucoup et passait de longues heures, le dimanche, à herboriser ou à méditer au plus épais du bois. Les vieux de la corporation ajoutaient qu'il n'était pas de leur famille, et qu'il y avait un secret dans l'origine de ce silencieux. Seul Joël le Mat savait que le père de Yann Plouherno, après avoir dissipé sa fortune, avait disparu, laissant sans ressources sa femme et ses enfants. Il était mort misérablement. Joël avait veillé sur l'enfant, et charitablement avait aidé la mère à l'élever.

C'était, d'ailleurs, un hercule que Yann Plouherno. Quand les sangliers venaient trop près des rustiques campements et que les hommes étaient contraints de se défendre, vite on allait querir Yann Plouherno, qui prenait la tête de l'escouade. On l'avait vu deux ou trois fois tuer à coups de serpe emmanchée d'un long bâton de frêne des ragots de belle venue, et, en récompense de sa bravoure, M. le vicomte de Kervéo, l'ami des pauvres, lui avait fait don d'un superbe fusil Lefaucheux, accompagné d'un cent de cartouches à douilles de cuivre.

Ce fusil, soigneusement graissé, était appendu sur la cheminée dans la pièce principale de ce rudimentaire logis. Car la hutte comprenait en tout quatre pièces : l'atelier, la cuisine, une chambre pour Anne, une pour le père et les deux garçons.

Des murs de bois, un plancher de terre battue, quelques meubles essentiellement simples, tel était le domaine, telle la fortune de ces vivants plus simples encore. Mais la nature leur accordait le plus précieux des biens. Ils vivaient libres des conventions et des préjugés sociaux. L'air qui alimentait leur souffle était pur et faisait leur sang plus généreux. Aujourd'hui ici, plus loin demain, selon qu'ils exploitaient un bouquet de hêtres qu'ils devaient replanter à mesure, — car l'État met le reboisement à la charge des bûcherons, — ils ne déménageaient guère que tous les cinq ans, alors que les jeunes arbres avaient déjà crû suffisamment pour abriter leurs foyers et cacher la plaie faite par la cognée dans la verte chevelure des bois. L'eau leur venait des roches qui, de toutes parts, crèvent l'humus. Ils pouvaient même se ménager un jardin, un enclos, où ils élevaient des poules et d'autres animaux de basse-cour. Et pendant l'hiver, quand les ramures sont dépouillées, les branches mortes suffisaient à réchauffer la demeure et à cuire le frugal repas.

D'ailleurs, Dieu s'est montré clément pour cette région que les frondaisons épaisses, les vallons creux, protègent contre les souffles du Nord, et qui reçoivent de la mer les haleines qui font le ciel plus doux aux hommes comme aux plantes.

C'était là qu'un matin de la fin de septembre, Joël le Mat avait conduit l'enfant trouvée par lui sur la plage de Kernévénas. Le chien avait suivi son nouveau compagnon et s'était installé, en même temps que la petite fille, à l'humble foyer de Plouherno.

Et ç'avait été une présentation bien naïve, comme cela se pratique chez les pauvres qui sont gens de bien.

Joël avait embrassé tous les enfants et pris la main de Yann. Puis il avait dit à celui-ci :

« Yann Plouherno, le bon Dieu a eu pitié de ton enfance. Je t'amène une fille de plus à élever, fais pour elle ce que d'autres ont fait pour toi. »

Le sabotier avait serré les mains du vieil homme et lui avait répondu, avec la foi et le courage des simples :

« Père Joël, je ferai pour l'enfant ce qu'on a fait en d'autres temps pour moi. La maison de Yann Plouherno n'est pas celle d'un homme riche, mais la petite y trouvera un lit et du pain. Elle s'élèvera avec les miens, et si quelque jour elle retrouve sa famille, peut-être continuera-t-elle à aimer les pauvres gens qui lui donnent un asile aujourd'hui. »

Le musicien avait hoché sa vieille tête blanche. Il avait dit, des larmes plein les yeux :

« Bien parlé, fils. Tu es un vrai Breton, et ta mère Jeanne est contente de toi. »

Alors, gravement, il avait rassemblé la famille et leur avait remis l'abandonnée avec ces mots :

« Aimez-la bien. C'est une sœur de plus pour vous. Elle ne sait pas son nom. Moi, je l'appelle Jeanne, en souvenir de la mère de votre bon père. »

PIERRE MAËL.

(La suite au prochain numéro.)



Là, le père rassemblait ses enfants, et à tour de rôle chacun faisait la lecture. (P. 14.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

A partir de ce jour, Jeanne *sans Nom*, ainsi que l'avaient nommée les sabotiers, avait grandi sous le toit de chaume. Mais dans sa famille d'adoption on lui avait conservé l'appellation charmante que, sans doute, une mère ardemment dévouée lui avait donnée au berceau, la seule dont la fillette eût gardé souvenance. *Petit Ange* était la joie de la maison. Elle couchait dans la pauvre chambrette d'Anne; elle partageait avec elle les soins de l'humble ménage. Adroite et éveillée, elle avait cette vivacité gracieuse qui fait souvent défaut aux filles de Bretagne, et elle croissait dans la libre nature de la forêt, respirant l'air salin qui venait de l'Océan à travers les ramures touffues.

Et ses frères l'entouraient de soins et de déférence, et comme ils trouvaient son nom aimable et original, ils le lui avaient conservé, mais en le prononçant à leur manière : *Titange*.

C'était une singulière vie que l'on menait dans cette hutte, au fond des bois.

Le dimanche, toute la famille revêtait les habits de

fête, et, guidée par le père, se dirigeait vers Baye, pour y entendre la grand'messe, qui se chantait à dix heures. On échangeait sur la porte de l'église, avant et après la cérémonie, quelques paroles avec les connaissances d'alentour. Anne, grande et belle fille, aux traits fins et délicats, du type que l'on rencontre dans la région de Quimperlé à Fouessant, faisait déjà l'admiration des gars du pays, et c'était, parmi les plus huppés, à qui attirerait l'attention de la fille de Yann Plouherno.

Mais Anne n'était pas coquette. Elle avait de beaux yeux bleus de sainte, et quand elle sortait de l'église, après avoir prié comme en extase, elle répondait aux commères qui lui demandaient en riant :

« Eh bien! la grande Annik, quand donc qu'on fait choix d'un amoureux ?

— Moi, j'ai trouvé déjà mon épouseur. Il est là, et au couvent de Quimperlé. »

Elle montrait le sanctuaire, et les femmes, vieilles et jeunes, s'inclinaient devant sa figure séraphique, et les jeunes hommes se détournaient avec de gros soupirs.

Alors elle reprenait la main de Petit Ange, et l'on se remettait en route pour la forêt. Là, le père rassemblait ses enfants, qui tous savaient lire comme lui, et à tour de rôle chacun faisait la lecture dans les livres que Yann achetait sur ses modestes économies ou que lui donnaient le recteur et l'intituteur de Baye.

Puis, quand la lecture était finie, Jeanne sans Nom se levait. Elle allait chercher dans sa chambre une boîte longue, en cuir bouilli, et elle en tirait un violon que lui avait donné le vicomte de Kervéo, l'ami des pauvres. Alors, discrètement, Pierre ou Jean sortait de la cabane et allait avertir les autres familles de sabotiers. Tous accouraient. On faisait cercle sous la futaie, au milieu d'un profond silence, et la petite, qui avait sept ans alors, tirait de son archet des sons d'une idéale douceur, qui faisaient couler des pleurs des simples yeux fixés sur elle.

Elle était si jolie et justifiait si bien le nom qu'on lui avait conservé!

Debout dans la clairière, ses beaux cheveux blonds débordant des ailes de sa coiffe brodée, elle appuyait le violon à son épaule, et dès lors oubliait le monde qui l'entourait. Son âme paraissait s'envoler en quelque région de songes, et sous l'impulsion de ses doigts frêles l'archet faisait rire ou pleurer l'instrument. Et l'on voyait bien que l'enfant était inspirée, car c'étaient ses propres émotions que traduisait le violon, lorsque le sourire éclairait son visage de chérubin ou que de grosses larmes coulant de ses yeux bleus sur ses joues roses venaient tomber en pluie chaude sur les cordes et sur le bois sonore.

Alors Anne, douce et prudente, intervenait. Elle arrêtait le bras de la petite fille, et gravement lui disait :

« Il ne faut plus jouer, *Titange;* cela te ferait du mal. M. le Hénan dit que ça te rend trop nerveuse. »

Obéissante, Jeanne quittait le violon et le renfermait dans sa boîte de cuir, se contentant de répondre à l'affectueuse sollicitude de sa sœur par une réflexion de logique enfantine :

« Annik, le père Joël a toujours joué du violon. Ça ne l'a pas empêché de devenir vieux et d'être robuste encore. »

Quelquefois les braves gens qui s'extasiaient sur le talent de la fillette s'écriaient :

« C'est le père Joël qui est ton maître, petite; mais il ne joue pas aussi bien que toi. »

Alors l'enfant protestait avec une sincère indignation :

« Peut-on dire! Vous ne savez pas ce que c'est que la musique, vous autres. Je vous dis que le père Joël est un grand musicien. »

Oui, vraiment, c'était une étrange petite créature que cette Jeanne sans Nom, adoptée par Yann Plouherno et les sabotiers de la forêt de Carnoët.

Depuis le jour où Joël le Mat l'avait ramassée dans le goémon, sur la plage, entre Kersélec et Kernévénas, on n'avait pu rien savoir de son histoire. Le surlendemain de ce jour, la mer avait jeté deux cadavres sur les sables de Lomener. Ils étaient presque nus et n'avaient rien sur eux qui pût indiquer leur origine. Puis ceux de Groix avaient trouvé le corps défiguré d'un homme dont le crâne était fracassé. Il avait, celui-là, dans la poche de son pantalon, un papier en langue espagnole sur lequel l'eau de mer avait effacé son nom et celui du navire, mais avait laissé le nom de son pays, Montévidéo.

Goulien avait attelé sa carriole et l'avait passée sur le bac; puis, accompagné de Joël, il avait pris le chemin de Lorient par Guidel. A Lorient, les deux hommes s'étaient rendus aux bureaux de l'Inscription maritime, avaient raconté toute l'histoire et laissé des indications que les employés avaient inscrites sur un registre. On n'avait pas pu leur fournir aucun renseignement; mais on leur avait donné le conseil de faire une demande à l'Assistance publique, à moins qu'ils ne préférassent se charger eux-mêmes de l'enfant. Or l'enfant était déjà confiée aux soins de Yann Plouherno, et le sabotier l'avait fait inscrire à Baye, sous le prénom de Jeanne et le nom de le Mat, son père d'adoption. Ainsi ce simple, dans sa droiture, n'avait point voulu frustrer Joël du bénéfice de sa bonne action.

Trois ans s'étaient écoulés de la sorte.

Petit Ange avait grandi, et les souvenirs de ses premières années, sans s'effacer entièrement de son esprit, s'étaient enveloppées des brumes de l'éloignement. Il n'y avait plus auprès d'elle, pour lui rappeler la catastrophe à laquelle elle avait survécu, que le bon terre-neuve Pluton, aujourd'hui un grand et beau chien dans toute la force de sa jeunesse.

Pluton était demeuré l'ami fidèle, presque le confident de Jeanne.

Il ne la quittait jamais; on ne les voyait pas l'un sans l'autre. Pluton connaissait tous les recoins, tous les carrefours de la forêt. Sous sa garde, la petite fille était en sécurité. Le brave chien, confiant en sa vigueur, d'une audace sans mesure, ne reculait devant aucun adversaire. A plusieurs reprises, il avait livré bataille aux couleuvres et aux vipères que recélaient les fourrés. Il avait étranglé des lapins, des lièvres et des renards pour son propre compte; mais, n'étant pas né chasseur, il n'aurait jamais pensé à enrichir l'humble ménage du produit de ses chasses, si Petit-Ange n'avait été près de lui pour ramasser le gibier.

Cette vie au grand air avait développé considérablement les forces et la santé de l'enfant.

Elle vivait un peu en sauvage, en dehors des conventions ordinaires de l'éducation. Mais comme le toit des

siens abritait des gens craignant Dieu, pratiquant austèrement leurs devoirs, Jeanne y avait appris le respect et l'obéissance.

Anne l'avait initiée peu à peu aux travaux de l'intérieur. Sous la tutelle de cette seconde mère, Jeanne avait appris à s'intéresser aux soins les moins délicats du ménage. Elle aidait à la cuisine, elle poussait l'aiguille ou le crochet avec l'adresse d'une fée.

Yann lui avait ouvert ses livres et montré comment on déchiffre les caractères de l'alphabet. A sept ans, sans avoir mis les pieds à l'école, Jeanne sans Nom savait lire et écrire.

Mais ce n'était point de ce côté que l'avaient portée ses prédilections.

Son vrai maître, son éducateur préféré, c'était Joël le Mat. Le vieux musicien s'était emparé de cette petite âme toute neuve. Il l'avait possédée, il la possédait encore. Une sorte de paternité mystique lui avait donné cette enfant du jour où la mer l'avait rendue à la terre. Il en avait reçu le dépôt mystérieux. Il s'en tenait pour obligé devant Dieu et devant les hommes.

Singulière vie qu'il menait, d'ailleurs, le vieux Joël, aujourd'hui riche de quelques pièces blanches, demain sans pain et sans foyer.

On le voyait passer de village en village, récoltant les gros sous des paysans, ne demandant jamais l'aumône, ne fixant aucun prix à son art, aucun tarif à son concours. Il semblait qu'il vécût d'une existence à part, surnaturelle. La forêt et la mer le connaissaient également, et c'étaient les beaux jours pour lui ceux où il s'asseyait à la table du sabotier, dans la cabane de planches bâtie en cercle, où il dormait dans le magasin à bois, sur une paillasse que lui garnissaient Anne et Jeanne avec empressement. Le reste du temps, à part l'asile des auberges toujours disposées à l'accueillir, il avait, pour reposer sa tête, en été les tapis d'herbe et de mousse, les lits dans la bruyère, en hiver quelque hutte abandonnée de douaniers, sur une couche de varech séché.

Et pourtant le musicien ambulant portait avec lui son archet et son violon. Que de fois, dans les nuits claires, sur le souffle des brises de l'Océan, un son mélodieux ne s'était-il pas envolé pour charmer à distance les veillées des humbles foyers! Beaucoup même professaient à son égard une sorte de crainte superstitieuse, et le respect qu'on lui vouait était mêlé d'un sentiment étrange où revivaient toutes les vieilles légendes qui hantent encore les cervelles bretonnes. Alors, quand le vent apportait l'harmonieux murmure des cordes, ils disaient :

« C'est Joël le Mat qui mène les korrigans au bal. »

Par le fait, ils ne se trompaient guère, et Joël lui-même accréditait cette légende.

« Écoutez, racontait-il parfois, vous savez tous que je n'ai jamais fait de mal à personne. Pourquoi donc craindrais-je les fantômes? Je suis un vieil homme déjà, j'habite plus l'autre monde que celui-ci. La nuit, quand je m'en vais sur les chemins, j'entends des voix qui chantent dans le ciel, sous les grands arbres, sur la mer, qui me parlent à l'oreille. Alors ce sont des souffles qui passent sur ma figure, dans mes cheveux, des mains qui touchent les miennes. Et je me dis : Joël, il faut prendre ton violon, parce que la mer, la terre et le ciel demandent leur musique et qu'il n'y a que toi qui saches jouer. »

Il racontait cela naïvement, en simple, inspiré, plein de sa flamme, et les crédules paysans, les pêcheurs bienveillants commentaient ces paroles à leur manière, se répétant entre eux leurs explications amplifiées.

« Vous voyez bien qu'il mène les fées. Autrement, est-ce qu'elles parleraient à son oreille? Est-ce qu'il sentirait leurs mains? »

Quelques-uns avaient fait les esprits forts, et avaient voulu le suivre. Ce qu'ils avaient vu les avait terrifiés.

Ils avaient vu Joël debout sur une roche, ses cheveux blancs épars, battant du pied la mesure, tandis que le violon enchanté jetait au vent ses notes les plus vibrantes et qu'alentour le feuillage bruissait et la bruyère se courbait sous des pieds invisibles.

Et cependant, quand ils allaient rapporter ces choses au recteur de Baye, ou à celui de Clohars, ou à celui de Guidel, les prêtres se mettaient à rire et renvoyaient les timorés en les rassurant d'une simple affirmation :

« Nous connaissons Joël le Mat depuis des années. C'est l'homme le plus pieux du pays, et, quand il mourra, il ira tout droit en paradis. Vous êtes des têtes trop dures pour le comprendre, ou bien vous aviez trop bu quand vous êtes allé l'épier. »

Petit-Ange, elle, n'avait point de ces craintes. Le vieil ami restait pour elle ce qu'il avait toujours été : un être supérieur qui avait commerce avec les anges. Car, pour Jeanne, tous les anges faisaient de la musique. Elle savait cela depuis le jour où Joël l'avait menée par la main à Quimperlé et lui avait fait visiter l'église ronde de Sainte-Croix. Elle l'avait écouté toutes les fois que, sur le parcours, ils faisaient une halte, pendant laquelle le violoneux se reposait en jouant du violon. Et l'enfant en avait eu ainsi une véritable révélation. Elle avait jeté ce cri plein de désirs :

« Oh ! mon père Joël, je voudrais jouer comme vous ! »

A partir de ce jour, elle était devenue l'élève du vieillard.

Et elle ne se trompait pas en assurant aux forestiers que Joël le Mat était un véritable musicien. La science du vieil homme laissait peut-être beaucoup à désirer aux yeux d'un professeur contemporain. Il ne procédait point par le calcul à la découverte de ses harmonies. Mais, s'il devait tout à la nature, la nature avait été prodigue envers lui. Elle lui avait accordé ce don des âmes sensibles qui consiste à traduire leurs propres impressions en une langue qu'ils rendent intelligible au moment où ils la parlent.

Sous l'archet du vieillard, le violon s'animait. Le chant s'en élevait, traduisant tous les états de conscience du musicien, crainte ou joie, espoir ou douleur. Et c'était à l'écouter chanter ainsi que Petit-Ange avait senti la vocation éclore et se développer en elle.

Promptement elle avait su profiter des leçons du vieux maître. Ses doigts d'enfant flexibles et agiles, à l'épiderme tendre et rosé, avaient à peine la force d'appuyer sur les cordes. Mais la fillette était déjà une créature énergique et tenace, ne se laissant pas rebuter par les difficultés, et au bout de six mois de pratique elle faisait courir l'archet avec la souplesse et la fougue d'un vieil exécutant.

Puis, dans cette intelligence neuve, dans cette mé-

moire toute fraîche, Joël avait semé les premiers principes de la musique. Et comme Jeanne sans Nom était merveilleusement douée, elle avait, comme Pascal à treize ans, suppléé aux lacunes de d'instruction donnée par ce professeur de hasard, et découvert, pour son usage personnel, des principes et des pratiques que les virtuoses seuls reconnaissent.

C'était de là qu'était sortie sa supériorité naïve. Si bien qu'un jour, après en avoir longuement entretenu M. de Kervéo, Joël le Mat avait conduit *Titange* chez le vicomte philanthrope. Et, ravi de trouver de telles promesses en une si frêle créature, le gentilhomme, au plus prochain voyage qu'il fit à Paris, en rapporta un nouvel instrument dont il fit don à la fillette.

La joie de l'enfant fut sans bornes. Dès ce moment, elle s'abandonna tout entière à la passion de son art.

Aux heures libres, et elles étaient nombreuses, elle saisissait son violon. Joël lui apportait à chaque visite un morceau nouveau à déchiffrer, et sur-le-champ Jeanne l'attaquait avec une sorte de fureur.

Et alors c'étaient de longues solitudes pendant lesquelles l'enfant se livrait à tous les frémissements de son être, s'enivrait de musique comme d'autres se grisent de haschish ou d'opium.

Dès ce moment, la vocation avait jeté son appel dans cette âme. Et, tandis que la fille aînée de Yann Plouherno prêtait l'oreille aux sollicitations du cloître plein de calme, Petit-Ange obéissait au secret instinct de sa nature et s'élançait au-devant des poignantes tristesses et des bonheurs enivrants que donne l'harmonie à l'esprit et au cœur des artistes.

Elle grandit ainsi, presque ignorante de la terre, jusqu'au jour où un événement capital vint marquer dans sa vie la page des premières douleurs. Et ce fut un événement très simple, de ceux qui dans le cours ordinaire des autres existences ne seraient pas même remarqués.

Car telle est la loi des destinées humaines, que les plus petites causes enfantent souvent les plus grands résultats.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

IV

L'ÉTRANGÈRE

L'été, qui ramène les touristes, avait cette année-là attiré beaucoup d'étrangers en Bretagne. Entre tous les lieux pittoresques de la péninsule armoricaine, Quimperlé, grâce à ses dépendances de Pont-Scorff et du Pouldû, sollicite plus particulièrement la curiosité des voyageurs. Anglais et Américains affluent dans le voisinage de la vieille cité, et la forêt de Carnoët voit tous les jours passer sous ses arbres les voitures qui portent leur chargement d'excursionnistes. Tous, ou presque tous, sont peintres ou se disent tels. Ils viennent en caravanes, par bandes, par familles, mettant leurs ressources en commun, louant une maison ou une partie de maison, faisant leur popote ensemble, à tour de rôle, par semaine ou par jour, afin de permettre aux barbouilleurs et barbouilleuses de prendre leurs ébats sur la côte, sous le couvert des bois, le long des rives enchantées de la Laïta, de l'Isole et de l'Ellé, et d'en rapporter quelquefois quelque solide ébauche entourée d'innombrables croûtes.

Mais les « artistes » ne sont pas seuls à hanter ce pays qu'ils gâtent. Çà et là apparaissent plus paisibles, moins encombrants, des voyageurs venus pour respirer l'air sain et reposer leur fatigue physique ou morale. Des Parisiens se mêlent à des Rennais, à des Bretons de toute provenance qui retiennent, pour la saison, quelque villa sur la côte. Alors, sous le soleil de juillet et d'août, on entend des voix d'enfants sonner comme des fanfares dans les échos de la grève, de frais éclats de rire troubler le silence du rivage ou de la forêt.

Alors aussi c'est temps d'aubaine pour les petits malheureux de la région. Les chars à bancs, les breaks de promenade voient s'attacher à eux des bandes entières de gamins loqueteux qui courent après les véhicules. Leurs mains tendues, leurs voix que l'anhélation de la course rend chevrotantes, disent assez que c'est là pour eux une profession momentanée. Ils sont mendiants d'occasion, et malgré les prohibitions répétées des curés et des instituteurs, ils ne renoncent pas aux petits bénéfices que leur procure cette mendicité de



Joël lui avait appris les premiers principes de la musique.
(P. 46.)

circonstance. Au reste, il faut bien le dire, la faute en est surtout aux touristes, qui se plaisent à encourager les enfants dans cette industrie humiliante.

Jusque-là les frères de Jeanne sans Nom avaient échappé à la contagion de l'exemple. Pierre, grand et fort, garçon sérieux et réfléchi, nourrissait d'étranges ambitions en son âme. A Baye, l'instituteur avait toujours été content de lui. Il avait appris à lire, écrire et compter, avec une facilité surprenante. Sans oublier la langue celtique, il s'était rapidement perfectionné dans la connaissance du français. Ses dimanches s'écoulaient

entre son père et ses sœurs, au milieu des livres que le sabotier philosophe dévorait pour sa propre instruction.

Au reste, il y avait comme un sceau d'étrange prédestination sur cette famille de pauvres gens. Un observateur, épris de théories ethnologiques, se fût arrêté avec étonnement et admiration devant les « signes de race » empreints sur les traits et la personne de Yann Plouherno, et qui se continuaient en ses enfants. Ce n'était point le caractère des familles qui avoisinent le Morbihan, la taille relativement petite, les faces rondes des Venètes. Ceux-ci avaient le profil pur et fier de l'Osismien, du Cornouaillais des Pointes, ses cheveux noirs et ses yeux bleus, sa haute taille, ses fines attaches, ses extrémités délicates. Et ce n'était point un vain masque que leur avait prêté la nature. On lisait, au fond de ces prunelles, la noblesse du cœur, la dignité de la vie. Pauvres, ils n'enviaient point le riche; mais, humbles, ils s'estimaient égaux des superbes. Une ineffable douceur, une grande bonté se lisait sur les traits d'Anne Plouherno, et sur ceux des hommes on retrouvait l'énergie des êtres habitués à la lutte, ne se révoltant point contre le sort, mais susceptibles des plus héroïques dévouements.

Au milieu de cette famille au type si nettement tranché, Petit-Ange apparaissait tout de suite comme une étrangeté. En elle ne revivait aucun des caractères des races bretonnes. Elle avait des cheveux blonds et des yeux noirs, une blancheur mate qui décelait l'influence d'un sang étranger, et, quand ses joues se coloraient sous l'empire d'une émotion, l'adorable visage prenait un éclat éblouissant. Aussi, dans le pays, sa beauté était-elle célèbre, et c'était devenu un proverbe, jusqu'aux portes de Quimperlé, de dire : « Jolie comme la fille à Joël. »

Car le peuple savait par à peu près l'histoire de l'enfant sauvée des eaux, et peu à peu, parmi les gamins du pays parlant français, un sobriquet avait pris naissance pour s'attacher à la petite fille. Là où les mères disaient encore « Jeanne sans Nom », les garnements et les fillettes substituaient une appellation quelque peu prétentieuse. Ils la nommaient « la petite Moïse ».

Des deux frères adoptifs, Petit-Ange préférait Jean, le plus rapproché d'elle par l'âge. A l'égard de Pierre, elle éprouvait une sorte d'admiration mêlée de quelque crainte. Car Pierre, c'était pour elle l'incarnation de la force et de la bonté unies, de la droiture jointe à la simplicité. Il avait le sourire rare et la parole brève; mais quand il la reprenait doucement pour quelque espièglerie, quelque menue faute de son âge, tout de suite Jeanne s'allait cacher dans un coin désert de la maison et y pleurait parfois de longues heures. Avec Jean, il en était autrement. C'était elle qui le dominait, qui exerçait sur lui une étonnante influence, et la nature indomptable du cadet ne pliait que devant les observations souriantes de la fillette.

Jean avait onze ans passés. Aussi réfractaire à l'étude que Pierre était studieux, il ne se plaisait qu'aux courses échevelées à travers la forêt, aux jeux périlleux, aux exercices violents. Que de fois la nuit s'était-elle faite avant que le mauvais sujet n'eût réintégré l'asile de la maison de bois? Alors, l'inquiétude naissant, Yann se levait silencieusement, appelait son fils Pierre. L'enfant allumait une lanterne, le père s'armait d'une serpe à ébrancher, et tous deux sortaient à la recherche du retardataire. On ne tardait guère à le retrouver, mais en quel état! Les vêtements en lambeaux, le visage sanglant ou bleui, les mains écorchées, racontaient de folles escapades au travers des buissons épineux ou des haies d'ajoncs, de furieuses mêlées avec les garnements du voisinage. Force était à Yann de sévir. Mais comme il connaissait son fils, comme il savait le fort et le faible de cette nature primitive, il se bornait à une réprimande formulée en des termes dont il savait mesurer la portée.

Et quand ces expéditions crépusculaires avaient lieu, Jeanne suppliait tant et si bien, qu'on l'emmenait toujours. Alors Pierre lui donnait l'autre main, celle qui ne portait pas la lanterne, et la fillette se sentait tout heureuse de cet appui donné par le frère aîné, elle était fière des soins qu'il lui prodiguait, de la sollicitude quasi-paternelle dont il faisait preuve à son égard.

Un après-midi du mois d'août, les enfants de Penhars furent avisés par ceux de Guernigny, lesquels l'avaient été par ceux de Kerquilven, qu'une voiture de touristes avait quitté Quimperlé.

Il n'y avait dans la voiture que deux femmes : une jeune dame et sa femme de chambre. La dame était une pâle et délicate créature, idéalement belle, mais dont les grands yeux avaient pris cette tristesse vague et fixe qui jette la pitié, un pitié douloureuse dans les cœurs de ceux qui rencontrent de tels regards. Elle était folle, mais d'une folie douce, paisible, pleine de larmes, comme si quelque immense malheur, une catastrophe effroyable et imméritée, était venue soudain obscurcir sa raison.

La suivante était plus âgée. Rien qu'à la voir, on devinait qu'elle avait auprès de sa jeune maîtresse une fonction de confiance. C'était elle qui veillait sur la pauvre créature inconsciente, et elle s'acquittait de ce soin avec une tendresse de tous les instants. Peut-être avait-elle, pour témoigner un pareil attachement, de plus sérieux motifs que ceux auxquels obéissent d'habitude les serviteurs à gages, mercenaires qui trouvent dans le prix qu'on leur paye l'équivalence de leurs services.

Le véhicule arrivait de ce trot modéré qu'affectionnent les voituriers, mais que parfois, pour faire du zèle, ils relèvent d'un galop intempestif, imposé à grands coups de fouet à la pauvre bête lasse. Elle avait couru dans les arbres, sur une belle route départementale superbement ferrée. Les branches jusqu'ici s'étaient étendues comme un écran au-dessous des rayons irrités de l'astre.

Brusquement la futaie prit fin, et la voie déboucha sur un sol de landes çà et là défrichées en enclos de paysans. Par plaques on pouvait lire les étapes des bûcherons et des sabotiers. Des hêtres s'y étaient élevés que la cognée avait jetés bas, mais que la négligence des hommes de la forêt avait laissés sans remplaçants. Des toits de chaume ou d'ardoises se laissaient voir au milieu des bouquets d'arbres restés debout, des baliveaux de trois ou quatre ans, accusant leurs longs squelettes sur le fond bleu du ciel, des bordures d'aubépines, de prunelliers et de genêts.

Un premier enfant s'élança sur la route poudreuse, un premier cri s'éleva :

« Un sou, Madame! un petit sou, s'il vous plaît! »

Les deux femmes, accoudées aux bancs de la voiture, avaient écarté les rideaux de cuir. Elles regardaient l'enfant.

Mais à celui-ci un autre s'était adjoint, puis un autre. Maintenant, c'était une troupe qui courait derrière la voiture, en répétant l'invariable refrain, alterné par la diversité des organes, cadencé par les hoquets de la course :

« Un sou, Madame, s'il vous plaît! Un petit sou! »

Dans maints recoins de la Bretagne, c'est tout ce qu'ils savent du français, ces pauvres petits déshérités. Ils apprennent à mendier en une langue qui n'est pas celle de leur berceau, et c'est peut-être pour cela qu'ils ne connaissent pas l'abjection de ce qu'ils font. Au reste, que savent-ils de la civilisation? Paris est si loin, et la plus prochaine grande ville ne pourrait leur fournir qu'un reflet bien atténué de l'immense capitale.

Au nombre de ces voix haletantes et pleureuses, une était vibrante et fière. Dans la bande courait un grand garçon de onze à douze ans, aux cheveux noirs et bouclés, à l'allure décidée. Et à le voir on ne s'expliquait point qu'avec ces dehors de virilité précoce, le gamin consentît à se faire mendiant, ne fût-ce que par occasion.

Déjà bien des sous et même quelques pièces blanches étaient tombés des doigts gantés de la jeune dame dans les paumes brunes et barbouillées des enfants. Enhardis par leur succès, ils continuaient à suivre le trot lent du cheval, qui attaquait la montée d'une côte. La servante risquait quelques blâmes.

« C'est tout de même honteux qu'on puisse voir de ces choses-là en France! » disait-elle avec conviction.

Et la jeune dame répondait avec un pâle sourire errant sur ses lèvres :

« Pourquoi honteux, Jenny? Est-ce que la misère est une honte? Je trouve, moi, que si c'est une honte, cette honte est tout entière pour les riches qui la laissent subsister. Quant à ces pauvres enfants, ils ont mal appris ou mal compris ce que nous appelons honneur.
Qui sait si, sur bien d'autres questions, ils ne nous feraient pas la leçon? »

Soudain ses yeux s'emplirent de larmes. Elle murmura avec angoisse :

« Ils vivent, eux! Ils sont bien vivants, bien portants! Leurs mères peuvent les embrasser! »

La voix du grand garçon vibra, nette et sonore :

« Un petit sou, Madame, s'il vous plaît! »

La jeune femme essuya rapidement ses yeux, et prenant cinquante centimes dans son porte-monnaie, elle les jeta en murmurant :

« C'est vrai! Je l'avais oublié, celui-là. »

Le gamin saisit la pièce d'argent avec une sorte de joie sauvage. Il la baisa et cria à la voyageuse :

« Merci, Madame.

— Il n'y a pas de quoi remercier, grand fainéant! » grommela la servante Jenny.



Son violon enchanté jetait au vent ses notes
les plus vibrantes. (P. 15.)

Elle se tut. Un incident venait de se produire. La scène avait changé d'aspect.

Le break allait au pas, montant la côte. Le groupe principal des enfants avait disparu derrière un coude du chemin. A son tour, le garçon de douze ans battait en retraite, après un dernier regard jeté à sa bienfaitrice.

Soudain, de l'angle d'une haie, une voix claire s'éleva, apostrophant le gamin par son nom :

« Jean! »

Une fillette apparut, très grande pour son âge, mais avec les traits et l'expression d'une enfant de huit à neuf ans. Elle sortit de l'ombre qui la masquait et se laissa voir, pieds nus, vêtue de grosse bure, la tête à peine couverte par un petit bonnet aux brides flottantes, sous lequel débordaient de longs cheveux blonds aussi fins que la soie.

Et dans cet accoutrement de pauvresse, l'enfant était aussi propre qu'une petite fille du monde riche. Le bord de sa chemisette, visible sous le corsage étriqué de sa

robe, était d'une blancheur immaculée. Sous le bras gauche elle tenait un violon, et sa main droite brandissait un archet comme une fée sa baguette magique. Mignon, dans la troupe des Bohémiens, avait cette mine fière et rêveuse à la fois.

Cependant, à son appel, le garçonnet s'était arrêté, honteux et rougissant. Il avait essayé, d'un geste gauche, de faire disparaître dans sa poche l'aumône si lâchement obtenue. Mais la petite fille le surveillait, elle ne le quittait pas des yeux :

« Tu as couru après la voiture, s'écria-t-elle avec une indignation sincère. Tu sais bien que monsieur le recteur le défend et que le père se fâche toujours quand tu as fait une faute. C'est très mal, cela. »

Sa voix tremblait, ses yeux étincelaient d'un feu sombre. Il était visible qu'elle ressentait une violente émotion.

Jean baissait la tête, dominé par cette influence. Il se sentait mal à l'aise, pris en flagrant délit. Que pouvait-il arguer pour sa défense? Le plus simple était d'avouer. Il le fit sans repentir, maladroitement.

« Tu ne le diras pas, *Titange,* balbutia-t-il. Tu ne me feras pas cette peine?

— Si, je le dirai! répliqua la fillette avec véhémence. Je dirai tout au père, à moins que..... »

Cet « à moins que » était la porte ouverte à l'excuse. Jean osa jeter sur sa sœur un regard suppliant. Elle acheva sa pensée.

« A moins que tu ne rendes ce que l'on a donné, » articula Jeanne sans Nom.

Il comprit à ses regards qu'il n'y avait pas de pardon à attendre, qu'elle exigeait une réparation entière.

Sans dire un mot, sans protester, il s'approcha de la voiture, et là, s'adressant à la belle voyageuse :

« Tenez, Madame, prononça-t-il péniblement, je vous rends votre pièce. Ma sœur ne veut pas que je la garde, Elle dit que ce n'est pas bien. Reprenez-la, mais merci tout de même. »

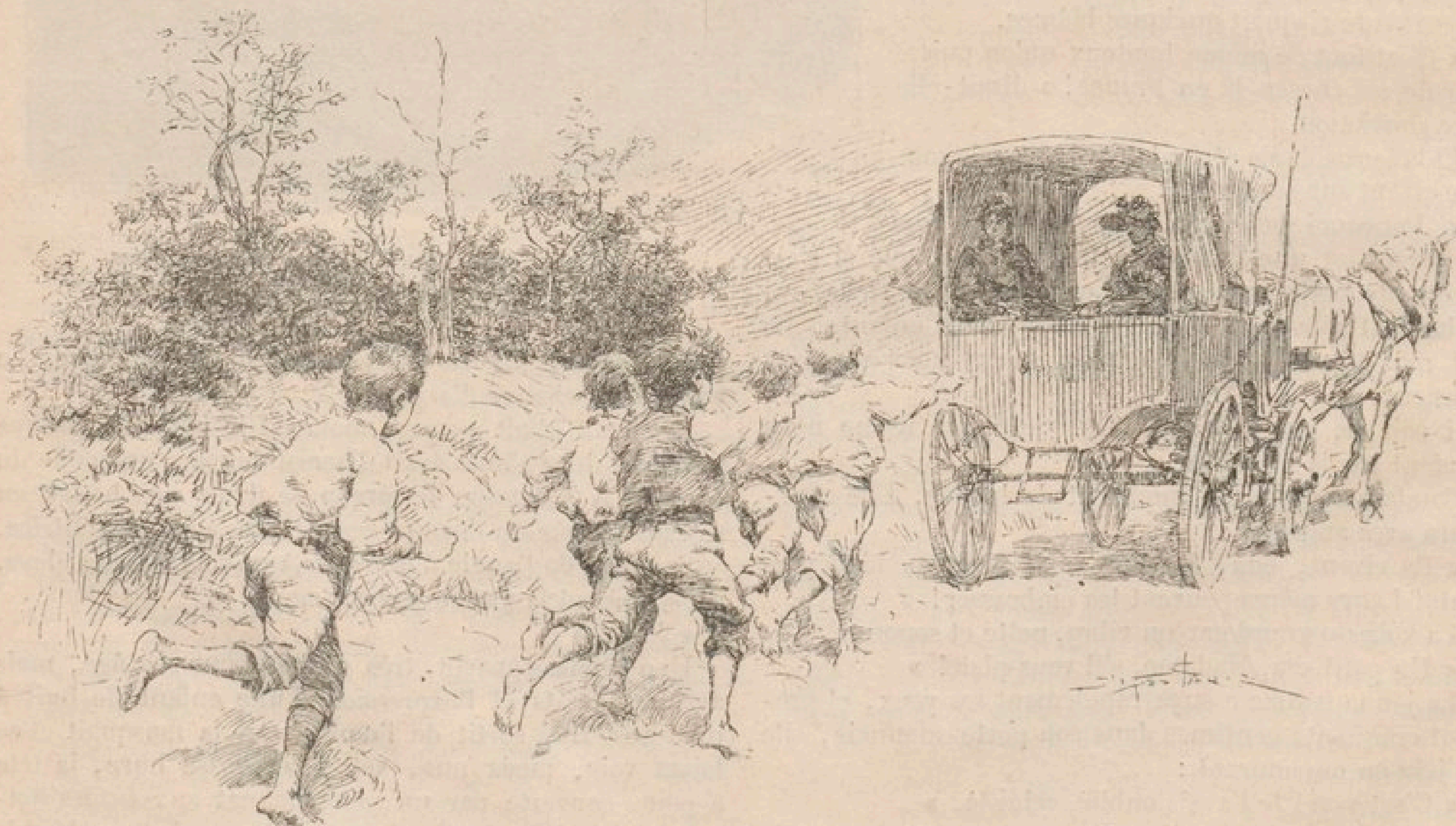
Il avait le cœur gros, le pauvre Jean! Ces dix sous, pour lui, c'était une fortune. Que de rêves son enfance dénuée n'aurait-elle pas réalisés avec cette somme! Il y avait à Baye une épicière qui vendait les petites boules un sou la douzaine, ou deux agates de verre pour le même prix. Il y avait aussi, aux portes de Quimperlé, une bonne vieille qui allait tous les jours vendre des crêpes à la gare, au passage des trains. Pour deux sous, Jean, qui était gourmand, en avait eu cinq et une de plus par-dessus le marché. Il en aurait pris aussi une douzaine, pour que Titange en eût sa bonne part. Et c'était elle, Titange, qui lui refusait cette joie.

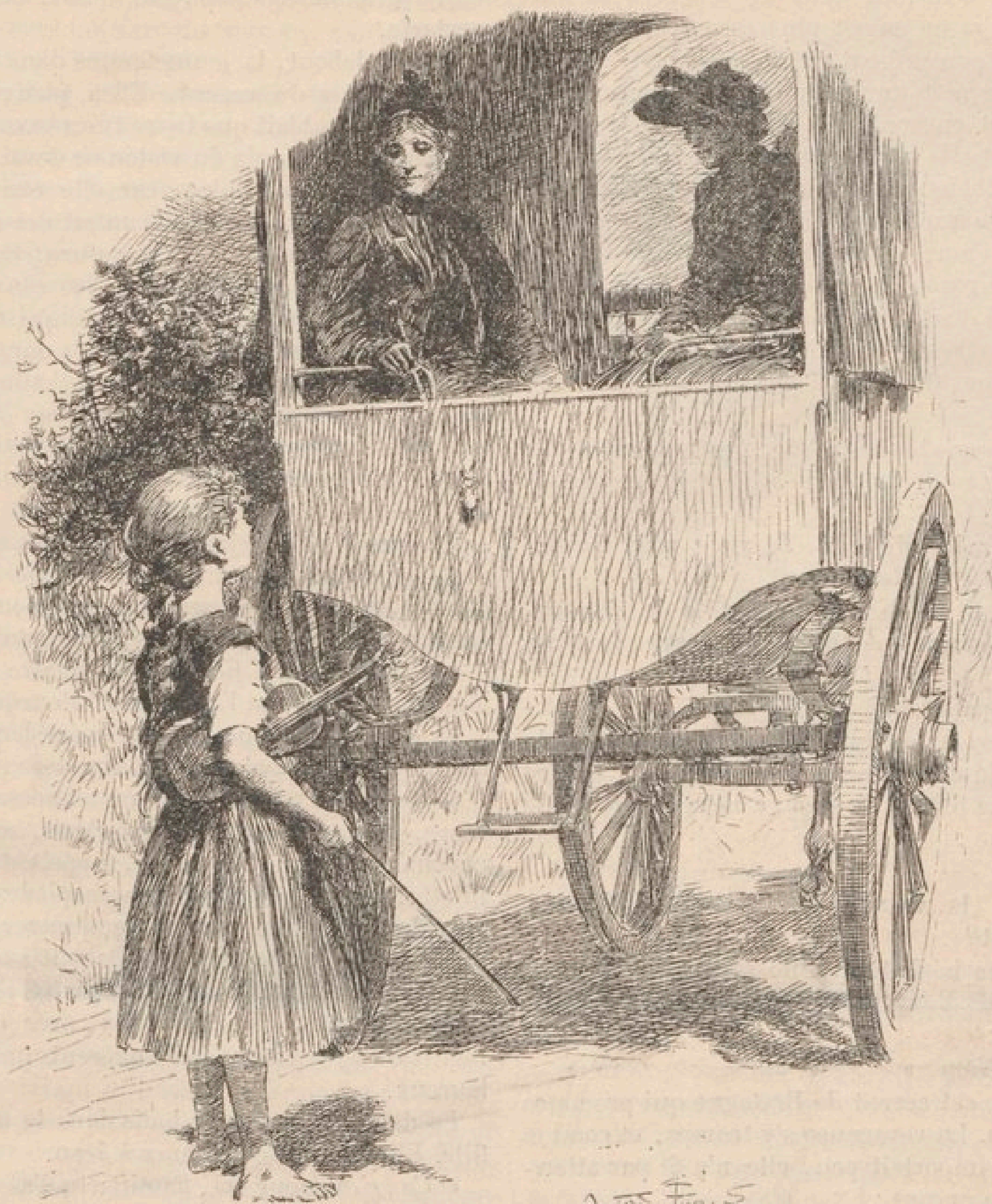
La jeune dame avait repris la pièce machinalement. On eût dit qu'elle ne voyait, qu'elle n'entendait plus rien, tant ses prunelles dilatées s'étaient fixées sur la petite fille avec une intensité effrayante du regard. Et elle laissait jaillir des mots étranges :

« Consuelo! ma petite Consuelo! Elle est au ciel maintenant, avec les anges! »

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)





Petit Ange répondit, très émue : « Jeanne. » (P. 22.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Et lentement, sur ses joues pâles, des larmes coulaient, lourdes et larges, tandis que les paroles se faisaient plus rares. Elle continuait à contempler la petite fille, et Jeanne éprouvait, sous ce regard tout plein d'une tendresse infinie et d'une immense désolation, elle ne savait quel trouble inconnu. Son cœur se serrait atrocement, sa tête s'emplissait de pensées incohérentes. Des images traversaient sa pensée comme des éclairs. Elle les avait vues cent fois, ne les comprenant plus, surprise de trouver au fond de sa petite âme bouleversée des choses qu'elle n'avait pas rencontrées dans la cabane de Yann Plouherno, ni dans l'ombre des grands bois, ni dans la paix profonde de l'église de Baye. Toutes ces choses maintenant se mouvaient confusément en elle, sous les yeux de cette belle dame qui la considéraient, comme si ces yeux avaient eu le pouvoir de leur communiquer leur propre vie. Des mots oubliés, des mots doux comme des caresses, montaient de son cœur à ses lèvres, et elle avait envie de les crier à cette dame qui paraissait si triste.

Mais elle n'osait pas. Elle était la fille du père Joël. Elle était comme sa sœur Anne, qui n'avait plus de

mère. Un mystère s'abritait dans les ténèbres de son passé, et Petit Ange ne savait plus comment ce passé lointain se reliait à son présent. Peut-être avait-elle vu toutes ces choses en rêve une première fois, comme elle les revoyait souvent encore. Mais aujourd'hui elle avait les yeux ouverts, et elle ne comprenait pas pourquoi les mêmes rêves lui venaient, sous le regard persistant de cette femme si belle qui pleurait là en la considérant.

Et Petit Ange, l'âme oppressée, le cœur gonflé, ne trouvant point une parole, se mit à pleurer elle aussi.

La servante, qui était plutôt une gouvernante, intervint avec une respectueuse énergie :

« Allons, Madame, dit-elle, il serait temps de nous en aller. »

Mais la jeune femme hocha la tête négativement. D'un mouvement du bras elle toucha le cocher et arrêta tout à fait la voiture.

« Je veux rester ici, dit-elle. Je veux voir. Qu'est-ce que c'est que cette petite fille? »

Doucement elle fit signe à la petite fille de s'approcher, et, quand Jeanne fut auprès du break, la dame demanda :

« Comment t'appelles-tu? »

Petit Ange pensa qu'on lui demandait son nom de « fête ». Au lieu de dire comme elle l'avait fait, quatre ans plus tôt, sous le toit de Goulien, « Petit Ange, » elle répondit, très émue :

« Jeanne.

— Jeanne, fit la voyageuse. C'est un joli nom. Jeanne... comment?

L'enfant eut une hésitation. Elle savait qu'elle était la fille de Joël et de Yann. Elle avait deux pères. Pourtant elle répliqua :

« Jeanne *sans Nom*. »

Cela fut dit avec cet accent de Bretagne qui prononce les *a* comme des *o*. La voyageuse s'y trompa, et comme le nom propre lui importait peu, elle n'y fit pas attention. Elle demanda encore :

« Que fait ton père, ma mignonne?

— Il est musicien, » répondit la petite.

Elle pensait à Joël le Mat. Mais ici Jean intervint pour rectifier l'assertion.

« Le père est sabotier, Madame, cria-t-il avec volubilité. Si Titange vous dit qu'il est musicien, c'est à cause du père Joël le Mat, qui lui a montré à elle à jouer du violon. »

L'explication aurait eu besoin d'être expliquée. Un soupir gonfla la poitrine de la femme, et derechef des larmes brillèrent dans ses yeux.

Puis, changeant de conversation, elle reprit avec la même douceur :

« Puisque tu joues du violon, petite, voudrais-tu en jouer un peu pour moi? »

Petit Ange fit avec la tête un signe d'acquiescement, car ces larmes de la jeune femme l'oppressaient.

« C'est ça, dit Jean, joue pour la belle dame, Titange. Ça lui fera plaisir. »

Jeanne se tint debout, ses petits pieds nus dans la poussière de la route. Et le violon se mit à chanter.

Alors il se passa une scène émouvante, qui troubla jusqu'aux spectateurs indifférents. Le cocher s'était retourné, à demi penché sur son siège. La gouvernante Jenny se laissait gagner, elle aussi, par l'intérêt de ce spectacle.

Jeanne debout, la jeune femme dans la voiture, ne se quittaient pas du regard. Elles pleuraient toutes les deux, et il semblait que leurs âmes se confondaient dans ces larmes. Et la voix du violon ne devait être que l'écho de leurs douleurs unies, car elle était profondément triste, cette voix. Elle empruntait des accents plaintifs à tout ce qui pleure dans la nature, les arbres sous le vent, les roches sous la vague, les eaux qui coulent en gouttes des fontaines, les pierres qui frémissent et les toits qui brament sous le fouet des ouragans.

L'enfant s'abandonnait à la mélodie. Elle jouait en virtuose, au gré de son inspiration ou plutôt de son émotion. Toutes les impressions basses de son enfance, désolée par une catastrophe, renaissaient en cette plainte de l'instrument enchanté.

Et, tandis qu'elle jouait, les larmes coulaient en torrent sur les mains et le mouchoir de la voyageuse inconnue, et sa bouche proférait des mots sans suite, des lambeaux de phrases hachés par la douleur.

« Consuelo! ma fille! Voilà quatre ans! Où es-tu? Mon Dieu, vous me l'avez prise! Pourquoi?

— Allons, Madame, répéta encore Jenny, allons-nous-en. Ça vous fait mal. »

Cette fois, la jeune femme n'opposa point de résistance. Elle se laissa entraîner. Mais auparavant elle se pencha sur la portière, et, appelant tendrement la fillette, elle lui montra le marchepied :

« Monte, dit-elle, je veux t'embrasser. »

Jeanne ne se fit pas prier. Debout sur le morceau de fer, elle tendit ses joues humides et roses à la pâle et belle inconnue, et toutes deux, avec d'étranges battements de leurs cœurs, échangèrent un long baiser douloureux.

La dame avait mis un louis dans la main de la petite fille. Elle tendit deux francs à Jean.

« Ça, c'est pour toi, gamin; tu l'as mérité, puisque tu as amené la petite. La pièce jaune, tu la porteras chez toi, » ajouta-t-elle en regardant Jeanne de ces mêmes yeux qui la dévoraient.

Puis, essayant de sourire, elle lui cria :

« Adieu! »

La voiture repartit au trot, et la fillette, immobile, les prunelles mouillées par les pleurs, vit l'étrangère la contemplant toujours, jusqu'au moment où, ne voyant plus elle-même, elle retomba sur le dossier du break, en se couvrant le visage de ses mains.

V

UN JUSTE

M. le vicomte de Kervéo habitait, à Guidel, un vieux manoir entouré d'un immense parc. Situé sur un coteau qui dominait à la fois l'Océan et l'embouchure de la Laïta, le manoir avait cet aspect austère des vieilles maisons de Bretagne, qui impose le respect par le souvenir même des vertus qu'elles ont abritées. Là s'étaient succédé des générations d'hommes vaillants et de femmes pieuses et charitables, jusqu'au jour où la race était

venue se clore en la personne d'Yves et d'Adhémar de Kervéo, tous deux officiers de marine, morts glorieusement au service de leur pays.

Le vicomte Yves de Kervéo avait été marié comme son père, son oncle et ses aïeux. Son cousin Paul avait mené une vie toute différente. Plus jeune, d'ailleurs, il n'avait adopté aucune carrière. Tout son temps, il l'avait perdu; tout son patrimoine, il l'avait dissipé; toute sa vie, il l'avait gaspillée.

Cette vie, d'ailleurs, n'avait pas été longue. Le baron Paul de Kervéo était mort, à trente ans, d'une chute de cheval.

Yves, lui, avait continué de servir jusqu'à sa cinquantième année. Il s'était alors retiré avec le grade de capitaine de frégate, et depuis quinze ans qu'il vivait sur ses terres, comme un véritable saint, il répandait à pleines mains le bienfait autour de lui.

On le bénissait, on le vénérait au loin. Son nom était synonyme de sagesse et de charité. Jamais sa porte ne s'était fermée devant une souffrance. Il tenait table ouverte dans une ferme dépendant du manoir pour tous les mendiants du pays. Les vagabonds eux-mêmes, ceux qui venaient de loin, inconnus, sans feu ni lieu, n'étaient pas repoussés. Le robuste vieillard les faisait venir et les interrogeait sommairement, mais doucement. Et toujours l'interrogatoire se terminait par ces paroles :

« Si tu es en paix avec les hommes, va manger et dormir sous mon toit. Repose-toi deux jours, et l'on te donnera au départ de quoi continuer ta route. Si, au contraire, tu redoutes la justice de tes semblables, retire-toi après avoir refait tes forces. Je n'ai pas mission de te livrer aux juges, mais je n'ai pas le droit de te dérober aux lois. »

Et ces simples paroles suffisaient. Celui qui était coupable s'inclinait devant ce juste. Il entrait dans l'asile le temps nécessaire pour y manger une soupe et y boire un verre de cidre ou de vin, de dormir un moment sur une botte de foin. Celui qui n'était que pauvre exhibait ses papiers, et on l'introduisait dans une longue salle où la table était mise. Il en sortait pour occuper un lit très propre, et, la nuit passée, s'il ne voulait pas profiter d'un second séjour d'hospitalité, il poursuivait sa route, le sac garni de pain et d'une bouteille, la poche lestée de quelque argent distribué par le généreux bienfaiteur.

Parmi les protégés ordinaires du vicomte figuraient, au premier rang, Joël le Mat et Yann Plouherno.

Il arriva que, vers la fin de cet été, le violoneux franchit le seuil du capitaine de frégate, sur l'appel de celui-ci.

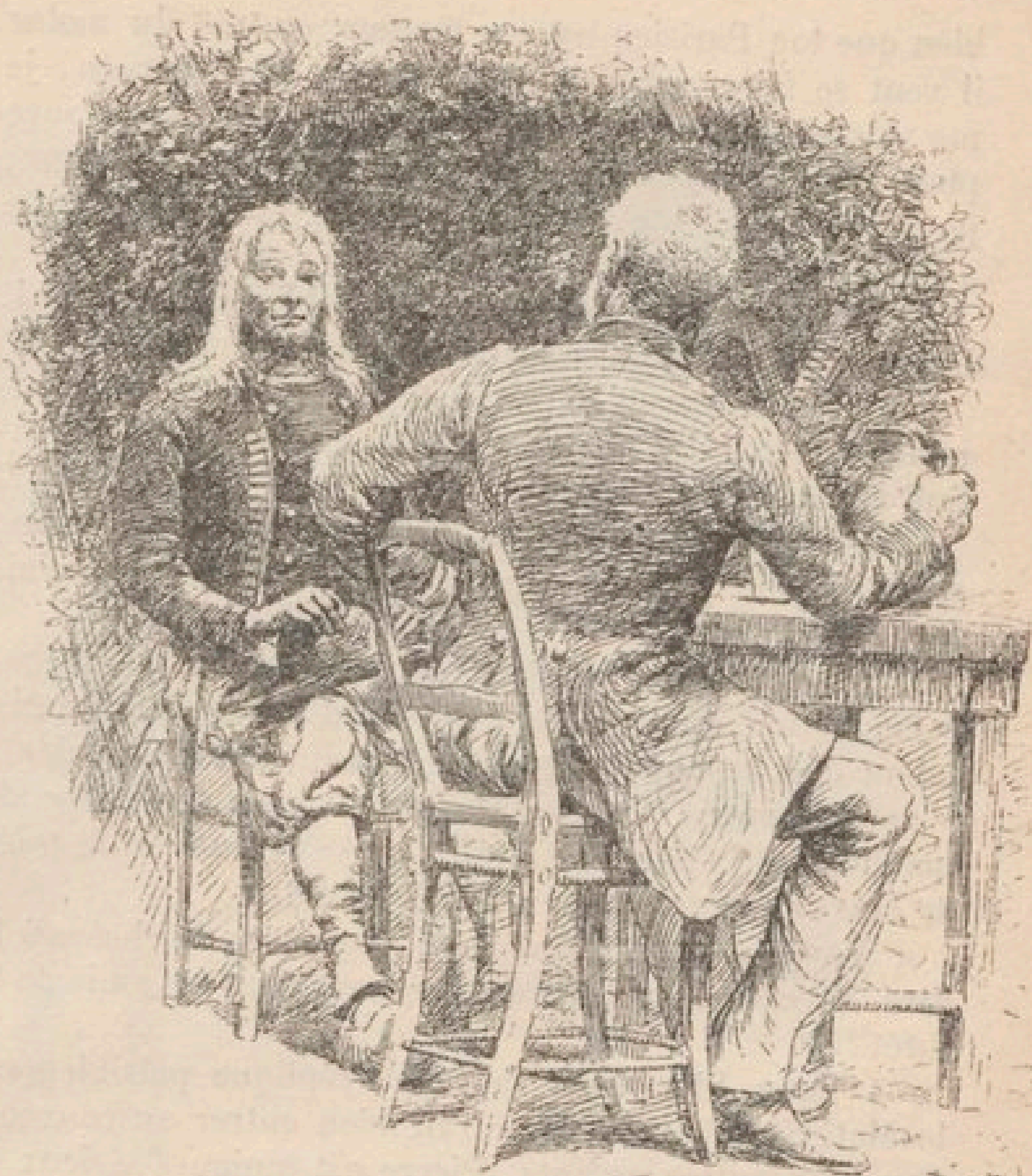
On l'introduisit dans le salon du manoir, pièce un peu sombre, aux tentures rouge et noire, dans laquelle le vieux marin recevait tous les visiteurs auxquels il accordait de l'estime. Et Joël était de ce nombre.

Pour y entrer, le musicien laissa ses sabots dans l'antichambre. Il pénétra, son béret à la main.

« Bonjour, cadet, fit joyeusement le vicomte en lui tendant la main.

— Votre serviteur, monsieur le vicomte, » répliqua Joël avec respect.

C'était parce qu'il avait soixante-six ans et que le musicien en avait soixante-quatre que M. de Kervéo le nommait « cadet ». Il l'appelait aussi, fréquemment, « garçon », en souvenir du temps où le violoneux ser-



« Voyons, j'ai beaucoup de choses à te dire. » (P. 24.)

vait comme quartier-maître à bord de l'*Intrépide*, sous ses ordres.

« As-tu déjeuné d'abord, garçon? » questionna l'officier de marine.

Il était onze heures, et Joël était parti de Pont-Aven, où il avait fait danser une noce la veille, sans prendre le temps de manger. Il dut l'avouer avec une grimace qui voulait être un sourire.

« Animal! se récria le vicomte, tu n'en fais pas d'autres. Il faut t'arracher les mots de la bouche. »

Et, poussant devant lui le vieil homme, il l'entraîna dans la salle à manger, où son propre déjeuner l'attendait.

« Un couvert pour Joël, Mariannik, commanda-t-il à la jeune servante. Et toi, garçon, pose ton outil quelque part, sur une chaise, n'importe où. »

Par « outil » le vicomte désignait le violon de Joël, enveloppé du foulard qui lui servait de gaine.

« Ah! çà, grommela-t-il, est-ce que tu ne pourrais pas, sur tes économies, faire l'emplette d'une boîte en cuir ou en bois? Ça s'est-il jamais vu, un musicien aussi indifférent aux soins de son instrument? »

Joël avoua qu'en effet ses soucis ne s'étaient pas portés de ce côté-là.

« J'en ai pourtant des économies, fit-il; seulement c'est pour acheter bien mieux qu'une boîte. »

Et il confia à M. de Kervéo qu'il avait fait rencontre, deux ans plus tôt, à Quimperlé, d'un Parisien qui lui avait promis de lui procurer un stradivarius le jour où il pourrait disposer de deux cents francs. Or il en avait cent soixante présentement.

« Hum! grommela le capitaine de frégate, je crois

bien que ton Parisien est un farceur, ou que du moins il veut se faire payer la commission. Moi, garçon, je me suis laissé dire que des stradivarius, on n'en trouve plus, et qu'en tout cas c'est hors de prix. Si tu veux, je m'informerai de la chose à mon prochain voyage à Paris ? »

Le Mat remercia de bon cœur l'obligeant vieillard. Une telle offre n'allait jamais sans une bienfaisance.

Le vicomte n'avait-il pas déjà fait preuve d'une générosité considérable en faisant cadeau d'un violon à l'enfant trouvée ?

C'était d'elle précisément qu'il allait être question, et c'était pour parler d'elle que le vicomte avait fait venir Joël.

L'instant d'après les deux hommes poursuivaient leur conversation sous une tonnelle dont les feuilles jaunissaient déjà autour des grappes de raisin qui pendaient, à moitié mûres. Le vicomte fumait une vraie pipe de matelot, et la servante avait placé sur une petite table de bois deux verres et un pichet de cidre.

« Voyons, reprit Kervéo, j'ai beaucoup de choses à te dire. Procédons par ordre. Comment vont tes amis de la forêt ?

— Yann Plouherno va bien, répliqua paisiblement le Mat. Sa fille Anne voudrait bien entrer au couvent. Des deux autres enfants, Pierre est toujours sérieux et travailleur, Jeanne ne fait pas grand'chose.

— Bon ! Et la petite ? »

Le visage de Joël le Mat s'éclaira d'une belle flamme de joie. Il sourit :

« P'tit Ange ? Oh ! celle-là, elle va toute seule son chemin. La musique, c'est sa vie.

— Tu as un faible pour elle, vieux ! Ça se voit de reste. Mais ça s'explique, puisqu'elle est ta fille. Moi aussi, je l'aime bien, cette fillette. Justement je veux te parler d'elle, et même te demander quelque chose.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur le vicomte, accorda respectueusement le vieux musicien.

— Eh bien, écoute. Voici la chose. Dans trois jours, j'aurai ici quelques amis qui passeront la soirée sous mon toit. Veux-tu venir avec la petite nous jouer quelques airs ? Vous coucherez à la maison, vous y mangerez, et le lendemain matin tu seras libre de reconduire la gamine à son père. Ça te va-t-il ?

— Ça me va, » répondit Joël le Mat, qui but encore un coup de cidre avant de s'en aller.

Trois jours plus tard, ainsi qu'il venait de le dire, le vicomte de Kervéo recevait à sa table quelques amis et voisins de campagne. Au nombre de ces derniers se trouvait le richissime entrepreneur de Guidel, M. Myrio. Il avait amené avec lui son fils, Albert Myrio, un jeune homme de vingt ans environ, qui travaillait dans une grande maison d'exportation, à Nantes, en attendant qu'il en devînt l'associé. M. Myrio avait soixante ans. Il s'était marié tard, ayant tenu à faire sa fortune avant d'entrer en ménage, et la femme qu'il avait épousée, Léopoldine Tancarville, fille d'un opulent constructeur du Havre, lui avait apporté cinq cent mille francs de dot, aujourd'hui transformés en deux millions, parce que, fille unique, elle avait hérité de toute la fortune de ses parents. M. Myrio avait lui-même triplé cette grosse fortune.

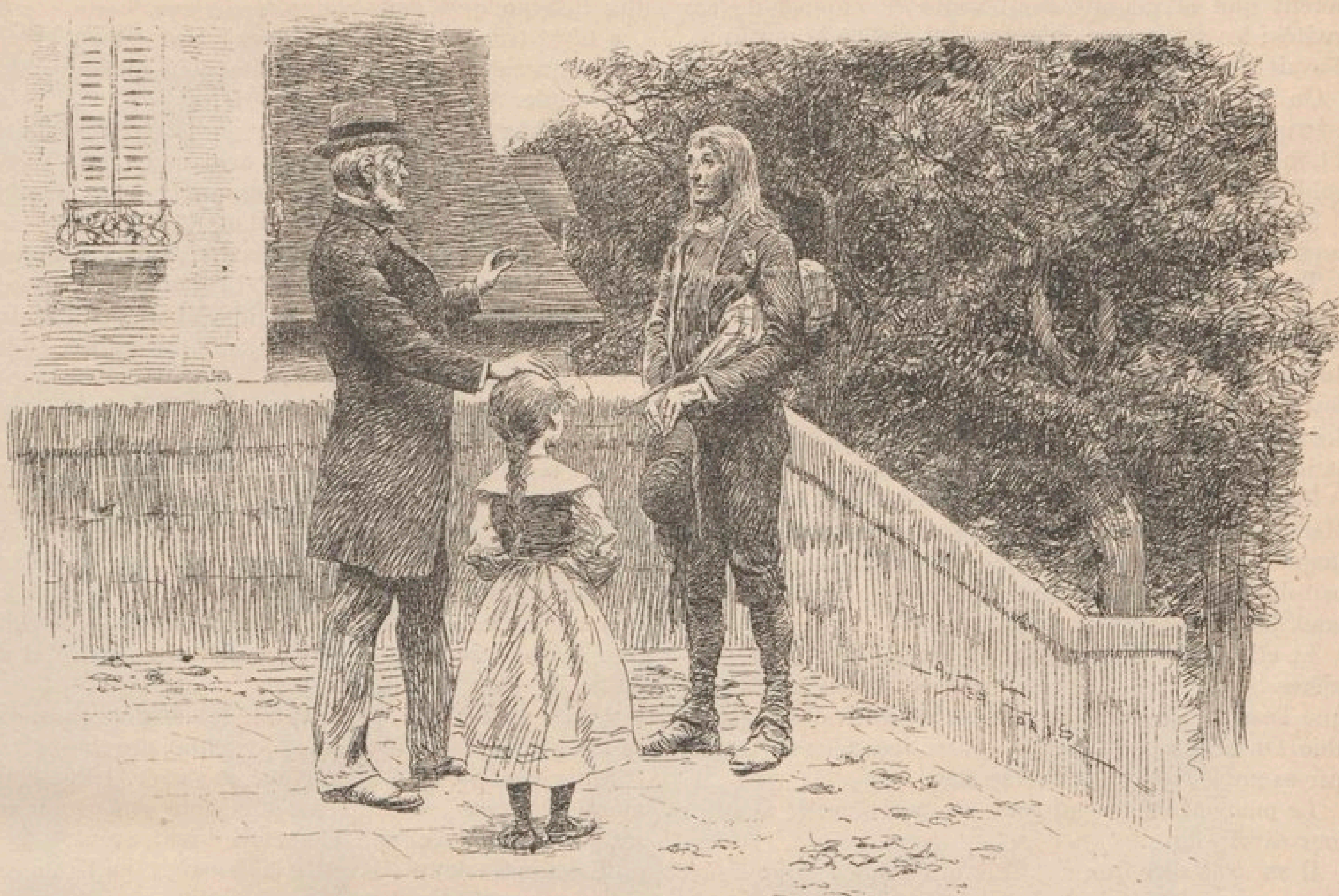
Ce n'était pas que M. de Kervéo professât une très vive affection pour cette famille. Ils avaient des opinions, des habitudes de vivre qui n'étaient point celles du gentilhomme charitable. Mme Myrio passait même pour une créature revêche et dure de cœur, à laquelle toute générosité était inconnue, et son mari, rude à la peine, travailleur infatigable, n'avait jamais perdu son temps aux choses du sentiment.

Mais Yves de Kervéo était avant tout un homme de bien qui tenait compte aux gens de leur mérite, fussent-ils rares, plus que de leurs défauts, fussent-ils nombreux. En outre, il connaissait l'humanité pour l'avoir pratiquée, et savait que telles gens ont bourse fermée aux pauvres hères sans appui, qui l'ouvrent volontiers à l'homme du monde sollicitant pour son prochain. Mme Myrio était de ces gens-là, et M. de Kervéo avait parfois besoin de son aumône pour secourir une misère et de la bonne volonté de son mari pour donner de l'ouvrage à des malheureux sans travail.

Il avait donc réuni ce jour-là, en même temps que les Myrio, quelques amis en son manoir.

Pierre Maël.

(La suite au prochain numéro.)



M. de Kervéo mit sa large et bonne main sur la tête de Petit Ange. (P. 28.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

On avait fait un excellent diner. La soirée était tiède et douce, on avait laissé portes et fenêtres ouvertes, et l'air des bois, mêlé aux senteurs de la mer, entrait par toutes ces ouvertures, sans faire trop vaciller la flamme des lampes et des bougies.

« Nous allons entendre de la musique, avait dit le capitaine de frégate, et de la bonne musique, qui plus est. »

On s'attendait donc à quelque surprise. Ce M. de Kervéo était si original, qu'il pouvait bien avoir fait venir de Lorient ou de Quimper, peut-être même de plus loin encore, des artistes d'un talent renommé, pour régaler ses convives.

L'attente se changea promptement en stupéfaction, et le désappointement put se lire sur tous les visages lorsqu'on vit s'avancer dans le salon le violoneux Joël le Mat, accompagné de la petite Jeanne, chacun portant son violon sous le bras.

Tout ce monde-là ne connaissait Joël que pour l'avoir rencontré sur les chemins, se rendant de canton en canton, de village en village, aux assemblées ou aux pardons populaires. Nul ne l'avait entendu ; nul même, en toute autre occasion, n'avait consenti à l'entendre. Il fallait, en vérité, qu'on fût l'hôte du vicomte de Kervéo pour accepter cette mauvaise plaisanterie sans en manifester de l'humeur.

Quant à la petite fille, personne ne la connaissait. Comment donc aurait-on pu soupçonner du talent dans cette gamine qui n'avait pas encore neuf ans et savait à peine lire et écrire?

L'impression générale fut mauvaise. Les uns s'imaginèrent que le vicomte avait voulu se moquer de ses invités; les autres que, n'entendant rien à la musique, il avait bien pu se faire illusion lui-même.

On se tut donc, mais avec l'arrière-pensée de ne ménager la raillerie ni à l'impresario de cette représentation, ni à ses humbles exécutants. Après tout, un public d'*amateurs* n'en a-t-il pas le droit?

M. de Kervéo, lui, ne paraissait aucunement préoccupé du résultat de sa séance musicale.

Très familier avec les musiciens, il vint, le sourire aux lèvres, serrer la main à Joël le Mat, et le fit asseoir au milieu de ses invités, dont quelques-uns assurément durent être très scandalisés. Puis, attirant à lui la petite Jeanne, il l'embrassa, comme un père sa fille, sur ses deux joues roses. Après quoi, il prit lui-même une assiette de gâteaux et en offrit à l'enfant.

Petit Ange refusa d'abord, en rougissant beaucoup. Mais le vicomte était si simple, si encourageant dans sa manière de tendre l'assiette, qu'elle se laissa séduire et prit du bout des doigts une petite tarte qu'elle croqua du bout des dents.

Et elle était si jolie, avec ses joues rouges, ses paupières baissées, le sourire craintif de sa bouche fraîche, que l'assistance se laissa gagner par un peu de sympathie. On se disposa donc à l'écouter avec plus de faveur, par exemple, que pour Joël le Mat.

Le moment était venu pour les musiciens de montrer leur savoir-faire.

Il va sans dire que c'était là une séance improvisée, et que, par conséquent, le salon du vicomte de Kervéo n'était point disposé pour une audition classique. Aucun pupitre n'était dressé pour supporter les papiers de musique. Il fallut donc improviser du même coup ces pupitres, ce que l'on obtint en dressant en arc-boutant des livres dos à dos. Cela fait, Joël s'avança le premier, et, tout voûté sur son instrument, attaqua un morceau relativement neuf parce qu'il était précisément très vieux, et que les personnes présentes, parmi lesquelles plusieurs dames et demoiselles tapoteuses enragées de partitions contemporaines, ignoraient totalement ce qui ne figure plus au répertoire des salons de nos jours.

Et, ma foi! ce fut une véritable surprise. C'était la première fois que le vieux Joël jouait devant une aussi brillante assistance. Il en était tout émoustillé, et sa main, un peu fiévreuse, acquérait de cette émotion un jeu plus vif.

Il se surpassa, et l'auditoire ne lui marchanda pas les bravos en toute sincérité. S'il y avait eu surprise, du moins n'y avait-il pas eu de parti pris. On applaudit très volontiers et de grand cœur. Le vieillard en fut ému jusqu'aux larmes, et, comme il ne trouvait pas de paroles, il ne sut rien faire de mieux que de saluer à plusieurs reprises à la ronde.

Ce fut alors le tour de Jeanne sans Nom.

Elle s'avança sans gaucherie, moins intimidée qu'on aurait pu le croire. Elle prit son violon, l'assujettit sous son menton, et, les yeux fixés sur le papier placé devant elle, commença d'accompagner son vieil ami.

Ce n'était encore là qu'un duo. On n'y pouvait guère apprécier la personnalité de l'artiste.

Et néanmoins les bravos redoublèrent, entremêlés d'exclamations laudatives parties de tous les côtés à la fois.

M. de Kervéo résuma le sentiment de tous et le traduisit en quelques mots pleins de chaleur.

« C'est très bien, tous les deux! Vous êtes d'excellents musiciens. Maintenant, petite, joue quelque chose toute seule. Après le maître, l'élève. »

Petit Ange leva sur Joël un regard terrifié. Elle ne s'était point attendue à une telle demande.

Jouer toute seule! Ce n'était pas que la chose fût pour l'effrayer. Loin de tout regard, dans l'ombre des bois, combien de fois ne lui était-il pas arrivé de s'abandonner à l'inspiration du moment? Et dans la cabane de Yann Plouherno, devant son auditoire habituel de sabotiers, n'était-elle pas seule à réjouir les oreilles et les cœurs de tous ces braves gens?

Sans doute elle pouvait jouer seule, là-bas. Mais ici, devant ces messieurs, devant ces belles dames!

Elle regardait anxieusement son vieux maître, attendant de sa bouche une parole d'excuse pour l'assistance. Elle espérait qu'il allait la protéger, la défendre de toutes ces curiosités un peu indiscrètes, qu'il la dirait trop jeune encore, trop inexpérimentée.

Il n'en fut rien. Joël ne l'excusa pas, ne la défendit pas. Tout au contraire, l'encourageant du sourire et du geste, il se borna à lui dire :

« Allons, Titange, puisqu'on te le demande, puisque ça fait plaisir à tout le monde, joue quelque chose. »

Alors l'enfant sentit son cœur se serrer. Des larmes montèrent sous ses paupières et se mirent à couler sur ses joues. Mais comme elle était fière, avant que la pitié des spectateurs eût retiré la demande qui l'affligeait ainsi, elle avait saisi son violon et commençait à jouer.

L'artiste est ainsi fait, que l'art est pour lui la plus puissante, la plus active des passions.

Peintre ou musicien, celui que la « flamme bleue » éclaire et consume en même temps appartient tout entier à cette flamme au moment où elle s'épanche. C'est en lui une illumination soudaine, un feu qui le brûle. Tout ce qui l'entoure disparaît par une sorte d'hallucination mystérieuse et sublime. Le « génie » n'est point un vain mot. C'est l'occulte influence qui s'exerce sur une âme et l'emporte, à certaines heures, au-dessus de l'ordinaire niveau de l'humanité. Il n'y a, pour le génie, ni âge ni condition; il n'y a pas de règles non plus, parce qu'il est lui-même en dehors de la règle, étant l'exception. Tout esprit où il a établi son siège n'est point par là même adéquat aux lueurs qui s'y manifestent. En quelques-uns, cette clarté est constante et dure autant que la vie; en d'autres, et c'est le plus grand nombre, elle n'est qu'intermittente, laissant retomber dans l'ombre la plus épaisse l'intelligence livrée à ses propres et seules ressources.

Pour l'artiste, cette permanence du génie peut, en quelque sorte, être obtenue par des moyens factices.

Car, pour lui, l'expression seule est la marque du génie, et cette expression dépend de l'instrument, c'est-à-dire du pinceau ou de l'archet, du ciseau ou des voix de l'orgue. Sous peine de demeurer impuissant, de s'épuiser dans l'inutile souffrance du sentiment ou de la pensée qu'il ne peut rendre, l'artiste doit connaître à fond le mécanisme de son art. Aussi le génie ne peut-il lui suffire. Il doit en outre posséder le talent, et dans les temps où nous vivons, le talent des exécutants abonde à ce point qu'il n'y a plus de place pour les ins-



On vit s'avancer Joël le violoneux accompagné de la petite Jeanne. (P. 25.)

pirés de génie. A quel signe se feraient-ils connaître?

Or c'était vraiment le génie qui avait élu domicile dans l'âme de Jeanne sans Nom.

La petite abandonnée, précoce victime du sort, avait peut-être à bénir la catastrophe qui avait frappé sa jeunesse. Demeurée seule sur la terre, recueillie par des gens simples et pieux, ne recevant d'autre éducation que celle de la nature et d'un vieillard lui-même épris de cette nature, elle avait grandi sous l'égide des vertus naïves et fortes qui laissent au cœur et à l'esprit toute leur liberté d'expansion. Rien n'avait déformé son instinct du beau, rien n'avait fait dévier la tendance de son être vers un but noble et grand. Maintenant il ne faudrait plus qu'une culture appropriée pour perfectionner ces dispositions naturelles. Quelques leçons données avec sagacité feraient de cette enfant richement dotée par la nature une incomparable virtuose.

Voilà ce qui dut se révéler à tous les spectateurs aux premières notes du violon de Petit Ange, ce qui se révéla du moins au jugement très sûr de M. de Kervéo. Comme

tout le monde, il fut émerveillé; mais, mieux que tous les autres, il put asseoir un pronostic sur l'avenir artistique de l'enfant.

Elle fut étonnante, en effet, la fille adoptive de Yann Plouherno, l'élève de Joël le Mat.

A quel sentiment obéit-elle? Nul n'aurait pu le dire, Jeanne moins que personne.

Mais quand elle se vit seule sous tous ces yeux qui la considéraient, quand elle se crut obligée par l'ordre de Joël, ordre qui n'était en réalité qu'un encouragement, elle s'abandonna à l'influence dont elle-même ignorait la nature. Elle aussi sentit passer sur elle l'invisible présence dont parlait si naïvement le violoneux aux braves gens superstitieux de la côte. Des voix chantèrent à son oreille, des souffles la caressèrent, d'impalpables mains la frôlèrent, et soudain, emportée dans la mystérieuse région des rêves, elle oublia la réalité qui l'entourait. Elle voulut mettre l'instrument qu'elle tenait à l'unisson du chant perçu par son âme, et le violon se mit à chanter sous ses doigts avec d'indicibles accents, d'ineffables mélodies; ou plutôt ce fut l'âme de l'artiste qui passa dans le violon enchanté.

Quand la séance eut pris fin, l'assistance renouvela ses compliments aux deux virtuoses.

Et cette fois ils furent absolument sincères, sans l'ombre d'une réticence, sans la moindre restriction. Le public avait été profondément secoué; il avait subi cet empire qu'exerce toute supériorité morale ou physique, et qui se traduit par l'admiration dégagée du parti pris. De nombreux commentaires avaient suivi la retraite du vieillard et de l'enfant; car Joël, profitant de la permission que lui avait d'avance octroyée le vicomte, s'était excusé sur l'âge de sa petite compagne, et, à dix heures, avait réclamé pour elle le droit d'aller dormir. Tout le monde avait voulu embrasser Jeanne, et bien qu'elle n'eût joué que pour faire plaisir au vicomte, quelqu'un avait émis l'idée qu'il fallait ajouter aux largesses de celui-ci. Joël avait emporté vingt-cinq francs au moins de cette superbe réunion.

Or, le lendemain de cette soirée, comme le vieillard et l'enfant descendaient pour prendre congé de leur généreux hôte, celui-ci, qui les attendait, les retint un instant. Il mit sa large et bonne main sur la tête blonde de Petit Ange, et dit sérieusement au violoneux :

« Écoute, Joël. Sais-tu ce que tout le monde a pensé, hier au soir, et moi avec tout le monde? Non, n'est-ce pas? Eh bien! mon ami, l'avis unanime est que ton élève est une enfant prodige, et qu'à un tel talent il faut d'autres leçons que celles que tu pourrais lui donner à tes moments perdus. En conséquence, nous avons décidé à l'unanimité de faire une pension à cette fillette, et de l'envoyer au Conservatoire à Paris. »

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)





La nouvelle fut accueillie avec des sanglots. (P. 30.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

VI

L'INCONNU

Quatre jours s'étaient écoulés depuis que le vicomte de Kervéo avait dit à Joël le Mat qu'il fallait envoyer Petit Ange au Conservatoire, et Joël n'avait pu secouer encore l'impression de terreur et de chagrin que lui avait laissée cette parole bienveillante : le Conservatoire! Paris!

C'était un primitif sans doute, le vieux Joël, un homme simple, épris du beau, amoureux de la nature; ce n'était pas un naïf.

Il connaissait la vie pour l'avoir pratiquée, surtout par ses misères. Il savait que le mal est répandu sur toute la face de la terre; mais il savait aussi qu'il est des lieux où le mal exerce plus de ravages, où il établit le siège de ses complaisances. Il savait que la campagne n'offre point sous ce rapport les mêmes dangers que les villes, et que, parmi les villes, les plus peuplées et les plus riches sont aussi les plus périlleuses.

Or, de toutes les villes dangereuses, c'était la plus redoutable qu'il fallait affronter, c'était Paris, la capitale, la reine des merveilles; Paris, le gouffre plein de vertiges attirants; Paris, qu'il ne connaissait pas, mais dont il avait entendu raconter d'effroyables histoires. Et c'était à Paris qu'on allait les envoyer, lui un vieillard sur le déclin, elle une enfant à l'aurore.

Car il ne lui venait point à l'esprit que M. de Kervéo

pût avoir la pensée de les séparer, d'isoler l'enfant de son père.

Où irait Petit Ange, il irait, lui aussi, lui qui l'avait trouvée sur le sable de Kernévénas, lui qui l'avait élevée en quelque sorte, qui lui avait inculqué les premiers principes de l'art, qui l'avait éveillée au sens de la musique.

D'ailleurs, était-ce chose possible de les séparer? Que deviendrait Jeanne sans lui? Comment vivrait-elle? Malgré toute son intelligence, malgré la connaissance qu'il avait de certaines villes, de Lorient, de Quimper et de Rennes, par exemple, Joël le Mat ne se faisait qu'une idée très inexacte de ce que pouvait être l'énorme cité de là-bas, ce monde auquel les terreurs prodiguent tant d'injures, et vers lequel cependant s'envolent tant d'espérances. Il la comparait à ce qu'il avait déjà vu, son imagination ne pouvant embrasser la masse gigantesque de cette agglomération prodigieuse. Et cet inconnu le terrifiait à distance. Il en avait la formidable appréhension.

Il fallait pourtant s'habituer à cette pensée, se préparer à affronter le péril, si grand qu'il pût être.

A plusieurs reprises, le violoneux vint rendre visite à M. de Kervéo, s'entretenir avec lui sur le sujet.

Vers le commencement de septembre, le vicomte accomplit sa promesse. Il partit pour Paris et en revint huit jours après, rapportant à Joël, avec le violon qu'il lui avait promis, tous les renseignements nécessaires pour la prochaine installation de Jeanne et son entrée au Conservatoire.

« Puisque tu es décidé à la suivre là-bas, voici ce que vous pourrez faire tous les deux : Tandis que la petite suivra les cours de solfège, indispensables à sa première éducation, tu tâcheras de t'occuper autant que possible. Pour que vous ne mouriez pas de faim, nous t'enverrons d'ici le plus que nous pourrons. Malheureusement ce ne sera pas beaucoup, à peine une centaine de francs par mois. Il faudra vous suffire avec cela, à moins que tu ne parviennes à y ajouter quelque chose par ta propre industrie. »

Cent francs fixes par mois! Cela parut être une fortune aux yeux naïfs de Joël.

Il ne connaissait point les terribles exigences de la vie civilisée.

M. de Kervéo dut l'initier en quelques mots. Le gentilhomme s'était préoccupé de toutes choses. Il s'était même mis en quête d'un logement, et l'avait trouvé, presque par miracle, au sixième étage d'une maison située dans la rue d'Hauteville, au voisinage de l'église Saint-Vincent-de-Paul. Ainsi placés, les deux Bretons ne s'éloigneraient pas du Conservatoire et ne rompraient point avec leurs pratiques religieuses.

Joël regagna en soupirant la cabane des Plouherno. Sa destinée était fixée.

Sous le toit du sabotier, la douleur de cette séparation avait déjà fait verser bien des larmes.

La place que Petit Ange y avait prise était considérable. Jamais enfant n'exerça sur son entourage un pareil empire. Tous la tenaient pour une créature d'essence supérieure, depuis le père, ce philosophe résigné, dont la pensée pieuse se repliait en de profondes méditations, jusqu'à Jean, le garçonnet indomptable, amoureux d'indépendance et de vie au grand air.

Elle était devenue peu à peu l'âme de la maison.

Aussi, lorsque Joël le Mat avait apporté dans le paisible intérieur cette triste nouvelle, c'étaient des sanglots qui l'avaient accueillie. Anne, la grave, la sérieuse Anne, aux regards déjà fascinés par les sollicitations de la vie religieuse, avait abaissé vers la terre ses yeux tout pleins des reflets du ciel, et l'on y avait vu briller une larme.

Et cette larme de l'aînée avait ouvert la source des pleurs. Pierre, réfléchi comme sa sœur, avait pleuré silencieusement; Jean, plus jeune, plus expansif, avec des cris et des sanglots. Si bien que Jeanne, elle aussi, s'était mise de la partie, et que son désespoir n'avait pas été le moins émouvant. La pauvre petite s'était jetée tour à tour dans les bras de chacun des assistants, se pendant à leur cou, multipliant ses caresses et ses prières, avec cette plainte qui revenait invariable à travers ses gémissements :

« Je ne veux pas, je ne veux pas m'en aller! »

Des voisins étaient accourus. Ils avaient joint leur chagrin à celui de la famille affligée. Des voix s'étaient élevées :

« Après tout, c'est-il bien nécessaire? Pourquoi la faire partir, la pauvre chérie, si elle ne le veut pas? »

Il y avait là quelque chose d'incompréhensible pour ces entendements du vulgaire. Ils ne comprenaient pas que l'on pût contraindre une petite créature à suivre une voie contre son gré, et ils avaient le droit de juger ainsi devant la manifestation du chagrin de Jeanne.

Ce fut Yann Plouherno qui prononça le dernier mot dans ce terrible débat :

« Voyons, Jeanne, mon enfant chérie, du courage. Moi qui te parle, je souffre encore plus que toi, et cependant je ne te le dis pas. Il faut accepter ce bienfait de M. de Kervéo, qui est un saint homme et qui ne peut l'offrir que pour le plus grand bien de notre chère Petit Ange. »

A ces mots Joël, qui peu à peu s'était laissé attendrir, retrouva l'énergie de faire des projets pour le prochain retour, afin de remonter le moral de tous ces braves gens. Bien sûr on ferait tout son possible pour se revoir bientôt. Le père Joël travaillerait ferme. Puisque M. de Kervéo disait qu'il avait du talent, il arriverait bien à gagner quelques sous. Et puis, cent francs, c'est une grosse somme. Que d'économies on pourrait faire! Et alors, si Jeanne était retenue à Paris par ses études musicales, ce serait tout simplement sa famille bretonne ou tout au moins une partie de celle-ci qui viendrait leur faire visite.

« Tu seras une vraie Parisienne, Titange, quand nous irons te voir, s'écria joyeusement Jean, heureux à l'idée de retrouver sa sœur.

— Une demoiselle des villes! reprit Anne avec une pointe de tristesse. N'oublie pas la forêt, mon Petit Ange, quand tu seras dans ce Paris. »

Elle avait prononcé « ce Paris » avec un tel accent, elle, la douce jeune fille, que Jeanne, toute bouleversée, se jeta dans ses bras avec un redoublement de sanglots.

« Oh! Annick, Annick! moi une demoiselle, moi une Parisienne! Oh! tu sais bien que je n'aime que vous, que je suis bien malheureuse de vous quitter, et que je n'aurai qu'une joie : ce sera de penser toujours,

toujours à vous. Ce Paris, je le déteste, je voudrais déjà le quitter avant de le connaître. »

Et cette enfant de neuf ans trouvait dans son désespoir des mots si touchants, des accents si éplorés, que la jeune fille se reprocha sa phrase, et, tout en essuyant ses larmes avec des baisers, elle ramena petit à petit le calme dans l'âme agitée de l'orpheline, le sourire sur ses lèvres et dans ses yeux.

Désormais la résignation était entrée dans tous les cœurs, et il fallait s'occuper au plus tôt des préparatifs du départ.

M. de Kervéo, dans sa charité inépuisable, avait un jour abordé Joël le Mat, et, avec toutes sortes de délicatesses, lui avait fait accepter une modique somme devant subvenir aux frais du voyage et du trousseau des deux exilés.

Un costume complet fut taillé et cousu par la vaillante Anne pour le père Joël. Avec celui qu'il portait pour le dimanche, il pourrait aller quelque temps sans avoir besoin de raccommodage. Mais comme il fallait tout prévoir, et que là-bas personne ne serait à même d'entretenir les effets du vieillard, Anne crut prudent d'initier dès maintenant Jeanne aux mystères de la couture.

Les derniers jours qu'il lui restait à passer en Bretagne, Petit Ange les écoula donc assise auprès de sa sœur d'adoption, tirant avec courage l'aiguille suivie d'un bien long fil, « une aiguillée de paresseuse, » comme l'appelait Anne en souriant. Les premiers points furent bien un peu irréguliers ; mais comme Petit Ange était adroite de nature, que ses doigts effilés avaient une rare légèreté, elle arriva promptement à coudre non seulement très finement, mais aussi très vite, ce qui est une grande qualité pour une future ménagère.

Anne se trouva non seulement rassurée à l'égard de l'avenir, mais encore bien aidée quant au présent. Jeanne lui fut une auxiliaire précieuse pour l'ouvrage qui la réclamait au moment du départ. M. de Kervéo pressait la séparation, alléguant le commencement prochain des cours et craignant aussi que cette douloureuse situation ne se prolongeât trop et ne finît par amollir les courages.

Petit Ange, qui jusque-là n'avait vécu assez convenablement mise que grâce à des miracles d'adresse, à des soins constants de la part d'Anne, manquait absolument de tout pour entreprendre un voyage comme celui de Quimperlé à Paris, où elle serait séparée de sa sœur. Celle-ci passait quelquefois une nuit à laver, à faire sécher ou à raccommoder le vêtement que la fillette devait porter le lendemain. En conséquence, Anne se mit un jour en marche pour Quimperlé, d'où elle rapporta quelques métrages de toile afin de confectionner un modeste trousseau à l'orpheline, et de drap dans lequel elle tailla deux robes bretonnes comme en portent les petites filles de la côte.

Ces robes sont loin de ressembler aux élégants costumes que revêtent les babies ou les petites filles de nos villes. La couleur en est d'abord uniforme : elles sont toutes noires, la taille est haute, la jupe longue, descendant jusqu'aux chevilles, les manches larges, évasées du poignet comme celles de leurs mères, laissant apercevoir une guimpe blanche serrant le bras. Et malgré cette forme dépourvue de tout ce qui peut flatter une enfant, sous le petit fichu se croisant sur la poitrine et



Anne initia Jeanne aux mystères de la couture.

la coiffe blanche immaculée, cachant les boucles de la chevelure, la petite Bretonne avec son teint hâlé est cependant délicieuse à contempler. C'est que, si elle n'a pas le minois chiffonné disparaissant sous les frisettes blondes ou brunes de nos petites Parisiennes, ses traits presque toujours réguliers, ses grands yeux bleus changeant comme la mer ou sombres comme un abîme, ont un charme bien enfantin, un lumineux regard plein de candeur et de naïveté.

Anne voyait avec désespoir l'ouvrage avancer sous les doigts de fée de son Petit Ange. Elle se reprochait presque de l'avoir mise à la besogne, maintenant que cette besogne était le dernier lien qui rattachait le petit oiseau au nid familial. La seconde robe fut interminable. Anne saisissait tous les prétextes pour en retarder l'achèvement, et, malgré tous ses efforts, il vint cependant un moment où il ne lui fut plus possible d'alléguer une robe à finir, des coiffes à repasser, où elle eut beau chercher : tout était prêt, bien prêt pour le départ maudit.

La nuit qui suivit cette constatation fut une triste nuit pour la famille Plouherno. Le père, stoïque, refoulant les larmes, qu'il considérait comme une faiblesse, implora pour l'enfant inconnue, qu'il chérissait à l'égal de sa propre fille, toute la bonté de son Dieu. Anne, qui partageait sa couchette avec Petit Ange, dut faire d'héroïques efforts pour cacher à l'enfant l'immense chagrin qui la torturait. Mais lorsque Jeanne se fut endormie du bon sommeil que l'on a à son âge, sa sœur ne fut plus maîtresse d'elle-même. Accoudée sur le traversin de varech, la figure tournée vers le mur, Anne ne pouvait se lasser de contempler l'adorable petite créature qui reposait insouciante à ses côtés. De ses paupières gonflées coulaient, lourdes et brûlantes, de grosses larmes dont l'une vint tout à coup tomber sur le bras arrondi

de la fillette. Celle-ci, au contact, entr'ouvrit lentement les yeux, et apercevant, penchée au-dessus d'elle, la figure anxieuse de sa sœur, son regard prit une expression effrayée, tandis que ses lèvres murmurèrent :

« Annick, qu'est-ce qu'il y a?... J'ai peur... »

Mais déjà la jeune fille l'avait enlacée, lui fermant les yeux par un baiser, et, comme une mère pour son enfant, la berçait entre ses bras en lui disant :

« Dors, dors, ma chérie. Il n'y a rien pour te faire peur. Et que craindrais-tu auprès de moi? »

Il n'en fallait pas tant pour rassurer Petit Ange, qui s'était rendormie bien avant la fin de la phrase, et qui, avec un mouvement plein de câlinerie, avait posé sa tête sur l'épaule de la jeune fille. Anne l'embrassa de nouveau, et, brisée elle-même par la peine et la fatigue, elle s'abandonna au repos. La nuit se passa tout aussi tristement pour les deux garçons : Pierre priant et pleurant, Jean secoué de sanglots et mordant avec fureur ses draps pour assourdir les hoquets qui le secouaient.

Le soleil se leva enfin, éclairant brillamment la cabane du sabotier, et Jean lui en voulut d'être si gai dans un jour si morne pour toute la famille. Jeanne, elle, pensa qu'il valait mieux qu'il en fût ainsi, car elle avait encore tous ses adieux à faire. Aussi, dès le matin, elle s'enfuit avec le plus jeune de ses frères pour revoir une dernière fois les grands sables où ils avaient joué si souvent. De là ils se rendirent au Pouldû embrasser le père et la mère Goulven, tout émus de l'idée de cette séparation. Les braves gens leur remirent un petit panier contenant des provisions pour le voyage, et après bien des baisers on se quitta en pleurant. Les deux enfants, qui étaient partis si allègrement, s'en retournaient maintenant la tête basse, le cœur bien gros. C'était le commencement, et ils frémissaient à l'idée que en ce moment ils étaient encore ensemble, mais que dans quelques heures ce serait à leur tour de s'embrasser pour la dernière fois.

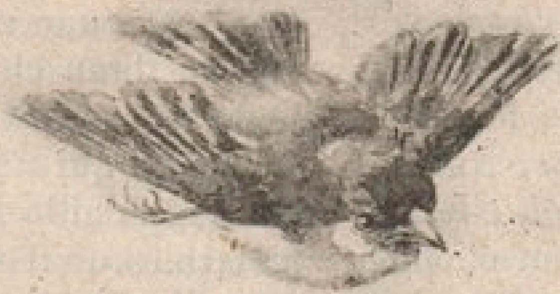
Tout le long de leur chemin, ce furent de nouveaux adieux, de cruelles larmes, des regrets bien sincères. C'est que tout le monde aimait et estimait Yann Plouherno et sa famille, et chérissait surtout cette petite fille inconnue dont la distinction native les subjuguait, dont la douceur et le talent les charmaient. Petit Ange, en effet, ne marchandait pas ses morceaux. Combien de fois n'avait-elle pas fait danser les gars et les filles à une fête ou à un mariage, calmé et amusé un enfant malade, charmé l'oreille attentive d'un vieillard! Aussi était-ce une adoration que tous ces Bretons professaient à son égard, et tous, les jeunes comme les vieux, avaient voulu lui offrir un petit souvenir.

Jeanne revenait chargée de tous ces cadeaux, beaucoup plus chers à son cœur que si c'eût été un riche jouet donné par une main indifférente.

Il était midi quand Jean et sa sœur repassèrent le seuil de la maisonnette. La soupe fumait dans la marmite, et Yann, Joël et Pierre étaient attablés, attendant le retour des absents. Anne veillait encore aux derniers préparatifs, afin que l'on pût passer le reste de la journée sans être dérangés. A l'arrivée de son frère et de sa sœur elle vint aussi s'attabler et servir; mais personne n'eut le courage de finir le modeste repas que, dans les jours ordinaires, tout le monde dévorait à belles dents. Une fois le repas fini, la vaisselle bien rangée, on alla s'asseoir devant la cabane, à l'ombre des grands arbres, pour jouir des quelques instants qu'il restait à demeurer ensemble. Personne ne vint troubler cette intimité familiale. Les Bretons sont timides et discrets, et pour rien au monde on n'aurait voulu importuner les Plouherno dans cette triste circonstance.

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)





Un groupe de six personnes se dirigeait vers Quimperlé. (P. 34.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Ce fut ainsi que, tout en causant à voix basse, le temps passa et que le coucou de la chaumière sonna quatre heures. Anne fit alors observer qu'il serait bientôt temps de se mettre en route, lorsque l'on vit apparaître M. de Kervéo. Il venait, lui aussi, serrer la main au vieux Joël et embrasser la petite Jeanne. Son arrivée fit diversion. Il se mit à parler du Conservatoire, donna encore plusieurs indications au violoneux, et enfin demanda à Petit Ange de lui jouer quelque chose sur son violon.

L'enfant, tout heureuse de faire plaisir à son bienfaiteur, dénoua la serviette qui enveloppait le cher instrument. Puis, après avoir réfléchi un moment, Jeanne se mit en position et attaqua les premières notes d'un cantique breton. On y parlait d'abord d'exil, de souffrance, et l'enfant, adaptant le cantique à sa propre situation, fit entendre une plainte lamentable qui remua profondément l'âme de ses auditeurs. Mais bientôt, ainsi que cela lui était familier, elle s'abandonna à l'inspiration. Alors, à la triste mélodie du commencement, succéda petit à petit le chant de fête d'un retour triomphal, et ce fut sur un accord plein de joie qu'elle termina le morceau demandé. Petit Ange, la bien nommée, avait compris avec un tact exquis qu'elle devait remonter le courage de tous ceux qui l'entouraient, et son violon parla si bien, que sa pensée fut devinée. Ce fut des larmes de reconnaissance dans les yeux de tous ceux qui l'entouraient. M. de Kervéo, le premier, la prit dans ses bras pour l'embrasser. Après lui, ce fut le tour de chaque membre de la famille. Mais l'harmonie avait agi sur ces natures simples et aimantes. Jeanne avait réussi. On ne sentait plus le chagrin, on oubliait la séparation pour ne songer qu'au prochain revoir. Aussi, après un dernier baiser, une cordiale poignée de main et un suprême remerciement, Joël le Mat et son élève prirent congé de M. de Kervéo. Celui-ci partit de son côté encore tout émotionné de ce qu'il venait de voir et d'entendre, se demandant maintenant avec un vague effroi s'il avait bien fait d'envoyer les deux pauvres musiciens vers ce monstrueux Paris, le minotaure de la France.

Puis, en revenant vers le passé, il revoyait son salon, ses invités; il percevait les applaudissements enthousiastes de toute cette assistance électrisée par le génie de l'enfant, et il se disait qu'à un talent pareil il fallait un autre cadre que la cabane du sabotier, d'autres audi-

teurs que ces Bretons simples mais ignorants. Oui, il avait bien agi. Un pressentiment lui disait que ce départ serait quelque chose de décisif dans la vie de Jeanne.

Pendant que le châtelain, absorbé dans ses bienveillantes pensées, cheminait lentement vers sa demeure, un groupe de six personnes se dirigeait du côté de Quimperlé. A l'air morne de ces visages on devinait aisément que quelque séparation allait avoir lieu. A mesure qu'approchait l'heure fatale, l'influence magique du violon se dissipait pour ne laisser place qu'à une sorte de torpeur désespérée. Ils marchaient trois par trois : devant, Anne, Jeanne et Jean; derrière, Yann, Joël et Pierre. Et tous, la tête baissée, les yeux fixes, demeuraient silencieux, de peur que l'altération de leurs voix ne révélât l'état de leurs âmes.

On arriva enfin à Quimperlé. Là encore il y eut quelques adieux échangés, puis la petite troupe remonta vers la gare.

« Une demi-heure d'avance! s'écria Jean. Tant mieux! c'est un peu plus de temps que je ne comptais à rester ensemble. »

Joël avisa un banc, et tandis que Yann prenait les billets, tout le monde alla s'y asseoir.

Peu à peu les voyageurs affluaient; les employés occupés par les bagages à inscrire se mirent à circuler avec des jurons impatientés. Tout ce brouhaha d'une gare, auquel les enfants n'avaient jamais assisté, les amusèrent pendant un moment.

Puis on ouvrit les portes de la salle d'attente, et toute la famille s'y précipita. Là, comme l'heure approchait et que Yann craignait à juste titre qu'on ne les laissât point passer sur le quai d'embarquement, il affermit le mieux qu'il put sa voix et parvint à murmurer :

« Eh bien! mes enfants, je crois qu'il nous faut faire nos adieux. Le train ne va pas tarder maintenant. »

Mais ces paroles demeurèrent sans réponse. Personne n'osait donner le signal des derniers baisers.

Ce fut encore Yann qui, les yeux secs, mais des sanglots dans la gorge, attira vers lui la fillette en pleurs. Il la serra dans ses bras, et bien bas lui dit :

« Courage, mon Petit Ange chéri, un jour viendra où nous nous retrouverons. Alors ce ne sera que joie. En attendant, travaille bien, ma mignonne, et reste toujours ce que tu as été jusqu'ici, une bonne et pieuse enfant. Aime beaucoup et soigne bien le père Joël. Souviens-toi toujours du sacrifice qu'il fait aujourd'hui pour toi en quittant son pays et toutes ses habitudes.

— Oui, père,... oui,... » répondit Jeanne en sanglotant.

Des bras de Yann elle passa dans ceux de Pierre, qui n'eut la force que de l'embrasser, étouffé qu'il était par les larmes. Ce fut ensuite le tour de Jean, qui se montra le plus courageux des trois enfants du sabotier. Il saisit sa sœur dans ses bras, et, la serrant ardemment sur son cœur, il entreprit de la consoler.

« Ne pleure pas, Jeanne, je t'en prie. Tu vois bien que je suis brave, moi. Et puis, si tu es malheureuse dans ce Paris, j'irai te chercher. Allons, Jeanne, je vais pleurer aussi, si tu continues comme ça. »

Et le petit garçon, qui sentait ses yeux se mouiller, mais qui s'était promis de ne pas attrister encore sa sœur par la vue de son propre chagrin, la poussa brusquement dans les bras d'Anne, tandis que lui se tournait vivement et se mordait les lèvres jusqu'au sang.

La jeune fille embrassa à son tour la petite désolée, et par un violent effort réussit à lui dire :

« Tu prieras bien pour moi, ma petite sœur. Je ne sais si je te reverrai en ce monde; mais jamais, jamais je ne t'oublierai. »

Un sifflement aigu interrompit la jeune fille, et les cris de : « En voiture! en voiture! » retentirent bientôt de toutes parts.

Un dernier baiser à la ronde pour Jeanne et Joël, et tous deux, installés dans un modeste wagon de troisième classe par les soins d'un employé touché de leur chagrin, ils envoient par la portière des signaux avec leurs mouchoirs trempés aux quatre figures qui se pressent contre les vitres.

Un second coup de sifflet retentit, la chaudière crépite, et le train se met en branle. C'est fini. Petit Ange a disparu, et Jean peut maintenant donner libre cours à ses sanglots.

VII

A PARIS

Le train filait avec vitesse, et ce déplacement vertigineux, si nouveau pour les deux exilés, parvenait à arracher violemment leurs esprits à l'affreuse douleur de la séparation. C'était la première fois que l'un et l'autre voyageaient ainsi, et le chemin de fer était pour eux plein de surprises. Jeanne s'était placée contre la vitre, et, tout en regardant le paysage, s'amusait à compter les fils des poteaux télégraphiques s'écartant et se rapprochant par un jeu d'optique dont elle ne se rendait pas compte.

Mais cette distraction ne pouvait être de longue durée. Le train était parti de Quimperlé vers cinq heures du soir, et la nuit était promptement venue, surtout à cette époque de l'année. Il est vrai que la trépidation continue de la course ne tarda pas à produire son effet, et l'enfant, cédant à la fatigue autant qu'aux exigences de la nature, s'endormit sur le bras de son vieux compagnon.

Joël, lui, ne put fermer l'œil. Il était à un âge où le sommeil se fait plus rare et plus court. Toute la nuit, sous la maigre lueur de la lampe à huile qui éclairait le compartiment, il demeura les yeux ouverts, les prunelles pleines du souvenir de la chère patrie qui fuyait. Et quand l'aube parut, tardive en cette saison, l'automne avait mis des teintes jaunes sur le paysage que traversait le char de feu. Le vieillard n'avait pas prononcé une seule parole. Son regard s'élançait par la portière, dont la vitre était abaissée, sur les plaines sans fin de la Beauce, ce fécond désert qui précède les campagnes boisées à l'occident de Paris.

Le jour se fit, — une belle journée dorée par le soleil de la fin de septembre. On approchait de la capitale. Tout le monde se secouait, s'étirait, bâillait, sous la fraîcheur pénétrante du matin. Petit Ange s'éveilla, elle aussi, avec un léger frisson.

Tout d'abord, elle ne se reconnut pas. Pendant son sommeil ses rêves d'enfant l'avaient ramenée à la forêt de Carnoël, dans la pauvre cabane du sabotier,

où à cette heure ceux qui étaient restés là-bas devaient recommencer à pleurer l'absence de la petite disparue.

Il y avait dans ce compartiment de troisième classe des gens de toute sorte. Il y avait, entre autres, deux matelots bretons qui passaient par Paris pour embrasser des sœurs, des frères et des cousins, avant d'aller s'embarquer à Toulon. C'étaient deux beaux gars : l'un sérieux et grave, presque triste; l'autre gai et jovial.

Celui-ci engagea la conversation avec le taciturne Joël. Il avait remarqué les deux violons qu'emportaient les voyageurs.

« Eh! vieux, demanda-t-il avec entrain, c'est-il pour jouer *Ann hinni gouz* aux Parisiens, ces outils-là? »

Le vieillard secoua douloureusement la tête et répondit mélancoliquement :

« Garçon, je ne jouerai plus *Ann hinni gouz* que lorsque je rentrerai au pays avec la petite.

— Et ça sera-t-il dans longtemps, cela, vieux?

— Tu auras fini ton temps avant nous, matelot. L'enfant ne reviendra qu'après avoir terminé ses études au Conservatoire. »

Le Conservatoire! Encore ce nom! Il résonna avec une étonnante puissance aux oreilles des braves gens entassés dans la boîte ambulante. Bien certainement les deux marins ne savaient pas ce que c'était; mais tout de même ils subirent l'influence de ce mot ainsi prononcé.

Celui des deux qui était de belle humeur demanda un peu naïvement :

« C'est donc qu'elle veut en faire un métier, de jouer du violon, la petite? »

Et sans attendre la réponse, d'une voix plus douce et plus respectueuse, il ajouta :

« C'est égal, si c'était un effet de sa complaisance de nous jouer un petit morceau, là, sans façon, ça nous ferait bien plaisir à tous. »

Joël se tourna vers l'enfant et lui répéta le désir des voyageurs, avec une caresse dans la voix.

« Si tu veux, Titange, ça leur fera plaisir, à ces garçons-là. Ils sont de chez nous, c'est des Bretons. »



« Courage, mon Petit Ange chéri, un jour viendra où nous nous retrouverons. » (P. 34.)

Jeanne était douce et bonne. Elle ne demandait pas mieux que de faire plaisir aux gens. Elle prit donc la boîte de cuir bouilli toute neuve que M. de Kervéo lui avait donnée la veille, au moment des adieux, et en tira le violon.

Une fois encore elle obéit à l'inspiration du moment, à la tristesse des souvenirs. Toute sa petite âme pleura sur l'archet, que ses petits doigts firent courir en notes plaintives sur les cordes de l'instrument.

Et dans toute la longueur du wagon des têtes curieuses se levèrent pour voir la jeune virtuose, pour mieux entendre la musique, que le bruit de la course ne parvenait point à dominer, qu'il faisait presque plus poétique et plus suave, parce que la trépidation du train battait la mesure.

On fit un succès à l'enfant. Comme là-bas, dans la forêt, son humble auditoire fut enthousiaste. Les battements de mains éclatèrent, et, signe caractéristique, tout le monde put remarquer que le marin jovial avait les yeux pleins de larmes.

Mais cette émotion du voyageur ne se prolongea guère. Le train avait franchi les fortifications, et maintenant le battement plus lent des roues, le fracas des plaques tournantes, annonçaient qu'on entrait dans la gare Saint-Lazare. Il y eut un arrêt, puis un brusque mouvement de recul, et enfin l'arrêt définitif. Tout le monde s'était précipité sur les chapeaux, les paquets de toutes sortes. Des saluts ou des poignées de main s'échangèrent entre les compagnons de voyage, et, comme un tourbillon de

feuilles poussées par le vent, la foule se dispersa en tous sens.

Jeanne, encore étourdie, était descendue à la suite de Joël, heureuse de sortir enfin de cette cage de bois qu'on appelle un wagon et de pouvoir se dégourdir un peu les jambes. Et maintenant ils étaient là debout, sur le quai de la gare, immobiles, ne sachant où aller.

« Eh bien! que faites-vous là? » demanda brusquement un employé.

A la mise des deux voyageurs, à la coiffe de Jeanne et au chapeau de feutre rond de Joël, il avait reconnu que ces deux Bretons étaient absolument désorientés. Ces employés sont tous gens fort obligeants. Celui-ci se rapprocha du groupe et leur répéta sa question plus doucement.

« Vous ne pouvez pas rester ici. Où est-ce que vous allez?

— Rue d'Hauteville, 89, répondit Joël.

— Hum! ce n'est pas tout près. Et c'est la première fois que vous venez à Paris?

— Oui, dit encore le violoneux.

— Avez-vous des bagages?

— Non, pas plus que ça. »

Il montrait une petite valise-sac qui avait suffi à contenir leur pauvre vestiaire, et les deux boîtes à violon.

« Alors, reprit l'employé galonné, pas besoin de prendre une voiture; vous pourriez même y aller à pied. Mais, comme vous ne connaissez pas le chemin, mieux vaut que vous y alliez avec l'omnibus. »

Et, voyant l'air effaré des deux voyageurs, il ajouta en riant :

« Attendez un brin, je vas vous donner quelqu'un pour vous conduire. »

Il appela un de ses camarades, qui était assis, inoccupé, sur un banc, à quelque distance.

« Hé! là-bas, Gadic, viens un peu par ici, pour voir. On a à te causer. »

L'homme s'avança vers le groupe, un peu étonné. Sans attendre sa question, l'autre lui dit :

« Écoute un peu, tête de caillou : voilà deux pays à toi, des *nanigousse*. Tu vas les mener sur la place, à l'omnibus gare de l'Est, et tu les recommanderas au conducteur, qu'il les fasse arrêter où il faudra. »

Le Breton sourit et se mit tout de suite à la disposition de ses compatriotes. Joël remercia le camarade.

« Y a pas de quoi, l'ancien, » répliqua celui-ci en échangeant une bonne poignée de main avec le musicien.

Les deux arrivants traversèrent la gare fort étroite et descendirent par le sombre escalier auquel faisaient suite des cloîtres. Déjà le pic des démolisseurs s'était attaqué à la masse centrale des vieilles maisons noires bordant la rue Saint-Lazare.

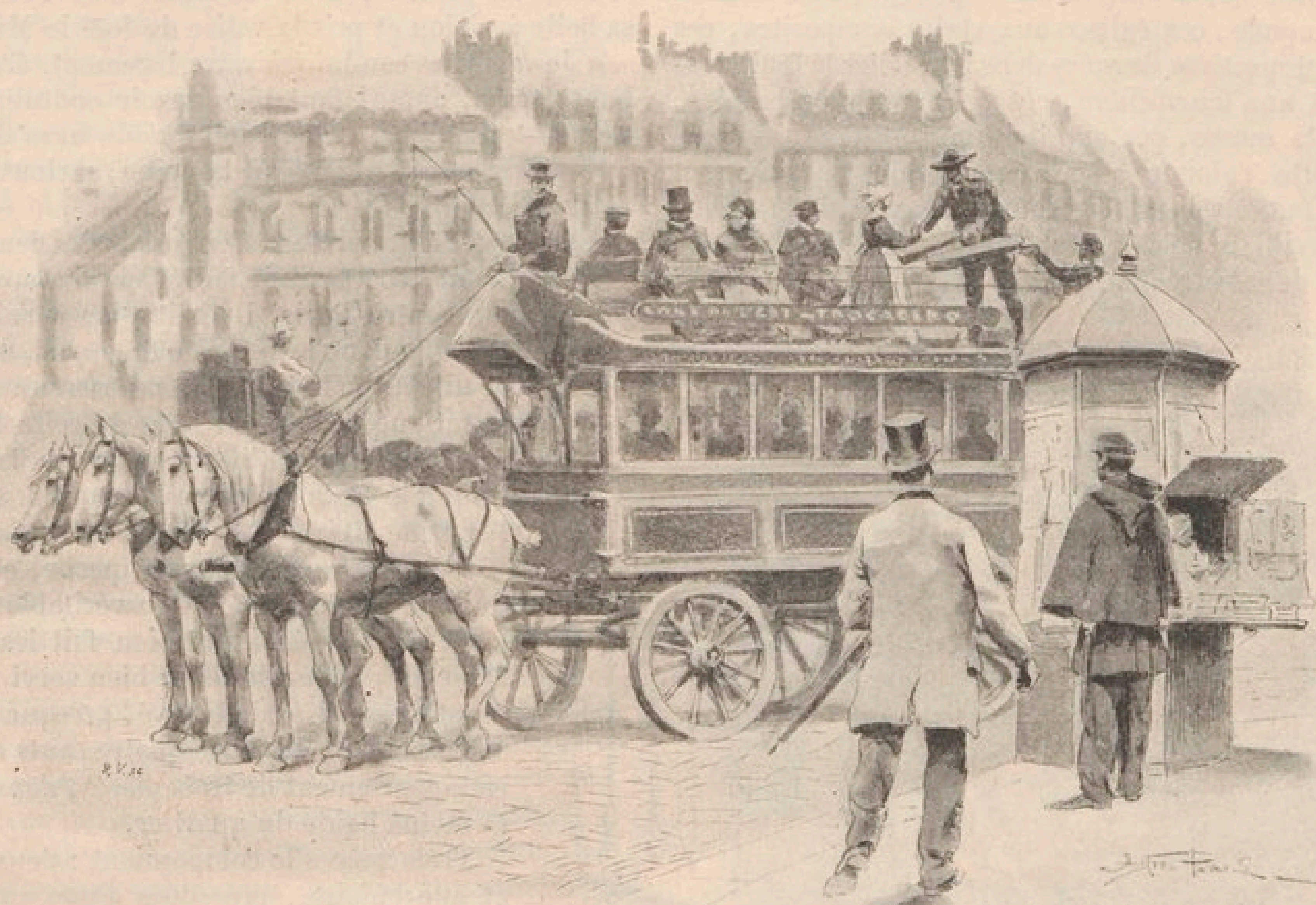
Avec une véritable obligeance de compatriote, l'homme d'équipe avait débarrassé ses compagnons de leur maigre bagage, qu'il portait sous les bras le plus aisément du monde. Il les mena ainsi jusqu'à la prochaine station d'omnibus. Précisément l'une des voitures gare de l'Est-Trocadéro s'y arrêtait. Elle contenait peu de monde, étant donné l'heure très matinale.

Joël et sa fille, dûment recommandés au conducteur, un autre brave garçon, embarquèrent donc sans difficulté. Le conducteur les fit monter à l'impériale, pour qu'ils n'eussent que trois sous à payer par tête.

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)





Dix minutes plus tard, l'omnibus stoppait devant Saint-Vincent-de-Paul.

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE).

Dix minutes plus tard, il venait les avertir qu'ils étaient arrivés. L'omnibus stoppait, en effet, devant Saint-Vincent-de-Paul.

Jeanne et Joël descendirent. Ils n'eurent qu'à traverser la place pour atteindre le numéro 89 de la rue d'Hauteville.

Tout ce mouvement, ce trajet, ces secousses physiques et mentales avaient littéralement ahuri les deux Bretons.

L'énorme ville ressemblait si peu à tout ce qu'ils avaient pu contempler jusqu'alors, elle dépassait tellement les limites de leurs conceptions antérieures, qu'ils en étaient encore à se demander s'ils ne faisaient point quelque rêve étrange et fantastique.

Joël surtout était le plus troublé. Le sentiment qu'il éprouvait était à la fois de l'émerveillement et de la terreur.

Oui, c'était bien quelque chose comme cela que son imagination avait conçue de Paris, un abîme, un chaos, une immensité que l'œil n'embrassait point, dont l'ouïe percevait en même temps tous les bruits dissonnants et disparates. Seulement il ne l'avait pas prévue si belle, si rayonnante de splendeur, cette cité des maléfices, et cette beauté, cette splendeur l'éblouissaient, désarmaient cette haine dont il s'était muni là-bas, à Quimperlé, en prévision des tentations futures. Il se sentait vaincu, plus que vaincu, conquis.

Pour Petit Ange, il n'en était pas, il n'en pouvait pas être de même.

L'enfant arrivait sans parti pris de méfiance ni d'admiration. Elle était à un âge où l'on ne s'étonne de rien, où l'on juge tout bon à priori, où l'on ne demande qu'à aimer ce que l'on ne connaît pas. Dans de telles conditions, à part le deuil laissé dans son âme par le souvenir de ceux qu'elle avait quittés, rien ne pouvait l'émouvoir que la surprise d'un milieu nouveau, et son esprit, comme sa vue, était tout plein de la multitude et de la variété des objets entrevus au passage.

Or il y en avait beaucoup, de ces objets, et des plus

divers. Toutes ces maisons à six étages, ces rues encombrées de monde, ces églises aux styles composites, ces longues perspectives de voies dans lesquelles la foule ressemblait à une fourmilière, ces voitures innombrables, et, dans la masse, ces omnibus multicolores, — pardessus cette rumeur assourdissante du grouillement humain, faite du bruit des roues, des voix de la multitude, des sifflets de véhicules publics; en un mot, cet ensemble de causes disturbantes étourdissait l'enfant et



La concierge se mit à gravir l'escalier, suivie des deux Bretons.

la ballottait en des sensations inconnues, trop pressées pour que la conscience s'en pût dégager, l'une n'attendant pas l'autre, aucune n'ayant le temps nécessaire pour se parfaire et s'achever. Jamais âme d'enfant ne fut plus violemment, plus inopinément saisie par la multiplicité des influences externes.

Ce fut en cet état d'indécision, de flottement pour ainsi dire, que les deux voyageurs atteignirent le numéro 89.

La concierge, une jeune femme à la mine avenante, les reçut bien.

« Je vous attendais, dit-elle avec un sourire. Nous avons reçu hier une dépêche du monsieur qui a loué pour vous. »

Tout en parlant, elle avait débarrassé Petit Ange de sa boîte à violon et pris la valise de Joël le Mat.

« Je vais vous conduire à votre logement. C'est un peu haut; mais, dame! faut bien savoir endurer son mal. Ce n'est pas cher, et au moins vous avez du bon air à respirer; et ça, ça en vaut la peine, surtout pour cette petite mignonne-là! »

Elle se mit à gravir l'escalier, suivie des deux Bretons.

Décidément, Joël sentait faiblir prodigieusement ses préventions contre Paris. Il était plus à l'aise sous ce toit que dans le tumulte de la rue, et son cœur se dilatait à l'idée de se reposer un peu, après la fatigue de son parcours de seize heures. Ce fut avec joie qu'il vit s'ouvrir la porte de l'humble logis qu'on lui assurait au sein de l'énorme cité.

Il le trouva d'ailleurs superbe, et cela produisit à Jeanne l'effet d'un véritable palais.

M. de Kervéo avait bien fait les choses. Il avait été, il faut le dire, bien servi par les circonstances. Il avait trouvé, presque sans chercher, pour un loyer de quatre cents francs l'an, cet appartement de trois pièces, dans la maison la moins haute du quartier.

Trois pièces le composaient : deux chambres et une cuisine, précédées d'une antichambre. Toujours prévoyant et généreux, le vicomte avait meublé le tout, assez sommairement, il est vrai, avec ces meubles de pacotille que l'on trouve à si bon compte à Paris. D'autre part, M. de Kervéo s'était entendu avec la concierge pour qu'elle tînt le petit ménage, veillât aux effets de l'enfant et du vieillard et leur préparât leurs modestes repas, le tout pour une somme fixe qui avait été débattue entre l'humble femme et le bon gentilhomme.

Pluton, de son côté, devait avoir son logis dans celui de ses maîtres. Jugeant avec raison que, pendant le trajet, le chien ne pourrait être qu'un embarras pour deux êtres déjà embarrassés d'eux-mêmes dans une grande ville inconnue, M. de Kervéo avait confié le soin de le conduire à un brave garçon, fils d'un de ses fermiers, lequel quittait le service avec le grade de sous-officier pour aller occuper, à Paris, un emploi d'intendant chez un neveu de M. Myrio, négociant très riche retiré des affaires.

Joël et Jeanne, une fois installés dans leur domicile, lequel prenait jour sur une cour, n'eurent donc, au premier moment, aucun souci. Il leur parut même que, si toute leur vie à Paris devait se passer de la sorte, ils n'auraient pas lieu de se plaindre.

Assurément, sauf la morne perspective des murs enfumés de l'étroite cour, l'appartement pouvait plaire.

La chambre de Joël, la plus grande, avait une tapisserie grise, et la fenêtre recevait assez de jour pour permettre de lire ou de déchiffrer de la musique jusqu'à sept heures du soir en été, jusqu'à quatre heures en hiver. Celle de Jeanne avait un papier clair avec de gros bouquets de roses parsemés au milieu, et les rayons obliques du soleil y pouvaient pénétrer, grâce à l'orientation au sud-ouest, et aussi à la grande trouée que faisait la place derrière l'église Saint-Vincent-de-Paul.

La cuisine était presque invariablement sombre à toute heure et en toute saison.

Tout d'abord l'enfant jeta des cris de joie à la vue de son petit lit de fer et cuivre, encore une attention délicate du bon vieux protecteur de la famille. Puis, après avoir inspecté tous les meubles, de l'armoire du père Joël au buffet de bois peint qui décorait la cuisine, elle se mit en devoir de suspendre et accrocher aux murs les images pieuses et le petit crucifix qu'elle avait emportés de Quimperlé.

Cette première occupation la retint tout le jour et même une partie du lendemain; car, vers le milieu de la journée, la fatigue amassée au cours du voyage produisit son effet. Petit Ange fut séduite par les perspectives de son joli lit et s'y laissa tomber tout d'une pièce.

Le sommeil la saisit d'un seul coup, sans traîner, et elle s'endormit à poings fermés, jusque vers les six heures du soir.

Déjà les deux voyageurs avaient pu faire leur premier repas sur la table de la cuisine. Cette concierge, qui avait consenti à les servir, était vraiment une excellente femme. Elle était des environs de Paris, et ses talents culinaires n'étaient ni profonds ni variés. Il va sans dire qu'elle leur offrit ce que les Parisiens préfèrent, et que, dès cette introduction dans la vie de la capitale, les deux Bretons furent initiés aux charmes des « tripes à la mode de Caen ». Le « pied de mouton poulette » et la « tête de veau à l'huile » étaient réservés pour les lendemain et jours suivants.

A six heures, le jour baissait. Jeanne s'éveilla, très reposée. Elle se remit tout de suite à sa besogne d'installation.

Ça n'allait pas tout seul, si facile que cela parût être de prime abord. Anne avait soigneusement empaqueté une petite vierge de faïence soutenant un bénitier. C'était un de ces produits de Quimper que l'on vend si cher dans le pays même, nul n'a jamais su pourquoi. La fille aînée, prévoyante, avait placé dans le paquet un certain nombre de clous et même un petit marteau, en recommandant à Jeanne de ne point oublier de planter le clou et de suspendre le bénitier aussitôt arrivée, parce qu'il fallait attirer tout de suite la bénédiction de la bonne Dame sur la maison.

Ce fut tout un travail pour Petit Ange.

Elle dut se munir d'une chaise sur laquelle elle se hissa. Puis, le marteau à la main, non sans se taper assez fréquemment sur les doigts, elle planta le clou dans le mur; après quoi elle y suspendit le bénitier de faïence.

Mais alors une difficulté nouvelle surgit, quelque chose que la fillette n'avait pas prévu.

Un bénitier a toujours été fait pour qu'on y mette de l'eau bénite, et l'eau bénite est faite pour qu'on y trempe les doigts en se signant.

Or il arriva qu'une fois l'objet suspendu au clou, il se trouva supérieur d'un bon pied à la tête de la petite fille, de sorte que le bout de ses doigts parvenait à grand peine à en toucher les bords.

Jeanne en conçut un vif dépit. Tout était à recommencer.

Mais la journée était trop avancée. Il était bien préférable d'attendre au lendemain, quand il ferait grand jour.

Petit Ange n'était pas très vaillante pour de telles besognes, elle s'accorda donc ce répit.



Jeanne accrocha au mur des images pieuses et son petit crucifix.

D'ailleurs, son esprit, stimulé par l'ennui d'avoir fait œuvre inutile, se faisait un raisonnement concluant et typique.

Sans doute, le bénitier était trop haut; mais il ne le serait pas toujours. L'âge viendrait, Petit Ange grandirait, et alors sa main serait à la hauteur de l'objet sacré. Donc il n'y avait pas lieu de se préoccuper autant de ce souci.

Cet argument, tout à fait topique, parut suffisant à la fillette. Elle laissa là le bénitier et vaqua à d'autres soins.

Les recommandations d'Anne lui revenaient en mémoire petit à petit, l'une après l'autre.

La grande sœur, en effet, avait pensé à tout, au matériel autant qu'au moral. Elle avait pris la précaution de mettre en ordre tout le vestiaire de la fillette, et Jeanne savait que son premier devoir était de ranger son linge le plus symétriquement possible dans le meuble affecté à cet usage. Or ici, au lieu du bahut breton, ou plutôt du lit à caisson servant de huche, elle trouvait une armoire moderne pourvue d'étagères, dont la plus haute nécessitait encore l'emploi d'une chaise.

N'importe, Petit-Ange se réjouissait d'avoir un devoir à remplir. Elle s'en acquitta avec ponctualité.

Et puis n'avait-elle pas à tenir un véritable emploi de maîtresse de maison? Cette seule pensée la rendait très fière, ou, plus exactement, la gonflait d'orgueil.

Car ce n'était pas pour elle seule qu'elle devait vivre, il fallait qu'elle fût en même temps la ménagère du père Joël, sachant bien, pour l'avoir entendu dire vingt fois par Anne, que la plupart des hommes n'ont aucune entente de l'ordre et de la bonne administration d'une maison.

Les étagères furent donc promptement garnies. A dire le vrai, la besogne n'était ni longue ni absorbante. Le vestiaire et le trousseau étaient plus que modestes. Ils tinrent à l'aise dans la largeur de l'armoire, mais n'en donnèrent pas moins un mal énorme à la petite fille. Aussi se trouva-t-elle très lasse quand huit heures sonnèrent, et pourvue d'un magnifique appétit, lorsque Mme Cassoul, la concierge, apporta le dîner.

Ses montées et descentes de la chaise, ses allées et venues d'une pièce à l'autre lui avaient tenu lieu d'exercice.

A neuf heures elle était au lit, et pour tout de bon cette fois.

Le sommeil du jour ne préjudicia point à celui de la nuit, bien au contraire. N'est-ce pas des petits enfants que l'on dit que, pour eux, « un sommeil appelle l'autre? » Jeanne n'eut pas le loisir de savourer les charmes de sa couche, elle qui jusque-là avait partagé celle de la grande sœur Anne. Comme pendant le trajet, elle fit des rêves. Mais au lieu de l'emporter à Quimperlé, l'ange des songes, heureux, lui amena toute la famille à Paris. Jeanne rêva qu'elle faisait à tout son monde les honneurs de son palais de la rue d'Hauteville; que, séduits par les magnificences de la demeure, les Plouherno ne voulaient plus retourner en Bretagne. Et Jeanne était ravie; elle battait des mains, elle éclatait de rire dans son sommeil, et ce rire surprenait Joël, qui s'était réveillé à plusieurs reprises et qu'une vague nostalgie commençait à reprendre.

VIII

VIE NOUVELLE

Après cette nuit de repos dans leur nouvel appartement, Joël et Jeanne firent un déjeuner sommaire avec le reste de leurs provisions de voyage et de leur repas de la veille. La petite Bretonne se mit ensuite en devoir de faire les deux lits, de balayer les chambres, en un mot de tout remettre en ordre.

Puis, mise en gaieté à la vue du soleil qui entrait joyeux par les fenêtres ouvertes et donnait à l'humble mobilier un reflet d'aisance, elle sauta au cou de son père adoptif, et après lui avoir donné un bon baiser:

« Si nous travaillions un peu maintenant, père Joël, pour fêter notre arrivée? »

Le vieillard, qui ne se faisait jamais prier quand il s'agissait de musique, alla pour toute réponse décrocher les deux violons et tendit à l'enfant son instrument bien-aimé.

Ensemble ils commencèrent les exercices, auxquels succédèrent des études, et enfin ils en arrivèrent ainsi progressivement aux morceaux les plus difficiles. Emportés par leur ardeur, ils ne s'aperçurent pas de la fuite du temps et n'entendirent même pas la concierge entrer et s'arrêter, charmée, sur le seuil de la porte.

La brave femme, d'abord un peu étonnée du silence des nouveaux arrivés, s'était bientôt dit qu'après une nuit de voyage et une journée fatigante ils avaient dû dormir au moins jusque vers les onze heures. Aussi, lorsque la demie sonna, elle jugea qu'il était temps de s'occuper du déjeuner et de veiller un peu à la propreté et à l'arrangement du domicile. Quelle ne fut pas sa surprise, en entrant, de constater qu'une petite main bien habile l'avait devancée et que, à en juger par les musiciens, il y avait longtemps que ceux-ci étaient debout.

Et elle était demeurée là, n'osant pas remuer, de peur que la mélodie ne s'interrompît, et ne sachant comment faire remarquer sa présence.

Ce fut le violoneux qui le premier l'aperçut. Quittant immédiatement sa chaise, il s'avança et s'inclina lentement.

« Bonjour, Madame, salua-t-il avec son accent traînant de bas-breton.

— Bonjour, Monsieur; bonjour, mignonne, répondit la jeune femme, tandis qu'elle se baissait pour embrasser Jeanne; nous avons bien dormi?

— Mais, oui, Madame, merci, répondit gentiment, mais non sans rougir prodigieusement, la petite orpheline.

— Allons, allons, tant mieux. Alors vous vous plaisez bien à Paris, monsieur le Mat? »

Et sans attendre de réponse verbale, lisant un « oui » dans les yeux du vieillard, elle continua :

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

« Et puis, savez-vous que vous avez là une excellente ménagère? Comme tout est propre et bien rangé! Je n'aurais certainement pas fait mieux. »

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie, et son cœur reconnaissant voua tout aussitôt une grande affection à la bonne concierge.

Tout en causant ainsi, le déjeuner se préparait petit à petit, et bientôt sur la table recouverte d'une serviette immaculée se placèrent deux couverts, une miche de pain frais, deux œufs sur le plat, un morceau de fromage et une assiettée de fruits. C'était frugal, mais il s'agissait de faire des économies. Au reste le vieillard était très sobre, et l'enfant mangeait comme du gâteau ce pain si blanc auquel elle n'était pas accoutumée. Les pieds de mouton seraient pour plus tard.

Le repas achevé, la vaisselle soigneusement rangée, Jeanne demanda au violoneux s'il ne voulait pas faire une petite promenade dans Paris.

« Tout de même, » répondit tranquillement le vieillard.

Et prenant son chapeau, pendant que Petit Ange plaçait sur le petit bonnet au crochet qui emprisonnait sa chevelure une coiffe garnie de dentelle, ajustait son fichu et son tablier, ils descendirent, la main dans la main, l'escalier étroit et obscur.

La concierge, qui les vit passer, leur cria un « prenez garde de vous perdre », et, rassurée par un sourire confiant, entra dans sa loge.

De nouveau ils étaient dans cette fournaise, et comme la veille, étourdis par le bruit et le va-et-vient, ils allèrent machinalement, au hasard, lorsqu'ils se trouvèrent subitement devant un monument dont la forme leur rappela immédiatement une église. C'était Saint-Vincent-de-Paul. Heureux de cette circonstance, ils s'engagèrent sur une des montées de bitume qui aboutissaient à la porte et entrèrent, graves et recueillis, dans le temple.

Les vitraux leur parurent superbes, et la demi-obscurité qui y règne plut à leur caractère rêveur et mélancolique.

Désormais il ne devait pas s'écouler un jour sans que les deux Bretons allassent rendre une visite à leur nouvelle paroisse. On finit par les connaître, et là encore ils se créèrent de nouvelles sympathies parmi les prêtres qui avaient remarqué leur pieuse assiduité.

Ce jour-là, en sortant, n'étant pas encore habitués à leur quartier, ils firent plusieurs détours sans cependant s'éloigner, et un peu inquiet de ne se point reconnaître, Joël le Mat avisa un jeune homme, tête nue, qui gardait la devanture d'un magasin, et poliment lui demanda :

« La rue d'Hauteville, s'il vous plaît, Monsieur?

— La rue d'Hauteville! ricana avec son accent gouailleur l'employé, on voit que vous venez d'un trou de Bretagne, que vous ne savez pas lire, mon bonhomme. La rue d'Hauteville! Mais la voilà devant vous.



Elle était demeurée là, n'osant pas remuer. (P. 40.)

— Merci, Monsieur, répondit un peu tristement le vieillard. Je sais lire, mais je n'avais pas aperçu la plaque. »

Et entraînant doucement la petite orpheline, interdite par cette sortie, ils entrèrent dans leur modeste nid, où tout était déjà prêt pour le repas du soir. Fatigués par



« La rue d'Hauteville? mais la voilà devant vous. » (P. 41.)

la marche sur un pavage auquel ils n'étaient pas habitués, ils touchèrent à peine du bout des dents au dîner, et, après s'être mutuellement souhaité une bonne nuit, chacun regagna son lit et ne tarda pas à s'endormir.

Cette journée fut par la suite assez souvent renouvelée, en sorte que, au bout d'une quinzaine de jours, ils surent assez bien s'orienter pour pouvoir entreprendre les démarches nécessaires à l'admission de Petit Ange au Conservatoire.

Sur ces entrefaites, ils reçurent une lettre de M. de Kervéo leur parlant de toutes les personnes du pays, ce qui leur fut une bien grande joie. Le châtelain avait joint à sa missive une lettre d'introduction pour un des premiers professeurs de violon. Joël décida que l'on irait lui faire visite dès le lendemain. Il se leva, ce lendemain, brillant et gai, et le soleil, tout en illuminant le pauvre logis, éclaira d'une chaude flamme l'âme superstitieuse du Breton. Aussi ce fut plein d'espoir que le vieillard Joël recommanda à Jeanne de se faire belle, et que lui-même mit un soin inaccoutumé à sa toilette. N'allaient-ils pas aborder un des princes de leur art? Et pour le naïf violoneux la chose était aussi importante que pour un seigneur du siècle passé une présentation à la cour de Louis XIV.

Quelle ne fut pas la stupeur de l'artiste lorsque le domestique qui avait introduit Joël le Mat et Jeanne vint lui annoncer leur présence!

« Des Bretons, vous dites? mais ce sont des mendiants. Que voulez-vous que j'en fasse? Donnez-leur quelque chose, et qu'ils me laissent en paix.

— Non, Monsieur, ce ne sont pas des mendiants. Ils assurent qu'ils ont à vous parler. Du reste, voici une lettre qu'ils m'ont chargé de vous remettre. »

Le violoniste lut attentivement le mot de M. de Kervéo, et, soudain intéressé, se rendit vivement auprès de ses visiteurs.

« Monsieur le Mat, mademoiselle Jeanne, dit-il gracieusement, vous voyez que je vous connais déjà. »

Et, attirant sans façon l'enfant auprès de lui, il continua :

« C'est vous, mignonne, qui feriez du violon?

— Oui, articula avec effort la petite fille; oui, Monsieur.

— Eh bien! alors, vous allez nous montrer ce que vous savez faire, n'est-ce pas? »

Et, décrochant du mur un superbe instrument, il le mit entre les mains de l'orpheline.

Petit Ange jeta un regard désespéré vers Joël. Celui-ci en comprit l'expression, et se tournant vers l'artiste :

« Monsieur, intercéda-t-il, la petite est très timide. Pour commencer, elle désire que je l'accompagne.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami. »

Et sortant de son fourreau un second violon, il le tendit au vieillard.

Alors commença entre le professeur et l'élève un de ces beaux duos qui avaient le don d'enthousiasmer ceux qui les écoutaient.

Dès les premiers coups d'archet l'artiste émerveillé avait reconnu un maître, et voluptueusement il s'était enfoncé dans un fauteuil, la tête inclinée, les yeux demi-fermés, ne perdant pas une note de cette harmonie enchanteresse.

Quand les derniers accords eurent fait vibrer les cordes, le violoniste parisien ne contint plus son admiration. Ce fut les yeux humides qu'il se leva, tendant les deux mains à l'humble campagnard. Puis après la cordiale étreinte qui unit ces deux hommes, séparés par tant de préjugés, mais réunis par un commun talent, vint le tour de Petit Ange. L'artiste la saisit dans ses bras, et l'embrassant frénétiquement :

« Nous ferons de toi une virtuose, une grande musicienne, une étoile idolâtrée de tout Paris. »

L'enfant, qui ne comprenait rien à ces grands mots, souriait cependant, percevant dans sa vive intelligence que désormais elle pouvait compter un ami et un protecteur de plus. Encouragée par les caresses, elle consentit à jouer seule, et cette nouvelle épreuve porta au plus haut degré l'admiration du professeur.

« Allons, allons! s'écria-t-il gaiement, M. de Kervéo ne s'est pas trompé. Vous êtes de vrais artistes tous les deux. Monsieur le Mat, il vous manque un peu de moelleux dans le jeu; mais vous avez une grande force dans l'archet. Quant à la petite, elle n'a qu'à continuer la pratique, tout en suivant ses cours de solfège au Conservatoire. Je vais l'appuyer chaudement auprès des professeurs qui lui feront la leçon. Mais, ajouta-t-il en tapant amicalement sur les joues roses de la fillette, n'oublie pas que tu as auprès de toi un excellent maître, et poursuis ton travail avec lui. »

Joël comprit que la réception du grand musicien prenait fin. Il se leva, et comme il saluait avant de sortir, M. Delsalle, l'illustre violoniste, lui tendit la main derechef, avec ces paroles aimables :

« A propos, monsieur le Mat, vous devez connaître un tas de vieux airs bretons originaux?

— Sans doute, répliqua en souriant le vieil homme; mais ça ne peut plaire qu'à des gens comme nous.

— Bah! riposta sur le même ton le grand artiste, quand les gens tels que vous sont des musiciens comme

vous l'êtes, monsieur le Mat, ces airs, ces romances, doivent plaire à tout le monde. Voudriez-vous me les porter? »

Le vieillard se gratta le front, visiblement embarrassé.

« Dame oui, Monsieur, je voudrais bien. Seulement il y a là une petite difficulté.

— Une difficulté, monsieur le Mat? Vraiment? Et quelle difficulté peut-il y avoir?

— Je vais vous dire, Monsieur. Je joue ces choses-là par cœur, ce n'est écrit nulle part. »

M. Delsalle battit des mains avec un véritable enthousiasme.

« Tant mieux! tant mieux! Vous ne pouviez me rien dire de plus agréable. Au moins, comme cela tout est inédit. Personne ne les connaît. Vous verrez quel succès nous obtiendrons avec ces airs-là! »

Le violoniste était en même temps un homme d'affaires hors ligne, et quand la générosité chez lui avait jeté le premier cri, le sens pratique retenait ses droits. Il avait déjà vu tout le parti à tirer de ces mélodies inédites. Ce n'était point porter tort à ce bonhomme que de lui prendre des airs de musique dont lui-même ne saurait rien faire. On prit donc rendez-vous pour la semaine suivante, Joël ayant promis à M. Delsalle de venir lui jouer ces chants bretons auxquels celui-ci tenait tant. Puis on se sépara, le violoniste enchanté de son affaire, le vieillard et la petite fille gagnés par les façons cordiales et paternelles de l'artiste.

A quelque temps de là, Jeanne fut admise à suivre les cours de la classe de solfège. Partout où on l'avait présentée, Petit Ange avait gagné les cœurs par son talent extraordinaire et par la grâce et la douceur de toute sa personne.

Tout allait donc au gré des deux Bretons, et plus que jamais ils étaient réconciliés avec la grande ville dont, là-bas, on leur faisait un épouvantail. A part une ou deux rebuffades dans la rue, ils n'avaient encore rencontré que des gens aimables, prompts à leur rendre service. On commençait à les connaître dans le quartier, et on n'avait que des sympathies pour eux. Ce n'est pas à dire que Joël ou Jeanne eussent fait la moindre tentative pour entrer en rapports avec leurs voisins, bien au contraire. C'était à peine s'ils répondaient aux avances qu'on leur faisait. Cette sauvagerie n'était point pour leur nuire. La taciturnité bretonne n'est pas moins proverbiale que son entêtement. Les Parisiens s'étaient sentis intéressés par ces étrangers, qui dérogeaient si pleinement à leurs habitudes de voisinage. On avait bien commencé par essayer de les attirer. Les hommes avaient proposé à Joël des parties de boules que le vieillard avait toujours refusées, non sans regret, car c'est un jeu en honneur en Bretagne; mais il était retenu par sa timidité native. Les enfants et les femmes avaient souri à Jeanne et lui avaient tendu des jouets. La fillette, comme son père adoptif, avait répondu par un long regard plein de reconnaissance et un amical signe de la main, sans se hasarder plus avant. Et, loin de leur en vouloir, cela les avait fait plus estimer. Du reste, on était désarmé en les voyant toujours polis et dépouillés de toute fierté arrogante.

Le jour du rendez-vous donné par M. Delsalle arriva enfin. Ce fut plein d'allégresse que Joël, accompagné de Jeanne, prit le chemin qui conduisait chez l'illustre violoniste. Celui-ci ne les fit pas longtemps attendre. Impatient depuis la première entrevue, l'artiste, qui voyait déjà matière à un opéra dans ces belles mélodies, poussa un « ah » de satisfaction à l'annonce de leur arrivée.


Le violoniste lut attentivement le mot de M. de Kervéo.
(P. 42.)

« Bonjour, monsieur le Mat, s'écria-t-il gaiement. Nous allons donc nous mettre à l'œuvre. Tiens, dit-il en apercevant Petit Ange, vous avez amené votre élève?

— Oui, Monsieur, répondit tranquillement le Breton. Elle peut vous être d'une grande utilité. La mémoire me fait quelquefois défaut. Je vieillis, je vieillis.

— Allons, allons, est-ce qu'on dit ça quand on est comme vous droit comme un chêne, et qu'on a encore tous ses cheveux? Regardez comme je suis chauve, moi. Et je ne me plains pas. Alors comme ça, mignonne, ajouta-t-il, tu vas nous aider? »

L'enfant fit de la tête un signe affirmatif. M. Delsalle prit, comme la dernière fois, les deux violons, les tendit à Joël et à Jeanne. Puis, tandis que ceux-ci accordaient les instruments, il approcha une petite table sur laquelle il plaça du papier de musique, une plume et de l'encre, et s'installa commodément pour écrire sous leur dictée.

« Quand vous voudrez, monsieur Delsalle, demanda le violoneux.

— Vous pouvez commencer, mon ami; je suis prêt. »

Alors, tandis que Jeanne se prélassait sur un canapé, les yeux fixés sur le violoneux, l'oreille attentive, celui-ci, debout, les regards inspirés, jouait pour l'artiste parisien un de ces airs pleins de poésie de son pays

natal. M. Delsalle écrivait à mesure, vivement, avec autant de sûreté que si Joël lui-même lui avait dit une à une toutes les notes de la mélodie. Enfin le vieillard s'arrêta, et se laissant tomber assis à côté de l'enfant :

« Je ne suis plus bien sûr du reste, Monsieur. Si vous voulez, la petite va continuer.

— Comme vous voudrez, mon ami; prenez votre temps. Nous ne sommes pas pressés, et Mlle Jeanne commencera quand il lui plaira. »

Mais déjà l'enfant était sur pied, le violon dans une main, l'archet dans l'autre.

« A la bonne heure! s'écria l'artiste, c'est une vaillante. C'est bien la suite de ce que vous m'avez joué, monsieur le Mat?

— Oui, Monsieur. »

Et il indiqua en breton à la fillette où elle devait reprendre.

Petit Ange répondit par un de ces longs regards dont elle avait le secret. A son tour elle commença, et Joël la paya d'une attention aussi soutenue qu'elle l'avait fait pour lui-même quelques instants plus tôt.

C'était entre ces deux êtres qui s'aimaient si tendrement un échange continuel d'admiration.

Pendant ce temps M. Delsalle écrivait, écrivait toujours. Et pendant les deux heures que dura la séance, la dictée musicale ne fut interrompue que par les changements de musiciens, qui se remplaçaient à tour de rôle.

Enfin ce fut le violoniste qui le premier donna le signal de l'arrêt. Il ne fallait pas non plus abuser de ce vieillard et de cette enfant. Il fit donc servir un excellent goûter. Puis, prenant Jeanne par la main, il l'introduisit dans une salle à manger merveilleusement meublée, fit asseoir l'enfant à son côté, Joël en face de lui, et se mit en devoir de faire les honneurs de sa table.

Le vieillard n'accepta que par politesse, honteux de se trouver dans un si bel appartement, et ne toucha que du bout des dents à des mets auxquels il n'était pas habitué. Jeanne, elle, au contraire, se sentit tout de suite à l'aise. Comme si toute sa vie elle ne s'était servie que de fine vaisselle et de couverts de prix, elle mangea avec tous les raffinements que donne l'habitude du luxe. Le violoneux la regardait, tout surpris, peler délicatement ses fruits ou boire à petites gorgées, comme un dégustateur. Il n'en revenait pas, et de plus en plus lui venait à l'idée que l'enfant avait dû naître riche.

Quant à l'artiste, plus à même de juger de ces détails, il fut encore plus étonné. Il flairait un mystère dans la vie de cette enfant, si peu en rapport avec son milieu.

« Sais-tu, ma petite Jeanne, dit-il à l'enfant, que tu te tiens comme une vraie demoiselle? Qui t'a appris tout cela?

— C'est maman, répondit tranquillement la fillette, tandis que ses regards s'égaraient dans une vague contemplation.

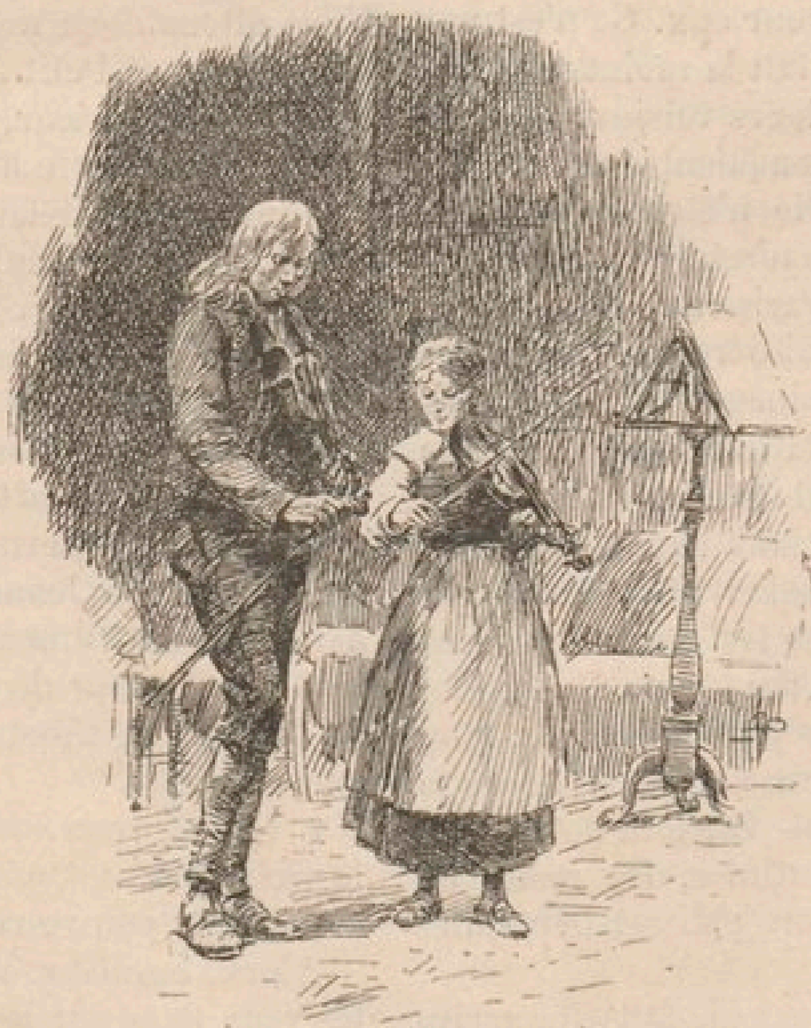
— Maman? Qu'est-ce que tu dis, Jeanne? interrogea le violoneux bouleversé. Tu sais bien que tu n'as plus de maman. »

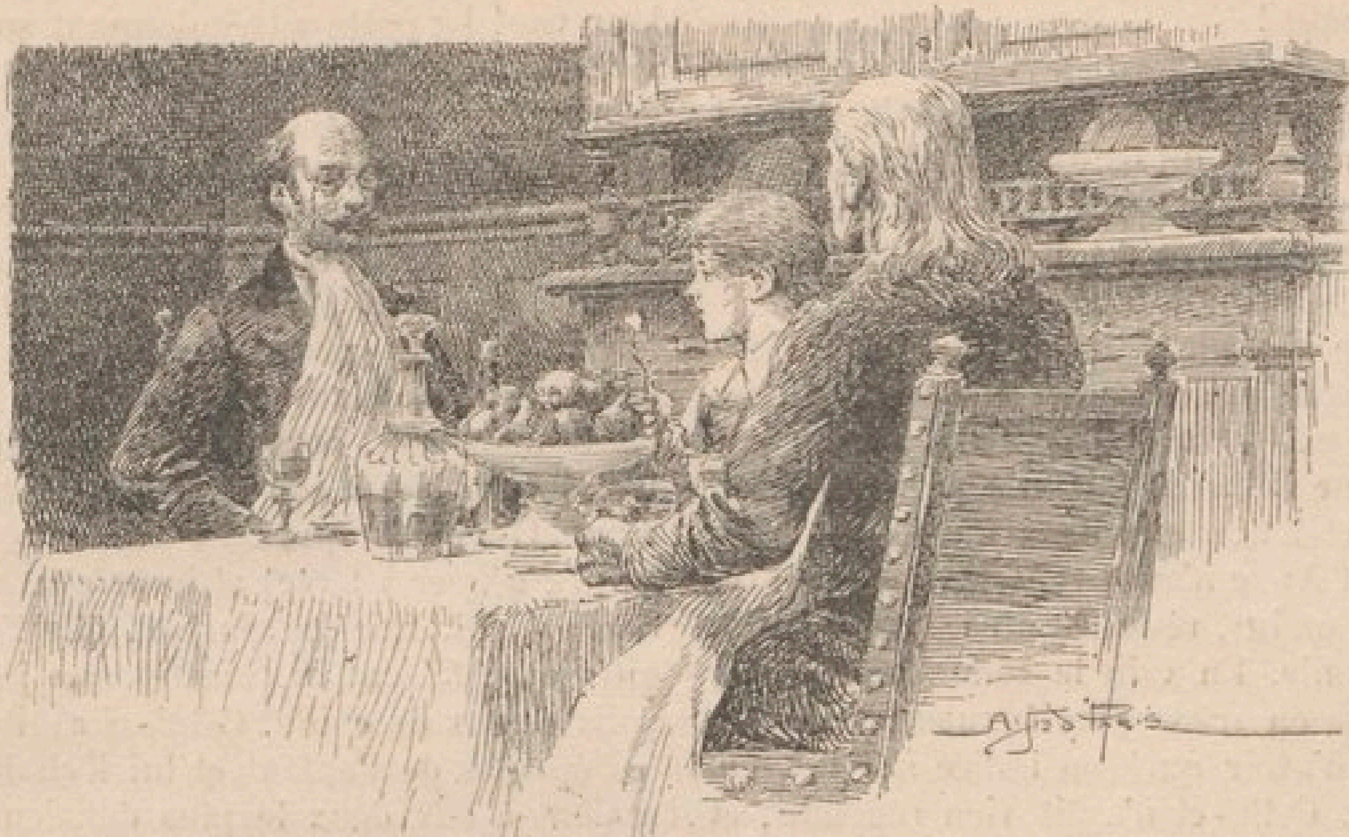
Petit Ange eut un tressaillement comme une personne qui, sortant brusquement d'un songe, revient à elle. Elle regarda Joël, puis le violoniste, et partant d'un beau rire d'enfant, clair et vibrant, ce qui n'était pas encore dans ses habitudes, elle dit à ses auditeurs étonnés :

« C'est vrai, il me revient quelquefois des idées comme ça. Il me semble que je suis dans une belle maison, bien loin, que j'ai des belles choses. Et puis il y a une maman, une vraie maman, et puis... oh!... et puis... une nounou. »

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)





Le violoniste fit les honneurs de sa table. (P. 44.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Et la petite fille repartit de son joyeux rire, comme si ce qu'elle venait de dire n'était que l'effet de son imagination. Cette gaieté rassura les deux hommes, car tous deux avaient compris qu'il s'agissait là d'une réminiscence du passé, que ce que l'enfant croyait une fiction avait réellement existé; qu'en un mot, c'était son enfance choyée et adulée que Petit Ange avait retracée.

Alors, pendant que la fillette jouait dans le fond de la pièce avec un magnifique chat d'Angora, qui appartenait à l'artiste, celui-ci demandait au vieillard l'explication de cette scène. Joël, en quelques mots, le mit au courant des événements, et M. Delsalle, vivement intéressé, sentit croître en lui l'affection qu'il avait ressentie dès les premiers moments pour l'orpheline. Il engagea le violoneux à provoquer un rappel de la mémoire afin de pouvoir découvrir, un jour ou l'autre, la famille de l'enfant, si toutefois celle-ci n'avait pas tout perdu dans le naufrage.

« Nous avons bien essayé, Monsieur, répondit tristement le musicien, elle ne nous a jamais mieux parlé qu'aujourd'hui. Elle ne se rappelle rien. Elle était si petite ! Pensez donc, quatre ans ! »

Il prononça ces derniers mots avec un tel attendrissement, que l'âme compatissante du violoniste en fut toute remuée.

Joël se leva pour prendre congé de son hôte, et Jeanne, lasse un peu de ses ébats avec le chat, l'imita. Alors avec une sobriété de paroles faisant honneur à un vrai Breton, mais avec la distinction naturelle qu'ils ont tous dans cette fière Armorique, il remercia M. Delsalle. Celui-ci lui serra la main, embrassa Petit Ange, et, après s'être entendus pour une nouvelle séance, on se sépara. Le vieillard et l'enfant reprirent le chemin de leur logis, la main dans la main, ainsi qu'ils faisaient toujours, et, de son côté, l'artiste courut au salon reprendre la musique écrite dans l'après-midi. Il la recopia soigneusement, puis se mit en devoir de l'exécuter. Oui, c'était bien cela, son oreille ne l'avait pas trompé.

Il se promenait radieux dans la chambre, se frottant les mains et murmurant de temps à autre :

« Allons ! je dois une belle reconnaissance à ce brave vicomte, si, grâce à lui, je fabrique un opéra. Il a eu la main heureuse, en m'envoyant ses compatriotes. Ils sont intéressants et même précieux, ces Bretons. »

Décidément l'homme d'affaires avait reparu en lui, sans pour cela, du reste, porter tort à l'artiste généreux qu'il s'était montré un instant auparavant.

Tandis qu'il faisait ainsi des rêves dorés, Joël et Jeanne avaient regagné à petits pas la rue d'Hauteville. Ils trouvèrent, comme ils en avaient l'habitude en rentrant de leurs courses presque quotidiennes, le dîner les attendant.

Joël, qui avait à peine mangé chez M. Delsalle, se sentait en appétit. Quant à Jeanne, malgré le repas presque complet de l'artiste, elle était toute disposée

à recommencer chez elle. A son âge, quels prodiges n'accomplit pas l'appétit !

Contents tous deux de leur journée, ils se couchèrent pleins d'espoir en l'avenir. Et de fait, jusqu'à présent tout leur souriait, aucune difficulté n'avait surgi, la route leur semblait aplanie par une main bienfaisante. Cette main, les cœurs religieux des Bretons l'adoraient, sûrs et constants dans leur foi en Dieu.

Désormais leur vie s'écoula entre les classes du Conservatoire, les études à la maison et les séances chez M. Delsalle. On travaillait toujours deux heures ensemble; puis, comme il l'avait fait une première fois, l'artiste offrait une collation aux deux musiciens. Mais jamais, depuis, Petit Ange n'avait reparlé de son passé. On eût dit que la mémoire, réveillée un instant, s'était pour toujours endormie. En vain le violoniste avait-il essayé, par une mise en scène plus luxueuse, par des questions adroites, d'avoir quelque indice sur le pays d'origine de l'enfant. Celle-ci n'avait rien répondu, et l'incident n'avait plus eu de suite. Joël s'était rassuré. Bien des fois, en effet, il avait eu cette terrible pensée que Petit Ange retrouverait un jour ou l'autre cette famille dont la mer l'avait séparée. Et chaque fois son cœur se serrait, angoissé à l'idée qu'il serait obligé de se séparer de cette enfant, qu'il n'aurait pas plus chérie si elle avait été sienne. Et pourtant il n'était pas homme à négliger le bonheur de Jeanne pour assurer le sien. Non, ce n'était pas un égoïste. Il ne mentait pas quand il disait à M. Delsalle qu'il avait essayé de savoir quelque chose; mais il ne disait pas non plus quelles angoisses il avait ressenties en attendant une réponse qu'il craignait trop explicite, quel soulagement avait dilaté son âme devant le silence persistant de l'enfant trouvée.

Il avait rêvé d'en faire une artiste, une grande et véritable artiste, ne devant son talent, sa fortune, — car elle deviendrait riche, — qu'à lui, le pauvre violoneux de Quimperlé. Et son rêve était en voie de se réaliser!

IX

ANNÉES HEUREUSES

Quinze jours après leur arrivée à Paris, Petit Ange eut une grande joie : M. de Kervéo annonça, dans une de ses lettres, l'arrivée de son domestique avec Pluton.

Jeanne sauta de bonheur à cette bonne nouvelle. Tout de suite l'on décida que l'on irait chercher le brave animal à la gare. Le train qui devait débarquer à Paris l'ancien soldat de M. de Kervéo et le fidèle compagnon de l'enfant était le même qui, deux semaines auparavant, avait déposé sur l'asphalte parisien les deux Bretons de Quimperlé. L'heure était donc favorable, rien ne s'opposait à ce que la rencontre des deux amis se fît le plus tôt possible.

Un quart d'heure avant l'arrivée du convoi, Joël et Jeanne entraient dans une des salles d'attente de la gare Saint-Lazare. Et à voir l'air inquiet de l'enfant, ses allées et venues, impatiente, on aurait juré qu'elle attendait l'arrivée d'un parent chéri. Quelle ne fut pas la surprise des personnes qui, comme eux, attendaient quelques voyageurs, devant le spectacle qui s'offrit à leur vue! La porte vitrée donnant sur le quai venait de s'ouvrir, comme poussée par le flot des arrivants. Des groupes se formaient, on s'embrassait; c'étaient des questions à n'en plus finir. Et cependant tout le monde s'interrompait dans ces effusions et regardait avec attendrissement un grand chien prodiguer ses caresses à une enfant, à genoux par terre, qui avait tendrement enlacé le cou du terre-neuve. En pénétrant dans la salle d'attente, Pluton, tenu en laisse, avait flairé la trace de sa petite maîtresse. Et d'un mouvement brusque qui avait fait lâcher prise à son gardien, il avait bondi vers Petit Ange. C'est alors que celle-ci, les yeux humides, s'était laissée glisser à terre, attirant contre elle la grosse tête de l'animal. Elle lui parlait, elle l'embrassait frénétiquement, faisant disparaître son joli minois dans les poils soyeux du chien. Celui-ci avait posé ses pattes sur les épaules de l'enfant et lui léchait le visage. Ils formaient à eux deux le plus délicieux tableau de genre qu'un peintre eût pu rêver. Aussi un attroupement s'était formé, et les exclamations se croisaient sans pour cela troubler aucun des acteurs de la scène.

« Oh ! la jolie petite fille ! C'est une Bretonne, voyez sa coiffe.

— Et le beau chien ! reprenait-on aussitôt. Comme il la caresse ! »

Joël, qui causait à quelque distance avec le domestique de M. de Kervéo, lui serra la main, et, celui-ci parti, vint chercher l'enfant.

Jeanne se releva, prit en main la laisse de Pluton et suivit le vieillard, au grand désappointement des assistants, que le spectacle amusait.

Ils se rendirent ainsi rue d'Hauteville, où la concierge, prévenue dès la veille de l'arrivée du nouveau locataire, lui avait aménagé dans la cour une niche, malgré le désespoir de la fillette, qui aurait désiré garder le chien dans l'appartement.

Ce fut un crève-cœur pour l'enfant d'attacher son cher compagnon et d'être obligée de le laisser seul, malgré ses jappements désespérés. Certes, s'il n'avait tenu qu'à elle, comme elle l'aurait fait monter, ce pauvre Pluton, qui allait tant s'ennuyer dans cette vilaine cour! Elle lui expliqua tout cela pour s'excuser, bien persuadée que l'animal la comprenait. Et, après de gros soupirs et maintes caresses, elle gravit l'escalier. On ne fut pas peu étonné, dans le quartier, lorsque les jours suivants on vit paraître l'enfant suivie de son formidable terre-neuve. Puis à l'étonnement succéda la sympathie. L'histoire du chien fut bientôt connue des voisins, grâce à la loquacité de la concierge. Et à l'envi on vint lui porter des os, des restes de toutes sortes que Pluton dévorait d'un air bon enfant, comme si ce n'était qu'un tribut qu'on lui devait.

Mais le chien ne fut pas la seule joie apportée dans le foyer. Le soldat qui l'avait amené avait en même temps remis à Joël une lettre du pays. Ce fut en tremblant que le vieillard la décacheta. Elle était écrite par Anne, et voici ce que disait la jeune fille aux deux exilés :

« Mon bon Joël, mon petit Ange chéri,

« Il y a aujourd'hui quinze jours que vous nous avez quittés, et il nous semble à tous qu'il y a quinze ans.



Le chien avait posé ses pattes sur les épaules de l'enfant. (P. 46.)

Le temps se traîne péniblement depuis que nous n'avons plus notre violoneux pour nous distraire avec ses histoires, et notre petite sœur pour partager notre vie. Il y a eu un mariage depuis votre départ, et tout le monde a bien regretté votre absence à tous deux. Ici, personne ne peut se faire à votre absence, depuis notre pauvre père, qui était si heureux lorsque nous étions réunis en famille, jusqu'à Jean, qui délaisse ses jeux pour venir me parler de vous. Que dirai-je de Pierre, sinon qu'il travaille plus que jamais pour se consoler, dit-il, et de moi, à qui toutes les heures qui sonnent rappellent le bonheur de nos anciennes réunions ? Je ne veux cependant pas vous décourager. Espérons que nous nous retrouverons encore ensemble au moins une fois. Car il faut que je vous dise une chose, c'est que je ne rentrerai pas encore au couvent cette année. Et alors, qui sait? peut-être viendrez-vous aux vacances prochaines et pourrons-nous goûter la douce joie du revoir. »

Suivaient des renseignements sur tous les êtres et les

choses de la forêt, et Anne terminait ainsi cette lettre où la jeune fille avait déversé toutes les tendresses de son cœur, toutes les mélancolies de sa nature de Bretonne :

« Maintenant, mon père Joël, laissez-moi bien vous embrasser. Que votre talent vous console, vous fasse paraître Paris moins triste. Que votre belle musique, qui nous a si souvent charmés, vous ramène avec ses mélodies dans notre chère Bretagne. Et toi, ma Jeanne adorée, tu sais que tous les désirs de ta sœur sont pour ton bonheur. Tu n'es qu'une enfant, mais tu as une âme accessible à tous les bons et beaux sentiments. Aime bien Joël, qui se dévoue pour toi. Soigne-le, console-le. Jamais tu ne payeras assez son abnégation et sa bonté pour toi. Sois sa consolation et sa joie, comme il a été ta providence et ton soutien. Et maintenant pardonne ce petit sermon à Annick, qui n'écrit plus que pour t'envoyer tous les baisers que je voudrais déposer sur tes petites joues roses. »

Le violoneux pleura à la lecture de cette lettre touchante, et, pour la première fois depuis leur arrivée, un regret cuisant les mordit au cœur. Il se sentait seul, malgré tout, dans cette immense ville, en songeant à la cabane de Yann, si petite, mais où l'on se sentait bien à l'aise, entouré d'affections sincères et désintéressées. Puis, entendant le pas de l'enfant, il sécha ses larmes, larmes de vieillard comme larmes d'enfant, qu'un rien fait couler, mais qu'un rien aussi tarit.

« Viens ici, mignonne, cria-t-il d'une voix encore tremblante d'émotion. Viens, il y a une lettre pour toi.

— Pour moi, père Joël, pour moi seule? interrogea vivement la fillette.

— Voyez ça, la petite égoïste! reprit en riant de bon cœur, cette fois, le musicien. Elle est pour nous deux, cette lettre. C'est Anne qui l'a écrite. »

Et il tendit à Jeanne la missive. Celle-ci poussa un « ah ! » de contrariété. Elle eût été si heureuse de recevoir une lettre pour elle seule! mais elle ne lut pas, malgré cela, l'écriture de sa sœur avec moins d'intérêt. Seulement elle lui répondrait, et à l'avenir Anne devrait écrire séparément à Joël et à Petit Ange. Et puis il y avait les frères et Yann. Ce serait une véritable correspondance, dont elle se promettait beaucoup de plaisir. Que d'aventures elle aurait à raconter! Eux qui croient que Paris est si laid, elle leur dirait comme ils se trompent, et les belles choses qu'on y voit. Et puis on n'y est pas méchant du tout, à Paris. Qu'est-ce qu'on dit donc à Quimperlé! Tout le monde a été bien bon pour eux. A part le commis de magasin, on leur avait toujours bien parlé. Mais tout de même Jeanne préférait la forêt de Carnoët et les grands sables où elle avait fait de si belles parties. Oh ! oui, elle leur dirait ça, parce qu'ils pourraient croire qu'elle préférait les Parisiens, et même elle ne leur dirait pas qu'elle trouve Paris joli. Ce ne serait pas mentir, puisqu'elle n'en parlerait pas.

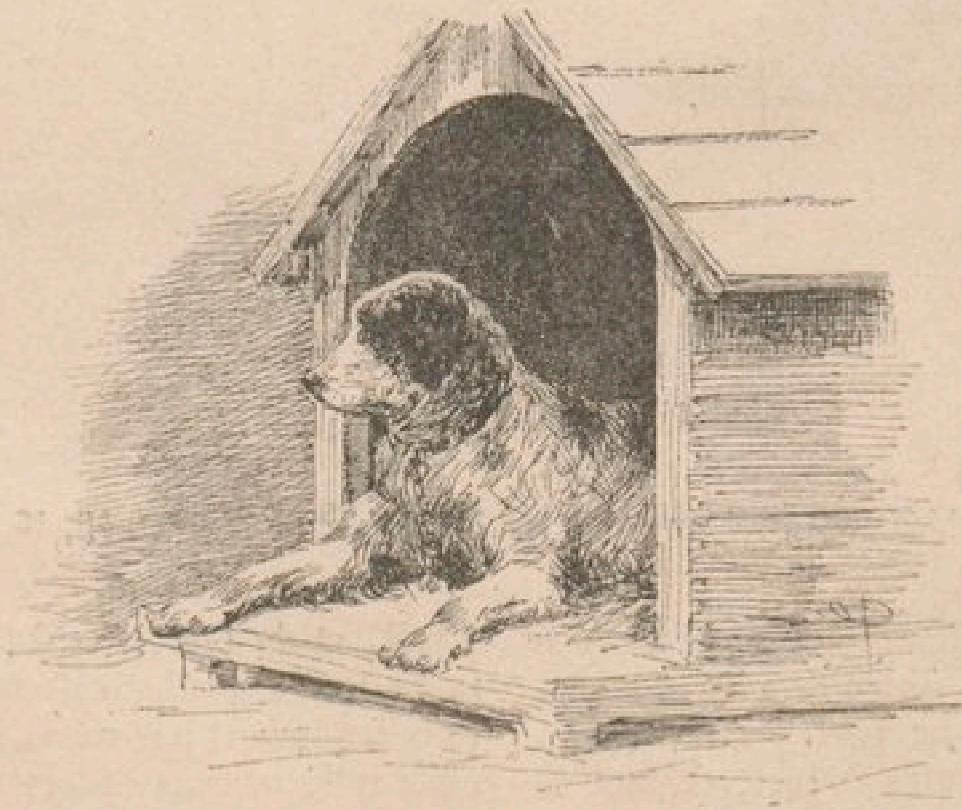
Et avec ce tact exquis, l'enfant avait compris qu'il serait dur à la famille Plouherno d'entendre vanter la cause de leur séparation.

Cette lettre d'Anne fut la première date de la correspondance qui s'établit par la suite, et ne fut pas moins utile pour les progrès de l'enfant dans l'art de l'écriture.

Oui, Petit Ange avait raison quand elle pensait qu'elle aimait mieux sa Bretagne que la grande ville qui les avait attirés, et une circonstance prouva clairement cet attachement.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Huit jours avant son entrée définitive au Conservatoire, la bonne concierge prit Jeanne à part et se mit en devoir de lui expliquer qu'elle ne pouvait se présenter ainsi vêtue devant les professeurs. A ces mots, la fillette pâlit un peu; mais trop polie pour contredire une étrangère, et trop timide pour hasarder une opinion, elle ne répondit rien. Qui ne dit mot consent, pensa la brave femme, et immédiatement elle organisa une sortie pour acheter ce qui, selon elle, était de toute nécessité à l'enfant. Celle-ci, sans répondre, courut prévenir Joël, et là, en termes indignés, elle lui fit part de la proposition qui venait de leur être faite.

Le vieillard, qui trouvait Jeanne très gentille sous sa petite coiffe, fut d'abord de son avis. Puis, petit à petit, il en arriva à croire que la concierge avait peut-être raison. Elle était Parisienne et devait s'y entendre mieux que n'importe qui.

Ce fut en vain que Petit Ange protesta, pour la première fois en désaccord avec le violoneux, regardant comme une profanation ce changement de costume. Joël, avec l'entêtement des vieillards, maintint son opinion. Il n'y avait qu'à s'incliner. C'est ce que fit la petite fille, dévorant son chagrin au fond de son cœur.

Le lendemain donc elle dut s'exécuter et partir en compagnie de sa persécutrice pour acheter des effets que, dans son antipathie, elle trouva affreux. En rentrant, Petit Ange les serra sans vouloir les regarder et fit la sourde oreille lorsque la concierge, enchantée de son acquisition, voulut en faire montre au musicien.

L'horloge, qui vint à sonner sept heures, la fit descendre et débarrassa l'enfant d'une corvée qu'elle redoutait.

Le jour qui devait consommer le triomphe du goût de la concierge et le sacrifice de Jeanne se leva enfin, impatiemment attendu d'un côté, encore plus redouté de l'autre. Et aux angoisses d'un jour d'examen s'ajoutait dans l'esprit de la fillette l'horreur que lui donnait son instinct féminin de la toilette qu'elle devait endosser. Le moment de partir était arrivé. Petit Ange, qui avait reculé autant qu'il lui était possible, se vit enfin obligée de commencer sa toilette. Quand elle parut devant Joël, celui-ci ne put retenir un cri de surprise. Ce cri alla



« Père Joël, oh! père Joël, que je suis laide! »

droit au cœur de l'enfant, et la coquetterie de la femme vibra douloureusement. Elle ne put retenir ses larmes.

« Père Joël, oh! père Joël, que je suis laide! Pourquoi ne voulez-vous pas que je mette ma coiffe? »

Ce chagrin émut le vieillard. Il sentit qu'il avait eu tort, et, voulant réparer sa faute, il embrassa la petite fille et lui dit bien doucement :

« Voyons, ne te tourmente pas ainsi. Tu la remettras, ta coiffe, puisque tu y tiens tant. »

Mais une réflexion vint soudain l'interrompre.

« Et la concierge, qu'est-ce qu'elle dira? »

La concierge! Jeanne s'en occupait bien. N'était-ce pas elle la cause de tout le mal?

Mais, comme le violoneux semblait tenir à ne pas la froisser, elle eut tout d'un coup une idée. Radieuse maintenant à la pensée qu'elle ne mettait pas ces défroques, elle s'écria gaiment :

« Eh bien! nous ne la fâcherons pas, la concierge, père Joël. Je sortirai habillée de cette façon; puis, dans une porte, j'enlèverai ce chapeau et ce manteau, et je remettrai mon fichu et ma coiffe. »

Elle avait prononcé les mots chapeau et manteau avec un dédain inexprimable.

« Allons, tu as de l'imagination, petite. C'est entendu. Seulement, tu sais, il ne faut pas se faire comme ça des misères pour ta toilette.

— Oh! bien sûr, père Joël, répondit-elle, accommodante. Cependant, ajouta-t-elle avec une moue délicieuse, il est bien permis de ne pas se rendre laide.

— Ce n'est pas de ton âge, ces questions-là, » répondit prudemment le musicien, qui ne se sentait pas de force à entamer une pareille discussion.

Il était grand temps de partir. Joël prit son chapeau; Jeanne enveloppa soigneusement le petit paquet qui lui était nécessaire, et ils se mirent en route, le vieillard oublieux de ce qui venait de se passer, la petite fille un peu honteuse de sa mise et tremblant de faire quelque rencontre importune.

Par bonheur, personne ne se trouva sur leur chemin que l'inévitable concierge, plantée sur le seuil de sa porte. Elle attendait impatiemment l'enfant, et à son arrivée elle poussa des exclamations émerveillées. A vrai dire, elle n'avait pas tout à fait tort, la brave femme. Si la mise que Petit Ange avait jugée horrible était en effet dépourvue de toute élégance et formait un ensemble des plus bizarres, l'enfant pour cela n'en était point enlaidie, comme elle voulait bien le dire. Le chapeau de paille noire, garni de la plus excentrique façon, n'en faisait pas moins ressortir l'or de ses cheveux bouclés et encadrait à merveille l'ovale de la figure. Le manteau, d'une couleur des plus voyantes, dégageait la taille svelte de la fillette.

« Quel amour que cette enfant! s'écria Mme Cassoul. Voyons, monsieur le Mat, que dites-vous de mes emplettes? Est-ce assez joli, et comme ça lui va bien à cette petite mignonne! On dirait là, bien sûr, que ça a été fait pour elle. »

Le verbiage de la concierge dispensa Joël de répondre, et comme décidément il se faisait tard, il coupa court à ces démonstrations, et partit avec Jeanne.

Ce ne fut qu'après avoir tourné une première rue que, entrant sous une porte cochère, Petit Ange procéda au travestissement.

Mais bien différente était la petite Bretonne, qui sortit de dessous la porte, de celle que l'on voyait tous les jours, accompagnée du père Joël ou du gros terre-neuve. Oui, la coiffure de Jeanne se ressentait de l'absence du démêloir et de la modeste glace qui lui renvoyait ordinairement son image. Toutefois la mignonne créature sortit encore triomphante de cette nouvelle épreuve. Ses cheveux, non retenus comme à l'ordinaire, avaient vivement profité de cette liberté provisoire et auréolaient délicieusement le visage de l'enfant. La coiffe, qui se posait dessus, semblait trop étroite pour retenir les mèches rebelles. Celles-ci voltigeaient sous les caresses du vent et accroissaient le désordre.

Jeanne remporta un véritable triomphe au Conservatoire. Le charme et la douceur enfermés dans toute sa personne, joints à la vive intelligence qui éclairait son regard, lui conquirent immédiatement les faveurs de ses nouveaux professeurs. Quant aux élèves, l'enthousiasme tourna au délire. C'était à qui embrasserait la gentille Bretonne. Chacun voulut savoir son nom, et aux questions multipliées Jeanne répondit naïvement en levant sur le groupe qui l'entourait sa prunelle bleue :

« Petit Ange. »

Cette réponse, faite cinq ans auparavant, dans l'hospitalière maison des Goulien, l'enfant la rééditait dans cette salle de concert, à Paris. Elle avait jugé tout naturel de dire ce nom à ces jeunes filles, ses nouvelles compagnes, trouvant doux de s'entendre appeler du surnom charmant de son enfance par les jolies bouches de son gracieux entourage.

Toutes répétaient à l'envi, en redoublant leurs caresses :

« On ne pouvait mieux la nommer. Petit Ange, c'est aussi sous ce vocable que tu seras connue ici, et nulle désignation ne conviendrait mieux à ta mine de chérubin. »

De ce jour, elle fut adoptée par les maîtres et les élèves. Les premiers voyaient en elle un sujet vraiment hors ligne, les secondes n'auraient pu la jalouser pour ses aptitudes extraordinaires, vu son extrême jeunesse. D'ailleurs, on ne jalouse pas les prodiges.

L'année se passa de la sorte au milieu de l'affection de tous, et Joël se réconcilia tout doucement avec la capitale.

D'ailleurs, il n'avait point à se plaindre. Les réunions hebdomadaires chez M. Delsalle lui avaient procuré quelques relations utiles. Il avait fait la connaissance de plusieurs amateurs de mérite, notamment de deux ou trois femmes du monde, musiciennes passionnées et pianistes ou cantatrices hors pair. Toutes s'étaient intéressées au vieillard et à l'enfant. On les appelait l'un et l'autre à de magnifiques soirées, où leur talent ne s'affirmait pas moins que leur modestie.

Et comme, au contact du grand violoniste, le jeu du vieillard avait acquis tout le moelleux que lui souhaitait naguère M. Delsalle, il arriva qu'à plusieurs reprises les belles mondaines, ajoutant des paroles à quelques-uns des airs bretons importés par Joël, s'offrirent le luxe de servir ces primeurs à leur auditoire de choix et à leurs invités intimes.

Si bien que M. Delsalle en prit quelque ombrage et dit un jour un peu brusquement à le Mat :

« Ah! çà, mon cher, si vous colportez vos mélodies dans tous les salons, que va-t-il rester pour notre opéra? »

Il disait « notre », n'ayant pas encore songé à frustrer le vieillard de sa part de collaboration.

Le vieux Breton fut troublé par cette quasi-semonce. Il répondit à Delsalle qu'à l'avenir il n'accepterait plus d'invitation.

« Hé non! hé non! rectifia le violoniste. Allez-y,

jouez tant qu'on voudra ; mais réservez les bons morceaux pour nous. »

Enfin les examens de fin d'année arrivèrent. Vu son âge, Jeanne ne concourait point. D'ailleurs, elle n'avait encore qu'un an de solfège, et son savoir n'était pas suffisant aux yeux de ses professeurs. L'un d'eux surtout, acharné au travail et qui se tuait à remplir sa besogne, était à cet égard d'une exigence vraiment excessive :

« Ce n'est pas pour faire des tapoteuses de piano, mais des musiciennes accomplies, que nous sommes là, » ne cessait-il de répéter.

Quand les lourdes chaleurs de juillet commencèrent, ce fut pour tous une joie de se préparer aux vacances.

Toujours généreux, M. de Kervéo envoya aux deux exilés la somme nécessaire pour leur permettre de quitter Paris pendant les mois d'août et septembre, car il serait indispensable de se retrouver à l'ouverture même des cours, en octobre.

Ce fut pour les deux Bretons un bonheur sans mélange, un bonheur comme ils n'en avaient jamais goûté.

Les départs ont pour avantage de rendre les retours plus suaves, et rien ne fait mieux chérir la patrie que les longues tristesses de l'éloignement. A mesure que l'heure du revoir se rapprochait, les lettres se faisaient plus pressantes, plus chaleureuses de part et d'autre.

On avait tant de choses à se dire, on voulait se raconter tant d'incidents, que l'on anticipait sur les conversations de tête à tête et que l'on prenait des acomptes sur les entretiens des veillées. Puis, brusquement, la plume s'interrompait au milieu d'un récit ou d'une confidence pour laisser échapper des exclamations impatientes :

« Oh ! qu'il me tarde de te revoir, de vous embrasser ! Quand est-ce que ce jour viendra ? »

Il vint pourtant. Les concours terminés, les médailles et les prix distribués, les noms proclamés et publiés, Paris se vida tout à fait. Déjà le Grand-Prix avait, depuis deux mois, sonné l'heure des premières dispersions pour les mondains. Maintenant c'était le tour des familles auxquelles la Sorbonne, les lycées, les écoles restituaient leurs enfants pour deux mois.

Ce fut avec une ardeur fébrile que Jeanne fit ses préparatifs de départ. Ils n'étaient plus longs, heureusement. Grâce à la protection de M. Delsalle, Joël avait pu gagner quelque deux ou trois cents francs en jouant en certaines réunions. Cette somme était plus que suffisante pour assurer la vie du vieillard et de la fillette pendant les soixante jours de leur existence à Quimperlé.

Enfin le jour tant désiré se leva. Pendant les heures qui restaient à courir jusqu'au soir, Joël et Jeanne coururent Paris, escortés de Pluton, afin d'emporter de la capitale quelques menus cadeaux pour leurs amis. Leur bourse n'était pas suffisamment garnie pour leur permettre de bien fortes emplettes, et cependant ils parvinrent à satisfaire tous les goûts. Le Mat choisit pour Yann et pour Pierre du drap noir en quantité suffisante pour que le tailleur Budic pût leur tailler deux costumes neufs du dimanche. Encore y avait-il assez d'étoffe pour en tirer une veste pour Jean, auquel, en surcroît, Petit Ange apportait un beau couteau de six francs, à quatre lames.



Les deux Bretons s'installèrent dans un compartiment de troisième classe.

Anne allait être religieuse. Elle n'avait jamais été coquette, et d'ailleurs elle faisait elle-même toutes ses toilettes. Jeanne et Joël furent d'accord tout de suite pour lui porter une *Imitation de Jésus-Christ*, bien reliée, bien imprimée sur beau vélin, dorée sur tranches et ornée de gravures teintées.

A neuf heures du soir, Pluton, à son grand regret, entrait dans le fourgon à chiens, et les deux Bretons s'installaient, pour quinze heures, dans un compartiment de troisième classe, à la gare d'Orléans. Ils volaient au-devant du bonheur.

X

COMMENCEMENT D'ÉPREUVES

Deux années se passèrent ainsi, ramenant pendant les deux mois de vacances Joël et Jeanne auprès de la chère famille bretonne. Le troisième printemps se leva. On était au mois de mai ; encore huit jours, et Petit Ange allait faire sa première communion. Ce jour-là, la concierge monta un volumineux paquet à l'adresse de la petite fille. Tout étonnée, celle-ci s'empressa de couper les cordes et le papier qui l'enveloppaient. Alors

aux yeux ravis de l'enfant apparut une jolie toilette de communiante. Rien n'y manquait, depuis les élégants petits souliers blancs jusqu'au voile de fine mousseline. A la joie du premier moment succéda la curiosité. Qui donc avait eu cette charmante attention ? La concierge, interrogée, répondit que c'était un employé de grand magasin qui lui avait tout remis. Enfin, Jeanne, en repliant soigneusement les effets, découvrit une enveloppe. En fille respectueuse, elle la remit à Joël, qui la décacheta. Il en sortit une délicieuse image de parchemin, au dos de laquelle était écrit :

« A notre Petit Ange. Souvenir d'affection de ses compagnes du Conservatoire, qui lui demandent en échange une bonne prière. »

Ils avaient maintenant le mot de l'énigme. Les jeunes filles avaient appris l'événement qui se préparait, et chacune s'était promis d'offrir à la fillette, à leur Benjamine, un petit cadeau. Une d'entre elles eut alors l'excellente idée de faire une cotisation. La somme ayant été assez forte, après une courte délibération, on s'arrêta au choix de la toilette. Celle qui avait pris l'initiative fut chargée par ses amies du choix de l'emplette et de l'envoi. Elle s'arrangea pour que tout fût remis la veille du cours. Le lendemain tout le monde attendit impatiemment l'arrivée de Jeanne. On voulait savoir quelle impression avait ressentie la petite fille. Chacune désirait jouir de son bonheur.

« Elle ne viendra pas. Comme elle est en retard! » commençait-on à murmurer, lorsque la porte s'ouvrit et que Petit Ange fit son apparition.

Tout de suite elle courut au groupe, et là, entourée des jeunes filles, le regard chargé de reconnaissance, les mains tendues dans un geste de tendresse enfantine, elle prononça tout bas :

« Je vous remercie de tout mon cœur, et papa Joël aussi. Vous êtes bien... bien bonnes pour moi. »

Et comme les yeux devenaient humides, la voix tremblante d'émotion, on ne la laissa pas achever. Elle fut saisie, enlevée dans des bras avides de la posséder, embrassée mille et mille fois.

Les premières effusions calmées, Jeanne se dégagea et cria d'un accent triomphant :

« Moi aussi, j'ai une surprise à vous faire. »

Et elle disparut brusquement.

Elle était allée dans le vestibule, où elle avait quitté Joël. Elle prit sa boîte à violon, et elle revint dans la salle, où les élèves intriguées attendaient son retour. Elles furent un peu désappointées en la voyant reparaître ainsi chargée. Personne ne connaissait son merveilleux talent, et elles s'attendaient à quelque morceau d'enfant appris à force de le répéter.

Leur étonnement fut celui de tous ceux qui avaient déjà eu l'occasion d'entendre la petite fille, et l'effet de cette musique ardente et douce comme le caractère même de l'enfant furent tels, que ni la fillette emportée par l'inspiration, ni l'auditoire entièrement sous le charme, ne virent la porte s'entr'ouvrir et le professeur s'arrêter surpris devant ce spectacle inattendu.

Pierre Maël.

(La suite au prochain numéro.)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

La mélodie finit. Les bravos éclatèrent frénétiques. De nouveau Petit Ange fut entourée, caressée, félicitée. Elle se laissait faire, heureuse d'avoir pu causer quelque plaisir, lorsqu'on la vit tout à coup rougir prodigieusement et perdre contenance. Tous les regards suivirent le sien, et chacun put se rendre compte de la cause du trouble de la petite fille. Le professeur s'avançait maintenant, pour questionner à son tour la jeune virtuose. Jeanne, un peu remise, répondit avec sa gentillesse ordinaire et promit de jouer encore après la classe. Le cours fut un peu abrégé, au grand plaisir des élèves, et de nouveau la fillette prit son violon. Elle se surpassa, et, sans la présence du professeur de solfège, on lui eût fait une ovation. Celui-ci, non moins surpris et ravi que ses élèves, complimenta chaleureusement la fillette et lui promit toutes les recommandations possibles pour la suite. Car il espérait bien, lui dit-il, la voir continuer très sérieusement ses études musicales.

Le lendemain, l'enfant entra en retraite, retraite que suivit Joël le Mat aussi scrupuleusement que son enfant d'adoption. S'il fut charmé par les sermons, il n'en fut pas de même pour les chants et les morceaux. Son oreille de musicien fut souvent mise à une dure épreuve. Aussi un jour, prenant vaillamment son parti, il alla offrir ses services au curé. Celui-ci, qui depuis longtemps s'intéressait aux deux Bretons et avait eu sur eux les meilleurs renseignements, avait maintes fois entendu parler du talent de Joël. Mais, artiste lui-même, il se méfiait un peu de ces enthousiasmes populaires et fut quelque peu embarrassé devant la proposition du violoneux. Joël lut sa pensée sur son visage.

« Je vois, monsieur le curé, que vous avez quelque défiance. Après tout, vous ne m'avez jamais entendu, et ce n'est pas l'habitude qu'un pauvre homme comme moi ait un talent quelconque. Aussi je vais vous jouer quelque chose pour que vous puissiez juger. »

Et, sans attendre la réponse du prêtre, il attaqua les premières notes d'un superbe *O salutaris*.

Le curé, émerveillé, accepta sur-le-champ l'offre que lui faisait le naïf Breton, et le quitta enchanté de sa nouvelle recrue. Il se promettait, pour l'avenir, des jouissances infinies.

Le jour de la première communion arriva. Jeanne se rendit à l'église, au rang assigné par le vicaire, qui présidait à la retraite et aux exercices.

Tout entière au recueillement, elle ne s'aperçut pas d'une présence tout à fait inattendue à la place que le clergé avait réservée aux membres de la famille. Quel membre de la famille autre que Joël aurait pu assister à la cérémonie, puisque tous les parents d'adoption de l'orpheline étaient à Quimperlé?

Au moment de l'élévation, soudain les fidèles s'émurent, les voûtes tressaillirent. Un son d'une infinie douceur s'épandait dans les ondes sonores, versant une indicible harmonie dans les âmes.

Et il en fut de même lorsque Petit Ange quitta sa place, les mains jointes, le front pieusement incliné sous son voile, pour aller s'agenouiller à la sainte table. Le même archet, divinement inspiré, fit monter des mêmes cordes suavement vibrantes un chant d'une merveilleuse poésie, où la foi unie à l'espérance jetait ses vœux et ses consolations, et, sous le charme de cette musique céleste, nul n'entendit les pleurs d'une jeune paysanne bretonne, qui, la figure dans ses mains, s'efforçait vainement de comprimer l'émotion de son cœur.

Quelle ne fut pas la joie de l'orpheline lorsque, au sortir de l'église, elle trouva la même paysanne les yeux rouges et humides, debout près de Joël.

« Anne! » s'écria Petit Ange en se jetant au cou de sa sœur.

Oui, c'était Anne, qui était venue de Quimperlé tout exprès pour assister à la première communion de Jeanne. Là, encore, dans cette pure joie, de trop courte durée, hélas! on retrouvait la main de M. de Kervéo. Le gentilhomme avait voulu que l'aînée se transportât à Paris. Il lui avait donné un billet d'aller et retour qui lui donnait droit à une semaine de séjour, et la jeune fille avait prévenu Joël, qui lui avait gardé le secret, afin que la surprise fût plus vive pour l'enfant.

Oh! cette semaine si brève, comme elle fut bien remplie! Que de baisers on échangea, que de projets on forma pour l'avenir! Mais, quoi qu'ils pussent faire, ni Jeanne ni Joël ne parvinrent à réconcilier Anne avec la capitale. Sans doute elle trouva Paris très beau, tout plein d'enchantements; mais par là-même sa crainte s'en accrut. Elle eut plus précise, plus palpable, la notion du danger qu'y courent les âmes, et, détachée du monde pour toujours, la pieuse fille eut hâte de s'enfuir. Le seul chagrin qu'elle éprouva fut de ne pouvoir emmener avec elle les êtres qui lui étaient chers.

Ce fut le dernier bonheur des exilés. Pendant plus de deux ans, ils avaient connu les sourires de la destinée, ils allaient en connaître les tristesses.

L'épreuve commença pendant les vacances qui suivirent, et l'adversité fut cruelle dès le premier coup qu'elle porta.

Quinze jours à peine après l'arrivée à Quimperlé, au moment même où Yann Plouherno faisait les honneurs de la nouvelle maison de bois qu'il occupait aux environs de Kerquilven, la maladie frappa le sabotier et le terrassa sans rémission.

Tout de suite il se rendit compte de la gravité de son mal. Il vit venir la mort et s'y prépara.

« Joël, dit-il au musicien, tu as toujours été l'ami et le conseiller des miens. Je compte sur ton dévouement envers ceux qui vont rester. Anne n'aura plus besoin de moi, puisqu'elle va se faire religieuse; mais Pierre peut devenir un homme de mérite et sortir de sa condition, et quant à mon pauvre Jean, sa mauvaise tête pourrait lui jouer plus d'un vilain tour. La petite a sur lui beaucoup d'influence. A vous deux vous le garderez du mal. »

Puis il appela ses enfants l'un après l'autre et leur parla en véritable sage auquel la vie a été dure, mais que sa conscience a récompensé.

Il dit à Anne quelques mots seulement, sachant bien que, selon la parole du Christ, « elle avait choisi la meilleure part, » lui recommandant de prier pour lui et ses frères, de les voir toujours du fond du cloître, de ne point oublier l'enfant que le sort leur avait donnée pour sœur et compagne.

Avec Pierre, le mourant fut plus grave encore. Il lui prit la main, tandis qu'il posait l'une des siennes sur la tête du jeune homme, et, le regardant profondément, il lui adressa des paroles qui avaient l'air d'une prophétie.

« Tu es l'aîné des deux frères, et l'homme qui s'en va a les yeux plus clairvoyants que les autres. Tu as été un bon fils, tu seras un honnête homme, je vois revivre en toi les destinées d'une race. Souviens-toi de ton père, qui n'aura été que le chaînon obscur du lien par lequel tu te rattacheras à tes origines. Travaille comme tu l'as fait jusqu'ici, et que Dieu bénisse en toi les efforts d'un sang régénéré. »

Ces paroles étaient une énigme. Pierre n'essaya pas de la déchiffrer. D'ailleurs, le chagrin ne lui laissait point l'esprit libre.

Les adieux de Yann à Jean furent mêlés de larmes. Il embrassa à plusieurs reprises l'enfant avec de douces recommandations.

Enfin, attirant à lui Jeanne, qui sanglotait dans un coin de l'humble demeure :

« Et toi, dit-il, toi qui nous es venue comme un bon ange, demeure ce que tu as commencé d'être, la consolation et la joie de ceux qui t'ont connue et qui t'aiment. Sois le guide et l'espoir de tes frères, soutiens le vieillard qui s'est donné à toi. Tu n'es pas de mon sang; mais qui peut dire si mon sang ne se mêlera pas au tien? »

Ce furent les dernières paroles du sabotier. Cet homme étrange, qui avait toujours vécu en saint, avec une intelligence supérieure à sa condition, conserva tout le calme, toute la lucidité de son esprit jusqu'au dernier moment. Il mourut, le sourire aux lèvres, et l'agonie lui fut épargnée. Ce fut un matin qu'il s'éteignit, à l'heure où la forêt s'éveillait sous les larmes de l'aube, aux premières caresses du soleil. Il demanda qu'on ouvrît la fenêtre en face de son lit, embrassa d'un dernier coup d'œil les vertes perspectives illuminées et poudrées d'or par les rayons. Puis, les paupières bien ouvertes, il retomba sur l'oreiller, les prunelles désormais pleines des splendeurs de la nature et fixées sur les gloires d'un autre monde, tandis qu'un souffle aussi léger que celui d'un enfant s'exhalait de sa poitrine.

Tel fut le premier deuil de Jeanne, et ce deuil commença la série des souffrances.

La mort de Yann, en effet, sonna l'heure de la dispersion de la famille. Anne entra sur-le-champ au couvent, où depuis si longtemps on attendait sa venue. Pierre, qui petit à petit avait ramassé un pécule de deux cents francs environ, voulut se rendre à Brest pour s'y livrer à des études spéciales. Celui-là avait une volonté puissante, et la vocation avait fait résonner son appel impérieux à ses oreilles. Il avait résolu d'être marin, et à quinze ans se trouvait à la limite d'âge.

Jean, seul, préféra vivre dans la forêt. Il n'était point ambitieux, et l'indépendance un peu sauvage de son caractère s'accordait mieux de la liberté des bois, du grand souffle et de l'existence fière de ce demi-désert. Il serait toujours temps de voir les villes, quand la conscription l'appellerait.

Joël et Jeanne n'achevèrent donc pas les vacances à Quimperlé. Tristement ils reprirent le chemin de Paris.

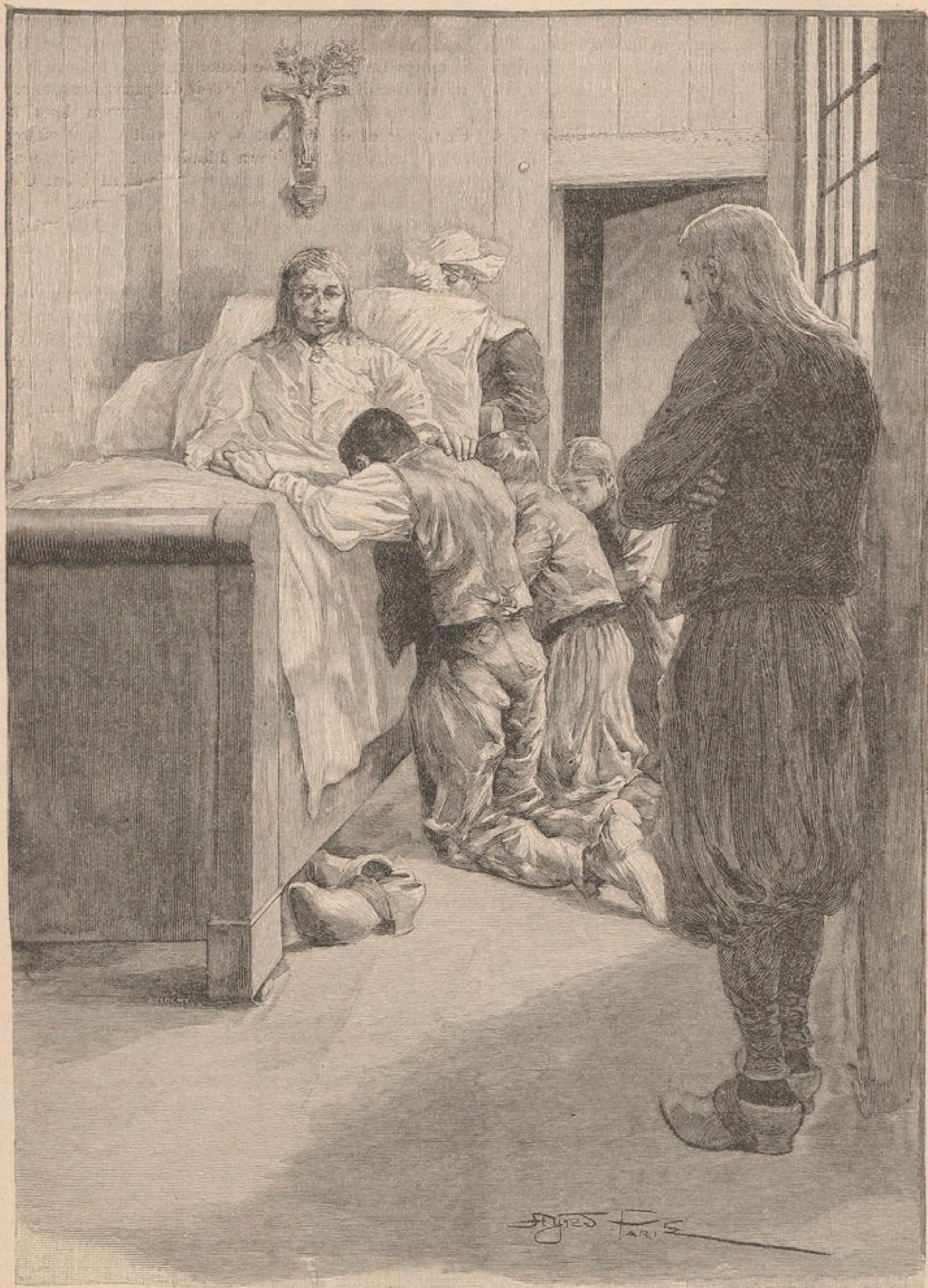
Une dernière fois la fillette fit, en compagnie de Pluton, la visite des lieux chers à son enfance. Depuis qu'elle habitait la capitale, les exigences de sa nouvelle voie lui avaient fait adopter le costume de la ville, et elle le portait avec l'aisance et la grâce d'une vraie demoiselle.

Mais en cette circonstance elle voulut revêtir ses atours de Bretonne. Elle avait trop grandi pour que ses jupes et ses corsages d'autrefois pussent lui servir encore. Mais il lui restait sa jolie coiffe et sa collerette de dentelles. Elle les reprit avec joie. Alors, belle comme la plus jolie *pennherrez* de la région, elle prit, avec Joël et le chien, le chemin de tous les lieux qu'avaient aimés ses premières années.

Ce fut une longue journée de promenade. Ils allèrent à Cloh'ars, et de là au Pouldû, où les Goulien firent fête à leurs amis, si près de devenir célèbres.

Eux aussi avaient prospéré, les honnêtes hôteliers. Et à côté de la modeste demeure, habitée toujours, du reste, par le brave ménage, s'élevait maintenant une belle maison blanche, construite selon le modèle des villes. Malgré les instances de la mère Goulien, qui aurait bien voulu les garder pour le dîner et leur offrait même une chambre pour la nuit, Joël et Jeanne firent leurs adieux. Ce n'était plus les « au revoir » des années précédentes. Savait-on maintenant quand on se reverrait, si jamais même le violoneux, que ce deuil récent avait vieilli et courbé, reviendrait dans sa chère Bretagne? Et l'orpheline, que le malheur avait mûrie, prise d'une invincible tristesse, ne put retenir ses larmes en quittant ses vieux amis.

Du Pouldû, les voyageurs suivirent la côte pour se



Avec Pierre, le mourant fut plus grave encore. (P. 54.)

rendre à Kernevénas. Et là, sur la plage entourée de rochers, Pluton, qui courait en avant, s'arrêta soudain. Puis, le cou tendu vers la mer, il poussa un long aboiement qui résonna tristement sur la grève sonore.

Jeanne s'était senti frissonner. Où donc avait-elle déjà entendu ce cri lugubre? Car depuis lors l'animal n'avait jamais aboyé de cette façon. Alors, à l'horizon, sur ces vagues pleines de sombres replis, la mémoire de l'enfant lui fit entrevoir une scène terrifiante. L'œil dilaté, la main tendue vers l'abîme, tout son corps raidi par une épouvante sans nom, la petite fille retraça d'une voix entrecoupée l'horrible drame. Elle voyait la barque désemparée, la nourrice se lever échevelée, à moitié vêtue, danser en chantant, les hommes mourants de faim s'approcher d'elle, un couteau à la main. Puis, au milieu du silence, elle percevait une plainte rauque, déchirante, et, comme si le chien eût conscience de ce qui se passait en elle, de nouveau il fit retentir le cri atroce qui avait ravivé ces tristes souvenirs.

C'en était trop. Petit Ange, brisée par les émotions, ferma les yeux. Une détente s'opéra, et, chancelante, elle vint tomber dans les bras du vieillard. Joël, lui aussi, tout à ses souvenirs, la soutint; mais, inconscient de ce qui se passait, absorbé par sa propre vision, il murmura :

« C'est là,... oui, c'est bien là que je l'ai trouvée,... c'est toujours le même varech... Oh ! merci, mon Dieu, de m'avoir donné une enfant ! »

Cette voix ranima l'orpheline. Elle répéta, en entourant le cou du vieillard de ses bras caressants :

« Oui, c'est là... que Dieu m'a donné un père. »

Et l'adorable enfant prononça ce mot avec un tel accent, que le violoneux se sentit payé de tous ses sacrifices. Une joie inonda son âme. C'était la première fois que Jeanne lui donnait ce nom, seul, sans l'accompagner de « Joël », ainsi qu'on l'appelait partout. C'était ainsi que désormais elle nommerait ce vieillard, qui avait eu pour elle toutes les tendresses, tous les dévouements.

Maintenant, il se faisait un peu tard, on n'aurait que le temps de passer par le cimetière et de retourner dormir la dernière nuit sous le toit du pauvre sabotier.

Ils rappelèrent Pluton, et de nouveau tous trois cheminèrent de concert vers le petit village où reposaient les restes de Yann Plouherno. Ce village avait nom Baye. Joël et Jeanne le connaissaient bien. C'était le plus rapproché de la cabane des Plouherno.

Après avoir confié le chien à un paysan, ils entrèrent pieusement recueillis dans le cimetière et se dirigèrent vers la tombe fraîchement close.

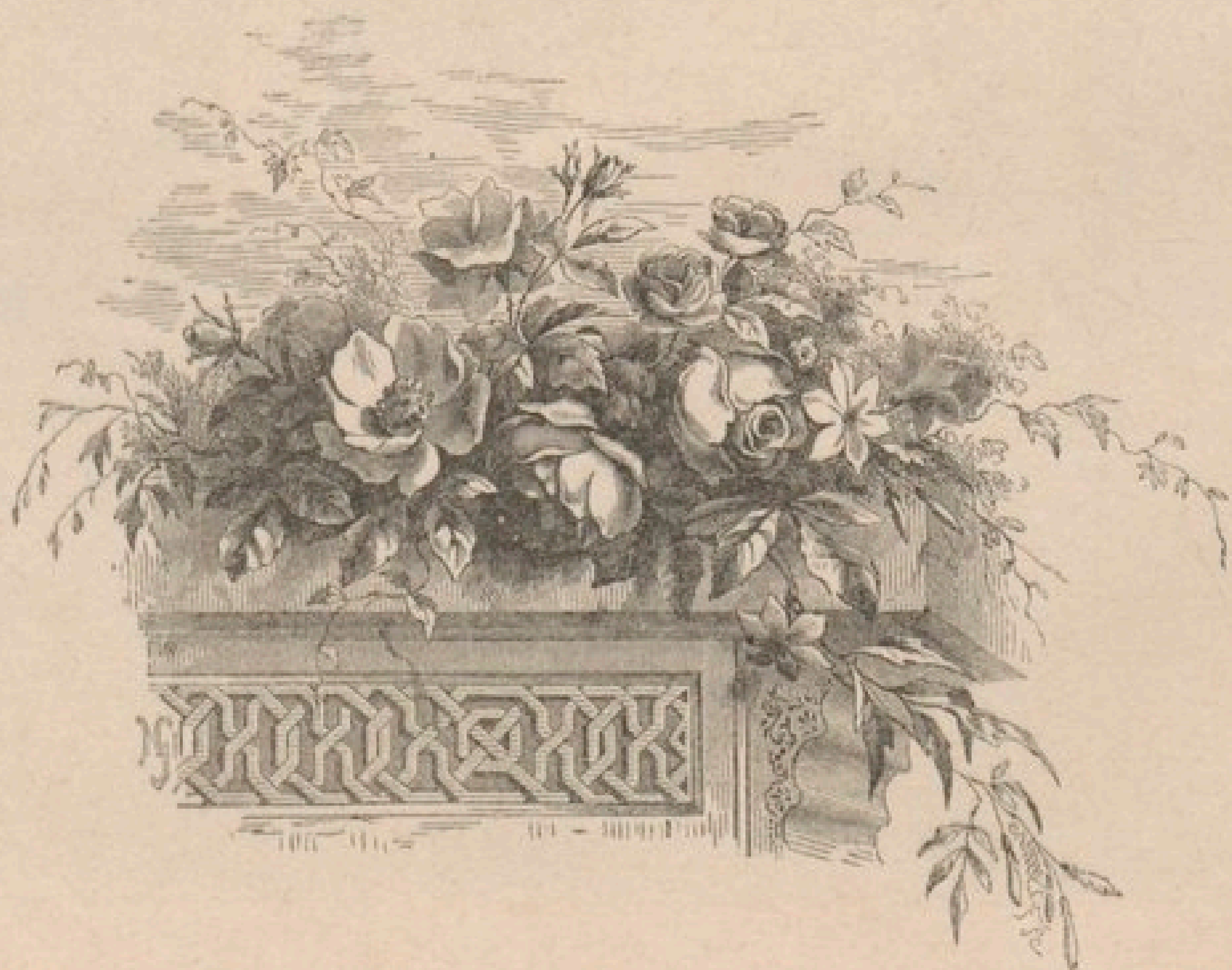
Ah ! ces cimetières bretons, ils ont tous un aspect de désordre lamentable. On n'y respire pas moins un air apaisant qui a le don de consoler les âmes. Là, point d'allées ratissées; l'herbe pousse au hasard; point de cyprès taillés. Les ronces croissent en liberté; point de monuments luxueux, mais une simple pierre de granit sur laquelle est gravé le nom du mort.

Le vieillard et l'enfant marchèrent vers une tombe, la seule peut-être qui fût en ordre. Une gerbe de fleurs la recouvrait entièrement. Ils y joignirent leur propre offrande; puis, s'agenouillant sur la terre remuée, ils s'absorbèrent tous deux dans une fervente prière.

Joël, les yeux fixés sur la croix, méditait, demandant à Yann d'intercéder pour lui, afin que sa mort fût aussi douce. Jeanne, la tête cachée dans ses mains, pleurait. Elle pleurait le père qu'elle avait perdu, l'intimité familiale disparue maintenant que tous les membres s'étaient dispersés. Elle pleurait, n'ayant pas la force de demander la résignation.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)





Ce fut un spectacle étrange que ce vieillard et cet enfant jouant pour un mort. (P. 57.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Joël le premier se releva, et, ouvrant l'étui qu'il avait emporté, il en tira son violon. Petit Ange, un peu étonnée d'abord, comprit bientôt et l'imita. Alors, sans qu'aucune parole eût été échangée entre eux, ils préludèrent sur une mélodie préférée de l'humble sabotier. Et ce fut un spectacle étrange que ce vieillard et cette enfant, debout au pied d'une tombe, au milieu de ce cimetière désolé, jouant pour un mort.

La nuit tombait petit à petit, enveloppant les arbres et les croix d'ombres bizarres. Le vent qui bruissait à travers les feuilles ressemblait à une plainte monotone. Et les violons chantaient toujours. Les musiciens, envahis eux aussi par cette poésie pleine de mélancolie, donnaient aux cordes des vibrations d'une grande douceur, à l'archet un moelleux inaccoutumé. C'était une voix mystérieuse et sainte qui murmurait dans leur cœur et leur inspirait ces merveilleux accords.

Ils se surpassèrent, et Yann dut tressaillir de joie dans sa tombe, pendant l'audition de sa musique préférée.

Ils avaient fini, et, après avoir refermé les étuis, de nouveau ils tombèrent à genoux.

Joël à son tour pleurait silencieusement, tandis que Jeanne, les mains jointes, la tête inclinée, sanglotait. Il leur semblait plus affreux ce départ qu'aucun des précédents. Les autres, malgré la tristesse de la séparation, étaient adoucis par l'espoir du retour. Et maintenant ils n'avaient plus d'occasion de revoir le pays aimé. Ils laissaient derrière eux deux tombes. Le cloître n'en est-il pas une, puisque c'est une séparation complète entre la religieuse et le monde? Anne était perdue pour eux, et ils venaient d'enterrer le chef de la famille, Yann Plouherno. Pierre parti, il ne restait que Jean, et Jean serait certainement plus souvent chez les autres qu'indépendant. Il n'était pas d'âge à avoir un foyer. Ce n'était donc plus l'au revoir, c'était l'adieu.

DEUXIÈME PARTIE

I

UNE FAMILLE MODERNE

M. Myrio, grand entrepreneur et fournisseur de l'arsenal de Lorient, s'était retiré à Guidel après fortune faite. Et quelle fortune! La voix publique ne lui attribuait pas moins de dix millions. Il fallait en réalité réduire ce chiffre de moitié.

M. Myrio n'était Breton que de nom et de tête. Il en avait l'entêtement. Pour le cœur, il tenait d'ascendants venus des quatre coins de la France, et plus spécialement de la Normandie. Il pouvait aimer à sa manière, mais avec toutes sortes de précautions et de ruses, et certainement avec beaucoup d'égoïsme.

Sa femme, Léopoldine Tancarville, — Mme Myrio, ainsi que la dénommait son mari quand il parlait d'elle à la troisième personne, — était Normande également, et du meilleur cru, du pays où le cidre abonde, puisqu'elle sortait de la vallée d'Auge. Elle n'avait, à vrai dire, aucune méchanceté, mais était si près de ses écus, que tout le monde la proclamait d'une avarice sordide. Or cette femme avare était la plus prodigue des mères à l'égard du plus dépensier des fils. Albert Myrio, en effet, ressemblait à ces gentilshommes du siècle dernier, qui se ruinèrent au jeu et s'achevèrent dans la rue Quincampoix, aux guichets du fameux banquier Law. Il était de force à manger en quelques mois toute la fortune paternelle, ce qui lui avait valu déjà force réprimandes de l'entrepreneur en retraite et nombre de complaisances inavouées de la part de sa mère.

Au physique assez beau garçon, il ne brillait par aucune qualité morale. Il vivait le plus long de son temps et mangeait le plus clair de sa pension à Paris, sous prétexte d'études de droit, qu'il avait menées assez rondement jusqu'à la licence, mais qu'il éternisait depuis qu'il préparait son doctorat.

Ceci était dû à une gloriole de madame sa mère, et Léopoldine avait rompu à ce sujet bien des lances avec son mari.

L'honnête et dur travailleur qu'avait été Myrio ne comprenait rien à la vie de paresse que menait son fils dans la capitale. Il n'y trouvait pas d'excuse, pas même d'explication, et ses principes, très rigoristes, s'énonçaient en une formule invariable :

« Il ne faut pas vouloir cracher plus haut que son nez. Pourquoi le garçon s'acharne-t-il à conquérir un diplôme qui ne lui servira de rien, tandis qu'ici je me charge de l'établir, quand et comme il voudra, en lui laissant la suite de mes affaires? Est-ce que le nom de Myrio a besoin de parchemin pour être avantageusement connu? Il suffit que je prenne Albert par la main, que je le conduise à M. le préfet maritime de Lorient, en lui disant : « Monsieur l'amiral, voilà mon fils que je vous présente. Il est digne de son père, et le gouvernement me connaît. Personne ne fera mieux que lui, j'en réponds. D'ailleurs je suis encore là pour lui apprendre son métier et lui montrer comment on vient aux adjudications de l'État, pour la fourniture des matériaux et l'embauchage des hommes. »

A chaque vacance que s'offrait cet oisif très occupé, il entendait la même chanson. Mais il avait une manière à lui d'accueillir la leçon paternelle. Élégamment il tirait de sa poche un étui à cigares en peau de crocodile, et s'empressait d'offrir au bonhomme, qui n'avait fumé de sa vie que la pipe, des *conchas* ou des *imperialès*, dont le parfum seul était une garantie. Et clignant l'œil gauche, ce qui permettait au droit de décocher un rayon qui soulignait ses fines railleries, il répondait d'une voix molle et grasseyante :

« Voyons, papa, voyons, vous voulez rire, n'est-ce pas? Votre bonne opinion de ma personne me flatte vivement. J'oserai même dire qu'elle me touche aux fibres les plus secrètes de mon affection filiale et de ma légitime vanité. Mais, en conscience, où avez-vous pris que je possédasse des aptitudes au noble labeur que vous me destinez? Regardez mes pieds et mes mains. Je chausse du 39, ô mon digne père! et je gante à l'avenant. Que ferais-je dans des sabots, les mains au vent de mer et au froid? Comparez donc un peu votre charpente d'athlète à mon ossature « fin de siècle », et dites-moi si je vous parais capable de poursuivre l'ennoblissante mais rude besogne à laquelle vous devez votre fortune, vaillamment gagnée, je suis le premier à le reconnaître. Non, mon père, vous ne voudrez pas contredire aux lois de la nature et aux proverbes, ces fruits de la sagesse des nations. Or la nature, gravement et sûrement étudiée par des savants et des philosophes qui siègent sous la coupole de l'Institut, a fait connaître ses lois. Elles veulent que, par une dégénérescence qui est un progrès, plus le tronc de l'arbre est robuste et massif, plus son fruit soit grêle et savoureux. C'est mon cas. Je suis le fruit essentiellement savoureux de l'arbre des Myrio. Quant au proverbe, ne dit-il pas : « A père avare, fils prodigue? »

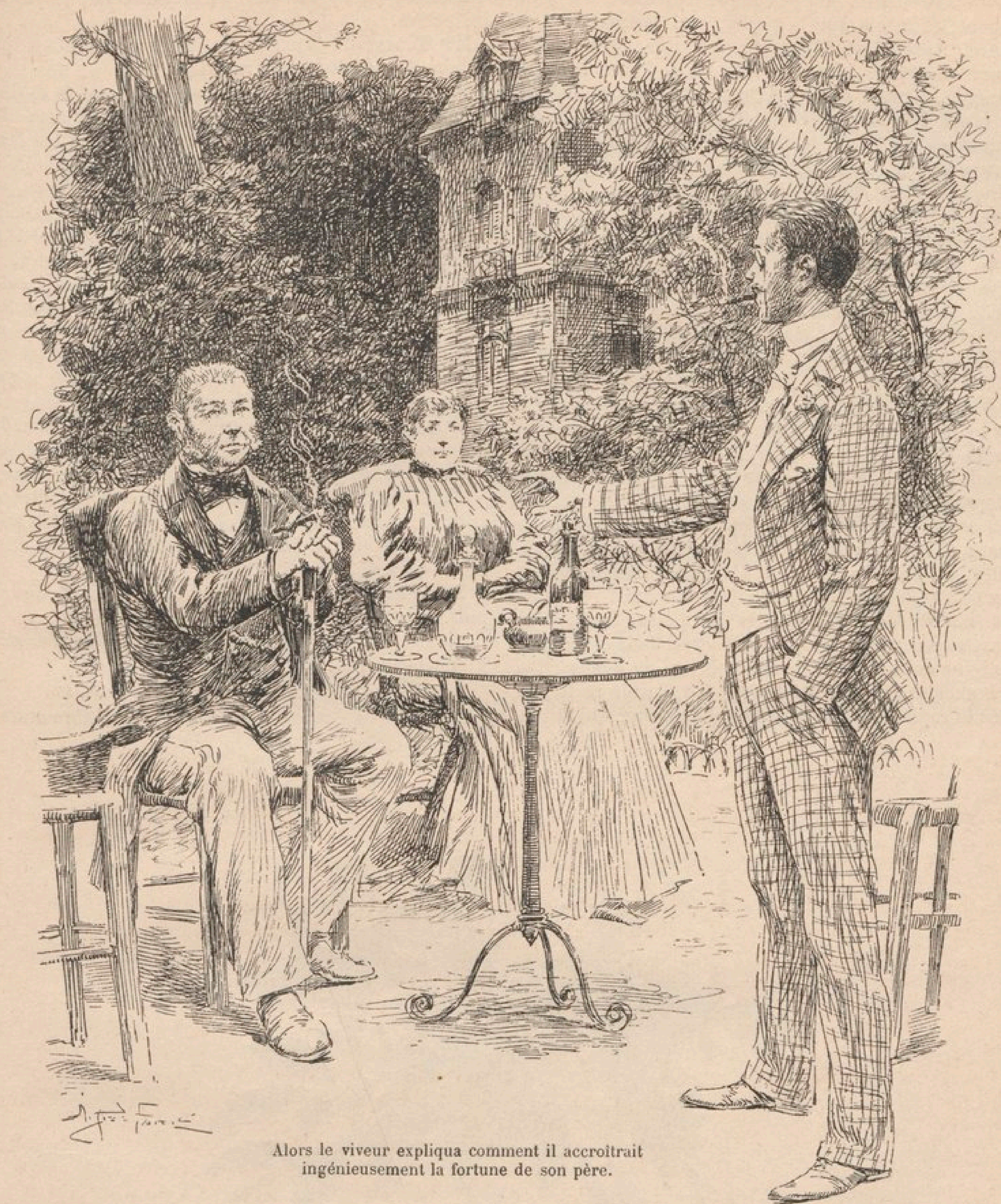
A ces déclarations vraiment drôles, Léopoldine se pâmait de rire. Mais Myrio père ne prenait pas tout à fait ainsi les choses. Il avait un premier mouvement d'humeur, et courait sus à son fils, les poings fermés, criant :

« Alors, gredin, canaille, je n'ai eu d'autre mission en ce monde que de ramasser de l'argent pour que tu le manges? »

Albert faisait un bond en arrière pour se dérober à la caresse des terribles doigts, et prouvait ainsi l'élasticité de ses muscles des jarrets. Mais comme le fruit savoureux de l'arbre des Myrio n'était point un sot, il s'en fallait, il désarmait sur-le-champ l'ire paternelle par quelques réflexions marquées au coin du sens pratique.

« Que je mange les belles rentes que vous m'avez assurées? peut-être; c'est dans l'ordre. Mais que bêtement j'entame le capital, il n'y a pas de danger. Et si je reconnais l'omnipotence des lois de la nature, je n'admets point l'infaillibilité de la sagesse humaine. Je m'inscris donc en faux contre le proverbe. D'ailleurs il y a plusieurs manières d'être entrepreneur, et je compte vous démontrer bientôt que la mienne vaut largement la vôtre.

— Comment ça, pour voir, mauvais garnement que tu es? »



Alors le viveur expliqua comment il accroîtrait ingénieusement la fortune de son père.

Alors le viveur expliquait à son père les moyens ingénieux auxquels il saurait recourir pour accroître la fortune de son père. Ne vivons-nous pas en un temps où l'homme d'intelligence n'a plus besoin de travailler pour vivre, où l'argent travaille pour lui? Quoi de plus simple que de faire rendre au capital tout ce pour quoi il est fait? Et n'est-ce pas là le grand problème social d'assurer à quelques-uns le superflu, en laissant au nombre tout juste le nécessaire?

Le vieil entrepreneur écoutait avec méfiance son fils exposer ses théories. Il hochait la tête :

« Tout ce que tu me dis là est peut-être très fort, mais ça me paraît très compliqué et surtout pas trop propre. »

Mais sa claire cervelle de parvenu laborieux recevait néanmoins les illuminations de ce génie retors, et son honnêteté naturelle finissait par s'accommoder de ces principes étranges, car Albert employait de préférence certains arguments d'une incontestable puissance sur l'esprit malgré tout un peu naïf du bonhomme Myrio :

« Comprenez-moi bien, papa. Vous avez travaillé sur le fer et le bois, sur le cuivre et l'acier, qui sont des

valeurs matérielles. Moi je compte travailler sur l'or et l'argent, et même sur le papier, qui résume l'un et l'autre. Après tout, l'argent, c'est une marchandise comme une autre, et qui subit la loi de l'offre et de la demande, n'est-il pas vrai? Quoi d'étonnant alors, s'il est tantôt très cher et tantôt bon marché? La loi du commerce, c'est la concurrence, et l'on ne fait pas la concurrence si l'on a des scrupules. »

Puis il entrait dans le détail des opérations. Il s'entendait à merveille aux questions de banque et d'agio; il s'y jouait en quelque sorte comme un poisson dans l'eau, et peu à peu l'esprit d'abord inquiet du père Myrio reprenait confiance et s'émerveillait de voir avec quelle aisance ce petit crevé, « fruit » indigne de la forte sève, se mouvait au sein des problèmes les plus délicats de la finance.

Mme Myrio, elle, manifestait ouvertement ses sympathies. Albert n'était pas seulement un « monsieur » par les habits; il l'était surtout par sa manière de vivre, par la désinvolture avec laquelle il traitait toutes les questions auxquelles elle, naguère campagnarde, ne comprenait rien du tout. A dire le vrai, Léopoldine Tancarville avait reçu ce qu'on est convenu d'appeler une excellente éducation. Dans l'institution de demoiselles, à Paris, où elle avait été initiée aux mœurs et aux usages de la « bonne société », elle avait rencontré des multitudes d'importantes héritières, mais d'un degré supérieur au sien. Le frottement de la civilisation moderne avait dégrossi de bonne heure ces demoiselles, et beaucoup avaient, par le seul fait d'avoir vu le jour dans la capitale, ce je ne sais quoi de raffiné qui fait les Parisiennes pleines de verve, d'élégance et presque de distinction.

Mlle Tancarville n'avait pris de cette éducation que certains dehors de bonnes manières.

Malheureusement le naturel avait vite repris le dessus, et la fausse demoiselle avait promptement dépouillé le maquillage moral de son éducation. Avec l'âge était venu l'épaississement des habitudes, des traits et de la taille, et la Normande grasse, haute en couleurs, au verbe insolent, au rire bruyant, ne savait plus s'habiller sans tapage, à grand renfort de chaînes, de bracelets et de bagues, ni mettre de gants sans les faire craquer.

Elle était suffisamment intelligente pour comprendre que nul ne se trompait sur la vulgarité de ses origines. Aussi affectait-elle d'en tirer vanité, étant de « ceux qui se font eux-mêmes », et qui ont droit au respect des pauvres et des malheureux, parce qu' « il vaut mieux faire envie que pitié ». Elle avait été toute joyeuse de constater qu'avec Albert la race avait monté de bien des degrés sur l'échelle du perfectionnement social, et son jugement balourd, séduit par ce progrès malsain, s'enorgueillissait du reflet qu'elle en supposait rejaillir sur elle-même, sans s'apercevoir que ce qu'elle prenait pour une amélioration de la race n'en marquait que la dégénérescence.

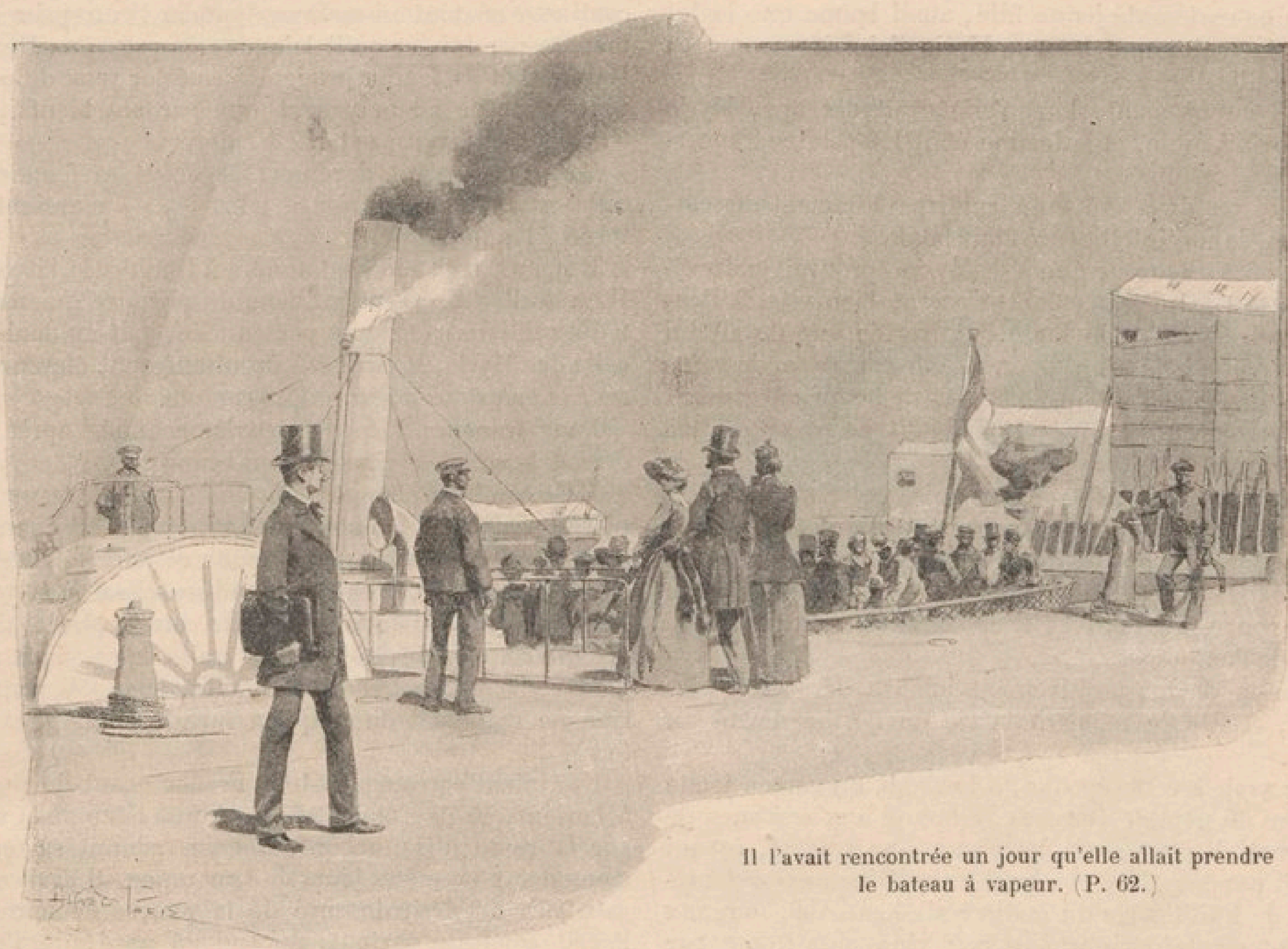
Mais elle était heureuse ainsi et ne désirait rien de plus.

Si elle n'avait guère aimé, en revanche elle avait grandement haï.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)





Il l'avait rencontrée un jour qu'elle allait prendre le bateau à vapeur. (P. 62.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

M. Myrio, en effet, possédait une nièce, fille d'une sœur aînée qui avait été pour lui une seconde mère. Cette sœur, mariée à un homme de lettres, mort très jeune, n'avait eu guère pour vivre que les secours à elle adressés par son frère reconnaissant. Et même l'entrepreneur avait fort bien fait les choses. Il avait appelé près de lui sa sœur et la fille de celle-ci, nommée Berthe. Il leur avait assuré la vie large, luxueuse même, à ses côtés, et Mme Claudon aurait eu toutes sortes de raisons de bénir son veuvage, si elle n'avait été de ces créatures d'une sensibilité morbide dont l'âme une fois blessée ne guérit plus. Or le nommé Claudon, son mari, écrivain sans talent, mais non sans vices, l'avait rendue horriblement malheureuse, ce qui n'avait point empêché la pauvre femme d'adorer cet époux indigne, ce qui ne l'empêcha pas davantage de le pleurer au point d'aller le rejoindre au bout de trois années de veuvage. De cette manière, Berthe Claudon, alors âgée de six ans, demeura à la charge de son oncle.

C'était une adorable enfant que cette petite Berthe. Brune, avec de grands yeux noirs et un teint mat de créole, elle décelait une origine espagnole sans doute oubliée. Les grâces de son visage n'étaient que le reflet des qualités de son cœur et de son esprit. Mise en pen-

sion par son oncle, elle fit de rapides progrès dans tous les genres de culture intellectuelle, et devint, à quinze ans, une ravissante jeune fille, aussi bonne que belle, aussi instruite que bonne. Myrio l'aimait comme sa propre fille.

Malheureusement, lorsqu'elle avait dix ans, Myrio avait pris femme, et la femme était Léopoldine Tancarville, déjà nommée.

Entre ces deux créatures aussi parfaitement dissemblables, la mésintelligence était fatale.

L'espèce d'horreur que Mme Myrio éprouvait naturellement à l'égard des enfants s'accrut bien vite, à l'encontre de Berthe, de toute l'antipathie que devait lui inspirer une jolie fille, distinguée de caractère, de goûts et d'éducation. Tant que celle-ci demeura au couvent pour y achever ses études, le conflit ne passa point à l'état aigu.

Mais dès que Berthe eut conquis, entre seize et dix-huit ans, ses deux brevets; quand elle entra dans la maison de son oncle avec le multiple prestige de sa beauté délicate et fine, de ses manières de grande dame et de son esprit cultivé, Léopoldine en conçut tout de suite de l'ombrage.

Elle en devint positivement jalouse, férocement jalouse, et dès ce moment la vie de Berthe devint un enfer.

Il y avait à cette époque, à Lorient, un garçon jeune et beau du nom de Raveaux, employé aux écritures de l'arsenal. Il était aussi laborieux que pauvre, ce qui n'était pas peu dire, puisqu'il travaillait consciencieusement de huit heures du matin à six heures du soir, aux appointements dérisoires de cent cinquante francs par mois. Il était devenu éperdument amoureux de Berthe pour l'avoir rencontrée un jour qu'elle allait prendre, avec sa famille, le bateau à vapeur qui dessert la rade entre la ville et Port-Louis. Il n'avait cessé dès lors de rechercher la jeune fille, et avait fini par la retrouver à Guidel.

De son côté, Berthe avait remarqué ce beau garçon au franc regard, malgré sa gaucherie due à une excessive timidité.

Cela avait suffi pour inciter Léopoldine à favoriser l'union de sa nièce par alliance avec Georges Raveaux.

Le mariage eut lieu. Myrio donna dix mille francs de dot à Berthe Claudon, et Léopoldine, dans la joie d'en être délivrée, consacra deux mille francs de sa cassette particulière à lui faire don d'un trousseau.

Or six mois ne s'étaient pas écoulés, qu'il se produisit un événement tout à fait imprévu.

Claudon, lui aussi, avait un oncle du côté de sa mère, un véritable oncle d'Amérique. Quelque quarante ou cinquante ans plus tôt, un Basque, du nom d'Iribarne, s'était expatrié pour aller créer dans les pampas de la Plata un de ces établissements d'élevage qui en sont toute la richesse. Oublié des siens, lui s'en était souvenu au moment de sa mort. Il était allé aux renseignements; puis, rentré en France, à la tête d'une fortune de trois millions, n'ayant d'autre famille directe que sa nièce Berthe, il avait fait écrire à celle-ci par le curé d'Ustarritz, la mandant à son chevet pour recueillir sa succession.

Berthe était partie, accompagnée de son mari. Le jeune couple avait reçu les bénédictions du vieil éleveur en même temps que ses titres de rentes, et aussi sa recommandation de se rendre à Buénos-Ayres pour y continuer ou tout au moins y liquider l'entreprise commencée par lui, et qu'il laissait très prospère. Georges Raveaux et sa femme avaient fermé les yeux de ce parent qu'ils ne connaissaient que par ses bienfaits, et leur départ n'avait pas tardé à suivre.

Ce qu'ils étaient devenus, Myrio et sa femme, — celle-ci avec une furieuse jalousie, — n'avaient pas tardé à l'apprendre.

Raveaux avait mis sept années à liquider la situation. Il en avait retiré sept millions de plus, ce qui mettait à dix millions sa fortune personnelle, soit au double de celle des Myrio. Il avait été simultanément éleveur, tisseur et armateur à son propre compte.

Dans le courant de la neuvième année après leur départ, le couple était rentré en France.

Mais combien changés tous les deux! Raveaux, qui n'avait pas plus de trente-cinq ans, en portait quarante-cinq. Berthe, étonnamment jeune et jolie, était d'une tristesse mortelle, et sa raison s'obscurcissait à certaines heures. Seule quelque effroyable catastrophe avait pu étendre ce voile de deuil sur les traits de ces deux êtres jeunes, beaux, honnêtes et braves, auxquels pourtant rien ne manquait de ce qui assure le bonheur sur la terre.

Ils avaient parcouru toute la France avant de revenir à Lorient, où ils s'étaient fixés, à une lieue de la ville, sur la route d'Hennebont. Georges adorait sa femme comme aux premiers jours de leur union. Il avait voulu satisfaire au désir insensé de la pauvre démente, et l'avait conduite partout, du sud au nord, de l'ouest à l'est, en quête du miracle dont l'infortunée attendait la venue. Ne s'agissait-il pas, en effet, de retrouver l'enfant perdue, trois ans plus tôt, en pleine mer, en pleine tempête, alors que les voyageurs, pleins de joie, étaient en vue des côtes de France?

Autant Léopoldine avait haï sa nièce jadis, lorsqu'elle était pauvre, autant, aujourd'hui qu'elle était riche, plus riche qu'elle-même, lui témoignait-elle d'attachement et de tendresse. Mais la jeune femme, toute à son incurable chagrin, ne prenait point garde aux avances de sa tante, pourvue d'un fils qui courait sur ses dix-huit ans. Quant à Georges Raveaux, il avait acquis des hommes une connaissance suffisante pour savoir à quoi s'en tenir sur les mamours de la Normande. Elles n'allaient pas à moins qu'à faire agréer le jeune Albert Myrio comme héritier présomptif d'un ménage de moins de quarante ans, mais sous le toit duquel, devant les manifestations intermittentes de la démence, la maternité ne fleurirait plus.

Pour éviter un contact trop fréquent avec ses parents d'alliance, Raveaux passait avec sa femme les six mois d'hiver à Paris.

II

LA MORT D'UN JUSTE

Deux années s'étaient écoulées depuis la mort de Yann. Anne était maintenant à la veille de prononcer ses vœux définitifs et d'être consacrée religieuse.

Pierre travaillait toujours à Brest, et Jean vivait indépendant dans la forêt qui l'avait vu naître.

A Paris, Joël le Mat et son enfant d'adoption étaient aussi heureux que cela leur était permis, séparés de ceux qu'ils aimaient, exilés dans l'immense ville, qui pourtant leur avait été hospitalière. Jeanne avait obtenu une première médaille de solfège, et elle était maintenant élève de la classe de violon. Ses succès dépassaient les espérances les plus hardies du vieux musicien, et chacun au Conservatoire s'intéressait à cette enfant si bien douée.

Leur existence s'écoulait paisiblement, partagée entre le travail, les promenades et la musique qu'ils faisaient ensemble, ce qui était encore leur distraction préférée.

Bien souvent la concierge et sa famille montaient le soir dans l'humble logement, et, tandis qu'une voisine complaisante gardait la loge, la brave femme et les siens écoutaient dans un respectueux silence tantôt ces mélodies bretonnes mélancoliques et douces, tantôt quelques vieux airs sautillants et gais. Un soir de concert, ainsi que nommait pompeusement la concierge ces petites séances musicales, celle-ci remit à Joël une lettre timbrée de Quimperlé. Le vieillard, soucieux de l'étiquette, passa dans la chambre suivante pour lire la missive, pendant que Petit Ange faisait gentiment les honneurs de son chez soi.

Tout à coup Joël parut dans l'entrebâillement de la porte, et la voix altérée appela l'orpheline. Celle-ci, pressentant un nouveau malheur, se hâta de lui obéir. Elle ne s'était point trompée. Le violoneux, assis sur le pied du lit, la tête dans ses mains, offrait le spectacle de la plus grande douleur. Jeanne, le cœur serré d'un affreux pressentiment, s'élança vers lui, et de sa voix câline lui demanda :

« Père, je vous en prie, dites-moi ce qu'il y a. Serait-il arrivé quelque chose à Jean ou à Pierre? »

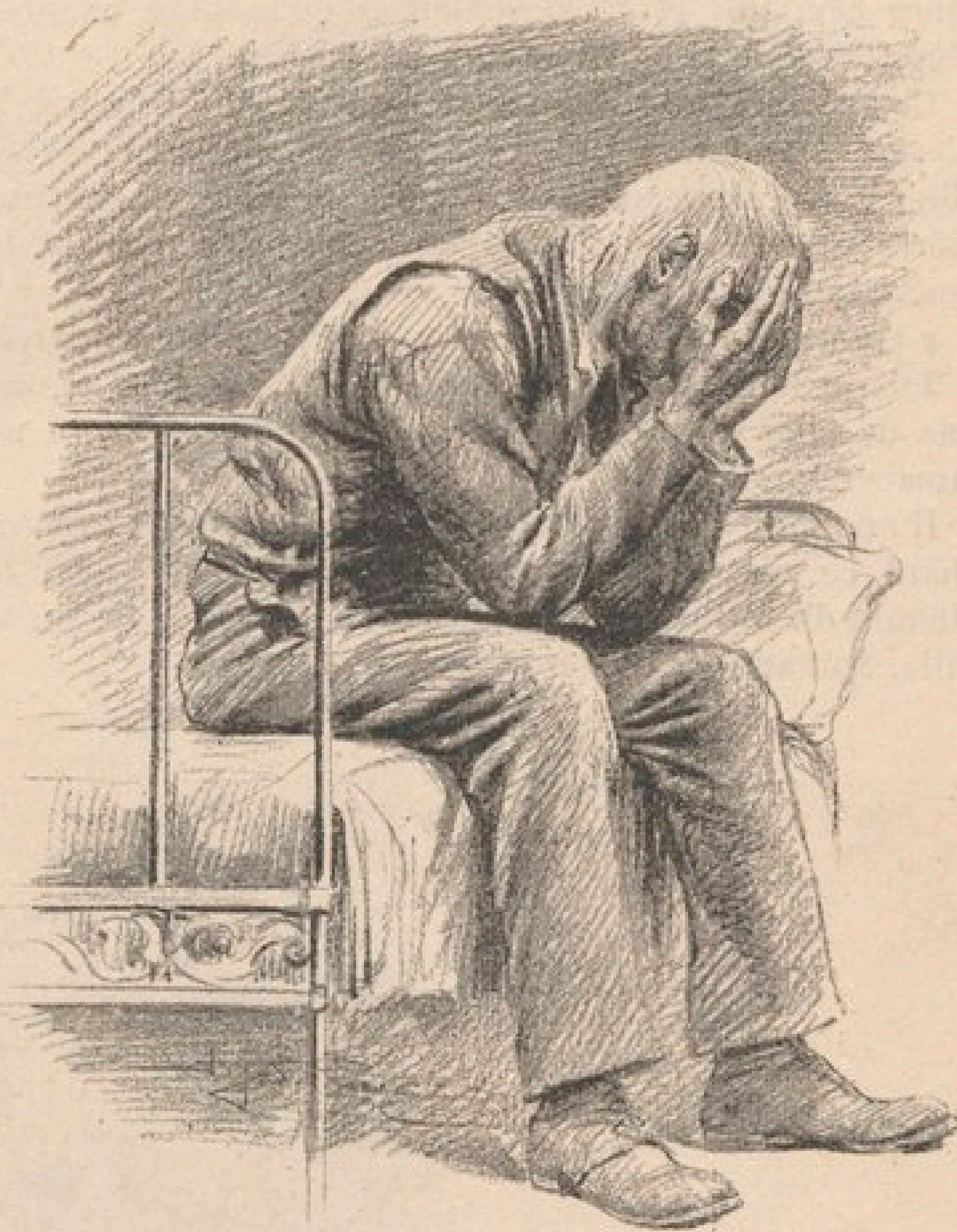
Et en prononçant ce dernier nom tout son corps avait tremblé. Elle attendait, anxieuse, la réponse du vieillard.

« Non, mon enfant, parvint à articuler Joël, il n'est rien arrivé à Jean ni à Pierre. Cette lettre est de M. de Kervéo. »

Il tendit à la fillette, à moitié rassurée, la missive qui l'avait tant bouleversé. Elle la saisit avidement, et voici ce que lui révélait l'écriture faible et tremblée qui, à première vue, indiquait la main d'un malade :

« Mon pauvre Joël, le moment approche où je vais quitter ce monde. La mort ne m'effraye pas. A mon âge, on l'attend déjà depuis longtemps. Mais bien des questions me préoccupent. Il est de toute nécessité que je te revoie avant le dénouement fatal. Or il n'est pas loin. Au reçu de cette lettre, prends le premier train pour Quimperlé. Tu trouveras ci-joint un mandat pour couvrir ces frais. N'emmène pas Jeanne, puisque tu m'as dit qu'en cas de nécessité tu pourrais la laisser sous la sauvegarde de votre concierge. La vue de la mort n'est pas faite pour un enfant, et il ne faut pour rien au monde interrompre ses études. Qui sait si d'ici peu son talent ne lui sera point d'une grande utilité? Embrasse-la bien pour moi. C'est encore le message d'un vivant, et à ton retour ce ne serait plus que celui d'un mort. Fais diligence, mon bon Joël, le temps presse, et je ne mourrai tranquille qu'après t'avoir vu. A bientôt. »

Les larmes coulaient maintenant, chaudes et pressées, sur le visage de la petite fille. Ils restaient là tous deux, oubliant leurs invités, ne pensant qu'au bienfaiteur qu'ils perdaient. Jeanne, la première, eut la notion du lieu et du moment. Son premier soin fut de courir prévenir la concierge et sa famille. Mais ceux-ci, avec une rare discrétion, étaient repartis sans bruit, comprenant



Le violoneux, assis sur le pied du lit, offrait le spectacle de la plus grande douleur.

qu'ils étaient de trop, pressentant un nouveau deuil pour leurs amis. Alors Petit Ange revint vers le vieillard, toujours prostré dans sa douleur. Elle comprenait qu'il ne fallait pas le laisser ainsi, et d'un mot elle réussit à réveiller l'âme engourdie depuis un moment du violoneux.

« Père, avait prononcé l'enfant avec un accent de douce autorité, père, il faut partir. »

Joël se releva brusquement, regarda l'enfant avec un air hébété; puis, tressaillant à la seconde audition de la phrase :

« Tu as raison, fit-il, il faut partir. J'ai encore un train ce soir. Toi, tu resteras ici. Je vais m'entendre avec la concierge à ton égard. »

Les quelques préparatifs finis, Joël et Jeanne descendirent. Joël expliqua la situation à la brave femme, qui promit de veiller sur Petit Ange comme sur ses propres enfants.

Rassuré, le violoneux embrassa la fillette, tout émue par cette première séparation, et s'élança rapidement vers la gare Saint-Lazare. Jeanne le suivit longtemps du

regard; puis, brisée à son tour par le chagrin, elle remonta précipitamment dans le petit appartement où, pour la première fois, elle allait vivre seule. Elle se jeta sur son lit, et là, sanglotante, isolée, le sommeil vint la prendre et mit un terme à son désespoir.

Pendant ce temps, Joël, assis dans son compartiment, voyait la route fuir et le moment approcher où il reverrait le vicomte de Kervéo. Et il tremblait à l'idée que peut-être, à l'heure présente, le malheureux l'appelait, luttant contre les affres de l'agonie. Il pressentait que ce que le châtelain avait à lui dire était d'une importance capitale, et il se sentait impuissant à avancer d'une seconde le moment de leur entrevue.

Ce fut une nuit d'angoisse pour le malheureux. Il n'avait pour lui ni l'âge de la fillette, ni le bon lit où elle reposait dans une pose toute gracieuse, et ses paupières ne se fermèrent pas une seule fois pendant le long trajet qui sépare la Bretagne de Paris.

« Quimperlé ! » cria enfin la voix sonore d'un employé.

Joël se leva rapidement, descendit de wagon, et une fois de plus se retrouva sur le quai qu'il avait cru ne jamais revoir.

Il en éprouva une satisfaction intime; mais, se reprochant ce sentiment pourtant bien naturel, il prit le chemin du manoir et traversa rapidement la jolie petite ville. Son arrivée fit sensation.

« Bien sûr, M. de Kervéo doit être bien malade pour qu'il ait fait venir le père Joël sans la petite, » se disaient entre elles les bonnes paysannes. Et la nouvelle fut connue rapidement dans tout le pays.

Cependant le vieillard se sentit tout rassuré en entrant dans l'antique demeure.

Rien n'était changé dans les habitudes. Un air de gaieté régnait même sur tous les visages. Il fut accueilli avec joie. M. de Kervéo l'attendait impatiemment. Il demanda tout d'abord des nouvelles. On lui répondit que le châtelain se portait très bien, qu'il avait eu un léger malaise, lequel avait un moment inspiré des inquiétudes, mais que le médecin venait de rassurer tout le monde. Tout heureux à cette réponse, quoique un peu dépité des anxiétés de la nuit, il suivit le domestique, qui l'introduisit dans la chambre du vicomte.

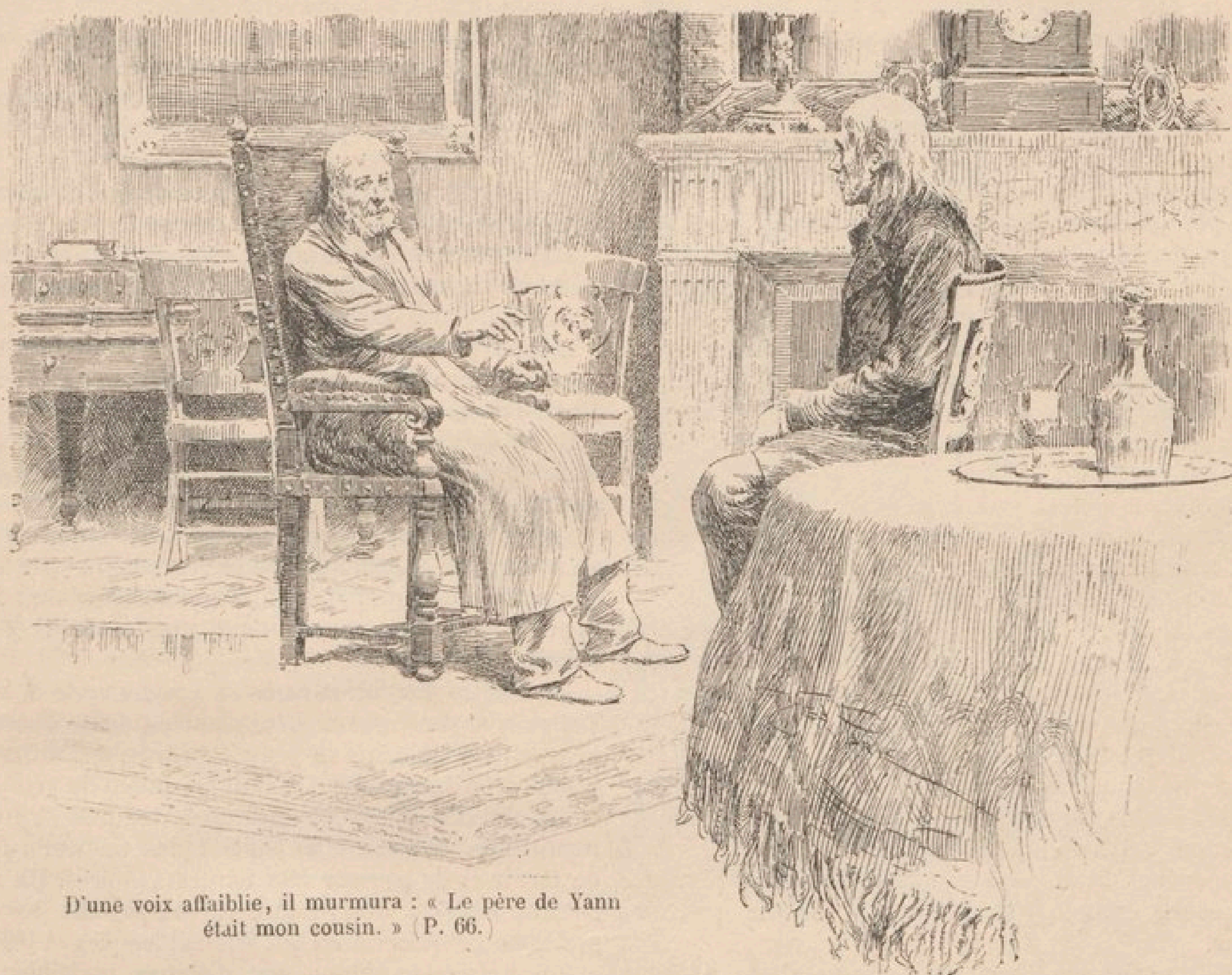
Mais soudain Joël sentit se dissiper sa confiance. Ces gens étaient donc des aveugles, qu'ils ne voyaient pas les symptômes terrifiants de la mort.

M. de Kervéo lut sur-le-champ l'impression qu'il avait produite. Il connaissait son état, et ce fut souriant, les deux mains tendues, qu'il vint au-devant de Joël :

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)





D'une voix affaiblie, il murmura : « Le père de Yann était mon cousin. » (P. 66.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

« Tu me trouves changé, mon ami, et tu as dû t'étonner de la tranquillité de tout le monde ici ? »

Et comme le musicien esquissait un geste de dénégation, ne trouvant point la force de parler, le châtelain reprit avec un bon rire :

« Allons, allons, toi aussi ; mais tu ne sais pas mentir, et tu as été plus clairvoyant. Je puis compter les heures qu'il me reste à vivre, et il ne doit pas y avoir de faux-fuyants entre nous. Mais, avant d'entrer dans les questions graves, parle-moi de Petit Ange. Cela repose. Comment l'as-tu laissée ? »

Joël lui raconta en quelques mots leur vie et leur séparation. Il lui parla du chagrin de l'enfant, ce qui attendrit l'honnête homme.

« Elle sera ta consolation et ta récompense, dit-il au violoneux ; mais elle est encore bien jeune. Toi, mon pauvre ami, tu as un certain âge, et je tremble de vous laisser seuls dans cette voie où moi-même je vous ai fait entrer. Oui, reprit-il avec effort, j'aurais peut-être mieux agi en vous laissant ici. Cependant quelque chose me dit que par son talent elle trouvera son bonheur. Enfin Dieu y pourvoira, et j'ai fait mon possible pour le satisfaire. Voici. »

Il se leva, et, prenant dans son bureau un rouleau, il le remit à Joël.

« Tiens, ajouta-t-il, c'est pour l'année prochaine. Je ne serai plus là ; mais je veux que vous ayez une année de tranquillité par devers vous. »

Et comme Joël hésitait à accepter :

« Tu ne fais tort à personne, mon ami. Mes héritiers sont des parents éloignés qui n'ont aucunement besoin de ma modeste fortune. Voilà donc une chose réglée. Abordons maintenant une autre question. »

Il se redressa avec effort, comme si ce qui lui restait à dire lui coûtait beaucoup.

Et d'une voix affaiblie il murmura :

« Le père de Yann Plouherno était mon cousin. Il y a quelques jours à peine, j'ai surpris le secret de sa naissance. Une lettre de son père, qui m'avait été adressée naguère, et qui ne m'était point parvenue, lettre d'un mourant, m'a tout révélé. Ce que je n'ai pu faire pour le père, il me sera permis de le faire pour les enfants. Anne est entrée au couvent ; je ne suis pas inquiet de son avenir. Pierre veut être marin, qu'il suive lui aussi sa vocation. »

M. de Kervéo se leva une fois encore, avec effort, de son fauteuil, et marcha jusqu'à son secrétaire. De nouveau il tendit au violoneux un pli cacheté, puis il continua en ces termes :

« C'est à toi que je confie le soin de remettre cette enveloppe à Pierre. Tu ne le feras que lorsqu'il aura atteint sa vingt-cinquième année et seulement si sa vie a été celle d'un homme d'honneur. Je veux que mon nom soit dignement porté, ajouta-t-il, dévoilant ainsi ses intentions au vieillard. Un papier identique est entre les mains du notaire, et j'y ai ajouté quelques instructions relatives à Jean. »

Le mourant avait prononcé les dernières phrases rapidement, comme s'il eût craint de ne pouvoir achever.

Et maintenant son visage avait pris un air de sérénité confiante, tandis qu'un soupir de soulagement s'exhalait de sa poitrine oppressée.

Un silence profond, à peine troublé par la faible respiration du vicomte, succéda à ce dialogue émouvant.

« Joël, reprit enfin le malade d'une voix si changée, que le vieillard tressaillit, toi seul ici crois à la gravité du moment. Je t'en prie, va me chercher le recteur ; que je le voie encore une fois avant de mourir ! »

L'accent était si suppliant, que, sans ajouter un mot, le musicien reprit son chapeau et quitta la chambre. En bas, il fut assailli de questions.

« Eh bien ! comment le trouvez-vous ? N'est-ce pas qu'il n'est pas aussi malade qu'il veut bien le dire ?

— Mes amis, répondit gravement le violoneux, je vais chercher M. le recteur. M. de Kervéo ne finira pas la journée. »

Une consternation générale suivit ces paroles. Personne ne doutait plus. En un instant la triste nouvelle se répandit dans la vieille maison si gaie quelques minutes auparavant, maintenant morne et désolée. On voulut rappeler le médecin, le châtelain s'y refusa.

« Je ne meurs point de maladie, dit-il, mais parce que mon heure a sonné. Nul n'ira à l'encontre de la volonté de Dieu. Je suis prêt. »

Une heure ne s'écoula pas sans voir le retour de Joël, accompagné du prêtre.

« La fin de l'homme vertueux, disent les saints livres, ressemble au soir d'un beau jour. »

Jamais comparaison ne fut plus exacte qu'en cette occasion. Le vicomte Yves de Kervéo avait été toute sa vie un homme vertueux. Ses soixante-quinze ans avaient été un beau jour, le soir en fut serein.

Pour complaire à ses serviteurs, dont il avait fait ses amis, il consentit à appeler son médecin.

On courut donc à Quimperlé, et on ramena le docteur Pirec, un vieil ami, qui avait connu le mourant autrefois, dans la marine.

En le voyant paraître, le malade l'accueillit d'un sourire qui laissait voir la sérénité de son âme.

« Vos secours sont inutiles, mon ami. La péricardite a achevé son œuvre. Je vais finir, il n'y a pas d'illusion à se faire.

Le patricien eut un geste évasif, que l'on pouvait aisément traduire. Il se retira, après avoir serré les mains du vieux marin, promettant de revenir.

Il ne devait plus le revoir. Ainsi que l'avait cru le malade, ainsi que le pressentait Joël, la journée ne s'acheva point.

Quand il connut que le moment suprême était arrivé, quand il comprit que ce n'était plus par heures ni par minutes qu'il fallait compter désormais, M. de Kervéo fit rouler son fauteuil auprès de la fenêtre ouverte.

La fenêtre donnait sur une campagne verte et boisée. Des prés et des coteaux dévalaient en pente douce vers la gracieuse Isole, qui serpentait au travers d'un tapis de velours et d'émeraudes. On était au milieu du printemps, et les feuilles gardaient encore ces tendres et fraîches nuances qu'un soleil plus haut et plus vertical a tôt fait de ternir et de pousser aux teintes sombres. Un bruissement continu des ramures accompagnait les notes grêles ou rauques du cri que jetaient les pies et les geais, et un vague bourdonnement d'élytres invisibles décelaient des éclosions ininterrompues de vie dans les profondeurs de la vallée et sous le couvert des jeunes frondaisons.

Tout était repos et calme dans la nature ; mais cette paix des choses était pleine d'espoirs sublimes et d'ineffables consolations.

L'homme qui avait fini sa journée s'absorba dans ce spectacle. Il voulait peut-être en emporter l'empreinte dans les perspectives d'au delà.

Une fois encore il revint en arrière et contempla tous les visages anxieux qui l'entouraient :

« Nous nous reverrons tous, tous, » prononça-t-il affectueusement.

Et serrant la main de Joël, assis à son côté sur une chaise, il lui dit gravement :

« N'oublie rien de ce que je t'ai recommandé, n'est-ce pas ? Il y va du bonheur de tous.

— Je me souviendrai, » répondit le musicien, dont les paupières s'emplissaient de larmes.

Vers cinq heures, comme l'astre oblique saupoudrait d'or les cimes feuillues et tamisait ses rayons au travers du vert écran des branches, le vicomte de Kervéo quitta la terre pour s'envoler vers l'éternelle patrie. L'âme transfigurée quitta la dépouille flétrie par les années.

Une parole mystérieuse lui vint aux lèvres comme une mystique leçon au monde qu'il quittait. Il murmura :

« On ne meurt pas ! »

Et aussitôt ses yeux se fermèrent et demeurèrent immobiles. Un soupir suffit à la délivrance de l'esprit.

Le drame était accompli. Un juste de plus venait d'abandonner la terre, séjour d'épreuves et de larmes.

Le violoneux demeura longtemps auprès du corps, qu'on avait déposé sur son lit de fer, après la suprême toilette de la mort, et de douloureuses pensées l'assaillirent, faisant vivre de cruelles réminiscences, rouvrant la plaie toujours mal cicatrisée de son cœur.

Cet homme de bien, qui s'en allait ainsi, était le dernier représentant d'une famille glorieuse. Par quelle loi singulière de la destinée cette famille s'était-elle éteinte, et pourquoi cette destinée était-elle venue se clore en deux hommes si complètement différents l'un de l'autre, quoique issus tous deux de la même souche: le vicomte Yves et son cousin?

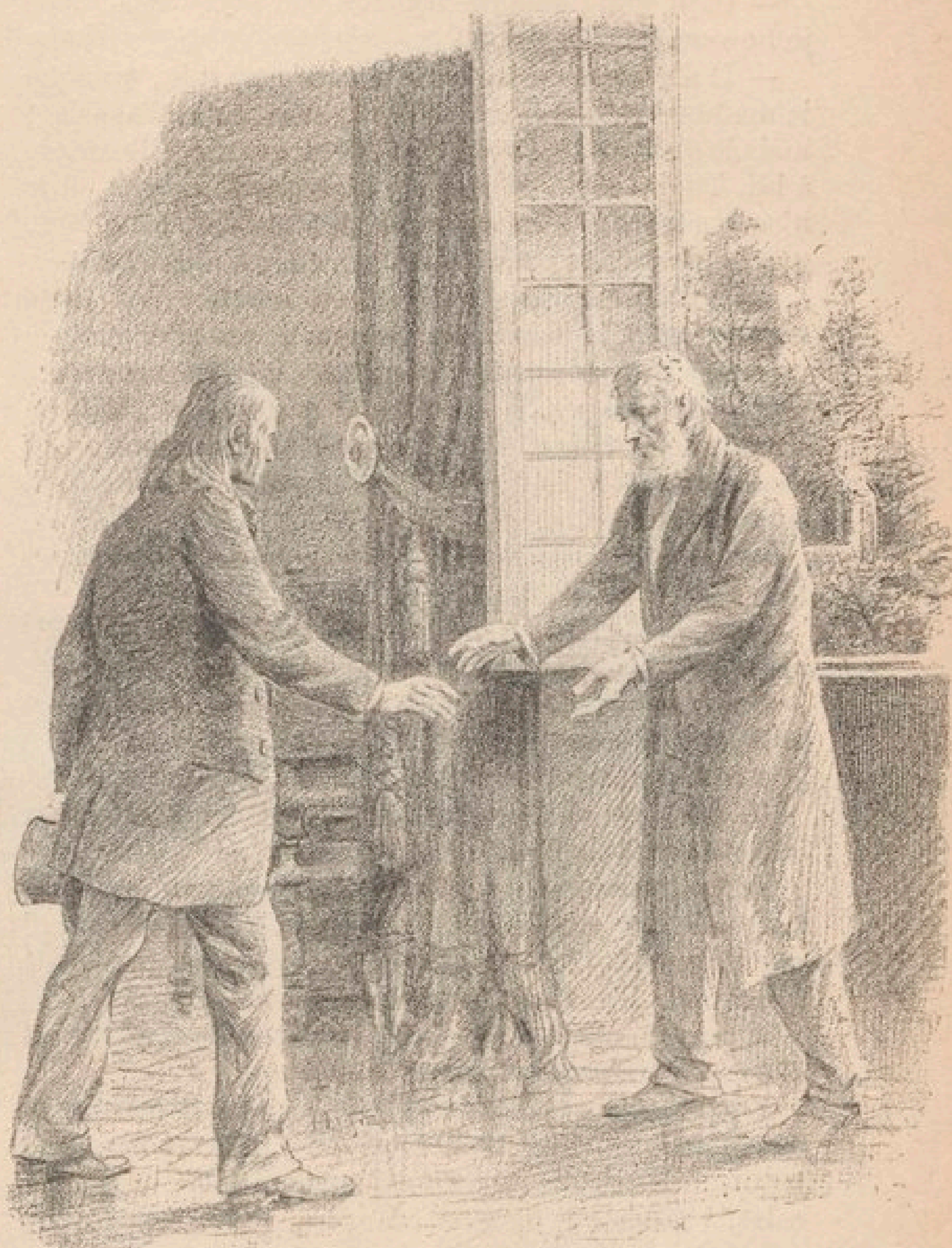
L'un, celui dont la dépouille embellie par la majesté de la mort reposait là, sous son regard, avait été l'homme par excellence, juste et bon, le cœur plein de droiture, les mains toujours tendues vers la détresse de ses frères, essayant de soulager même les misères qui auraient pu le laisser indifférent, trouvant le moyen, avec les ressources d'une fortune très médiocre, de faire naître le bonheur autour de lui.

L'autre avait laissé libre cours à ses passions, sans souci de briser sur son passage de saintes affections. Tel qu'une créature malfaisante, il avait porté la ruine et le désespoir sur ses pas.

. . . .

Joël s'inclina sous le mystère des impénétrables desseins de Dieu. Il baisa les mains du cadavre et s'agenouilla auprès du lit.

« Dormez en paix, ô saint homme! Vous avez fait mieux que de répandre le bien, vous avez effacé le mal. »



M. de Kervéo les deux mains tendues, vint au-devant de Joël. (P. 64.)

III

LE COMBAT POUR LA VIE

Quand Joël rentra à Paris, cinq jours seulement s'étaient écoulés depuis son départ.

Jeanne avait vécu seule, et ces cinq jours lui avaient paru interminables. Jamais l'enfant n'avait connu la solitude absolue. Elle venait d'en faire l'épreuve, et un grand effroi lui était entré dans l'âme à la pensée que cette épreuve pourrait se renouveler.

Aussi reçut-elle le vieillard avec les transports de la joie la plus vive.

Mais tout de suite elle vit le deuil sur son front. Un cri d'angoisse lui échappa.

« Oh! père, je comprends, je devine! M. de Kervéo est mort! »

Il l'attira dans ses bras, et, en pleurant, la serra étroitement sur sa poitrine.

« Oui, tu as deviné, mon Petit Ange. M. de Kervéo est retourné là-haut, recevoir sa récompense. Nous ne reverrons plus le vieil ami. »

Il raconta à l'enfant les derniers moments du saint homme.

Jeanne pleura abondamment. Ce malheur faisait suite à tous ceux qu'elle avait subis déjà. Les séparations continuaient. Où et quand s'arrêteraient-elles? Ah! c'est à juste titre qu'on a comparé la vie à un voyage! Chaque jour on prend congé de quelqu'un.

Et soudain un grand frisson la secoua. Elle devint très pâle, et ses yeux se fixèrent tout grands ouverts sur Joël avec une expression d'horreur indicible. Une pensée affreuse venait de lui traverser l'esprit, et l'avait comme pétrifiée.

Lui aussi était un vieillard, lui aussi était voisin de la mort! Qui savait? Faudrait-il donc lui dire adieu? Et bientôt peut-être? L'imagination frappée de l'enfant avait évoqué sur-le-champ les images de deuil, les souvenirs du grand chagrin souffert, là-bas, dans la cabane du sabotier. Elle voyait Joël étendu sur un lit, comme elle avait vu Yann. Puisque Yann était mort, lui qui était bien plus jeune, combien plus le danger était-il menaçant pour son vieil ami?

Le musicien lut cette poignante question dans les prunelles dilatées de la fillette.

« Tu penses à moi, mon Petit Ange, dit-il avec un sourire triste, et tu te dis: Mon père Joël est bien vieux, lui aussi. Il a les cheveux tout blancs. Son heure de partir est peut-être proche. N'est-ce pas que tu t'es dit cela?

— C'est vrai, soupira l'enfant. J'ai pensé cela, mais je ne veux plus le penser.

— Il n'y a pas de mal à le penser, ma fille, quoique le malheur vienne bien tout seul, sans qu'on l'appelle; mais je n'ai pas idée que le bon Dieu me rappelle encore à lui. Tu as besoin de moi; tu n'as que treize ans, et je n'en ai pas encore soixante-dix. Il faut bien, tu le vois, que je vive assez pour te voir grande et tirée d'affaire.

« D'autant, ajouta-t-il avec un sourire plus triste encore, qu'il te faut deux années encore d'études, et que nous n'avons, pour y faire face, que les ressources d'une seule année. M. de Kervéo y a pourvu. Mais au bout de son rouleau, — et il montrait le don suprême du cher mort, — il faudra nous suffire par nous-mêmes. Il faudra travailler. »

Jeanne avait vaincu ses sombres pensées. Elle jeta ses bras au cou du vieillard :

« Eh bien, père, nous travaillerons! » s'écria-t-elle avec la spontanéité et la candeur de son âge.

Mais tout aussitôt, pleine de tendresse et de pieuse attention, elle rectifia :

« Je travaillerai. »

Le cœur du vieillard battait avec violence. Ce pieux dévouement l'avait ému jusqu'aux larmes.

« Non, prononça-t-il d'une voix tremblante, tu n'auras point à travailler, ma petite Jeanne. Le seul travail que tu puisses faire, que tu doives faire, est en vue de ton avenir. Il faut conquérir ton prix de violon. »

Il la questionna alors sur la manière dont elle avait passé son temps pendant ces cinq jours.

Elle lui répondit naïvement. Rien n'avait été changé aux habitudes. Elle avait continué à se lever de grand matin, à faire cuire le petit déjeuner au café ou au chocolat, à mettre la maison en ordre. Puis, sept heures sonnant à la vieille pendule bretonne envoyée de Quimperlé par Anne lorsqu'elle était entrée au couvent, elle avait pris, comme toujours, le chemin du Conservatoire.

« Et... qui t'accompagnait?

— Mais je suis assez grande pour y aller toute seule, il me semble, père? »

Il la considéra. C'était vrai qu'elle était assez grande. Elle l'était même presque trop, tant elle était développée pour son âge.

Et le front de Joël s'assombrissait, ses yeux devenaient tout noirs, parce qu'ils songeaient à la multitude des mauvais sujets qui peuplent les rues et qui ont vite fait de commettre une sottise, de lancer quelque insolence à la figure d'une jeune fille, seule, s'en allant modestement par les rues.

« Tout de même, soupira-t-il, il n'est pas bon que tu sortes comme ça, sans personne.

— Mais j'étais accompagné. Vous oubliez donc Pluton, père? »

Oui, il avait oublié Pluton, qui ne l'avait pas oublié, lui.

Le brave chien l'avait accueilli, au retour, avec tous les transports de la plus vive allégresse, lui sautant au visage, aux épaules, lui léchant les mains et la barbe, multipliant les battements de sa superbe queue en panache; mais Joël était encore si profondément absorbé par le souci et le chagrin, qu'il n'avait pas répondu aux caresses de la bonne bête.

Maintenant, il se souvenait de lui; il le voyait là, assis à ses pieds, fixant sur lui ses grands yeux brillants, pleins d'intelligence, allongeant son museau noir tacheté de blanc sur les genoux du bonhomme, avec une telle affection du regard, que Joël lui ouvrit ses deux bras comme il l'avait fait à Jeanne elle-même.

Pluton ne se fit pas prier pour s'y jeter. Et tandis que Petit Ange, consolée, riait aux éclats, le vieillard avait toutes les peines du monde à modérer les démonstrations affectueuses de l'animal, traité enfin comme il l'avait désiré.

« Doucement, doucement, Pluton, mon bon chien. Tu vas me jeter par terre, moi et mon fauteuil. »

Et le chien de se faire plus entreprenant, et Jeanne de rire plus fort, si bien que l'hilarité finit par gagner le musicien.

« Sais-tu que tu es grand comme un ours, mon camarade, et que tu n'as plus l'âge où l'on te faisait sauter sur les genoux? »

Ah! certes, ils s'aimaient bien entre eux, les trois compagnons que le hasard avait fait se rencontrer trois ans plus tôt, un soir, sur la grève de Kernévénas! Ils ne s'étaient plus quittés depuis lors, sinon pendant de très brefs délais, et ils avaient tous les trois bien souffert de ces séparations momentanées; mais jamais plus cruellement qu'en ces quelques jours.

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)





Le notaire de Baye était venu voir la supérieure, et avait déposé les trois mille francs entre ses mains. (P. 70.

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

« Vois-tu, petite, dit en souriant Joël, tout ça veut dire que nous ne devons plus vivre les uns sans les autres.

— Oh! non, père! » se récria l'enfant en se suspendant derechef au cou du vieillard.

Et, partageant sans doute cette bonne pensée, Pluton fit entendre une plainte touchante et mit sa grosse tête dans l'étreinte de ses chers amis, léchant alternativement la barbe blanche du violoneux et les joues roses de Petit Ange.

Ils se tinrent parole. On ne les vit plus l'un sans l'autre dans leurs courses à travers Paris.

L'année fut assez longue à s'user. Elle leur parut néanmoins trop courte, au gré de leurs prévisions d'avenir.

Leurs vacances se passèrent à Paris, dans leur petit logement. Depuis trois ans, Jeanne n'avait pas revu la Bretagne. Son cœur se gonflait au souvenir des humbles joies de la forêt, des jours déjà si lointains de son enfance. Pieuse, elle se remémorait avec larmes cette parole si profondément terrible de l'Évangile :

« Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées. »

Pourtant elle nourrissait l'espoir de revoir le pays de ses tendresses; elle avait l'esprit tout plein d'illusions bénies. Il leur fallait si peu pour vivre, qu'ils trouveraient bien encore le moyen de mettre de côté la petite somme nécessaire à un séjour de deux mois à Quimperlé.

D'autres fois elle s'affligeait, et des pensées amères troublaient la candeur de sa confiance.

A quoi bon ce voyage? Qu'iraient-ils faire au pays? Ils n'y retrouveraient plus personne.

Une lettre d'Anne était venue pour lui porter la grande nouvelle. Après ses trois années de noviciat, la

fille de Yann Plouherno avait pris le voile. Elle continuait à chérir les siens, et, à travers les descriptions qu'elle faisait à Petit Ange de son bonheur dans le cloître, on pouvait lire son désir d'attirer à elle sa sœur.

« Toi qui as tant de talent, ma chérie, quel mérite n'aurais-tu pas de te consacrer au Maître de nos âmes ? »

Mais tout aussitôt la pieuse fille se reprenait, voyant bien que son conseil était entaché de quelque égoïsme. Et alors elle rappelait à sa sœur d'adoption tout le respect, tout le dévouement qu'elle devait au « père Joël ».

Cette missive émut beaucoup la fillette. Elle y découvrit un détail qui lui fit plaisir.

Anne était entrée au couvent avec le regret de n'être que converse. Son instruction avait des lacunes, et il lui aurait fallu une dot pour les combler. Eh bien ! ce regret n'existait plus. Le notaire de Baye était venu voir la supérieure et avait déposé entre ses mains, laissés par M. de Kervéo, les trois mille francs nécessaires à l'achèvement de l'éducation religieuse d'Anne.

De temps à autre, le courrier apportait aussi de brèves épîtres, l'une de Jean, l'autre de Pierre.

Le premier s'était fait sabotier comme son père. Il avait trop à cœur son indépendance pour essayer d'une autre voie, et, bien qu'il n'eût que seize ans, il soupirait déjà à la pensée du service militaire, qui l'éloignerait pour cinq ans de sa chère forêt.

Le second touchait au terme de ses études. Encore un an, et il aurait à subir l'examen d'entrée au *Borda*.

Mais dans les lettres du vaillant garçon il y avait des larmes.

Il n'en faisait guère connaître les causes, ou, s'il le faisait, ce n'était qu'à mots couverts. Cette cause, elle était visible : la vie de privations, de labeur assidu à laquelle le pauvre enfant s'était astreint pour atteindre le but si noble qu'il s'était proposé, et la crainte de n'y pouvoir arriver, faute de cet élément du bonheur, l'argent, dont quelques privilégiés sont surabondamment pourvus, mais qui fait défaut au plus grand nombre des humains, ou ne leur est accordé qu'au prix des plus pénibles efforts.

Petit Ange était déjà assez mûrie par l'expérience pour se rendre compte de ces cruelles réticences.

Elle devinait ce que le jeune homme s'efforçait de lui taire, et son cœur en saignait. Et dès lors mille projets hantaient son cerveau. Elle aurait voulu être tout de suite à la besogne, afin d'être plus tôt à même d'aider les siens, de leur épargner les angoisses ordinaires de la vie.

Hélas ! la pauvre enfant allait être bientôt réduite à ne songer qu'à elle.

La dernière année des études fut féconde en résultats au point de vue de la science musicale. Elle le fut plus encore en épreuves de tous genres ; car le rouleau de M. de Kervéo, avec quelque soin qu'on le surveillât, avec quelque parcimonie qu'on en fît usage, fut bien promptement épuisé. Dès lors il ne fallut plus compter que sur soi-même.

Joël fut à la hauteur des circonstances. Il avait prévu les difficultés longtemps à l'avance, il les affronta courageusement.

Depuis quatre ans qu'il habitait à Paris, il s'était fait peu à peu à tous les détails de ce milieu où les artistes se meuvent de plus en plus péniblement à mesure que l'industrie matérielle multiplie ce qu'on est convenu d'appeler le progrès et accroît le bien-être, profit de quelques privilégiés seulement.

Pour les autres, pour la masse, ce bien-être est tout à l'apparence.

Mais l'être de sensibilité vraie, de délicate intelligence, ne trouve plus à s'utiliser au sein de la médiocrité envahissante. Qui donc, dans l'innombrable cohue des demi-talents, sait distinguer le mérite et l'originalité ?

Joël avait vu clair en ces cruelles évidences. Depuis qu'il avait approché le maître Delsalle, depuis surtout que les études de Jeanne au Conservatoire lui avaient permis d'acquérir au contact de l'enfant la science du perfectionnement qui lui avait manqué jusqu'alors, le violoneux était devenu violoniste. Il n'avait plus imposé silence à la voix de sa conscience lui affirmant son propre génie. Mais en même temps il avait compris qu'à son âge et dans son délaissement le génie ne servirait de rien, et que pour vivre il fallait se rendre indispensable à ses contemporains, fût-ce en leur servant le superflu de la satisfaction qui, pour tant d'êtres à intellect étroit, passe avant le nécessaire.

Joël n'avait qu'une porte ouverte devant lui, celle de Delsalle. Il y courut.

Jusque-là sa fierté de Breton l'avait empêché de tout dire au grand artiste. Sans les croire riches, celui-ci supposait que ses deux amis avaient des ressources. Il ne lui fût jamais venu à l'esprit qu'ils se trouvassent si voisins du dénuement.

Il accueillit donc le Mat avec le même sourire de bienvenue, qui le rendait d'abord si agréable.

« Vous venez voir où en est votre opéra, n'est-il pas vrai ? » demanda-t-il au musicien.

Joël était un pitoyable quémandeur. Surpris par la question, il n'osa pas formuler une prière.

« Oui, monsieur Delsalle, répondit-il avec bonne humeur. J'espère que vous l'avez bien avancé ?

— Hum ! hum ! Pas si avancé que cela ; mais je tiens quelques bons morceaux, je les utiliserai pour le livret que me prépare mon ami Dugagu. Et, tenez, puisque vous êtes là, comme vous êtes un exécutant du premier ordre, vous allez me les jouer pendant que j'accompagnerai sur l'orgue. Ça vous va-t-il ? »

Ceci était la formule aimable et souriante à laquelle on ne pouvait rien refuser.

Joël prit un des violons du grand artiste, et pendant deux heures, emportés par la fougue de l'inspiration, les deux hommes s'oublièrent dans la jouissance versée par cette harmonie.

Mais, quand elle eut pris fin, force fut au pauvre Breton d'aborder le sujet de sa visite.

Il le fit en termes si gauches, si peu appropriés au grand besoin qu'il avait d'être aidé, que Delsalle ne s'en préoccupa point autrement.

Il fit la réponse que font tous les gens du monde, lesquels s'empressent d'oublier leurs promesses :

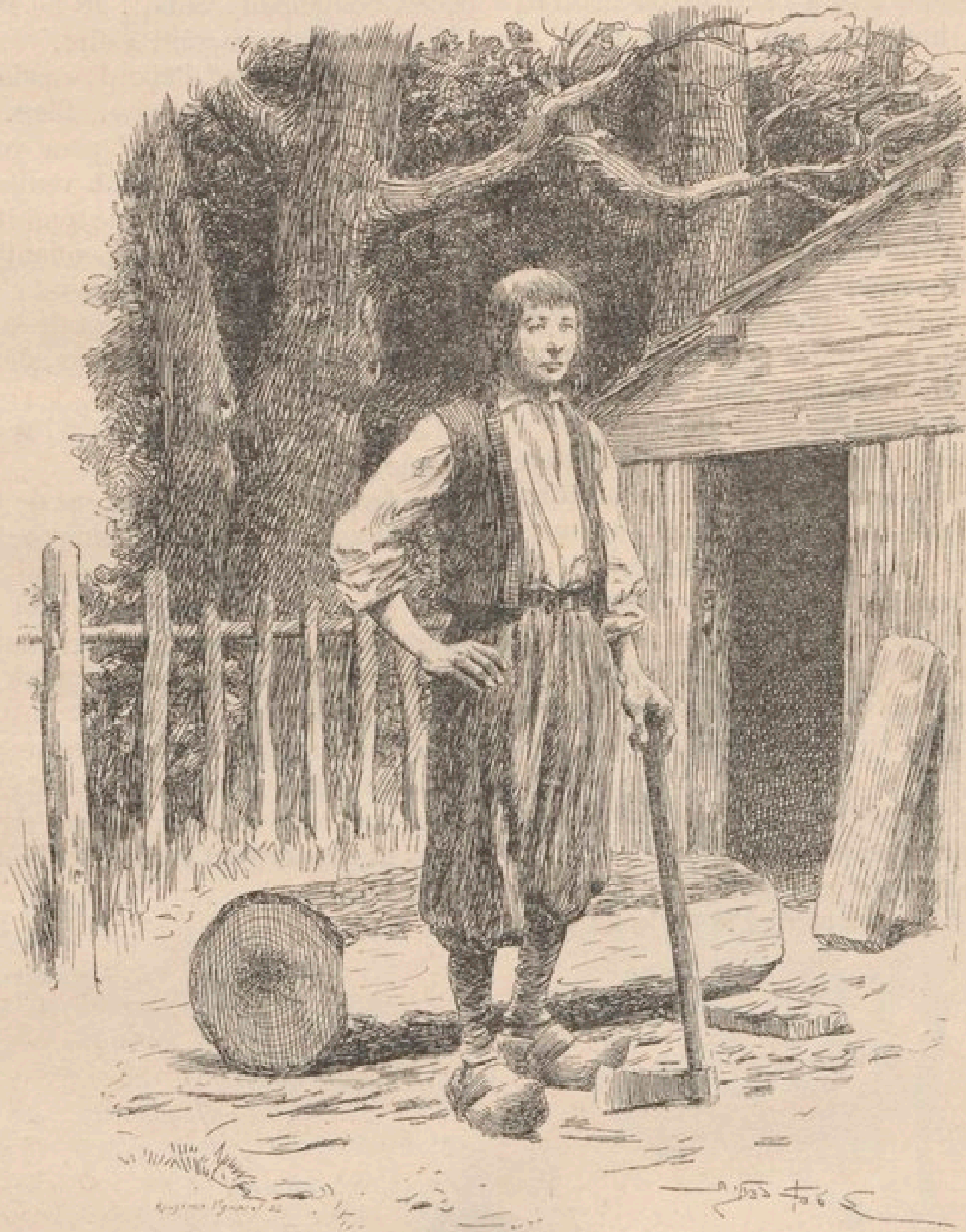
« Mais certainement, cher ami, certainement. Si l'on s'adressait à moi pour quelque chose, croyez bien que vous seriez le premier auquel je songerais. Oh ! bien certainement le premier ! A propos, j'ai votre adresse, n'est-ce pas ? »

L'adresse ? Il l'avait depuis quatre ans ; mais il y a

des circonstances qui exigent presque invariablement l'emploi des mêmes phrases toutes faites. Certes, si quelque occurrence se présentait, Delsalle, qui était obligeant de sa nature, ne manquerait pas de penser à son protégé. Cela était hors de doute.

Seulement, en attendant que surgît cette occurrence, Delsalle n'y pensa plus.

Joël reprit assez tristement le chemin de la maison,



Jean soupirait déjà à la pensée de quitter sa chère forêt (P. 70.)

et, tout en cheminant, il ne cessa de s'adresser des reproches.

C'était sa faute, à lui. Il n'avait pas su parler, exposer sa situation, faire comprendre à cet homme heureux, à cet arrivé, qu'il pouvait y avoir auprès de lui des gens moins heureux, qui n'arriveraient jamais, eux, et pour la meilleure des raisons, puisqu'ils avaient passé l'âge où l'on arrive, et que ce lui serait un mérite de charité de laisser tomber entre des mains pauvres et laborieuses quelques miettes de la table que la destinée lui avait si copieusement servie.

Car c'était un homme riche, ce Delsalle. Indépendamment de son talent très réel, il avait toujours eu une chance exceptionnelle. Il était ce que, dans le langage populaire, on nomme un « bidard », depuis que cet heureux nom propre a été consacré par le gros lot de l'exposition de 1878. D'ailleurs, il avait mérité sa chance.

Mais son bonheur n'était pas complet. Bien qu'en de fréquentes occasions il substituât ses propres œuvres à celles des maîtres qu'il avait dû interpréter, ce privilège de « compositeur » dans sa partie ne lui suffisait point. Il voulait être un musicien universel, un créateur. Voilà pourquoi il avait rêvé de faire, lui aussi, son opéra.

En attendant, comme « on ne prête qu'aux riches », Joël le Mat lui avait prêté plus de cent airs bretons suaves ou poignants. A six francs l'un, Joël aurait dû toucher mille ou douze cents francs de ce chef. Mais il n'avait jamais eu l'idée d'en tirer un bénéfice quelconque.

Aussi s'en allait-il, la tête basse, les bras battants, au long des rues qui flanquent le faubourg Poissonnière. Son cerveau était obscurci par les sombres pensées, et il songeait à l'heure prochaine où il faudrait lutter non pour la gloire, comme l'illustre maëstro Delsalle, mais pour la vie, c'est-à-dire pour le pain.

Le soir de ce jour, Petit Ange trouva son père bien alourdi, bien fatigué.

Et les rêves qu'elle fit pendant la nuit furent d'affreux cauchemars, où elle se vit combattant des monstres inconnus qui voulaient les tuer tous les trois, elle, Joël et Pluton.

IV

JOËL TROUVE TOUT SEUL

Il fallait pourtant assurer l'existence de chaque jour. Le vieux musicien de Quimperlé avait mieux pénétré les besoins de la vie contemporaine à Paris qu'on n'aurait pu s'y attendre d'un homme venu si tard dans la capitale.

Joël soupirait à la pensée des belles sommes qu'auraient pu lui rapporter des leçons bien rétribuées. Mais, comme il n'avait aucune présomption, il se rendait compte de son infériorité à cet égard. Admirablement doué par la nature, il n'avait commencé à connaître la théorie de son art qu'au contact et sous l'influence des études de Jeanne. Ses relations avec Delsalle l'y avaient familiarisé. Aujourd'hui, exécutant admirable, il avait autant de savoir musical qu'un bon élève de troisième année. Mais ce qui lui manquait, ce qui lui manquerait toujours, — il le sentait bien, — c'était cette routine des formules, cette rapidité de manipulation des formules et des moyens, en quelque sorte mécaniques, qui permettent à tant de jeunes gens de se jouer des premières difficultés, d'exceller dans les procédés généraux de la dictée, de la transposition. Toutes ces choses, superflues pour un amateur, sont indispensables à l'homme qui veut professer, et le niveau de la culture musicale à notre époque rend les juges plus difficiles, les familles plus exigeantes.

Cependant la bonne volonté du vieillard fut favorisée. Une occasion inespérée se présenta.

Un matin, avant de balayer ses escaliers, la bonne Mme Cassoul vint frapper discrètement à la porte du petit logement.

Elle savait que Joël était seul en ce moment.

Néanmoins, quand il eut ouvert la porte, l'excellente femme ne s'avança qu'en hésitant. Elle paraissait intimidée.

« Qu'y a-t-il pour votre service, madame Cassoul ? » demanda Joël gaiement, afin de l'encourager.

La concierge se mit à tourner d'une main son tablier, de l'autre à tracasser son balai.

« Monsieur le Mat, je voulais vous parler de quelque chose. Seulement, voilà... Je ne sais si vous voudrez... C'est bien embarrassant à dire.

— Asseyez-vous d'abord, madame Cassoul, fit Joël en lui offrant une chaise. Bien. Parlez maintenant. Car, si c'est embarrassant pour vous, jugez de ce que c'est pour moi. Comment voulez-vous que je vous réponde, si je ne sais pas de quoi il s'agit ? »

Elle se mit à rire, et cependant hésita encore, répétant qu'elle « ne savait comment s'y prendre ».

Finalement elle vint à bout de la difficulté, et, comme il arrive toujours en pareil cas, défila son chapelet tout d'une haleine.

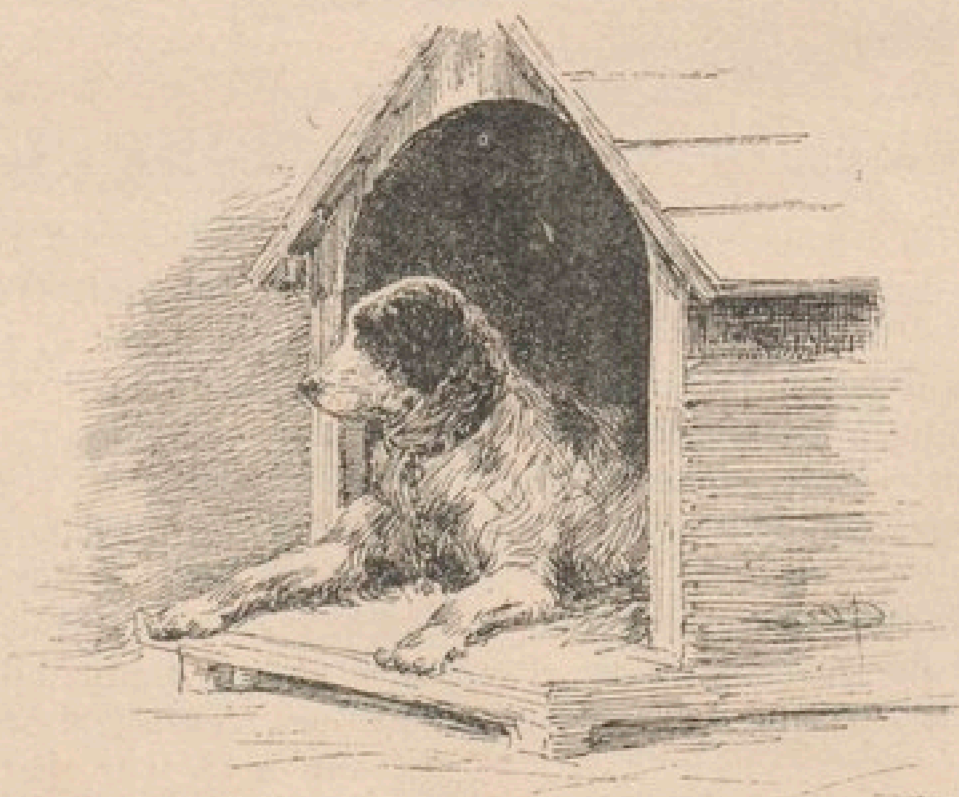
Ce qu'elle avait à dire ? Oh ! mon Dieu ! c'était bien simple au fond.

En face de la maison, au ras de la chaussée, il y avait une toute petite boutique tenue par un relieur. Ce relieur était un brave jeune homme qui s'était découvert une belle voix. Il ne savait pas un mot de musique et voulait apprendre à chanter. Le pauvre garçon n'était pas riche et ne pouvait point consacrer plus de quinze francs par mois à des leçons.

Le Mat remercia la concierge avec effusion. Cette leçon à quinze francs par mois lui parut être le commencement d'une fortune. Qu'il en eût dix dans les mêmes conditions, et il se croyait assuré de vivre. Il se jugerait même riche à ce prix.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Le lendemain même il commença. Tout était à faire. Le relieur ne savait pas le premier mot de ce qu'il entreprenait. Il appelait les notes sur leurs portées « des pipes pendues à des fils du télégraphe ». Joël dut passer une semaine à faire entrer ces notions générales dans la cervelle de cet élève, lui-même apprenti professeur.

Mais le brave relieur avait une volonté de fer qui ne le cédait en rien à l'entêtement légendaire des Bretons.

Au bout de quinze jours il chantait ses notes avec accompagnement du violon. Et quand Petit Ange était là, elle venait gaiement au secours du vieux maître.

Joël avait eu raison de bien augurer de ce début. A quelque temps de là, une fruitière du quartier amena au violoniste sa fillette âgée de dix ans. Elle paya dix francs par mois deux leçons par semaine.

Cela portait à vingt-cinq francs le gain mensuel du vieillard.

Au bout d'un mois, cinq leçons, données à droite et à gauche, lui fournissaient soixante-quinze francs.

C'était assurément mieux que rien. Il s'en fallait pourtant que ce fût suffisant pour vivre.

En partageant les dernières pièces laissées par M. de Kervéo, on put traîner jusqu'en décembre.

Mais alors l'hiver surgit dans toute sa rigueur, et le froid se mit à sévir avec une âpreté hâtive.

On grelotta dans le pauvre appartement. Et le soir, pour éviter de faire du feu, on se coucha dès la chute du jour. Adieu les conversations du foyer, adieu les duos que Joël et Jeanne exécutaient pour charmer leurs veillées. La bise soufflait trop cruelle aux alentours, sur les toitures et dans les cheminées gémissantes, pénétrant par les fentes du bois et de la pierre, par les joints des fenêtres ou des portes, glaçant les souffles, mettant des frissons dans le sang et de l'onglée au bout des doigts gourds.

S'il était difficile de parer au froid dans la maison, combien plus difficile de s'en préserver au dehors!

Ni Jeanne ni Joël n'avaient les vêtements indispensables. Le vieillard n'avait connu jusque-là que les hivers pluvieux, mais doux de la Bretagne, et les premières années de son séjour à Paris avaient été clémentes sous ce rapport.

Mais aujourd'hui la température se montrait vraiment redoutable, atteignant seize et dix-huit degrés au-dessous de zéro. Joël utilisait une vieille houppelande apportée de Quimperlé, une façon de carrick à double pèlerine qui lui donnait un faux air de cocher de place ou



Au Conservatoire, elle voyait plusieurs de ses compagnes arriver en voiture. (P. 74.)

de berger landais. Ce manteau était bien vieux, bien usé; il trahissait sa misère par vingt reprises plus ou moins ingénieuses. Tel quel pourtant, il remplissait à peu près exactement son office de manteau.

Malheureusement Jeanne n'était pas aussi bien pourvue, et, quelque temps qu'il fît, elle n'avait pour sortir que la pauvre petite casaque noire et la visite de ses courses ordinaires entre la rue d'Hauteville et le Conservatoire. Elle souffrait visiblement du froid.

Mais c'était une vaillante nature que cette enfant trouvée, cette « petite Moïse », comme l'appelait encore Joël en leurs heures de gaieté. Elle ne laissait rien voir de sa détresse. Son joli rire réveillait toujours la maison

de ses éclats, même lorsqu'il tremblait de froid. Et alors elle était la première à se plaisanter, disant avec des images et des métaphores inattendues :

« Tiens, ma gorge est fêlée! Elle sonne la vieille faïence raccommodée. »

Au Conservatoire, elle voyait plusieurs de ses compagnes arriver en voiture, le cou enveloppé de fourrures de prix.

Celles-là, c'étaient les demoiselles du chant, les reines futures de la tragédie ou de la comédie, qui escomptaient déjà leurs succès de théâtre. Quoiqu'elle pût rivaliser d'agréments physiques avec elles, Petit Ange les tenait à l'écart. Un secret instinct l'avertissait qu'il n'y avait pas de contact possible entre ces ambitions et sa modestie, entre ces millions entrevus et sa détresse trop certaine, entre ces hontes clandestines et son intransigeante honnêteté.

C'était dans ses « classes » à elle, dans celles de toutes les filles pauvres et laborieuses, qui ne sont et ne veulent être que des instrumentistes, qu'elle s'était fait des amies. Tout le monde l'aimait, mais elle choisissait ses relations, manifestait ses préférences. Et vraiment elle portait sur toute sa personne un cachet de distinction suprême, quelque chose qui imposait le respect même aux plus sceptiques, et, tout en l'entourant de leurs sympathies, ses compagnes plus fortunées s'intimidaient en sa présence. On la devinait grelottante sous ses vêtements, et pourtant nul n'aurait osé lui offrir un secours. Il y a des pauvres plus triomphants sous leurs haillons que les plus riches bourgeois.

Une seule de ses compagnes, Madeleine Bernal, possédait la totalité de son cœur et recevait d'elle quelques confidences.

C'était une grande fille de quinze ans, — un an de plus que Jeanne, — très belle, brune et vive, dont les parents possédaient une assez large aisance.

Passionnée pour toutes les formes de l'art, Madeleine avait ce caractère des femmes qui se donnent toutes et sans retour à l'idéal qui les a enchantées, malheureuses toute leur vie si l'être qu'elles choisissent ne répond point à leur rêve, mais susceptibles des plus nobles dévouements, des plus sublimes sacrifices. La douceur de Petit Ange, contrastant avec sa nature ardente, presque violente, l'avait attirée d'abord, subjuguée ensuite, et le lien de cette amitié s'était resserré au point de rendre les deux jeunes filles inséparables.

Le 31 décembre au soir, une voiture du *Bon Marché* s'arrêta devant le numéro 89 de la rue d'Hauteville et déposa un carton volumineux que Mme Cassoul s'empressa de monter au cinquième. En l'ouvrant, Jeanne y trouva une lettre sur un élégant papier parfumé. Voici ce que contenait cette lettre :

« Ma petite Jeannette,

« Tu me permettras de t'offrir, sur mes économies, un tout petit cadeau que je crois d'accord avec tes goûts. Nous sommes, nous, des « filles sérieuses », comme on dit aux cours; donc mon cadeau est sérieux. Pourtant, s'il ne te convenait pas, tu n'aurais qu'à me le dire, car il m'est très facile de l'échanger contre un autre plus conforme à tes préférences. »

La lettre était signée *Madeleine Bernal*, mais Jeanne n'avait pas eu besoin de lire la signature pour apprendre d'où elle venait. Elle se terminait sur un *post-scriptum* d'une délicatesse charmante :

« Nous avons beau être sérieuses, nous ne sommes pas moins obligées de faire comme tout le monde, de nous conformer à l'usage qu'on a de croquer des bonbons au premier de l'an. Je t'envoie donc l'une des deux boîtes qu'on m'a données, et je t'ordonne, — tu entends bien, — de les manger en mon honneur, en en offrant, avec mon plus profond respect, à M. le Mat. »

Des larmes coulèrent sur les joues de Petit Ange. Elle défit le paquet, et en retira d'abord la boîte de bonbons annoncée, puis un ravissant manteau de drap gros bleu, bordé d'astrakan, et une toque en rapport avec le manteau. Celui-ci semblait avoir été fait sur mesure, tant il était de la longueur voulue, tant il dessinait bien la taille de la fillette, très grande pour ses quatorze ans.

A la prière de Joël, Petit Ange revêtit sur-le-champ cette toilette. Le vieillard la contempla longtemps en silence, les yeux humides.

« Vous pleurez, père? » s'écria Jeanne en courant à lui, les bras ouverts.

Il répondit mélancoliquement :

« Oh! ce n'est pas de tristesse, va, mon enfant. Je songe que tu n'es ma fille que d'occasion. Ta vraie famille est assurément d'une autre condition que nous, pauvres gens des campagnes. Tu la retrouveras un jour, je l'espère; mais, quand tu l'auras retrouvée, continueras-tu à te souvenir de nous?

— Père, s'écria l'enfant avec une voix pleine de larmes, comme c'est mal ce que vous dites là! »

Il comprit qu'il avait eu tort, et, l'attirant à lui, il la baisa sur le front.

« Tu as raison, ma fille. C'est mal ce que je dis là. Je n'ai jamais connu plus noble ni meilleure créature que toi. Il faut me pardonner, vois-tu; car, lorsque je te vois souffrir, mon cœur se déchire, et il me semble que c'est moi qui suis la cause involontaire de ta détresse. »

Elle protesta avec effusion contre ces pensées cruelles, contre cette injustice du vieillard à son propre endroit. Pour lui faire oublier cette impression pénible, elle prit sur elle de faire une folie ce soir-là. Déjà la veillée de Noël leur avait pris quelque peu d'argent. Elle ne s'arrêta point aux mesquines prévoyances. La candeur de sa foi en Dieu lui donna une juvénile confiance.

« Ce n'est pas tous les jours le jour de l'an, dit-elle. L'année va finir, attendons la naissance de l'autre.

— Puisse-t-elle être plus heureuse pour toi, mon enfant chérie! » murmura le vieillard.

Alors Jeanne courut à la huche au bois. Elle y prit des petits morceaux, de quoi pourvoir aux dépenses de trois journées froides, et les alluma résolument. Une claire flambée monta dans l'âtre, ainsi qu'un joyeux présage d'avenir, et ce fut à cette clarté du foyer que les deux pauvres exilés écoutèrent tinter les douze coups de l'horloge de Saint-Vincent-de-Paul, annonçant qu'une année nouvelle se levait au cadran du siècle.

Hélas! dès le lendemain la réalité reprenait ses droits, la misère recouvrait son empire.



Elle défit le paquet, et en retira un ravissant manteau de drap gros bleu. (P. 74.)

L'une des leçons que donnait Joël, celle de la fruitière, cessa. La pauvre femme n'avait plus les moyens de payer ses dix francs par mois.

Mais alors il se produisit une toute petite compensation.

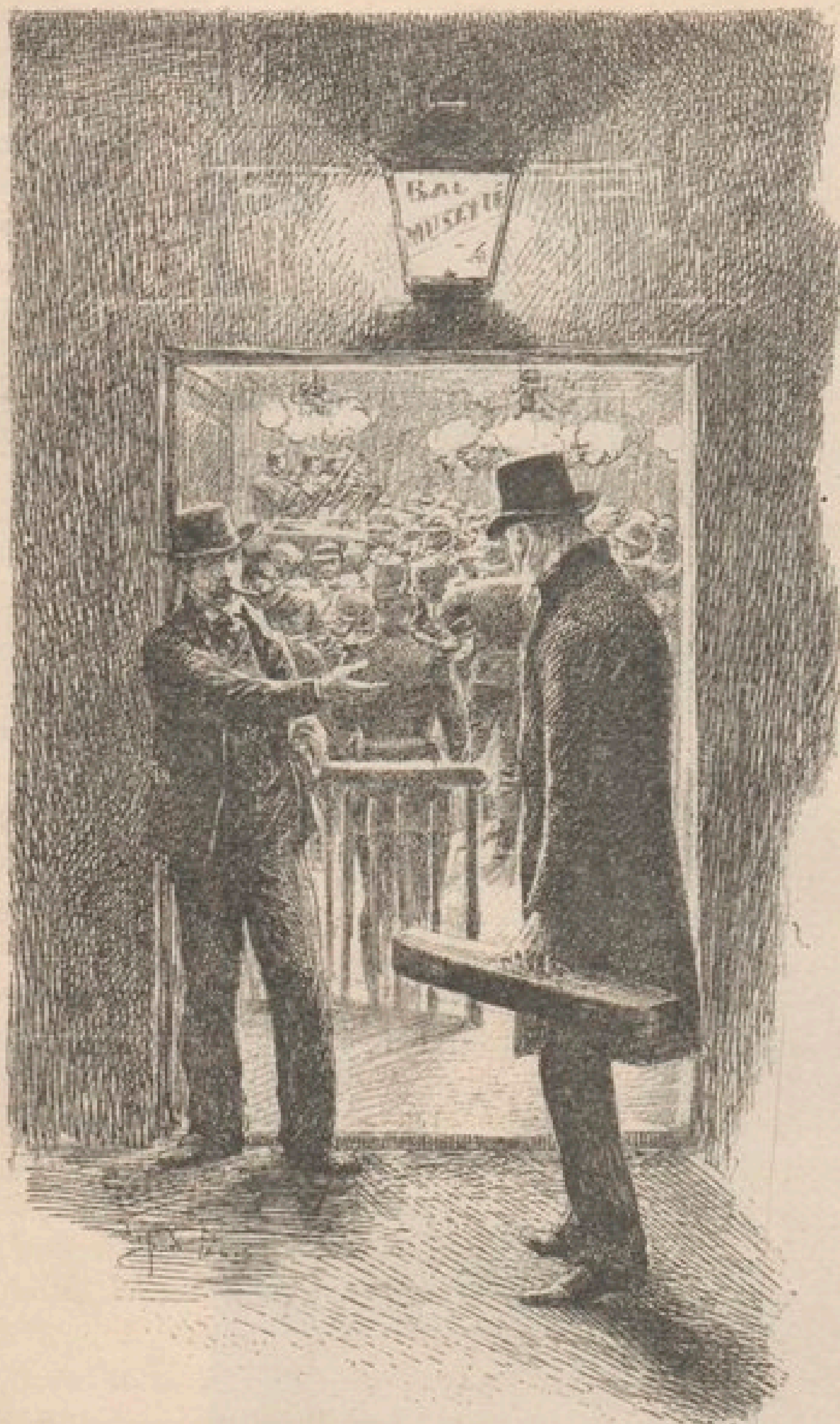
Il y avait à quelque distance, dans le voisinage de la gare du Nord, un bal-musette tenu par des Auvergnats. Un soir que Joël le Mat venait d'un concert où l'avait emmené Delsalle, chez des amis, dans le haut du faubourg Saint-Martin, il passa devant la guinguette, où des couples se trémoussaient avec une telle ardeur, que, malgré la rigueur de la saison, on s'était vu contraint de laisser la porte ouverte.

L'un des danseurs, venu sur le seuil pour fumer une bouffarde, avisa le vieux musicien qui passait, son violon sous le bras.

« Eh! vieux père, cria-t-il avec une familiarité bonasse d'homme du peuple, vous ne seriez pas de trop chez nous. »

L'ex-violoneux de Clohars se retourna. Il n'eut pas de fausse honte; il entra, et son apparition fut saluée de frénétiques bravos. Dès les premières notes il avait conquis la foule; aussi le bal se prolongea-t-il jusque vers deux heures du matin.

Joël y gagna d'être retenu ainsi pour tous les dimanches, à raison de trois francs par soirée.



L'ex-violoneux de Clohars se retourna. (P. 75.)

C'était la compensation efficace de la leçon perdue, puisque, en quatre dimanches, le musicien gagnait douze francs.

Le populaire, en France, a le sens artistique très développé. Les braves gens qui dansaient là s'étaient aperçus du premier coup qu'ils avaient affaire à un maître. On traita donc Joël avec le plus profond respect, et sa réputation grandit dans d'incroyables proportions. Un débitant de la Bastille, ami de celui qui tenait le bal de la gare du Nord, sollicita humblement Joël de lui faire de la musique tous les jeudis. Il fut magnanime et paya cinq francs le cachet.

Du coup, le violoneux dépassa les cent francs par mois. Son cœur en fut réjoui.

Et pourtant il fallut souffrir encore. Un ménage, si humble soit-il, exige tant de menues ressources! Les exigences les plus simples sont aussi les plus absolues. Force est bien de s'y astreindre, au milieu des nécessités contemporaines.

L'hiver ne fut pas seulement rigoureux; il fut long, et la période des froids se prolongea jusqu'au mois de mars.

Enfin le printemps parut; il vint rendre à la terre sa robe d'innocence. L'été lui succéda, sans que rien fût changé dans l'existence des deux amis. Ces années, d'ailleurs, étaient si bien remplies par le travail, que les journées s'écoulèrent rapides. L'heure approchait pour Jeanne de mettre le sceau à ses efforts. Ses études avaient duré près de cinq ans. Il lui fallait son « prix », et désormais elle n'avait plus qu'à regarder en face l'existence ouverte devant elle, à mesurer de quel pas elle aurait à parcourir sa carrière, sans avoir à compter sur d'autre appui que celui du vieux Joël, sans autre ressource que son magnifique talent.

Ce fut pour Jeanne un avant-goût de la lutte prochaine. Elle s'y résigna courageusement.

La jeunesse, d'ailleurs, a toujours en réserve une invincible confiance; elle la place dans l'avenir, qu'elle escompte. Le labeur n'est dur que pour le vieillard, désormais privé d'espoir. Pour lui, il n'y a d'autre perspective que celle du repos final, et ce repos, c'est la tombe qui le donne. Les soixante-cinq ans de Joël le Mat souffrirent plus que les quatorze printemps de Petit Ange.

Et cependant ces mois pénibles eurent eux-mêmes une consolation. On avait économisé quelque peu, et des projets hantaient l'esprit de la fillette et de son vieux compagnon. Oh! si l'on pouvait, après tant d'années de deuil et de séparation, revoir les lieux où l'on avait aimé, où l'on avait été heureux, malgré les privations, les chers êtres qui restaient encore au monde, survivance des temps enfuis et des joies dispersées! Ce rêve devint bientôt une attente, et cette attente, plus encore que le travail, abrégea la durée des jours d'exil.

Juillet vint enfin, ramenant les concours annuels, le dernier auquel Jeanne fût appelée à prendre part.

Pierre Maël.

(La suite au prochain numéro.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

V

UNE ÉCLAIRCIE

Après une année de travail durant laquelle son ardeur naturelle avait été doublée par la menace de la misère, Jeanne avait obtenu son premier prix de violon. De ce jour-là on put présager le succès que son talent incomparable et sa beauté naissante lui préparaient. Séduit d'abord par la grâce de toute sa personne, l'auditoire lui fit une véritable ovation quand elle eut terminé le morceau d'épreuve. Les applaudissements éclataient frénétiques, tandis que des « bravos » se faisaient entendre d'un bout à l'autre de la salle. Et l'enthousiasme devint du délire lorsque, rougissante d'émotion, mais le sourire aux lèvres, l'enfant vint chercher sa récompense.

Avec la somme que lui rapporta son prix, il fut décidé que l'on irait revoir le pays cher à leur cœur. Jeanne avait besoin, pour se remettre, de l'air vivifiant de la Bretagne, et deux mois de repos étaient nécessaires après le surmenage des jours d'examen. Joël lui-même se sentait tout heureux à cette pensée et oubliait le temps d'infortunes qu'ils avaient traversé, pour ne songer qu'à la joie du retour.

Par une belle soirée de juillet ils s'embarquèrent à la gare Saint-Lazare, et, le lendemain matin, le train les déposait dans la jolie petite ville de Quimperlé. Elle parut à Jeanne plus ravissante que jamais dans son écrin de verdure, plus petite que les années précédentes, tant ses yeux étaient accoutumés aux vastes splendeurs de la capitale. Ils ne firent que la traverser pour se rendre directement dans la cabane du pauvre sabotier que Jean s'était empressé de mettre à leur disposition. Celui-ci, retenu dans une ferme avoisinante, n'avait pu ni aller à leur rencontre, ni même les installer dans leur ancien logis. Ce fut une première déception pour les voyageurs; mais une lettre qu'ils trouvèrent dans la maisonnette leur annonçait sa prochaine venue, sans cependant fixer aucun jour. Ils n'avaient donc qu'à prendre patience et à attendre.

Toutefois, s'ils ne pouvaient encore voir Jean, il leur était permis de rendre visite à Anne. Celle-ci, que les rigueurs du noviciat ne retenaient plus, se faisait une fête d'embrasser le brave Joël et l'enfant qu'elle chérissait à l'égal d'une sœur. Le jour attendu se leva enfin, et le vieillard intimidé et la fillette émue se présentèrent à la grille du couvent pour demander une audience de la mère Marie-Jean. La religieuse qui les avait reçus les introduisit dans un petit parloir bien propre, bien simple, et surtout bien intime.

Quelques minutes s'écoulèrent à peine, et un pas léger se fit entendre. Le cœur battant, Joël et Jeanne virent la porte s'entr'ouvrir sans bruit et une apparition d'une douceur céleste s'encadrer dans la baie. Anne, plus jolie, plus suave dans la sévère robe noire de religieuse que dans le coquet costume de Bretonne, venait maintenant à eux avec cette démarche calme que donne la pratique constante des exercices religieux.

Elle serra la main du violoneux, et, gracieusement, tendit son front voilé aux lèvres hésitantes du vieillard. Puis, les bras ouverts, elle reçut Jeanne sur son cœur. Ce fut une ardente étreinte que celle de ces deux sœurs séparées depuis plusieurs années, et qui se retrouvaient, l'une dans la paix du cloître, l'autre emportée par le tourbillon de la lutte quotidienne, toutes deux si émues qu'elles ne pouvaient parler. Anne la première dénoua ses bras, écarta l'enfant pour la mieux contempler, et, par un élan de tendresse, la ramena violemment contre elle, ne se lassant pas de l'embrasser. A la voir si jolie, elle avait pressenti, la douce religieuse, quels dangers courrait peut-être la pauvre Jeanne, n'ayant d'autre protecteur, d'autre soutien que le vieillard qu'elle avait connu plein de force, qu'elle revoyait maintenant affaibli par une année de misère et de souffrance.

Puis les questions se pressèrent sur ses lèvres. Elle voulait tout savoir, tout connaître, et les études de l'enfant, et les amis qu'ils avaient dû se faire dans la capitale. Quand elle fut un peu contentée, elle leur expliqua à son tour la règle du couvent. Sa vie était celle qu'elle avait toujours désirée, vie de prière et de mortification. Puis, la voix tremblante, elle demanda avec une certaine appréhension :

« Et Jean, comment l'avez-vous trouvé? Il y a plusieurs semaines qu'il n'est venu me voir. Je commençais à m'inquiéter.

— Jean? répondit un peu tristement la petite fille, mais

nous ne l'avons pas encore vu. Il est retenu par son travail, mais il nous annonce sa venue d'ici quelques jours. »

Ces paroles parurent attrister mère Marie-Jean. Elle ne revint cependant pas sur ce sujet, et, comme décidément tout entrain avait disparu, Joël se leva pour donner le signal du départ. Jeanne l'imita. Alors seulement Anne revint d'un songe douloureux qui avait mis une ombre sur son angélique visage. Elle tendit la main au violoneux et de nouveau embrassa l'enfant, à laquelle elle murmura dans l'oreille :

« Au revoir, mignonne, à bientôt. J'espère que ta présence fera du bien à mon pauvre Jean. »

Puis, sans répondre au regard étonné de la fillette, elle les accompagna jusqu'au seuil et disparut derrière la lourde porte de chêne.

Joël n'avait rien remarqué de cet aparté. Aussi cheminait-il tranquillement, laissant échapper de temps en temps une réflexion à laquelle Jeanne répondait à peine. La phrase d'Anne, quoique peu explicite, peut-être même à cause de cela, l'avait bouleversée. En quoi pouvait-elle faire du bien au jeune homme, si ce n'est sous le rapport moral? Et alors, qu'y avait-il de changé en lui? Les lettres le montraient toujours comme un excellent travailleur. Petit à petit il lui vint à l'esprit que Anne avait peut-être exagéré. Elle se sentit rassurée. Oui, elle en était bien sûre maintenant, Jean était toujours le brave garçon d'autrefois, et sa sœur, éloignée de lui, s'était sans doute alarmée à tort.

Quelques jours s'écoulèrent sans apporter des nouvelles de Jean. Joël s'en étonna, et Jeanne sentit renaître ses soupçons. Enfin, un soir, ils virent entrer dans la maisonnette un jeune paysan qui leur annonça l'arrivée de l'absent pour le lendemain matin. Ce fut une grande joie et un immense soulagement pour l'orpheline. Elle allait donc le voir, ce frère qu'elle aimait tant, et aux battements de son cœur, à toute l'allégresse de son âme, elle sentit qu'elle ne pouvait le retrouver que tel qu'elle l'avait quitté, franc et loyal.

Le soleil en se levant le lendemain la trouva éveillée. La jeune fille n'attendait que son bonjour pour abandonner le lit. Au premier rayon qui filtra dans la petite chambre, elle poussa un soupir de satisfaction, et un sourire joyeux éclaira son joli visage. Rapidement elle fit sa toilette, tressa ses superbes cheveux blonds, que par un instinct de coquetterie elle laissa flotter sur ses épaules en deux nattes opulentes. Puis, sans prendre de chapeau, elle sortit furtivement pour ne pas éveiller Joël. Une fois dehors, enivrée par l'air frais et vivifiant de la forêt, baignée de lumière, elle redevint la fillette libre et vagabonde, qui tant de fois avait parcouru ces sentiers dans des courses folles. Et comme jadis, lorsqu'elle allait au-devant de son frère, elle bondit dans un petit chemin connu d'eux seuls, et s'y engagea allègrement. Son oreille exercée lui fit bientôt reconnaître un sifflement familier. Elle n'en doutait plus, c'était bien Jean qui s'avançait à sa rencontre. Elle eut un moment l'idée de courir au-devant de lui, mais soudain tout bruit cessa. Un peu inquiète, elle s'arrêta pour mieux écouter, quand tout d'un coup une détonation éclata, la faisant tressaillir violemment. Puis avant que, remise de sa frayeur, elle se fût décidée à se rendre compte de ce qui se passait, de nouveau elle fut clouée sur place par une voix rude qui s'éleva tout près d'elle.

« Ah! ah! mon garçon, je te tiens cette fois, tu ne m'échapperas pas, gronda Hubert, le garde champêtre, que Jeanne reconnut aussitôt. Voilà plusieurs fois que je te guette, mais je n'ai pas perdu mon temps.

— Voilà plusieurs jours, répéta une voix jeune et vibrante, que vous vous trouvez sur mon chemin. Et cela me gêne, père Hubert, comprenez-vous? »

Les deux interlocuteurs s'étaient rapprochés. La jeune fille les distinguait très bien. Elle voyait en frémissant le garde champêtre, un homme d'une cinquantaine d'années, la face congestionnée par la colère, les mains tremblantes, toute sa personne respirant la force brutale. En face d'elle, un jeune homme merveilleusement développé, la figure fine et hautaine, mais d'une pâleur blafarde, les lèvres serrées, les yeux brillants de défi, s'avançait son fusil à la main.

Elle comprit tout. Jean braconnait, et Anne avait raison de craindre. Pendant que Jeanne, tremblante, ne savait si elle devait se montrer ou rester cachée, Hubert reprenait :

« Des menaces! des menaces! Voilà qui aggrave singulièrement ton cas, Jean. Et si tu veux m'en croire, tu vas me suivre tout de suite, dit-il en approchant son visage du jeune homme, car je te dresse procès-verbal. »

Jeanne vit alors son frère reculer, tandis que son bras serrait plus fort son fusil. Elle craignit un acte de violence, et, ne se retenant plus, elle apparut tout à coup entre les deux hommes.

Hubert, surpris, ne reconnut pas l'enfant qu'il avait connue, gaminant dans la forêt, et Jean, émerveillé, n'osait croire que cette ravissante créature fût sa sœur. Il ébaucha un salut embarrassé, tout en dévorant des yeux le joli visage animé par l'émotion, les cheveux blonds à moitié dénoués par la course, et sur lesquels les arbres avaient projeté des constellations de perles sous la forme de gouttes de rosée. Mais elle, sans s'arrêter à l'effet qu'elle produisait, quoique légèrement flattée dans le fond, s'était jetée au cou de Jean ahuri, et lui disait tout bas :

« Tu ne me reconnais pas, Jean? moi, Petit Ange? Je suis bien fâchée de te rencontrer ici, va! »

Le jeune homme l'avait prise dans ses bras, et aussi honteux maintenant qu'il était provoquant tout à l'heure, n'osait la regarder et se contentait de baiser doucement les frisettes humides qui couronnaient le front de l'orpheline. Ce fut avec un certain embarras que Hubert essaya de les rappeler à leur véritable situation. C'était un brave homme, un peu violent, et qui regrettait maintenant d'avoir surpris le coupable. Mais le devoir était là, et le devoir lui commandait d'emmener le jeune homme.

« Ce n'est pas tout ça, les enfants; mais Jean m'appartient. Il n'avait qu'à ne pas se mettre dans un cas pareil. Sans compter, ajouta-t-il, que tu pouvais blesser ta sœur, puisqu'elle venait au-devant de toi sans que tu le saches. »

Jeanne sentit son frère tressaillir de colère au commencement de la phrase, puis il eut un léger haussement d'épaule quand Hubert mit en doute son adresse. Cependant, emporté par son naturel violent, il allait sans doute répliquer. Petit Ange, avec son instinct féminin, avait compris que le garde s'était calmé, et, ne

laissant pas au jeune homme le temps de gâter les choses, elle posa vivement ses petits doigts sur la bouche de son frère. Elle esquissa un adorable sourire, et les yeux suppliants, la voix tremblante :

« Oh ! père Hubert, vous n'allez pas me reprendre mon frère au moment où je le retrouve ? Savez-vous qu'il y a bien longtemps que je ne l'ai vu ?

— Dame, mademoiselle Jeanne, je suis bien fâché de vous contrarier ; mais la consigne est la consigne, et Jean sait bien qu'il est défendu de braconner.

— Et si je vous promettais, moi, qu'il ne recommencera plus jamais ? Dites, est-ce que vous ne me croiriez pas ? »

Le garde eut un petit rire devant cette naïveté enfantine.

« Je n'ai pas besoin de votre promesse, Mademoiselle. Je sais bien que lorsqu'il aura passé quelques jours en prison, il sera bien moins tenté de recommencer. »

Jeanne eut peur de cette phrase. Elle vit Jean pâlir derechef, signe distinctif, chez lui, d'une froide colère. Il fallait en finir au plus vite. Alors, connaissant l'entêtement breton, elle changea de tactique.

« Écoutez, père Hubert, ce ne serait peut-être pas une raison, mais je ne dis pas ça pour vous défier. Je sais bien que vous êtes trop bon pour me faire un chagrin pareil. Et puis, ajouta-t-elle avec un nouveau sourire, il ne faut pas que je sois attristée pour la noce de votre fille. Je ferais pleurer tout le monde, alors que je compte bien aller les faire danser. »



« Des menaces ! Voilà qui aggrave singulièrement ton cas, Jean. » (P. 78.)

Hubert était vaincu. Comment résister à une enfant qui lui rendait un pareil service ? Il n'était pas riche, et, du reste, jamais un biniou n'aurait égalé la superbe musique dont Jeanne promettait de les régaler.

« Allons, fit-il d'une voix conciliante, je veux bien oublier encore cette fois-ci. Mais qu'il ne recommence pas. Heureusement, murmura-t-il en aparté, que je n'ai vu aucun gibier tomber. Comme ça je n'ai rien à me reprocher, et puis je dois quelque chose à cette petite pour ce qu'elle va faire pour nous. »

Jeanne le remercia chaleureusement. Entraînant son frère, elle se pendit à son bras, et tous deux prirent le chemin de la cabane, Petit Ange heureuse de l'issue de cette vilaine affaire, Jean un peu mortifié, mais plein de reconnaissance pour la petite sœur qui l'avait fort à propos sauvé du déshonneur.

Maintenant ils cheminaient côte à côte, et à les voir tous deux, lui, grand, fort, marquant plus que son âge, les traits fins, la démarche élégante ; elle, souple et gracieuse, enveloppée par les ondulations de ses cheveux d'or qu'elle n'avait pas rattachés, jamais on ne les aurait pris, Jean pour le fils d'un sabotier, Jeanne pour une enfant trouvée.

Jean réfléchissait à ce qui venait de lui arriver, au danger qu'il avait couru, au crime qu'il allait peut-être commettre, et une grande résolution germait doucement en son âme. Et elle, en le trouvant si beau, si bon, car elle sentait bien que c'était fini, que sa nature généreuse avait repris le dessus, l'avait naturellement associé à une autre image, celle de Madeleine, son amie bien-aimée. Elle souriait, les yeux perdus, au couple qu'elle contemplait dans une naïve admiration.

Mais le rêve prit fin, et la réalité apparut.

Jeanne, brusquement découragée, vit l'abîme qui séparait l'humble fils du sabotier de la jeune fille éprise de toutes les finesses et de toutes les distinctions. Non, Jean n'était pas l'homme que Madeleine avait peut-être idéalisé dans son ardente imagination. Elle ne s'aban-

donna pas longtemps à ce sentiment, et son énergie ordinaire prit le dessus. De ce moment Petit Ange résolut de transformer son frère, de le rendre digne en tous points de la femme qu'elle lui destinait. Perdus l'un et l'autre dans leurs projets d'avenir, ils arrivèrent sans s'en douter au seuil de la maisonnette sur lequel Joël, un peu inquiet, attendait sa fille.

« Bonjour, père, dit joyeusement l'orpheline ; j'ai été chercher Jean, et je le ramène. N'est-ce pas qu'il est changé ?

— Oui, père Joël, appuya le jeune homme de sa belle voix grave. Je suis bien changé, et sous tous les rapports. C'est même à Jeanne que je le dois. »

Le vieillard comprit l'allusion ; mais avec un tact parfait il n'insista pas sur une question qui, à coup sûr, ne pouvait être agréable à Jean.

Petit Ange m'expliquera cela, pensa-t-il *in petto,* et, se tournant vers le jeune homme, il ajouta :

« Le principal est que tu sois toujours un honnête homme, mon cher enfant. »

Ils entrèrent tous trois, et tandis que Joël et Jean s'étaient assis pour causer à l'aise, Jeanne s'occupa des travaux du ménage. Quand tout fut en ordre dans le modeste logis, elle vint se joindre à la conversation, pendant laquelle, avec une délicatesse infinie, elle donna à son frère la première des leçons qui devait faire de lui un homme accompli et un mari parfait.

Ce fut pour elle une bien douce récompense et surtout un grand encouragement de constater les résultats de ce premier essai. Comme si Jean eût pressenti le but de sa sœur, il avait merveilleusement compris les allusions habiles et les réflexions pleines de sous-entendus dont elle avait eu soin d'émailler l'entretien. Durant les deux mois de vacances, Jean trouva le moyen de rester continuellement auprès de sa sœur. Et, depuis leur rencontre, jamais encore il n'avait eu la tentation de recommencer à braconner. Anne, qui avait tout appris de la bouche même de son frère, en était profondément heureuse, et c'était les larmes aux yeux qu'elle avait remercié Jeanne pour sa généreuse intervention.

« Le miracle que j'attendais s'est enfin réalisé, dit-elle avec un élan de reconnaissance, car il ne faut pas que tu ignores l'étendue du bien que tu as fait. Voilà des années que Jean s'était donné à ce mauvais penchant, et que mes prières avaient été vaines. Tu es bien vraiment l'ange de notre famille, ma chérie. »

Et la sœur aînée avait attiré dans ses bras la jolie créature que, dix ans auparavant, son père avait adoptée pour enfant. La jeune fille n'avait parlé à personne de ses projets ; mais en revanche elle y pensait d'autant plus, qu'elle voyait maintenant la possibilité de les réaliser.

Quelques jours avant leur départ, Jean prit le prétexte d'une longue promenade pour s'assurer un entretien intime avec sa sœur. Ils s'engagèrent tous deux sous les grands arbres de la forêt, et, tout en causant, ils arrivèrent aux Grands-Sables. Ils prirent machinalement un petit sentier qui les conduisit à une anfractuosité du rocher, où enfants ils se réfugiaient fréquemment. C'était une petite grotte surélevée dans laquelle semblaient être creusés deux fauteuils, tant la roche était lisse et les coupures bien arrêtées. Ils s'assirent à côté l'un de l'autre ; puis, après un moment de silence, Jean, un peu ému, prit la parole.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

« Jeanne, dit-il à sa sœur devenue attentive, j'ai pris une grande résolution. Je vais m'engager dès que j'aurai l'âge.

— T'engager? répéta la jeune fille en tressaillant, t'engager pour être matelot?

— Non, répondit-il tristement. Vois-tu, j'ai bien réfléchi depuis notre rencontre. Je n'arriverais à rien par ce chemin. Je serai soldat, et qui sait? peut-être un jour serai-je officier. Oh! je regrette la mer, va, et Pierre est bien heureux de réussir comme cela dans la carrière qu'il a choisie. Et puis je me suis dit que lui serait un monsieur un jour, comme tu es, toi, une demoiselle. Je ne veux pas que vous ayez à rougir de moi, je veux être votre égal. »

Il se redressa en prononçant cette dernière phrase. Une rougeur subite colora son visage, ses yeux brillèrent d'un plus vif éclat. Petit Ange, tout en l'admirant, comprit qu'il aurait l'énergie nécessaire pour accomplir ce qu'il disait. En même temps, une sorte d'allégresse envahit son cœur. Elle le voyait en brillant uniforme, et si beau avec sa tête mâle et sa fière prestance, que Madeleine ne pouvait faire moins que de l'aimer. Elle aussi, sous l'empire d'un juste orgueil, se leva.

« Tu as raison, Jean, dit-elle avec un ravissant sourire, c'est le bonheur que tu trouveras. »

Il l'écoutait, attendri, un peu impressionné par l'intonation rêveuse de sa voix, par le regard fixe de ses yeux, comme perdus dans une vision, par l'attitude de toute sa personne. Elle, sans remarquer l'impression qu'elle produisait sur son frère, continua :

« Vous n'étiez pas fait pour la vie que vous donnait votre naissance, Jean. Votre famille n'est pas celle d'un sabotier, je le sens, quelque chose me le dit. »

Effrayé maintenant de la surexcitation qu'il voyait en elle, le jeune homme lui prit doucement la main, et la forçant à se rasseoir :

« Jeanne, murmura-t-il lentement, Jeanne, alors tu approuves ma résolution?

— Oui, oui, répondit la jeune fille revenue à la réalité. Mais que vas-tu faire en attendant le moment de partir? »

Jean lui expliqua ce qu'il avait décidé. Il continuerait à travailler chez les autres; mais dès le lendemain il demanderait quelques livres au recteur pour étudier un peu tout seul dans ses moments de liberté. Un garçon du pays qui rentrait du service lui avait déjà dit que ceux qui étaient instruits avaient beaucoup plus de chance de monter en grade, et lui voulait à tout prix avancer rapidement.

« Comme ça, conclut-il gaiement, je ne serai plus tenté de braconner; tu pourras rassurer tout à fait Anne, et toi-même partir tranquille. »

Ils se levèrent sur ces dernières paroles, et après un regard et un petit signe amical que Jeanne envoya à sa superbe amie la mer, ils reprirent le chemin de la cabane, où, comme d'habitude, Joël les attendait en jouant du violon. Jeanne se joignit à lui, et la soirée s'acheva dans une intimité heureuse. Il ne restait maintenant aux pauvres exilés que quelques jours à passer dans leur belle Bretagne. Comme ils le faisaient chaque fois qu'ils venaient, Jeanne et Joël les employèrent à leurs adieux. Mais combien différents étaient ces adieux des précédents! Ils laissaient Anne heureuse dans sa vie austère, Jean avec un but dans l'esprit, qui désormais le mettrait en garde contre les tentations de paresse.

Et enfin ils quittaient une partie de leur famille pour aller en voir un des membres. De Quimperlé, Joël le Mat et la jeune fille s'embarquaient pour Brest, où ils devaient passer quelques jours avec Pierre, et de là ils rentreraient dans Paris.

Puis Jeanne était impatiente de revoir son amie. Il lui tardait d'étudier ses sentiments, de préparer son admiration pour le jour où elle lui présenterait son frère. Pourvu surtout que Madeleine n'eût pas déjà remarqué quelque autre jeune homme! Et à cette idée Petit Ange frémissait. Elle avait pris la chose si bien à cœur, que, n'eût été le désir de revoir Pierre, elle aurait volontiers pressé le départ pour la capitale.

Mais ce séjour à Brest lui fut à elle-même avantageux en ce qu'il lui permit de lire en son propre cœur.

Ce grand garçon de dix-huit ans, qui venait de subir victorieusement les difficiles examens d'admission au *Borda*, ne lui rappela que de loin le frère qu'elle avait toujours chéri avec un respect voisin de la crainte. Pierre, avec son mâle visage amaigri par le travail et les privations, ses cheveux noirs et les yeux profondément enchâssés sous l'arcade sourcilière, sa haute taille et ses larges épaules, lui parut être la plus sublime incarnation de la force et de la vaillance. Elle rougit sans



« Jeanne, dit-il à sa sœur, je vais m'engager dès que j'aurai l'âge. » (P. 81.)

savoir pourquoi lorsqu'il la baisa sur le front, et remarqua que jadis ce baiser était plus simple, plus fraternel en se posant sur ses joues roses, tandis que aujourd'hui Pierre semblait éprouver une hésitation, un embarras.

Et lorsque, au bout de deux jours, il fallut quitter le port de guerre, Petit Ange sentit une vive douleur lui trouer le cœur. Toute la durée de ce long retour lui sembla interminable, insupportable, et l'enfant, pour la première fois de sa vie, éprouva le sentiment de porter au cœur une inguérissable blessure.

VI

UNE RENCONTRE

Lorsque Jeanne et Joël rentrèrent à Paris, ils reprirent l'ordinaire existence.

Mais pour l'enfant la vie changeait d'aspect. Elle n'avait plus, à cette heure, devant elle l'obligation des cours à suivre, des perfectionnements à acquérir. Le prix qu'elle avait obtenu consacrait définitivement son talent. Il ne lui donnait pas de pain, et les lendemains d'épreuves s'annonçaient aussi sombres que par le passé.

Plus sombres même, car pour elle les avantages de l'éducation reçue étaient moindres que pour tout autre musicien. Si elle eût été pianiste, malgré les difficultés sans cesse croissantes de nos jours pour un professeur à trouver des leçons, sa sortie du Conservatoire, le renom même du maître dont elle avait suivi les cours, lui eussent assuré presque tout de suite un commencement de clientèle.

Petit Ange n'avait donc pas à compter sur les leçons. Elle était trop jeune, d'ailleurs, pour qu'on se décidât à lui confier des élèves souvent beaucoup plus âgées qu'elle, et son sexe lui interdisait d'en prendre qui pussent compromettre sa réputation. Au reste le professorat exige, quoi qu'on dise, une réelle expérience. N'enseigne pas qui veut.

Elle était donc réduite à l'aléa des concerts.

N'importe, Jeanne ne se rebuta pas. Elle comptait bien utiliser son talent et aider le père Joël à assurer leur existence commune.

Il va sans dire que la première personne à laquelle elle s'adressa fut son amie, Madeleine Bernal.

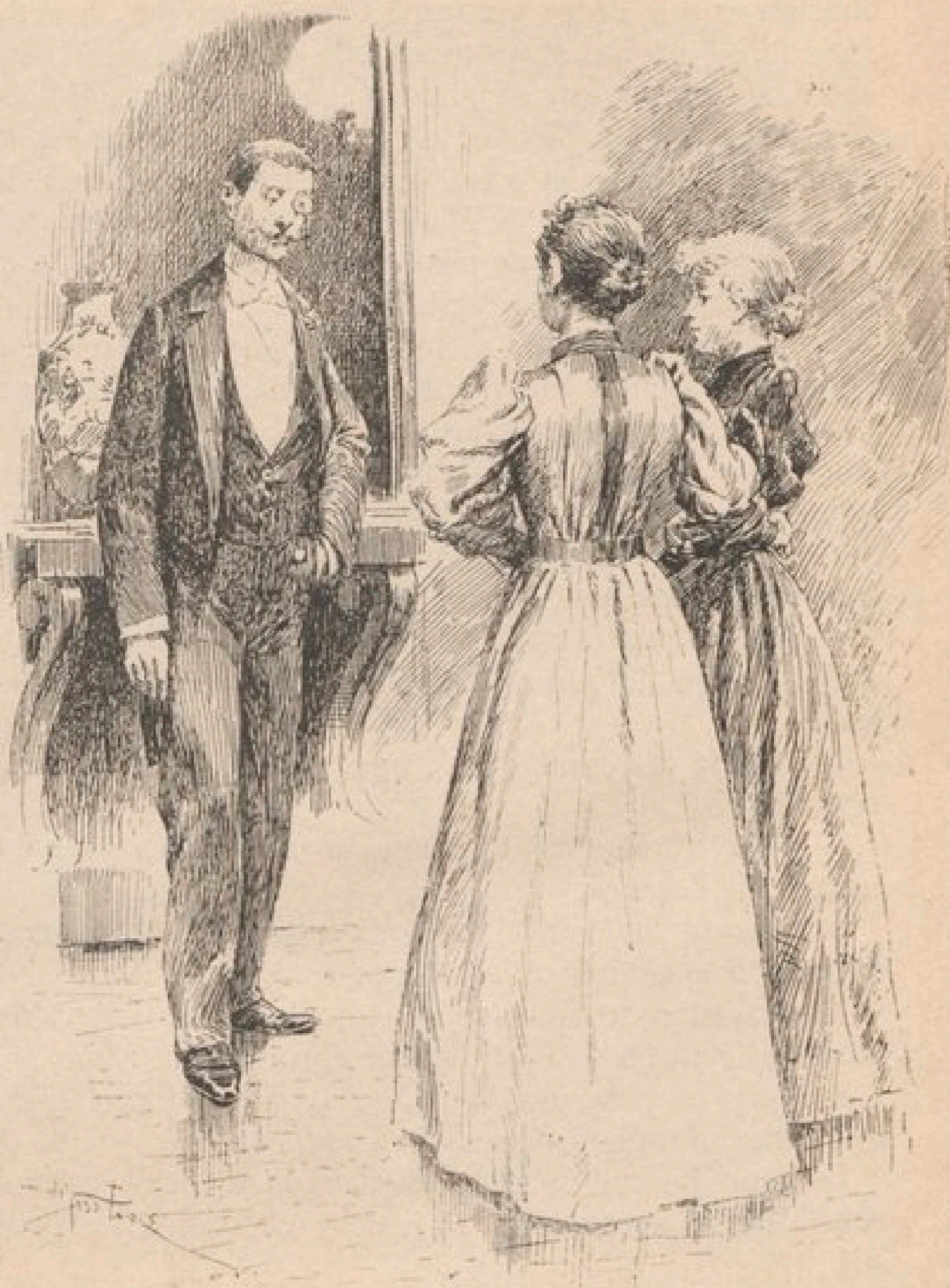
Madeleine avait seize ans et en accusait vingt. Bonne autant que belle, elle avait pour motif supplémentaire à sa bienfaisance naturelle l'affection particulière qui la liait à Jeanne.

Elle s'entremit donc sur-le-champ à lui procurer les moyens d'existence qu'elle désirait.

Un matin, Petit Ange reçut une lettre de son amie qui l'invitait à dîner pour le soir, en compagnie de Joël. Un *post-scriptum* pressant insistait sur l'invitation avec ces mots : « Ne manque pas, car c'est l'occasion pour toi d'une leçon à donner. »

A l'heure dite, Jeanne et Joël se présentèrent chez Mme Bernal.

Le vieillard devait à la finesse de sa nature, en même



« N'est-ce pas, monsieur Myrio, que vous connaissez mon amie Jeanne? » (P. 84.)

temps qu'une grande sensibilité de perception, une facilité remarquable à s'assimiler les exigences des milieux dans lesquels il était appelé. L'ex-violoneux de Clohars n'avait pas eu de peine à se mettre au courant des habitudes mondaines. Mais avec un tact profond il avait compris tout de suite qu'il ne gagnerait rien, qu'il perdrait plutôt à revêtir les dehors d'un homme du monde proprement dit. Il n'avait donc que fort peu sacrifié aux usages, remplaçant la veste et le bragou braz par la redingote et le pantalon noirs, substituant au chapeau plat à rubans un feutre noir également plat, mais d'une forme plus acceptable à Paris, et sous lequel d'ailleurs sa belle tête aux longs cheveux blancs avait un caractère de médaille antique.

De plus, après s'être quelque temps essayé à porter la barbe, il y avait renoncé. Durcie par l'usage continu du rasoir, cette barbe n'avait plus la finesse soyeuse de celle des éphèbes. En outre, elle dégradait visiblement la poétique majesté de ce visage sculpté comme le masque d'un grand homme par la prévoyante nature, laquelle sait imprimer aux traits, même les plus disgracieux, la noblesse et la distinction qui les font accepter par la foule, saluant inconsciemment le génie et l'inspiration apparents sur les fronts de leurs élus.

Jeanne, de son côté, était née « demoiselle », et le

charme exquis de sa personne devait procéder, à coup sûr, d'une origine atavique qu'elle-même ignorait. En outre, ses quinze ans s'étaient magnifiquement développés, et sa beauté blonde, aux cheveux cendrés, à la carnation laiteuse et rose, n'avait rien à envier à la superbe beauté brune de Madeleine.

Ils furent reçus on ne peut plus amicalement, l'un et l'autre, dans la famille Bernal.

Mme Bernal plaça le vieux musicien à sa droite, à table, bien qu'il y eût d'autres invités, notamment un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans qui ne quitta son monocle que lorsqu'on fut assis au repas. Bien qu'il ne parût pas très méchant, il eut cependant le don de déplaire prodigieusement à Jeanne, qu'il dévisagea avec une rare impertinence.

« Qui donc est ce monsieur? demanda la fillette à son amie, dès qu'elle put causer en tête-à-tête avec Madeleine.

— Tu ne le connais pas? questionna la brunette un peu surprise.

— Moi? répliqua Petit Ange, mais pas le moins du monde, je t'assure.

— Tiens! fit Madeleine, voilà qui est assez bizarre. Il prétend te connaître beaucoup. »

Et sans attendre que son amie l'autorisât à tenter une pareille démarche, la jolie brune éleva la voix :

« N'est-ce pas, monsieur Myrio, questionna-t-elle, que vous connaissez mon amie Jeanne? »

Le jeune homme se rengorgea, et le monocle revissé sous l'arcade sourcilière, la bouche en cœur, il répondit :

« Mais certainement, Mademoiselle, certainement. Il n'est point du tout étonnant que Mlle le Mat ne me reconnaisse pas, elle, attendu qu'elle était fort jeune quand nous nous sommes vus pour la première fois. »

Et comme Petit Ange levait sur lui de beaux yeux limpides dans lesquels ne se lisait aucune réminiscence, Albert Myrio reprit :

« Je vais vous aider, Mademoiselle. C'était à Quimperlé, chez le vicomte de Kervéo. Vous et M. le Mat vous nous avez régalés d'un petit air de musique de votre façon, du violon, je crois. Ce n'est pas pour vous faire compliment, mais vous avez singulièrement changé depuis, et certainement je ne vous aurais pas reconnue, si Mlle Bernal ne m'avait pas dit votre nom. Ah! vous êtes bien embellie, et la toilette de demoiselle vous va à ravir, bien que cependant vous fussiez très bien sous votre coiffe de Bretonne. »

En vérité, raillait-il ou parlait-il sincèrement, voulant faire un compliment à Jeanne?

La fillette rougit beaucoup, non qu'elle eût honte de son origine, mais parce qu'elle crut démêler dans cette manière de compliment une intention blessante, un ton assez accusé de persiflage.

Au reste, Albert Myrio ne lui laissa aucun doute sur la malignité de ses paroles, car il ajouta :

« De sorte que, Mademoiselle, vous avez renoncé aux charmes de la vie à la campagne? Vous vous destinez au théâtre, sans doute? »

La pauvre Jeanne était littéralement suffoquée par tant de grossièreté. Les larmes lui vinrent aux yeux, et elle n'eut que la force de répliquer, d'une voix étranglée :

« Non, Monsieur. »

Madeleine était aussi blessée qu'elle. Elle tourna sans façon le dos à l'outrecuidant personnage, et entraîna Jeanne, qu'elle s'efforça de consoler, car l'enfant, toute frémissante, venait de lui dire :

« Laisse-moi prendre mon chapeau et mon manteau, je veux m'en aller tout de suite. »

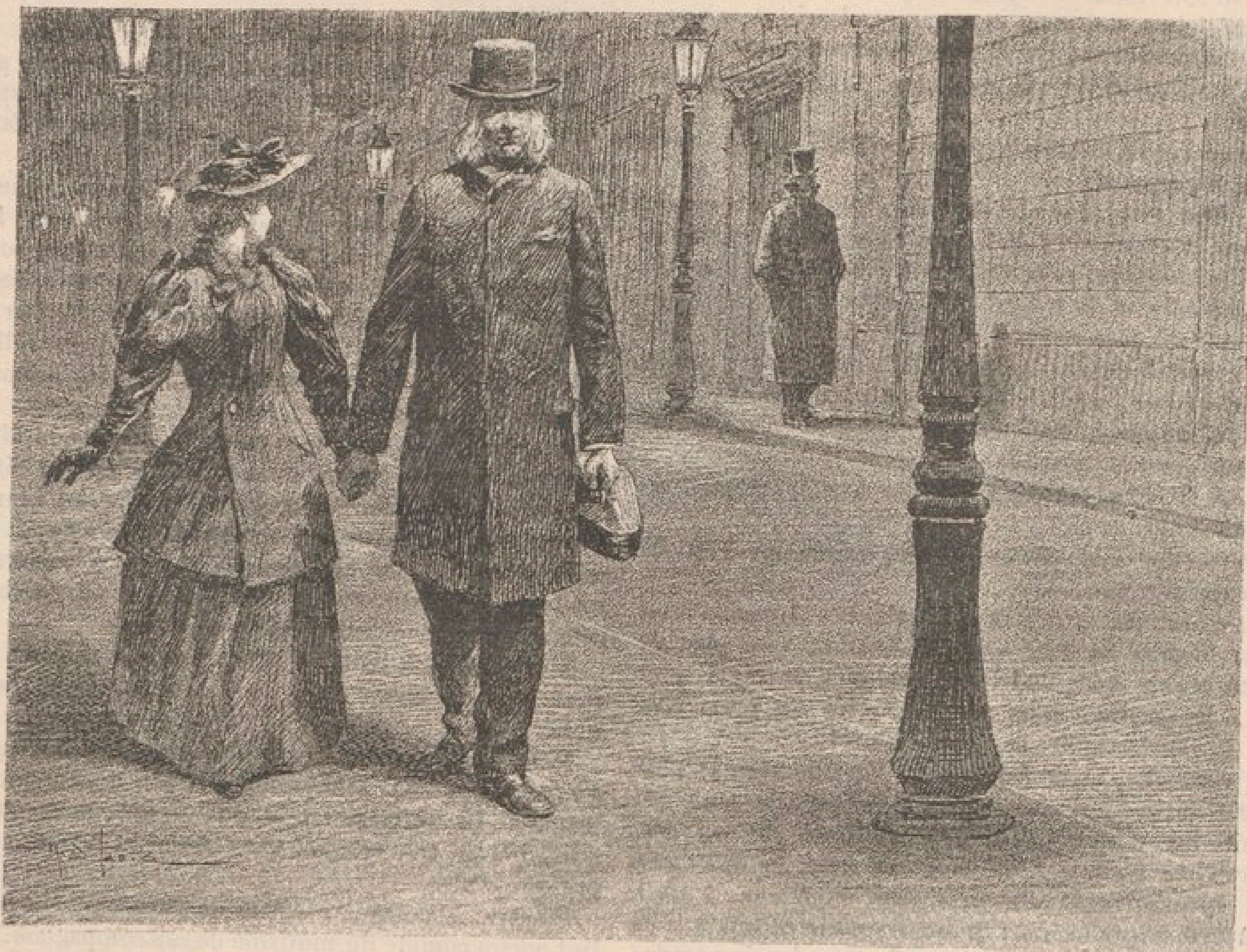
Mais cela ne faisait pas le compte de Madeleine. Elle avait fait venir son amie pour tâcher de lui procurer une leçon. Si Jeanne s'en allait ainsi, à l'anglaise, la leçon serait perdue, et ceux qui comptaient sur une soirée musicale intéressante ne pardonneraient pas une telle fugue à la petite orpheline débutante, quel que fût d'ailleurs son talent.

Elle employa donc les notes les plus tendres, les plus apaisantes objurgations pour la retenir.

Pierre Maël.

(La suite au prochain numéro.)





Sur le trottoir opposé, le regard de Jeanne découvrit un homme enveloppé d'un manteau fourré. (P. 86.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

« Voyons, ma chérie, voyons, ne pense plus à ce sot. Nous avons ici une dame qui est venue tout exprès pour t'entendre. Elle voudrait faire apprendre le violon à son petit garçon, qui a dix ans. Et, tu sais, elles seront bien payées, ces leçons-là. Ce sera au moins six francs le cachet. »

Elle était bien froissée, elle avait le cœur bien gros, la pauvre Petit Ange. Mais elle était pleine de courage et d'énergie. Elle se rendit aux arguments que lui opposait Madeleine. Celle-ci la conduisit dans sa propre chambre, où l'enfant se hâta de laver ses beaux yeux rougis par les cruelles larmes qu'elle venait de répandre, puis la ramena au salon, où l'on attendait impatiemment sa venue.

Joël avait déjà tiré son violon de sa boîte, et l'accordait avec soin. Jeanne vit que, pour lui donner du courage, le vieillard, qui s'était mépris sur les causes de l'éclipse de son enfant, s'apprêtait au duo qui allait ouvrir la séance.

Elle fut profondément touchée de cette attention. Une émotion nouvelle lui gonfla le cœur.

Ah! bon père Joël! comme elle l'aimait! Il serait toujours son ami, lui, son meilleur ami!

Incapable de contenir ses sentiments, l'enfant se jeta au cou du vieillard et l'embrassa avec effusion.

Alors, tout à fait remise, prise bien plutôt du désir d'imposer le respect de son talent à cette assistance qu'elle devinait toute pleine de la morgue mondaine,

elle saisit son violon et se plaça aux côtés de Joël, tandis que Madeleine, qui avait eu un second prix de piano, s'installait devant son Erard pour les accompagner.

Ce n'était point un duo, mais un trio, qui ouvrait le combat.

Chacun des exécutants tint à merveille son rôle; mais Jeanne se surpassa.

Elle joua avec plus que du brio. Elle y mit quelque chose qui ressemblait à de la rage, lorsque son tour fut venu d'exécuter un solo. Elle avait à la fois son inspiration naturelle et le besoin de prendre sa revanche des insolences du jeune Myrio. Telle fut la vivacité de son jeu, l'expression passionnée qu'elle y sut mettre, que la salle, électrisée, ne la laissa pas finir. Les bravos éclatèrent, spontanés, enthousiastes, et tout le monde se leva pour féliciter la jeune virtuose.

Albert Myrio ne fut pas le dernier à venir complimenter Petit Ange.

« Permettez-moi, Mademoiselle, commença-t-il, de vous exprimer ma... »

Il n'acheva pas et demeura bouche bée. Jeanne venait de lui tourner le dos, sans dissimuler, avec plus de netteté encore que Madeleine quelques instants plus tôt. Le jeune drôle n'en pouvait croire ses yeux. Une élève du Conservatoire le recevoir ainsi!...

En revanche, Petit Ange prêta l'oreille avec la plus vive satisfaction aux questions que lui posa la dame qui voulait lui confier l'éducation musicale de son fils. Émerveillée du talent de la jeune fille, la mondaine offrit spontanément des prix bien supérieurs à ceux qu'eût osé exiger Jeanne: quinze francs le cachet et trois fois par semaine. Il est vrai que Jeanne devait prendre le chemin de fer et se transporter à Versailles, ce qui lui occasionnerait une petite dépense, largement compensée d'ailleurs.

En quelques minutes de conversation, Madeleine aidant, les conventions furent établies, et il fut décidé que Jeanne commencerait ses leçons dès le lendemain. Or, comme Joël avait retrouvé les siennes, le pauvre petit ménage pourrait désormais se considérer comme riche.

Petit Ange remercia son amie du meilleur de son cœur. Madeleine entrait en bienfaitrice dans son existence, et ce bienfait resserrait l'amitié si étroite déjà qui unissait les deux jeunes filles. Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre avec promesse de se voir le plus souvent possible, maintenant que les travaux d'études étaient terminés et qu'aucune discipline ne les astreignait à la régularité des heures suivies.

En reprenant avec son père d'adoption le chemin du logis, Jeanne fit toutes sortes de projets d'avenir.

On allait donc être heureux enfin; on pourrait mettre à profit toutes les vacances pour retourner au pays. Puisque Pierre était au *Borda*, on pourrait le revoir tous les ans, soit qu'on allât passer avec lui les vacances à Quimperlé, soit que lui-même vînt passer les siennes près d'eux, à Paris.

Jean, qui se faisait de plus en plus sage, qui méditait même de grands projets dont il n'avait pas voulu s'ouvrir encore à sa sœur, serait au moins pour quelque temps de la partie. Et Anne, malgré sa claustration volontaire, pourrait voir souvent toute sa famille rassemblée autour d'elle. — Ah! oui, vraiment, si ce n'était point là le bonheur, cela y ressemblait extraordinairement.

Jeanne faisait tous ces rêves les yeux ouverts. Elle dépensait sans compter l'argent qu'elle n'avait point encore, et Joël, aussi enfant qu'elle sous ce rapport, s'abandonnait aux mêmes songes séduisants. Il fait si bon vivre dans l'espérance!

Ils marchaient bras dessus, bras dessous, causant presque à haute voix, se berçant au bruit de leurs paroles joyeuses. La nuit était une de ces tièdes soirées d'octobre pendant lesquelles l'automne semble vouloir donner à la nature l'illusion d'un éternel été. La lune brillait de trois quarts dans un firmament constellé de scintillations, et de nombreux noctambules animaient les voies fréquentées.

On traversait des groupes paisibles, on coudoyait des retardataires que retenaient au dehors les attraits de cette nuit admirable. Depuis plus d'une heure, omnibus et tramways avaient cessé leur service. On ne voyait plus, on n'entendait plus que le roulement des voitures de maître ou de place, ramenant du concert ou du théâtre ceux qui prenaient leur part de ces fêtes.

Tout entiers à leurs châteaux en Espagne, les deux Bretons revenaient d'un pas mesuré, sans inquiétude.

Mais, tandis que Jeanne, très loquace, donnait carrière à son imagination, Joël parlait fort peu depuis quelques instants. La conversation se ralentissait, devenait languissante de son côté, et Petit Ange en faisait les frais presque seule.

Pendant la première moitié du parcours, l'enfant ne tint aucun compte du mutisme de son compagnon. Force lui fut pourtant de s'en apercevoir lorsqu'elle eut vu Joël se retourner deux ou trois fois et promener ses regards autour de lui avec une sorte d'inquiétude, avec un malaise visible sur ses traits. Elle suivit la direction de ce regard, et découvrit à quelques pas en arrière, sur le trottoir opposé, un homme enveloppé, malgré la tiédeur de la saison, d'un manteau fourré, mais dont elle ne put apercevoir les traits.

Il était manifeste que l'inconnu s'était attaché à leurs pas et qu'il entendait les suivre jusqu'à leur domicile.

Chaque fois qu'il passait sous un bec de gaz, la lumière du reverbère l'inondait de la tête aux pieds.

Mais les bords du chapeau projetaient une ombre si épaisse sur son visage, qu'on n'en pouvait distinguer les lignes.

Petit Ange se laissa gagner par la peur. Elle demanda anxieusement à Joël:

« Qu'est-ce que cet homme peut nous vouloir?

— Je l'ignore, répliqua le vieillard; mais nous verrons bien, s'il nous serre de trop près. »

Et lui-même serra nerveusement, d'une main fort robuste encore, la branche de frêne qui lui tenait lieu de canne.

Mais l'inconnu ne fit pas mine de s'approcher. Il se contenta d'escorter à distance respectueuse le vieillard et l'enfant. Ceux-ci atteignirent enfin le numéro 89 de la rue d'Hauteville. Il leur fallut sonner deux fois pour se faire ouvrir. Le sommeil des pauvres concierges est si souvent troublé, si bien mis à l'épreuve par les locataires tardifs, qu'on s'explique aisément sa pesanteur.

Quand ils se retrouvèrent dans leur humble apparte-

tement, Joël et Jeanne échangèrent de nouveau leurs réflexions avant de se coucher.

« Père, dit la jeune fille, je crois bien que j'ai reconnu le monsieur qui nous suivait.

— Ah! vraiment, petite? Et qui crois-tu que c'est, par exemple? »

Jeanne rougit et sourit à la pensée de la frayeur qu'elle avait éprouvée. Elle répondit à demi-voix :

« Je crois que c'est ce monsieur mal élevé qui était ce soir chez les Bernal ?

— Qui donc? M. Myrio fils? interrogea Joël, devenu brusquement songeur.

— Oui, M. Myrio. Je me demande pourquoi il nous a suivis de la sorte sans nous adresser la parole. C'est peut-être parce que, là-bas, je lui ai fait comprendre qu'il n'avait pas été très délicat avec nous? »

Et elle revint sur l'incident, qu'elle narra tout au long à son vieil ami. Joël prêta une vive attention à ce récit. Il avait fait lui-même de nombreuses et désagréables réflexions à ce sujet; mais devant la candeur de la fillette, il hésita, ne voulant pas l'effrayer par des soupçons prématurés, contre son gré, il est vrai, et répliqua, en haussant les épaules :

« Bah! tu as dû te tromper, petite. Ce ne doit pas être lui. Qu'est-ce qu'il serait venu faire par ici? »

Le vieux musicien, ayant mal dormi, s'éveilla d'assez méchante humeur le lendemain.

Jeanne ne put lui arracher que des monosyllabes. Toutefois il prit le dessus, et se montra même fort gai quand le moment fut venu d'escorter la jeune fille jusqu'à la gare Saint-Lazare.

Bien qu'on l'attendît à l'arrivée, Joël éprouva une angoisse à la laisser monter toute seule dans le train.

VII

UN DANGER IMPRÉVU

Joël ne s'était pas trompé.

C'était bien Albert Myrio qu'il avait rencontré sur son chemin, Albert Myrio, qui les avait suivis la veille au soir, et qui tous les jours vint s'embusquer sur le parcours suivi par Jeanne. Il était manifeste que la délicate beauté de la jeune fille avait produit une vive impression sur le mondain, au point de lui faire perdre de vue les autres intentions. Dans ce viveur, il y avait un reste de poésie. Il hésitait entre le « bon parti » et l'orpheline pauvre.

Aussi le vieillard se montra-t-il très assidu à accompagner son enfant. Jeanne prenait le train de dix heures. Mme Maillard, c'était le nom de la dame riche qui l'avait choisie pour professeur de son fils, venait attendre la jeune fille à l'arrivée du train et l'emmenait chez elle en voiture. De onze heures à midi, Petit Ange donnait la leçon. A midi, elle déjeunait avec la mère et l'enfant, donnait une seconde leçon de deux à trois heures; après quoi on la reconduisait, toujours en voiture, à la gare. Il arrivait que, par suite d'un retard quelconque, la jeune fille ne pouvait reprendre le même train. C'est pourquoi, afin d'éviter, autant que possible, la fatigue au vieillard, elle l'avait prié de ne point venir au-devant d'elle.



Il s'arrêta au parti d'attendre dans l'un des cafés restaurants du voisinage de la gare.

Pendant les premières semaines, Albert Myrio ignora les heures de retour de Jeanne.

Il ne lui fallait pas longtemps, malheureusement, pour s'en enquérir et pour s'en assurer.

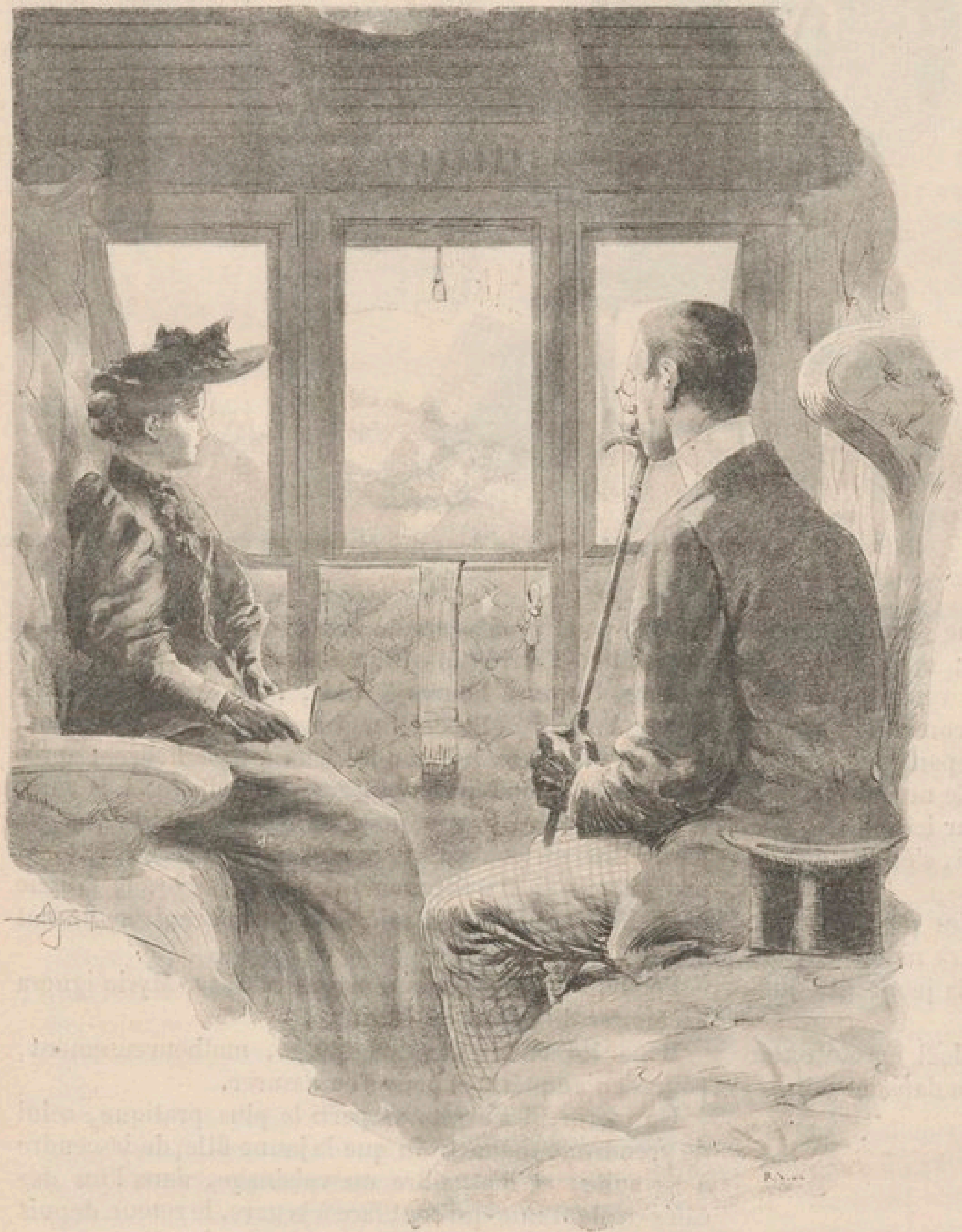
Un matin, il s'arrêta au parti le plus pratique, celui de prendre le même train que la jeune fille, de descendre à sa suite, et d'attendre au voisinage, dans l'un des cafés-restaurants qui font face à la gare, le retour depuis si longtemps épié à Paris.

Cela lui coûta cinq heures d'observation et un assez médiocre déjeuner, qu'il paya fort cher; mais sa patience fut récompensée, son attente couronnée de succès. Comme la demie après trois heures sonnait à l'horloge de la gare, la voiture de Mme Maillard arriva avec cocher et laquais en livrée. Jeanne sauta légèrement à terre, et courut droit aux guichets.

Albert Myrio était renseigné.

Se levant tout de suite, il courut à son tour vers le train, s'installa en première classe et fit le voyage avec la jeune fille. Sa tête était pleine de projets. A parler franc, il ne savait pas bien ce qu'il pourrait lui dire, comment il lui ferait oublier son insolence de la cruelle soirée où il s'était montré si parfaitement mal élevé. Il comptait sur l'opportunité des circonstances, sur l'inspiration du moment.

Pour la première fois, ce « malin » oubliait sa prudence coutumière et cédait au sentiment. C'était de l'amour qu'il ressentait pour cette fille pauvre, et cet amour était honnête. Seulement, comment le ferait-il entendre à cette enfant très fière et facile à effaroucher? Bah! s'il en trouvait l'occasion, il en trouverait aussi l'expression.



Myrio fit le voyage avec la jeune fille. (P. 87.)

Mais ce jour-là il en fut pour ses frais d'observation et dut se contenter de la trouvaille des heures.

Jeanne, en effet, en débarquant sur le hall de la gare Saint-Lazare, y tomba fort inopinément entre les bras de Madeleine Bernal, accompagnée de sa mère. La jeune fille avait voulu inviter son amie pour le soir même. Elle avait appris de Joël le moment de l'arrivée et était venue surprendre l'arrivante. Elle ne la laissa plus et l'emmena directement chez elle.

Or, en débarquant lui-même, Albert Myrio avait doublé le pas, dans l'espérance de rejoindre Petit Ange à sa descente des escaliers. Il la touchait presque, lorsque Madeleine et sa mère s'emparèrent de la charmante artiste. Lancé comme il l'était, il ne put s'arrêter à point, et telle fut sa surprise, qu'il la laissa paraître, hésita, essaya de revenir en arrière, en un mot, fit tant et si bien, que les yeux très perçants et très soupçonneux de Mme Bernal l'aperçurent. Ce fut un premier accroc.

Le second, beaucoup plus sérieux, vint de ce que, au lieu d'en prendre bravement son parti, le viveur, décontenancé, trahit son embarras en s'efforçant tout d'abord de se dissimuler pour échapper aux regards investigateurs de Mme Bernal, et n'y parvint pas. D'un salut aussi gauche que possible il se fit remarquer de la vieille dame, laquelle n'en conçut que plus de méfiance à son endroit.

Il se trouvait que c'était là, de la part d'un homme de sens aussi rassis que l'était Albert Myrio, la plus grave des fautes.

Il avait, en effet, posé sa candidature à la main de Madeleine, et, sauf l'agrément de celle-ci, pouvait se considérer déjà comme bien accueilli par la famille. Ce mariage était certainement la meilleure de ces bonnes affaires dont il parlait jadis à son père, l'entrepreneur. Les Bernal, sans être très riches, avaient de quoi doter richement leur fille, et les prétendants n'avaient pas tardé à se montrer aux alentours de la beauté quasi royale de Madeleine. Aussi l'élue avait-elle tout le loisir de faire son choix avec discernement. Mais, malgré cette faculté, elle ne voulait pas se hâter, tenant ses seize ans et sa radieuse jeunesse pour un temps très court dont elle voulait jouir seule, avec ce tranquille égoïsme des êtres qui n'ont point encore aimé.

En somme, Madeleine représentait ce que, dans le monde, on nomme un « parti magnifique ».

Sa beauté était rayonnante; elle était abondamment pourvue du côté de l'esprit et des qualités morales, et, par-dessus le marché, apportait deux cent mille francs à l'heureux preneur de tous ces biens.

PIERRE MAËL.

(La suite au prochain numéro.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

On s'explique qu'Albert Myrio tînt à s'assurer une aussi belle proie.

Mais il était de cette jeunesse « fin de siècle » que la morale vulgaire ne gêne point aux entournures, et qui veulent pour eux tous les avantages, en y comprenant tous les droits. Parmi ces droits, étrangement détournés du sens de ce mot, figurait celui de se conduire à sa guise et de chasser deux lièvres à la fois. Après tout, il était libre de choisir entre les deux jeunes filles et ne serait marié qu'une fois.

Malheureusement pour lui, Mme Bernal, qui préludait au rôle de belle-mère, avait des yeux d'une étonnante clairvoyance, et ces yeux n'avaient pas été sans remarquer le trouble et la gêne de son gendre présomptif.

Quant à Madeleine, tout à fait ignorante des projets matrimoniaux de sa famille, elle ne professait à l'égard du jeune viveur que la plus superbe indifférence. S'il avait fallu qu'elle précisât ses sentiments, elle l'eût jugé plutôt antipathique.

Si Albert fut contrarié de cette occurrence, Mme Bernal le fut bien plus encore.

Ce mariage, en effet, lui paraissait de tous points assorti et tel que les concluent nombre de familles bourgeoises de nos jours. Du moment que l'accord existe entre les fortunes des conjoints, que pourrait-on désirer de plus? Le bonheur ne réside-t-il point dans l'équilibre des budgets, où la part des innombrables superflus contemporains est faite avec le même soin que celle du nécessaire dans les foyers besoigneux? Mme Bernal le jugeait ainsi, et, n'eût été l'âge encore trop tendre de Madeleine, elle eût littéralement jeté sa fille à la tête du fils du richissime entrepreneur lorientais.

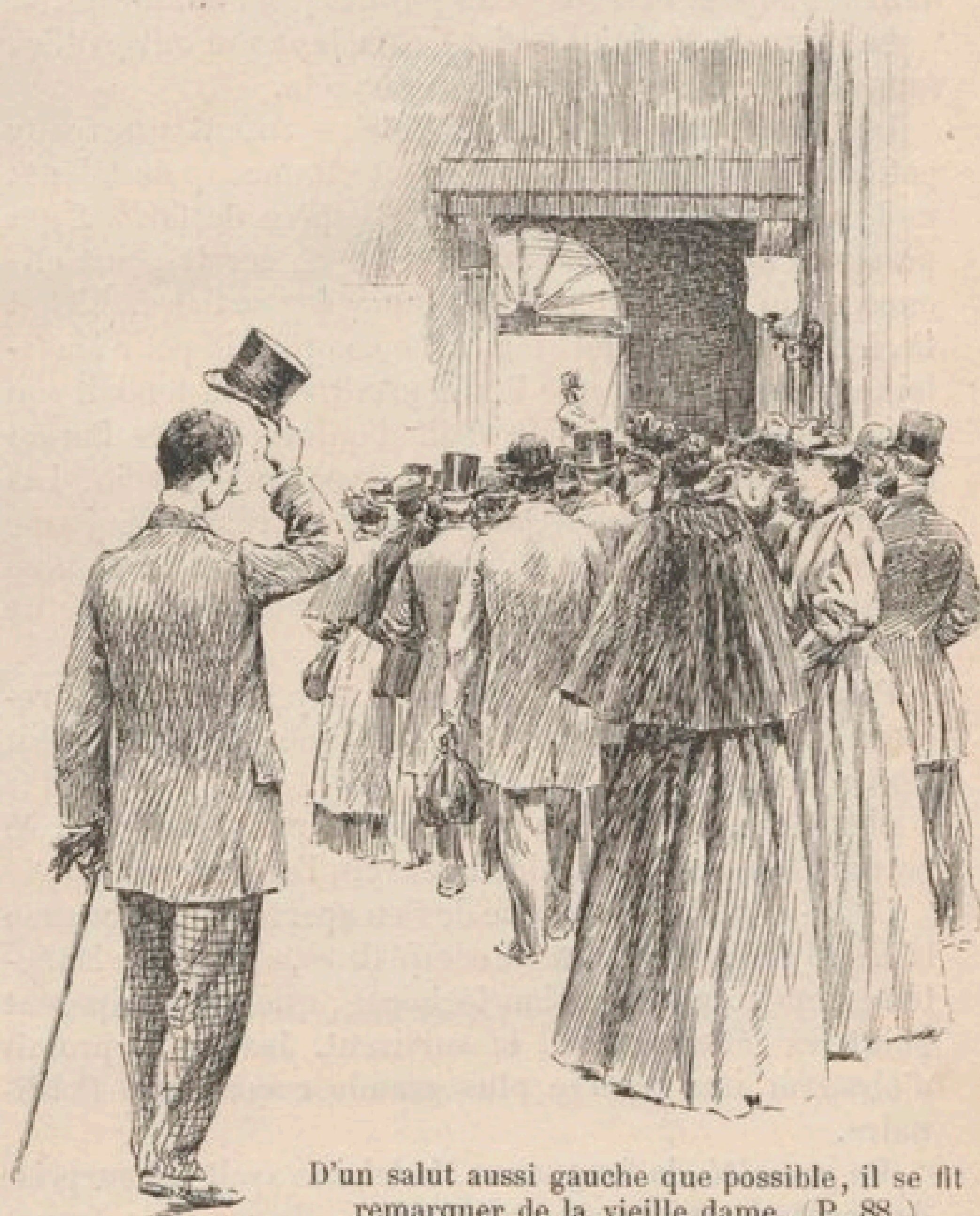
Et voilà que, par la plus male des chances, le soupçon entrait dans son esprit et qu'elle surprenait celui qu'elle appelait déjà son gendre *in petto* en flagrant délit de braconnage sur des terrains prohibés.

Car, elle n'en pouvait douter, l'attitude louche d'Albert Myrio démontrait jusqu'à l'évidence qu'il délaissait Madeleine.

Seulement, à quelle sorte de gibier donnait-il ainsi la chasse? Mme Bernal eût bien voulu le savoir.

Elle fut promptement renseignée à ce sujet.

Malheureusement ce renseignement fut aussi contraire à l'innocente qu'au coupable.



D'un salut aussi gauche que possible, il se fit remarquer de la vieille dame. (P. 88.)

« Tiens! fit-elle en jouant l'indifférence, M. Myrio vient de descendre du même train que vous, ma chère Jeanne. »

M. Myrio? Jeanne n'avait que trop de raisons de s'éloigner de cet homme.

Mais en ce moment elle s'attendait si peu à le voir ou même à entendre son nom, qu'elle ne put se défendre d'un brusque tressaillement et changea visiblement de couleur. Elle devint coup sur coup rouge et pâle.

Mme Bernal en prit ombrage sur-le-champ. Elle avait l'esprit soupçonneux. Beaucoup de gens sont ainsi faits qu'ils ne peuvent voir un événement douteux sans se fournir eux-mêmes l'explication qu'ils n'ont pas, sans rapprocher immédiatement les faits les moins concordants.

Elle venait de rencontrer simultanément Jeanne et Albert Myrio. Albert avait paru très confus, Jeanne très troublée : preuve évidente d'abord que Myrio était là pour Jeanne, ensuite que Jeanne encourageait la recherche de Myrio.

Si la première partie de l'induction n'était pas trop fondée, la seconde n'avait aucune base. Elle n'avait pas même la vraisemblance pour elle. Mais Mme Bernal n'appliquait qu'imparfaitement les règles de toute méthode expérimentale.

Il convenait à sa courte logique que les choses fussent telles. Elle confondait une coïncidence avec une concordance, selon le paralogisme des causes qui s'énonce : *Post hoc, ergo propter hoc*. Comme elle n'avait jamais éprouvé une très vive sympathie pour l'orpheline, mais l'avait estimée, quoique à contre-cœur, tolérant des relations qui faisaient l'agrément de Madeleine, elle ressentit une satisfaction malsaine à trouver une tache dans le radieux éclat de cette pureté quasi enfantine.

La mère de Madeleine s'enferma dans son antipathie, sans chercher à poursuivre son enquête.

Décidément c'était une singulière enfant que cette petite le Mat. Elle avait sans doute beaucoup de talent; mais elle subissait, elle aussi, l'espèce de fatalité qui pèse sur le monde des arts, et ce ne serait point elle encore qui réhabiliterait le renom des artistes. C'était là, à coup sûr, une fort mauvaise compagnie pour Madeleine. Sans compter que l'on pouvait voir où tendait son jeu, et que son intention était d'enlever à Mlle Bernal le prétendu que sa mère couvait avec tant de soin. Les hommes sont si bêtes! Qui pouvait assurer que le jeune Albert Myrio, aspirant au doctorat en droit, ne se laisserait pas prendre aux manœuvres de cette petite aventurière?

Pour ce jour-là, il n'y avait pas moyen de faire autrement que d'emmener Jeanne, puisque Madeleine était venue la chercher.

Mme Bernal dissimula son dépit en conséquence et se borna à beaucoup de froideur envers l'orpheline.

Celle-ci ne laissa pas que de s'en apercevoir, et comme la fierté était au nombre de ses qualités, elle quitta Madeleine sous une impression fâcheuse, que ne dissipèrent point les réflexions qui la suivirent. Jeanne se promit d'observer une réserve plus grande encore qu'à l'ordinaire.

De son côté, la fougueuse Madeleine avait été surprise de l'attitude de sa mère, et, comme elle avait son franc-parler avec tout le monde, tout de suite elle avait mis Mme Bernal au pied du mur. Il se trouvait que celle-ci adorait sa fille et était aussi faible en sa présence que sévère en tout autre cas. Interpellée par Madeleine, elle commença par se retrancher derrière des généralités.

Mlle Bernal avait toujours promis d'être une maîtresse femme. Elle le montra une fois de plus en cette occasion.

« Ce n'est pas tout ça, ma chère maman. J'ai trop de confiance en ton jugement pour admettre un seul instant que tu aies pris Jeanne en grippe sans un motif sérieux. Sois donc assez bonne pour me faire connaître ce motif. J'ai bien le droit, ce me semble, de placer mon amitié ou de la retirer en connaissance de cause? »

Assurément Mme Bernal avait été ravie d'expliquer son antipathie. Mais comme, au fond, c'était une fort honnête femme, incapable de nuire à son prochain de parti pris, sinon lorsqu'elle se laissait abuser par ses propres sentiments, elle ne voulut pas porter atteinte à la réputation de Jeanne sur un simple soupçon. Elle n'articula aucun grief sérieux.

Dès lors les raisons qu'elle donna furent du plus pitoyable effet, et Madeleine ne fit qu'en rire, plaisantant même sa mère sur ce qu'elle nomma ironiquement sa « pruderie d'un autre âge ». Mme Bernal fut repoussée avec pertes en sa première démonstration.

Elle différa sa revanche à une meilleure occasion.

Aussi ne fit-elle aucune opposition au désir que lui manifesta Madeleine de retenir de nouveau son amie à dîner.

Très heureuse de cet acquiescement facile, la jeune fille adressa une pressante invitation à Petit Ange. Grande fut sa surprise de recevoir de celle-ci quelques lignes très courtes, presque froides, par lesquelles l'orpheline regrettait et s'excusait de ne pouvoir se rendre à l'invitation.

Elle en eut le cœur tout serré et en manifesta à la fois du chagrin et du dépit.

Mme Bernal, au contraire, en éprouva une réelle joie et s'empressa d'en triompher bruyamment.

« Tu vois, ma fille, que j'avais raison. Les enfants croient toujours avoir plus de jugement que leurs parents. Tu peux t'assurer que je ne me trompais pas dans mes appréciations sur le compte de ton amie. Cette petite, je te le répète, est un monstre de vanité. Elle est aussi horriblement jalouse et ne peut souffrir aucun mérite à côté d'elle. Or, malgré tout son talent sur le violon, elle ne peut faire que tu ne sois toi-même très forte sur le piano. J'ajoute, sans vouloir te flatter, que son charme ne peut soutenir aucune comparaison avec ta beauté.

— Quoi! maman, s'écria Madeleine emportée par son bon cœur et sa droiture naturelle, vous ne trouvez pas Jeanne jolie?

— Gentille est suffisant, fillette. C'est un petit minois chiffonné, avec assez de rouerie. Mais tu dois bien comprendre que tu l'écrases, et qu'il est naturel qu'elle te porte envie. On n'est jamais content de se voir écraser par quelqu'un de mieux que soi. »

Parole perfide et qui trouva sa place dans le cœur de Madeleine. Elle s'y planta, l'empoisonnant de tout le venin de la méfiance et la prépara dès ce moment à recevoir tous les mauvais propos, fût-ce les pires calomnies.

VIII

ENCORE L'ÉPREUVE

Mme Bernal, que les défenses peu loyales d'Albert Myrio avaient complètement rassurée sur les intentions de celui-ci, était maintenant bien persuadée de la culpabilité de Petit Ange. Le jeune homme ayant clairement fait comprendre que plus que jamais il prétendait à la main de Madeleine, c'était donc encouragé par la coquetterie de Jeanne qu'il s'était tourné de son côté. La froideur qu'elle avait témoignée à l'orpheline ne fit que

s'accroître, et, de son côté, cette dernière, de plus en plus froissée, écarta toutes les occasions qui naguère la réunissaient à son amie. Elles demeurèrent ainsi plusieurs semaines, ne comprenant rien l'une à la conduite de l'autre, lorsque de nouveau Mme Bernal fut confirmée dans ses soupçons. Elle rentrait un soir, vers sept heures, d'une course tardive, quand ses yeux, arrêtés machinalement sur un omnibus, découvrirent Mlle le Mat qui en descendait. Tout de suite l'austère mère de famille en fut offusquée. C'était déjà bien assez, à son avis, que la jeune fille sortît seule dans la journée; mais à une heure pareille c'était dépasser les bornes, et jamais elle ne permettrait une chose pareille à sa fille. Elle ne se disait pas dans son égoïsme que si Jeanne avait, comme Madeleine, une mère ou, à son défaut, une femme de chambre prête à l'accompagner partout où il plairait à son caprice d'aller, il y avait cent à parier qu'elle ne sortirait pas souvent seule. Mais Mme Bernal ne se faisait pas ce raisonnement, et elle en était toute à sa réprobation, lorsque celle-ci se changea en indignation. Ne venait-elle pas d'apercevoir, descendant derrière la jeune fille, M. Albert Myrio en personne?



Derrière la jeune fille, Myrio descendait de l'omnibus.

A ses yeux, c'était la confirmation précise, indéniable, de toutes ses hypothèses. Du moment qu'il fallait un coupable à tout prix pour justifier son dire, elle préférerait trouver ce coupable dans la pauvre enfant qui ne pouvait se défendre, ne se sachant pas même accusée.

Elle rentra chez elle la figure crispée par cette découverte et l'air si manifestement hostile, que Madeleine le remarqua du premier coup d'œil.

« Allons, maman, quelle fâcheuse rencontre viens-tu de faire? questionna en riant la malicieuse fille. Tu es toute bouleversée. »

Mme Bernal se rendit sans répondre dans sa chambre, afin d'éviter de nouvelles questions, et n'en sortit que pour se mettre à table. Madeleine, de plus en plus intriguée, se promit d'avoir la clef du mystère Sitôt le dessert fini, elle se réfugia dans un petit coin où, enfant, elle passait de bonnes heures d'intimité avec sa mère. C'était là aussi que Mme Bernal se rendait pendant la soirée, lorsque Madeleine jouait, avec son talent exquis, quelques vieux airs affectionnés de son père. Mais, ce soir-là, le piano demeura muet, et la mère, séduite par les câlineries de la jeune fille, résolut enfin de lui ouvrir son cœur.

« Écoute, ma chérie, avait-elle commencé, ce que je vais te dire te fera beaucoup de peine; mais enfin il est de mon devoir de t'avertir. Il s'agit de Jeanne, et... »

Mais elle n'acheva point. Madeleine, impressionnée par ce début, s'était brusquement relevée.

« Mère, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, mère, je ne veux pas qu'on l'accuse, c'est mon amie. »

Et elle mit une douceur infinie dans ce mot.

« J'ai toute confiance en elle, et je l'aime de tout mon cœur. Voici quelque temps que nous sommes en froid. Cela me coûte, et j'ai résolu de m'expliquer avec elle dès demain.

— Mon enfant, reprit d'un ton quelque peu sévère Mme Bernal, si j'accuse Mlle le Mat, c'est que j'ai des raisons sérieuses pour le faire. Je suis d'âge à m'apercevoir de bien des choses qui échappent à ton inexpérience. »

Et alors elle raconta à sa fille les deux rencontres consécutives qu'elle venait de faire et le trouble évident qu'elle avait remarqué chez les deux jeunes gens

lorsqu'ils s'étaient vus surpris à la gare Saint-Lazare.

Madeleine, qui n'avait jamais pensé au jeune homme, n'en conçut aucune jalousie. Mais les insinuations de sa mère éveillèrent la défiance dans son cœur loyal. Elle ne pouvait supporter l'idée que Jeanne, la croyant destinée à M. Myrio, eût essayé de lui ravir son fiancé, aussi éventuel qu'il pût être. Elle sentait que cela ne pouvait être, et cependant les faits étaient là, concluants et accusateurs. Elle quitta sa mère l'esprit troublé, le doute pour la première fois entré dans son cœur. Jamais Madeleine ne s'était sentie si malheureuse.

De son côté Jeanne, d'abord froissée, maintenant désespérée de cet abandon, se trouvait horriblement seule. Un pressentiment sinistre pesait sur ses pensées depuis qu'elle avait perdu l'amitié de Madeleine. Ce pressentiment ne devait pas tarder à se réaliser. De nouveau la pauvre enfant allait retomber dans une de ces douloureuses périodes qui avaient mûri trop tôt son âme.

Le malheur commença par la perte de sa leçon de Versailles. Quelques allusions imprudentes de la part de Mme Bernal disposèrent défavorablement Mme Maillard. Celle-ci, prévenue contre la jeune fille, crut à son tour découvrir des indices de légèreté et ne tarda pas à la remercier. Jeanne, le cœur gonflé, rentra tristement dans le modeste logis où une nouvelle épreuve, encore plus cruelle, l'attendait.

Dès le seuil de la porte une angoisse la saisit. C'était l'heure où Joël, seul dans l'appartement, jouait, afin de se distraire, quelques vieux airs ou étudiait pour le soir des valses ou des quadrilles nouveaux. Le silence morne qui régnait la frappa, et ce fut en tremblant qu'elle ouvrit la porte... Rien encore.

Le vieillard serait-il donc sorti, qu'il n'accourait pas au-devant de sa fille d'adoption pour lui souhaiter, comme d'ordinaire, la bienvenue?

Jeanne, de plus en plus troublée, appela :

« Père! père! »

Mais la vieille voix ne se fit pas entendre.

Alors seulement elle se décida à entrer dans la chambre voisine. Un souffle court et rauque paraissait l'emplir.

Elle courut au lit, où gisait le violoneux, le visage empourpré par la fièvre, la poitrine soulevée par une terrible oppression. L'orpheline tomba à genoux, et, appuyant sa jolie tête blonde sur le drap blanc tout près du vieillard, de nouveau l'appel déchirant retentit, mais modulé sur un ton plus bas, plus plaintif :

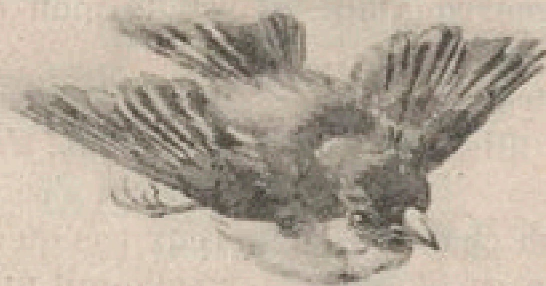
« Père! père! »

A cette voix caressante le vieillard ouvrit les yeux. Il essaya même de se soulever, mais il retomba pesamment sur l'oreiller. La jeune fille, affolée, se releva et courut chez la concierge. C'était sa suprême ressource. La bonne femme promit d'envoyer chercher le médecin. Puis, ne voulant pas laisser Jeanne seule, elle remonta dans le pauvre appartement. Elle eut vite fait de tout installer auprès du malade, et, quand tout fut prêt, elle s'assit à son tour auprès de l'enfant anéantie, et toutes deux attendirent impatiemment la visite du docteur.

Par bonheur, celui-ci ne se fit pas trop longtemps désirer. Une heure après le départ du petit garçon que Mme Cassoul avait envoyé, il entrait à son tour dans la chambre où le vieillard haletait. Du premier regard il embrassa cet intérieur, et, comme c'était un cœur compatissant, il fut touché par la misère et l'honnêteté qui se découvraient dans ce logis de besoigneux.

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Tout de suite Jeanne l'intéressa. La finesse de sa beauté, l'air de distinction répandu sur toute sa personne, le surprirent. Il résolut de tout faire pour sauver celui qu'il considérait comme son père. Il examina attentivement le malade, l'ausculta avec un soin particulier et demanda du papier et de l'encre pour rédiger son ordonnance.

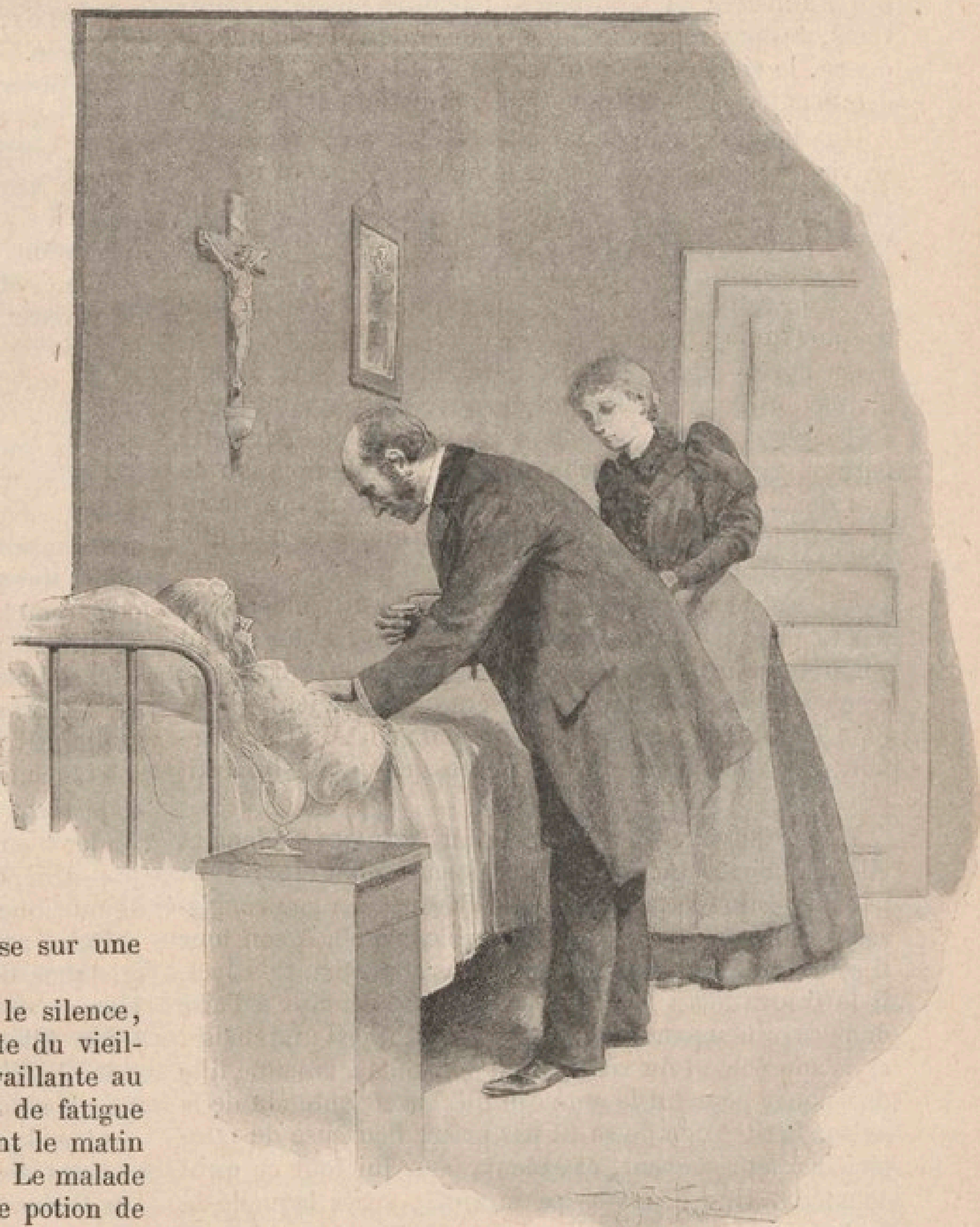
« Eh bien! docteur, interrogea craintivement Petit Ange, avez-vous de l'espoir?

— Mademoiselle, répondit le médecin, je ne dois pas vous cacher que c'est extrêmement grave. Tout n'est pas encore perdu cependant, et j'espère pouvoir me prononcer d'ici deux jours. Je reviendrai toutefois demain. En attendant, veuillez faire prendre à monsieur votre père ce que je viens d'ordonner. »

Puis, après un salut et un dernier conseil, il quitta l'orpheline un peu rassurée.

Mme Cassoul força Jeanne à descendre prendre quelque chose pendant qu'elle resterait auprès du vieillard, et, lorsque l'orpheline remonta, la concierge descendit, appelée par les exigences de son poste.

La jeune fille, demeurée seule, disposa toutes choses en vue de la nuit qui était venue. Elle ne voulut pas se servir d'un fauteuil, de peur de s'y endormir, et, assise sur une chaise, elle commença la triste veillée.



Le docteur examina attentivement le malade.

Les heures s'écoulèrent lentement dans le silence, troublé seulement par la respiration sifflante du vieillard. Et le jour se leva, éclairant Jeanne vaillante au chevet du lit, mais brisée par une journée de fatigue et une nuit sans sommeil. Le médecin revint le matin même et trouva la bronchite bien déclarée. Le malade n'était ni mieux ni plus mal. Il ajouta une potion de plus à l'ordonnance de la veille et se retira.

Durant les neuf jours que le danger persista, l'enfant, fidèle à son devoir, ne quitta pas une minute son père d'adoption. Enfin le dixième, le médecin, touché de son dévouement, annonça joyeusement à l'orpheline que désormais toute crainte était éloignée. La jeune fille, plus faible dans la joie que dans l'adversité, sentit ses yeux se mouiller, et, tombant auprès du lit, les mains jointes dans un geste d'ineffable reconnaissance, murmura de toute son âme :

« Merci, mon Dieu ! »

Et, se relevant aussitôt, elle s'avança vers le docteur ému. D'un mouvement gracieux elle lui tendit ses petits doigts, tandis qu'un sourire radieux éclairait son joli visage fatigué par les insomnies, mais plus séduisant que jamais.

« Merci aussi, Monsieur, lui dit-elle. Après Dieu, c'est à vos bons soins que je dois la vie de mon père. »

Lui, serrant chaleureusement la main qu'elle lui avait tendue, répondit :

« Je suis peut-être plus heureux que vous, Mademoiselle, si j'ai été pour quelque chose dans la guérison de M. le Mat. »

Ils se séparèrent sur ces bonnes paroles ; mais il promit de revenir pendant quelques jours, pour voir si sa guérison avançait suivant ses prévisions. Désormais Joël était en pleine convalescence. Ce furent des heures bien douces que celles qui s'écoulèrent entre ces deux êtres qui s'aimaient si tendrement : Jeanne pleine d'attentions, de doux reproches lorsqu'elle craignait une imprudence, le vieillard rajeuni par ces petits soins, heureux de ces gâteries dont il jouissait comme un enfant.

Une bonne partie de la journée était aussi consacrée au violon, ce cher violon que le musicien croyait n'avoir plus entendu depuis des siècles ! Petit Ange avait été ravie de le reprendre, et si Joël était encore trop faible pour en jouer, la jeune fille le dédommageait amplement de cette privation en exécutant pour lui les airs les plus aimés.

Un après-midi qu'ils se livraient tous deux à leur distraction favorite, Jeanne debout, les yeux inspirés, Joël assis dans un fauteuil, l'oreille charmée par cette harmonie, le regard perdu dans une contemplation de l'au delà, ni l'un ni l'autre n'entendirent ni ne virent le bon médecin entrer par la porte que la jeune fille laissait entr'ouverte afin de ne pas se déranger.

Lui s'était arrêté, ébloui par le tableau, émerveillé par la musique. Il ayait bien deviné que Jeanne n'était pas une enfant ordinaire. Quelque chose lui disait que ce n'était pas une humble ouvrière que cette jeune fille, dont l'expression révélait une âme d'artiste. Et maintenant il se rendait compte de l'impression qu'elle lui avait produite.

La jeune virtuose s'arrêta enfin, et alors seulement elle découvrit l'auditeur enthousiasmé, dont elle n'avait pas soupçonné la présence. Elle s'avança un peu rougissante et lui souhaita gaiement la bienvenue. A son tour il se confondit en compliments, et, s'approchant de Joël, il le trouva aussi bien que possible. Se sentant à l'aise dans ce milieu pauvre mais intelligent, il prit une chaise, et, s'approchant du vieillard, il demanda à la jeune fille de rejouer pour lui le morceau qu'il avait entendu de la porte. Petit Ange ne se fit pas prier, heureuse de faire plaisir à leur sauveur, et exécuta pour lui tout ce qu'il demanda. Une heure se passa ainsi, après laquelle le docteur se leva, serra la main à Joël, et souriant à Jeanne :

« Savez-vous, Mademoiselle, lui dit-il, que mes malades pourraient bien vous en vouloir, car vous me les faites oublier. Et voyez ce que c'est, je suis tout prêt à les abandonner, et vous demande la permission de venir jouir quelquefois de votre beau talent. »

Permission qui fut accordée avec joie et dont, par la suite, le docteur profita souvent.

Cependant, aux douceurs de la convalescence, se mêlaient bien des angoisses. Les quelques économies que l'on avait pu faire, grâce à la leçon de Versailles et aux bals du soir, avaient été rapidement dépensées par les frais de la maladie, depuis surtout que ni Jeanne ni Joël ne gagnaient plus. Le vieillard, encore affaibli, ne s'était pas fait ce terrible raisonnement ; mais la jeune fille, en butte aux exigences de la vie, ne voyait pas sans frémir l'argent s'en aller. Un jour vint même où Jeanne dut entamer la dernière pièce de dix francs. Celle-ci partie, il ne resterait plus rien. Ce fut en vain qu'enfermée dans sa chambre, la tête entre les mains, elle chercha ce qu'elle pourrait faire. Rien, elle ne voyait rien.

Tout d'un coup une idée la frappa. Puisque Joël ne sortait pas le soir, pourquoi ne le remplacerait-elle pas ? Certes, elle sentait combien elle était peu faite pour cela. Mais, à moins de mourir de faim, il n'y avait pas à choisir.

Le dîner fini, le vieillard une fois couché, elle prétexta une course à faire pour Mme Cassoul, et, furtivement, sortit de chez elle avec son violon.

Elle savait où allait le musicien et n'eut donc pas de peine à s'y rendre. Au moment de rentrer, elle eut une hésitation. Les rires, les cris qu'elle entendait lui répugnaient, et, un moment dégoûtée, elle fut sur le point de revenir sur ses pas. Mais sa pensée la ramena dans le logis où le vieillard devait dormir paisiblement. Elle se dit qu'elle n'avait pas le droit de refuser une source de gain, et très pâle, mais très résolue, elle pénétra dans la guinguette. Son entrée fit sensation. Tous ceux qui étaient là comprenaient que ce n'était pas la place de cette enfant. On crut à une erreur, et l'un d'entre eux s'approchait déjà pour lui donner certaines explications, lorsqu'elle-même prit la parole. Et, la voix un peu tremblante, elle demanda :

« C'est bien ici que jouait M. Joël le Mat ? »

A ce nom les figures exprimèrent toutes la sympathie, car le bon violoneux avait su se gagner tous les cœurs, et d'une voix unanime ils répondirent affirmativement.

« Je suis sa fille, continua Petit Ange ; il est malade, et je viens le remplacer parmi vous, si toutefois vous voulez bien le permettre ?

— Oui, oui, » crièrent les braves gens, que l'absence de musique avait bien privés depuis ces derniers jours.

Puis, avant de commencer, chacun voulut avoir quelques détails sur la maladie. On se rapprocha de Jeanne, et les questions se croisèrent de tous côtés. La jeune fille, complètement rassurée, répondit avec sa grâce habituelle, et plut par sa simplicité à ces gens, dont la simplicité était la première qualité.

Alors la sympathie éclata universellement. Les exclamations se succédèrent comme des feux de file.

« Pauvre M. le Mat ! Dire qu'il était si malade, et que nous n'en savions rien ! Tant mieux qu'il va mieux ! »

Puis une commisération très douce, mêlée malgré tout au secret désir de voir Jeanne commencer au plus vite, car déjà les groupes se formaient pour la danse, et l'on se sentait tout ragaillardi à la pensée que l'on ne pivoterait plus au hasard, sans ordre, sans cadence.

« Tout de même, mademoiselle le Mat, vous avez eu

là une fière idée, de venir. Nous nous ennuyions de monsieur votre père, pour sûr. Mais si ça vous fatigue de trop, faut pas vous gêner. On s'en passera pour ce soir. »

Pour toute réponse, Jeanne ôta son manteau, tira le violon de sa boîte, et demanda :

« Où faut-il que je me place ?

— Ici, » fit l'hôte en désignant à la jeune fille une sorte de plancher mobile, élevé d'un pied et demi, qui servait d'estrade.

Elle y monta, et, dès qu'elle eut appuyé le violon à son épaule avec sa grâce séduisante, les bravos éclatèrent.

« Est-elle gentille comme ça ! » disaient les grosses mères et les fortes filles d'Auvergne ou du Rouergue, qui venaient s'offrir là, en famille, un souvenir de la lointaine bourrée et des montagnes du pays natal. C'est une gamine, c'te petite-là; on la croquerait comme du sucre. »

Les premières mesures emportèrent l'assistance en une polka échevelée. Jeanne avait choisi un morceau banal de son premier répertoire. Et, tout en se livrant aux exigences du métier, elle ne pouvait se défendre d'un sourire devant ce tourbillonnement de créatures pesantes, qui donnaient assez bien l'idée d'un troupeau d'ours évoluant sous une harmonie. Mais ils s'amusaient si bien, ils se démenaient de si bon cœur et si innocemment, sous la sueur de leur délassement favori, que la jeune fille se sentit gagnée par cette joie naïve, inondée du plaisir d'avoir pour quelques instants contribué au facile bonheur de ces humbles.

Quand il lui fallut partir, ce fut à qui s'offrirait pour la reconduire. Comme il était minuit, comme la nuit était noire, elle ne refusa point pour cette fois. Plus tard, acclimatée à ce milieu aussi nouveau que rustique, elle y devait puiser le courage de faire seule le parcours.

Mais, une fois entrée chez elle, l'enfant sentit la tristesse l'envahir.

C'était donc là ce que lui réservait la destinée, tout ce qu'elle devait attendre du sort !

De quoi lui servaient, à cette heure, un talent musical hors ligne, une inspiration sublime qui faisait crier au génie ses auditeurs d'élite ? De quoi lui servaient les années d'étude au Conservatoire, les leçons toutes spéciales de Delsalle, le premier prix obtenu ? Elle avait eu un moment l'espoir de voir s'ouvrir devant elle l'avenir du professorat. Mais une influence maligne lui avait ôté ce gagne-pain, et elle avait vu se fermer la porte si avantageuse de Mme Maillard. Maintenant, à moins d'un miracle, elle était condamnée pour toujours au métier ravalé qu'elle avait exercé dans sa première enfance. Mais combien les tréteaux improvisés de Bretagne étaient plus doux à son cœur que ces planches d'auberges parisiennes !

L'esprit obsédé, la poitrine haletante, Jeanne éclata en sanglots.

TROISIÈME PARTIE

I

L'ATTENTAT

Il y avait trois ans que durait pour les deux Bretons la vie cruelle, trois ans que par des miracles d'énergie, à force de privations et de souffrances, Joël et Jeanne étaient parvenus à dissimuler leur misère à tous les regards. Ils l'avaient cachée même à leurs proches, à leurs plus intimes amis, ne voulant point les affliger du spectacle de leur détresse. Trois années maintenant s'étaient écoulées depuis le dernier voyage que la jeune fille et le vieillard avaient fait à Quimperlé. Quelques lettres reçues les avaient avisés des changements qu'ils y auraient trouvés.

Obéissant à la règle de sa communauté, Anne avait changé de résidence, avec espérance, il est vrai, de revenir au bout de trois ou quatre ans à la première maison de sa vocation religieuse. Jean avait quitté le pays, annonçant à Petit Ange qu'à dix-neuf ans il se reprochait de n'être pas l'homme qu'il voulait être, et qu'il s'engageait dans l'infanterie de marine.

De Brest, Jeanne avait reçu l'avis du succès définitif de Pierre à ses examens et son départ en qualité d'aspirant de marine de 2e classe. D'assez rares missives avaient tenu la jeune fille au courant des pérégrinations de son frère aîné, et, chaque fois que le facteur lui avait remis une enveloppe portant un timbre étranger ou gardant la marque des colonies, le cœur de la jeune fille avait battu avec la même violence que le jour où elle avait embrassé Pierre pour la dernière fois à Brest.

Fréquemment celui-ci lui parlait de Jean :

« Voici sept ans, écrivait-il, que je ne l'ai revu. Les lettres qu'il m'adresse sont celles d'un brave garçon et d'un homme de cœur. De plus, elles témoignent d'un effort considérable accompli, de réels progrès dans l'instruction. Il s'exprime avec élégance et facilité, et sa dernière communication m'a rempli de joie. Il vient de gagner au Sénégal ses galons de sergent-major. Bien certainement il sera sous-lieutenant dans un an. »

Pierre ne savait pas si bien dire. A vingt-deux ans Jean avait conquis l'épaulette, alors que son aîné parvenait au grade d'enseigne de vaisseau.

Ni l'un ni l'autre ne connut les souffrances de la chère petite sœur et du bon vieillard qui s'était constitué son gardien.

Joël avait fait une grave maladie. Des bronchites sont toujours dangereuses pour les vieilles gens. Il avait fallu la solide charpente du musicien, la force de sa constitution, pour le sauver de cette terrible crise. Aussi le médecin avait-il rigoureusement interdit les sorties du soir et de la nuit. Une rechute eût été pire que le mal.

Il gémissait amèrement de cette prohibition. Maintenant qu'il lui était permis de circuler pendant le jour, il se jugeait assez valide pour reprendre ses nocturnes besognes et se reprochait d'en laisser la charge au dé-

vouement de Petit-Ange. Jamais, d'ailleurs, il n'avait cessé de s'inquiéter sur le sort de la pauvre enfant, condamnée à ce labeur ingrat, exposée à toutes les embûches, à tous les méfaits de la rue. Il eût voulu la délivrer d'un tel danger, que sa jeunesse et sa beauté rendaient plus imminent chaque jour.

Mais lorsqu'il essayait de donner à cet égard son opinion à Jeanne, celle-ci l'arrêtait dès les premiers mots :

« Non, père, ne parlez pas de ça. Vous savez bien que je ne vous permettrai pas de recommencer avant votre complet rétablissement.

— Mais, ma pauvre enfant, ne vois-tu pas le mauvais sang que je me fais de vivre au milieu de transes continuelles, d'une perpétuelle inquiétude? Ne te rends-tu pas compte des dangers que court une femme, surtout une femme de ton âge? »

Alors, elle le plaisantait, s'efforçant d'éloigner de lui ce souci trop fondé.

Qu'avait-elle à craindre? Sans doute elle était jeune, sans doute Paris a des périls nombreux. Mais le milieu dans lequel elle passait d'assez courts moments du reste, s'il n'était pas distingué, n'en était pas moins souverainement honnête. Tous ces pauvres gens qui dansaient au son de son violon étaient des ouvriers qui se délassaient innocemment, en famille, pour ainsi dire, du labeur du jour. Aucun d'eux ne pensait à mal. Au contraire, ils l'aimaient tous d'une chaude et respectueuse tendresse, de ces affections que le peuple seul sait pratiquer et qui se composent de caresses et de protection.

Elle disait vrai sur ce point, et n'avait, en fait, rien à craindre tant que, du haut de son estrade rudimentaire, elle jouait des valses, des quadrilles ou des polkas à son primitif auditoire.

Mais ce qu'elle ne disait pas, c'étaient ses terreurs au moment de la sortie, ses épouvantes dans les rues désertes ou plus sombres, ses tremblements au moindre pas qu'elle entendait sonner derrière elle, sur l'asphalte des trottoirs. Elle se hâtait, et, dans sa hâte, ne regardait plus devant elle. Il lui était même arrivé, en l'une de ces circonstances pénibles, de faire une chute très douloureuse dans une tranchée de conduite de gaz. Elle n'en avait rien révélé à Joël et avait dû s'armer d'un courage quasi surhumain pour endurer les tortures physiques qu'elle avait subies, huit jours durant, à la suite de cet accident.

Cette expérience amère avait mûri la jeune fille et ajouté un charme de plus à sa radieuse beauté.

Elle n'avait plus les brillantes couleurs de ses joues; son beau visage d'archange s'était aminci et allongé sous le nimbe de ses cheveux cendrés. Une tristesse avait envahi ses traits et laissé son empreinte autour de ses paupières et aux commissures de sa bouche. Mais, en revanche, le labeur auquel elle se livrait, ses courses à travers Paris, l'avaient développée considérablement. La nature en faisait une superbe jeune fille de dix-sept ans, dont l'exquise élégance faisait mieux ressortir les agréments plastiques. Et par là même s'accroissait le danger des parcours isolés et sans appui pour la pauvre enfant, abandonnée à la merci des événements.

Pierre Maël.

(La suite au prochain numéro.)





L'un d'eux la saisit par la taille, et l'autre lui mit la main sur la bouche. (P. 101.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

C'était surtout la rupture avec son amie qui avait été le plus gros chagrin de Jeanne.

Elle ne pouvait la comprendre, ne pouvant l'expliquer. Quel mal avait-elle fait à Madeleine ? Aucun. Elle n'avait donc rien à se reprocher, et, n'ayant rien à se reprocher, elle se révoltait à l'idée d'avoir été l'objet d'un jugement défavorable ou même d'un simple soupçon. Sa fierté, légitime d'ailleurs, ne pardonnait point à Mlle Bernal une telle défection.

De ce chef, elle avait versé de longues et abondantes larmes. Mais elle n'avait cherché aucune occasion de faire cesser ce malentendu, et, comme toujours en pareil cas, l'absence d'explication avait prolongé celui-ci.

Madeleine aussi en avait souffert, certes, et beaucoup. Elle était digne de son amie sous tous les rapports, et méritait de tous points son estime et son affection. Même au bout d'un an de silence et de froideur, ses yeux se mouillaient au souvenir de la pauvre absente, et elle devinait, sous l'attitude raide et empesée de sa mère, une malveillance latente. Son antipathie naturelle à l'encontre d'Albert Myrio s'était corroborée de tous les soupçons qu'elle avait conçus au sujet du rôle qu'il avait pu jouer en toute cette odieuse affaire, et elle se disait que la vérité devait être favorable à Petit-Ange autant que contraire au fils de l'entrepreneur.

Mais comme Madeleine, en dépit de son indépendance de caractère, était une fille respectueuse et soumise envers sa mère, elle continuait à déférer aux désirs de

celle-ci. Et quant au fiancé, ou plus exactement au prétendu qu'on lui offrait, son cœur, n'ayant point encore battu pour un autre idéal, demeurait tout à fait indifférent à cette candidature.

Tôt ou tard cependant, la vérité devait éclater aux yeux de la vaillante fille. L'essentiel était que cette lumière ne se fît pas trop tard... Telles étaient les conditions auxquelles était suspendu, en quelque sorte, le bonheur de Jeanne.

Au foyer, la misère était vraiment cruelle. On ne vivait pas, on végétait, et encore dans quelles étroites mesures !

Bien des fois le pain avait failli manquer ; plus souvent encore, il s'était fait attendre, et le repas n'était venu qu'à la limite extrême des résistances du corps. Joël et Jeanne avaient rivalisé de dévouement, se celant mutuellement leurs privations, afin de faire la part plus grande l'un à l'autre. Et, par une admirable délicatesse, chacun sachant le dévouement de l'autre, ils s'en remerciaient réciproquement, sans vouloir néanmoins en profiter.

Oh ! comme ils appelèrent de leurs vœux une amélioration, si minime fût-elle, dans leur déplorable situation !

Un soir, Jeanne remarqua, assis à une table de consommation, un personnage qu'elle n'avait encore jamais vu. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à l'aspect intelligent et honnête, n'appartenant pas évidemment au public ordinaire du bal. Celui-là ne dansait pas ; il sirotait distraitement un mazagran et prêtait l'attention la plus soutenue au jeu de la jeune virtuose.

Fut-ce l'effet de cette attention ou simplement celui de l'inspiration, Jeanne se surpassa ce soir-là, et elle le vit bien, lorsque l'auditeur inconnu, emporté par l'enthousiasme, se leva de sa chaise et se mit à applaudir frénétiquement.

Pourtant il se retira sans avoir adressé la parole à Jeanne. Mais celle-ci le vit s'entretenir longuement avec le débitant qui tenait le bal, et aux regards furtifs que les deux interlocuteurs détachaient parfois de son côté, elle vit bien qu'elle était le sujet de leur conversation.

Le surlendemain de ce jour, elle reçut, en effet, un billet fort court, ainsi conçu :

« Si Mlle le Mat consentait à venir chez M. Valsenet, 22, place Wagram, samedi, entre neuf et dix heures du soir, elle trouverait une occasion meilleure d'utiliser son beau talent. »

C'était signé *Valsenet,* et cette signature seule fit tourner la tête de Jeanne, lui donnant le vertige.

Valsenet ! Valsenet l'avait entendue, Valsenet s'intéressait à elle, lui, l'illustre musicien dont la renommée était européenne, dont l'Opéra-Comique et l'Opéra se disputaient les œuvres, qu'ils présentaient au public avec un luxe prodigieux de mise en scène et de décors.

Jeanne fut remuée par cette lettre. Elle se décida à rendre visite, dès le jour même, au maître renommé. Assurément son cœur battit avec force, le soir venu, lorsqu'elle quitta la rue d'Hauteville pour se diriger vers cette place Wagram, si lointaine qu'elle lui paraissait être au bout du monde. Les jours avaient crû dans leur durée, puisqu'on était en avril ; mais, à neuf heures du soir, il fait nuit en toute saison. Quand Jeanne descendit du chemin de fer de ceinture, à la gare de Courcelles-Levallois, les ténèbres étaient déjà profondes, et les becs de gaz, sous l'action d'une basse humidité, n'éclairaient plus que faiblement.

Elle sonna, toute tremblante, à la porte d'un élégant hôtel. C'était là la demeure du maître jusqu'à l'été. Les jours chauds venus, en effet, il s'enfuyait de Paris pour aller vivre à la campagne, en un castel moderne qu'il s'était fait construire proche la forêt de Fontainebleau.

On vint ouvrir. Tout de suite elle fut introduite. Mais, là, elle n'obtint qu'une demi-satisfaction.

Ce ne fut pas Valsenet lui-même qui la reçut. Il était absent pour deux jours. Son secrétaire, un jeune homme qui commençait à se faire une réputation, sous l'égide du grand musicien, assigna à Jeanne un autre rendez-vous et la reconduisit avec force compliments.

« M. Valsenet a eu l'occcasion de vous entendre, Mademoiselle, et il estime que vous avez mieux à faire dans le monde des arts que de jouer dans les bals publics. Il sera heureux de vous aider à acquérir la réputation que vous méritez. »

Petit Ange sortit, l'âme pleine d'espoir, et reprit le chemin du gîte.

Mais, aussi court qu'eût été l'entretien, il avait duré plus d'une heure.

En se retrouvant dans la rue, l'orpheline se sentit saisie d'une soudaine terreur. La place était absolument déserte, les reverbères de moins en moins lumineux. Les branches ou les bourgeons commençaient à s'ouvrir, bruissaient lamentablement. On eût dit que le ciel tout noir, dans lequel couraient de pesants nuages chargés d'humidité sous le fouet du vent d'ouest, se transformait en un dôme de catafalque.

A vrai dire, Jeanne n'avait pas bien loin à aller pour regagner la gare de Courcelles, deux ou trois cents mètres au plus. Mais les deux branches du boulevard Pereire, qui bordent la tranchée du chemin de fer, sont sur ce point fort écartées, et elles s'annonçaient à l'œil sous l'aspect de deux longs couloirs, de gigantesques tunnels tapissés d'ombres glauques, qui épouvantaient le regard et faisaient hésiter le courage.

Pourtant l'hésitation de Jeanne ne fut pas de longue durée. Elle avait hâte de rentrer, et, pour hâter sa résolution, voici que la demie après dix heures se mit à tinter aux clochers du voisinage, l'église Saint-François-de-Sales et celle de Levallois.

Elle s'avança donc hardiment vers la sombre perspective, et s'y engagea sans chercher autrement à raisonner sa crainte.

Au même instant, deux ombres surgirent d'un angle de la place et se mirent en devoir de couper sa route.

D'abord la jeune fille ne les vit point. Elle se pressait de traverser le vaste espace circulaire pour atteindre au plus tôt la grille de fer qui borde la tranchée.

Les deux rôdeurs, — car c'étaient là des rôdeurs de barrière, — décrivirent un double arc de cercle qui devait se croiser devant les pas de Jeanne.

Alors seulement l'orpheline perçut le bruit de leurs pas sur le pavé, et, se détournant, les vit venir.

A distance, ils n'avaient pas l'air très mal intentionnés. Mais que pouvait savoir de leurs intentions, sous de telles conditions, un passant qui ne distinguait pas même leurs traits, surtout lorsque ce passant était une



L'auditeur inconnu, emporté par l'enthousiasme, se mit à applaudir frénétiquement. (P. 98.)

jeune fille naturellement intimidée par l'heure indue de sa course tardive autant que par la conscience de sa propre impuissance devant un danger éventuel?

Les deux coquins s'arrêtèrent une seconde, le temps de jeter un coup d'œil circulaire sur la place.

Rien n'y bougeait. Le silence était sinistre. Personne ne viendrait les troubler dans l'accomplissement de leur besogne d'escarpes et de chourineurs. Rassurés à cet égard, ils osèrent s'interpeller à demi-voix.

« Ho! ho! Léon, veille au grain. Faut croire que le gibier s'est douté de quelque chose. »

Il n'avait pas tenu compte du vent, qui porta toute la phrase aux oreilles de Jeanne.

Ainsi prévenue, la jeune fille se mit à fuir, un peu affolée. Ce que voyant, les deux bandits, de leur côté, pressèrent leur course.

Celui qui arriva le premier parut surpris de ne rencontrer qu'une toute jeune fille là où le manteau et le capuchon que l'orpheline avait revêtus lui faisaient prévoir une femme d'âge. Le portemonnaie de la petite ne pouvait être bien lourd. N'importe! il valait mieux que rien.

Le désappointement de l'homme fut donc grand. Il lança le bras en avant et saisit Jeanne par son manteau, lequel, sous la traction, découvrit la jolie tête blonde.

« Mince d'atours! ricana le mauvais drôle. Où donc que nous allons comme ça, la belle enfant? »

Jeanne se dégagea d'un mouvement rapide et bondit en arrière, s'efforçant d'échapper aux atteintes du garnement.

Mais alors le second compère apparut, coupant la retraite.

Tous les deux coururent sus à la pauvre enfant.

Jeanne perdit totalement la tête et s'élança, épouvantée, dans la direction de l'avenue de Wagram.

Il n'y a rien de plus seul, de plus abandonné que cette voie splendide, toute bordée d'hôtels superbes et de maisons à six étages. Sur l'asphalte des larges trottoirs et sous les arbres qui les garnissent, passé dix heures, nul passant ne circule, et c'est à peine si l'on voit courir une voiture quelconque sur la chaussée solitaire, à l'exception, bien entendu, des omnibus qui, toutes les quinze ou vingt minutes, remontent jusqu'à la place, en venant de la Bastille.

Or il y avait trois minutes que ledit omnibus venait de passer, et le plus prochain en avait bien encore pour dix minutes.

Les deux bandits laissèrent donc Jeanne affolée prendre de l'avance, afin de n'être point surpris eux-mêmes dans la perpétration de leur attentat. Ne venaient-ils pas de remarquer que l'unique voyageur de l'omnibus était un officier? Il ne leur souriait pas d'engager une lutte contre un soldat, lequel ne manquerait pas de se porter au secours de la jeune fille, s'il entendait ses cris.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

D'ailleurs ils savaient que, cent mètres plus haut, l'avenue se faisait plus déserte encore, et qu'un long espace de terrains vagues, à peine garnis d'une palissade de planches, pouvait assurer leur retraite en cas d'échec.

De son côté, Jeanne, essoufflée par la course, avait dû ralentir son allure. Elle tremblait encore d'épouvante, et, ne se voyant plus suivie, supposait qu'elle n'avait eu affaire qu'à de mauvais plaisants. Elle se remettait donc de sa chaude alerte et reprenait ses esprits.

Alors seulement l'idée lui vint qu'elle aurait eu plus court d'aller tout droit à la station de l'omnibus. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt?

Précisément, cet omnibus, quoique par un plus long chemin, menait lui aussi à la gare Saint-Lazare.

Elle prit son parti et résolut de revenir sur ses pas pour y monter.

Mais, tout en courant, elle avait dépassé la partie de l'avenue bordée par les terrains vagues. Il lui fallait donc repasser par là pour regagner la place. En agissant de la sorte, elle réalisait elle-même le plan des deux malandrins, lesquels ne s'étaient pas attardés outre mesure et s'avançaient à sa rencontre.

Elle les retrouva juste au niveau des planches qui clôturaient l'espace non construit. Elle les reconnut.

Et derechef elle hésita et voulut fuir; mais, cette fois, les coquins se jugeaient suffisamment à l'abri pour accomplir leur mauvais coup.

Ils s'élancèrent sur la pauvre enfant. L'un d'eux la saisit par la taille, et l'autre lui mit la main sur la bouche, pas assez tôt toutefois pour empêcher un long cri de détresse et d'effroi de jaillir de la gorge étranglée de l'orpheline.

« Vite, vite, aux terrains, » conseilla l'un en montrant à son complice un large trou dans la palissade, formé par la chute de deux planches.

En même temps il saisissait Jeanne par les pieds, et, l'autre soutenant le pauvre corps évanoui, tous deux parvinrent à se glisser dans l'enceinte de bois. Après quoi, relevant hâtivement les planches tombées, ils les replacèrent debout contre l'ouverture.

Pauvre Jeanne! Pauvre Petit Ange! Elle était perdue!



Il s'élança au pas gymnastique dans la direction du cri.

II

LES DEUX FRÈRES

Au même instant, un pas précipité résonnait derrière les bandits.

Un homme accourait de toute la vitesse de ses jambes, cherchant à deviner d'où le cri était parti.

Lorsque l'omnibus s'était arrêté, l'unique voyageur qu'il contenait, un officier de marine, était descendu vivement et avait cherché à s'orienter sur la place. Il était visible qu'il ne connaissait pas Paris ou que, tout au moins, il venait dans ce quartier pour la première fois. Il chercha des yeux à lire sur les façades des maisons, et dit même à haute voix :

« Le père Joël ne s'est pas trompé, bien certainement. Il m'a bien dit : N° 22, place Wagram. »

Il fit quelques pas à droite et s'aperçut que les numéros étaient impairs.

« Bon ! Ça doit être de l'autre côté, » murmura-t-il.

En ce moment éclata le cri de détresse, profond, déchirant, jeté par Jeanne. Ce cri traversa la nuit et fit tressaillir l'officier.

« Ho ! ho ! fit-il. Est-ce qu'on assassine quelqu'un par ici ? »

Sans prendre davantage le temps de la réflexion, il s'élança au pas gymnastique dans la direction du cri.

Quand il arriva devant la palissade, les deux coquins avaient eu déjà le temps de relever les planches abattues.

Mais le bruit qu'elles firent en s'appuyant sur la barrière servit d'indice à l'officier. Il fut quelque temps sans découvrir le passage dans la dense obscurité. Des soupirs et des chuchotements le guidèrent.

« Ma foi, tant pis! proféra-t-il, j'en serai quitte pour défoncer ces pieux-là.

Et, promenant sa main sur les fentes, il parvint à découvrir la solution de continuité.

Un simple coup d'épaule suffit à jeter bas l'obstacle, et l'officier put entrer dans le terrain clôturé.

Les deux misérables avaient traîné la pauvre enfant tout contre le mur de la maison la plus voisine. En entendant tomber la barrière, ils avaient vu tout de suite que quelqu'un venait à la rescousse. Alors, pour dissimuler leur crime, ils affectèrent d'être des vagabonds venus là simplement pour dormir à la belle étoile, d'autant plus qu'à distance l'uniforme de l'officier leur parut être celui d'un gardien de la paix. Ils se couchèrent donc dos à dos, s'efforçant de recouvrir la pauvre enfant évanouie.

Peut-être leur stratagème eût-il réussi, et le fâcheux interrupteur de leur laide besogne aurait-il battu en retraite, croyant n'avoir affaire qu'à de pauvres diables sans feu ni lieu et n'ayant aucun goût pour la fonction, même provisoire, de policier, si juste à cet instant Jeanne, revenant à elle et étouffée sous le poids de ses deux persécuteurs, n'avait fait un brusque mouvement, accompagné d'un second cri, rauque et strident.

Pour le coup l'officier n'hésita plus.

Il marcha droit aux bandits, et les apostrophant avec toute la rudesse d'un marin :

« Qu'est-ce que vous me f...ichez là, vous autres, faillis chiens? » s'exclama-t-il.

Les coquins s'étaient soulevés, se voyant pris. Il était manifeste que leurs intentions n'étaient pas aimables.

« De quoi, de quoi? fit celui que son camarade avait appelé Léon. Ça vous gêne-t-il qu'on dorme à l'auberge du bon Dieu, quand on n'a pas où se carrer ailleurs, monsieur l'agent ? »

Mais l'autre avait déjà reconnu qu'il n'avait pas affaire à un agent. Rassuré, il affecta l'insolence gouailleuse, et, les poings sur les hanches, parlant à son compagnon, il se mit à ricaner :

« T'es un peu neuf, Léon. Ouvre donc tes lanternes : tu ne vois donc pas que Môssieu n'est pas un sergot, que Môssieu fait le métier par amour de l'art, qu'il s'a trompé sur notre compte, et qu'il va p'têtre bien nous offrir quéqu'chose à boire. »

Maintenant qu'ils ne se garaient plus, ils avaient changé de place, et l'ombre de leurs silhouettes ne couvrait plus le corps de Jeanne, retombée dans son évanouissement.

L'officier s'en aperçut et interpella de nouveau les deux voyous.

« Et cette femme, que fait-elle là ? Pourquoi a-t-elle crié tout à l'heure ? »

Il interrogeait, et les mauvais drôles, comme il arrive presque toujours en pareil cas, subissant l'ascendant de ce ton d'autorité, et surtout de l'uniforme, répondaient à cet interrogatoire imprévu, comme ils l'eussent fait à un juge d'instruction.

« Eh bien ! quoi ! Ça, c'est une sœur à nous qu'a eu ses nerfs, voilà tout. C'est pas défendu, monsieur l'officier. »

Le garnement eut un rire cynique, qui eut le don d'exaspérer le marin. Une seconde, il fixa sur eux un regard qui les fit changer de couleur. Puis, roulant de formidables épaules sous sa pèlerine courte, il commanda :

« Trois pas en arrière, vous autres ; je veux voir. »

Ils obéirent d'instinct, tant le regard et le geste avaient été significatifs.

Mais du même coup ils se rendirent compte du danger qu'ils couraient. Dès que l'imposture serait découverte, l'officier n'hésiterait pas.

Il se jetterait sur eux à coup sûr, et comme, indépendamment du sabre qu'il portait sur sa cuisse, la seule largeur de ses épaules aurait suffi pour donner une idée respectable de sa vigueur, ils hésitèrent entre la pensée de la fuite et celle d'une attaque immédiate.

La fuite ne leur offrait guère de chances. Sans compter que leur adversaire pouvait tout seul mettre la main au collet de l'un d'eux, la solitude de la rue n'était pas telle que des passants attardés, peut-être même de vrais sergents de ville, ne pussent se rencontrer pour prêter main-forte à leur courageux agresseur.

Tandis qu'à deux ils pouvaient terrasser celui-ci au moment où il s'agenouillerait, et le priver de parole au moyen de deux bons coups de couteau. Cela leur assurerait du moins la possibilité de s'échapper par le fond des terrains vagues.

Ces pensées n'eurent que la durée d'un éclair.

Sans se concerter autrement que du regard, les deux bandits mirent au clair deux couteaux à virole, à lames étroites et longues. D'un même élan ils se ruèrent sur l'officier, qui venait de se pencher en retournant la jeune fille pour la mieux voir.

Mais, précisément à cet instant, le marin se relevait, et sa poitrine proférait un rugissement :

« Jeanne ! Jeanne ! ma pauvre Petit Ange ! Elle ! elle ! Oh !... Les misérables ! »

Il n'en put dire davantage. Léon venait de bondir, et le couteau avait frappé en plein la poitrine de l'officier.

Le coup fut paré providentiellement. La pointe de

l'arme porta sur l'un des boutons de métal de la redingote et trancha net la boutonnière du col de la pèlerine, ce qui eut l'avantage de débarrasser le jeune homme d'un vêtement embarrassant en la circonstance. Pivotant sur le talon gauche par-dessus le corps de Jeanne, sans même songer à faire usage de son sabre, il envoya, à toute volée, son poing au visage du deuxième assaillant.

Il fallait que la vigueur de l'officier fût vraiment prodigieuse, car le bandit tomba comme une masse. La mâchoire avait craqué sous le choc, et un flot de sang ruisselait de la bouche hideusement contournée par le coup. Vraisemblablement le coquin était mortellement atteint.

Ce que voyant, Léon renonça à la lutte avec cette exclamation bien typique :

« Oh ! la ! la ! Ça n'est pas de jeu, alors ! Je ne suis pas de force ! »

Et il s'élança vers la rue, jetant son couteau inutile, tandis que l'officier, soulevant Jeanne inanimée, prenait le même chemin et regagnait le bureau d'omnibus où il était descendu.

Grande fut la stupeur des contrôleurs et des conducteurs en voyant reparaître ainsi chargé le voyageur de naguère.

Sans perdre de temps à leurs observations, Pierre Plouherno, — car c'était lui, — demanda :

« Est-il possible de trouver une voiture pour ramener cette enfant chez elle ?

— Oui, Monsieur, répliqua l'un des employés. Je vais vous en chercher une. »

Mais en même temps deux gardiens de la paix entraient dans la station, maintenant le nommé Léon, qui avait le cabriolet aux poignets.

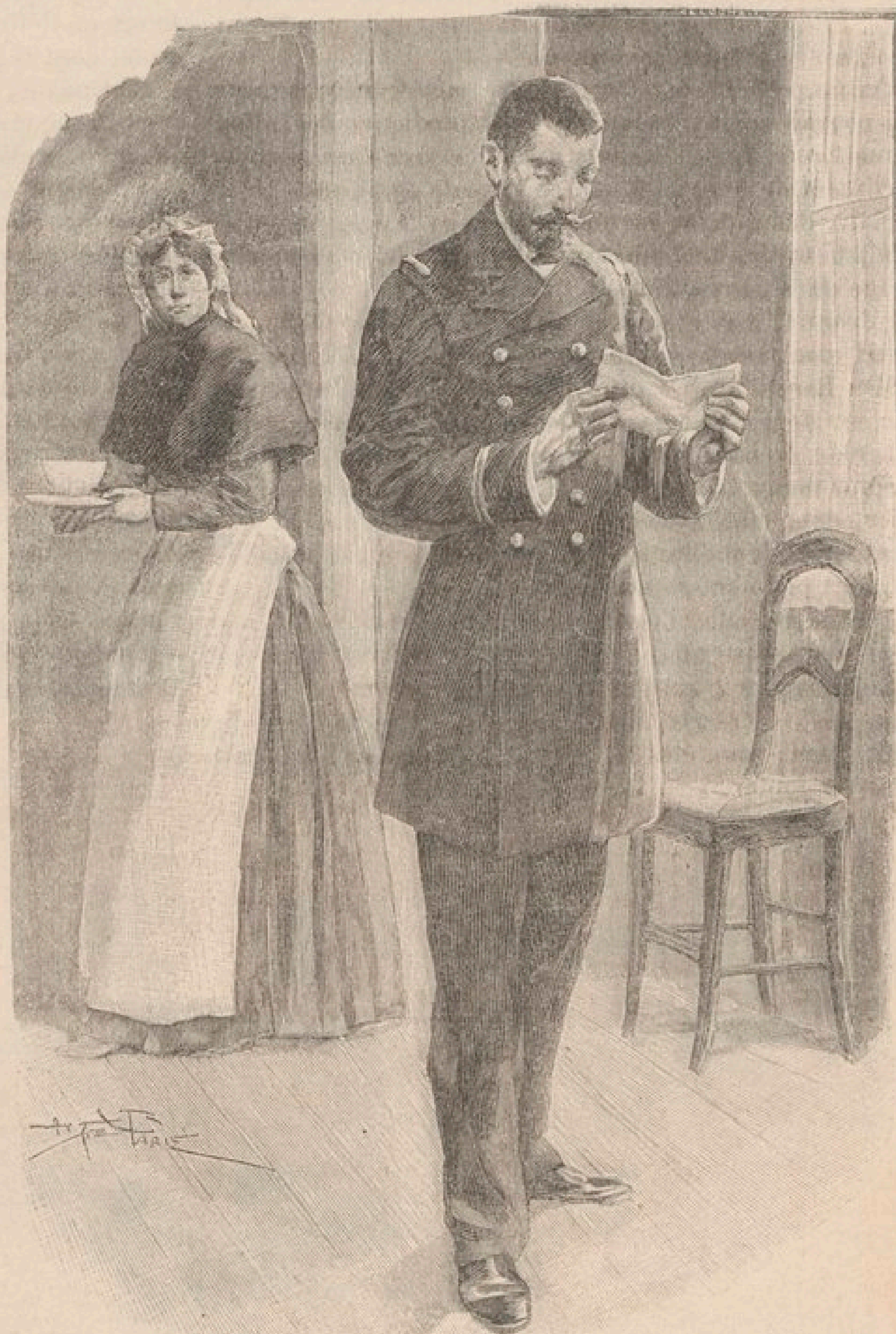
L'un d'eux s'adressa respectueusement à l'officier.

« Monsieur, questionna-t-il, je devine que c'est vous qui venez de mettre en fuite ce coquin-là. Voudriez-vous être assez bon pour me donner votre nom et me raconter sommairement les faits ? »

Pierre avait déposé la jeune fille dans la cage grillée des contrôleurs, après s'être assuré que Jeanne n'était pas blessée.

« Volontiers, Monsieur, répondit-il. Je me nomme Pierre Plouherno. Je suis enseigne de vaisseau. C'est la première fois que je viens à Paris. Je n'ai point trouvé ma sœur à son domicile et suis venu l'attendre à sa sortie d'une visite qu'elle faisait ici, chez M. Valsenet. La visite était finie, et la pauvre enfant rentrait sans doute chez elle, lorsqu'elle a été assaillie par ces deux misérables. J'ai couru à ses cris et ai été assez heureux pour l'arracher à leurs mains. Voilà. Maintenant il n'est que temps pour moi de la ramener et de la soigner.

— Une question, Monsieur, une seule, insista le



Mme Cassoul lui remit une dépêche qui venait d'arriver. (P. 106).

gardien de la paix. Vous avez dit deux hommes, je crois ?

— Oui, deux : celui-ci et l'autre.

— Quel autre ?

— Ah ! vous n'êtes donc pas entrés dans le terrain ? Eh bien, vous y trouverez un propre à rien que j'ai assez durement traité, et comme, ma foi, j'ai la poigne un peu rude, j'estime qu'il ne vaut pas cher présentement. »

Quelque hâte qu'eût Pierre de s'éloigner avec la jeune fille, il dut s'asteindre encore à énoncer ses nom, prénoms, qualités, ainsi que ceux de Jeanne toujours insensible. Pendant ce temps, le second agent, accompagné

de quelques passants bénévoles, courait au terrain vague pour y ramasser le corps en assez piteux état du complice de Léon.

Quelques voyageurs venaient d'entrer dans le bureau, attendant le départ de l'omnibus.

Dans le nombre se trouvaient une dame et une demoiselle. Elles s'informèrent de l'événement et demandèrent à soigner la jeune fille évanouie.

On ne pouvait se refuser à cette offre généreuse, car qui pouvait mieux qu'une femme, prodiguer des soins à une femme? On les laissa donc pénétrer dans le compartiment du bureau réservé aux seuls employés.

Mais, dès qu'elle eut dévisagé Petit-Ange, la jeune fille jeta un cri de douleur et couvrit de baisers le pâle visage de la pauvre enfant.

« Jeanne, ma Jeannette, ma petite Jeanne! Oh! mon Dieu! mon Dieu! Que lui ont-ils fait, ces misérables? »

Mme Bernal avait senti comme un remords lui percer le cœur devant le chagrin de sa fille. Néanmoins, pour éviter de se compromettre avec elle dans une aventure du plus mauvais goût, elle allait l'entraîner, quand l'officier, dont elles avaient remarqué la présence en entrant, mais dont elles ne soupçonnaient point la parenté, s'avança poliment auprès de Madeleine :

« Mademoiselle, l'intérêt que vous témoignez à ma sœur me prouve que vous la connaissez bien. Puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

— Ah! se récria Madeleine, vous êtes le frère de Petit Ange; vous êtes M. Pierre, n'est-ce pas? J'aurais dû m'en douter. »

Et avec une simplicité charmante, comme si elle avait affaire à une vieille connaissance, l'aimable jeune fille se fit connaître elle-même.

Mme Bernal n'osa l'interrompre. Sa vanité était assez flattée, en même temps qu'intimidée, par la présence de ce beau jeune homme qui venait de faire si vaillante figure en délivrant sa sœur des mains des deux chenapans, dont il avait laissé l'un pour mort.

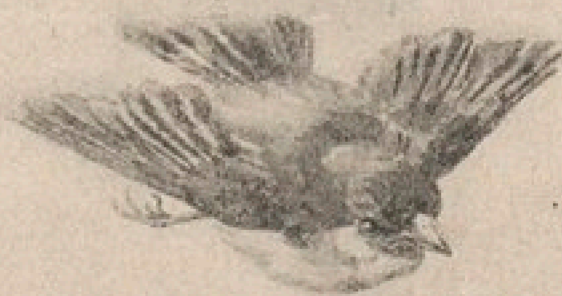
Cependant, sous les soins que lui prodiguait Madeleine, avec mille caresses, l'orpheline se ranimait de sa longue insensibilité.

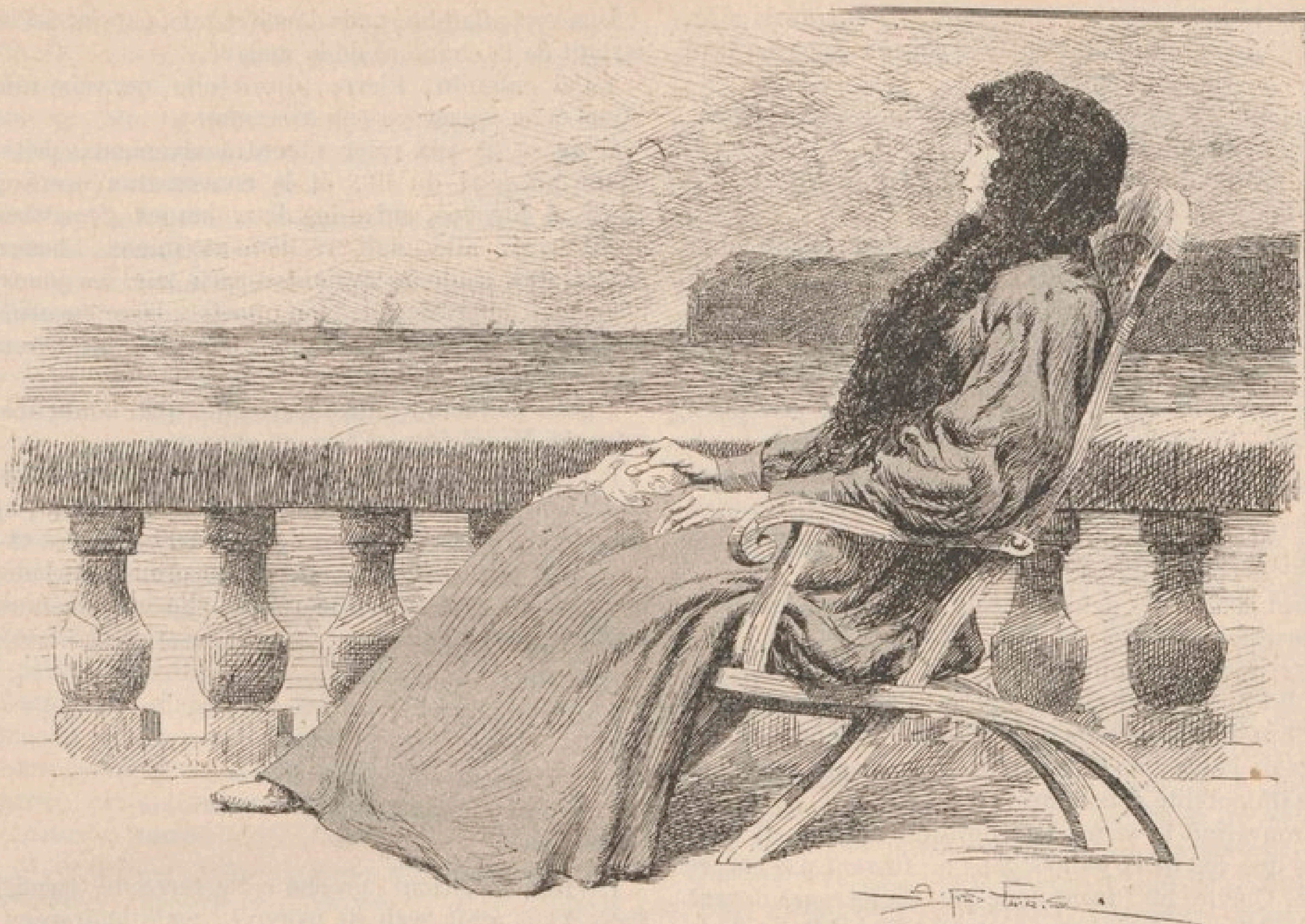
Un soupir profond souleva sa poitrine, et ses paupières se relevèrent pesamment. Elle demeura ainsi quelques minutes, sans pensée, l'œil atone, incapable de faire un mouvement. Pierre soutenait la tête blonde sur son bras, n'attendant que le retour de l'intelligence pour serrer sur son cœur celle qu'il nommait sa sœur et qui lui était plus chère qu'une sœur.

Par bonheur, son espoir ne fut pas déçu, son attente ne fut pas vaine. Les prunelles bleues, après avoir erré un instant autour d'elles, sans se reposer sur aucun objet, comme si elles ne reconnaissaient personne, s'arrêtèrent enfin, curieuses et comme étonnées, sur les yeux limpides du marin. Un pâle sourire manifesta la rentrée triomphale de la raison, et les deux mains, s'étendant brusquement, enlacèrent la fine tête du Breton, avec ce cri :

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)





Abîmée dans une contemplation sans fin, elle ne bougeait pas de son fauteuil. (P. 106.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

« Pierre ! Pierre ! mon Pierre ! »

Lui, il l'attira sur son épaule et mit un baiser chaste sur le beau front décoloré :

« Oui, c'est moi, Petit Ange, » répondit-il.

Avec la même spontanéité, l'enfant tendit les mains à Mlle Bernal.

« Ma chère Madeleine ! ma bonne Madeleine ! »

A cette parole fit écho le cri de la jolie brune, qui embrassa derechef son amie :

« Ma petite Jeannette, ma chère petite Jeanne ! Enfin te voilà revenue ! Ce ne sera rien. »

Mais cet imprudent aveu acheva l'éveil définitif de la pensée. Jeanne se redressa, surprise du lieu et de l'heure. Le souvenir entra violemment dans son esprit. Elle se rappela sa course de la soirée, sa visite chez Valsenet, puis l'agression dont elle avait été victime.

« Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, que m'est-il donc arrivé ? »

Il fallut bien donner des explications. Pierre les fournit tout doucement, avec prudence, voulant ménager ces nerfs et ce cerveau qui venaient de recevoir une si terrible commotion. Et enfin, voyant que l'enfant, toute rougissante, avait hâte de quitter ce lieu et de se dérober à la curiosité publique, il ajouta :

« Tu as besoin de te reposer, n'est-ce pas ? Tu dois être bien fatiguée, bien ébranlée ?

— Oh ! oui, murmura-t-elle en laissant retomber sa tête lasse sur l'épaule de son frère. Emmène-moi, Pierre. »

En ce moment rentrait l'employé. Il descendait d'un coupé pris à la station de la place Pereire.

« Monsieur, dit-il à l'enseigne, voici la voiture demandée. Vous pouvez embarquer. »

Le marin se pencha et, soulevant sa sœur aussi aisément qu'une plume, alla déposer son gracieux fardeau sur les coussins du véhicule.

Madeleine s'était élancée vers son amie, tout émue, les yeux pleins de larmes.

« Tu ne me dis pas au revoir, ma Jeannette ? » supplia-t-elle avec douceur.

Il y avait encore un peu de rancune dans le bon cœur de Petit-Ange. Elle répliqua :

« Tu m'as délaissée plus d'un an, Madeleine, et sans aucune raison. Au revoir, si tu veux ! »

Elle n'en dit pas plus long et se laissa retomber, épuisée, au fond de la voiture. Pierre avait pris place à ses côtés. Le cocher toucha sa bête, et les deux héros du drame de la soirée abandonnèrent le théâtre de l'attentat, tandis que Madeleine, le cœur gros, revenait vers sa mère et formulait énergiquement une volonté que Mme Bernal n'osa pas contrecarrer.

« J'irai la voir dès demain. Elle a raison de me faire des reproches, j'ai été une mauvaise amie. »

En arrivant au numéro 89 de la rue d'Hauteville, Pierre fut encore contraint de porter l'orpheline jusque dans l'humble appartement. Elle était anéantie, et les craintes de l'enseigne s'accrurent en la voyant retomber en une immobilité comateuse.

Ils trouvèrent le vieux Joël dévoré d'anxiété. Il était surpris que les deux jeunes gens ne fussent pas encore rentrés. Quelles ne furent donc pas ses terreurs devant l'état de détresse de Jeanne et surtout quand il sut de la bouche de Pierre les causes de leur retard !

Il était minuit. Jeanne retrouva quelques forces pour se coucher. Mais, le matin venu, elle ne se leva pas, et le médecin, appelé par Pierre Plouherno, parut inquiet, hocha la tête et déclara qu'il fallait surveiller de très près l'état de la malade. Il espérait encore que rien de grave ne se présenterait et que l'enfant en serait quitte pour quelques jours de repos forcé. Il promit de revenir dès le lendemain, afin de mieux asseoir son diagnostic.

Le chagrin de Pierre fut immense. Venu tout exprès à Paris, entre deux embarquements, pour embrasser celle que déjà il considérait, non comme une sœur, mais comme une fiancée, et ne la retrouver qu'à la faveur d'un drame abominable qui l'avait abattue, qui allait mettre peut-être ses jours en danger, c'était vraiment une épreuve trop cruelle ! Le jeune officier avait si peu de jours à consacrer à sa famille, qu'il déplorait plus vivement encore la douloureuse circonstance de sa rencontre avec Jeanne, tout en se félicitant de s'être trouvé à point nommé pour arracher l'enfant au plus odieux des attentats.

Tandis qu'il la laissait reposer selon la prescription du docteur, sous la garde intermittente de l'excellente Mme Cassoul, celle-ci lui remit une dépêche qui venait d'arriver. Quelle ne fut pas la surprise et la joie de Pierre en lisant les mots suivants :

Sous-lieutenant. Arrivant Brest, apprends départ. Pars moi-même Paris. Jean.

« Sous-lieutenant ! Le voilà sous-lieutenant ! s'écria l'enseigne, débordant d'allégresse ; et il va arriver ! Quel malheur que Petit-Ange ne soit pas mieux portante ! Elle serait si heureuse en ce moment ! »

Une voix affaiblie, mais douce et gaie, parvint à Pierre, sortant de la chambre de la malade.

« J'ai entendu, Pierre, disait-elle, je vais mieux. Viens donc causer un peu avec moi. »

Il ne se fit pas prier et entra vivement, prit une chaise au pied du lit, et la conversation s'engagea, alerte et joyeuse, entre les deux jeunes gens. Jeanne disait vrai, elle était réellement mieux, beaucoup mieux. Des couleurs avaient reparu sur ses joues ; sa joie s'était affermie, et, bien que très lasse encore, elle sentait la vie rentrer en elle. L'appétit lui revenait, signe du retour des forces.

« Quel bonheur ! murmurait-elle, quel bonheur ! J'ai retrouvé Madeleine, et Jean va arriver. »

A cette heure, elle avait cordialement pardonné à son amie son silence d'une année. Son âme réjouie, après ses longues épreuves, se rattachait à l'espérance et formait avec plus de fougue encore les projets de jadis, si longuement caressés. Elle rêvait, elle croyait tenir le bonheur des siens.

III

PAUVRE MÈRE

Là-bas, à Lorient, proche cette terre de Carnoël où Petit Ange avait vécu de pauvres, mais heureuses années, le foyer de Mme Georges Raveaud était le théâtre d'un drame ininterrompu, d'une de ces douleurs continues qui tuent à la longue, en détail, par la lente résorption des larmes qui étouffent, ne pouvant plus couler.

Berthe Raveaud était demeurée inconsolable. Douze années écoulées depuis la catastrophe qui l'avait privée de raison, en la privant de son enfant, n'avaient point fermé la plaie de son âme. Elle saignait, cette plaie, mais comme saignent les blessures mal fermées, par intervalles, avec d'horribles recrudescences de souffrances.

Alors la pauvre mère s'absorbait en de pénibles méditations. Abîmée en une contemplation sans fin, elle ne bougeait pas de son fauteuil et, les mains jointes, elle laissait ses larmes couler goutte à goutte, avec des appels étranges de sa pauvre poitrine oppressée.

« Jeanne ! Jeanne ! ma petite Jeanne bien-aimée ! Pourquoi m'as-tu quittée, mon enfant chérie ? Pourquoi es-tu partie ? N'étais-tu donc pas heureuse parmi nous ? N'avais-tu pas les baisers de ta mère pour te consoler, pour sécher les pleurs de tes beaux yeux ? »

Elle s'emportait à de singulières réflexions, de ces phrases incohérentes qui, si elles prouvent le manque d'équilibre de la raison, montrent néanmoins que le cœur ne perd jamais ses délicatesses pieuses, ses touchantes sollicitudes.

« Oh ! mon Petit Ange adoré ! comme tu as dû souffrir pour mourir ! Elle était bien noire, cette affreuse nuit, et toi, tu ne pouvais t'endormir sans lumière dans notre chambre. Elle était bien froide, cette eau, et tu avais toujours eu ton petit lit bien chaud. Je n'ai pas pu te tenir dans mes bras. J'aurais dû te garder avec moi, ne point te laisser partir seule. »

Elle faisait allusion sans doute à l'événement effroyable qui l'avait dépouillée, à la catastrophe qui lui avait enlevé son enfant.

Cette vie, elle la menait uniformément, sans répit depuis douze années, et depuis douze ans Georges Raveaud, qui adorait sa femme, avait vainement essayé de la guérir, de lui rendre le calme des heures d'amour, des jours de bonheur.

Car, pour le bonheur, il ne l'espérait plus. Lui aussi avait été cruellement atteint par la perte de son enfant. Le monde, dans son jugement superficiel, ne plaint que le deuil des mères. Qui donc pourra sonder l'abîme de souffrance ouvert au cœur d'un père?

Il avait cependant fait trêve à son propre chagrin pour essayer de soulager la misère de celle qu'il chérissait.

Dès qu'ils s'étaient fixés en France, il avait consulté tous les médecins illustres, tous les spécialistes en renom. On lui avait conseillé les déplacements, les voyages, les distractions de toute nature. La folie de Mme Raveaud n'était point incurable ; elle appartenait à la catégorie des affections mentales que les praticiens dénomment « mélancolie ». Elle pouvait guérir sous l'influence d'un événement heureux. L'essentiel était de rencontrer, de faire naître cet événement. Or comment l'obtenir, si l'on demeurait immobiles à Guidel, où la monotonie même de l'existence écartait toute hypothèse de faits extraordinaires, capables de provoquer la crise salutaire qu'on espérait?

Un grand docteur de Paris avait suggéré une idée assez juste. Il avait dit à M. Raveaud :

« Pourquoi n'essayeriez-vous point d'une diversion en adoptant un enfant? Ce serait la meilleure manière pour votre chère malade d'épancher sur une créature ce besoin de tendresse maternelle qui la consume, qui la fait languir en cet inconsolable désespoir. »

Georges Raveaud l'avait essayé, ce moyen, inutilement, cela va sans dire.

On avait accueilli à la maison une servante veuve, mère d'un petit garçon auquel Berthe avait paru témoigner quelque intérêt.

Mais M. Raveaud s'était promptement aperçu que ce ne pouvait être là le dérivatif cherché. La tendresse de la jeune femme pour le petit Yves Madec ne dépassait pas les bornes d'une sollicitude affectueuse. Elle le trouvait intelligent, beau de visage, enjoué de caractère. Ses prédilections avaient été éveillées par ces qualités de l'enfant, elles n'allaient point au delà.

Quand il fut bien constaté qu'on n'obtiendrait rien par ce moyen, M. Raveaud agit d'autorité. Il affecta même des dehors de sévérité, et obligea sa femme à des courses fréquentes, à des sorties qui parfois la retenaient vingt-quatre et même quarante-huit heures hors de sa maison, alors même qu'elle ne sortait pas de la zone lorientaise.

Il arriva qu'en une de ces circonstances, la pauvre démente revint à la maison profondément bouleversée.

Jeanny, la servante qui l'avait accompagnée, raconta qu'à la lisière de la forêt de Carnoët on avait rencontré deux enfants, un garçon et une fille. La petite fille jouait du violon, et Mme Raveaud avait été si émue en contemplant ses traits, qu'elle s'était presque évanouie. Elle avait pleuré longtemps, sans vouloir se laisser consoler, toujours en proie au cruel souvenir qui déchirait son âme.

Cette crise avait été plus funeste qu'utile à la santé de la jeune femme. Elle avait rendu plus fréquentes les éclaircies de son intelligence; mais l'état général de l'organisme avait perdu tout ce que l'esprit avait regagné.

Berthe était devenue étrangement nerveuse et irritable, ne supportant aucune contrariété, s'abandonnant au paroxysme de colères inexplicables ou s'enfermant en de maussades bouderies. Peu à peu ce fut ce dernier caractère du mal qui prévalut, et rien ne put arracher la malheureuse à ses songeries cruelles. La tristesse de M. Raveaud atteignit ses suprêmes bornes.

Un événement tout à fait imprévu, un accident qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses, vint cependant modifier très heureusement cette déplorable situation et rendre à la liberté, en quelque sorte, la personnalité si misérablement effacée de Berthe.

Des années avaient passé sur l'incident de la forêt de Carnoët. Mme Raveaud en avait-elle perdu la mémoire? Nul n'aurait pu le dire, et vraisemblablement elle ne l'aurait pas su elle-même. Mais il est des souvenirs qui, longtemps enfouis sous les ruines de la pensée, se raniment tout à coup, comme ces tisons qu'on croit éteints et qui continuent de brûler sous la cendre.

Quoi qu'il en fût, par la plus illogique des aversions, la folle n'avait plus voulu revoir le théâtre de sa rencontre avec « Jeanne sans Nom ». Elle n'en pouvait supporter la vue, et, avec une sagacité vraiment étonnante en un cerveau aussi déchu, elle devinait le trajet qu'on allait accomplir dès le premier grincement des roues sur les routes bien ferrées de l'exquise forêt. Alors elle se dressait dans la voiture, et, avec des gestes irrités, gourmandait le cocher et lui intimait violemment l'ordre de rebrousser chemin et de prendre une direction opposée.

Cela faisait le désespoir de Jeanny, qui voyait manifestement la maladie prendre cette forme réputée incurable, la monomanie.

Or il advint que, cette année-là, au mois d'avril, le cocher, en sortant de Guidel, oublia les recommandations ordinaires de sa maîtresse et lança sa bête dans la direction de Quimperlé, au-dessus du croisement du chemin de Gestel.

Au début de la promenade, la folle n'avait pas paru s'apercevoir de cette négligence de son automédon.

Brusquement elle s'en rendit compte. Un cri jaillit de sa poitrine, une injonction jetée impérieusement.

« Vous le faites donc exprès, Jozon? s'exclama-t-elle. Vous savez pourtant que je ne le veux pas. »

On se trouvait précisément à un carrefour. L'une des routes menait vers l'Ellé, l'autre remontait dans la direction de Gestel.

En suivant la première, on aboutissait directement à la rivière, que l'on pouvait franchir sur un pont, pour de là poursuivre sous les arbres jusqu'à Quimperlé, en traversant de nouveau la Laïta à un kilomètre du confluent de l'Isole et de l'Ellé.

Le cocher, interpellé, perdit la tête. Il voulut revenir sur ses pas et tourner court, afin d'embouquer la bifurcation dans le sens de Gestel. Mais, après une énergique traction des rênes, il tendit celles-ci trop brusquement.

L'animal, effrayé, pointa les oreilles, fit quelques bonds inquiétants, des écarts désordonnés, et finalement partit à fond de train sur la route de Gestel.

Ce fut une course mortelle, diabolique, au cours de laquelle la frêle victoria courut vingt fois le risque de se briser, bondit en d'effroyables cahots, par-dessus les tas de cailloux, frôlant les arbres, rasant les douves de la route, malgré les efforts désespérés du cocher et les cris des deux malheureuses femmes se sentant perdues et appelant vainement à leur secours les très rares piétons de la route.

Ceux-ci, emportés par l'instinct de la conservation, ne songeaient qu'à se jeter hors de la voie, à s'abriter derrière quelque gros arbre, en un mot, à se garer des effroyables déhanchements du véhicule chassant et zigzaguant d'une furieuse manière.

On pouvait assurément tenir l'équipage pour perdu.

A un ressaut de la voie, une secousse plus violente envoya le malencontreux cocher se fendre le crâne sur une roche de granit qui crevait le talus de l'accotement. Le pauvre homme demeura sur place, inanimé, rigide, perdant le sang en abondance de sa plaie, mais par là même préservé de la congestion foudroyante.

Et cependant le cheval, de plus en plus affolé, avait pris un galop d'enfer.

A trente pas en avant se creusait le lit d'un ruisseau, affluent de l'Isole. Naguère un pont assez large en permettait la traversée. Aujourd'hui, ce pont était en réparation. Il n'y avait plus de parapet sur l'une de ses faces et la voie était réduite au strict nécessaire pour le passage de la voiture.

La catastrophe était donc certaine, inévitable. Comme si l'imminence du péril leur eût ôté la conscience ou donné la notion aveuglante de l'irréparable, les deux femmes avaient cessé de crier. Blanches comme des spectres, cramponnées aux montants de la capote, elles se laissaient emporter à la mort, sans tenter aucun de ces moyens souvent pires que le mal que conseille le désespoir.

Tout à coup, aussi prompt que l'éclair, un homme se dressa sur le talus et bondit à la tête de l'animal. Saisi aux oreilles et au mors, le cheval fléchit sous la secousse et buta, s'abattant sur les jambes de devant, tandis que le brancard du véhicule lui écrasait l'épaule en se brisant net sur le sol. Le brusque arrêt renversa Mme Raveaud et sa servante sur les coussins; mais, sauf la violence du choc, elles n'eurent pas autrement à souffrir.

Quand la première stupeur de l'incident se fut dissipée, toutes les deux attachèrent des yeux de reconnaissante admiration sur leur courageux sauveteur. C'était un beau jeune homme de vingt et un ans environ, portant avec une mâle fierté l'uniforme de sous-lieutenant dans l'infanterie de marine. Dès qu'elle eut recouvré la parole, Berthe formula ses remerciements :

« Nous vous devons la vie, Monsieur, prononça-t-elle d'une voix entrecoupée par les spasmes de sa récente émotion. Nous vous en aurons une gratitude éternelle. Voulez-vous nous apprendre votre nom? »

L'officier sourit et répondit avec une gracieuse insouciance :

« Mon nom est Jean Plouherno. Je suis sous-lieutenant au 2e régiment d'infanterie de marine. Je me trouve très heureux d'avoir pu vous tirer de ce mauvais pas, Mesdames. »

Maintenant que le danger était conjuré, de braves gens accouraient pour relever les morts, panser les blessés et consoler les vivants. L'heureux destin des uns et des autres permit qu'il n'y eût qu'un blessé, le pauvre cocher, dont la face ensanglantée indiquait la force du coup qui lui avait ouvert le crâne.

Par bonheur, c'était un robuste garçon, de ces Bretons dont les os rivalisent de dureté avec les roches de leur pays. Il n'y avait aucune lésion grave, pas même de fracture essentielle ; mais une très rude entaille du cuir chevelu avec une érosion superficielle de la boîte crânienne. Il s'était relevé tout seul, et, après avoir lavé l'écorchure dans le ruisseau, s'était entouré le front d'une compresse et était tout prêt à ramener les voyageuses à leur domicile.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Malheureusement, si le cocher s'estimait en état de remonter sur son siège, le coursier ne l'était plus de s'atteler au brancard de la voiture. Outre que ledit brancard n'existait plus qu'à l'état de tronçons, la malheureuse bête elle-même s'était couronnée des deux jambes, et il ne fallait pas songer à l'utiliser pour le retour.

On décida donc, Gestel n'étant plus qu'à un kilomètre de distance, de s'y rendre par le plus court, et, comme tout moyen de transport manquait présentement, Jean Plouherno offrit son bras à Mme Raveaud pour l'aider à faire le parcours à pied, la marche ne pouvant que lui être fort salutaire à la suite de la terrible commotion qu'elle venait de subir.

Chemin faisant, ils conversèrent amicalement.

« C'est étrange, disait la pauvre femme, depuis que je vous considère, il me semble que vos traits ne me sont point inconnus, que je vous ai déjà vu quelque part. »

Le sous-lieutenant sourit et répondit très allègrement :

« Et vous n'avez pas tort de le croire, Madame. Moi, je suis très sûr de vous avoir déjà vue, et je puis même dire en quelles circonstances.

— Ah ! vraiment, se récria Berthe. Vous seriez bien aimable de me rappeler ces circonstances. »

Jean ne se fit pas prier. Il rappela l'épisode de la voiture dans la forêt de Carnoët, sur le territoire de Baye, la faute qu'il avait commise, et l'intervention charmante de Jeanne en sa faveur, et la grâce avec laquelle elle avait payé de sa personne.

« Eh quoi ! s'écria la pauvre mère, reprise de trouble au souvenir de cette scène vieille de huit années déjà, vous seriez ce jeune sabotier, ce petit garçon qui donnait la chasse aux voitures pour obtenir quelques sous des touristes ?

— Oui, Madame, répliqua l'officier, en rougissant à la pensée de sa primitive infériorité, je suis ce petit vaurien, ce mendiant de grandes routes. Je me suis corrigé depuis; mais, vous le voyez, ajouta-t-il, non sans quelque ironie, cela m'a servi de savoir courir après les voitures. »

Mme Raveaud se mordit les lèvres. Elle eût bien voulu rattraper sa phrase. Ne pouvant le faire, elle s'appliqua à la racheter :

« A Dieu ne plaise, Monsieur, que j'aie voulu vous causer la moindre peine, à vous, notre généreux bienfaiteur! Vous ne devez point rougir de ces peccadilles enfantines, aujourd'hui que vous prouvez si noblement ce que peut l'empire de la volonté. »

Puis, avec un charmant sourire, elle lui tendit la main :

« Voulez-vous me croire désormais votre amie fidèle et dévouée, et me mettre en demeure de vous témoigner ma reconnaissance ? »

Jean hocha la tête avec mélancolie, et répondit :

« Non, Madame, je ne mettrai pas votre bienveillance à l'épreuve. Il me suffit de l'avoir provoquée en vous rendant un service que j'aurais rendu aussi spontanément à toute autre personne. Mais, je ne sais pourquoi, j'éprouve comme le pressentiment que cette double rencontre entre nous a été permise, bien plus, a été voulue de Dieu pour mon bonheur, et peut-être aussi pour le vôtre.

— Oui, oui, s'écria Mme Raveaud avec effusion en pressant vivement les mains du jeune officier; je le sens comme vous, je veux le croire. Il me semble que quelque chose d'extraordinaire vient de s'accomplir en ma douloureuse existence, car vous ne savez pas quelle pauvre femme, quelle créature désespérée vous venez d'arracher à la mort. »

Elle raconta au sous-lieutenant son histoire, celle du deuil éternel qui pesait sur elle, la perte d'une enfant bien-aimée, d'une petite fille de quatre ans dans une épouvantable tempête, survenue, quatorze ans plus tôt, sur la côte de cette même Bretagne, mais plus à l'ouest. dans ces terribles parages du Raz de Sein, de Penmarc'h et d'Ouessant, où la mort semble avoir établi son empire.

A mesure qu'elle parlait, Jean s'intéressait plus vivement à son récit.

Il y prêtait une attention soutenue, et ses traits exprimaient une émotion croissante. Lui-même s'animait à cette narration, y trouvant sans doute bien des points de ressemblance avec le dramatique récit que Joël le Mat leur avait fait jadis de la découverte de Jeanne.

Des pensées multiples, faites de joie et d'angoisse, se mêlaient ou se heurtaient dans son esprit.

En vérité, n'était-il pas le jouet d'une hallucination ? Tout ce que lui racontait cette femme pouvait s'appliquer à Jeanne. C'était la même histoire de bateau surpris et drossé à la côte, de chaloupes mises à la mer au plus fort de la tempête, puis séparées par l'ouragan, les unes emportant le père et la mère vers un des points cardinaux, l'autre entraînant l'enfant vers les sables de Kernévénas.

Mais alors un doute le prenait et lui étreignait l'âme. Est-ce qu'il n'en est pas toujours un peu ainsi, dans toutes ces histoires de naufrages, dans tous ces drames de la mer? Il n'en voyait que les similitudes. Pour mieux juger, il eût fallu qu'il en connût, qu'il en appréciât les différences, ces détails infimes qui font qu'une catastrophe n'est pas tout à fait pareille à une autre. Que s'il repoussait cette explication, c'était le miracle qu'il devait invoquer. Or le miracle, par là même qu'il est miracle, doit être écarté de toute explication naturelle.

Et pourtant... Mais Jean ne voulut point s'abandonner à de folles imaginations. A quelques questions que lui posa Mme Raveaud sur sa sœur, « cette jolie enfant, » qui l'accompagnait dans la forêt, il fit la réponse convenable. Cette sœur, à laquelle il venait si brusquement de rapporter les faits énoncés par la jeune femme, habitait Paris, rue d'Hauteville, numéro 89. Il donna même quelques notions de plus, raconta que Jeanne avait terminé ses études au Conservatoire et possédait aujourd'hui un magnifique talent musical.

Là se borna l'entretien. Jean, qui se rendait lui-même dans la capitale pour y voir sa sœur, le vieux Joël et l'enseigne de vaisseau Pierre, dont il venait d'apprendre le départ à Brest, où lui-même était débarqué la veille au soir, avait profité de l'intervalle de deux trains pour revoir Quimperlé, la forêt, et montrer ses épaulettes toutes neuves à sa sœur Anne et à ses vieux amis les sabotiers.

Il reprit le chemin de fer à trois heures à la station de Gestel, après avoir promis à Mme Raveaud de ne jamais passer dans le pays sans lui rendre visite.

Celle-ci, de son côté, en rentrant chez elle, surprit étrangement son mari. Et comme, mis au courant de l'accident, Georges, très inquiet, interrogeait sa femme et s'étonnait du sourire qu'il trouvait sur ses lèvres, elle dit :

« Je veux aller à Paris, Georges. Oh! tu peux me regarder ! J'ai tout mon bon sens. J'ai retrouvé la raison là où je pouvais laisser la vie. Allons à Paris ! Je sens que le bonheur m'y attend. »

IV

JEAN ET MADELEINE

Maintenant on attendait impatiemment l'arrivée du jeune officier dans le petit appartement de la rue d'Hauteville. D'après l'instant du départ de la dépêche, Pierre avait calculé l'heure du train que selon toute probabilité Jean avait dû prendre, et, d'après ses prévisions, ce dernier serait le lendemain à huit heures à la gare Saint-Lazare.

« Oh ! que j'aurais été heureuse d'aller le chercher avec toi, Pierre ! murmura tristement la jeune fille.

— Ne crains rien, ma chérie, répondit le jeune homme, nous ne nous amuserons pas en route. Et puis, ajouta-t-il en souriant, tâche de ne pas te réveiller, et le temps te semblera moins long. »

Ils se quittèrent sur ces paroles. Pierre et Joël regagnèrent la chambre qu'ils partageaient, et quiconque fût rentré quelques minutes après les eût trouvés profondément endormis. Jeanne, elle, veilla bien avant dans la nuit. Toute à ses projets, le sommeil fuit ses paupières. Aussi, comme son frère le lui avait conseillé, huit heures sonnaient lorsque la jeune fille ouvrit les yeux. Son oreille fut frappée par les derniers coups de l'horloge. En même temps, entendant du bruit dans la chambre voisine, elle appela :

« Père, père, quelle heure est-il donc ? »

Joël accourut à son appel, et, lui présentant une montre :

« Regarde, mon enfant, fit-il joyeusement. A cette heure Jean doit descendre du train. Ils ne vont pas tarder.

— Oh! quel bonheur! s'écria l'enfant ravie. Je vais me lever pour fêter sa venue. »

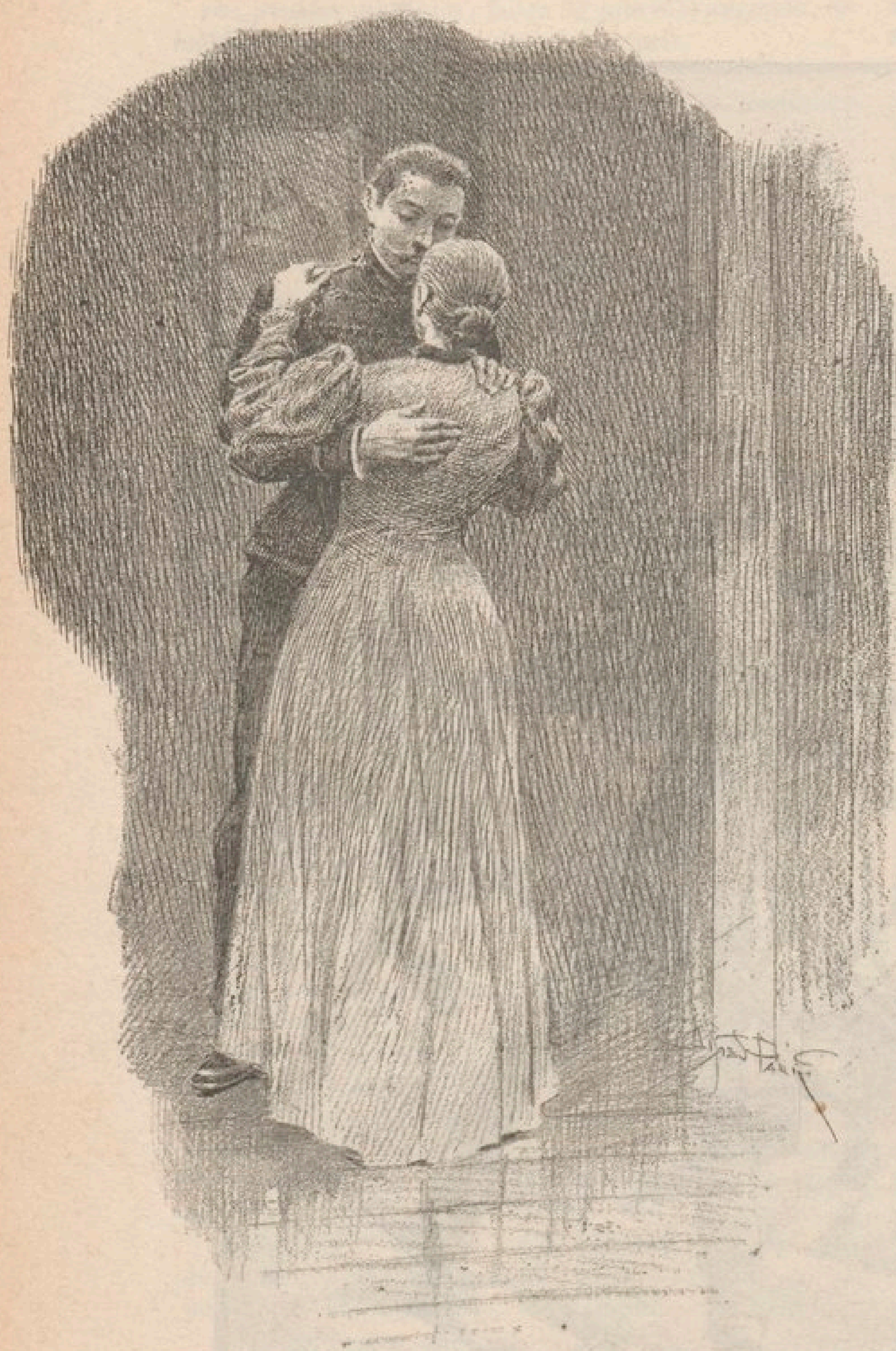
Et, comme le vieillard faisait quelques objections, elle lui dit qu'elle se sentait forte maintenant, que du reste elle ne ferait pas d'imprudences, et se recoucherait sitôt après. Ce fut alors un spectacle touchant que celui de ce vieillard se prodiguant auprès de cette enfant, lui apportant tous les objets nécessaires à sa toilette, l'aidant avec des délicatesses de mère.

Jeanne revêtit ensuite un ravissant peignoir de flanelle bleu pâle, ancien cadeau de Madeleine, dont la couleur s'harmonisait merveilleusement avec son teint de blonde et faisait ressortir l'or cendré de ses cheveux. Ainsi prête, elle s'étendit de nouveau sur le lit pour attendre l'arrivée de son frère. Un vigoureux coup de sonnette ne tarda pas à se faire entendre, et, pendant que le violoneux se précipitait pour ouvrir, Petit Ange s'était redressée, tout émotionnée sur sa couchette. Elle entendit un bruit de baisers, et un pas rapide se dirigea de son côté. Elle se redressa tout à fait pour aller, elle aussi, au-devant du voyageur; mais elle ne fit que quelques pas. Ses forces la trahirent, elle chancela et serait tombée si deux bras vigoureux ne l'avaient enlacée. Elle se ranima sous les caresses de Jean, qui ne contenait pas son admiration et laissait jaillir de son cœur fraternel les exclamations les plus laudatives.

« Que tu es jolie, ma Jeannette ! Tu promettais beaucoup quand je t'ai vue pour la dernière fois ; mais tu as dépassé mes prévisions les plus flatteuses, » et il énumérait naïvement toutes les perfections qu'il découvrait en la jeune fille. Celle-ci, un peu rougissante, souriait néanmoins et répondait à ses baisers, se sentant beaucoup moins retenue avec Jean qu'avec Pierre. Tout à coup ses yeux rencontrèrent le regard de ce dernier, et elle lut dans ce regard tant d'amour, tant d'admiration concentrée, qu'elle comprit sur-le-champ, et une fois de plus, pourquoi l'affection qu'elle portait à Jean était si différente de l'amour qu'elle avait voué à Pierre. Elle se sentit irrésistiblement attirée vers le jeune officier. Un



Tout à coup un homme se dressa sur le talus et bondit à la tête de l'animal. (P. 108.)



Jeanne serait tombée si deux bras vigoureux ne l'avaient enlacée. (P. 110.)

désir violent de se réfugier, ne fût-ce qu'un instant, dans l'étreinte qu'elle avait déjà éprouvée lors de leur dernière rencontre, lui fit quitter Jean. Elle s'avança, vacillante, vers le jeune homme, qui, les bras tendus, mais paralysé par l'émotion, la regardait venir, et, quand elle se sentit de nouveau près de ce cœur qu'elle savait tout à elle, les yeux demi-clos, la tête renversée sur l'épaule de l'officier de marine, elle lui dit doucement :

« Pierre, tu ne m'as pas dit bonjour ce matin. »

Pour toute réponse, celui-ci posa ses lèvres sur la belle chevelure qui auréolait le doux et pâle visage.

« Ah ! le joli couple que vous faites là ! » s'écria gaiement Jean, tandis que le vieillard les considérait d'un œil attendri.

L'enseigne de vaisseau ne releva point l'exclamation de son frère ; mais conduisant Jeanne vers le lit :

« Tu es fatiguée, mon Petit Ange; nous allons te laisser, afin que tu te recouches.

— Non, Pierre, pas encore; je vais m'étendre comme je le faisais avant votre arrivée, et vous resterez là tous les trois près de moi. »

Elle fit comme elle le disait, heureuse de se sentir dorlotée par la main caressante de Pierre, qui habilement arrangeait les oreillers.

Une fois ce soin terminé, il s'assit auprès de la malade, tandis que Jean prenait place sur le pied du lit et que Joël, qui avait roulé son fauteuil, formait le demi-cercle. Alors commença la conversation, toute de questions et de réponses, comme tous les entretiens qui suivent une arrivée. L'officier de marine demandait à son frère des renseignements sur sa campagne; le vieillard voulait connaître les faits d'armes qui avaient été cause de son rapide avancement. Enfin Jeanne, avec sa curiosité féminine, l'accablait de demandes sur les us et coutumes des Tonkinois.

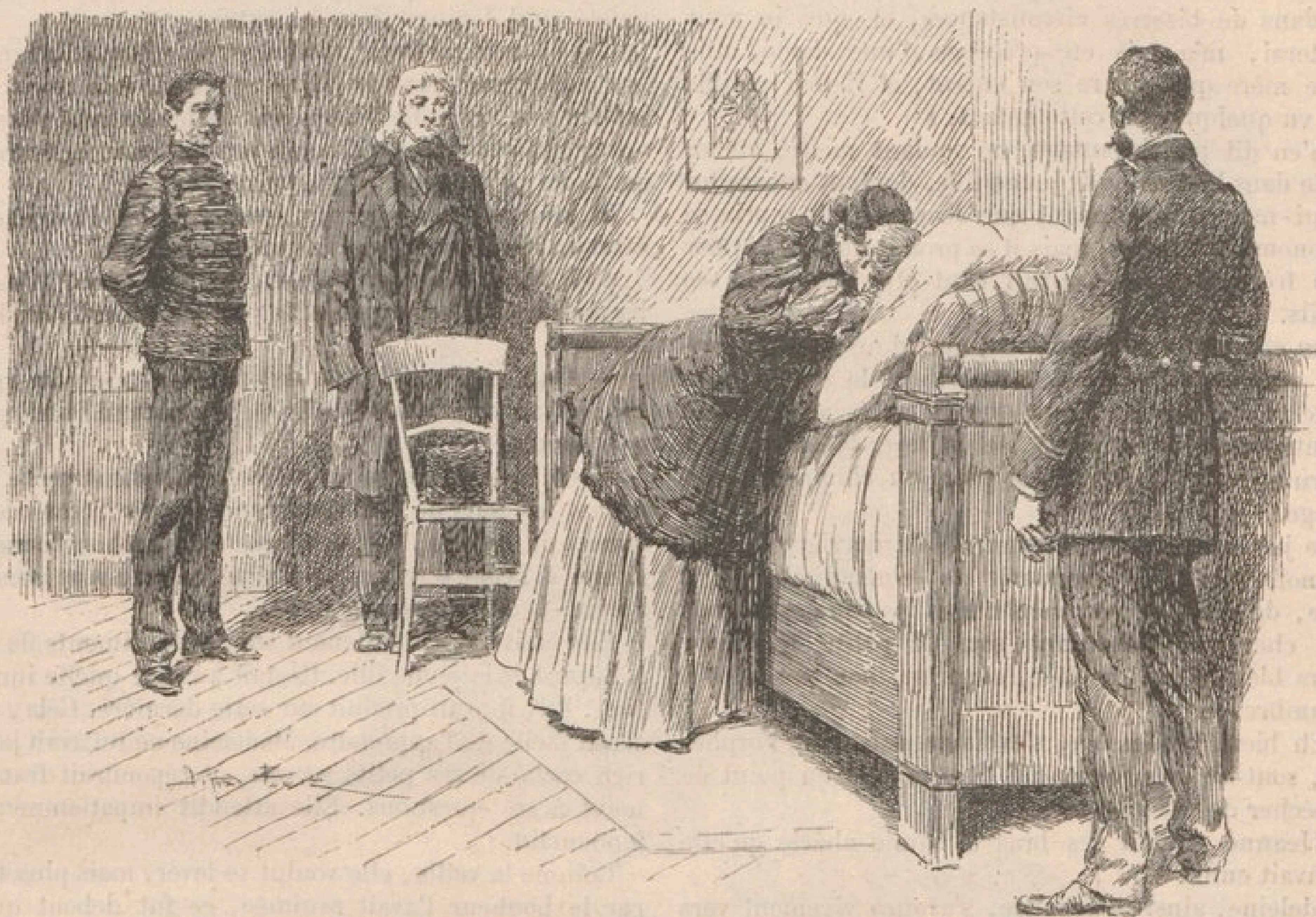
Jean cependant n'était pas moins impatient qu'eux, et saisissait toutes les occasions pour interroger à son tour Joël, Pierre ou Jeanne. Et de ce flux de paroles jaillissaient des quiproquos, des coqs-à-l'âne, qui faisaient éclater de rire tout le petit cercle et interrompaient pour un moment le bavardage infatigable de tous.

La jeune fille elle-même, ranimée par ce bruit, cette animation, auxquels elle n'était pas habituée, n'était pas la dernière à lancer un mot d'esprit, une réflexion piquante, que les deux frères applaudissaient avec fracas. Et elle se révélait sous un jour inconnu : elle, la timide, la rêveuse Jeanne, devenait brusquement une sémillante Parisienne pleine de verve et d'à-propos.

Joël, lui aussi, heureux du bonheur des jeunes gens, lançait de temps à autre une remarque judicieuse et amusante, comme le font souvent les vieux paysans. Les rires éclataient, clairs et vibrants, emplissant le pauvre logis de sonorités inaccoutumées, tantôt en cascades perlées lorsque c'était Jeanne qui les modulait, tantôt en notes graves, mais non moins joyeuses, quand ils sortaient de la gorge des deux frères.

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)



Madeleine couvrit de baisers le visage de la jolie violoniste. (P. 114.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Jean, le premier, mit un terme à cette bruyante causerie. Sa voix se fit soudain tremblante, ses traits s'altérèrent. Sa pensée, subitement ramenée à Quimperlé, venait d'entrevoir la femme qu'il avait si miraculeusement sauvée. Et il n'avait suffi que d'un sourire, d'une intonation de voix pour ranimer dans sa mémoire la scène récente à laquelle il avait été mêlé. Ce sourire avait été esquissé par la jolie bouche de la jeune fille, et, dans cet épanouissement de la physionomie, dans l'expression des yeux de l'enfant, dans cette voix ellemême, harmonieuse et douce, le sous-lieutenant venait d'entrevoir une autre personne. Cette personne, c'était, il n'en pouvait plus douter maintenant, la mère de Petit Ange. Jeanne et Pierre ne furent pas sans s'apercevoir du trouble de leur frère. La première, un peu inquiète de ce brusque revirement, voulut savoir, et, feignant l'insouciance, elle interrogea allègrement :

« Eh bien ! mon officier, quelle mouche vous a donc piqué que, sans aucune raison, vous ayez tout d'un coup pris cet air maussade ? »

Jean fit une réponse évasive ; mais ses yeux demeurèrent obstinément fixés sur le visage de sa sœur, avec la même expression de mélancolie. Si bien que Jeanne, plus troublée qu'elle n'aurait voulu le paraître, renouvela sa question :

« Voyons, Jean, que se passe-t-il en toi ? A quoi songes-tu donc, en me regardant ainsi ?

— C'est une ressemblance, une ressemblance éton-

nante qui vient de me frapper. Une rencontre que j'ai faite dans de bizarres circonstances, et que je vous raconterai, m'a mis en présence d'une dame, une pauvre mère qui pleure son enfant, et il m'a semblé avoir vu quelque part cette enfant. »

Il n'en dit pas davantage, ne voulant mettre aucun trouble dans l'esprit de la jeune fille, doutant encore un peu lui-même, maintenant que Jeanne avait repris sa physionomie ordinaire; mais il se promit de tout révéler à son frère. Celui-ci pouvait peut-être l'aider de ses conseils.

Il en était là de ses réflexions, quand un coup de sonnette vint interrompre sa songerie et le dialogue de Jeanne et de Pierre. Avant que celui-ci, absorbé par son entretien avec la malade, se fût levé, Joël avait déjà disparu et introduisait dans la pièce un cinquième personnage.

Une jeune fille, radieusement belle derrière la voilette noire qui faisait ressortir un teint animé par la course, de grands yeux sombres et les boucles brunes de la chevelure débordant sous la petite toque de velours bleu, s'était arrêtée, surprise, sur le seuil de la chambre.

« Eh bien! Madeleine, s'exclama gaiement l'orpheleine, sont-ce mes frères qui t'intimident au point de t'empêcher de m'embrasser? »

Et Jeanne tendait ses bras à l'amie chérie qu'elle retrouvait enfin.

Madeleine, ainsi interpellée, s'avança vivement vers la malade. Elle entoura le cou de Petit Ange de ses bras caressants et couvrit de baisers passionnés le pauvre visage amaigri de la jolie violoniste.

Puis, les premiers moments d'effusion passés, elle se redressa lentement, d'un mouvement qui mit en relief toute sa grâce.

« Maintenant, chérie, présente-moi. Je connais déjà Monsieur, fit-elle en désignant Pierre; mais je suis une inconnue pour M. Jean. »

Elle prononça ce « M. Jean » avec une inflexion de voix plus douce, accompagnant sa phrase d'un ravissant sourire et d'un regard voilé de ses grands yeux qui rencontra le regard du sous-lieutenant fixé sur elle et laissant clairement deviner l'impression que cette enchanteresse lui avait produite. A son tour, il s'inclina galamment et répondit avec enjouement :

« C'est ce qui vous trompe, Mademoiselle. Vous n'êtes point une inconnue pour moi, et si Jeanne m'a quelquefois nommé, soyez sûre que n'importe où je vous aurais rencontrée, il m'eût été facile de reconnaître l'amie préférée de notre Petit Ange.

— A la bonne heure! conclut l'officier de marine, voilà qui supprime ces ennuyeuses présentations, et puisque vous vous connaissez si bien tous deux, il est inutile de décliner vos noms, prénoms et qualités. »

Jean courut chercher une chaise pour la nouvelle venue; mais, quand il rentra, il trouva Madeleine installée sur le lit à la place qu'il avait quittée.

« Allons, Monsieur, gardez pour vous la chaise que vous avez été chercher. Je reprends le poste que j'aurais dû toujours garder, » fit-elle gaiement.

Alors, réunis tous les cinq, ils reprirent la conversation que l'arrivée de Madeleine avait un instant interrompue, et de nouveau les joyeux propos s'échangèrent entre ces jeunes gens, heureux chacun de la gaieté qu'il devinait dans les autres.

Cette bonne matinée prit fin, et Madeleine dut quitter son amie pour rentrer déjeuner, mais non sans promettre une nouvelle visite pour le lendemain. Aussitôt après son départ, Petit Ange appela Jean. Elle voulait savoir ce qu'il pensait de la jeune fille.

Et, cachant sous une apparence de gaieté l'anxiété qui étreignait son cœur, elle interrogea en riant :

« Eh bien! Jean, que dis-tu de Madeleine? N'est-ce pas que les portraits que je t'en faisais étaient loin d'être flattés?

— Oui, répondit le jeune homme d'une voix grave. Elle est admirablement belle et paraît aussi intelligente que bonne.

— Oh! c'est bien cela, va! Cette beauté superbe pâlit devant les dons de son intelligence et les trésors de son cœur, fit Jeanne, emportée par son enthousiasme. Je l'aime à l'égal d'Anne, je l'aime comme une sœur, » ajouta-t-elle songeuse.

Elle était fixée maintenant sur les sentiments de Jean à l'égard de la jeune fille. Restait à savoir quelle impression, lui, il avait produit sur cette dernière. Cela, il lui serait facile de l'apprendre. Madeleine ne lui avait jamais rien caché de ses petits secrets, et répondrait franchement à ses questions. Elle attendit impatiemment le lendemain.

Comme la veille, elle voulut se lever, mais plus forte, car le bonheur l'avait ranimée, ce fut debout qu'elle reçut le bonjour de ses frères et le baiser de son amie. Joël lui céda le fauteuil, autour duquel on se groupa, tandis que Pluton, le chien fidèle, se couchait aux pieds de la maîtresse qu'il servait. Et, durant plusieurs jours, les matinées s'écoulèrent ainsi, dans l'intimité de ce foyer breton qui fêtait la venue de deux de ses membres et le retour à la santé de celle qui en faisait la joie et la consolation.

Bientôt Petit Ange put sortir. Que de belles promenades, que de courses intéressantes la jeune fille fit en compagnie de ses frères et de son amie, qui était de toutes les parties! Tantôt on fuyait vers le bois de Boulogne ou quelque autre site ombragé; tantôt on faisait dans Paris des visites aux musées ou aux monuments que les jeunes gens ne connaissaient pas. Chacun trouvait à ces sorties son agrément particulier, et, tout en jouissant de la réunion, on ne tardait pas à se séparer un peu. Joël, quand il les accompagnait, se laissait bientôt distancer par cette jeunesse, qu'il ne pouvait suivre, mais qu'il considérait avec orgueil d'un peu plus loin. En réalité le vieillard avait deviné ce qui se passait dans ces cœurs, et avec une délicatesse infinie, s'il les suivait pour garder les apparences et rassurer Mme Bernal, il ne voulait pas se mettre en tiers entre les deux couples. Eux lui avaient voué une grande reconnaissance, et si, dans leur égoïsme inconscient, ils jouissaient quelquefois du sacrifice du violoneux, le vieillard était amplement récompensé de son abandon par les soins, les mille attentions que lui prodiguaient à l'envi Jeanne et Madeleine, Pierre et Jean.

Petit Ange, qui n'avait pas encore pu provoquer une confidence de son amie, n'ayant pas été un moment seule avec elle, était cependant complètement rassurée sur la possibilité de son projet. Il était évident que si le



On fuyait vers le bois de Boulogne ou quelque autre site ombragé. (P. 114.)

jeune officier recherchait la compagnie de la jolie musicienne, celle-ci semblait aussi prendre grand plaisir aux entretiens de l'officier.

Dès qu'ils sortaient ensemble, involontairement ils s'éloignaient un peu de Jeanne et de Pierre, qui, eux aussi, se sentaient alors comme isolés au milieu du va-et-vient parisien, et Jean donnait alors carrière à son imagination vive et ardente, excitée par les réponses spirituelles de sa compagne.

C'étaient d'interminables causeries, durant lesquelles ils se dévoilaient l'un à l'autre toutes les richesses de leur cœur et de leur intelligence. Ils se comprenaient, ils sentaient si bien qu'ils étaient créés pour être unis, que chacun se surprenait à croire qu'ils s'étaient toujours connus.

De son côté, Mme Bernal, toujours et malgré tout, dominée par sa tendresse maternelle, commençait à revenir de ses préventions.

Il lui arrivait de douter de la justesse de ses appréciations, et, comme Jean se montrait envers elle d'une politesse pleine de prévenances, elle faisait, à son insu, des comparaisons entre ce beau garçon simple et droit, plein de vie et de jeunesse, qui avait si brillamment conquis ses grades, et l'orgueilleux viveur que, dans une heure d'égoïsme et d'étroitesse, elle avait choisi pour mari de sa fille.

Mais il ne l'était pas encore, il s'en fallait, et ce fut Madeleine elle-même qui se chargea de notifier à sa mère sa décision à cet égard.

Cela arriva un jour que Jean, invité par Mme Bernal, laquelle croyait ne s'acquitter que d'un devoir de politesse, avait déjeuné chez les Bernal et venait de faire en deux heures la conquête du père de Madeleine. Celle-ci, secrètement encouragée par la complicité paternelle, ouvrit vigoureusement le feu contre sa mère.

« A propos, maman, s'écria-t-elle sans préambule, que vas-tu faire de ce cher M. Myrio ? »

L'attaque était si brusque, si inattendue, que Mme Bernal demeura bouche bée, cherchant ses mots.

« Mais oui, reprit l'enfant terrible, de M. Myrio, le bel Albert, le candidat à ma dot ? C'est ton élu. C'est toi qui l'as inventé. Il est bien juste que tu m'en débarrasses ; car il ne m'a jamais beaucoup plu, tu sais, et maintenant il m'horripile. »

Mme Bernal changea de couleur. Elle voulut néanmoins invoquer son autorité, et répliqua assez aigrement.

« Ah! ah! tu en as assez! C'est sans doute que tu as trouvé mieux. Je crois savoir quel est le rival heureux de M. Myrio.

— Oh! maman, riposta la jeune fille, ce n'est pas difficile à voir. Il ne faudrait pas grand'chose, d'ailleurs, pour être mieux que M. Albert.

— Oui, soupira la mère, voilà comment sont toutes les jeunes filles. Pourvu qu'un jeune homme soit bien de sa personne, qu'il ait tant soit peu l'air d'un héros de roman, les voici toutes prêtes à l'épouser. Elles ne s'inquiètent pas des autres qualités que l'on doit demander à un mari, et sont surtout parfaitement indifférentes sur la question d'avenir.

— Les autres qualités! s'exclama Madeleine. Mais il me semble que M. Jean en est amplement pourvu, » ajouta la jeune fille en laissant échapper le secret, qui depuis longtemps n'en était plus un pour M. et Mme Bernal. Et, s'apercevant de son étourderie, elle rougit un peu; mais prenant bravement son parti :

« Eh bien! c'est vrai, et j'aime mieux vous le dire franchement. Jamais je n'aurais épousé M. Myrio, tandis que c'est avec joie que je deviendrais la femme de M. Jean Plouherno. A vous de décider maintenant si vous voulez assurer mon bonheur.

— Mais, mon enfant, risqua la mère, nous ne pouvons prendre une décision aussi grave sans connaître plus sérieusement ce jeune homme. Enfin, il faut aussi que tu lui plaises. »

Madeleine eut un ravissant petit hochement de tête, tandis que ses grands yeux disaient clairement :

« Quant à ça, je n'ai aucun doute. »

Et M. Bernal, qui avait vu le mouvement et pensait à part lui qu'en ces matières l'intéressée était toujours la mieux renseignée, ajouta :

« Allons, ma chère, il faudrait qu'il fût bien difficile ce M. Jean, s'il n'admirait pas notre belle Madeleine. Or je m'y connais, moi, et je suis bien sûr qu'il en est follement épris. Il me plaît beaucoup, et je ne serais pas fâché d'une union avec votre fille. Elle est assez riche pour épouser un mari pauvre. Laissons-lui donc toute liberté de choisir. »

La jeune fille, ravie par ces paroles, sauta au cou de son père, et en profita pour lui murmurer bien bas :

« Je vous laisse. Mais que maman soit décidée quand je la reverrai. A toi d'emporter la victoire. »

Et, toute joyeuse, elle se sauva, laissant en tête à tête M. et Mme Bernal, assez embarrassés l'un et l'autre.

Quelques jours après cet entretien, et pendant que Madeleine était en visite chez son amie, Pierre reçut un ordre télégraphique qui le rappelait pour le surlendemain. Ce fut une consternation générale, et Petit Ange, commençant son apprentissage de femme de marin, sentit son cœur se serrer douloureusement, et deux larmes brillèrent à ses longs cils. Pierre s'approcha tout ému aussi, et, se baissant furtivement, il embrassa les yeux désolés de la jolie blonde. Madeleine et Jean échangèrent un long regard. Ils pensaient que leur tour viendrait également, que le moment n'était peut-être pas éloigné où eux aussi auraient à se séparer. Et la jeune fille, songeuse, se demandait si seulement elle garderait la promesse de Jean comme consolation; si enfin, éloignés l'un de l'autre, ils pourraient se regarder comme fiancés.

Les adieux de Pierre et de Jeanne furent remplis d'une poignante émotion.

Ils s'étaient assis pour la dernière fois l'un près de l'autre, tout seuls, dans la chambre de la jeune fille. Dans une heure, l'enseigne de vaisseau ne serait plus là, et la fuite des minutes leur rendait plus cruelle l'imminence de la séparation. Pierre, qui n'avait point encore fait l'aveu sacramentel, était si troublé, si hésitant, que les mots ne lui venaient point. A la fin pourtant, il surmonta son impuissance.

« Jeanne, dit-il, nous allons nous dire adieu pour longtemps, pour toujours peut-être; car qu'y a-t-il de moins sûre au monde que la destinée d'un marin? Et le moment est venu pour moi de te livrer tout mon cœur, puisqu'il t'appartient dès notre commune enfance. Tu sais aujourd'hui que tu n'es pas notre sœur. Quelle était ta famille? Nous l'avons ignoré. Mais tout donne à croire qu'elle était riche et d'une condition supérieure à la nôtre. Si nous avons pu, Jean et moi, nous élever au-dessus de cette condition, nous n'en restons pas moins les fils d'un humble sabotier. Notre père était un saint, sans doute. Mais cela ne suffit pas au monde. Cela te suffira-t-il à toi pour consentir à devenir ma femme, si je puis conquérir le grade et la dot nécessaire à notre mariage?

PIERRE MAËL.

(La suite au prochain numéro.)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

— Oh! Pierre! répondit la jeune fille en sanglotant, en as-tu jamais douté? Est-ce parce que tu n'es plus mon frère que tu dis ces choses ? »

Il saisit les petites mains blanches et les couvrit de baisers. Puis, frémissant, il ajouta :

« Non, non, mon Petit Ange bien-aimée, jamais je n'ai douté de toi. J'étais sûr de ta réponse. Seulement je me disais que tu aurais à m'attendre, longtemps peut-être, alors que bien des offres avantageuses pourraient se présenter, alors que ta beauté et ton talent suffiraient à t'assurer la fortune et peut-être le bonheur.

— Tais-toi! s'écria-t-elle en lui fermant la bouche. Je t'attendrai longtemps, toujours. Je ne serai qu'à toi, dans la vie comme dans la mort. »

Ce furent là leurs fiançailles.

Ils se séparèrent tout en larmes.

Maintenant elle le savait, elle ne le reverrait plus que dans deux ans.

V

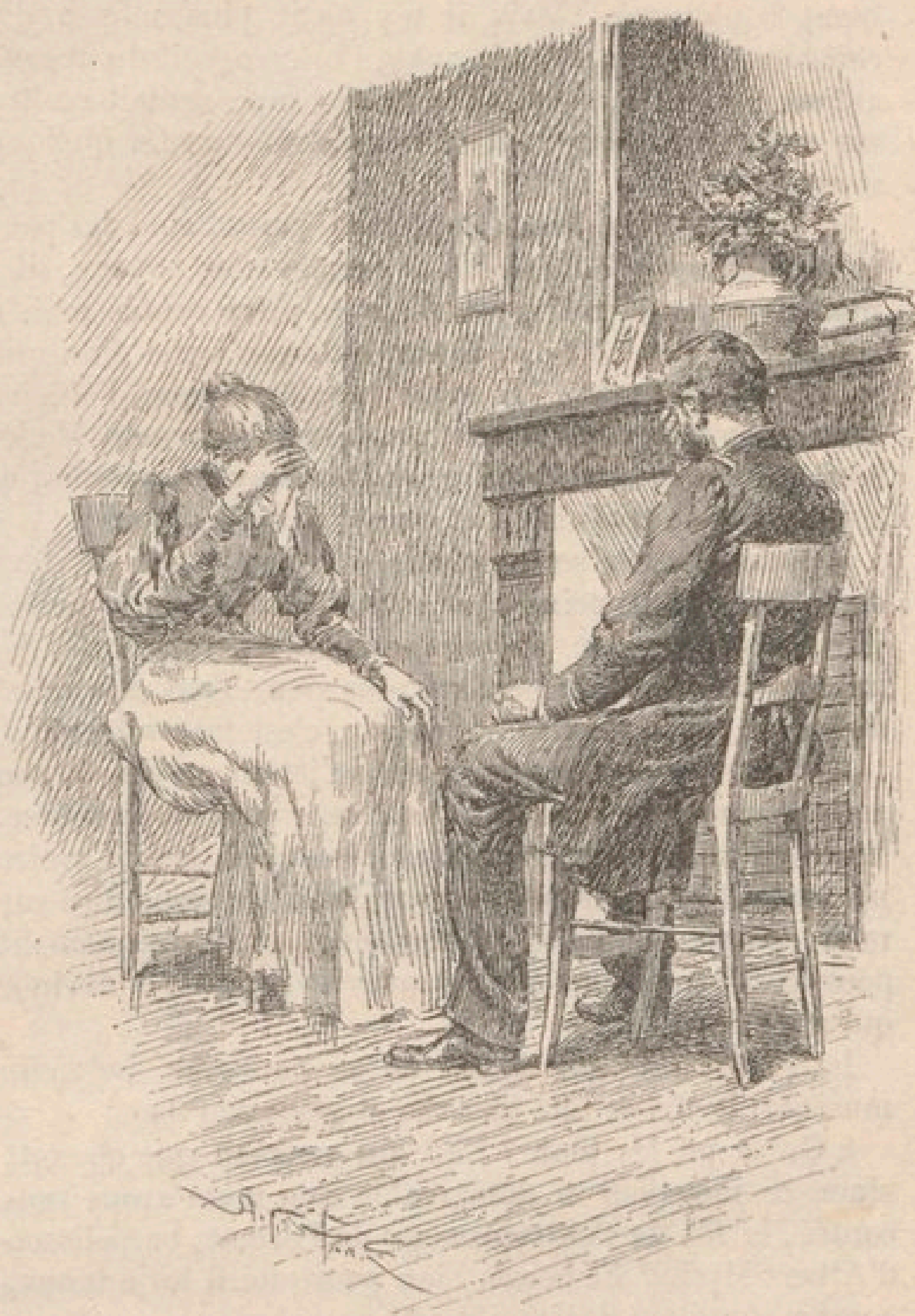
DEUX RIVAUX

Le procès de Jean était gagné ou à peu près. Restait bien une dernière question, sinon la plus importante, du moins assez importante pour préoccuper un père et une mère : celle de la position du jeune homme. On fut promptement renseigné. Jean voulait poursuivre sa carrière. Elle s'ouvrait devant lui assez belle pour l'encourager à persévérer dans cette voie. Madeleine n'y mettait point d'obtacles, au contraire. La perspective d'un rapide avancement de son mari n'était pas pour lui déplaire.

Il restait toujours à liquider la situation d'Albert Myrio, qui avait l'air de ne point comprendre les froideurs qu'on lui témoignait, les motifs qu'on invoquait pour l'évincer. Si bien que Madeleine, exaspérée de son acharnement à l'obséder, ne savait plus quel moyen prendre pour lui signifier un congé désagréable.

L'occasion en fut offerte incidemment et d'une manière qu'il était impossible de prévoir.

Ce fut Jeanne qui la fit naître.



Les adieux de Pierre et de Jeanne furent remplis d'une poignante émotion. (P. 116.)

Un après-midi que Madeleine était venue passer auprès d'elle et de Jean, Joël étant toujours là, l'orpheline se mit à taquiner amicalement Mlle Bernal sur la froideur qui avait régné entre elles pendant toute une année.

« Comment cela a-t-il été possible? Je me le demande, dit Jeanne avec vivacité. Il est bien certain que ça ne s'est pas fait tout naturellement; car, par ce que

j'en ai souffert, je puis juger de ce que tu as eu à en souffrir toi-même. »

Madeleine n'essaya pas de nier cette fois. Aussi bien avait-elle à cœur de se défendre des doutes de son amie.

« Eh bien! oui, dit-elle, c'est vrai. J'en ai souffert autant que toi, plus que toi peut-être. Mais ce n'a pas été entièrement ma faute. Maman s'est laissé influencer par de mauvais propos qui sont venus jusqu'à elle, mais dont elle a depuis reconnu la fausseté. »

A ces mots « mauvais propos », Petit Ange avait tressailli. Ses joues s'étaient empourprées, et un éclair avait brillé dans ses yeux bleus.

« Des mauvais propos? sur moi? s'écria-t-elle. D'où peuvent-ils venir? Quelle calomnie a-t-on pu diriger contre moi? »

La pauvre Madeleine s'était mordu les lèvres, trop tard. Maintenant elle eût bien voulu rattraper la phrase malencontreuse dont elle voyait son amie si profondément bouleversée. Mais il n'y avait plus moyen d'y remédier. Jeanne, frémissante, l'interrogeait du regard autant que de la voix, et la belle brune sentait croître son embarras, cherchant vainement à inventer quelque mauvaise raison.

« Voyons, Madeleine, suppliait Jeanne, sous les paupières de laquelle étincelaient des larmes; voyons, dis-moi ce qui avait indisposé si fort ta mère contre moi. »

Jean, de son côté, paraissait presque aussi ému que sa sœur d'adoption. Il était manifeste que l'officier n'était pas endurant. Aussi, prompte à s'alarmer, Madeleine crut-elle tout de suite son bonheur compromis, et son trouble se traduisit, lui aussi, par des pleurs.

« Suis-je assez sotte! gémit-elle. Voilà que je viens de te faire de la peine sans le vouloir, et que tu ne vas plus m'aimer pour ces malheureuses paroles que j'ai laissées échapper. Je ne dirai plus rien. Tout cela, c'est du passé. Je ne veux pas y revenir, c'est trop affreux.

— Toi! s'écria l'orpheline en se jetant au cou de son amie, je ne t'en aime que davantage pour ta franchise. Jamais il ne me viendra à la pensée que tu aies pu croire un instant les vilaines choses qu'on a pu vous dire sur mon compte. Si je te le demande, c'est uniquement pour savoir quels ont été ces mauvais propos, et deviner qui a pu les tenir? »

Ici ce fut Joël qui donna de sa personne. Le vieux musicien hocha sa tête blanche et plaça son mot :

« Qui a pu les tenir? Eh! qui veux-tu que ce soit, sinon ce monsieur si désagréable que nous avons rencontré, le fils de l'entrepreneur de Lorient, ce polisson d'Albert Myrio? Et je sais bien pourquoi il les a tenus, comme un vilain drôle qu'il est. »

En entendant le nom d'Albert Myrio, Jeanne était devenue très rouge, de pâle qu'elle était naguère. Mais ses sourcils froncés, la vive indignation qu'on pouvait lire sur ses traits, disaient assez que le sentiment professé par elle à l'égard du viveur n'était rien moins que sympathique. Cela aurait suffi à Madeleine, si elle eût conservé quelques doutes encore, pour les dissiper à tout jamais.

« M. Myrio! dit-elle enfin. Ah! oui, vous avez raison, père. Ce monsieur aura voulu se venger de la leçon de politesse que je lui ai donnée chez Mme Bernal, et, plus encore, des rappels aux convenances que je lui ai infligés depuis lors. Allons! je ne l'avais pas mal jugé. C'est décidément un grossier personnage que ce monsieur. »

Elle se mit à raconter, avec l'accent de la vérité, les obsessions irritantes qu'elle avait eu à subir de la part d'Albert Myrio. Elle dit cela sans y apporter aucune malice. Finalement son ressentiment s'éteignit en une ironie qui se termina elle-même en un éclat de rire :

« Ah! le pauvre monsieur! Le voilà bien servi pour le coup! Ça va le faire réfléchir sur l'exactitude des proverbes : « Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. »

Cette hilarité rasséréna complètement Madeleine. A son tour elle la partagea avec le même entrain. Puis, embrassant Jeanne avec effusion :

« Vois-tu, Jeannette, cela prouve que rien ne peut nous désunir. Dire que Dieu s'est servi de chacune de nous pour tirer l'autre d'embarras! »

Mais Jean n'entendait point de cette oreille. Il voulait avoir le cœur net de toute cette histoire, dont on parlait devant lui pour la première fois.

La seule idée qu'Albert Myrio avait pu faire l'insolent à l'encontre de sa sœur le révoltait. Il s'y joignait la pensée insupportable que ce même Albert avait pu se considérer comme un prétendant sérieux à la main de Madeleine, et pour un cœur aussi épris que le sien, cette rivalité, même dérisoire, était un motif d'exaspération, presque de haine.

« Voilà un monsieur que je voudrais bien voir entre quatre z'yeux! grommela l'officier, dont le rire sonnait quelque peu faux.

— Bah! fit Joël, il n'y a qu'à ne pas s'occuper de lui. Les gens de cette espèce ne méritent pas l'honneur qu'on leur fait. »

Mais le soir, quand Madeleine fut partie, Jeanne s'alarma du nuage qu'elle voyait sur le front de son frère. Ses sourcils froncés et le pli sérieux de sa bouche ne lui disaient rien de rassurant. Elle voulut tout de suite sonder les dispositions.

« Jean, demanda-t-elle, qu'as-tu donc qui te chagrine? Ta figure est bouleversée. »

Il essaya de nier, de détourner les soupçons de la jeune fille. Il n'y parvint pas. Avec la clairvoyance qu'ont toutes les femmes, elle ne se laissa point arrêter aux dénégations du sous-lieutenant, et revenant à la charge :

« Voyons, dit-elle, tu n'as jamais rien eu de caché pour moi. Dis-moi tout, ton secret sera bien gardé. »

Il finit par se laisser convaincre, et comme il avait gardé cette fraîcheur d'âme presque enfantine qui est la qualité maîtresse des natures droites, il avoua tout à sa sœur, sans y apporter l'ombre d'une réticence :

« Eh bien! oui, j'ai quelque chose. J'ai que ce que t'a fait ce M. Myrio me chiffonne, m'ennuie. Il s'est conduit comme un drôle, tout simplement. Ce polisson-là s'est figuré qu'il n'y avait personne derrière toi pour te faire respecter. Il mérite une leçon; je la lui donnerai, et le plus tôt possible, qui mieux est. »

Alors Petit Ange s'alarma, elle prit peur.

« Ah! mon Dieu! Mais qu'est-ce que tu comptes faire? Est-ce que ça en vaut la peine seulement? »

Et tout de suite son imagination l'emporta aux pires épouvantes. Elle vit son frère aux prises avec le fils de l'entrepreneur, l'insultant à son tour, le provoquant, se mesurant avec lui sur le terrain. Alors sa tête battit la



Delsalle reçut très gracieusement ses hôtes. (P. 120.)

campagne, elle se pendit au cou de Jean, et fit tous ses efforts pour le convaincre, le retenir, l'empêcher de suivre son idée de revanche.

L'officier se dompta enfin, et réussit à composer son visage. Il le composa même si bien, que Jeanne se sentit rassurée.

Peut-être même le sous-lieutenant eût-il oublié la chose, si un nouvel incident n'était venu raviver son ressentiment.

Il se trouva que M. et Mme Bernal, tout à fait conquis maintenant par les bonnes grâces de leur futur gendre, voulurent le produire dans les divers milieux où ils fréquentaient eux-mêmes. Dans le nombre était le salon de Delsalle.

Jean fût donc invité en même temps que Joël et sa sœur par l'artiste, lequel se souvenait enfin qu'il devait au vieux le Mat bon nombre des motifs qui faisaient valoir son œuvre la plus récente, un opéra-comique encore inédit qu'il venait de faire recevoir, et dont il attendait, cela va sans dire, de magnifiques résultats, tant en gloire qu'en fortune.

Et, en attendant ces résultats, l'illustre violoniste, sortant enfin du rang des exécutants, se laissait aller à ces « indiscrétions », heureux euphémisme, dont la presse est friande. Le *Figaro* avait déjà publié plusieurs morceaux du *Roi Gradlon*, et le grand Valsenet, se départant de l'ordinaire esprit de dénigrement que les artistes apportent dans leurs relations avec leurs pairs, avait proclamé l'œuvre de Delsalle « une simple merveille ». Il s'agissait présentement de confirmer ces indiscrétions en donnant à des amis privilégiés, à une assistance de choix, une audition du chef-d'œuvre. Delsalle avait trié ses invités sur le volet. Bien plus, il avait pris soin de retenir à l'avance le concours de Joël le Mat et de sa fille, pour la mise en relief de certains motifs qu'ils connaissaient bien, les ayant maintes fois exécutés sur le violon lorsqu'ils n'étaient que de poétiques cantilènes bretonnes.



Le piano était tenu par Madeleine Bernal.

Le soir de ce jour mémorable arriva. Delsalle reçut très gracieusement ses hôtes d'une heure, dont aucun d'ailleurs ne manqua à l'appel, tant ce régal artistique avait mis en rumeur le monde des arts. Le grand Valsenet y brilla comme s'il eût été le roi de la fête, et le public remarqua qu'il avait le triomphe relativement modeste. Il honora l'œuvre de « son ami » de quelques bravos, qui eurent un très grand prix aux yeux des gens de goût.

Le moment vint pour Joël et Jeanne de donner, en même temps que leur mesure, un nouveau lustre à l'opéra qui devait, au dire des moins flatteurs, révolutionner l'art théâtral et, peut-être même, la musique tout entière.

Au moment de les présenter aux auditeurs, dont le plus grand nombre les connaissaient au moins de réputation, le célèbre violoniste eut un scrupule bien naturel. D'aucuns eussent appelé cela une tardive mémoire des services que Joël lui avait rendus.

« Mesdames, prononça-t-il, je dois m'acquitter d'un devoir de reconnaissance. Tout à l'heure, en applaudissant à certaines parties du *Roi Gradlon,* vous ne vous êtes point doutées que vos éloges allaient à deux collaborateurs de mon œuvre. Car j'ai eu deux collaborateurs, un tout au moins, et je suis heureux de leur payer publiquement un tribut de gratitude. C'est à Mlle et surtout à M. le Mat que je dois d'avoir pu intercaler dans mon opéra certaines romances, quelques airs particulièrement authentiques, qui lui donnent une saveur et une couleur locale bien remarquables. Aussi ai-je tenu à ce qu'ils me prêtassent aujourd'hui le concours de leurs rares talents, en interprétant eux-mêmes les morceaux dont je leur suis redevable. »

Ceci fut dit simplement, avec une modestie charmante, et, comme il arrive toujours en pareil cas, le bon renom de Delsalle s'en accrut. Un homme dont les collaborateurs avaient de « rares talents » ne pouvait être lui-même qu'un homme d'un « talent immense ». Et comme il poussait loin la délicatesse, lui qui accordait le titre de « collaborateurs » à un vieillard et une enfant, dont tout le mérite avait été de lui apporter simplement de menues bribes de rapsodies musicales dont il avait su, lui, tirer un si merveilleux parti !

Ainsi présentés, le vieillard et la jeune fille se virent, avant même d'avoir saisi leurs archets, salués par de frénétiques bravos.

D'ailleurs le violoniste entendait être généreux jusqu'au bout et avec magnificence.

Le morceau dans lequel Jeanne et Joël allaient donner était capital. Delsalle n'y figurait guère lui-même que troisième. Le piano et l'orgue étaient tenus tour à tour par Madeleine Bernal, dont le talent très personnel trouvait enfin une occasion exceptionnelle de se manifester. Ce quatuor allait littéralement enthousiasmer l'auditoire.

Le sujet en était la rencontre de Gradlon avec saint Gwénolé, au moment où sa fille Dahut ouvre au démon, déguisé en brillant guerrier, les portes du palais d'Is. L'orgue exprimait la lutte du maudit contre l'homme de Dieu; Joël représentait le saint, Jeanne la pécheresse royale, et le violon de Delsalle personnifiait tantôt les fureurs ou les ruses de Satan, tantôt les tristesses et les lamentations de Gradlon.

Ce fut lui qui commença, et l'instant d'après Joël lui donna la réplique. Mais bientôt le saint personnage commença à prêcher seul, et le public trouva cette prédication souverainement poétique et mélodieuse.

Le vieillard se retrouvait dans un de ces vieux airs du pays natal qu'il avait jadis si fréquemment essayés sur ses cordes.

Soit que le souvenir suffît à l'animer, soit que Delsalle, dont l'œuvre était vraiment superbe, lui eût confié une partie qui convenait tout spécialement à ses goûts, Joël le Mat enleva le morceau avec une vigueur, un brio admirables, et disposa l'assistance à une sorte de délire admiratif.

Ce délire éclata surtout lorsque Jeanne, se surpassant elle-même, eut mis toute son âme dans son jeu.

Chacun moissonna d'amples lauriers, Madeleine comme les autres, et Delsalle, le visage rayonnant, les yeux humides, remercia ses interprètes avec une émotion sincère qui lui valut une nouvelle ovation.

Jean avait joui avec délices du triomphe de sa sœur et de celle qu'il aimait, qu'on lui avait déjà donné le droit de considérer comme sa fiancée.

Mais voici qu'en se retournant vers le fond de la salle il aperçut une figure qu'il crut avoir déjà aperçue quelque part.

PIERRE MAËL.

(*La suite au prochain numéro.*)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

C'était celle d'un jeune homme à favoris courts, un peu roux, aux cheveux bien lustrés, et qui portait un monocle enchâssé dans l'arcade sourcilière droite. Tout de suite cette figure lui fut antipathique, d'autant plus antipathique même, qu'elle rayonnait d'une sorte de satisfaction ironique, accusée par un sourire passablement dédaigneux.

Ça doit être là le nommé Albert Myrio, pensa l'officier, dont le cœur sauta dans sa poitrine.

Il vit le quidam se lever et se diriger vers le groupe formé par le maître de la maison et ses virtuoses.

Lui-même, quittant sa place, se dirigea du même côté, où il arriva le premier. Jeanne et Madeleine, radieuses, recevaient les compliments de la salle électrisée et les partageaient avec Joël et Delsalle.

« Eh bien! frère, demanda Petit Ange, es-tu content de moi?

— C'est-à-dire que je suis abasourdi, écrasé, répondit-il, très sincère en son hyperbole louangeuse.

— Et de moi, que pensez-vous, monsieur Jean? » dit Madeleine à son tour.

La belle brune avait aux lèvres un sourire plein de séductions. Le bonheur et la légitime joie de l'amour-propre mettaient sur ses traits une rougeur qui la faisait paraître plus charmante encore. Le sous-lieutenant laissa parler ses yeux en même temps que sa bouche :

« Je vous savais bonne musicienne, Mademoiselle; mais en vérité je n'osais croire que vous égaliez les meilleurs artistes. Rien ne vous manque : ni la beauté, ni la bonté, ni le talent. Et ces trois qualités se valent et s'égalent en vous. »

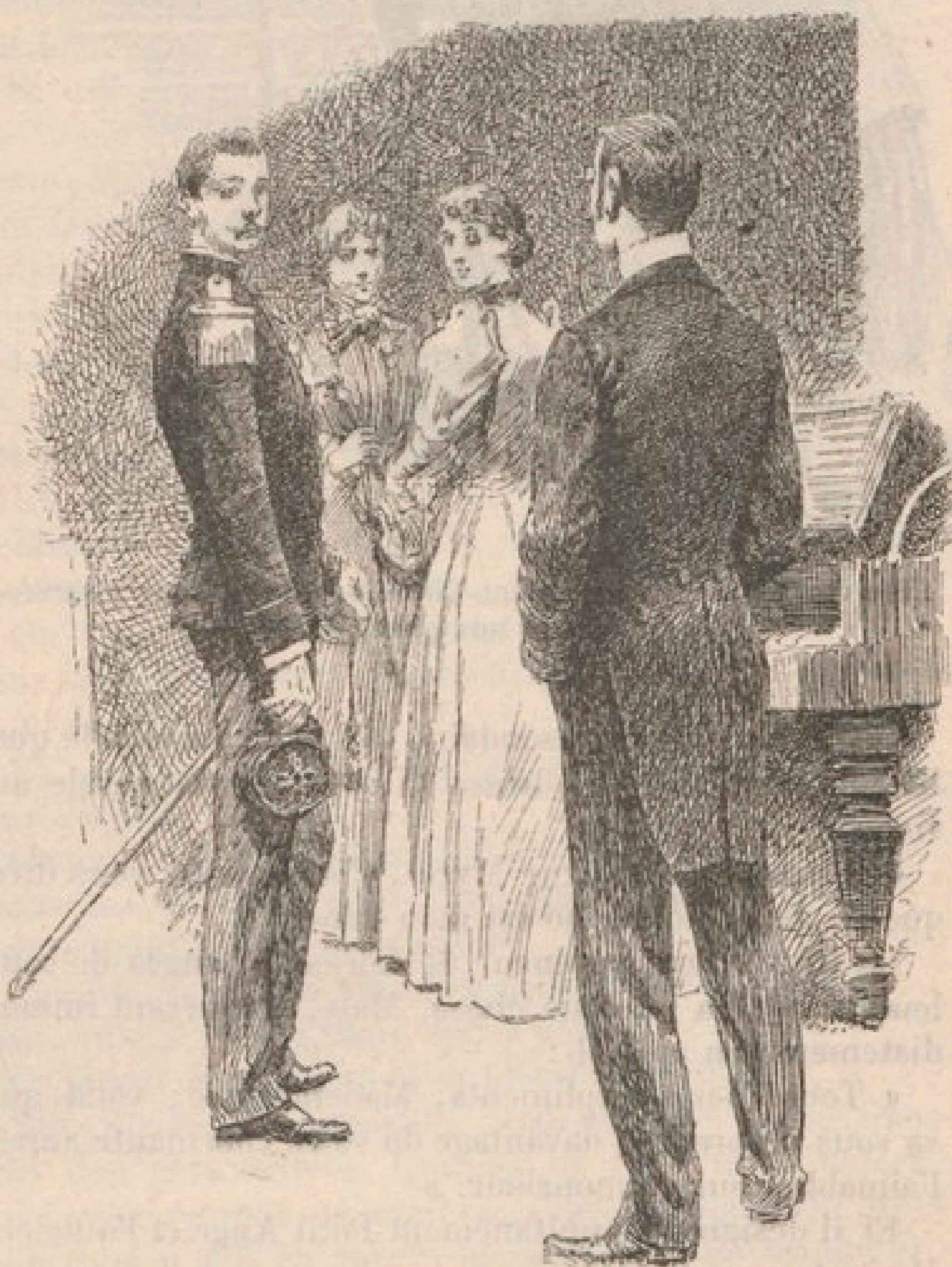
Cependant le monsieur au monocle avait fini par percer le rang des chaises.

Il venait d'arriver à hauteur des jeunes filles, et, payant d'audace, s'inclinait déjà, la bouche en cœur, devant Madeleine.

Celle-ci répondit par une sèche révérence au salut cérémonieux du jeune homme.

Puis se tournant vers Jean, qui regardait dédaigneusement l'intrus du haut de son épaulette :

« Que je vous présente l'un à l'autre, Messieurs, dit-elle en prononçant les noms : M. Albert Myrio, M. Jean Plouherno, le frère de mon amie Jeanne. »



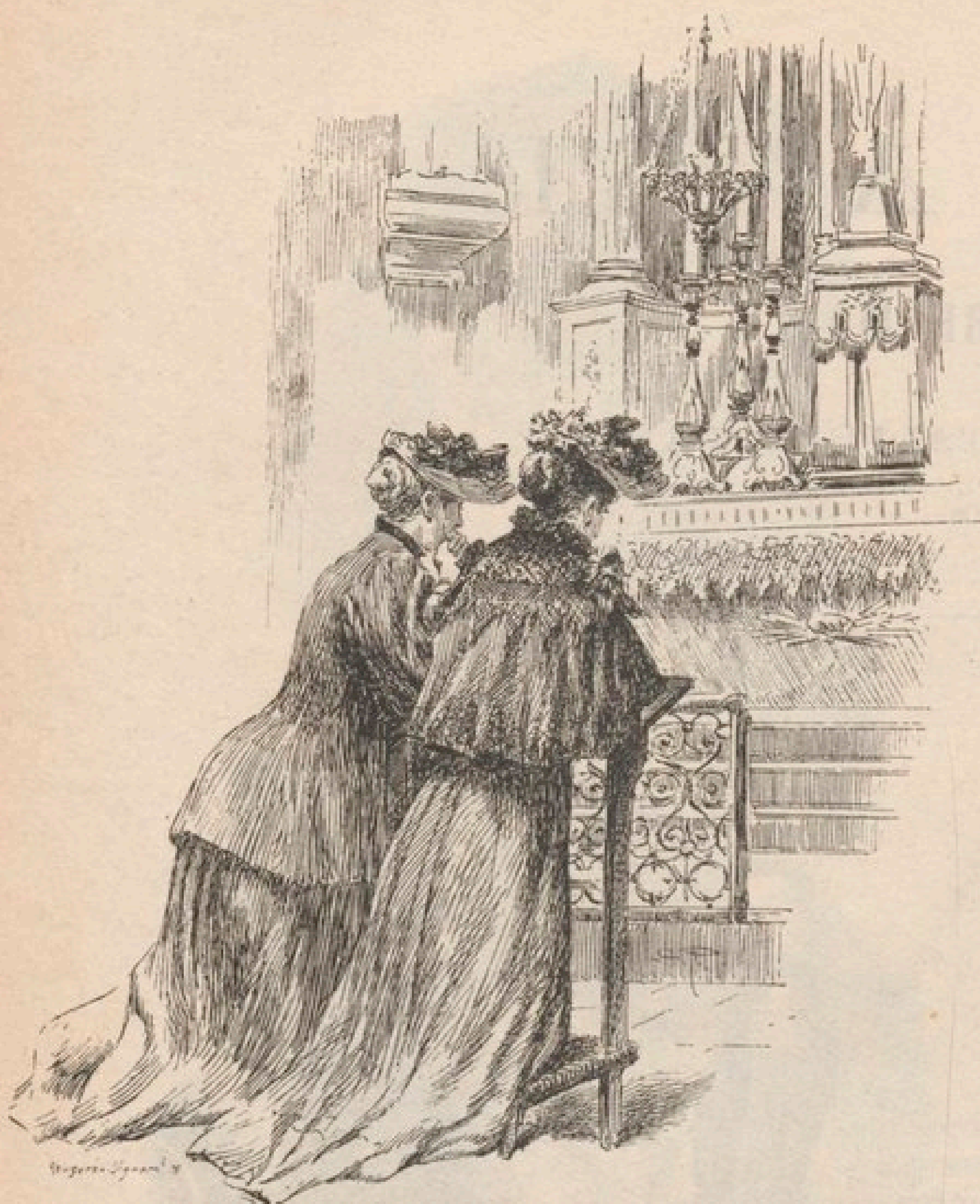
« J'ai connu un Plouherno; il était sabotier. L'auriez-vous connu?

Cette désignation ne parut pas confondre outre mesure le faquin, car il releva la tête et assujettit son carré de verre sous le sourcil pour considérer sans doute le jeune officier avec plus d'impertinence, car il dit :

« J'ai connu un Plouherno dans mon pays, aux environs de Quimperlé. Il était sabotier. L'auriez-vous connu?

— C'était mon père, » répliqua Jean, aux joues duquel monta une rougeur rapide, tandis que ses prunelles lançaient un éclair.

Il se produisit alors un incident auquel, bien certainement, M. Albert Myrio ne s'était point attendu.



Elles coururent à l'église Saint-Vincent-de-Paul, pour y verser leurs prières aux pieds de Dieu.

Madeleine, devenue soudaine très pâle, aussi pâle que Jeanne était rouge, adressa directement la parole au viveur :

« A propos, monsieur Myrio, j'oubliais de vous dire que M. Jean Plouherno est mon fiancé. »

Le fils de l'entrepreneur de Lorient changea de couleur et bégaya quelque chose. Mais, recouvrant immédiatement son aplomb :

« Tous mes compliments, Mademoiselle; voilà qui va vous rapprocher davantage de votre charmante amie, l'aimable sœur de monsieur. »

Et il désignait simultanément Petit Ange et l'officier. Il ajouta :

« Mais j'ignorais que Mademoiselle se nommât Plouherno. Je la croyais fille de M. le Mat. »

C'était là plus qu'une insolence, c'était une infamie.

La main de Jean se leva et s'abattit sur l'épaule d'Albert, qui plia sous le choc. Et l'officier, très pâle à son tour, lui dit en plein visage :

« Pas un mot de plus, ou je vous soufflette au milieu de ce salon. »

Quelques spectateurs avaient entendu la phrase et se retournaient déjà. Le jeune Myrio tira de sa poche un carnet, et de ce carnet une carte qu'il tendit au sous-lieutenant. Celui-ci la repoussa dédaigneusement.

« N'intervertissez pas les rôles, c'est à moi d'attendre vos témoins. Vous connaissez mon adresse. »

Et il tourna le dos au gandin, lequel s'éloigna avec l'opprobre moral de sa conduite et de la leçon qu'il venait de recevoir.

Mais il était trop avant dans les idées modernes sur l'honneur qui réclame des compensations sanglantes, pour ne point s'arrêter à la pensée d'une réparation par les armes. Déjà les deux jeunes filles, le cœur oppressé par une légitime angoisse, tremblaient d'épouvante.

Elles tremblèrent en commun bien davantage, le lendemain, lorsque Madeleine apprit par Jeanne que deux messieurs étaient venus dans la matinée et que le sous-lieutenant avait eu avec eux une assez longue conférence.

« Oh ! mon Dieu ! murmura Mlle Bernal en joignant les mains, que va-t-il sortir de tout ceci ?

— Que Dieu nous protège, » prononça Petit Ange avec de cruels sanglots dans la voix.

Elles confondirent leurs larmes, et toutes deux coururent jusqu'à l'église Saint-Vincent-de-Paul pour y verser leurs prières aux pieds de Dieu.

VI

LARMES DE JOIE

Jean avait reparu dans la journée, mais ce n'avait été là qu'une courte réapparition. Il était sorti de nouveau dans l'après-midi, prétextant des courses urgentes, et Joël, à son tour, avait quitté la maison pour n'y rentrer que tard.

La journée qu'allaient passer Jeanne et Madeleine était noire de tristesse. Mais Mlle Bernal, avec une énergie vraiment extraordinaire, vint chercher son amie pour la garder près d'elle. Quel que fût son chagrin, elle s'alarmait de l'exaltation morbide qu'elle trouvait dans les paroles et les regards de sa compagne.

Quand elles se rencontrèrent seules et en tête à tête, Petit Ange montra à Madeleine deux lettres qu'elle venait de recevoir :

« Vois un peu ce que sont les contradictions de l'existence ! J'ai lu, tout à l'heure même, ces deux missives. Elles m'arrivent au moment même où j'éprouve le plus cruel chagrin peut-être de ma vie. Je les ai vues avec indifférence, et cependant elles ne m'apportent que joie et satisfaction d'amour-propre. Pauvre cœur humain ! »

Mlle Bernal ouvrit les deux épîtres l'une après l'autre et les lut avec intérêt.

La première était de la duchesse de Nîmes.

La grande dame amie des arts écrivait :

« Mademoiselle.

« J'ai assisté à la magnifique soirée de notre grand Delsalle, et j'ai admiré votre merveilleux talent, en même temps que celui de M. le Mat. Delsalle, qui m'a promis une deuxième audition d'une partie de son œuvre, me fait espérer que M. le Mat et vous voudrez bien accepter d'y tenir, comme chez lui, votre partie. Je vais faire la même démarche auprès de Mlle Bernal, avec le même espoir de succès. »

Et la duchesse ajoutait, avec une bonne grâce discrète, en post-scriptum :

« Le cachet est de cinq cents francs. »

Bien qu'elle eût l'esprit plein de soucis, Madeleine ne put se défendre d'un sourire un peu ironique :

« Elle aime les superlatifs, la duchesse! Notre grand Delsalle, — tout comme pour Valsenet en personne! — Magnifique soirée! admiré! merveilleux talent! me fait espérer! Ce que c'est pourtant que la renommée! La soirée de Delsalle n'a rien ajouté à ton mérite; mais, voilà! elle t'a fait connaître, et maintenant c'est *l'admiration* qu'on te prodigue.

— Oui, ajouta Jeanne, et même l'admiration qui se traduit, qui se chiffre par centaines de francs! Nous voilà loin, n'est-ce pas, des cent sous de cachet des bals musette? Pauvres gens, tout de même! Leurs sympathies et leurs compliments me tiendront toujours au cœur. Et c'est peut-être à cause d'eux que j'attache plus d'importance encore à la seconde lettre. »

Déjà Madeleine la parcourait avec vivacité.

Il y était dit :

« Mademoiselle,

« M'est-il permis de vous demander quelques instants d'entretien que vous ne regretterez pas? Je viens vous offrir l'occasion d'accomplir une bonne action qui n'a rien de banal. Il s'agit, en effet, de rendre un peu de calme et de sourire à une femme encore jeune et charmante, une pauvre mère cruellement éprouvée. Je vous apprendrai le reste au cours de notre conversation. Vous n'aurez, d'ailleurs, à disposer que de quelques heures par semaine. On ne refusera pas vos prix. »

C'était signé : PAULE RAVEAUD.

« Je répondrai à ces lettres demain, lorsque j'aurai l'esprit plus tranquille, soupira Jeanne. Cette pauvre mère que je ne connais pas m'intéresse vivement. Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas conservé la mienne? »

Elles achevèrent ainsi leur journée, bientôt reprises, hélas! par l'angoisse qui leur étreignait l'âme.

Cependant, le soir, elles se rassurèrent un peu. C'était Jean en personne qui était venu chercher sa sœur chez les Bernal. Rien dans ses traits ni dans son attitude n'indiquait une préoccupation. Il se montra même plus gai qu'à l'ordinaire.

Mais, le lendemain matin, en se levant, Jeanne fut bouleversée de trouver la maison vide.

Jean n'était plus là. Elle courut à sa chambre. Sa valise de voyage était présente, fermée à clef. Aucun des vêtements civils de l'officier n'apparaissait. Il n'y avait là que son uniforme et son sabre, pendus aux porte-manteaux. Le jeune homme était donc sorti.

« Père! » appela l'orpheline, surprise et effrayée de ne point entendre le pas de Joël résonner dans l'appartement.

Joël ne répondit pas, et pour cause : lui aussi était absent.

Jeanne prit peur. Elle descendit quatre à quatre chez la concierge, qu'elle questionna, effarée.

L'excellente Mme Cassoul ne la rassura certainement pas en lui révélant que « ces messieurs » étaient sortis dès six heures. Comme on était au printemps, elle les avait très bien vus passer. Mais, contrairement à son habitude, M. le Mat ne lui avait pas adressé la parole.

La pauvre enfant remonta dans sa chambre, en proie à une désolation infinie.

Que faire? A quel parti s'arrêter? Il ne fallait pas songer à poursuivre les deux hommes. De quel côté, d'ailleurs, les eût-elle cherchés? En toute autre ville que Paris, une telle tentative aurait déjà pu passer pour folle. Aussi Jeanne ne s'y arrêta-t-elle pas un instant.

Elle s'abandonna à son angoisse et s'affaissa sous la douleur. Jamais elle ne s'était sentie aussi affligée, aussi dénuée qu'en ce cruel moment.

Elle était seule, et dans cette solitude affreuse elle sentait le temps fuir, les minutes suivre les minutes avec une lenteur qu'elle jugeait monstrueuse. Et pendant qu'elle gémissait ainsi, impuissante, inutile, le sort de deux hommes se jouait peut-être aux environs de Paris, dans l'un de ces coins charmants, de ces banlieues ombreuses et fraîches qu'elle aimait, en souvenir de la forêt de Carnoët, et où elle rêvait d'aller goûter les premières joies de l'amour pur et partagé, au bras de son bien-aimé Pierre.

Et qui pourrait dire quel drame s'accomplissait là-bas? Jean avait beau être militaire, il avait beau être brave, M. Myrio pouvait être brave lui aussi, et peut-être favorisé par le sort. Le duel a toujours une part d'aléa, de loterie. Si on allait lui rapporter son frère grièvement blessé, tué peut-être? Oh! mon Dieu!

Jeanne se secouait, toute frémissante; elle essayait de ne plus penser; elle voulait éloigner ces affreux pressentiments.

Un coup de sonnette retentit.

Elle se leva, défaillante, du prie-Dieu sur lequel elle pleurait, et se traîna, livide, jusqu'à la porte.

Qu'allait-elle voir en ouvrant cette porte? Sans doute deux hommes portant un troisième, sanglant, inanimé peut-être?

Et voilà que la jeune fille en arrivait à accuser son père adoptif.

Comment Joël, l'homme de toutes les prudences, de toutes les sagesses, avait-il consenti à prêter la main à cette horrible compromission?

Tout entière à ces affreuses pensées, ce fut en tremblant qu'elle posa la main sur la porte.

Ce furent Mme Bernal et sa fille qui entrèrent.

Elles étaient fort inquiètes. Madeleine avait passé une nuit des plus agitées, troublée de rêves abominables qui l'avait remplie de sombres appréhensions. Du premier coup d'œil, en voyant le visage pâle de Jeanne et ses paupières rougies par les larmes, elle comprit ce qui s'était passé.

« Oh! mon rêve! » s'écria-t-elle avec désespoir en se laissant tomber sur une chaise et fondant en sanglots.

En vain Mme Bernal essaya-t-elle de consoler sa fille, en vain Petit Ange elle-même, payant de retour son amie, s'efforça-t-elle, pour la calmer, de dominer son propre chagrin, Madeleine continua à s'abandonner à sa détresse. Et ce fut une communauté de larmes dans ce pauvre petit intérieur, où l'orpheline en avait déjà tant versé et si fréquemment.

Vers neuf heures et demie, comme elles en étaient au plus fort de leur chagrin, brusquement le timbre résonna de nouveau.

Les trois femmes sursautèrent et se levèrent, en se regardant, plus pâles que des mortes.

Cette fois, c'était bien certainement la mauvaise nouvelle qu'on leur apportait ; car elles en étaient arrivées à ce point de découragement qu'elles ne pouvaient plus prévoir, qu'elles n'attendaient plus que le malheur.

Jeanne, toujours chancelante, se dirigea de nouveau vers la porte.

Mais elle avait apporté quelque retard à se mouvoir ; elle ne marchait pas assez vite au gré de ceux qui avaient sonné, car derechef la sonnerie éclata avec une vivacité de carillon, mise en branle par une main impatiente.

En même temps une voix gaie et railleuse criait par la serrure :

« Ah çà, Jeannette, est-ce que tu es encore couchée, par hasard ? »

C'était la belle voix ferme et pleine du sous-lieutenant Jean Plouherno.

Petit Ange eut un vertige. Elle étendit le bras pour se retenir à la muraille ; mais, réagissant aussitôt, elle cria, elle aussi, d'une voix étranglée par l'émotion :

« Madame Bernal ! Madeleine ! c'est lui, c'est Jean !

— Hé ! oui, c'est Jean, » répondit la voix attendrie de l'officier, tandis qu'il recevait sa sœur défaillante dans ses bras.

Elle demeura un instant privée de sentiment, et ne put voir ainsi le troisième personnage qui entrait à la suite de Joël.

Mais, quand elle eut recouvré ses sens, une nouvelle exclamation joyeuse s'échappa de sa poitrine :

« Oh ! Pierre aussi ! Tous les bonheurs m'arrivent donc à la fois aujourd'hui !

— C'est que, vois-tu, répliqua Madeleine radieuse, Dieu a jugé qu'il nous devait une compensation pour les terribles angoisses que nous avons subies et les larmes que nous avons versées.

— Vous avez donc pleuré ? fit tendrement le sous-lieutenant, tandis que Pierre ramenait Jeanne suspendue à son bras.

— Il n'y a donc que vous pour ne pas vous en apercevoir ? » riposta la belle brune.

Et elle tournait vers le jeune homme ses beaux yeux, sur lesquels il fixa un long regard d'adoration.

Ils étaient encore embrumés, mais ce n'était plus par la tristesse ; les perles qui pendaient aux longs cils étaient les joyaux de fête du bonheur retrouvé. Jean se pencha sur sa main, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

« Madeleine, j'ai peut-être eu tort d'exposer ma vie ; mais croyez-vous que je ne l'eusse pas exposée dix fois pour avoir la grande allégresse que j'ai trouvée ici à notre retour ?

— Méchant ! fit-elle avec un sourire enchanteur, vous ne comptez donc mes souffrances pour rien ? »

Et tout aussitôt, prise d'un intérêt moins égoïste, elle demanda :

« Et lui, l'autre, comment s'en est-il tiré ? J'aime à croire que vous ne l'avez pas tué, au moins ? »

Le sous-lieutenant éclata de rire :

PIERRE MAËL.

(La suite au prochain numéro.)



PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

« Ai-je donc la figure d'un homme qui vient d'égorger son prochain? Non, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez : Tout ce duel était une simple fantasmagorie ; j'étais parfaitement sûr que ce monsieur était un pleutre. Je n'ai eu qu'à lever la main à la hauteur de sa figure pour qu'il se confondît en plates excuses. Il est même venu au-devant de mes désirs et a tenu à m'exprimer lui-même ses regrets de l'incident ; je lui en ai délivré quittance en bonne et due forme. Désormais ce monsieur sera des plus sages. »

Mme Bernal avait assisté au dialogue ; elle ne put se défendre d'en rire tout comme les autres.

Or, tandis qu'on échangeait des lazzis et des paroles de bonheur, Jeanne et Pierre, fous de joie de se revoir si peu de jours après qu'ils s'étaient quittés sur un long adieu, s'entretenaient à voix basse, les yeux dans les yeux.

« Quel est donc le motif qui t'a ramené sitôt, mon Pierre? » interrogea la jeune fille.

L'enseigne de vaisseau s'expliqua. Il avait reçu de Jean un télégramme l'adjurant d'accourir au plus vite. Or il avait déjà formé le projet de revenir à Paris, ayant trouvé, dès son retour à Brest, son ordre d'embarquement à bord du *Neptune,* qui allait faire partie de l'escadre de la Méditerranée.

C'était donc un éloignement de deux années, mais à une très brève distance, par bonheur.

En attendant l'embarquement, qui devait avoir lieu dans dix jours, il était venu à Paris, près des siens, près de Jeanne surtout. Et Jeanne, de son côté, goûtait l'ivresse de cette halte momentanée avant la nouvelle séparation, moins cruelle pourtant qu'elle ne l'avait prévu.

Quand l'effervescence de la première allégresse se fut calmée, on se mit à causer de choses immédiatement intéressantes.

L'orpheline communiqua à ses frères et à Joël les deux lettres qu'elle avait reçues.

On parla d'abord de l'invitation de la duchesse de Nîmes. Comme c'était une occasion magnifique, le vieux musicien opina tout de suite pour qu'on y répondît par une acceptation.

Puisque Jeanne et lui appartenaient au monde des arts, ils ne pouvaient souhaiter mieux. Leur talent appartenait au public; mais, parmi les divers publics devant lesquels ils étaient appelés à se produire, le plus choisi, le meilleur, n'était-ce pas celui des salons où toute l'aristocratie se donnait rendez-vous ?

La question fut un peu plus débattue au sujet de Madeleine.

Riche et heureuse, celle-ci n'avait nul besoin du cachet qu'offrait la duchesse. Elle ne figurait qu'au chapitre « amateurs », non à celui des « professionnels ». Cela constituait une différence qui pouvait paraître humiliante pour ses amis, au regard de quelques personnes.

Mais, d'autre part, Mlle Bernal était presque indispensable au succès du quatuor. Il y avait en outre pour elle une véritable satisfaction d'amour-propre à ne point laisser occuper sa place par un talent de moindre valeur.

Ce fut Jeanne qui trancha le débat avec un enjouement exquis.

« Mme Bernal t'accompagnera, dit-elle, et tu demanderas à la duchesse de te payer en invitations pour toute la famille. »

Tout le monde applaudit : ainsi se résolvait le problème, à la satisfaction générale.

On passa à la lecture de la seconde missive.

Dès qu'il eut entendu le nom de la signataire, le sous-lieutenant jeta un cri.

« Raveaud ! Mais c'est le nom de la dame que j'ai rencontrée sur la route de Gestel ! »

Il était devenu rêveur. De nouveau sa pensée s'abandonnait aux singulières hypothèses qui avaient hanté son esprit. Très ému, il dut raconter, pour la troisième ou la quatrième fois, l'incident dramatique de l'accident survenu en Bretagne, et répéter les paroles d'adieu que lui avait adressées la jeune femme préservée par lui.

Chacun risqua une supposition ; mais personne n'osa ou ne put aller aussi loin que Jean. Quelle vraisemblance, d'ailleurs, aurait à acquérir cette supposition ? N'est-ce pas tous les jours que des faits pareils se produisent? Et les mères privées de leurs enfants, les enfants privés de leurs mères ne sont-ils point, hélas ! trop nombreux sous la voûte du ciel ?

En revanche, tous furent d'accord pour que Jeanne rendît visite au plus tôt à cette dame Ravaud qui fai-

sait, avec tant de simplicité, un appel à la compassion. La journée ne s'acheva pas sans que l'orpheline eût répondu à la demande.

Le surlendemain, une voiture s'arrêta devant le numéro 89 de la rue d'Hauteville.

Une femme d'âge mûr, à l'air bienveillant et distingué, en descendit.

Quand elle fut en présence de Jeanne, une très vive émotion se peignit sur ses traits; elle dut même attendre que ce trouble se fût dissipé pour pouvoir prendre la parole ; alors elle s'exprima en ces termes :

« Mademoiselle, je suis la sœur aînée de M. Georges Raveaud, et c'est de sa femme que j'ai voulu vous parler. Elle ne vous a pas entendue elle-même, mais j'ai eu, moi, ce plaisir ; or il est nécessaire à ma belle-sœur, qui a eu de grands chagrins, d'avoir des distractions douces et apaisantes. La musique est de ce nombre, et elle la goûte d'autant mieux, qu'elle a été elle-même une véritable virtuose dans sa jeunesse. Je sais que vous êtes orpheline. Voulez-vous devenir, en quelque sorte, la fille de cette pauvre mère désolée? Vous aurez fait une bonne action, et Dieu vous en récompensera. »

Elle parlait avec l'éloquence du cœur, la naïveté de son affection. Jeanne, qui tout à l'heure avait remarqué son trouble, se sentait gagner elle-même par une inexplicable émotion. Il lui semblait que cette femme inconnue tenait son sort dans sa main, qu'un lien encore invisible à ses yeux les rattachait l'une à l'autre.

Elle promit donc de se conformer au désir de la vieille demoiselle et de prendre jour avec elle, dès que le concert de la duchesse de Nîmes lui aurait permis de disposer librement de son temps.

VIII

AMOUR MATERNEL

M. Georges Raveaud avait accédé au désir de sa femme et l'avait conduite à Paris.

Il avait rappelé auprès de lui une sœur aînée sur la bonté et les soins de laquelle il comptait pour rétablir entièrement la santé et la raison de Berthe. Mlle Paule Raveaud n'avait jamais voulu se marier. Elle avait consacré la meilleure partie de son existence aux bonnes œuvres; mais, devant le grand malheur de son frère, elle s'était émue de pitié, et maintenant que l'efficacité d'une tendresse continue sur l'esprit et le cœur de Berthe était démontrée, Mlle Paule avait résolu de se vouer à l'accomplissement de ce devoir particulier, non moins méritoire que des œuvres de charité plus générales.

Elle avait donc répondu à l'appel de son frère et était venue s'installer, en même temps que le ménage, dans un fort bel appartement loué sur l'avenue d'Iéna, au premier étage.

Elle y était à peine depuis une quinzaine, lorsqu'une lettre de Delsalle, un vieil ami dont Mlle Paule avait jadis élevé la sœur, lui fournit l'occasion d'assister au magnifique concert donné par l'artiste.

Ce fut là que Mlle Raveaud fit la rencontre de Jeanne, qui lui plut au premier abord. Subjuguée par son admirable talent, séduite par sa beauté et sa distinction, la vieille fille forma sur l'heure le projet de gagner l'orpheline à sa cause. Les renseignements qu'elle prit sur Jeanne donnèrent entièrement raison à cette sympathie d'instinct, et Mlle Paule se décida à écrire à la jeune artiste la lettre qui trouva celle-ci en si bienveillantes dispositions. La lettre fut suivie d'une visite, et l'excellente femme en revint tout à fait satisfaite.

Il ne resta plus qu'à élaborer le plan de cette cure toute morale, où le roman, semblait-il, tenait une si grande place.

Pour y arriver, Paule Raveaud consulta l'intéressée elle-même et mit tout en ordre en vue de l'exécution de ce plan.

Berthe, en effet, avait recouvré toute sa raison depuis l'accident de Gestel; mais sa tristesse s'en était accrue. Elle avait maintenant la notion précise de la déchéance intellectuelle qu'elle avait subie, sans avoir perdu celle du grand malheur qui l'avait occasionnée. Sa situation n'en était, en quelque sorte, que plus misérable. Elle souffrait de ce qu'elle avait perdu en même temps que de ce qu'elle avait souffert.

Mais là n'était pas la cause la plus immédiate de ses tortures morales.

En recouvrant la plénitude de sa raison, Mme Raveaud s'était attachée plus étroitement que jamais à la folle espérance qu'elle avait conçue de retrouver son enfant, perdue quinze ans plus tôt. La nature a de ces caprices étranges. Elle laisse subsister dans les cerveaux humains d'inexplicables rêves, féconds en désillusions amères, mais si persistants, si tenaces, qu'on les dirait destinés à préparer, à forcer, pour ainsi dire, le miracle. Tel était le cas de la mère infortunée que Jean Plouherno avait arrachée à la mort.

Dès son arrivée à Paris, cette obsession de l'idée avait pris une forme bien caractérisée.

Elle désirait retrouver, revoir l'enfant qu'elle avait rencontrée, quelques années plus tôt, dans la forêt de Carnoët. Cette enfant, elle le savait par Jean, était la sœur de l'officier ; elle vivait à Paris, y poursuivant ses études musicales, et, depuis qu'elle le savait, les réminiscences de la rencontre se faisaient plus vives, plus précises dans son esprit.

Paule Raveaud avait donc, à son insu, prévenu les désirs de sa belle-sœur en rendant visite à Jeanne. Aucune occurrence ne pouvait être plus propice au bonheur des deux femmes. Tout était prêt désormais pour la rencontre de Jeanne avec Mme Raveaud.

Sous l'empire de cette espérance, la vie de Berthe Raveaud était devenue fébrile et agitée. Elle passait ses journées à courir, à chercher, à fouiller les magasins et les établissements publics, et, à une telle existence, sa santé se rétablissait rapidement. Par un privilège vraiment singulier, elle paraissait échapper aux lois de l'âge. A trente-cinq ans, elle était jeune comme à vingt, et la fraîcheur revenue à ses joues, l'éclat à ses yeux qui avaient tant pleuré, qui pleuraient tant encore, faisaient l'étonnement de tous ceux qui l'approchaient. Son mari, tout le premier, en était émerveillé, et n'eût été l'incurable tristesse de la perte subie, ils auraient pu l'un et l'autre rendre de nouvelles joies à leur foyer.



Albert Myrio se confondit en plates excuses. (P. 125.)

(P. 125.)

Ce fut en une de ces courses sans but que Mme Raveaud rencontra Jean Plouherno au moment où il s'y attendait le moins.

Le sous-lieutenant s'était rendu, ce jour-là, au bois de Boulogne, et s'y promenait, le cœur plein de joie, l'esprit plein de rêves, car il allait y rencontrer Madeleine accompagnée de sa mère. Les fiançailles des deux jeunes gens avaient été solennellement célébrées, et désormais, en attendant le mariage, l'officier était tenu à une plus grande réserve, ne voyant Mlle Bernal qu'à des intervalles réguliers.

Il remontait l'avenue des Acacias, sous la fraîcheur matinale et les parfums qui tombaient des feuilles et des fleurs de mai. Autour de lui quelques rares promeneurs déambulaient nonchalamment ; des cavaliers, plus nombreux, en culottes de peau, en amazones de fantaisie, suivaient les allées réservées au trot mesuré de leurs montures; des voitures de maîtres s'y traînaient au pas de leurs paisibles carrossiers. L'heure était suave, l'haleine des plantes pleine d'exquises caresses.

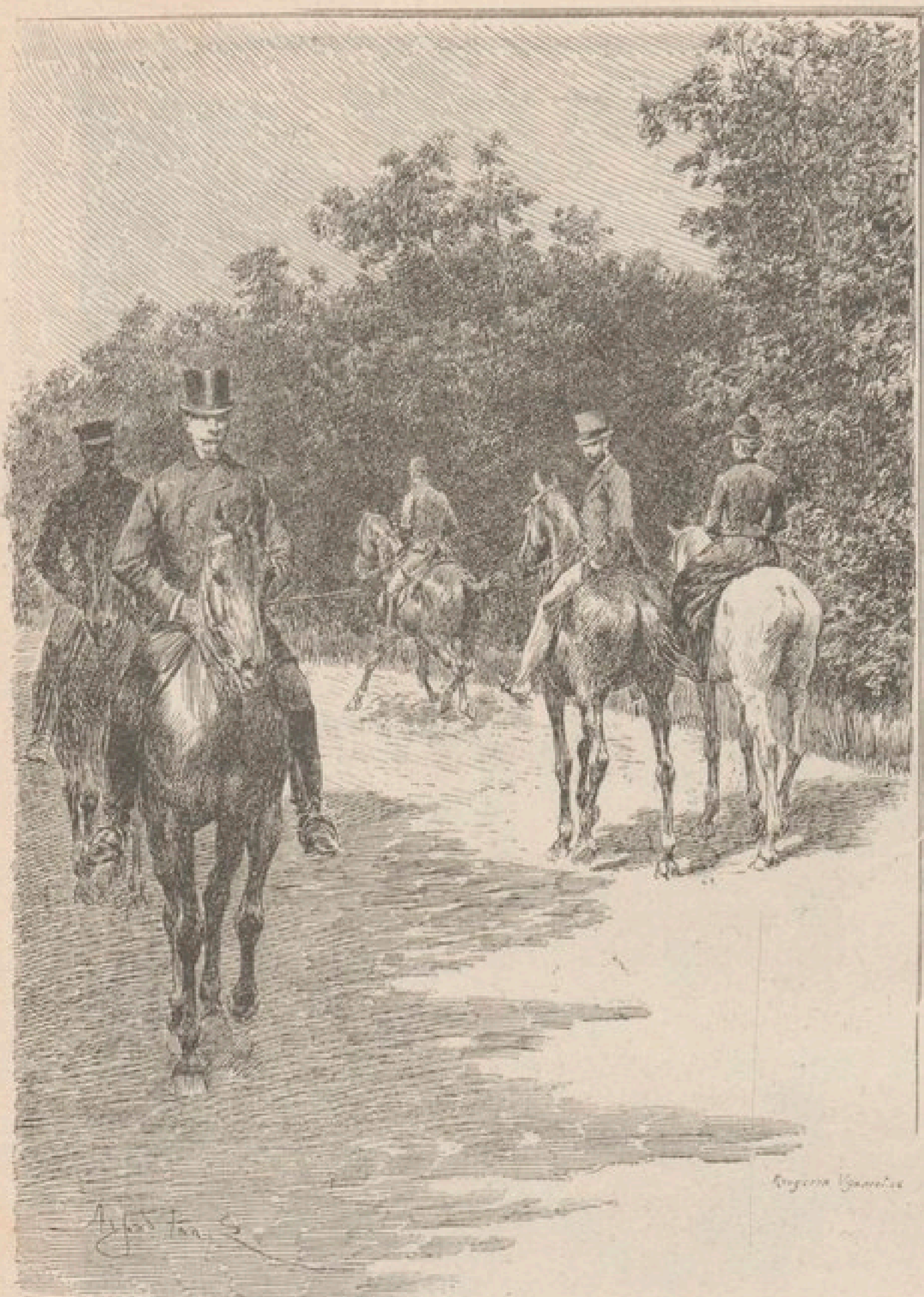
Tout à coup un coupé, attelé d'un superbe cheval noir, déboucha de l'allée qui vient de la Muette.

Il portait deux promeneuses, auxquelles le jeune homme, absorbé dans sa rêverie, ne prêta aucune attention.

Elles avaient abaissé les glaces de la voiture, afin de mieux respirer l'air du matin. L'une d'elles, se penchant à la portière, reconnut l'officier :

« Ah ! mon Dieu ! M. Plouherno ! » s'écria-t-elle.

Et, se penchant davantage, elle jeta vivement au cocher l'ordre de s'arrêter ; puis, ouvrant la portière elle-même, elle sauta légèrement sur la chaussée.



Des cavaliers suivaient les allées réservées au trot mesuré de leurs montures. (P. 127.)

Jean avait entendu l'exclamation. Il avait déjà dépassé le coupé; mais au cri il se retourna et reconnut, lui aussi, la promeneuse.

C'était Mme Raveaud qui accourait vers lui, rayonnante, les mains tendues.

En même temps, toute frémissante, elle prodiguait les exclamations joyeuses :

« Oh ! que je suis heureuse ! que je suis contente de vous retrouver ! Je vous cherche depuis un mois ! »

Il y avait deux mois et demi que s'était produit l'accident de Gestel, et les affaires de Jean avaient si bien marché, son bonheur l'avait si complètement absorbé, que, malgré l'impression qu'il en avait reçue et les réflexions que la vue de Jeanne avait provoquées en sa pensée, il l'avait un peu oubliée.

Maintenant il considérait Mme Raveaud avec une véritable surprise. Certes, il ne l'aurait point reconnue, tant elle lui paraissait changée, rajeunie; et en la regardant de plus près, il s'étonnait de retrouver plus grande, plus accusée, cette ressemblance qui l'avait si vivement frappé sur les traits de Jeanne.

Il demeura sans voix, sous l'empire de ses réflexions. Pendant ce temps, Berthe parlait avec la prolixité de sa joie.

« Vous m'aviez bien promis de venir me voir; mais, que voulez-vous ! je ne pouvais pas attendre. J'avais hâte d'avoir de vos nouvelles et de celles de votre sœur, de cette enfant que j'avais entrevue à vos côtés dans la forêt de Carnoët. »

C'était elle qui le rappelait à ses doutes, qui faisait revivre ses suppositions. Elle s'y fixa cette fois, et, chose singulière, elles ne lui parurent plus invraisemblables; mais il ne pouvait interroger Mme Raveaud séance tenante, sans précautions, sans préambule.

Il se borna donc à continuer en sa compagnie sa promenade sous les arbres de l'allée des Acacias. Il n'éprouvait aucun embarras du voisinage de cette femme si jolie, encore si jeune, qu'on eût pu les prendre pour les deux moitiés du même ménage.

Comme ils atteignaient la cascade, ils rencontrèrent Mme Bernal et sa fille. Jean s'empressa de présenter les dames l'une à l'autre. A l'audition du nom de Madeleine, Berthe ne put dissimuler un vague étonnement. Elle avait dû recevoir sans doute les confidences de M. Albert Myrio, ou tout au moins de sa famille, au sujet de ses prétentions à la main de la riche héritière. Sa surprise dut donc être bien naturelle en apprenant de la propre bouche de l'intéressée qu'elle était la fiancée du sous-lieutenant.

Elle n'interrompit pas longtemps l'entrevue des deux jeunes gens, et, après quelques mots aimables à l'adresse du futur couple, elle réitéra à Jean son invitation à la venir voir le plus tôt possible. Elle y mit même une insistance qui amena un rapide nuage sur le front de Madeleine.

Mais ce nuage fut promptement dissipé. Le sous-lieutenant fournit, en effet, tout de suite la plus complète des explications.

« C'est cette dame, dit-il, que j'ai été assez heureux pour arracher au danger sur la route de Gestel.

— Ah ! fit la jeune fille, déjà rassurée par ces seuls mots.

— Oui, poursuivit l'officier, et je ne l'eusse certainement pas reconnue, si elle n'avait pris la peine elle-même de se faire reconnaître tout à l'heure, en quittant sa voiture. Je ne vous cacherai pas que je suis présentement tout troublé, mais presque heureux de cette occurrence.

— Vraiment? fit encore Madeleine, mais en riant cette fois. Vous n'êtes pas fâché, Monsieur, de recueillir les témoignages de gratitude de cette dame ?

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)



Jean se retourna et reconnut, lui aussi, la promeneuse. (P. 128.)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

— Madeleine, prononça mélancoliquement le jeune homme, le motif de ma joie est à la fois plus élevé et... plus futile peut-être. Vous allez me taxer de folie, sans doute ; je n'hésite pourtant pas à vous confier l'étrange soupçon qui a pénétré en ma pensée. »

Et alors il lui fit part de tout ce qu'il avait conçu et imaginé en présence de la ressemblance saisissante de Mme Raveaud avec Jeanne.

Comme si la vraisemblance d'une telle hypothèse l'eût alors dominée, Madeleine s'écria :

« Mais, j'y songe, cette Mme Raveaud n'est-elle pas précisément cette mère malheureuse pour laquelle on est venu solliciter la bienveillance de Jeanne?

— Oh ! s'exclama Jean à son tour, c'est vrai. Et dire que je n'y avais pas songé !

— Il faut vous assurer au plus vite de la chose, mon ami, » insista la jeune fille, que transportait déjà la possibilité d'une aussi miraculeuse aventure.

Ils décidèrent entre eux que Jean ne ferait point attendre sa visite à Mme Raveaud, afin d'en obtenir les renseignements indispensables. On ne pouvait, en effet, sans preuves décisives, donner cours à une créance qui serait une cause d'amères tristesses, si elle était reconnue fausse. Autant pour Jeanne que pour la pauvre mère, il était indispensable de s'entourer de toutes les garanties et de toutes les prudences.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés, que le sous-lieutenant se rendait à l'avenue d'Iéna, où il était reçu à bras ouverts par Mme Raveaud en personne, très reconnaissante au jeune homme du dévouement dont il avait fait preuve.

L'officier trouva plus facile qu'il ne l'avait supposée sa campagne d'éclaircissements.

Ce fut au père, en effet, et non à la mère qu'il s'adressa. M. Raveaud, quoique un peu surpris qu'on le questionnât au sujet d'un événement survenu quinze

ans plus tôt, ne se refusa pas à fournir toutes les explications désirables.

Jean fut donc promptement et complètement renseigné.

Ce fut pour lui comme un éblouissement. Il avait entrevu la vérité. A cette heure elle lui paraissait si lumineuse, si éclatante, qu'il ne conservait plus aucun doute, et que le secret faillit s'échapper de ses lèvres. Mais il se rappela, fort opportunément, qu'il s'était juré de ne parler qu'à coup sûr. Il lui restait deux épreuves à faire pour se confirmer lui-même dans la certitude.

La première était de recueillir en un récit bien défini le témoignage de Joël et les souvenirs de Jeanne.

En ce qui concernait le vieux musicien, la besogne fut aisée. Sa narration s'appuyait du témoignage des Goulien et des pièces de l'état-civil dressées par le maire de Clohars, dûment enregistrées, et constatant que la petite fille trouvée sur les sables de Kernévénas avait reçu *provisoirement* les noms de Jeanne-Ange le Mat.

Quant à la mémoire de Jeanne, elle n'avait retenu que ce que la mémoire d'un enfant de l'âge le plus tendre est susceptible de garder.

Il y avait là des réminiscences de tempête, de mer agitée, de chien l'arrachant au gouffre. Mais il y avait aussi là un épisode caractéristique : celui d'une nourrice devenue folle et se jetant à la mer. La jeune fille ne répétait le mot *nourrice* que sur la foi du récit de Joël, lequel affirmait que c'était bien du mot *nounou* que s'était servie l'enfant au moment où il l'avait découverte.

Très précis en son résumé des témoignages, Jean enregistra le fait signalé et en tint bonne note.

La seconde épreuve qu'il se proposait était beaucoup plus difficile et d'un caractère tout à fait différent.

Il existait bien un témoin du drame, le plus sûr de tous les témoins, puisqu'il avait assisté à toutes les scènes de la catastrophe. Par malheur ce témoin ne pouvait parler, et pour cause. Il n'avait jamais eu le don de la parole. C'était le bon chien Pluton.

Pluton avait aujourd'hui de seize à dix-sept ans, un grand âge pour un chien. Pour son compte, il n'avait rien perdu de sa force ni de sa beauté. C'était une magnifique bête, ayant réalisé toutes les supériorités physiques de sa race. Il avait acquis en outre d'innombrables qualités morales, dues sans doute au perfectionnement de son intellect animal par un long séjour auprès de braves et honnêtes gens au sein des avantages de la capitale.

Or, s'il était possible de recueillir un témoignage de la vaillante bête, c'est-à-dire de faire parler son instinct infaillible, on acquerrait ainsi la plus concluante des démonstrations, presque une preuve.

Mais comment obtenir un semblable résultat?

Les chiens ne sont-ils pas, comme les hommes, susceptibles de perdre la mémoire? Pluton était fort jeune au moment de la catastrophe, et son enfance avait fort bien pu ne pas garder l'impression des grands événements auxquels il avait assisté.

Jean Plouherno ne fit part de son projet à personne, pas même à Madeleine. Il eût craint d'être ridicule.

Mais, avec une remarquable imagination de metteur en scène, il demanda à Mme Raveaud s'il était dans ses habitudes de faire tous les jours une promenade au bois de Boulogne. Sur sa réponse affirmative, il eut promptement élaboré son plan.

Alors seulement un scrupule vint à son esprit. Heureux pour lui-même, il se mit à trembler pour le bonheur de son frère.

Pierre aimait Jeanne et en était aimé. N'allait-il pas, lui, Jean, en travaillant à rendre une famille à sa sœur, porter un coup terrible, mortel peut-être, à l'amour des deux jeunes gens? Ce n'était pas qu'il craignait un refus positif de la part de la famille Raveaud. Outre que Pierre, officier de marine, était assez beau et assez distingué pour faire oublier son origine trop humble, il était difficile de croire que les Raveaud feraient un tel affront à ceux-là mêmes qui leur rendaient leur fille.

Non, ce n'était pas de ce côté que procédait la menace sur l'avenir des deux amoureux.

Car Jeanne elle-même était en jeu, et elle n'accepterait pas de payer par le sacrifice de son cœur la joie de retrouver ses parents.

Mais Jean connaissait bien son frère. Nature droite et fière, trop fière même dans la hauteur de sa délicatesse, Pierre ne voudrait pas d'une union qui semblerait imposée par les circonstances. Il adorait Jeanne pauvre. Jeanne riche, trop riche peut-être, effrayerait sa susceptibilité d'homme d'honneur. Et c'était là ce que redoutait Jean Plouherno.

Il résolut donc de ne point remettre à plus tard et de s'en ouvrir tout de suite à son frère.

Les dix jours de congé de Pierre touchaient à leur fin, et de nouveau la tristesse descendait sur le front de Jeanne, assombrissant toute la maison.

Sans doute cette ombre nouvelle était moins noire que celle des jours précédents; mais on n'en était pas moins à la veille d'une séparation, et toutes les séparations sont cruelles. Des larmes qu'elle essuyait furtivement perlaient en toute circonstance aux longs cils de Jeanne.

Aux premiers mots de sa confidence, Jean fut vivement interrompu par Pierre.

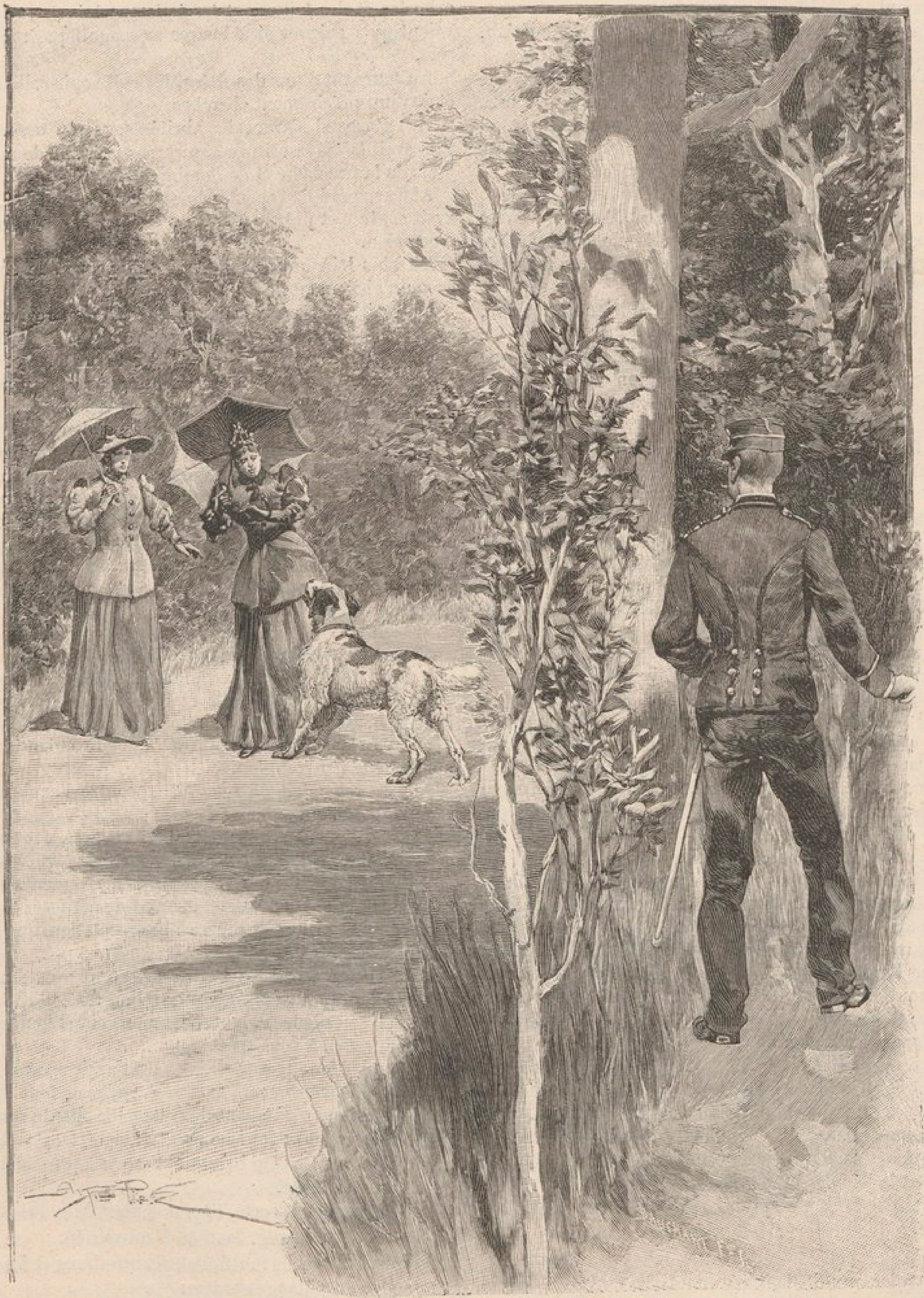
« Tes soupçons sont depuis bien longtemps les miens, mon cher Jean, ou, pour dire vrai, depuis le jour où je t'ai vu tressaillir en regardant Jeanne. J'ai tenu compte de tes observations, et j'ai abouti de la sorte aux mêmes conclusions que toi. Mais la question est difficile, elle exige les plus grands ménagements. N'agis donc qu'après t'être entouré de toutes les précautions, qu'après avoir établi toutes les certitudes.

— Tu m'encourages donc à poursuivre cette recherche, Pierre?

— Comment ne t'y encouragerais-je pas? N'est-ce pas le bonheur et l'avenir de Jeanne qui sont en cause?

— C'est aussi ton avenir et ton bonheur, Pierre.

— Oui, prononça mélancoliquement l'enseigne de vaisseau, je comprends tes paroles. Tu crains qu'en assurant à Jeanne une fortune et, ce qui est mieux qu'une fortune, le véritable foyer en lui rendant l'amour de son père et de sa mère, tu ne portes tort au bonheur que moi-même j'ai rêvé? Laisse-moi te dire tout de suite que cette considération ne doit peser d'aucun poids dans ta délibération. L'œuvre à laquelle tu travailles est plus encore un devoir de justice qu'un souci d'affection. Ce n'est pas seulement envers Jeanne que nous sommes tenus, c'est aussi envers cette malheureuse famille si cruellement affligée, et dont la consolation et le bonheur tiennent désormais entre tes mains. Toute autre considération, je le répète, s'efface devant cette



Le chien, avec un aboiement de joie, s'élança vers Mme Raveaud. (P. 132.)

rigoureuse obligation, et quelles que puissent en être les conséquences, rien ne nous dispense de son accomplissement. »

Jean regarda son frère avec une profonde émotion. Ses yeux se mouillèrent de larmes.

« Voilà bien la réponse que j'avais prévue, mais elle ne me satisfait pas entièrement. Tu ne me parles pas, en effet, de l'état de ton propre cœur, de l'avenir de ton amour. Or, délicat et fier comme je te connais, je redoute de ta part une réserve excessive, une exagération de scrupules. Si Jeanne est vraiment, comme le croyons, la fille de M. et Mme Raveaud, elle est l'héritière d'une fortune énorme. Cette fortune ne va-t-elle point paraître à tes regards un obstacle invincible, une infranchissable barrière entre elle et toi ? »

Un nuage passa sur le front de l'officier de marine. Sa voix trembla quand il répondit :

« Hé! qu'importe! Fais ce que dois, advienne que pourra! dit le proverbe. Va donc ton chemin, mon frère, et ne te mets pas en peine de mon propre lendemain. Dieu y pourvoira. »

Ce fut tout ce que Pierre put et voulut dire en cette circonstance. Les adieux sonnèrent d'ailleurs, et ce fut avec un redoublement de larmes que l'orpheline tendit son front au chaste baiser de son fiancé. Il lui semblait, en effet, que les lèvres de Pierre n'avaient fait que l'effleurer. Un cri même, un cri de détresse, presque de reproche, s'échappa de sa poitrine oppressée :

« Tu ne me dis pas au revoir, Pierre? » interrogea-t-elle douloureusement.

L'enseigne de vaisseau sentit toute l'amertume de ce reproche. Il ne voulut pas laisser un deuil au cœur de celle qu'il adorait.

« Au revoir, Jeanne. Mais, quand nous nous reverrons, qui sait quels changements de vie l'avenir ne nous aura pas imposés? »

Il ne tint pas à s'expliquer davantage, car son cœur se brisait. Jeanne resta donc affligée, mais l'espoir continua de résider en elle.

Au reste, les événements qui suivirent n'allèrent pas sans distraire quelque peu son esprit des soucis de la dernière entrevue : Jean venait de mettre son projet à exécution.

Un matin il sortit accompagné de Pluton. Le chien, qui ne l'avait jamais oublié, s'était redonné à lui avec une nouvelle ardeur. Il lui faisait fête en toute occasion et n'avait pas de plus manifeste joie que de l'escorter dans ses promenades.

Le sous-lieutenant savait ce qu'il voulait faire. Il prit à pied le chemin de la porte Maillot et s'engagea dans les larges allées ombreuses du bois de Boulogne. Parvenu aux Acacias, il laissa de côté la principale avenue et s'enfonça sous le couvert par l'un de ces frais sentiers qui font la joie des promeneurs matineux.

Pluton courait devant lui avec de folles gambades, heureux de retrouver les primitives sensations de la forêt de Carnoët.

Les ruisseaux du bois n'avaient pas encore la crasse dont ils se revêtent au contact des poussières de l'été et des débris de la civilisation que leur jettent les promeneurs ordinaires du dimanche. Ils étaient encore frais et limpides, et c'était une volupté pour le beau terre-neuve de se plonger dans cette eau transparente comme du cristal. Au sortir, il allait se rouler dans les herbes très vertes, s'essuyer aux pousses toutes neuves des arbustes et des tailles, et les buissons épineux ne servaient qu'à peigner et à lustrer sa magnifique robe de soie.

Au tournant d'une des allées, Jean vit venir celle qu'il était venu précisément chercher.

Mme Raveaud s'avançait, abritée sous son ombrelle. Elle avait laissé sa voiture à quelques pas, afin de mieux jouir de la fraîcheur et de l'ombre.

Alors se produisit spontanément la scène que l'officier avait espérée et prévue, dont il n'était que le machiniste d'occasion.

Du plus loin qu'il aperçut Mme Raveaud, le chien, avec un aboiement de joie, s'élança vers elle.

Il l'avait reconnue! Cette rencontre faisait revivre en sa mémoire de très lointaines impressions. Mais il est à croire que la mémoire des chiens est plus forte et plus tenace que celle des hommes. Pluton n'avait rien perdu des images qui s'étaient fixées dans sa vision.

Arrivé auprès de la jeune femme, d'abord effrayée, il se coucha humblement à ses pieds, lui prodiguant toutes les marques de l'amitié la plus vive : ces battements de queue qui sont les frétillements de l'allégresse, ces petits jappements où les gosiers des bonnes bêtes mettent leurs plus caressantes inflexions, ces bonds désordonnés, maladroites démonstrations qui parfois gênent ceux auxquels elles s'adressent, en salissant, en déchirant même leurs vêtements.

Si bien que Mme Raveaud, après une surprise un peu alarmée, trouvait presque inexplicables les caresses de ce grand terre-neuve inconnu, et que maintenant, croyant le reconnaître, elle était envahie d'un trouble immense, avec le vertige de retomber dans sa folie. Car, depuis la catastrophe du naufrage, aucun chien n'avait approché la pauvre mère.

Elle se défendait de son mieux contre l'exubérante tendresse de l'animal.

Et, à distance, Jean, tout aussi surpris, tout aussi ému qu'elle, crut devoir venir à son aide.

« Pluton! Ici, Pluton! » appela-t-il vivement.

Le chien revint vers son maître avec de petites plaintes, comme pour protester contre l'interprétation que l'on faisait de ses sentiments.

Mais en même temps Berthe accourait aussi, pressée, haletante, et sa première question fut celle-ci :

« Oh! monsieur Plouherno, monsieur Plouherno! Ce chien est-il à vous? »

Cette question, le sous-lieutenant l'avait prévue.

Il répondit doucement, avec réserve, racontant l'histoire du chien, n'y mêlant de celle de la fillette que ce qu'il en fallait dire pour ne point frapper trop violemment, par un choc trop brusque, l'esprit à peine délivré de la pauvre femme.

Mais le coup était porté, l'épreuve était faite. Elle était absolument concluante. Jean était convaincu.

De son côté, Berthe multipliait ses questions et les faisait de plus en plus pressantes :

« Cette enfant, monsieur Plouherno, cette enfant, qu'est-elle devenue? Oh! de grâce, dites-le-moi! »

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE)

Des larmes vinrent aux yeux du jeune homme, et, offrant son bras à la pauvre femme défaillante :

« Cette enfant, dit-il, c'est notre vieil ami Joël le Mat qui l'a recueillie et élevée. Nous vous la conduirons, Madame, pour qu'elle puisse faire votre connaissance, comme j'ai déjà eu, moi, le bonheur de la faire. Ne m'en demandez pas plus long. »

Berthe remonta dans sa voiture et rentra chez elle bouleversée, mais l'âme inondée d'une ineffable joie.

Elle sentait maintenant que Dieu s'était souvenu d'elle, qu'il avait pris enfin sa longue souffrance en pitié.

VIII

MÈRE ET FILLE

Le jour fixé par Mlle Paule Raveaud pour la présentation de Jeanne était enfin venu.

Vers neuf heures du matin, la vieille demoiselle sonna à la porte du petit logis où si longtemps l'orpheline avait vécu auprès de son père d'adoption. Joël le Mat était sorti, appelé par une invitation pressante de Delsalle, qui avait fait admettre son œuvre à l'Opéra et avait besoin du concours du vieillard pour le suppléer dans les répétitions qui allaient commencer.

Ce fut donc Petit Ange elle-même qui ouvrit la porte à la vieille demoiselle. D'ailleurs, prévenue du rendez-vous, elle était prête à la suivre. Mais, au moment de quitter l'appartement, avec le pressentiment qui la hantait depuis sa première entrevue, elle alla s'agenouiller sur son prie-Dieu et adressa un fervent appel à la Providence. Puis, plus calme, elle vint retrouver Paule et lui dit simplement :

« Me voici prête à partir, Mademoiselle. »

Mlle Raveaud la considéra avec cette expression émue que Jeanne avait déjà observée sur ses traits.

« Partons, mon enfant, » dit-elle.

Et, se ravisant brusquement sur le seuil de la porte, elle se retourna et demanda :

« Mais... votre violon. N'avez-vous pas l'intention d'emporter votre violon ? »

C'était vrai. La jeune fille n'y avait pas songé. A quoi donc son esprit était-il occupé, qu'elle eût négligé ce détail, le plus important de cette présentation ? Elle revint donc sur ses pas, prit son meilleur instrument, enfermé dans une délicate gaine de cuir, et rejoignit sa compagne.

Quand elles furent assises toutes les deux sur les coussins d'une voiture, Paule prit la parole :

« En vérité, mon enfant, dit-elle avec une grande tendresse dans la voix, il faut me pardonner de vous parler comme je vais le faire. Mais c'est un sentiment très étrange que j'éprouve auprès de vous. Vous m'inspirez une sympathie que je ne m'explique pas moi-même. Il me semble qu'un lien secret nous unit et que vous occupez depuis très longtemps une place dans mon cœur, que vous en devriez occuper une à notre foyer.

— Ne soyez donc pas surprise, Mademoiselle, répliqua Jeanne, si je suis en proie au même trouble. Il me semble que je fais un rêve, que je marche à travers un mystère et qu'une félicité imprévue, inconcevable, m'attend au terme de cette course. »

Le coupé roulait rapidement. Il s'arrêta dans l'avenue d'Iéna, devant une des hautes et belles maisons qui la bordent.

« Nous voici arrivées, chère petite, » prononça Mlle Raveaud, qui, descendue la première, tendit la main à Jeanne pour l'aider à descendre.

Et, comme elle la voyait chancelante et très agitée, elle lui donna le bras dans l'escalier jusqu'au palier du premier étage.

Le domestique leur apprit que Madame n'était point encore rentrée. Elle était sortie à son ordinaire, en voiture, pour se promener au bois de Boulogne. Ce retard paraissait même surprenant aux gens de la maison, qui s'inquiétaient à cet égard.

Paule Raveaud fit donc entrer la jeune fille au salon, où elle la fit asseoir en attendant le retour de sa belle-sœur.

Elles n'eurent pas, d'ailleurs, à attendre bien longtemps.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que la sonnette du vestibule tinta. L'instant d'après le valet de pied vint dire à Mlle Raveaud :

« Voici enfin Madame qui revient. »

Et Jeanne, toute palpitante, vit entrer, encore en toilette de sortie, une jeune femme d'une beauté suave et triste, qui attacha sur elle de grands yeux pleins d'une

immense affection en même temps que d'une étrange expression de crainte, où des larmes montèrent à flots lorsque Paule lui eut dit :

« Ma chère Berthe, je vous présente Mlle Jeanne le Mat, dont je vous avais annoncé la venue. »

Le cœur de l'orpheline battait à briser sa poitrine. Elle sentait comme une impulsion intérieure la poussant à se jeter dans les bras de cette femme dont elle connaissait la douloureuse histoire, et qui la considérait si tristement de ses grands yeux tout pleins de larmes.

« Jeanne le Mat! Jeanne le Mat! » répétait Mme Raveaud en joignant les mains.

Et elle ajouta avec une indicible expression de pitié :

« Alors, Paule, c'est cette jeune fille qui n'a plus de mère? »

Il y avait quelque chose de navrant dans la compassion de cette femme privée de son enfant plaignant cette enfant privée de sa mère. Les deux infortunes étaient égales.

Jeanne, remuée au plus profond de son être, s'était avancée vers Mme Raveaud, sollicitée par l'attraction de ses prunelles caressantes. Celle-ci lui prit la main et la retint près d'elle, sans une parole, la dévorant des yeux.

Peu à peu cependant ce trouble du premier instant prit fin, et la conversation s'engagea, familière et confiante, entre les deux femmes.

« Ma sœur a dû vous dire quelle était ma position, mon enfant. J'ai beaucoup souffert, et les médecins me prescrivent quelques distractions apaisantes. Je ne demande pas mieux que de me conformer à leurs avis, bien que je n'y aie qu'une foi médiocre. Je suis toute prête à m'attacher à vous, si l'affection d'une pauvre femme bien malheureuse peut vous offrir quelque attrait.

— Oh! Madame! » se récria Jeanne avec reconnaissance.

Berthe secoua doucement la tête et passa la main sur son front. Puis, souriant :

« Vous avez un admirable talent de violoniste, m'a-t-on assuré. Eh bien! voyons. Puisque vous avez là votre violon, voulez-vous me jouer quelque chose, un morceau de votre choix, rien de trop gai, n'est-ce pas? »

Jeanne n'avait pas besoin qu'on lui fît une semblable recommandation. Son âme était pleine d'une mélancolie profonde, d'une poésie presque religieuse. Elle prit l'instrument d'une main un peu tremblante et l'appuya à son épaule frémissante. Mais, l'instant d'après, l'inspiration musicale avait repris le dessus, et le violon chantait sous l'archet de la jeune virtuose.

Jamais les deux auditrices ne s'étaient trouvées en proie à une aussi poignante émotion. Paule Raveaud, qui connaissait déjà le génie musical de l'orpheline, n'en était pas moins enthousiaste. Quant à Berthe, elle ne put supporter une aussi vive secousse. Elle chancela et retomba sur un sofa, presque évanouie.

Jeanne posa rapidement le violon et courut à la pauvre femme défaillante.

« Madame, oh! Madame! Si j'avais su, si j'avais pu deviner! » gémit-elle.

Mais déjà Mme Raveaud se ranimait sous ses caresses. Elle lui ouvrit ses bras, où la jeune fille se laissa étreindre.

En même temps un torrent de pleurs inonda son visage, et, attirant Jeanne plus près d'elle encore, elle se mit à la questionner.

« Où vous ai-je vue déjà? Car je suis sûre de vous avoir déjà vue. Il n'y a pas une heure, je m'entretenais avec un jeune officier qui a une sœur à Paris, et cette sœur étudie aussi la musique, comme vous. Je ne sais pourquoi, je me suis figuré que cet officier était votre frère. »

Jeanne répondit en hésitant un peu :

« Hélas! Madame, je n'ai pas de frère au sens rigoureux du mot, mais j'en ai deux par l'adoption. Je suis une enfant trouvée, recueillie par un vieux musicien qui m'a tenu lieu de père, et j'ai été élevée dans la famille d'un pauvre sabotier. »

Elle n'en put dire davantage. Mme Raveaud s'était dressée et l'avait saisie par le bras en s'écriant :

« Alors je ne me trompe pas, j'en étais bien sûre. Vous êtes la sœur du lieutenant Plouherno?

— Oui, » fit simplement la jeune fille.

La joie déborda sur les traits de Berthe. Elle se ressouvint des paroles que tout à l'heure encore l'officier lui adressait :

« Cette enfant, c'est notre vieil ami Joël le Mat qui l'a recueillie et élevée. »

Elle courut vers sa belle-sœur, et, toute pâle, agitée des plus violents sentiments, elle lui dit :

« Paule, Paule! c'est le bonheur qui vient à nous enfin. Dieu a fait un miracle inespéré, un prodige impossible. Ma fille est vivante! »

Et comme la vieille demoiselle la considérait, épouvantée, la croyant retombée en ses précédents désordres d'intelligence, elle s'écria :

« Ne me regardez pas ainsi, Paule. Je ne suis pas folle, je vous le jure; j'ai tout mon bon sens. Dites qu'on attelle sur-le-champ. Nous allons remmener cette enfant. Il faut que je voie M. le Mat tout de suite, tout de suite! »

Jeanne elle-même paraissait surprise de cette brusque vivacité. Elle ne comprenait pas cette agitation. Comment l'eût-elle comprise? Chacune des paroles de Mme Raveaud était pour elle une énigme. Elle ne savait rien des demi-révélations que lui avait faites Jean.

En ce moment, comme si toute une mise en scène avait été préordonnée par quelque occulte volonté, le valet de pied annonça :

« M. Jean Plouherno, M. Joël le Mat.

— Ah! Dieu soit loué! » s'écria Berthe en élevant ses deux mains vers le ciel.

. . . .

Ce qui s'était passé était très simple, on ne peut plus naturel.

En quittant Mme Raveaud, et tandis que celle-ci regagnait son domicile, le sous-lieutenant, désormais convaincu qu'il avait vu clair dans ses suppositions, s'était empressé d'arrêter la première voiture qu'il avait rencontrée.

Il avait fait monter le chien avec lui, après avoir retenu le véhicule à l'heure et promis un bon pourboire au cocher.

Mais, aussi vite que celui-ci eut marché, il n'était arrivé rue d'Hauteville qu'après le départ de Jeanne avec Mlle Raveaud. En revanche, il avait retrouvé Joël, qui rentrait de sa visite à Delsalle.

« Ne vous déshabillez pas, dit-il avec empressement. Nous repartons ensemble.

— Nous repartons? interrogea le vieillard. Et où allons-nous, s'il te plaît?

— Rejoindre Jeanne.

— Mais Jeanne est en visite chez Mme Raveaud. C'est aujourd'hui même qu'on la présente à cette dame.

« Et le chien? Tu emmènes aussi le chien? Est-ce qu'il a un rôle dans le drame?

— Ne raillez pas, père. Son rôle est infiniment plus important que vous ne sauriez croire, vous le verrez bien. »

La voiture roulait déjà.

Alors Jean se mit à narrer au vieillard son aventure, avec tous les détails qu'elle comportait.



Ce fut Petit Ange elle-même qui ouvrit la porte à la vieille demoiselle. (P. 133.)

— Justement, répliqua l'officier, tout tombe à souhait. Je viens de converser avec Mme Raveaud, et c'est pour cela que je vous emmène. »

Il ne put s'empêcher de sourire devant l'ahurissement du musicien.

« Montons en voiture d'abord, fit-il gaiement. Je vous raconterai tout en chemin, et vous verrez quel drame il y a dans cette course, un vrai drame de famille, mais à terminaison heureuse. »

Joël s'inclina patiemment devant la promesse qui venait de lui être faite. Pourtant, en trouvant Pluton installé dans le fiacre, il ne put s'empêcher de rire et demanda allègrement :

A mesure qu'il avançait dans son récit, le front de Joël s'assombrissait, un chagrin le gagnait. Il le laissa s'exhaler.

« Ce que tu as fait est pour le bien de Jeanne, mon garçon, et je devrais m'en réjouir. Pardonne-moi cependant d'en ressentir de la tristesse. Du moment que Jeanne va retrouver sa famille, elle sera perdue pour nous, pour moi du moins.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela, père? Pourquoi vous affliger d'un événement qui ne peut qu'être heureux à tous égards? »

Le vieux musicien eut un geste découragé.

Il répondit :

« Événement heureux pour Jeanne, je le répète. Mais pour nous?... T'imagines-tu que notre Petit Ange hésitera entre la mère et le père que tu vas lui rendre et le pauvre vieux qui a pris soin d'elle pendant de longues années? La séparation est fatale. D'ailleurs, ne le voulût-elle pas, sa famille ne consentirait pas à ce partage, et il est certain que je ne saurais l'en blâmer. »

Jean secoua la tête, se refusant à admettre les paroles du vieil ami. Mais, au fond, il en reconnaissait toute la justesse, et sa résolution flottait. Il était devenu tout perplexe. Ce n'était plus de gaieté de cœur qu'il se rendait chez les Raveaud. Déjà l'entretien qu'il avait eu avec Pierre sur le même sujet avait singulièrement ébranlé sa détermination.

Joël s'aperçut de cette faiblesse. Il posa sa main sur l'épaule de Jean et dit gravement :

« N'importe, mon fils, il n'y a pas de droits contre le devoir. Le nôtre est de faire ce que nous faisons. »

Ils ne parlèrent plus. Un sombre silence régna dans la voiture jusqu'au moment où elle s'arrêta devant la porte de la maison habitée par les Raveaud. Mais les deux hommes n'en gravirent pas moins l'escalier d'un pied ferme.

Le moment où ils se présentèrent était celui-là même où Berthe Raveaud, emportée par son ardent désir de connaître la vérité, donnait l'ordre d'atteler la voiture pour aller demander à Joël le secret dont elle le savait dépositaire.

Dès qu'elle eut entendu les deux noms prononcés par le domestique, elle courut à Jean et s'empara de ses mains.

« Ah! monsieur Plouherno, de grâce, faites cesser nos incertitudes. »

Alors le jeune homme, encore sous l'influence de la tristesse que lui avaient apportée les paroles de Joël, se tourna vers celui-ci :

« Père, c'est à vous de parler et de rendre témoignage à la vérité. »

Le vieillard s'avança très grave vers Mme Raveaud, et, prenant Jeanne par le bras, il dit avec solennité :

« Madame, ce que je vais vous apprendre est peut-être pour votre bonheur. Dieu le veuille! Mais je ne puis rien dire que ce qui est. Il n'est pas en mon pouvoir de combler vos désirs, en ajoutant à mon récit ce qui n'y est pas contenu. »

Lentement, avec une grande netteté d'expression, il raconta le drame accompli quinze ans plus tôt.

Rien n'y manqua, ni l'épisode du chien, ni le témoignage des phrases informes prononcées par l'enfant ; et, arrivé au point le plus important, il ajouta :

« Ce nom de Jeanne lui a été donné à Clohars. Quand je lui demandai le sien, elle me répondit seulement qu'elle s'appelait « Petit Ange » ; et nous avons conservé entre nous l'habitude de la désigner ainsi. »

Un silence de mort régna dans le salon. Bientôt on n'entendit plus que le bruit des sanglots de Mme Raveaud. Retombée sur son fauteuil, la face entre ses mains, elle pleurait abondamment.

A ses côtés, Jeanne, tout aussi bouleversée, pleurait comme elle, n'osant en croire le cri de son cœur.

Enfin Berthe se leva ; de nouveau elle ouvrit ses bras et appela l'orpheline d'un appel qui ne pouvait tromper :

« Ma fille ! »

Et Petit Ange comprit enfin toute la douceur, toute la puissance de la tendresse d'une mère.

« Ah! prononçait à travers ses spasmes l'heureuse femme, que m'importe le nom dont on te nomme! Pour nous tu étais Berthe, pour eux tu as été Jeanne; mais, pour les uns comme pour les autres, tu es restée Petit Ange. N'est-ce pas à ce dernier signe que je t'ai reconnue ? le jour, les circonstances, la survivance de ce fidèle animal, les détails recueillis par cet excellent homme, par ce second père, tout me prouve jusqu'à l'évidence que tu es bien l'enfant chérie que je croyais perdue, que j'ai trop longtemps pleurée. »

Et Jeanne, elle aussi convaincue, n'imposait plus silence aux élans de son cœur. Elle le laissait chanter son cantique d'allégresse et prodiguait les plus doux noms, les plus chaudes caresses à cette mère enfin retrouvée.

Jean et Joël se tenaient à l'écart, ne voulant point troubler les effusions de cette reconnaissance.

Pourtant, quand les premiers élans se furent calmés, Mme Raveaud se ressouvint d'eux et leur ouvrit aussi ses bras.

« Que ne vous dois-je pas à vous qui m'avez rendu la vie, qui m'avez conservé mon enfant! Croyez-vous que mon cœur pourra trouver un prix suffisant pour vous payer ma gratitude? »

Et, voyant un nuage sur le front de Joël, sous les boucles de ses cheveux blancs, elle s'écria :

« Ah ! je ne veux pas que mon bonheur soit une cause d'affliction pour vous. En retrouvant ma fille, je ne vous enlèverai pas la vôtre ; vous continuerez à vivre près d'elle, en vivant près de nous. »

Joël ne parla point. Qu'aurait-il pu dire? L'émotion étouffait sa voix, et il n'avait plus à souffrir du bonheur de son enfant d'adoption. Quant à Jean, il était amplement récompensé du zèle qu'il avait déployé pour rendre l'une à l'autre la mère et la fille.

Celles-ci s'étaient de nouveau rapprochées, de nouveau enlacées. Ce bonheur miraculeux les faisait insatiables de caresses et d'amour. Les mots étaient impuissants à traduire l'état de leurs âmes, et Mme Raveaud, riant et pleurant tour à tour, n'avait plus que des monosyllabes pour exprimer l'allégresse ineffable dont son cœur débordait.

Tout à coup, apercevant le chien dont elle n'avait point jusqu'alors remarqué la présence, elle s'élança vers lui avec la folle gaieté d'un tout petit enfant.

« Et toi aussi, s'écria-t-elle, tu as droit à ma reconnaissance, à toute mon affection. C'est toi qui l'as arrachée au péril de la mer ! Brave Pluton ! Comme nous allons tous t'entourer de soins, te gâter ! »

Elle avait entouré de ses bras le cou du noble animal; elle le flattait de la main, l'embrassait sur son front noir et blanc, aux poils lustrés et soyeux ; et lui, ne s'expliquant pas ces démonstrations soudaines, mais comprenant sans doute que la vieille amie retrouvée voulait rattraper le temps perdu de leur séparation, levait vers Berthe sa belle tête intelligente, attachait sur les siens ses grands yeux pleins d'embryons de pensée et faisait entendre ces murmures variés par lesquels ses congénères traduisent ordinairement leur satisfaction.

Pierre Maël.

(*La suite au prochain numéro.*)

PETIT ANGE

PAR PIERRE MAËL

ILLUSTRATIONS D'ALFRED PARIS

(SUITE ET FIN)

Il manquait quelqu'un à la fête, et non le moins intéressé à l'événement. M. Raveaud ignorait le bonheur qui venait de lui arriver; son retour donna lieu à une nouvelle explosion de joie. Pâle, plus violemment troublé que sa femme, parce qu'il était en quelque sorte moins préparé à la miraculeuse nouvelle, Georges Raveaud demeura quelques minutes comme hébété, ne comprenant même pas les paroles de félicitation qu'on lui adressait. Il est si difficile de croire aux interventions de faits qui sortent de l'ordinaire et violent, pour ainsi dire, la norme habituelle des existences!

Force lui fut pourtant de se rendre à l'évidence. Lui aussi reconnut le chien, et Pluton parut retrouver en lui une figure déjà vue. Il fit répéter à Joël et à Jeanne leur double récit, contrôla les concordances de dates, et finalement, les yeux baignés de larmes, la poitrine agitée, il ouvrit ses bras à l'orpheline en l'appelant sa fille.

Il n'était plus possible de garder l'ombre d'un doute, surtout lorsque Joël, pour achever la preuve, tira de sa poche un petit étui de maroquin, duquel il fit sortir une paire de boucles d'oreilles et trois petites médailles d'or et d'argent.

« Oui! fit le pauvre père consolé; oui! mon enfant! tu es bien ma chère petite Berthe! »

Et il ajouta, en couvrant de baisers la tête blonde de la jeune fille :

« Ce n'est pas seulement le bonheur de ta présence qui nous est rendu. Tu es encore notre bienfaitrice sans le savoir; car nous te devons tout, ma chère petite Berthe, ou plutôt mon cher Petit Ange. En rendant la paix à l'esprit douloureusement fatigué de ta mère, tu as fait rentrer, et pour toujours cette fois, je l'espère, le bonheur sous notre toit, au foyer de notre réunion désormais indestructible. »

Il confirma à Joël et à Jean les paroles affectueuses qu'avait prononcées Mme Raveaud.

« Je compte, monsieur le Mat, dit-il, que, pour ne point vous séparer de Jeanne, pour ne point vous l'enlever, vous consentirez à vivre de notre vie. Vous avez été le père de notre enfant. Le lien qui nous unit est aussi fort que celui du sang. Vous êtes de notre famille. »

On se retrouva tous unis autour de la table du repas, à midi. Mais, quand vint le soir, l'orpheline vint s'agenouiller devant Mme Raveaud.

« Ma mère, lui dit-elle avec une respectueuse prière, pour cette nuit, la dernière, je vous demande la permission d'aller dormir une fois encore dans la pauvre petite chambre de l'humble logement où nous avons vécu ces dix années. Mille souvenirs de joie et de souffrance y résident, et je croirais pécher par ingratitude si je ne satisfaisais à cet attachement de mon cœur. Demain, mon père Joël et moi nous vous reviendrons, mieux préparés à la vie nouvelle que Dieu nous accorde. »

Berthe baisa sa fille au front et la releva avec un doux acquiescement :

« Va, mon enfant. Ce n'est pas moi qui chercherai à éteindre en toi le culte des souvenirs. Conserve-les le plus pieusement possible. Pour moi, qui t'ai pleurée des années, que peut être une seule nuit d'éloignement? »

Mais, par une délicate attention, M. et Mme Raveaud voulurent voir, avant qu'elle ne les quittât, les lieux où s'était écoulée une si grande partie de l'existence de leur fille. Ils la reconduisirent donc, ainsi que Joël, Jean et Pluton, jusqu'au numéro 89 de la rue d'Hauteville. Là même ils ne se séparèrent d'elle qu'après avoir empli leurs regards du tableau de cet intérieur si pauvre, et pourtant si plein de douce innocence et de chaste poésie.

« Chère petite, murmura Berthe, qui déposa son baiser d'adieu sur le front de Jeanne lorsque celle-ci se fut blottie sous les draps de son lit virginal, demain j'arriverai dès mon lever. Mais, si tu reposes encore, je ne troublerai point ton repos. »

Et le lendemain, en effet, elle fit comme elle avait dit.

Le premier visage qu'aperçut Jeanne en levant les yeux fut celui de sa mère assise à son chevet.

« Oh! maman! s'exclama-t-elle avec ce doux élan des petits enfants qui s'abandonnent à leur tendresse, y a-t-il longtemps que vous êtes là? »

Berthe Raveaud sourit et désigna du doigt la pendule, qui marquait dix heures. Puis souriant :

« Je suis arrivée à six heures, dit-elle. M. Joël était debout. Il m'a ouvert et m'a conduite ici, et depuis ce temps-là je te regarde sommeiller. Tu vois que ce n'était ni très pénible ni très difficile. »

Jeanne l'attira à elle, et, revivant ses premières années, elle cacha sa tête blonde câlinement sur le sein maternel, réchauffé par l'immense félicité que lui avait accordée la destinée.

IX

ÉPILOGUE

Une année s'était écoulée depuis que Jeanne avait retrouvé sa famille. Rien ne manquait au bonheur des Raveaud, et Joël lui-même avait fini par se faire à la vie nouvelle qu'il menait auprès de ses amis, à Quimperlé. Car c'était à Quimperlé, dans un vieux manoir restauré avec goût, au sein d'un parc de dix hectares que bordait l'Isole, que vivaient maintenant les heureux parents et leur heureuse fille.

Heureuse! Ce mot comportait des réticences. Jeanne, en effet, ne souriait plus comme autrefois, et des soupirs gonflaient souvent sa poitrine. Si bien que Berthe, attristée par la vue de ce chagrin hors de saison, soupçonna l'existence d'un secret au cœur de sa fille et voulut le connaître. Elle vint à en pénétrer les causes avec toute la délicatesse désirable.

« Mon enfant, lui dit-elle, il ne doit y avoir rien de caché pour une mère. Quelle est la raison de tes soupirs? Je tiens trop à te voir sourire pour ne point éloigner de ton front tout ce qui pourrait l'assombrir, et ton père est animé des mêmes sentiments que moi. Dis-moi donc tout ce que tu désires, et, s'il est en notre pouvoir, tu l'auras. »

Jeanne se jeta dans les bras de sa mère. La confession n'était ni longue ni difficile.

« Tu le vois, mère, murmura-t-elle en terminant, ta bonne volonté n'y peut rien, pas plus que mon amour. En vous retrouvant, j'ai trouvé en même temps la fortune. C'est cette fortune, que tant d'autres désirent ardemment, qui devient le motif de ma souffrance. Elle l'éloigne de moi, Pierre est trop fier pour l'accepter de ma main.

— Quoi! se récria Mme Raveaud, est-ce donc là l'unique cause de ton chagrin? Peux-tu croire que Pierre Plouherno pousse jusque-là une fierté qui vous ferait tous deux malheureux? Non, j'aime mieux penser que tu t'exagères sa délicatesse, et qu'il ne refusera pas de te devoir le bonheur que son frère Jean va recevoir des mains de Madeleine. »

Et, souriant, entièrement rassurée, Berthe mit un long baiser sur le front de sa fille.

« J'en fais mon affaire, » dit-elle gaiement.

Comment s'y prit l'aimable femme pour arriver à ses fins, Jeanne ne le sut que plus tard, et la connaissance qu'elle en eut lui rendit sa mère encore plus chère.

Berthe s'ouvrit de ses intentions à Joël, qui, de son côté, fit à Mme Raveaud une confidence dont celle-ci fut ravie.

On alla même, pour la circonstance, consulter Anne, qui, du fond du cloître, s'intéressait à tous les événements de la famille. La sainte fille approuva entièrement le projet, et tout de suite on le mit à exécution.

Le congé d'un mois qui permit à l'enseigne de revoir ceux qui lui étaient chers le ramena à Quimperlé. Depuis qu'il connaissait la félicité échue à Jeanne, Pierre n'avait point revu la jeune fille. Il lui avait écrit simplement une lettre pleine de cœur, pour lui dire qu'il prenait sa part du bonheur commun. Jeanne lui avait répondu une longue lettre, que le jeune officier avait couverte de baisers et de larmes; mais tout s'était borné là.

Et cependant, quelque réserve qu'il se fût imposée, Pierre ne put empêcher son cœur d'éclater et de parler son clair langage lorsqu'il se trouva en présence de celle qu'il avait cessé de chérir comme une sœur pour l'adorer comme une fiancée.

Elle lui tendit la main dès qu'elle le vit et lui demanda, avec un long regard jailli de son âme :

« Viens-tu reprendre l'accomplissement de nos rêves, tenir la promesse que tu m'as faite, il y a un an? »

Très pâle, très ému, l'enseigne de vaisseau dit à voix basse :

« Jeanne, il s'est passé bien des choses depuis notre adieu. Êtes-vous donc la même pour moi? Suis-je le même pour vous? »

Elle jeta un cri aigu, un cri d'oiseau blessé. Ces paroles lui avaient percé le cœur.

« Oh! Pierre! Pierre! je n'ai pas changé. C'est toi qui n'es plus le même puisque tu me dis vous maintenant? »

Lui, il essaya de se défendre, de protester. Elle ne le laissa pas finir, et avec une douce violence :

« Tais-toi, tais-toi, pleura-t-elle. Chaque mot que tu prononces ajoute à ma douleur, tu ne peux savoir le mal que tu me fais. »

Pierre était fort ébranlé. Peut-être ce cruel malentendu se fût-il compliqué de quelque froissement d'un amour-propre trop sensible, si, à ce moment décisif, Mme Raveaud n'était intervenue, accompagnée de Joël le Mat.

Et le jeune homme n'avait pu résister aux pressantes démonstrations de Berthe; lorsque celle-ci, emportée par l'élan de sa tendresse, lui avait répété ses plus touchantes exhortations :

« Mon cher enfant, pourquoi refuseriez-vous d'être notre fils? Voulez-vous donc sacrifier le bonheur de Jeanne et le vôtre à une question d'honneur qui tient dans un sentiment outré de délicatesse? La fortune de ma fille vous fait peur? M. le Mat va vous dire que vous nous apportez mieux qu'une fortune, puisque vous êtes, avec votre frère, les derniers représentants d'un nom respecté que tout le monde croyait éteint. C'est vous qui êtes le plus fortuné de nous. »

Pierre ouvrit de grands yeux, il ne comprenait pas. Comment eût-il compris?

Alors, à la stupéfaction générale, les portes du salon s'ouvrirent. A la suite de Georges et de Paule Raveaud entrèrent M. et Mme Bernal, Madeleine, plus belle que jamais, Jean Plouherno en grande tenue, et ce qui ne surprit pas moins l'assistance, ce fut l'entrée du trio Myrio, père, mère, flanqués de leur fils Albert. M. Myrio n'était-il pas l'oncle de Berthe Raveaud?

Quand tout le monde fut assis, sous l'empire de l'émotion provoquée par cette mise en scène solennelle, on introduisit le vieux notaire de Quimperlé, qui avait reçu, sept ans plus tôt, le dépôt des dernières volontés du vicomte de Kervéo.

Avec une simplicité touchante, il lut les dispositions testamentaires, et la stupeur fut profonde pour tous,

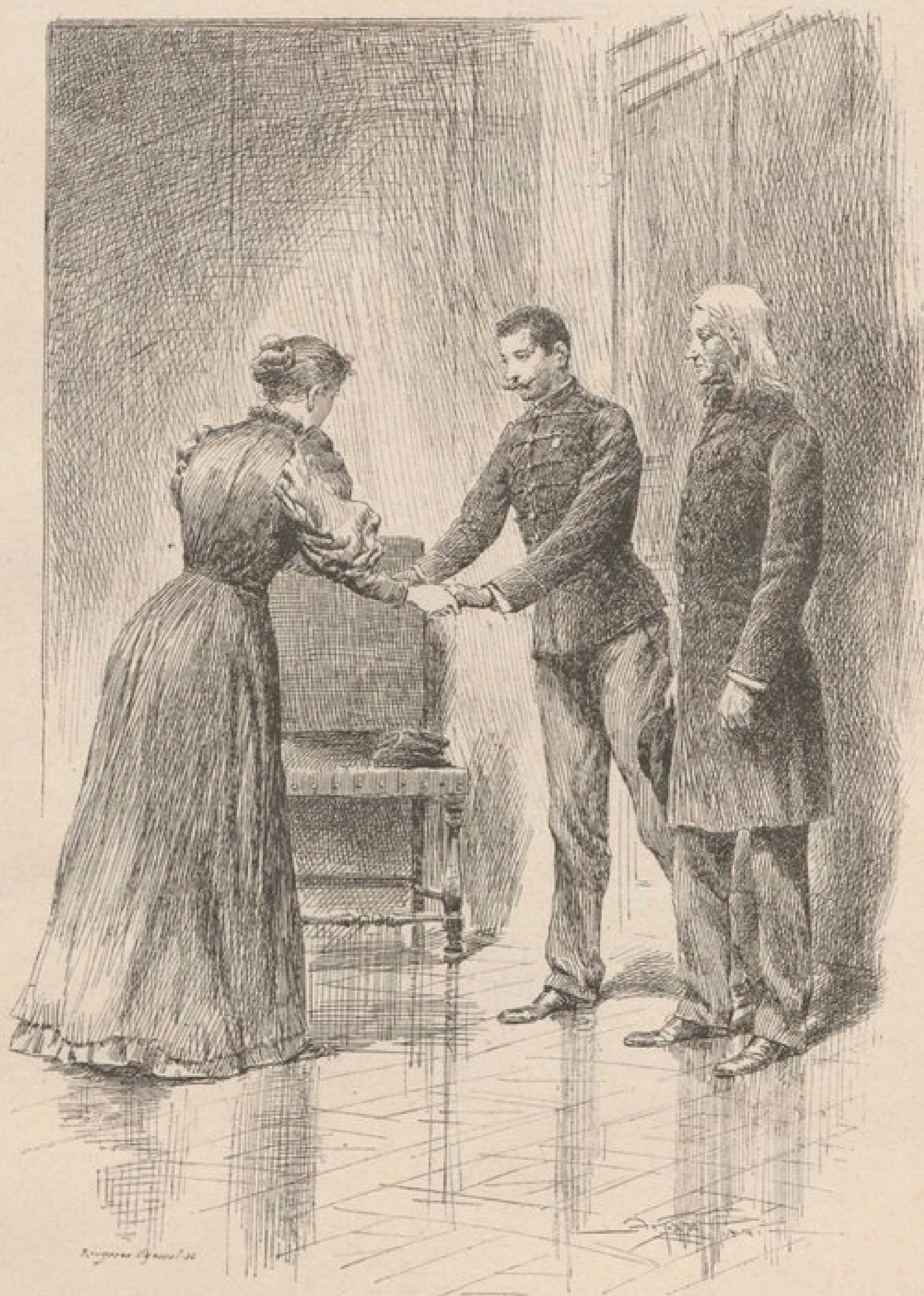
sauf pour Joël et Mme Raveaud, lorsque le tabellion, de sa voix cassée, lut la déclaration suivante :

« Moi, vicomte Yves-Frédéric de Kervéo, ancien capitaine de frégate, prêt à paraître devant Dieu, et n'ayant plus de raisons de me taire, je proclame ici, à la face de tous, que Anne-Marie Plouherno, Pierre et Jean Plouherno, sont les enfants légitimes de mon petit-cousin Yann Plouherno, ou plutôt Jean de Kervéo, de son vivant sabotier en la forêt de Carnoët. Et, en conséquence, je les prie, dès qu'ils auront atteint l'âge exigé par la loi, de faire revivre mon nom et mes armes, afin que ces armes et ce nom ne périssent point avec moi. »

Indépendamment du titre, le vicomte avait légué à ses neveux les restes disponibles de sa fortune, s'élevant à trois cent mille francs environ.

Pierre n'avait plus d'obstacle devant lui. Il embrassa de tout son cœur sa future belle-mère, et penché sur la main de Jeanne, pleura comme un enfant.

On attendit un an encore pour la célébration du double mariage, où chacun des deux frères apporta un galon de plus ; Pierre était lieutenant de vaisseau, grade assimilé à celui de capitaine dans l'armée de terre, et Jean était lieutenant d'infanterie de marine.



Berthe Raveaud courut à Jean, et s'empara de ses mains. (P. 136.)

La cérémonie eut lieu en grande pompe dans l'église Sainte-Croix de Quimperlé, où Delsalle et Joël firent entendre ensemble la voix merveilleuse de leurs violons.

Une permisssion épiscopale autorisa Anne à assister à la fête religieuse.

Joël alla vivre auprès du ménage de Pierre, à trente

pas du castel des Raveaud, à cinquante de la villa Bernal. Jean se fit construire un chalet pour sa femme et lui, sur les bords de la Laïta, à l'ombre des hêtres et des chênes de Carnoët.

Pluton, parvenu aux dernières limites de l'âge, traîna une existence de vieux rentier de l'un à l'autre de ces foyers amis.

Quant aux Myrio, ils quittèrent Lorient et Guidel, ou, pour être plus exact, Myrio père étant mort en vaillant travailleur, Albert, son étonnant continuateur, entraîna sa mère à Paris, où il fonda une importante maison de banque.

Il y a sur la plage des Grands-Sables une villa d'été très vaste et très belle, dont la façade contient une niche ornée d'un chérubin en marbre blanc. Au-dessus de la porte on lit ces mots : PETIT ANGE.

PIERRE MAËL.



Tours, imprimerie MAME.



« Oui, mon oncle, » dit Jean en regardant par-dessus l'épaule de son oncle quelque chose qui l'intéressait vivement.

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Cette nouvelle est la première que j'ai écrite. Cela me reporte à quelque douze ans en arrière, à un certain déjeuner chez un ami, où M. de Mayol de Luppé, alors directeur de l'*Union,* me proposa, à moi intimidé, balbutiant et heureux, de « m'ouvrir ses colonnes ».

J'écrivis, — avec quel amour et quel soin, mon vieux manuscrit, vous êtes là pour le dire! — l'histoire de *Stéphanette*, qui n'était pas tout inventée par moi, loin de là. Hudoux a vécu; j'ai vu dans mon enfance la rue de l'Aiguillerie, avec ses maisons anciennes, aux pignons pointus, aux façades décorées de croisillons de bois; et les paysages que je peignais, je les avais sous les yeux: c'étaient nos chers noyers de la Buffeterie, plus touffus, plus gros, plus âgés que le logis lui-même, pas plus verts cependant; car du lierre, des vignes vierges, des rosiers grimpants, je n'en ai jamais tant vu qu'autour de nos fenêtres. C'était aussi la campagne boisée, incroyablement déserte, silencieuse, enveloppée dans les replis des futaies de Pignerolles. Les chansons mêmes je les avais entendues, et les récits de

chouannerie qui m'avaient si souvent fait frissonner, quand mon grand-père les chantait ou les contait, lui dont le père s'était battu en ce temps-là.

Stéphanette parut signée d'un pseudonyme, naturellement. Ce fut le dernier feuilleton de l'*Union*, qui cessa de vivre en même temps que le prince dont elle servait la cause. Le dernier numéro du journal est, je crois, celui où la mention « fin » est mise au bas de « *Stéphanette*, par Bernard Seigny », et le contraste était grand, je m'en souviens, entre les articles de deuil dont il était rempli et ce dénouement d'une histoire d'amour si joyeux et si jeune.

Oui, très jeune : je le sais, et je n'y change rien. Il se trouvera des âmes jeunes aussi pour l'aimer. Le monde se renouvelle. Pourquoi ne pas laisser à notre pensée d'autrefois l'accent qui lui convenait et l'exprimait alors? Si nous avons changé, d'autres sont nés après nous, qui s'épanouissent à présent sur l'arbre toujours en fleur de la vie; ils ont repris nos rêves anciens, notre ancienne et douce confiance dans l'avenir, et le goût charmant de l'idylle qui dure un seul moment. Ce livre, qu'on réimprime, je le dédie à ceux-là. Ils ont l'âge que j'avais, et l'âme heureuse dont je me souviens.

R. B.

Les Rangeardières, 2 mai 1896.

I

Le brocanteur habitait dans la rue de l'Aiguillerie, l'une des vieilles rues d'Angers, une maison en colombage, à double pignon, qui datait du XVIe siècle.

La boutique n'avait pas d'enseigne; la porte basse appuyée sur deux marches, les montants et les barreaux des deux fenêtres qui enchâssaient de petites vitres carrées et vertes, étaient revêtus d'un enduit que le soleil, la pluie, les ans, avaient boursouflé par endroits, écaillé en d'autres, et recouvert partout d'une teinte de vieillesse et de misère.

A l'intérieur, l'aspect était tout autre : la vaste salle était encombrée de ce qu'on est convenu d'appeler des curiosités, débris qu'un siècle lègue à l'autre, friperie dorée, luxe fané, reliques saintes ou profanes, choses déclassées, dont l'histoire, comme celle des hommes, est pleine d'aventures; objets rarement utiles, quelquefois précieux, toujours chers.

Le simple curieux, le collectionneur riche qui marchande, l'amateur pauvre qui convoite longtemps, achète rarement et marchande peu, se donnaient rendez-vous dans la boutique du brocanteur. On y trouvait toujours ce qu'on cherchait au milieu d'une foule de choses qu'on ne cherchait pas : appliques dorées, armoriées, tachées encore de la cire du dernier bal de l'ancien régime; in-folio aux reliures damasquinées, à fermoirs d'argent, dont les pages, encore marquées de petites bandes de papier jaunies par le temps, attestaient qu'une âme inconnue avait rencontré un jour dans ce livre une larme, un sourire dont elle voulait noter l'endroit; étoffes de soie brochée dont la poussière dessinait les plis; épées de tous les âges, de tous les styles, depuis l'épée de cour enjolivée d'or et de perles, aux lames plates et immaculées, jusqu'aux longues rapières espagnoles qui, sur leur lame d'acier sombre, portaient, comme un ornement d'inestimable valeur, la signature d'un grand maître de Tolède, la coquille ouverte d'un Lupus Aguado ou les ciseaux d'un Sanchez Clamade; pistolets d'arçons; meubles de chêne, de noyer, de cerisier massifs, sculptés en plein bois par quelqu'un de ces artistes modestes qui traversaient autrefois la France, laissant dans les moindres villages des œuvres merveilleuses sans penser même à les signer; coffres de mariage avec serrures florentines; miroirs de toutes sortes, carrés, ovales, hollandais, vénitiens, encadrés de nacre, d'écaille ou de cuivre, et dont la plupart, à en juger par la richesse de leurs ciselures et l'élégance de leur forme, avant de tomber dans ce réduit obscur avaient reflété tout un monde de beauté et de jeunesse en fête; croix de saint Louis; estampes révolutionnaires entassées derrière une allégorie impériale; vieilles monnaies et agrafes dans un plat de Rouen, d'où s'élançait, comme une fleur éclatante, une aiguière de cristal rose semé d'or, chef-d'œuvre sans doute de quelque vieux maître verrier de Murano, du Motta ou du Gazzabin; un manuscrit de l'abbé Morellet; une épinette du temps de Louis XVI, autour de laquelle flottait un air de menuet; portraits de jeunes seigneurs, fines têtes de gentilshommes à la Van Dyck, marquises ou duchesses aux joues pleines et roses, souriantes et un peu raides dans leur étroit corset de drap d'or à ramage; chapeaux de gardes du corps et shakos d'Autrichiens; reliques jetées sur une table de bois de rose; pendules, vases de Sèvres, potiches en camaïeu, en vieux Rouen; costume de Levantin accroché à l'angle d'une fenêtre; bottes à revers qui avaient peut-être chaussé un maréchal de Louis XV; collections dépareillées de journaux; toutes ces choses vieilles ou vieillies par cette atmosphère de prison qui accable les choses comme les hommes, entassées pêle-mêle dans la boutique, pendues dans tous les coins, émergeant de toutes les ombres, à demi cachées les unes par les autres, et éclairées par la lumière éteinte et verdâtre que tamisaient les vitres séculaires des deux fenêtres, jetaient d'abord ceux qui entraient dans un étrange éblouissement de formes et de couleurs.

Ce n'était qu'à la longue qu'on distinguait, dans l'angle le plus obscur de la salle, un petit homme aux yeux caves, sans barbe et presque sans cheveux, replié sur lui-même et dont les mains, agitées d'une sorte de tremblement convulsif, déchiraient en petits morceaux de vieux parchemins, des lambeaux d'étoffes, ou grattaient lentement la surface d'un grand bahut de chêne, sans but, sans bruit, et seulement pour exercer leur activité maladive.

Le 7 juillet 1816, un grand vieillard droit, digne, qui portait un habit bleu à la française, une culotte courte et des souliers à boucles, entra dans la boutique. Depuis cinq mois il guettait un petit miroir de Venise, limpide comme l'eau du Léman, taillé comme un diamant, qu'entourait un cercle d'écaille incrusté d'argent, d'un goût exquis. Il le guettait sans doute avec le vague espoir de le posséder un jour, quand il serait en mesure d'y mettre le prix; mais c'était surtout la jalousie, la crainte d'être devancé par quelque riche amateur, qui le conduisait chaque semaine devant la boutique de la rue de l'Aiguillerie. En approchant de la maison, il se disait chaque fois : « C'en est fait, il n'est plus là! » Et le cœur



Une jeune fille parut. Elle entra comme une gerbe de lumière dans cette caverne.

serré, plein d'un sombre pressentiment, il appuyait son visage le long des vitres de la fenêtre : la petite glace était encore là, c'était bien elle, avec ses prismes éclatants et sa belle transparence, où la lumière elle-même semblait se purifier. Satisfait de l'avoir revue à sa place, le vieillard se retirait sans avoir franchi le seuil de la salle qui recélait son trésor. C'était un amateur pauvre. Il n'achetait que lorsqu'il pouvait payer ses acquisitions, et il lui fallait longtemps pour amasser le prix d'une aussi belle œuvre d'art.

Le 7 juillet 1816, il était donc venu rendre sa visite hebdomadaire, pour la vingtième fois, au miroir de ses rêves; il l'avait considéré pendant plus d'un quart d'heure avec une attention passionnée, quand il prit cette résolution soudaine : il se jeta dans la place, il entra.

Rien ne bougea dans la boutique.

Le vieillard, sans s'arrêter aux mille objets qui eussent sollicité la curiosité d'un visiteur ordinaire, alla droit à la glace de Venise, la prit avec un respect joyeux, la regarda bien en face, la retourna, haussa doucement les épaules, comme pour se reprocher à lui-même la folie qu'il allait commettre, et d'une voix haute, fière, décidée :

« Combien ce miroir? » dit-il.

Personne ne lui répondit; mais une voix sortie de l'ombre cria :

« Stéphanette! »

Une jeune fille parut. Elle entra comme une gerbe de lumière dans cette caverne.

Quand le vieillard aperçut cette belle personne vêtue de deuil qui s'avançait vers lui, pâle comme une patricienne d'Italie; quand il vit ces yeux noirs d'une tristesse douce et hautaine, quand cette main blanche, irréprochablement fine, se posa sur une table d'ébène, il jeta involontairement un coup d'œil sur son jabot pour s'assurer qu'il n'était pas de travers, et sur son habit qu'il épousseta d'une pichenette, et quand la jeune fille lui dit ces mots très simples : « Que désirez-vous, Monsieur? » il ne put retenir une inclination de tête instinctive. A quoi s'adressait ce salut, à la beauté, à la jeunesse, à quelque malheur inconnu et deviné? Le vieillard n'en savait rien lui-même : il y a des hommages qui s'imposent, et dont la cause échappe d'abord.

« Je désire savoir, Mademoiselle, le prix de ce miroir.

— Un véritable Venise, Monsieur, mon père me l'a souvent dit; voyez comme il est pur. »

Et sans coquetterie, seulement pour démontrer la beauté du miroir, elle se pencha : l'œuvre du vieux maître vénitien, en reflétant cette admirable et calme apparition, étincela; le bijou devint irrésistible.

« Il est de cinq louis, » dit-elle.

A ce moment, une tête blonde s'appuya aux vitres de la fenêtre. Un jeune homme était là, visiblement ravi, et son regard disait :

Cent francs! j'en donnerais mille, si je les avais!

« Cinq louis, dit le vieillard, je sais, cela vaut bien cela, mais c'est une folie. Non, Mademoiselle, ce sera pour d'autres plus heureux. »

Il allait se retirer, quand, du fond de son repaire, le brocanteur, muet jusqu'alors, se leva, s'avança jusqu'auprès de la jeune fille, et, sans regarder le vieillard :

« Monsieur le marquis, dit-il, c'est une occasion unique pour vous. Ce petit miroir a suivi Mme de la Tremblaye en prison, sous la grande... Une jolie femme, bien sûr... La date est encore au dos. »

Le vieillard pâlit et s'appuya sur la table pour ne pas tomber, tandis que la jeune fille baissait la tête, touchée de la vive douleur du marquis.

« Vous croyez que ce miroir appartenait à ma pauvre sœur, et qu'elle l'avait emporté...

— J'en suis sûr, dit le brocanteur en se hâtant de regagner son trou, personne ne peut en être plus sûr que moi, » ajouta-t-il tout bas en ricanant.

Le vieillard se saisit rapidement du miroir, le retourna, et lut cette ligne écrite au dos avec la pointe d'un canif ou d'une épingle : « 18 pluviôse an II. — Adieu. »

Deux grosses larmes lui vinrent aux yeux; sans mot dire, il jeta cinq louis dans le plat de Rouen, et sortit.

En descendant les deux marches de la boutique, il se trouva face à face avec un jeune homme qui paraissait avoir environ vingt ans.

« C'est toi, mon pauvre Jean? As-tu passé une bonne semaine? Me Furondeau est-il content de toi?

— Oui, mon oncle, » dit Jean en regardant par-dessus l'épaule de son oncle quelque chose qui l'intéressait vivement.

Le vieillard se détourna, et aperçut, par la porte entr'ouverte encore de la boutique, la belle jeune fille pâle qui regardait Jean. Elle le regardait d'un air d'amitié qui prouvait qu'on se connaissait depuis longtemps déjà. En voyant le marquis se retourner elle n'eut aucune honte, fit un bon sourire à Jean, et ferma la porte. L'oncle considéra quelque temps son neveu sans parler, et ce fut celui-ci qui dit :

« Vous pleurez, mon oncle; le miroir est pourtant bien joli, et vous désiriez depuis longtemps l'avoir.

— C'eût été une profanation s'il eût appartenu à tout autre qu'à moi, répondit le marquis. Je l'ai beaucoup désiré, c'est vrai; maintenant j'y tiens comme à une relique. Je te raconterai cela. Vois-tu, mon neveu, nous autres vieux, nous trouvons souvent occasion de pleurer là où nous pensions trouver occasion de nous réjouir. Allons, Jean, ajouta-t-il en frappant légèrement sur l'épaule du jeune homme, tu viendras dîner samedi soir à la Merlinière. »

René Bazin

(La suite au prochain numéro.)



Ils se regardèrent l'un l'autre, un peu intimidés.

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

II

Jean de Trémière était le fils unique d'un gentilhomme limousin, parent éloigné des Merlin de la Hansaye. Son père, le chevalier Hugues de Trémière, avait servi quelque temps dans l'armée; il était capitaine dans le régiment de Royal-Auvergne, quand une maladie qui mit sa vie en danger et le laissa dans un état de grande faiblesse le contraignit à se retirer du service.

Les premières années de retraite furent douces; il vécut paisiblement dans sa terre de Beynac, suivant de loin la politique et soignant une traduction de la Pharsale qu'il avait commencée à l'école des cadets. Quand éclata la Révolution, il pensa qu'il pourrait continuer d'habiter le domaine patrimonial. Pourquoi l'eût-on inquiété? Ses ancêtres et lui-même n'étaient connus que par des bienfaits dans le pays; il s'était toujours montré serviable et compatissant avec ses fermiers, d'une urbanité parfaite avec ses voisins; cet honnête homme croyait n'avoir pas un ennemi. Il avait raison, mais la tempête de haine farouche qui se formait alors ne devait connaître ni amis ni ennemis, mais seulement des caves

à piller, des châteaux à démolir et du sang à répandre. Autour de lui, rapidement, les passions s'échauffèrent, les mœurs devinrent d'une violence excessive. Des menaces de mort furent proférées à diverses reprises contre lui et contre sa femme. Le capitaine dut émigrer. On était à la fin de 1791. Déjà il était difficile de passer la frontière. Le gentilhomme gagna, non sans peine et sans danger, Lausanne, sur les bords du Léman. Ce fut dans cette ville, au milieu de toutes les rigueurs de la vie d'exil, que Mme de Trémière, quelques années plus tard, accoucha d'un fils. La joie que cet événement apporta aux deux proscrits fut courte. M. de Trémière, dont la santé était ébranlée depuis longtemps, mourut au mois de juin 1795. Le petit Jean avait alors six mois.

Mme de Trémière, veuve, sans ressources, puisa un courage surhumain dans son dévouement maternel. On vit cette femme, habituée à toutes les élégances et à tout le bien-être de la vie de châtelaine, soutenir pendant dix ans, sans murmure et sans faiblesse, le combat quotidien contre la misère. A la fin elle succomba. C'était dans l'automne de 1804. Avant de mourir, elle recommanda son fils à un vieux prêtre français qui vivait dans son voisinage. Le prêtre garda Jean chez lui jusqu'au printemps de 1805. Il apprit alors, par un de ses amis demeurés en France, qu'un marquis Merlin de la Hansaye, qui s'était battu pendant toute la guerre de chouannerie en Vendée et dans le haut Anjou, vivait dans une petite propriété appelée la Merlinière, aux environs d'Angers. Une lettre de l'abbé avertit le marquis de l'existence de Jean. Le gentilhomme répondit de suite :

« Monsieur l'abbé, nous étions avant la Révolution six Merlin; il y avait autant de Trémière, qui nous étaient parents de loin. Je reste seul des Merlin, et ce n'est pas ma faute. Puisqu'il reste encore un Trémière, envoyez-le-moi : je l'élèverai pour l'amour de ceux qui sont morts et du bon Dieu, qui ait leurs âmes! »

Jean était alors un garçon de onze ans, pâle et chétif, mais dont l'œil était plein d'intelligence et de vie.

Son arrivée fut une fête. Depuis longtemps déjà on l'attendait, et toute la Merlinière priait, matin et soir, afin que le voyage fût sans trop de fatigue et sans danger; depuis longtemps tout était prêt, et les joujoux qu'on lui donnerait, et sa chambre, au midi, bien chaude, et son lit, tout petit, avec de grands rideaux. M. de la Hansaye l'accueillit tendrement et l'aima bien vite. Jean s'apprivoisa et se consola. Au bout de huit jours, il disait : « mon oncle, » et le marquis disait : « mon neveu. »

Les mois, les années passèrent, et ce bonheur dura. M. de la Hansaye se consacrait tout entier à l'éducation de Jean. Il ne le quittait guère, causait et jouait avec lui, dormait dans la chambre voisine de la sienne. Sans cesse penché sur cet enfant, il contemplait, avec une émotion toute paternelle, cette incomparable merveille, l'éclosion d'une âme. Dans cette mystérieuse adolescence, tout l'homme se révèle et s'annonce. Les moindres actes de l'enfant ont un sens profond. On observe en lui des puérilités qui rassurent et d'autres qui font peur. Mille influences nouvelles l'enveloppent; des passions qu'il ne connaît pas bien l'émeuvent; des inclinations qui seront des vertus se déclarent; il ignore tout; il est avide de tout; les impressions qu'il reçoit ne s'effacent plus; la pensée de l'avenir l'éblouit; toutes les énergies de la nature se développent à la fois dans cette atmosphère ardente, traversée d'orages, au sein de laquelle on aperçoit par moments, à la lueur d'un éclair, l'œuvre qui s'édifie, la destinée qui se décide, l'homme enfin encore inachevé, marqué déjà du caractère qu'il portera toute sa vie.

Jean grandissait dans la liberté de la campagne, joyeux compagnon de tout ce qui chante et de tout ce qui fleurit. Il annonçait une âme honnête, délicate, accessible à tous les sentiments généreux. M. de la Hansaye fortifiait et dirigeait de son mieux ces bonnes dispositions.

Il s'occupa aussi de l'instruction de son neveu, et fut son premier maître. Un peu plus tard, le curé du village ajouta aux notions élémentaires que le jeune homme possédait des leçons de latin, d'histoire et de philosophie, si bien qu'à dix-huit ans Jean se trouva plus instruit que la plupart des hommes de sa génération, élevés entre la Révolution et l'Empire, époque assez peu littéraire, comme on sait. Alors se posa cette question : Quelle carrière suivra Jean? Le marquis n'était pas riche. Il n'avait jamais pensé, d'ailleurs, que son neveu dût rester inoccupé. Mais la question était difficile à résoudre. Toutes les fonctions officielles étaient d'avance fermées à ce fils d'émigré. Il ne pouvait être avocat ni médecin, n'ayant pas les titres requis; encore moins, pour d'autres causes, charpentier ou maçon. Soldat? oui, sans doute; grand, vigoureux comme il était, il eût fait un superbe cavalier. Mais M. de la Hansaye, qui l'eût volontiers donné au roi, ne voulait pas le donner à Napoléon qui croulait.

Un jour qu'il exposait son embarras à son notaire, chez lequel il était allé déposer quelques économies :

« Eh! monsieur le marquis, dit Me Furondeau, rien n'est plus simple : je l'emploie chez moi, en qualité de dixième clerc, pour vous obliger. Il sera logé, nourri à la maison. De plus je lui donnerai quinze francs par mois d'appointements. Ce n'est pas la fortune, mais cela vous permettra d'attendre et de trouver mieux. Peut-être aussi prendra-t-il goût au métier?

— Sur ce dernier point je doute fort, avait répondu M. de la Hansaye; mais j'accepte. »

Les commencements avaient été rudes pour Jean. Sa nature indépendante, remuante, un peu sauvage, se plia difficilement au travail aride d'un bureau. Me Furondeau, qui s'en aperçut, désespéra de la vocation de son dixième clerc, et le chargea presque exclusivement d'aller chez les clients de l'étude recevoir des payements, prendre des renseignements ou porter des projets d'actes. Jean fut moins malheureux.

Bientôt même il retrouva, sous une autre forme, le bonheur qu'il avait perdu : il connut Stéphanette. Voici comment :

Il allait tous les dimanches à la première messe de sa paroisse. Jeune clerc logé dans les combles, il s'éveillait dès l'aube. A cinq heures en été, à six heures en hiver, il était rendu à l'église Saint-Maurice, et s'agenouillait toujours dans la même chapelle, à droite du chœur. Ces messes matinales ont une physionomie que n'ont pas les autres. A neuf heures, à midi, c'est la foule qui remplit l'église. A cinq heures du matin c'est une petite

compagnie de fidèles qui ne se renouvelle guère, humbles gens pour la plupart, dévots, qui lisent dans de gros livres à la lueur tremblante de quelques cierges, et qui se connaissent tous pour s'être vus tant de fois les uns les autres à la même place, auprès du même pilier, en face du même autel. Jean avait remarqué bien souvent, non loin de lui, une jeune fille vêtue de noir, belle et triste. Il avait pris l'habitude de la voir, et chaque dimanche, quand il entrait dans l'église, sans même y penser, il regardait du côté où elle devait se trouver. S'il l'apercevait, il en ressentait un plaisir. Un jour il ne la vit pas. Qu'est-il donc arrivé? se demanda Jean. Vingt fois dans la journée cette question lui revint à l'esprit, et le jeune homme s'aperçut, non sans étonnement, que cette inconnue ne lui était pas indifférente. Le dimanche suivant il arriva de très bonne heure à l'église. C'était un matin d'automne. Ni les cierges ni les lampes n'étaient encore allumés. Seule une petite flamme blanche tremblait devant l'autel de la Vierge. L'ombre enveloppait de ses plis la vaste nef, les chapelles, le chœur, l'autel, dont on distinguait à peine les colonnes de marbre et les lourdes dorures, tandis que la lumière incertaine du matin, passant à travers les vitraux et les grandes rosaces du transept, éclairait faiblement les voûtes, dont elle semblait augmenter encore la prodigieuse hauteur.

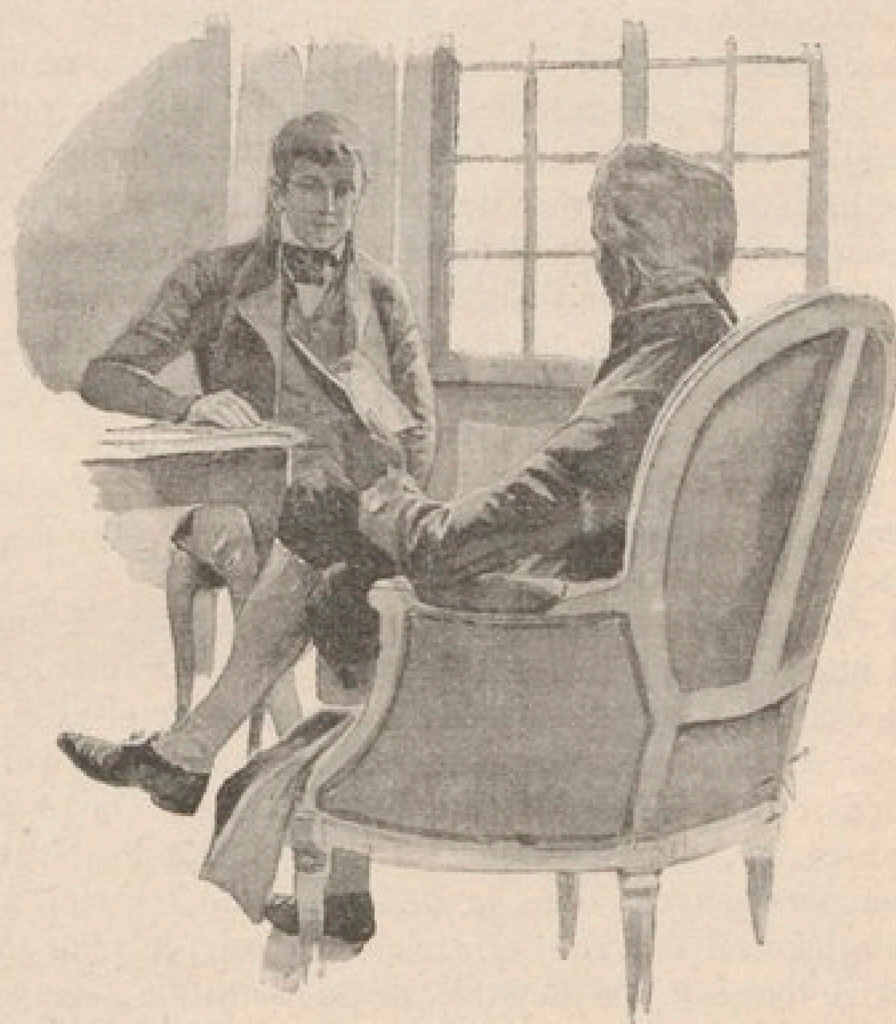
Jean se mit à prier. Il ne songeait pas à Stéphanette. L'horloge sonna cinq heures moins un quart. Quelques personnes entrèrent. L'une d'elles alla silencieusement s'agenouiller à quelques pas du jeune homme. Jean tressaillit de joie : c'était bien elle. Il se reprocha cette distraction, et se remit à prier. Il s'y attarda même, et quand il quitta sa place, la messe terminée, l'église était à peu près déserte. Derrière lui, glissant sur les dalles de pierre, il entendit un pas léger. Il ne douta pas un instant que ce fût elle. Cette certitude le troubla. Arrivé près du bénitier, il y trempa les doigts, et sans réfléchir à ce qu'il faisait, par une sorte de distraction née de son trouble, il se retourna et offrit de l'eau bénite à la jeune fille. Stéphanette eut un mouvement de surprise, et regarda Jean : elle vit qu'il avait une honnête figure, qu'il rougissait beaucoup, qu'elle avait sûrement affaire à une âme candide et distraite; elle accepta, toucha les doigts du jeune homme, se signa, et sortit la première.

Jean demeura quelque temps sous le porche de l'église, stupéfait de sa propre audace, se demandant quel sentiment l'avait poussé à agir ainsi, et dans son cœur, doucement ému de la bonne grâce de cette jeune fille qui, pour ne pas lui faire de peine, s'était départie des usages reçus.

A quelque temps de là ils se parlèrent, et l'amour naquit entre eux. L'occasion, ils ne la cherchèrent pas; Dieu la fit.

Il y avait à l'étude de Mᵉ Furondeau un petit clerc, nommé Joseph. C'était le fils d'une pauvre femme et l'aîné de quatre enfants. Grâce à des protections, car il en faut pour ne pas mourir de faim, il avait trouvé un emploi chez le notaire, qui lui donnait quelques sous par jour et le repas de midi. Moyennant cette rétribution, il trottait du matin au soir et pour tout le monde, pour le patron, ses clercs, sa femme, sa fille, ses domestiques, maigre et léger, parfois bien las, toujours alerte.

Le petit Joseph tomba malade. Jean de Trémière alla le voir et lui porter un peu d'argent de la part de Mᵉ Furondeau. Ce fut chez la mère de cet enfant, dans une pauvre maison de la rue Vauvert, qu'il retrouva Stéphanette et lui parla pour la première fois. Elle était venue là, comme lui, par pitié, accompagnant une religieuse qui était la Providence de tout le quartier. La mère était absente, et ces deux femmes la remplaçaient. Lorsque Jean entra dans la grande chambre qui n'avait pour tout mobilier que des lits posés sur la terre battue, il aperçut, tout au fond, la religieuse penchée au-dessus du petit Joseph, amaigri et grelottant de fièvre, qu'elle endormait; à gauche, deux enfants qui jouaient, et, tout près de la porte, à droite, Stéphanette assise à côté



M. de la Hansaye fut son premier maître.

d'un berceau, qu'elle agitait en chantant à demi-voix. Ils se regardèrent l'un l'autre, un peu intimidés, mais contents au fond du cœur de ce hasard qui les réunissait. La religieuse fit signe à Jean de ne point avancer et d'attendre un peu. Il se trouvait près de Stéphanette, si près, qu'il fallait bien se parler. Tout d'abord ils causèrent de Joseph, de la fièvre maligne qui le tenait et des inquiétudes qu'on avait eues; puis l'entretien devint plus intime : ces deux âmes, jeunes, candides, qui ne connaissaient ni les banalités du monde ni ses réserves étudiées, s'interrogèrent et s'ouvrirent l'une à l'autre, sans presque s'en douter. Avec des mots, des regards, des silences, elles se dirent mille choses : il lui apprit qu'il s'appelait Jean, et qu'il était clerc chez Mᵉ Furondeau; elle, qu'elle avait nom Stéphanette, et qu'elle accompagnait quelquefois sœur Doctrovée dans ses visites aux pauvres; il lui avoua qu'il n'était pas riche, et elle fit entendre qu'elle était sans fortune; il lui confia que le dimanche était son seul jour de liberté, elle de même; il osa l'assurer qu'il était joyeux de la revoir, et elle laissa deviner qu'elle n'avait aucun déplaisir à l'écouter.

Joseph dormait. Sœur Doctrovée survint, qui les interrompit. Ils se quittèrent bientôt.

Jean sortit de cette humble maison, heureux d'un bonheur indéfinissable. Tout le jour, puis tous les jours qui suivirent, il pensa à la jeune fille de la rue Vauvert. Il lui bâtit même un roman. Comme il ne connaissait d'elle que son nom et sa grâce souveraine, il lui fut facile d'inventer. Stéphanette était une fille d'émigré, orpheline, que sœur Doctrovée, ancienne religieuse de l'abbaye du Ronceray, avait recueillie chez elle; le deuil qu'elle portait, c'était celui de son père; elle était pauvre à présent, mais elle était née dans le luxe, châtelaine dépossédée. Sur cette donnée, l'imagination du jeune homme brodait une longue et douloureuse histoire qui rendait Stéphanette encore plus intéressante à ses yeux, et créait entre elle et lui les liens d'une destinée commune. Un seul point l'embarrassait : pourquoi venait-elle seule, chaque dimanche, à travers toute la ville, entendre la messe de cinq heures à Saint-Maurice?

Cette question fut résolue, et le roman s'écroula lorsque un mois plus tard il découvrit Stéphanette dans la boutique de la rue de l'Aiguillerie. Il fut très étonné de la trouver fille d'un brocanteur. Mais il l'aimait, et, trop ignorant de la vie pour savoir quelle barrière le monde mettait entre un homme de sa naissance et une fille d'aussi petite condition, il se fit un point d'honneur de garder, malgré cette découverte, la même amitié à la pauvre Stéphanette.

Il voulut lui parler de nouveau. Un matin, il entra tout simplement dans la boutique. La jeune fille était seule. Elle vit tout de suite qu'il venait pour elle, et ils se mirent à causer, sans embarras, comme gens qui se connaissent et s'estiment depuis longtemps. On promit de se revoir, et depuis lors le clerc de Me Furondeau passa plus souvent dans la petite rue de l'Aiguillerie. Quelquefois il s'arrêtait et causait un peu; le plus souvent il longeait les fenêtres de la boutique, essayant d'entrevoir à travers les vitres le visage de Stéphanette. S'il l'avait aperçue, il continuait son chemin, joyeux, l'âme prête à chanter.

Telle était l'histoire de leurs amours, bien simple et bien courte.

Vingt fois Jean s'était promis de la raconter à son oncle. Mais il n'avait jamais osé le faire, et le marquis ignorait absolument les antécédents, lorsque, le 7 juillet 1816, il vit Jean regarder Stéphanette, et Stéphanette sourire à Jean.

III

En quittant son neveu, le marquis monta vers la haute ville pour reprendre le chemin de la Merlinière. Il marchait la tête basse, regardant au dedans de lui-même, comme il arrive aux songeurs. Dans son âme passaient et repassaient, procession tumultueuse et lugubre, les souvenirs d'autrefois. Par moments, la scène muette dont il venait d'être témoin, entre Jean et la fille du brocanteur, revivait en lui, importune comme une question insoluble. Ce regard, ce sourire qui l'avaient d'abord étonné, l'inquiétaient à présent.

« En somme, se dit-il en s'arrêtant, pourquoi m'émouvoir; un regard, un sourire, qu'est-ce que cela? »

Il fit encore quelques pas, et s'arrêta de nouveau.

« A-t-elle vraiment souri? Eh! oui, elle a souri, et même je me rappelle qu'elle ressemblait en ce moment... Quelle chose étrange! elle ressemblait... Il y a des parentés d'expression que rien n'explique, si ce n'est peut-être le même rayonnement divin dans des âmes également pures. »

Et il serrait sous son bras le petit miroir dont le cristal touchait son cœur.

Parvenu à la moitié de la rue Saint-Julien, il se détourna de la route qu'il suivait, et prit la rue Haute-Saint-Martin.

« Je veux en avoir le dernier mot avant ce soir, se dit-il, et le meilleur moyen d'éclaircir l'affaire, c'est d'aller voir Me Furondeau. Quand on a l'esprit travaillé de quelque méchante aventure, il y paraît toujours dans la conduite. Si mon neveu est dans ce cas, je le saurai, je veux le savoir. »

Me Furondeau, chez lequel Jean de Trémière était employé en qualité de clerc logé, habitait à l'extrémité de la rue Haute-Saint-Martin, tout près de l'église de ce nom, l'ancien manoir des Ponthoise, qu'on appelait la *Maison des Trois-Échelles*. Cette maison, aujourd'hui démolie, avait trois issues sur trois rues, et attenait par derrière aux hôtelleries de Saint-Martin, de l'Ours et du Dauphin.

L'heureux emplacement de son étude avait été pour quelque chose dans la fortune très considérable que Me Furondeau avait commencée sous l'ancien régime, décuplée sous la Révolution, arrondie sous l'Empire, et qu'il comptait achever sous la Restauration. Mais l'adroit notaire devait encore davantage aux circonstances et à son tempérament exceptionnel d'homme de lucre. Il était de ceux qui naissent pour devenir riches, qui le deviennent fatalement, que les circonstances en apparence les plus contraires servent autant que les bonnes, qui sont condamnés à être millionnaires sans savoir l'être. Ces hommes exercent sur l'or une attraction magnétique; ils ont deux mains pour recevoir et pas une pour donner. Ce sont des citernes où la richesse s'amasse, comme une eau stagnante que rien n'évapore, et qui ne rafraîchit rien autour d'elle.

Des trois issues de son hôtel, l'une était pour le notaire et pour sa famille; la seconde servait aux clients ordinaires; par la troisième entraient, à certains jours, les prodigues de la ville et aussi de pauvres gentilshommes ou bourgeois ruinés par l'un ou l'autre des gouvernements précédents, et qui lui empruntaient avec reconnaissance l'argent qu'il avait gagné à vendre, sous la République, leurs terres, leurs prés et les logis de leurs ancêtres.

René Bazin

(*La suite au prochain numéro.*)



Baptiste serait allé droit au fond, comme une pierre, s'il n'avait de sa main vigoureuse saisi le bras du marquis.

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

Me Furondeau était empressé avec les grands et pressé avec les petits, adroit à dissimuler une bonne affaire sous l'apparence d'un service, plein de bonhomie et d'insensibilité, habile à se contredire dès qu'on lui demandait une affirmation, prôneur de toutes les tolérances parce qu'il avait besoin de toutes les indulgences, et partisan convaincu de tous les régimes politiques dont il s'était également servi. En vain les libéraux, qui le croyaient libéral, avaient essayé de le pousser aux élections. Il avait préféré rester l'ami des élus. « Une place qu'on prend, c'est un ennemi qu'on se fait, disait-il, même quand la place est vacante. »

Depuis le retour de Louis XVIII, il était devenu royaliste, ou plutôt n'avait jamais cessé de l'être. Combien

étaient-ils alors, combien sont-ils encore en France, ceux qui se disent vieux serviteurs des régimes nouveaux? On remarquait de grandes modifications dans son costume, plus soigné, plus recherché, et dans ce qu'on pourrait appeler son régime religieux : il allait ostensiblement à la messe les jours de grandes fêtes, et parlait avec componction des égarements funestes de la Révolution. Voyant que la monarchie se consolidait et que les affaires prenaient de l'essor, il avait même formé le projet, et ne s'en cachait pas, de changer son meuble de salon, qui était de style Empire, pour un meuble Louis XVI ou même Louis XIV, selon le tour que prendrait la politique.

Le marquis de la Hansaye entra par la porte des clients sans reproche, traversa un long couloir sur lequel s'ouvraient un grand nombre d'appartements, passa près de la salle des clercs, ancienne cuisine monumentale changée en atelier de calligraphie, où douze clercs de tous âges et de tous cheveux écrivaient sous l'œil morne et sévère d'un vieux praticien blanc comme sa plume, et frappa à la porte du cabinet de Me Furondeau.

« Entrez, dit la voix roulante du notaire, et veuillez vous asseoir, je suis à vous. »

En récitant cette formule, Me Furondeau n'avait pas levé les yeux. Il paraphait une lettre.

Quand il eut fini, il regarda son visiteur, le reconnut, vint à lui avec empressement en lui tendant les deux mains.

Le marquis n'en toucha qu'une du bout des doigts.

« Comment allez-vous, monsieur le marquis?

— Fort bien; j'ai, vous le savez, une santé à toute épreuve. Et mon neveu, maître Furondeau, êtes-vous content de lui?

— De M. le chevalier de Trémière? Mais certainement, monsieur le marquis, certainement.

— De grâce, ne lui donnez pas ce titre, auquel il a droit, le pauvre enfant, mais qui fait une singulière figure dans l'état civil d'un clerc de notaire. Est-il toujours appliqué au travail?

— Très appliqué, comme par le passé.

— N'aime-t-il pas trop à quitter l'étude, à courir la ville?

— Il ne sort que par mon ordre; c'est un principe chez moi, monsieur le marquis ; les clercs que je loge sont surveillés, choyés, soignés comme des enfants de la maison.

— Et son caractère, est-il resté le même? N'avez-vous pas remarqué chez mon neveu de ces brusques changements d'humeur que l'âge expliquerait en partie? Vingt ans, l'âge des giboulées!

— Mais non, monsieur le marquis, M. Jean est d'humeur égale, joyeuse même; il sait être sérieux quand il le faut, seulement...

— Seulement?

— Il n'a pas l'esprit d'affaires. Jamais il ne fera un notaire. Jugez-en par un seul trait : il y a huit jours, une de mes locataires vient chez moi pour me payer son terme de loyer. Il lui manquait trente francs, qu'elle déclarait ne pouvoir payer tout de suite, disant qu'elle était veuve, qu'elle avait plusieurs enfants, que le travail n'allait pas... Vous savez, ces locataires en retard ont toujours des raisons à donner. Je ne l'écoute même pas, je la renvoie, et je l'avertis qu'elle aura la saisie chez elle dans la huitaine. C'est mon système, et c'est le bon. Voilà cette femme qui se met à pleurer. M. de Trémière était présent. Il tire sa bourse, et me donne les trente francs, ses économies de trois mois peut-être! Je les ai pris. Mais vous comprenez que ce n'est pas ainsi qu'on devient homme d'affaires.

— Il a bien fait, dit vivement le marquis. Tout enfant, il avait le cœur généreux. »

Me Furondeau repartit, sans paraître s'apercevoir du compliment :

« Généreux, on l'est dans toute votre famille, monsieur le marquis. Vous avez fait vous-même une grande générosité en recueillant cet enfant chez vous, il y a plus de dix ans, je crois?

— Oui, c'était en 1805, au printemps.

— Rien ne vous obligeait à l'élever, à l'adopter en réalité, sinon en droit, comme vous l'avez fait : il est votre parent d'assez loin; vous n'étiez nullement obligé, je le répète, à le traiter ainsi.

— Ce que j'ai fait, tout autre, au contraire, l'eût fait à ma place, maître Furondeau. Comment! voilà un pauvre enfant dont le père et la mère étaient morts en émigration, qui demande asile au dernier des Merlin, au dernier descendant d'une famille alliée à la sienne, qui m'arrive à la Merlinière tout petit, tout frêle, affamé, à peine vêtu, et je l'aurais renvoyé? Il m'a d'ailleurs bien récompensé de mes soins : il a rendu joyeuse et utile la fin d'une vie qui sans lui eût été triste et sans but. Mais les années ont galopé; le petit Jean est devenu homme, et depuis deux ans le voilà, faute de mieux, gratteur de papier. Nous n'avions pas le choix d'une carrière alors, c'était sous l'Empire. Aujourd'hui je vois bien que le notariat lui déplaît. Je l'avais prévu. Mais que faire?

— Il vous serait facile, monsieur le marquis, maintenant que nos princes légitimes, — le notaire scanda fortement ces deux mots, — sont remontés sur le trône, d'obtenir une place pour votre neveu dans l'administration, dans les finances, que sais-je? Vous aurez ce que vous demanderez. Quand on a vos états de service, on obtient tout ce qu'on veut, pour soi et pour d'autres, ajouta Me Furondeau en clignant les petits yeux de sa grosse face.

— Non, maître Furondeau, dit M. de la Hansaye, qui se leva, — voyant bien que le notaire ne lui apprendrait rien de ce qu'il voulait savoir, — à moins qu'une absolue nécessité ne m'y force, je ne demanderai rien, ni pour moi, cela va sans dire, ni pour d'autres. Outre qu'il m'en coûterait, je l'avoue, de solliciter quoi que ce soit, d'avoir l'air de me faire payer le sang que j'ai versé, je me trouverais en singulière compagnie parmi les quêteurs d'emplois. Dans cette foire aux vanités, on rencontre plus d'anciens bleus que de blancs : on pourrait croire que j'ai quelque vilenie à me faire pardonner.

— Toujours le même, pas pratique, repartit le notaire en riant. Votre neveu vous ressemble. A une autre fois, monsieur le marquis. Enchanté de vous avoir vu. »

Me Furondeau reconduisit M. de la Hansaye jusqu'à la porte de la rue, et, s'inclinant sur le seuil, il enleva sa calotte à houppe d'une main goutteuse et maladroite.

IV

La Merlinière, située en pays plat, à une grande lieue de la ville, tout près du parc de Pignerolles, était une petite maison dont le grand toit, rabattu comme un chapeau de faneur, descendait jusque sur les fenêtres à hauteur d'appui. La vigne vierge, le lierre, les clématites, le jasmin blanc, grimpaient le long de ses murs, et dans ce fouillis de feuilles, de fleurs, de rameaux entrelacés, voltigeaient bruyamment, du printemps à l'automne, les abeilles qui poursuivaient les fleurs et les oiseaux qui poursuivaient les abeilles.

La ferme d'un côté, une grange, une écurie, une basse-cour de l'autre, attachées comme deux ailes au corps de logis, formaient au-devant de la Merlinière une grande cour qu'ombrageaient de gros noyers. Au pied de ces arbres, qui donnaient de l'ombre même en hiver, tant leur ramure était puissante et moussue, naissait une herbe drue, toujours verte, semée de grandes violettes dont le parfum pénétrait par bouffées dans la maison, et coupée seulement par une allée droite, qui prolongeait à travers la cour une longue avenue plantée de pommiers.

La Merlinière était née d'un caprice pastoral, à cette heure où le beau monde de France, en habits de soie rose, ouvrait gaiement la porte à la Révolution. Elle avait été l'asile champêtre, le bosquet de refuge, les Charmettes du marquis Merlin de la Hansaye, gentilhomme de cour, qui, malgré les doux noms dont il désignait cette petite terre angevine, n'y passa que quinze jours en dix ans, retenu qu'il était, disait-il, par les soucis de Versailles, loin des plaisirs innocents de la campagne.

Au moment où il s'apprêtait à émigrer, la Révolution vint. Le vieux seigneur mourut. Ses grandes terres de Beauce et de Provence furent confisquées, ce qui épargna au marquis Henri, son fils, l'ennui de faire des comptes et la peine de liquider une succession fort obérée. La Merlinière seule échappa au désastre; elle était si petite, si loin du domaine patrimonial, qu'on l'oublia, et il se trouva que le jeune gentilhomme, frustré des grands biens de sa famille, ne profita, en fin de compte, que d'une folle dépense de son père.

Pendant toute la Terreur, tout le Directoire et une partie du Consulat, la Merlinière resta close et déserte, à la garde de la Providence, qui la garda fort bien.

Le marquis Henri avait d'abord émigré; en cela il ne faisait que suivre l'inspiration paternelle et la mode assurément prudente de l'époque.

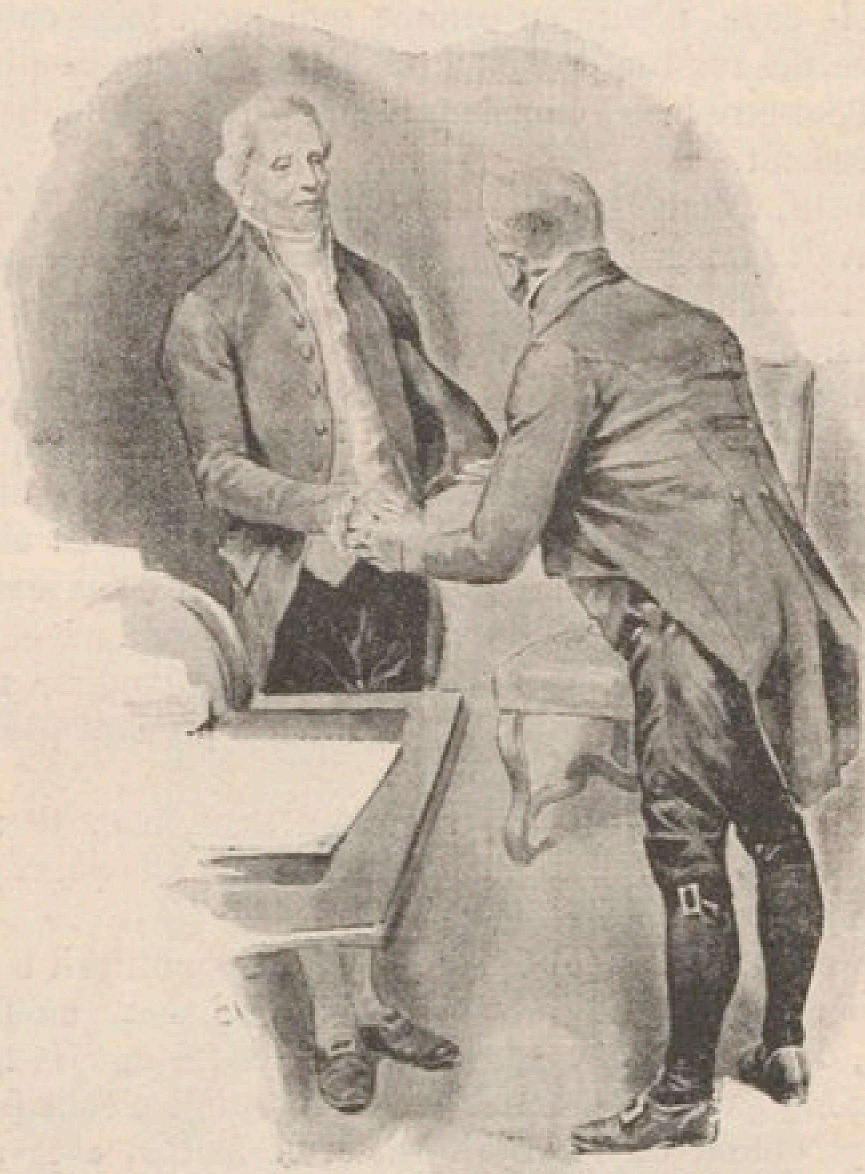
Mais bientôt, fatigué de jouer aux échecs dans une petite ville de la frontière, il voulut revoir la France, la traversa de l'est à l'ouest à pied, au prix de mille dangers, s'engagea dans l'armée royale, et se battit de tout son cœur pour le roi. Il était beau soldat, infatigable, d'humeur joyeuse, et la guerre de partisans, pleine d'imprévu, d'embuscades, d'alertes, de jolis coups de main, lui convenait à merveille; il fut donc chouan dès qu'il y eut des chouans, et ne rentra chez lui que quand il n'y en eut plus.

« Je sonnerai de cette trompette-là, avait-il dit souvent, en frappant sur le canon de son fusil, tant qu'on ne sonnera pas l'Angélus. »

Cela le conduisit jusqu'en 1800.

A cette époque, les cloches, celles qui n'avaient été ni brisées ni fondues, recommencèrent à carillonner dans leurs clochers, et le marquis, à moitié content de n'avoir plus à faire le coup de feu dans les sentiers de la Bretagne et du Haut-Anjou, reprit la route de la Merlinière.

Son cœur battait un temps de charge dans sa poitrine quand il entra dans l'avenue que pas un pied humain



« Comment allez-vous, monsieur le marquis ? »

n'avait foulée depuis huit ans. On était au printemps : les pommiers étaient en fleur, leurs branches toutes roses se réunissaient au-dessus de l'ancienne allée, qu'on reconnaissait encore à quelques cailloux déjà saisis par la mousse et demi-cachés par les herbes. Le marquis arriva vite au bout de l'avenue, ouvrit une petite barrière qu'un énorme buisson de ronces s'était chargé de défendre pendant l'absence du maître, et ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

Plus de maison : un immense dôme de verdure avait tout recouvert, les murs, le toit, les cheminées et jusqu'au petit clocheton d'ardoises dont la cloche, enlacée par des gerbes de clématites et de vignes vierges, silencieuse elle aussi, captive comme ses sœurs, servait de nid à un ménage d'hirondelles nouvellement arrivé. Devenues maîtresses du logis, les plantes sauvages s'étaient élancées à l'assaut de la grange et de la ferme, avaient franchi l'abîme, enroulé leurs vrilles à l'extrémité des branches des grands noyers, grimpé jusqu'au haut, formé des bosquets aériens, des flèches de cathé-

drales en feuilles, des arcs de triomphe où volaient le soir quelques couples de ramiers; elles avaient suivi tous leurs caprices, s'étaient bercées à toutes les hauteurs, avaient semé de leurs fleurs éclatantes la masse sombre des vieux arbres; puis elles s'étaient mises à descendre en longs rubans verts déroulés, dont les plus hardis touchaient déjà la terre, tandis que les autres flottaient au vent avec un bruit léger.

« Baptiste, s'écria le marquis, tu vas commencer par être bûcheron à la Merlinière. C'est joli cette forêt, mais il faut bien que j'entre chez moi. Chez moi, Baptiste, c'est là-dessous. Vois-tu, mon gars, ajouta-t-il en riant, mes aïeux étaient plus riches que moi, et cependant pas un, je le gage, n'aura eu comme moi, pour faire cuire sa soupe, des rondins de clématite et des fagots de jasmin.

— Peut-être bien, monsieur le marquis, » dit Baptiste sérieusement.

Baptiste, c'était le jardinier du marquis, un jardinier qui n'avait jamais jardiné, ayant été garçon de ferme, puis soldat dans l'armée de Bonchamps. Le marquis et lui s'étaient connus le jour du passage de la Loire par les troupes vendéennes en déroute. Ils étaient montés dans le même bateau, tellement chargé de fuyards que l'eau entrait par-dessus les bords. Tout à coup une planche se rompit, le bateau coula. Baptiste serait allé droit au fond, comme une pierre, s'il n'avait de sa main vigoureuse saisi le bras du marquis, excellent nageur. Celui-ci essaya vainement de se dégager, Baptiste ne lâcha pas. Par miracle ils abordèrent. En prenant pied, le marquis dit tout simplement :

— Tu nages tout à fait mal, mon gars, mais tu as une poigne solide, et tu dois bien bêcher; à la paix, je te ferai jardinier. »

La promesse avait été tenue, et Baptiste cultivait à la Merlinière un grand jardin, moitié potager, moitié verger, dont il allait vendre à la ville les légumes et les fruits. On jugeait au premier coup d'œil qu'il n'était pas du pays quand on le voyait passer le matin, avec sa grande figure sérieuse et rasée, ses cheveux longs, ses yeux bleus enfoncés sous d'épais sourcils, sa démarche lente et bouvière, au milieu des filles de la vallée de la Loire, vives, roses, alertes, qui allaient vendre leur lait au marché. Elles l'avaient surnommé le père Chouan. Quand elles le dépassaient, elles lui criaient en riant : « Bonjour, père Chouan, comme vous allez vite ce matin ! » Et lui, toujours grave, répondait d'un hochement de tête à ces volées de belles jeunesses à la voix claire et joyeuse.

Le marquis avait également recueilli à la Merlinière une ancienne servante de son père, excellente fille, bourrue et tendre, dévouée jusqu'à la mort, et qui ne rougissait pas, en plein XIXe siècle, de s'appeler Gothon.

Entouré de ces deux serviteurs et d'un fermier qui cultivait pour lui quelques hectares de bonnes terres, le marquis Merlin de la Hansaye vivait à la Merlinière, remerciant Dieu de son sort et ne lui demandant plus rien depuis que le roi était remonté sur le trône, c'est-à-dire depuis un an.

Il n'avait que deux passions, mais très vives : son neveu et les vieilleries d'art. Un bahut Renaissance le fascinait; une paire de chenets anciens le tenait en extase : ces débris d'une opulence détruite avaient un attrait puissant pour cet homme qui avait connu la fortune et qui, sans la regretter précisément, restait, comme on reste toujours en pareil cas, impérieusement attaché à quelques-uns des biens qu'elle procure.

Toutes les semaines, le marquis allait rendre visite à son neveu, et par la même occasion passait en revue les collections des brocanteurs. A part une absence assez longue qu'il avait faite avec Baptiste pendant les Cent-Jours, et dont Gothon ignorait encore la cause, le marquis n'avait pas depuis quinze ans quitté la Merlinière. Il y vivait fort simplement, partageant son temps entre la lecture, le jardinage, la prière et ses pauvres. Ses pauvres, c'étaient tous ceux des environs, et il n'en chômait pas, au sortir de ces longues guerres de l'Empire, qui avaient fait tant de veuves et d'orphelins. Sans doute il ne donnait pas beaucoup, n'ayant que peu pour lui-même; mais il donnait si bien !

Le marquis avait une figure régulière et pleine, un grand air, une politesse parfaite, causait fort bien, presque toujours gaiement, bien qu'il eût traversé de tristes jours, car une foi simple et solide avait conservé en lui, malgré l'âge, toute la jeunesse du cœur; c'était, en un mot, un de ces vieillards superbes et charmants qui passent dans notre siècle agité sans s'y mêler, conservant d'un autre temps, qui avait sans doute ses défauts, des vertus que le nôtre ignore, et ces bonnes manières de vivre, de penser, d'agir à la française, qui semblent perdues en France. Pauvres chères images qui s'évanouissent une à une dans l'ombre! Elles y seront bientôt toutes entrées, et la mode nouvelle de vivre, enfiévrée, dépensière et peu gaie, n'aura plus pour la condamner de témoins plus vieux qu'elle.

V

Le samedi soir, vers cinq heures, Jean prit la route de la Merlinière.

Une visite à la Merlinière, c'était une date, une fête délicieuse dans sa vie. Il allait à grands pas, car le soleil baissait déjà. La chaleur était grande encore, mais on sentait passer par moments la brise fraîche du soir qui commençait à battre de l'aile.

Le marquis l'attendait à l'extrémité de l'avenue, d'où l'on découvrait le chemin jusqu'à une portée de fusil. Il s'était assis sur l'herbe nouvellement fauchée, semée par endroits de quelques poignées de foin sec échappées aux faneurs, et où mille fleurs, mille plantes, renaissaient de leurs tiges coupées, infatigables comme nos espérances.

Lui, si gai d'ordinaire, il était triste et inquiet.

Sa visite chez le brocanteur avait réveillé de lointains et pénibles souvenirs dans son âme.

René Bazin

(La suite au prochain numéro.)

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

Une préoccupation cuisante s'y mêlait : comment expliquer la conduite de Jean? Qu'y avait-il entre cette jeune fille et lui? D'où se connaissaient-ils? Que signifiait ce regard qu'ils avaient échangé? Rien de mal sans doute, puisque Jean ne s'était pas caché du marquis, ni la jeune fille de son père. Mais encore que voulait-il dire?

M. de la Hansaye s'était perdu en hypothèses.

N'ayant pu deviner, il voulait savoir et était résolu à s'expliquer en toute franchise avec Jean.

Il ne voulut pas cependant que son accueil se ressentît de ses préoccupations intimes, et, du plus loin qu'il aperçut son neveu, il lui cria :

« En retard, mon neveu! »

En le voyant venir, la moustache au vent, l'air fier et de bonne humeur, il pensait :

O jeunesse! Comme il est devenu grand et fort! Avec un petit bout d'épée relevant cet habit-là, on le prendrait pour un mousquetaire en congé. Est-il possible qu'avec cet air de prince, ce Trémière n'ait pas le cœur d'un gentilhomme!

« Si je suis en retard, la faute en est toute à Mlle Furondeau, dit le jeune homme en embrassant le marquis.

— C'est invraisemblable! Je connais cette demoiselle pour l'avoir vue chez monsieur son père : un nez rouge et lisse, une santé tapageuse et l'esprit des affaires. Mon neveu, j'ai la vanité de croire que vous n'avez pu me faire attendre pour elle?

— L'aventure est invraisemblable, en effet : Mlle Furondeau a été malade. Son père m'a prié d'aller, avant de venir ici, chercher un médecin. Comme je suis un clerc modèle, j'y suis allé, et me voici.

— Tu t'expliqueras avec Gothon. Je crois l'entendre gronder d'ici, comme un orage qu'on ne voit pas.

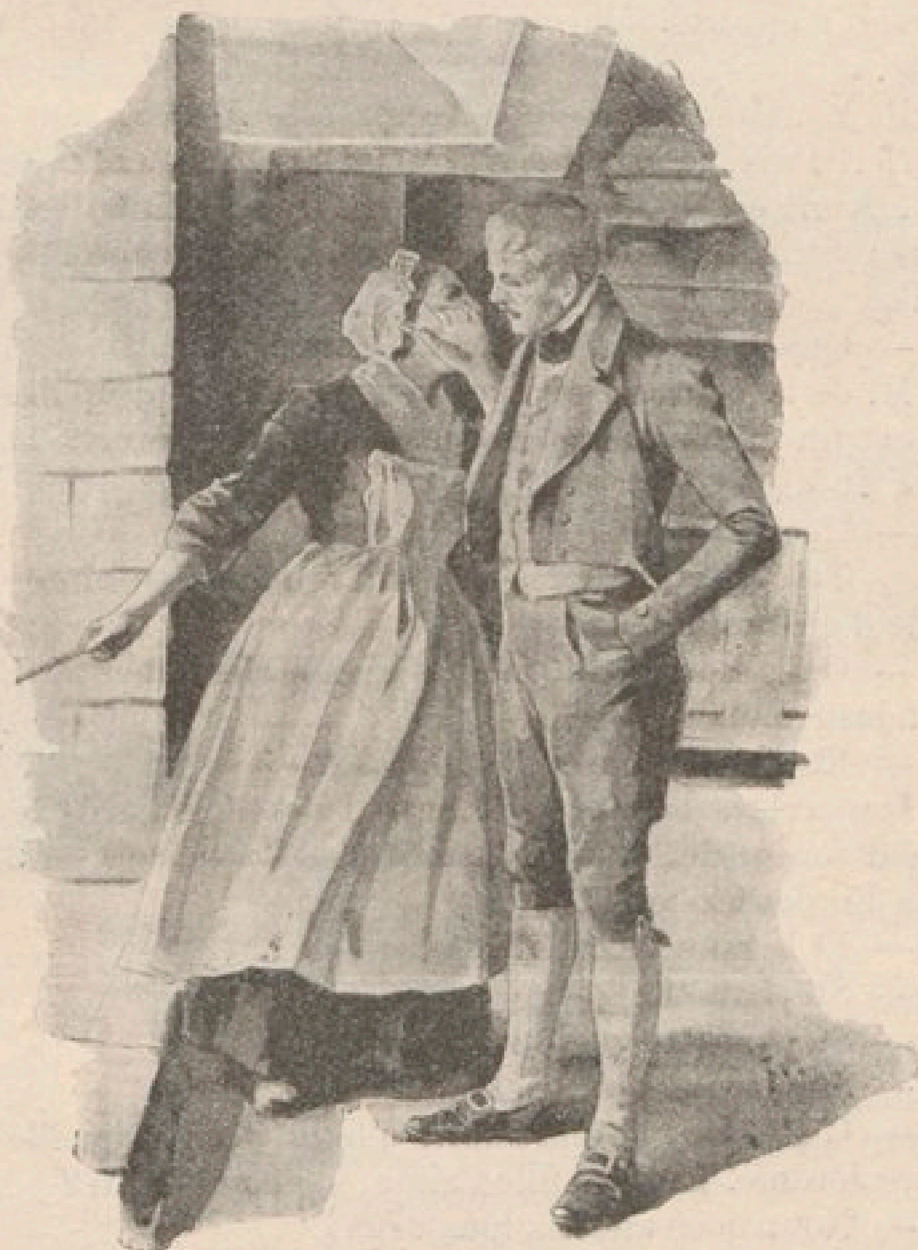
— Ah! mon oncle, que c'est beau la Merlinière! s'écria Jean, que la perspective d'une semonce de Gothon n'effrayait pas beaucoup. Plus de Furondeau, plus de minutes, d'expéditions, de grosses, de rôles, d'enregistrement! Partout la bonne campagne souriante, et mon oncle souriant aussi. »

Le marquis souriait, en effet, à ces éclats de joie sonore qui le tiraient de ses rêves.

« Tiens, des violettes! Vous en avez encore? et des pentecôtes! Voilà une fleur bien mal nommée : on la trouve dès l'avril, et on la retrouve encore au mois d'août. Et vos pommiers? Vous n'aurez pas une pomme, cette année, comme d'habitude, mon oncle; les pommiers ici sont des arbres à fleurs. Vous rappelez-vous?

— Enfant! dit le marquis, allons, vite, donne-moi ton bras, et au logis. »

Ils furent bientôt arrivés devant la porte de la Merlinière. Jean l'ouvrit avec fracas, et traversa le corridor qui conduisait à la cuisine, bâtie en prolongement derrière la maison. Il allait pour saluer et apaiser sa vieille amie Gothon. Celle-ci, bien que ravie de voir son petit Jean, prit un air grognon qu'elle prenait à la moindre



« Mon petit Jean, il y a des croquettes au riz. »

occasion, et qui lui avait assuré une entière domination sur Baptiste.

« Ah! vous voilà, dit-elle, ce n'est pas malheureux.

— Ma bonne Gothon! » fit Jean d'un air suppliant.

Il n'en fallut pas davantage pour dérider la brave fille, qui se pencha vers lui.

« Mon petit Jean, il y a des croquettes de riz. Surtout n'en parlez pas à M. le marquis. »

Baptiste fendait du bois à côté de la cuisine. Nu-tête

sous le soleil, armé d'un énorme maillet de frêne aux rebords éclatés, il frappait des coups terribles sur une culée de chêne grimaçante et boueuse, qui tenait encore bon, bien qu'elle eût dix coins d'acier dans le corps. Il s'arrêta un instant, essuya de son bras la sueur de son front, et s'inclina tout d'une pièce.

« Bonjour, monsieur Jean.

— Bonjour, Baptiste. »

Le dîner fut court. Le marquis ne manqua pas de s'exclamer quand Gothon, triomphante, apporta les croquettes, et Jean, de son côté, eut un étonnement de bon goût quand le marquis lui présenta, dans un panier d'osier, les dernières cerises et les premiers raisins de son domaine.

En se levant de table, M. de la Hansaye dit à Jean :

« Allons nous promener dans l'avenue? »

Le soleil venait de disparaître. Dans l'air, d'une merveilleuse limpidité, flottait une lumière diffuse qui s'attachait aux objets comme une impalpable poussière d'or, et les offrait aux yeux dans un éclat adouci. Un vent léger soufflait par moments, l'herbe était blanche de rosée, les mille bruits du jour s'apaisaient, et au-dessus des futaies du parc, dans l'azur où pas une étoile n'apparaissait encore, la lune levait sa corne fine.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte, sans se parler. Puis, le marquis s'arrêtant brusquement :

« Jean, dit-il, que signifient ces signes d'intelligence que vous avez échangés, l'autre jour, cette jeune fille et toi?

— Que je l'aime, » répondit Jean.

M. de la Hansaye ne s'attendait pas à ce coup droit. Il eut un frémissement de surprise et de colère.

« Tu dis?

— Que je l'aime.

— Toi, le chevalier Jean de Trémière, tu aimes la fille d'un brocanteur?

— Oui, mon oncle, moi, dixième clerc chez Me Furondeau, notaire royal.

— Et pour l'épouser, je suppose? »

Jean releva la tête qu'il avait baissée, regarda fixement son oncle, et lui répondit d'une voix très ferme :

« En doutez-vous?

— Et le nom de cette belle?

— Stéphanette.

— Stéphanette qui?

— Stéphanette Jérôme.

— C'est vrai, j'avais oublié que le vieux s'appelle le père Jérôme. Et cette fille t'aime, sans nul doute?

— Nous nous aimons tous deux.

— Comment le sais-tu?

— Elle me l'a dit.

— Je vois que vous êtes allés loin dans la voie des confidences, reprit le marquis, dont la voix tremblait.

— Plus loin que vous ne pensez, mon oncle, car je lui ai promis le mariage. »

Le marquis n'y put tenir.

« Mais vous perdez la tête, s'écria-t-il, monsieur Jean de Trémière! Savez-vous que quand on porte un nom comme le vôtre, illustré par l'histoire, on n'en dispose pas comme on veut? Les huit lettres de ce nom-là, on les trace sur la poitrine d'un ennemi, à la pointe de l'épée, on les ensevelit dans un cloître; mais jamais, entendez-vous, jamais on ne les écrit sur l'enseigne d'une boutique! C'est le seul bien qui vous reste; y tenez-vous donc si peu, que vous consentiez à le jeter à la première fille qui passe? Avez-vous pensé que vous n'aviez que vingt ans, que vous étiez sans fortune et sans moyen d'en gagner, et qu'enfin moi, je consentirais jamais à être complice d'une pareille folie? Lorsque je vous ai recueilli et élevé, Jean, j'ai mis toute ma tendresse et tous mes soins à vous former au sentiment de l'honneur, estimant que vous auriez toujours un rang dans le monde avec cela. Je vous ai prêché d'exemple aussi. Je ne m'attendais pas à un pareil résultat, et je ne comprends pas encore comment vous avez pu même concevoir l'idée d'une union extravagante et impossible comme celle-là. »

Jean était devenu très pâle. Il répondit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

« Monsieur le marquis, le souvenir de vos bontés m'est toujours présent, et il est inutile de me les rappeler pour que je sache ce que je vous dois de respect et d'affection. Je n'oublie pas non plus vos enseignements, et je crois y rester fidèle tout en aimant cette jeune fille, qui n'est pas seulement admirablement belle, mais bonne, pieuse et malheureuse. Ce n'est pas elle, c'est moi qui ai voulu cette union; c'est moi qui l'ai recherchée; c'est moi qui, voyant cette femme noble de cœur, n'ai pas cru déroger en lui offrant, comme un hommage à tant de vertus, la noblesse des Trémière. Maintenant j'avoue que j'ignore sa famille, qui doit être médiocre. J'avoue également que je me suis très peu occupé de notre établissement, comme on dit. Si elle possède autant que moi, nous n'aurons rien à nous deux. Mais j'ai assez de courage pour gagner ma vie n'importe où, et le sentiment de l'honneur que vous m'avez enseigné est assez vivant en moi pour que je ne m'avise pas, croyez-le, de mendier un secours de qui que ce soit. D'ailleurs, rassurez-vous : j'ai mis une condition à notre mariage, et si vous vous étiez moins hâté de me condamner, vous l'auriez sue plus tôt : c'est que vous y consentiriez. Je ne veux pas, bien que je sois libre de le faire, aller contre votre volonté. Je vous ferai, si vous l'exigez, le sacrifice de mon amour et du bonheur de ma vie, et même alors je ne me tiendrai pas quitte de reconnaissance envers vous. A présent c'est à vous de décider.

— Ainsi, rien ne peut te faire céder, reprit le marquis, si je ne me jette en travers?

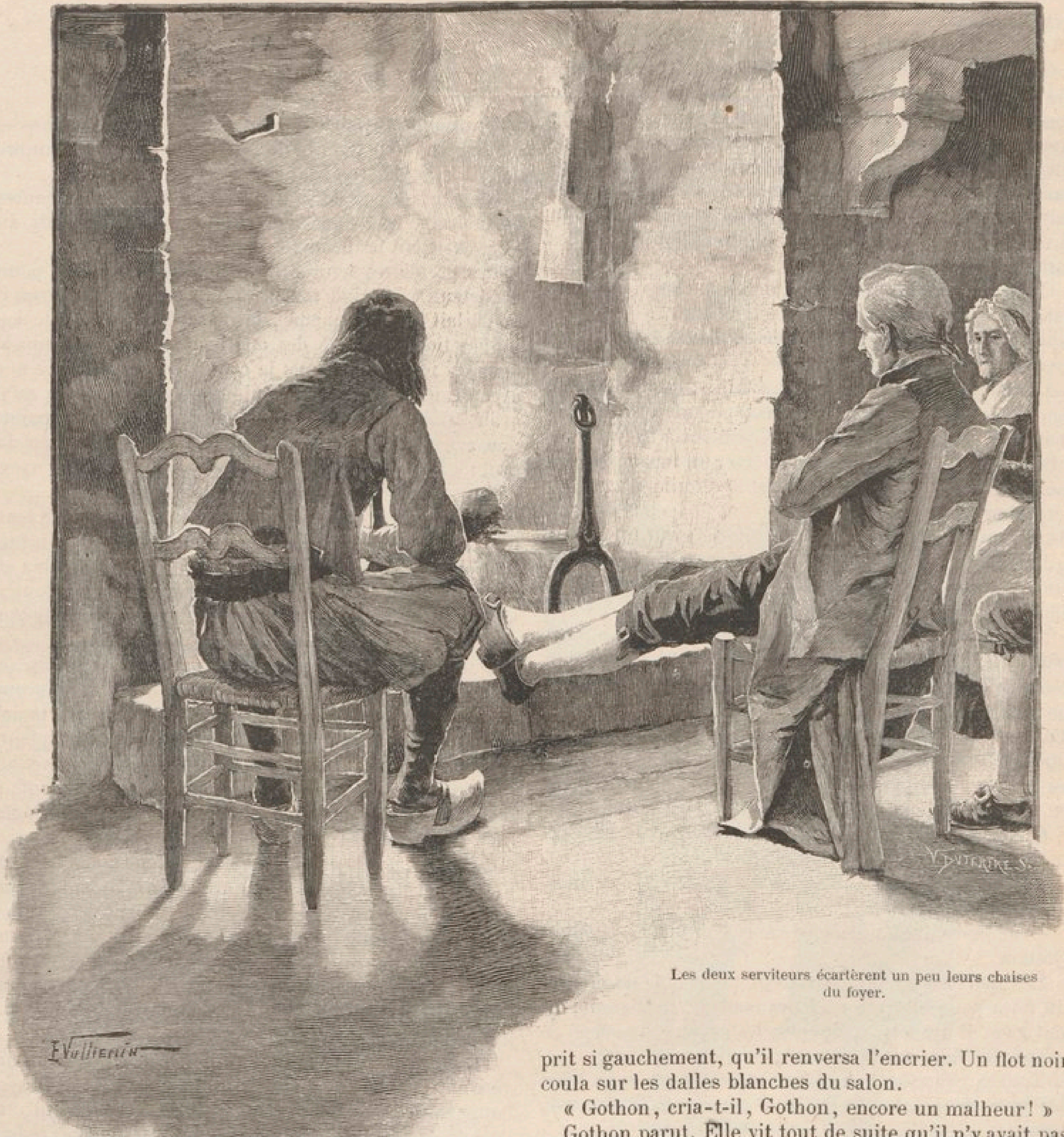
— Rien, » dit le jeune homme.

M. de la Hansaye ne s'était pas attendu à rencontrer une résolution aussi arrêtée. Il ne se sentait pas assez maître de lui-même pour prendre parti sur-le-champ. Après un moment de silence, il répondit donc simplement :

« Cette affaire est grave, Jean, beaucoup plus grave que je ne pensais; j'y aviserai. »

La conversation ne pouvait continuer sur ce sujet, et cependant l'oncle et le neveu étaient encore trop émus pour pouvoir causer d'autre chose.

Ils reprirent donc, d'un accord tacite, le chemin de la Merlinière, et, poursuivant tous deux le cours de leurs pensées, ils entrèrent dans le salon sans avoir échangé un seul mot de plus.



Les deux serviteurs écartèrent un peu leurs chaises du foyer.

Le marquis était extrêmement agité. Il s'assit dans un fauteuil, y demeura quelques secondes, se leva, marcha vers deux ou trois chaises qui n'étaient pas à leur place et les rangea bruyamment le long du mur, en grommelant contre le désordre de la maison. Il voulut allumer du feu, et saisit sur la cheminée une poignée de chènevottes soufrées. De ses mains enfiévrées il les serrait si fort, qu'elles s'émiettèrent entre ses doigts.

« Maudites chènevottes, dit-il. Et ce sont les dernières. J'ai toutes les malchances, ce soir. »

Il s'approcha de la table pour y prendre un livre. Il le prit si gauchement, qu'il renversa l'encrier. Un flot noir coula sur les dalles blanches du salon.

« Gothon, cria-t-il, Gothon, encore un malheur! »

Gothon parut. Elle vit tout de suite qu'il n'y avait pas que l'encrier qui fût à l'envers dans la maison, et sa bonne figure devint anxieuse, car rien ne trouble ceux qui aiment bien comme un malheur dont ils ignorent la cause. Son maître se promenait et se démenait en grondant; Jean, près de la fenêtre, feuilletait un énorme in-folio, si rapidement qu'il n'y prenait évidemment aucun intérêt. Gothon le remarquait bien.

« Qu'ont-ils donc ce soir? » se demandait la bonne fille.

Elle alla sur la pointe du pied, sans bruit, éponger les dalles du salon, se retira de même; mais, avant de fermer la porte, elle dit aussi doucement qu'elle put :

« Si monsieur le marquis voulait se chauffer un brin, il y a du feu dans la cuisine, et l'air commence à être dur ce soir.

— Au fait, dit le marquis, cela vaut mieux que de rester ici. »

Il se dirigea vers la cuisine. Jean l'y suivit.

Gothon s'était déjà remise à son tricot. Tous les soirs elle s'asseyait ainsi d'un côté de la cheminée, Baptiste s'asseyait de l'autre, et ces deux bonnes gens, été comme hiver, les pieds au feu, causaient. Ils causaient, c'est-à-dire qu'ils échangeaient quelques paroles, d'un ton sentencieux, soit que ce peu de mots suffît à l'expression de leurs pensées, soit qu'ils fussent trop absorbés pour en dire plus long, l'une par ses aiguilles, l'autre par les paniers d'osier qu'il tressait.

Cette place au foyer leur était devenue chère et comme nécessaire. Le vaste manteau de la cheminée les enveloppait d'une atmosphère chaude et discrète. C'était un manteau de cheminée comme on n'en fait plus; il abritait tout un monde de choses à sa taille : des chenêts de fer forgé, hauts de deux coudées, pesants comme des charrues, et qui, sans plier, recevaient à la Noël des billes entières de cerisier ou de hêtre; un tourne-broche monumental, qu'aucune prodigalité d'huile n'avait pu empêcher de chanter à sa façon; des chapelets de saucisses, un languier, des jambons énormes qui fumaient; la longue carabine de Baptiste accrochée dans un coin, sans compter les grillons qu'on eût dits d'une race particulière, tant leur cri-cri était fort et continu.

De temps à autre, entre deux syllabes, Baptiste attisait le feu; un peu de flamme, un peu de fumée s'en échappaient; des milliers d'étincelles montaient en se poursuivant; la plupart se perdaient dans la suie; d'autres, plus hardies, plus heureuses, s'élevaient jusqu'au faîte de la cheminée, se répandaient à l'air libre en gerbes folles, et s'évanouissaient respectueusement en face des étoiles de la nuit.

Quand il avait remis les pincettes à leur place, Baptiste achevait son mot.

« Il ne fait réellement pas chaud ce soir, dit le marquis en entrant.

— Je le disais bien à monsieur le marquis, » répondit Gothon.

Les deux serviteurs écartèrent un peu leurs chaises du foyer pour faire place à leurs maîtres. Baptiste ne disait rien. Il avait les mains sur les genoux, le corps en avant, les yeux sur la flamme; Baptiste méditait.

Tout à coup, sans faire un mouvement, sans lever les yeux du point qu'il fixait, il commença d'une voix lente :

« C'est comme un jour, du temps de la grande guerre, j'étions, M. le marquis et moi, assis sur une pierre, près de la Nic-aux-Corvins, quand un failli bleu...

— Bon, dit le marquis, voilà Baptiste qui commence une histoire. »

Et Baptiste raconta, avec d'interminables digressions, une de ses histoires de chouannerie. Elle durait encore, quand M. de la Hansaye se leva et se retira dans sa chambre.

VI

Le premier rayon de lumière qui pénétra, le dimanche matin, par une lézarde de la fenêtre, dans la chambre de M. de la Hansaye, le trouva éveillé.

Il avait très peu dormi, et, durant les longues heures de la nuit, son esprit, préoccupé des événements du soir, avait fait beaucoup de chemin.

Les premières heures de cette veille n'avaient point appartenu à la saine raison. Libre de parler, puisqu'il ne parlait qu'à lui-même, le marquis avait exhalé son indignation, fulminé des anathèmes; il s'était rappelé dans les moindres détails la conversation qu'il avait eue avec Jean, se répétant à lui-même les réponses qu'il avait faites, les renforçant à chaque fois d'arguments nouveaux, et à maintes reprises il avait conclu en disant : « Jamais, jamais, je ne consentirai à m'occuper, de près ou de loin, d'une pareille billevesée. »

Peu à peu la tendresse profonde qu'il avait pour Jean reprit sa place dans cette âme d'où elle avait été un instant chassée par une invasion de colère, et il sembla au marquis que les paroles dédaigneuses et dures dont il s'était servi n'étaient point de nature à ramener son neveu.

« Je me suis emporté, se dit-il, j'ai été trop loin, et ce petit Trémière, qui a du cœur, — car il a beaucoup de cœur ce garçon-là, — s'est montré, en vérité, moins jeune que moi. Feu l'abbé Grellepois, mon précepteur, avait bien raison : quand la colère me prend, je ne sais plus ce que je dis. Il m'a répondu très dignement; il n'était pas dans son droit, loin de là; mais j'étais un peu sorti du mien. Cet enfant est hors de sa voie. Notaire, notaire, un Trémière! Ses aïeux étaient maréchaux de France, et lui, avec la plume qu'ils portaient à leur chapeau, flottant au vent, glorieuse, ralliant les troupes comme un étendard les jours de bataille, il griffonne des rôles dans une étude de province. Ah! misère du temps! Il faut avouer aussi que cette Stéphanette est une bien jolie fille, oui, bien jolie. Comme elle ressemble à ma pauvre sœur! »

M. de la Hansaye avait eu une sœur cadette, mariée au comte de la Tremblaye, et qui était morte peu de temps après son mariage, et sans laisser d'enfant, sur l'échafaud révolutionnaire. Lors de sa visite chez le brocanteur, il avait été frappé de la ressemblance de Stéphanette avec cette jeune femme, dont l'image lui était si chère et si souvent présente.

René Bazin

(La suite au prochain numéro.)

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

Cette comparaison et les souvenirs du passé qu'elle évoquait l'absorbèrent bientôt entièrement, et son esprit se complut, pendant longtemps, à rapprocher ces deux figures de femmes, dont l'une, entrevue la veille, encore vivante et jeune, semblait prêter à l'autre, ensevelie dans la mort, les couleurs de la vie. Il arrive souvent ainsi que notre âme, pour échapper à l'obsession d'une idée, s'attache au premier rêve qui passe et se laisse aller à la dérive, avec la pleine conscience qu'elle s'égare, par lassitude et par peur de retomber sous l'empire de ses préoccupations premières, qu'elle sent confusément rôder autour d'elle.

« Oui, se disait-il, elle avait ces mêmes yeux noirs et ce teint pâle qui lui donnaient un air d'Andalouse; des cheveux noirs aussi... Je me rappelle qu'un soir de bal elle avait semé ses cheveux de diamants...; le duc de Gramont la faisait danser...; elle était si belle, que le roi demanda son nom... : « Henriette, sire, Henriette de la Tremblaye...» Pauvre Henriette!... Elle parlait comme Stéphanette...; elle avait cette voix claire et ces mains fines. Quelle chose étrange! elle a des mains de grande dame, cette petite marchande. »

Surexcitée par l'insomnie, l'imagination du vieillard s'avançait de plus en plus dans le domaine du rêve, les ailes étendues, poussée par le souffle impétueux des souvenirs. Henriette et Stéphanette se ressemblèrent bientôt au point de se confondre, et de ces deux images une créature idéale naquit, éclatante et pure, dont l'admirable beauté empruntait quelques traits à chacun des modèles dont elle était formée, dont l'âme possédait toutes les rares vertus de la morte, et cette créature s'appelait Stéphanette, et Jean l'aimait!

Cette création rayonnante de son esprit halluciné fit sur le marquis une impression profonde. Elle s'incrusta dans sa mémoire, et survécut à la nuit qui l'avait produite. Lorsque, revenu de ce rêve, aux approches du matin, le marquis pensait à la fille du brocanteur, c'est sous cette forme qu'il la voyait et qu'il la combattait; mais il la combattait faiblement, et, malgré ses efforts, il se sentait envahir par une sorte de sympathie inexplicable et invincible pour cette même Stéphanette, qu'il avait maudite au commencement de la nuit.

Vers six heures du matin, les marches de l'escalier résonnèrent sous les sabots de Gothon. M. de la Hansaye se leva, heureux d'entendre près de lui le bruit de la vie réelle. Sa colère était tombée. Lui, si résolu la veille, après une nuit de réflexions, de songes, de luttes intérieures, il était irrésolu et fatigué.

En s'habillant, l'idée lui vint de parler à Gothon de cette grande affaire.

Cette brave fille a du bon sens, se dit-il. Elle a été l'amie de ma famille depuis quarante années. Elle aime Jean. Qui sait? elle m'aidera peut-être à voir clair dans tout cela.

Il descendit à la cuisine.



« Donnez-moi un conseil, mon cher Henriet. »

Gothon écouta tout avec une satisfaction mêlée d'attendrissement. Quand le marquis eut fini, elle secoua la tête, essuya deux larmes qui tremblaient au coin de ses yeux et dit, avec la rude familiarité d'un dévouement de quarante ans :

« Tenez, monsieur le marquis, si vous voulez mon avis, vous ne ferez pas *endêver* plus longtemps mon

pauvre Jean. Je ne connais pas la fille qu'il a choisie, mais je suis sûre que c'est une personne de bien.

— Comment! Gothon, un garçon de vingt ans penser à se marier, et avec la fille..., tu sais qui elle est.

— Elle n'a pas dix-huit quartiers, comme M. Jean; mais monsieur le marquis a dit lui-même qu'elle était jolie, et à l'âge de M. Jean on a le cœur tendre. Vous, monsieur le marquis, vous ne pensiez pas à vous marier à cet âge-là, parce que vous étiez chez M. le marquis votre père, bien gâté, bien choyé; et, plus tard, la pensée ne vous en est pas venue non plus parce que vous chouanniez; mais notre pauvre Jean, croyez-vous qu'il ne s'ennuie pas chez son M. Furondeau? C'est péché, en vérité, de le laisser, avec la mine qu'il a, noircir du papier chez un notaire.

— Sans doute, mais où le mettre? Nous n'avons pu trouver une autre place pour lui, tu t'en souviens. Fallait-il l'engager dans l'armée de M. Bonaparte?

— Je ne dis pas ça; mais ce que je sais bien, c'est qu'il moisit chez son M. Furondeau, ce pauvre cher enfant, et que ça donne des idées de mariage. Et puis, quand même, le beau malheur s'il épousait sa demoiselle! Ne seriez-vous pas bien content d'avoir une jeune dame à la Merlinière, qui viendrait tous les jours faire sa promenade avec vous?

— Y penses-tu, Gothon!

— Et pourquoi pas, monsieur le marquis? La Merlinière n'est pas si gaie aujourd'hui. Des bonnes gens comme Baptiste et moi, ce n'est pas une compagnie pour monsieur le marquis; il lui faudrait de la famille, et, s'il était possible, de la jeunesse autour de lui. Ça serait bien agréable une jeune dame qui s'occuperait de la maison, qui la rendrait coquette et plaisante; et puis monsieur le marquis aurait bientôt des petits-neveux, lui qui aime tant les enfants; je leur raconterais des histoires, et Baptiste aussi, qui ne sait plus à qui raconter les siennes. Ah! les chers petits, il me semble les voir là, autour de monsieur le marquis.

— Ce sont là des folies, Gothon, de vraies folies. Et avec quoi vivrions-nous donc, s'il te plaît, Jean, sa femme, ses enfants et nous trois?

— Bah! on se gênerait un peu plus. Le bon Dieu, qui récompense les bonnes actions, nous enverrait de belles années de légumes et de fruits. Tenez, monsieur le marquis, vous m'avez dit une fois que vous aviez placé quelques économies chez votre notaire, pour me faire une rente quand je ne pourrais plus travailler. Eh bien! prenez cet argent-là; monsieur le marquis me souffrira un peu plus longtemps à son service, et moi, ça me donnera des forces de vivre au milieu de la belle jeunesse et de voir monsieur le marquis plus heureux et plus joyeux qu'il n'est. »

M. de la Hansaye était ému des paroles de la brave fille. Il sentit qu'il n'était que temps de battre en retraite, s'il ne voulait pas laisser voir cette émotion, et remonta l'escalier en disant :

« Tu n'écoutes que ton cœur, ma pauvre Gothon; mais la raison ne parle pas de la même façon. »

Le marquis fit sa toilette du dimanche; le premier son de la grand'messe sonnait déjà au bourg, et les volées joyeuses des cloches passaient en murmures inégaux sur la cime des grands noyers.

Il essaya, mais en vain, de se raffermir dans sa résolution première; en vain il se répéta : « C'est impossible, cela ne sera pas; » de douces visions de jeune femme souriante courant dans la vieille Merlinière, d'enfants roses qu'il faisait sauter sur ses genoux, s'emparèrent de son esprit et affaiblirent de plus en plus les dénégations de l'amour-propre révolté.

Il appela Jean, qui couchait dans une chambre voisine, prit son paroissien, sa canne à pomme d'or, et tous deux descendirent.

« Ne remarques-tu pas, mon neveu, dit le marquis, à quel point ma pauvre masure a besoin de réparations? Tout y est vieux et fané comme moi. Aucune recherche de bien-être, aucune élégance, à peine le nécessaire. Tu ne le croirais pas? je ne m'en aperçois qu'à de rares intervalles; à force de vivre seul, comme un loup, on en vient à perdre jusqu'au besoin de ces petites dépenses de luxe qui donnent tant de charme à la vie..., surtout quand on les fait pour d'autres, » ajouta-t-il avec un soupir.

En arrivant sur la place de l'église, M. de la Hansaye avisa son ami M. Henriet, qui causait dans un groupe de fermiers.

M. Henriet habitait à trois kilomètres au sud de la Merlinière, au milieu de ses vignes blanches et de ses vignes rouges, qui lui donnaient tous les ans beaucoup de souci et des revenus variables. Il vivait seul, comme le marquis, — et peut-être cette analogie d'existence avait-elle été pour quelque chose dans leur mutuelle sympathie, — car sa femme était morte très jeune, sans lui laisser d'enfants. M. Henriet était un homme gros, grand, haut en couleur, et, pour le caractère, d'humeur joviale et de bon conseil. Son autorité était considérable dans le pays. On le consultait sur les affaires de famille, les partages, les ventes, les baux, en un mot sur les mille procès toujours prêts à s'envoler de la campagne à la ville; le plus souvent M. Henriet parvenait à leur couper les ailes. M. de la Hansaye avait, plus que personne, confiance dans cet excellent homme, et, sans que pour cela leurs relations fussent très fréquentes, le tenait au fait, depuis de longues années, de ce qui lui arrivait d'heureux ou de fâcheux.

Il prit donc à part M. Henriet, et, comme il s'en fallait d'un quart d'heure que la messe commençât, ils se mirent à se promener de long en large sur la place de l'église, tandis que Jean causait avec Baptiste.

« Il faut que M. le marquis ait un procès en poche, disait un fermier, voyez donc comme il s'anime!

— Je crois, ajoutait un autre, qu'il a, en effet, maille à partir avec Hucheloup de la Saulaie.

— Mais non, interrompait le chantre, toujours bien informé, c'est avec Jean Hiron de la Huaudière, à propos d'une vache qu'il a vendue. »

Le marquis n'avait de procès ni avec Hiron ni avec Hucheloup : il racontait simplement à son ami, avec des gestes qui trahissaient l'agitation de son âme, l'événement de la veille au soir.

« Je veux sortir de cette incertitude, dit-il en terminant son récit. Elle est intolérable pour moi. Donnez-moi un conseil, mon cher Henriet. »

Le bonhomme avait écouté sans mot dire, la tête penchée, les yeux demi-clos. L'office allait commencer.

La foule était déjà entrée dans l'église. Ils se dirigèrent de ce côté. Avant d'ouvrir la porte, M. Henriet se pencha vers le marquis :

« Mon cher voisin, dit-il à voix basse, je n'ai point à m'occuper de la question de sentiments. Vous pouvez être plus ou moins satisfait du projet. Mais, avant d'aller plus loin dans la voie de l'opposition à outrance, pesez bien ceci : vous n'avez aucun droit sur Jean, qui n'est pas votre fils. »

Cette réflexion fit une impression pénible sur le marquis.

Au fait, pensa-t-il tristement, je n'ai d'autres droits sur lui que ceux que l'affection m'a donnés. Les droits de cette nature ne s'exercent pas par la violence. Ai-je bien pris le moyen de les faire valoir vis-à-vis de Jean?

Pendant la messe, ses pensées prirent un cours plus grave. Il songea qu'en repoussant dédaigneusement et sans vouloir l'étudier le projet qu'avait formé son neveu, il s'exposait à commettre une injustice et à compromettre gravement la paix de deux âmes. Il songea que la parole de Jean était engagée; que les amours jeunes et pures ont droit au respect, fussent-elles les plus humbles du monde, et que Dieu, sous une épreuve d'amour-propre, avait peut-être caché, comme un fruit exquis dans une gaine rugueuse, des trésors de bonheur intime et de bénédiction.

Jean s'aperçut bien, au retour, que les dispositions de son oncle n'étaient plus les mêmes. Dans son cœur l'espérance se leva et fit signe à la joie, qui n'est jamais loin quand on a vingt ans. Celle-ci rentra dans son domaine. Jean se reprit à causer, et le marquis à sourire de ce que disait son neveu. Cependant ils ne s'entretinrent pas de la grande affaire.

Ils repassèrent plus légèrement par les petits chemins verts où l'ombre diminuait, le long des champs de trèfle rouge où volaient d'innombrables papillons, le long des nappes houleuses des seigles au-dessus desquelles tremblait la chaude vapeur de midi, et arrivèrent à la Merlinière, poudreux, affamés et sentant tous deux se rapprocher leurs âmes un instant désunies.

L'après-midi se passa sans incident.

M. de la Hansaye se retira dans sa chambre après le


Sa silhouette gracieuse
se dessinait de profil sur le fond obscur
de la chambre.

déjeuner et n'en sortit que pour aller aux vêpres, qu'il ne manquait jamais.

Jean causa avec Baptiste, avec son amie Gothon, et, quand la chaleur devint moins brûlante, alla se promener dans le jardin et dans le petit bois voisin du parc où il avait joué dans les jours de sa libre enfance.

En rentrant de sa promenade, il rencontra, dans la cour de la Merlinière, son oncle qui revenait du bourg.

« J'ai à te parler, Jean, viens avec moi, » dit le marquis.

Quand ils furent dans le salon :

« Mon enfant, continua M. de la Hansaye, je veux mettre de côté toute pensée égoïste, toute révolte d'amour-propre. La jeune fille que tu aimes peut, quelque inférieure que soit sa condition, mériter l'honneur, le sacrifice considérable que tu lui ferais. Eh bien! je ne refuse pas de voir, d'étudier, d'examiner. »

Jean se jeta au cou du marquis sans répondre.

Ce fut M. de la Hansaye qui reprit :

« Je ne dis pas oui, mon enfant, mais je ne dis plus non. J'irai dès après-demain prendre des renseignements, et le meilleur moyen me semble d'aller voir ce brave homme et sa fille et de causer avec eux. »

Le reste de la soirée fut délicieux pour Jean, cela va sans dire, et aussi pour le marquis, dont l'âme était en repos. Ils se promenèrent au bras l'un de l'autre, tout autour du grand verger, dans le bois, dans l'avenue, en parlant d'elle, et le vieillard, entraîné par l'enthousiasme du jeune homme, écoutait chanter le vent qui souffle de l'avenir dans les esprits heureux. Il voyait déjà la femme de son neveu à la Merlinière; elle habiterait la chambre verte; il y aurait des petits-neveux tapageurs et des petites-nièces avec les plus beaux yeux du monde; on entourerait la douve de palissades, de peur que les enfants ne vinssent à y tomber; et puis on laisserait toujours fermée la porte du jardin dans le temps des fruits : le raisin c'est si doré, et les petits c'est si gourmand! Comme on vivrait doucement à la Merlinière, avec lui, avec elle, avec eux !

Quand la nuit approcha, Jean et le marquis se quittèrent, émus tous deux.

« A mardi, mon neveu.

— Oui, mon oncle, et mille fois merci! »

Jean s'engagea seul dans la grande avenue. Il allait d'un pas rapide, environné d'images charmantes et douces. Il aspirait à pleins poumons l'air frais de la nuit. Tout ce qui l'entourait connaissait donc son bonheur? Tout lui parlait de son amour. Les arbres disaient : « Salut, heureux Jean, salut; nous inclinons nos têtes vers toi, fiancé de la belle Stéphanette; » les marguerites soupiraient : « Passionnément; » les grillons, les cigales, toutes les bestioles chanteuses chantaient pour lui; pour lui, les herbes du chemin murmuraient; les étoiles avaient un éclat inaccoutumé. Quelle fleur mystérieuse des fiançailles s'était donc ouverte dans les profondeurs de l'azur? De quelles touffes de lis s'échappaient ces parfums puissants qui l'enivraient? Il allait à grands pas, porté par sa joie, sans effort, comme s'il eût marché dans le ciel.

Les rares passants qu'il croisa le firent rougir : il s'imagina qu'ils connaissaient son secret.

Bientôt la ville apparut. Jean la traversa jusqu'à la maison de sa bien-aimée. Les volets de la chambre de Stéphanette étaient fermés; mais, par une fente du bois, une petite lame de lumière s'échappait. C'est là qu'elle vivait, veillant sans doute auprès de sa lampe et d'un livre de prières, pensant peut-être à lui, ignorante du bonheur immense qui l'attendait.

Il mit ses doigts sur ses lèvres et dit :

« Que les anges de Dieu te portent le premier baiser de ton fiancé, ô ma Phanette! »

VII

Jean fut retenu à l'étude pendant toute la journée du lendemain. Le soir, Me Furondeau l'appela et lui dit :

« Monsieur Jean, allez porter, je vous prie, ce petit contrat de vente chez M. le baron de Rieux, et demandez-lui s'il en approuve la rédaction. »

Le notaire tenait à la main un gros rouleau de papier. Sur sa face rebondie errait un sourire qui signifiait, à ne s'y point tromper :

Approuver ce contrat! Eh! je crois bien qu'il l'approuvera! Qui donc pourrait trouver à redire dans une pièce sortie de nos mains?

Nos mains étaient en effet des plus expertes en l'art sibyllin du notariat. Les actes de Me Furondeau étaient les chefs-d'œuvre du genre, et pour le fond et pour la forme : ils prévoyaient tout, même l'impossible; ils disaient tout, même l'inutile; ils avaient des proportions gigantesques et des profondeurs mystérieuses; ils ressemblaient à ces monuments mégalithiques, construits à l'aide de procédés inconnus, dont le sens échappe, dont l'utilité est un problème; on croit d'abord qu'ils renferment des trésors; mais point, qu'on déblaye, qu'on fouille, c'est à peine si l'on découvrira, entre deux pierres disjointes, quelques débris chétifs, insignifiants, sans rapport avec l'immensité de l'appareil qui les couvre.

Un art non moins savant présidait au costume de ces merveilleux contrats. Les minutes avaient des chemises bleues, et les copies des chemises roses. Sur les rôles de papier timbré, coquettement reliés avec un ruban assorti, la ronde, la bâtarde, la gothique et l'anglaise mêlaient leurs grâces diverses à l'élégance des accolades, à l'irréprochable correction des traits, à la majesté fulgurante des paraphes.

Les clients ne résistaient point à de pareils chefs-d'œuvre : charmés par la beauté de ces corps d'écriture, étonnés de la solennité des formules, confondus par la longueur des incidentes, ils n'essayaient pas même de comprendre, ils admiraient et payaient.

René Bazin

(La suite au prochain numéro.)

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

Quarante ans de cette pratique avaient rendu Me Furondeau très fier et très riche.

Jean prit le rouleau que lui présentait le notaire avec une prestesse dont le respect était absent, et sortit en courant.

Que le baron de Rieux demeurât au sud de la ville, au nord ou en galerne, il s'en souciait peu. Il voulait voir Stéphanette. Que de choses s'étaient passées depuis deux jours! que de choses heureuses qu'il allait lui apprendre!

Amoureux et messager de bonnes nouvelles, il avait deux raisons pour aller vite.

En peu de temps il fut devant la boutique du brocanteur. Stéphanette n'était pas dans la grande salle du bas. Jean passa de l'autre côté de la rue, et comme le premier étage de la maison n'était point élevé, le rez-de-chaussée ne l'étant guère, il aperçut à la fenêtre la jeune fille qui travaillait.

Elle ne le voyait pas. Sa silhouette gracieuse se dessinait de profil sur le fond obscur de la chambre. Aucun bruit de la rue ne la troublait. Elle était là depuis longtemps sans doute, car elle avait sur son visage le calme que donne un long silence. Blanche, immobile, penchée sur son travail, elle était attentive à la fois, comme le sont les femmes, à l'aiguille qu'elle tenait et à quelque songe familier qu'on sentait vivre en elle. Auprès d'elle, et si près que la fleur blanche se détachait sur ses cheveux noirs, un lis était fleuri. Ces deux êtres, femme et fleur, avaient quelque chose de commun et de fraternel. Tous deux semblaient captifs d'un monde trop étroit, tous deux souffraient du même mal, et l'on devinait, à cette grâce mélancolique qui les faisait se ressembler, qu'ils auraient eu besoin de plus d'air et de lumière pour s'épanouir dans toute la richesse de leur sève ardente et jeune.

Personne ne passait en ce moment dans la rue.

Jean appela :

« Phanette? »

La jeune fille leva les yeux : sous le rayon de soleil qui en jaillit, la figure de Jean s'illumina.

« Une grande nouvelle!

— Et quoi donc?

— Mon oncle veut bien.

— Oh! fit-elle, vous lui avez parlé?

— Oui, et dès demain il viendra ici causer avec vous et avec votre père. Fiancés, ma Phanette, fiancés! »

L'émotion la saisit au cœur. Une rougeur subite lui monta au visage; puis, sur les lèvres de la jeune fille, un sourire s'épanouit. Le bonheur immense et naïf qu'elle éprouvait, l'aveu de son amour, l'oubli de toutes ses souffrances, et aussi la douceur timide d'une âme pudique jusque dans sa joie, rayonnèrent dans ce sourire charmant.



C'était pitié de voir la pauvre petite revenir le matin du marché.

Un passant tourna la rue.

Elle mit un doigt sur sa bouche, et Jean s'éloigna, emportant dans son cœur l'image radieuse de sa bien-aimée.

VIII

Stéphanette était heureuse. Elle s'en étonnait comme d'une chose nouvelle. Son enfance avait été maltraitée, et sa jeunesse était misérable. Toute petite, son père la battait souvent et ne la caressait jamais. De bonne

heure elle avait senti, avec cet instinct d'enfant qui ne se trompe pas, qu'elle n'était pas aimée, qu'on la trouvait de trop dans cette maison où elle vivait seule avec lui. Quand elle riait, et c'est un besoin de rire à cet âge, il la frappait; quand elle pleurait, il l'enfermait; quand elle s'approchait de lui, il la repoussait; par bonheur elle n'avait jamais été malade, car il l'aurait laissée mourir. Ne fallait-il pas qu'elle aidât Margot à faire le ménage, Margot, une vieille ignoble qui la battait aussi!

C'était pitié de voir la pauvre petite revenir le matin du marché, chargée d'un gros panier dont le poids faisait pencher tout son corps de côté. Elle allait devant Margot, n'osant s'arrêter de peur des coups. Le reste du jour, il fallait coudre, balayer, éplucher les légumes. Elle voyait avec envie les autres enfants qui jouaient, car elle ne jouait jamais.

Stéphanette avait grandi. Margot n'était plus là. Son père semblait avoir pris son parti de la voir s'élever. Elle était si bonne, si économe, si laborieuse, qu'il n'avait guère d'occasions de s'emporter contre elle. Toujours silencieux, replié sur lui-même, assis à la même place obscure de la grande salle, il laissait sa fille aller, venir, vendre les plus rares de ses marchandises aux amateurs les plus fidèles, sans jamais paraître s'occuper ni d'elle ni d'eux. Pour un léger oubli, pour la moindre faute de Stéphanette, la colère saisissait le brocanteur, une colère farouche, qui l'agitait comme un accès d'épilepsie. Elle fuyait alors, pour ne pas être tuée.

La jeune fille avait compris qu'il y avait eu dans la vie de cet homme un drame auquel elle avait été mêlée, et que la haine de son père pour elle datait de là. Elle savait de plus, à n'en pas douter, que cet événement mystérieux avait eu lieu au temps de la Révolution. Elle avait remarqué, en effet, le soin extrême avec lequel le brocanteur cachait son nom et se dérobait lui-même aux regards des personnes, nombreuses alors, qui avaient vu ces temps-là. Le soir, quand il sortait, — le brocanteur ne sortait jamais le jour, — il s'enveloppait, même en été, dans un grand manteau vert, à collet relevé, dans lequel son visage disparaissait jusqu'aux yeux. La rencontre d'un passant lui était désagréable : il faisait de longs détours pour éviter certaines rues, et cherchait pour s'y promener les quartiers les plus sombres et les moins peuplés de la ville.

Stéphanette n'en savait pas davantage.

Qui donc l'eût renseignée? elle n'avait aucune amie de son âge; interroger son père, elle n'y pensait même pas; et la seule personne qui se fût occupée d'elle en ce monde, et qui l'aimât, la sœur Doctrovée, questionnée par elle à ce sujet, s'était renfermée dans la plus absolue réserve.

Sœur Doctrovée était une ancienne religieuse de la célèbre abbaye bénédictine du Ronceray. Recueillie et élevée par la dernière abbesse, Mme Léontine d'Esparbez de Lussan Bouchard d'Aubeterre, dont elle était proche parente, reçue, toute jeune encore, en qualité de novice, elle portait, depuis un an à peine, l'anneau d'or des dames du Ronceray, quand la terrible liberté révolutionnaire ordonna aux religieuses de renier leurs vœux ou de sortir du cloître.

Des trente filles du Ronceray, pas une ne céda. Elles furent dispersées. La splendide abbaye fut démolie à moitié, et pillée de fond en comble.

Sœur Doctrovée acheta peu de temps après, dans la rue Vauvert, une grande maison avec un grand jardin, dépendances du couvent également abandonné du Calvaire, et s'y retira en compagnie de sœur Apolline, vieille religieuse prudente et dévouée, qui avait été tourière au Ronceray. Ces deux saintes filles vécurent là pendant toute la Révolution, visitant et recevant les pauvres, soignant les malades, adorées de la population du quartier, protégées par les patriotes les plus avancés, auxquels elles faisaient l'aumône à l'occasion. Elles ne quittèrent même pas l'habit de leur ordre, que des personnes, assurément bien intentionnées, leur conseillaient de laisser, et continuèrent de porter la robe noire à longue queue, à larges manches doublées d'une toile blanche plissée en forme de surplis, qui donnait aux demoiselles du Ronceray, dit le P. Hélyot, un air de chanoinesses.

Parmi les innombrables bonnes œuvres de sœur Doctrovée, une des meilleures fut sans doute le soin qu'elle prit d'instruire la petite Stéphanette, et de lui apprendre avant toutes choses qu'il y avait un ciel, une espérance pour les désespérés, et que Dieu avait fait les bonnes sœurs pour les petits enfants qui n'ont ni père ni mère. Sœur Doctrovée, qui n'ignorait aucune misère, avait connu celle-là; elle s'était fait aimer de l'enfant, l'avait attirée chez elle. Peu à peu Stéphanette avait pris l'habitude de se rendre tous les dimanches, les seuls jours qui fussent en partie libres pour elle, dans la rue Vauvert, et là elle étudiait, elle causait, elle jouait avec sœur Doctrovée et sœur Apolline. Elle rapportait aussi des livres qu'elle lisait, et des devoirs qu'elle faisait chez son père, à la veillée. Le brocanteur la laissait faire. La jeune fille avait reçu de la sorte une instruction bien supérieure à celle des enfants de son âge et de sa condition; mais elle avait surtout appris, à l'école de sœur Doctrovée, la résignation et le courage qui lui étaient si nécessaires.

Cette âme était donc préparée à tous les devoirs, à tous les sacrifices, mais nullement au bonheur, quand Stéphanette connut Jean.

Elle se crut longtemps le jouet d'une illusion, et n'accepta qu'avec crainte la pensée qu'elle était aimée. Elle avait peur de ces inconnues qui s'appelaient la joie et l'espérance, et qui frappaient à sa porte pour la première fois.

Lorsque Jean lui annonça que le marquis consentait à son mariage, elle se sentit tout à coup rassurée, libre d'aimer; la vie lui parut belle et l'avenir brillant : elle crut à son bonheur.

Voilà pourquoi elle avait eu ce divin sourire.

Les rêves chantèrent toute la nuit dans son cœur, et le matin, quand elle s'éveilla, elle souriait encore.

IX

Il était grand matin. Les moineaux pépiaient sur les gouttières. Ils se disaient les uns aux autres : « Belle journée! — voyez donc! — pas un nuage! — l'aurore est douce, — et Dieu est bon! »

C'est, du moins, ce que crut comprendre Stéphanette. Elle alla à la fenêtre, et regarda du côté de Saint-Maurice, pour voir l'heure à la grande horloge. Il était cinq heures. Les cloches sonnaient la première messe. L'énorme masse de la nef, les toits attenants de l'évêché, les pignons des maisons voisines, étaient encore dans l'ombre. Mais, le long des hautes flèches de la cathédrale, les dents de pierre qui font saillie et montent jusqu'au faîte s'empourpraient sous les feux du soleil levant. On eût dit que l'aube capricieuse et prodigue avait suspendu deux guirlandes de roses aux clochers de la vieille église.

Stéphanette ne perdit pas de temps à contempler ces jolies fleurs de lumière : les pauvres filles comme elle n'ont pas le loisir d'admirer. Elle se hâtait de s'habiller, car la reconnaissance envers Dieu débordait de son cœur, et elle avait résolu d'aller à la messe. L'église n'était pas loin; mais il fallait être revenue assez tôt pour que le brocanteur ne remarquât pas l'absence, et que la tâche quotidienne n'en souffrît aucun retard.

Elle fut bientôt prête. Sa robe de serge noire serrée à la taille, bien simple et bien propre, ses deux tresses de cheveux bruns tombant jusqu'au bas de la nuque, relevées et attachées sur le sommet de la tête, faisaient ressortir la blancheur de son teint. Elle ouvrit la porte pour descendre.

A peine avait-elle fait un pas sur le palier de l'escalier, qu'elle se trouva face à face avec son père. Il lui fit signe de rentrer dans la chambre, entra lui-même, et ferma la porte. Il avait sa mauvaise figure : dans ses yeux gris des lueurs jaunes passaient, comme des éclairs; un rire nerveux arquait sa bouche. Quand cet homme riait, c'est qu'il n'était plus maître de lui. La jeune fille savait cela. Retirée au fond de l'appartement, elle suivait avec une attention inquiète les gestes de son père.

Il se dirigea d'abord vers la fenêtre, s'assura qu'elle était fermée, puis vint à elle à pas rapides, les bras croisés, tournant le dos à la lumière.

« Oui-da, dit-il, tu faisais meilleure figure hier soir.

— Quand cela?

— Quand vous causiez, ton amoureux dans la rue, toi à ta fenêtre, car je vous ai vus.

— Quel mal y trouvez-vous? Il n'est, d'ailleurs, guère demeuré.

— Assez pour te dire : « Fiancés, ma Phanette, « fiancés! » n'est-ce pas?

— Eh bien?

— Eh bien! c'est aller trop vite. Et moi, je ne compte donc plus ici?

— Oh! fit-elle douloureusement, vous ne voulez pas?

— Non.

— Jamais vous ne m'avez empêchée de le voir, de lui parler, de l'aimer, et j'ai cru...

— Est-ce que je m'occupe de toi? » interrompit le brocanteur.

A ce mot cruel, la pauvre fille baissa la tête.

« Alors, dit-elle, laissez-moi libre.

— Non, j'ai besoin de quelqu'un pour me servir, et je te garde.

— Père, reprit Stéphanette d'une voix suppliante, et elle posa sa main blanche sur l'épaule du hideux vieillard, qui se retira un peu, j'étais si heureuse, ne détruisez pas mon bonheur, le premier que j'ai eu... »



Hudoux la saisit par le bras, et la fit agenouiller.

Il se mit à rire d'un méchant rire cassé.

Stéphanette ajouta :

« Je vous ai servi dès ma petite enfance...

— Dès ta petite enfance, en effet... »

Une vision étrange passa sans doute en ce moment dans l'esprit du brocanteur, car il ne put achever, ses yeux devinrent fixes et effrayants, et sa figure entière se contracta.

« Oui, reprit la jeune fille, je vous ai toujours servi, je vous ai toujours obéi même en des choses qui m'ont coûté parfois; j'ai vécu seule avec vous, comme il vous plaît vivre...

— Damnation! s'écria le vieillard, comme il me plaît vivre! Ne vois-tu pas que nous vivons comme des maudits? »

Elle ne répondit pas.

Il reprit avec une animation croissante :

« Tu ne vois donc pas qu'on nous hait, qu'on nous méprise, qu'on nous fuit? Tu ne vois donc pas que j'ai peur de tout le monde, et que tout le monde a peur de moi? Je ne sors jamais le jour, je ne sors que la nuit, comme un hibou; je suis condamné aux ténèbres! l'as-tu remarqué? As-tu remarqué que j'évite le feu des réverbères, que je me détourne des passants, que ceux qui me rencontrent me regardent comme on regarde une vipère qu'on va écraser? As-tu remarqué tout cela?

— Oui, dit Stéphanette, mais je n'ai pas compris.

— Tu n'as pas compris, tu n'as rien deviné, béate que tu es, confite dans tes patenôtres ! Tu ne t'es pas demandé, sans doute, ce qu'il pouvait y avoir entre ces aristocrates, ces bourgeois, ces calotins et moi? Je vais te le dire, je vais t'apprendre qui je suis et qui tu es, et après cela... »

Il n'acheva pas sa pensée. Il s'avança vers sa fille, qui, toute tremblante, s'était assise sur un prie-Dieu. Il allait s'asseoir à côté d'elle, quand il aperçut, au-dessus de sa tête, un crucifix pendu à la muraille.

« Pas ici, dit-il d'une voix rauque : celui-ci n'a rien à faire dans cette histoire-là. Viens ailleurs. »

Il l'entraîna plus loin, la fit s'agenouiller entre lui et le mur, et debout, penché au-dessus d'elle qui pleurait, il lui parla à voix basse. De temps à autre il détournait la tête, comme s'il avait eu peur qu'on ne vînt. Quelle affreuse confidence lui faisait-il donc?

« Ce n'est pas possible, » murmurait-elle, et ses mains jointes se tordaient.

Il s'arrêta un instant dans son récit, la voix lui manquant ; elle le regarda à la dérobée, avec effroi, comme une victime qui veut échapper, et se leva à moitié pour s'enfuir. Mais il la saisit par le bras, et la rejeta violemment contre le mur.

« Pas encore, dit-il.

— J'espérais que ce serait tout, répondit-elle faiblement.

— Non, ce n'est pas tout. L'oncle de ce damoiseau, le marquis, doit venir ici aujourd'hui, n'est-ce pas? »

Elle fit un signe de tête affirmatif.

« Il vient pour avoir des renseignements?

— Oui.

— Eh bien ! c'est toi qui les lui donneras. Je veux que tu lui apprennes toi-même ce que je t'ai dit, que tu lui dises tout..., entends-tu bien, tout ! »

Alors Stéphanette se leva ; elle se redressa de toute sa taille : ses yeux étaient secs, sa figure prit une expression d'énergie hautaine, et elle lui répondit en le regardant droit en face :

« Non, Monsieur, vous n'avez pas le droit de me torturer ainsi ; j'ai assez de porter votre honte, c'est à vous de l'apprendre aux autres... J'étouffe ici ! » cria-t-elle.

Avant que son père eût pu l'arrêter, elle s'était élancée vers la porte et l'avait ouverte. Elle allait s'échapper, et son pied se posait déjà sur la première marche de l'escalier de bois qui conduisait dans la rue, quand le brocanteur se précipita sur elle. Dans sa colère, il avait saisi par le pied un petit guéridon, le premier objet qu'il avait trouvé à sa portée, et le faisait tourner autour de sa tête. En l'apercevant, Stéphanette eut peur et sentit la force l'abandonner. Lui, porta un coup terrible en avant ; mais, soit qu'il fût trompé par l'obscurité de l'escalier, soit que la colère rendît sa main mal assurée, il frappa sur la rampe de chêne. Le pied du guéridon ploya comme un arc, puis, se redressant, revint en arrière avec une telle violence que la tablette atteignit au front le misérable et lui fit une large entaille. La colère arracha d'affreux blasphèmes au brocanteur.

Sa fille ne les entendit pas. Elle était tombée évanouie. Ses pieds pendaient sur les marches de l'escalier, son corps était étendu sur le palier. La tête, dans la chute, avait rencontré le mur et s'était légèrement inclinée de côté. Une pâleur livide couvrait son visage, qu'éclairait à peine, à travers les vitraux poussiéreux et jaunes de la fenêtre, la lumière encore faible du matin. On eût dit une de ces martyres chrétiennes dont la pudeur et la grâce composaient encore l'attitude suprême au milieu des défaillances de la mort.

Le brocanteur s'accroupit sur les dernières marches de la volée d'escalier conduisant à l'étage supérieur, et se mit à essuyer avec un mouchoir le sang qui coulait de son front. Un tremblement convulsif agitait tout son corps. Il regardait la jeune fille avec une expression de haine, d'effroi, et une fixité extraordinaire, comme un homme qui voit passer entre lui et l'objet qui l'a frappé tout un drame évoqué subitement.

« Il me semble voir encore la mère, » dit-il.

Ses dents claquaient. Il se leva, enjamba le corps de Stéphanette, et descendit dans la boutique.

René Bazin

(*La suite au prochain numéro.*)



Elle entra chez sœur Doctrovée par la porte toujours ouverte du jardin.

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

X

Revenue de son évanouissement, la jeune fille répara le désordre de ses vêtements, et, toute tremblante encore d'émotion, sortit. Elle descendit la ville, passa la Maine, et entra chez sœur Doctrovée par la porte toujours ouverte du jardin.

Dans ce jardin, dont les massifs régulièrement disposés et dessinés par une bordure de buis figuraient, de chaque côté de l'allée, une croix de Saint-André, quelques espèces de fleurs, les mêmes tous les ans, s'épanouissaient : des résédas, des giroflées brunes et surtout des passeroses, plante aimable qui n'a jamais fini de fleurir, et qui meurt ayant encore des boutons, comme nous des projets. C'est là que la bonne sœur Doctrovée se promenait les soirs d'été avec sœur Apolline; l'une,

pleine d'enthousiasme pieux, et l'autre de souvenirs, elles causaient de leurs pauvres, des misères de cette vie, de Dieu, dont leurs saintes âmes voyaient sans doute les anges, dans la nuit bleue, voler d'une étoile à l'autre, et souvent, bien souvent, du Ronceray qui les avait abritées toutes deux, belle alors et florissante abbaye, avec ses grandes richesses, sa vie paisible, ses vastes dépendances qu'animait l'activité silencieuse des sœurs, sa basilique dont les trois nefs, frémissantes depuis sept siècles sous le vent des cantiques sacrés, s'étaient pénétrées à la longue du parfum de l'encens, et sa crypte, plus ancienne encore, où l'on voyait la statuette en bronze de Notre-Dame, et, sortant d'un mur, la ronce merveilleuse qui rampait à ses pieds sans se flétrir jamais; murailles écroulées à présent, cloîtres abandonnés, église profanée dont la tempête et la pluie noircissaient les pierres et achevaient de faire une ruine, c'est-à-dire une grande infortune oubliée, quelque chose comme une tombe sans nom, devant laquelle le peuple passe sans s'arrêter et sans se souvenir.

La sœur Apolline, qui avait vu Stéphanette arriver, alla prévenir sœur Doctrovée, pendant que la jeune fille pénétrait et s'asseyait dans le parloir, petite salle carrée que meublaient six chaises de paille, et dont les murs, blanchis à la chaux, n'avaient pour ornement qu'un crucifix en plâtre bronzé. La bonne sœur se fit attendre un peu; elle était très occupée : c'était l'heure où elle recevait ses pauvres. Par la porte du parloir, restée ouverte, Stéphanette entendait le murmure de tout un petit monde d'enfants, de femmes, de vieillards à jambes traînantes, réunis dans la grande salle voisine, et, par moments, la voix douce et claire de sœur Doctrovée qui leur parlait.

« Ah! c'est vous, femme Gerbot? Vous m'amenez votre Susanne? Quelle grande fille déjà! Elle a pris bien de la force depuis trois mois; ce sera une brave ménagère, vous verrez... Sœur Apolline, allez donc me chercher les deux chemises de toile que j'ai mises de côté pour cette enfant. Ma sœur, ma chère sœur, ajoutait-elle en haussant la voix, — car la tourière était déjà loin, — il y a dans l'office une bouteille de vin vieux qu'on m'avait apportée quand j'étais malade : allez donc la chercher aussi pour le mari de la Gerbot, qui a les fièvres tierces... Est-il un peu mieux, votre homme, la Gerbot? Vous lui donnerez mon vieux vin; seulement, s'il est dans ses mauvais jours, vous ne lui direz pas d'où cela vient, pour qu'il ne se mette point à jurer. Au revoir, la Gerbot; au revoir, Susanne. »

Sœur Doctrovée passait ainsi d'un groupe à l'autre, parlait aux uns doucement, aux autres fermement, toujours avec à-propos, donnait à tous, et tous se retiraient en bénissant la sainte fille, en qui se reconnaissait la tendresse prudente de la Providence.

Quand elle eut fait le tour de la grande salle, elle se dirigea vers le parloir; Stéphanette entendit les pas légers de la sœur, le petit grillotis du rosaire pendu à ses côtés, puis la religieuse apparut avec son bon sourire, ses yeux vifs, sa guimpe blanche et ses deux ailes de colombe.

« Qu'avez-vous, ma chère enfant? dit-elle, vous avez encore pleuré. »

Et, debout près de la jeune fille, elle écouta son récit, joignant parfois les mains en signe de compassion, et la pitié se mêlait sur son visage à la sérénité qu'elle n'altérait point.

Stéphanette lui raconta tout : l'amitié de Jean, les longues appréhensions qu'elle avait eues avant d'y répondre, le consentement de l'oncle et le bonheur qu'elle en avait ressenti, puis l'affreuse scène du matin, le secret du brocanteur, la promesse que son père avait voulu lui arracher de tout révéler elle-même à son fiancé, le refus qu'elle avait opposé, et le coup terrible auquel elle avait par miracle échappé.

« O ma sœur! dit la pauvre fille en levant sur sœur Doctrovée son visage baigné de larmes, est-ce que vous n'avez pas horreur de moi, maintenant que vous connaissez mon père? Est-ce que vous saviez qui j'étais quand vous m'avez prise, toute petite, pour m'apprendre à lire?

— Oui, mon enfant, répondit la sœur.

— Et tout le monde savait cela, excepté moi?

— Non, peu de gens le savent, au contraire. Ces événements ne sont pas loin de nous; mais peu de temps suffit pour que beaucoup de choses s'oublient. Un grand nombre de ceux qui ont vu ces jours funestes sont déjà morts; d'autres ne se souviennent plus du rôle que votre père y a joué; d'autres enfin ne reconnaissent pas votre père, maintenant qu'il a vieilli et qu'il n'est jamais désigné que sous son prénom, « le père Jérôme, » ou bien ils ne l'ont jamais revu, tant il prend de précautions pour se cacher à tous les regards. Je ne m'étonne pas que lui, halluciné par le remords, croie voir partout des témoins de sa vie, des accusateurs qui le poursuivent de leur mépris ou de leur haine; mais cela n'est pas, je vous l'assure. Bien que son nom soit resté tristement célèbre dans cette ville, bien peu de personnes pourraient dire s'il existe encore un être vivant qui porte ce nom-là.

— Vous voyez bien que je ne puis plus, après tout cela, rester avec lui dans cette maison, dans cet enfer? Je veux venir ici avec vous, ma sœur, vous aider à servir vos pauvres et oublier tout le reste.

— Non, dit gravement sœur Doctrovée, il faut rester. C'est un rude devoir que le vôtre, pauvre petite; mais vous devez l'accomplir. Votre place est auprès de cet homme, qui est votre père quand même; soyez l'expiation près de la faute, peut-être Dieu compensera-t-il et pardonnera-t-il. Voulez-vous perdre cette espérance, et croyez-vous que vous puissiez trouver auprès de moi une mission qui vaille celle-là?

— Et puis-je avouer cette honte à Jean, lui dire que je suis indigne de lui, lui dire cela, moi? »

Sœur Doctrovée resta pensive un instant.

« Cela vaudrait mieux, dit-elle.

— Non, jamais je ne pourrai, jamais!

— Vous le ferez, mon enfant, quelque pénible que ce soit et bien que vous n'y soyez pas obligée. Vous serez loyale jusqu'à dire l'infamie qui vous atteint, forte jusqu'à briser vous-même le lien qui vous était cher; si vous faites cela, vous aurez un mérite immense,... et, ajouta-t-elle, qui sait si Dieu ne réserve pas à cette épreuve courageusement subie une récompense aussi grande que le sacrifice? Mais ne le faites pas pour cela, faites-le pour Lui. »

A ce moment, sœur Apolline vint chercher sœur Doc-

trovée pour aller voir un malade qui se mourait, et la religieuse quitta le parloir en hâte.

Stéphanette reprit le chemin de la rue de l'Aiguillerie. Quand elle franchit de nouveau le seuil de la maison de son père, qu'elle s'était promis de ne plus revoir, elle était résolue à faire tout ce que lui avait dit de faire sœur Doctrovée.

XI

Vers deux heures de l'après-midi, M. de la Hansaye, qui avait quitté dès le matin la Merlinière, sortit de chez son ami le baron de Rieux et s'achemina vers la rue de l'Aiguillerie. Ses soixante-cinq ans avaient encore bon air dans son costume ancien régime. Son jabot de fine batiste gaufrée, son gilet à fleurs, sa culotte de soie noire, ses bas bien tirés, disaient hautement qu'il avait déjeuné en ville. Son manteau seul était moderne : c'était une pièce de drap bleu foncé, ample comme une tente-abri, et qui n'eut jamais, pour la coupe, l'épaisseur, l'envergure, d'autres frères que les manteaux qu'on voit dans les images sur le dos des grenadiers de la retraite de Russie. Il faisait vaillamment son service, par la neige, par la pluie, et depuis longtemps déjà, sans qu'il y parût. Le marquis l'avait emporté, car le temps était pluvieux.

Il allait d'un pas mesuré, réfléchissant à ce qu'il allait dire.

Tout d'abord, pensait-il, j'interroge le bonhomme; j'ai mes entrées dans la boutique, on m'y connaît, et il me sera facile, sans en avoir l'air, de le questionner sur sa famille, sur les amis qu'il a dans la ville, sur ses petites affaires de fortune; mais cela n'est que secondaire : l'important, c'est de parler à la jeune fille, c'est de voir si elle a vraiment autant de jugement que de beauté. Je trouverai bien le moyen de l'entretenir à part, pendant quelques minutes au moins; elle devinera sans doute pourquoi je suis venu; mais je ne m'avancerai pas, je me tiendrai sur la réserve; je ne viens pas faire une demande, corbleu! pas encore, je viens prendre des renseignements. Ma visite ne sera probablement pas longue; elle sera trop longue encore pour mon pauvre Jean, qui doit m'attendre chez Me Furondeau. Il est convenu qu'il m'y attendra; mais je parierais bien l'opulence de mes ancêtres contre une coquille de Saint-Jacques que je le verrai, au bout de dix minutes, apparaître au coin de la rue et guetter ma sortie. Impatiente, heureuse jeunesse!

Ce disant, il arriva devant la boutique, et ouvrit la porte.

Stéphanette était assise à gauche, près de la fenêtre. Au bruit que fit le marquis en entrant, elle se leva, et M. de la Hansaye aperçut la silhouette de la jeune fille, qui se détachait sur le fond lumineux des vitres; mais il ne vit pas son visage : elle ne s'était pas détournée, sachant trop bien qui entrait. Il alla droit au brocanteur, qui se tenait, selon sa coutume, au fond de sa boutique, dans un coin sombre, entre deux meubles. Le brocanteur avait la tête entourée de bandes de toile, dont les effilures tombaient comme des franges jusque sur ses yeux, et que maculaient quelques gouttes de sang.

« Vous vous êtes blessé? dit poliment le marquis.

— Oui, répondit-il d'un ton maussade, je suis tombé d'une échelle.

— Je suis d'autant plus contrarié de cet accident, reprit M. de la Hansaye, qu'ayant une heure ou deux à passer en ville, je venais vous demander de visiter vos curieuses collections; vous m'auriez raconté l'histoire de vos trésors : un vieil amateur comme moi aurait eu le droit de vous la demander, je suppose?

— Ce n'est pas pour ça que vous venez, reprit le brocanteur.

— Comment donc? dit le marquis, à qui le sang monta au visage.

— Non, vous veniez prendre des renseignements. Ce n'est pas la peine de vous cacher. Ma fille vous les donnera; moi je ne puis pas parler, je suis malade. »

Et du doigt il désignait, avec une expression de méchanceté telle que le marquis en fut frappé, sa fille, toujours debout à l'extrémité de la salle.

M. de la Hansaye était à la fois piqué de l'accueil peu obligeant qu'il recevait, étonné qu'on sût ce qu'il venait faire, déconcerté dans ses plans d'attaque. Il eut grande envie de s'en aller. Il surmonta cependant cette impression.

C'est un rustre de la pire espèce, se dit-il; j'irai quand même jusqu'au bout de ma mission.

Il traversa la salle et s'arrêta à quelques pas de la jeune fille, sans qu'elle se détournât, sans qu'elle parût même s'apercevoir de son approche. Elle était vêtue de noir. Le marquis remarqua que ses mains, qu'elle appuyait sur une petite table placée devant elle, comme pour se soutenir, tremblaient, et que sa respiration était haletante.

« Mademoiselle, dit-il, c'est à vous que je vais m'adresser à présent, puisque votre père m'en donne la permission. »

Un sanglot étouffé lui répondit seul.

M. de la Hansaye, ne comprenant rien à cette scène, regardait alternativement la jeune fille et son père. Après quelques instants :

« Je m'aperçois, dit-il, que je suis de trop ici, Mademoiselle; je vous demande pardon, et je me retire. »

Il s'éloignait déjà quand, d'une voix faible et brisée par l'émotion, elle lui jeta ces mots :

« Je m'appelle Stéphanette.

— Je le savais, Mademoiselle, répondit le marquis en revenant sur ses pas, c'est un fort joli nom.

— Stéphanette Hudoux! » cria-t-elle.

Puis elle se laissa tomber sur un fauteuil, cacha sa tête entre ses mains, et fondit en larmes.

Le sacrifice était consommé.

Hudoux! quel nom, et quels souvenirs il rappelait! Hudoux, le secrétaire de la commission militaire qui, sous la Terreur, avait envoyé tant de malheureux à la mort, dont la cruauté froide n'avait jamais connu la pitié, qui n'interrogeait que pour condamner; Hudoux, l'ami de Carrier, l'homme qui riait aux exécutions, qu'on avait vu plusieurs fois, quand les bourreaux, lassés, refusaient de faire leur affreux métier, prendre leur place et guillotiner lui-même ses victimes; Hudoux, qui, sur

le registre de la commission, avait, le 18 pluviôse an II, marqué de la lettre fatale le nom de Mme de la Tremblaye, la belle et charmante sœur du marquis.

Toute cette horreur passa comme un coup de tonnerre dans l'âme du gentilhomme. Il avait cru ce misérable mort, enfoui avec les années qu'il avait ensanglantées, et il le retrouvait vivant, et il venait de lui parler, et il était chez lui, et son neveu aimait sa fille.

La colère, l'indignation, l'effroi, le poussèrent hors de la maison. Il s'enfuit plutôt qu'il ne sortit. Mais son dernier coup d'œil tomba sur Stéphanette, accablée, brisée de douleur, innocente des crimes de son père dont elle portait la honte, et cette vue lui fit pitié.

« Malheureuse enfant! » murmura-t-il.

Dehors, à vingt pas de la porte, son neveu l'attendait, sous la pluie qui tombait fine et serrée. La figure de Jean s'assombrit, quand il put distinguer les traits bouleversés du vieillard.

« Eh bien, mon oncle? fit-il.

— Pauvre petit! » répondit le marquis, et il l'embrassa en pleine rue; puis il jeta un coin de son manteau sur l'épaule de Jean, passa son bras sous celui du jeune homme, et, se penchant vers lui, de sa voix la plus douce :

« Viens, » dit-il.

Ils prirent la direction de la Merlinière, serrés l'un contre l'autre, formant une seule masse brune au milieu de la chaussée, et, à travers les vitres de la boutique, Stéphanette, les yeux baignés de larmes, les regardait s'éloigner dans le brouillard.

XII

Deux mois plus tard, au commencement de septembre, le chevalier Jean de Trémière était nommé garde du corps de Louis XVIII et recevait l'ordre de partir pour Paris. M. de la Hansaye n'avait eu qu'à demander cette faveur pour l'obtenir de suite. Son nom, ses longs services, ses anciennes relations, lui donnaient quelque crédit à la cour, et la satisfaction qu'il eut d'en recevoir la preuve fut, pour le vieillard, un grand adoucissement au chagrin qu'il éprouvait de se séparer de son neveu.

Au jour marqué, le marquis, Jean, Baptiste et Gothon, partirent à pied de la Merlinière pour se rendre à Angers, où le jeune garde du corps devait prendre la diligence. Ces quatre personnages étaient divisés en deux groupes : en tête, le marquis, marchant à pas relevés, causant batailles et embuscades, le teint vermeil, un grain de poudre dans la cervelle, le verbe haut, débordant de conseils sur la tactique et le maniement du mousqueton, et, près de lui, Jean, grave et un peu fier de se trouver pour la première fois en vrai chevalier de Trémière.

Derrière eux venaient Baptiste et Gothon. Gothon trottinait, essoufflée, s'essuyant alternativement le front et les yeux.

Elle portait à la main un paquet enveloppé d'une serviette fine nouée par les quatre coins. Elle n'était pas d'humeur endurante, la pauvre Gothon, ce jour-là moins qu'un autre, et rien ne l'impatientait plus que de voir, à côté d'elle, marcher à grandes enjambées son camarade Baptiste, souriant, triomphant, indifférent à tout ce qu'elle lui disait, les yeux fixés sur l'uniforme bleu à parements rouges et à galons d'argent qui étincelait à dix pas devant lui. De temps à autre, Baptiste, qui portait les bagages du jeune garde du corps, c'est-à-dire quelques chemises, quelques livres dans un cabas de crin noir, et une belle paire de bottes neuves pendues par une ficelle aux poignées du cabas, s'arrêtait et donnait un coup de revers de manche sur la tige des bottes du chevalier, que ternissait la poussière de la route. C'était à recommencer tous les cent mètres; Gothon le laissait derrière elle en grommelant. Ces deux bonnes gens étaient, comme toujours, d'avis contraire : Gothon dolente de voir partir Jean, Baptiste ravi d'escorter un garde du corps de « Sa Majesté le roi », comme il disait.

Quand ils débouchèrent de la rue Baudrière sur le quai Royal, d'où partait la diligence de Paris, on attelait les chevaux, et la bâche de la voiture était déjà bouclée.

Il y avait là, autour de l'immense berline à trois corps, tout un monde de facteurs, de postillons, de voyageurs effarés courant après des colis égarés, et surtout de parents, d'amis, de connaissances ou de simples curieux, qui encombraient la voie : car rien ne gêne un départ comme ceux qui ne partent pas. On s'embrassait, on criait, les chevaux piaffaient, on s'entendait à peine.

« Arrivez donc, Monsieur; c'est vous qui avez une place d'intérieur pour Paris? dit le contrôleur au jeune homme.

— Oui, Monsieur.

— Vous êtes en retard, la place est prise par une dame; il n'y a plus de place que là-haut, sous la bâche.

— J'y monte, répondit Jean.

— Et pour vos bagages, mettez-les où vous voudrez, ajouta le demi-fonctionnaire, grognon ce jour-là comme un fonctionnaire tout entier, la bâche est bouclée. »

Jean se prit à sourire, en regardant le cabas et la paire de bottes.

« Je les mettrai sous moi, » dit-il.

L'heure de la séparation était venue. Le marquis embrassa son neveu à deux reprises; Baptiste s'enhardit jusqu'à tendre la main à son jeune maître, après lui avoir donné ses bagages qu'il époussetait furieusement depuis quelques minutes, et Gothon, qui n'en pouvait plus de fatigue et d'émotion, remit à son petit Jean le paquet qu'elle portait depuis la Merlinière.

« Tiens, mon petit Jean, dit-elle, c'est pour toi. »

Elle n'en put dire plus long, et détourna la tête pour cacher ses larmes.

« Au revoir, et merci, ma bonne Gothon, » répondit le jeune homme, qui, ses bagages d'une main, et tenant de l'autre la courroie de cuir qui pendait du sommet de la voiture, grimpa lestement jusqu'à la banquette supérieure, et prit la dernière place libre, du côté opposé à celui par où il avait monté.

René Bazin

(*La suite au prochain numéro.*)



Jean regardait une forme svelte et noire qui s'éloignait le long des berges de la Maine.

STÉPHANETTE

PAR RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

Quand il eut mis son cabas sous la banquette et rangé son épée le long de ses jambes, le chevalier voulut voir ce qu'enveloppait la serviette blanche que, de la chaussée, Gothon couvait encore des yeux. Il dénoua les coins, et trouva une bourriche d'osier pleine des plus belles pêches de la Merlinière, veloutées, parfumées, veinées d'or pâle ou de vermillon; sur le couvercle, un bouquet de roses blanches et de roses rouges.

« Oh! les belles fleurs et les belles pêches, Gothon! »

Le visage de Gothon s'épanouit.

« Vous n'en trouverez pas comme cela dans votre Paris, monsieur Jean, » répondit-elle.

A ce moment, une jeune fille, vêtue de deuil, passa près de la voiture. Elle allait rapidement, sans tourner ni lever la tête, indifférente à tout. Jean la vit et tressaillit. Il ne put détacher ses yeux de cette soudaine apparition, et quand la voiture s'ébranla, quand les clameurs de la foule, se mêlant aux claquements sonores des fouets, saluèrent le départ de la diligence, M. de la Hansaye remarqua tristement que son neveu ne répondait pas aux derniers adieux de son vieil oncle, et, les yeux fixés en avant, regardait une forme svelte et noire qui s'éloignait le long des berges de la Maine...

Quelques jours s'écoulèrent, bien longs pour les habitants de la Merlinière. Enfin le facteur apporta une lettre timbrée de Paris.

« Oui, Gothon; oui, Baptiste; oui, mes enfants, s'écria le marquis, assis devant la cheminée de la cuisine, une lettre de Jean, la première depuis près de deux semaines qu'il est parti, l'ingrat; on va voir s'il ne nous a pas trop oubliés. Asseyez-vous donc, facteur, et buvez un coup de vin. C'est un beau jour: une lettre de Jean!

— Je parierais bien qu'il est déjà malade dans son grand Paris, ce pauvre cher enfant! murmura Gothon.

— Que non, dit Baptiste; moi je suis sûr qu'il a déjà été remarqué par Sa Majesté le roi.

— Taisez-vous donc, reprit le marquis en déployant la lettre, voici ce qu'il écrit; » et le bon vieillard lut tout haut et lentement :

« *A Monsieur,*

« *Monsieur le marquis de la Hansaye,*

« *à la Merlinière, près Angers.*

« Mon cher oncle, depuis huit jours que je suis à Paris, je n'ai pu trouver le temps de vous écrire : mon équipement, les visites à mes chefs, les exigences du service, ne m'ont pas laissé un instant de liberté.

« J'ai été présenté au roi le lendemain de mon arrivée. Quelle émotion, mon cher oncle! En vérité, si c'était à recommencer, je n'oserais jamais. Et pourtant le roi a été bien aimable pour moi. Il était dans son cabinet de travail, assis devant un grand bureau; un de ses ministres, M. le duc de Richelieu, je crois, lui lisait un rapport.

« J'entre. Le roi se détourne. Je reste immobile, ne pouvant plus marcher.

« — Eh bien! Monsieur, dit le roi, qui s'aperçoit de mon trouble, avancez donc : comment! un de mes gardes du corps aurait peur?

« L'esprit et le mouvement me reviennent à la fois; je lui réponds :

« — Ah! Sire, si c'était l'ennemi! »

« Le roi sourit.

« — Monsieur, me dit-il, vos aïeux ont bien servi les miens : êtes-vous le dernier Trémière?

« — Oui, Sire.

« — Ce serait dommage, reprend le Roi en souriant de nouveau. Dites au marquis Merlin, votre oncle, qu'il est un brave, et que je le remercie du beau garde du corps qu'il m'envoie. »

« Et le roi me fait signe de me retirer. »

« Dites au marquis Merlin qu'il est un brave, et que je le remercie, répéta M. de la Hansaye ravi. Ah! Baptiste, que ça fait du bien d'entendre dire ça!

— Il n'a rien dit de moi, dit Baptiste, mais c'est tout comme, car il sait bien que j'ai toujours suivi monsieur le marquis, pas vrai? Vive le roi! cria le vieux chouan en se redressant de toute sa taille.

— Paix, Baptiste; paix, continuons. »

« Mon oncle, c'est bien beau un roi. Quand le nôtre m'a regardé avec son grand air, j'ai senti battre mon cœur comme si j'étais à la bataille, et j'ai pensé : « S'il le fallait, je mourrais pour lui avec plaisir ». Mon oncle, il y a des imbéciles qui disent qu'un roi n'est qu'un homme; ceux-là n'en ont pas vu. Moi qui viens d'en voir un, je vous dis que c'est bien plus qu'un homme, et que j'ai cru voir en lui le résumé de la patrie, la patrie elle-même, noble, puissante et douce.

« J'ai été de service au palais, hier le 15 septembre, pour la première fois. A onze heures, Sa Majesté s'est rendue à la messe, avec les princes et princesses. La foule, qui l'attendait à passer, l'a acclamé. Ce peuple, qui a salué de ses vivats tant de gouvernements, semblait cependant sincère et naturel dans sa joie, comme un buveur qui s'est longtemps grisé de grosse bière et d'eau-de-vie, et qui revient avec plaisir au vin franc de nos coteaux. Dans la journée, il y a eu parade militaire dans la cour des Tuileries par la 4e légion de la garde nationale, le 2e et le 5e régiments de la garde royale, un régiment de cuirassiers, je ne sais plus lequel, les lanciers de la garde et un escadron d'artillerie. C'était superbe. Monsieur et les princes ses fils étaient à cheval. Ils ont parcouru les rangs et félicité les troupes. J'ai aperçu, à l'une des fenêtres de la galerie de Diane, la jeune duchesse de Berry. Toute cette famille est militaire, même les femmes.

« Enfin, pour vous donner une idée de toutes les belles choses que j'ai vues hier, sachez, mon cher oncle, qu'au Champ-de-Mars, le soir, devant une foule immense, miss Elisa Garnerin s'est élevée en ballon, avec sa jeune sœur.

« Vous avez sans doute appris déjà que la Chambre a été dissoute par ordonnance du 5 septembre. On crie beaucoup ici contre cette mesure; moi, je n'ai pas d'avis sur ce point, n'étant qu'un jeune garde du corps, qui attend sa moustache et ses galons à pousser.

« Ma vie nouvelle, active et bruyante, me convient à merveille. Je me sens soldat depuis des générations. Elle a surtout pour moi un inappréciable avantage, c'est qu'elle m'empêche de penser à bien des choses qu'on sent pleurer au fond de son cœur. Oh! le passé, mon oncle, ce passé d'hier, je sais qu'il est de mon devoir de l'oublier; l'honneur même le commande, et cependant je ne puis. Priez pour moi, car je suis quelquefois bien malheureux. Mais ne parlons pas de cela. Parlons de vous et de la Merlinière.

« Comment va Gothon? Comment va Baptiste? Baptiste ne m'a pas fini sa dernière histoire. Il en était à ce moment où *Sans-Peur* de Marans, ayant surpris un bleu dans le champ du Grand-Ecobu, le rapporte au bivouac par le fond de sa culotte. Je veux savoir la fin. Ce sera pour quand je reviendrai, n'est-ce pas? »

« — Toujours bien honnête, monsieur Jean, » dit Baptiste.

« Au revoir, mon cher oncle; croyez que je n'oublie rien ni personne d'Angers, que je me souviens surtout de vous, de vos exemples, de vos leçons, et que toute mon ambition est de rester digne de mon oncle Merlin, que j'embrasse de tout mon cœur.

« JEAN. »

« Cher enfant! » dit le marquis, et il resta pensif plusieurs minutes, partagé entre des sentiments divers, pendant que Gothon grognait de plaisir dans l'arrière-cuisine, et que Baptiste, un peu troublé par tant de belles choses, debout sur le seuil, affectait de regarder le temps pour dissimuler son émotion.

« Facteur, dit le marquis, buvez un second coup pour votre peine, et rapportez-nous souvent des lettres comme celle-là. »

Le facteur continua d'apporter, toutes les trois semaines environ, la lettre attendue de Paris. Les lettres de Jean étaient généralement d'allure militaire, courtes, affectueuses, tristes parfois, et, toujours bien reçues par le marquis, elles étaient soigneusement conservées dans une boîte de bois de couleur chocolat, qui fermait à clef: une rareté à la Merlinière.

XIII

Jean était depuis dix-huit mois dans les gardes du corps, lorsqu'un incident, qui fit sur lui une profonde impression, le détermina à se séparer de ses camarades.

Parmi les jeunes gentilshommes qui l'entouraient, riches, heureux, insouciants, accourus de tous les coins de la France pour mettre au service du roi leurs personnes élégantes et leurs épées toutes neuves, il avait su, quoique pauvre et, dans le principe, un peu gauche, se faire une place honorable. On l'estimait, on le tenait pour un noble cœur, et sa tristesse, qu'il dissimulait d'ailleurs autant qu'il le pouvait, avait été respectée jusqu'alors. Ses camarades ne lui en avaient jamais demandé la cause, et Jean n'était pas homme à raconter dans une salle des gardes l'histoire de sa vie. Il ne parlait guère des autres et jamais de lui-même.

Un soir de février 1818, une vingtaine de jeunes gens des gardes étaient réunis dans une salle du premier étage du café Valois, situé dans les galeries du Palais-Royal, et où les royalistes se donnaient de préférence rendez-vous. La compagnie était joyeuse et charmante. Que de beaux noms et que de jolies têtes! C'étaient d'Anteroche, Vintimille, la Jarente, Cicé, Saint-Luc, Sabran, Hercé, Castries, Argentré, Chaumont, et dix autres, aussi nobles, aussi fiers de leurs vingt ans, de leurs galons, de leurs moustaches et du sang ardent qui coulait dans leurs veines. Ils étaient assis autour d'un punch qui flambait dans un grand bol argenté. La flamme bleue courait d'un bord à l'autre de la coupe, frissonnante, dégageant un parfum délicieux. Eux regardaient, riaient, s'interpellaient. Les bons mots se croisaient dans l'air; c'était un bruit de voix claires, de chansons fredonnées, de cliquetis d'armes, de talons frappant le plancher.

Jean de Trémière se trouvait dans la salle, parmi eux; mais sa pensée était ailleurs. La joie bruyante des autres avait éveillé en lui une tristesse plus amère que de coutume; il avait d'abord essayé de lutter; mais bientôt, s'abandonnant tout entier à la domination des souvenirs, il s'était retiré à l'écart, dans un angle, et sans rien voir, sans rien entendre, il regardait par la fenêtre les passants et les étoiles.

Le punch fut éteint. Une première fois les verres furent remplis jusqu'au bord. On but au roi, et les vitres furent secouées des cris de : Vive le Roi! que poussèrent les jeunes gardes. Plusieurs autres santés furent portées, les têtes s'échauffèrent. L'un des buveurs s'aperçut que le verre de Jean était encore plein, et que le jeune homme ne faisait nulle attention à tout ce qui se passait autour de lui.

« Messieurs, dit-il, je vous dénonce Trémière, qui ne boit pas.

— C'est vrai, c'est vrai, répondirent plusieurs voix; il a l'air triste à lui seul comme une troupe de corneilles.

— Qu'est-ce que tu as, Trémière?

— Il a monté la garde la moitié de la nuit, dit Cicé.

— Son concierge lui a donné congé, dit Vintimille.

— Non, dit Sabran avec un léger accent méridional; moi je sais ce qu'il a : il est amoureux.

— De qui? de qui? demandèrent tous les camarades.

— D'une duchesse douairière, repartit d'Anteroche; je le connais, c'est un antiquaire.

— Trémière, veux-tu que je nomme ta belle? » dit Sabran.

Jean, un peu ému et nerveux, répondit en essayant de rire :

« Si tu peux, Georges.

— Eh bien! mes amis, voici ce qui m'est arrivé. Il y a trois jours je relevais de garde notre ami Trémière, à six heures du soir, aux Tuileries. Au bout d'une demi-heure, je commençais à m'ennuyer furieusement; je cherchai une inspiration en regardant le mur, et j'aperçus une inscription, gravée à la pointe de l'épée. Après l'avoir écrite on l'avait bien grattée; mais j'ai pu la rétablir; comme Champollion, j'ai fait des prodiges d'étude et de patience qui me rendent digne de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et j'ai lu un nom, un nom de femme, un joli nom gothique; il y avait, je vous le donne en mille, mes amis; il y avait écrit : Stéphanette!

— Ah! ah! crièrent-ils tous.

— Qu'as-tu à répondre, Trémière? dit Cicé, est-ce toi qui est l'amoureux de Mlle Phanette?

— Phanette de Romanin, dame de Brulx, présidait une cour d'amour au XIIe siècle, repartit Sabran. N'est-ce pas vrai, vous autres du Midi? »

Deux ou trois voix répondirent : « Oui, oui! »

A ce mot de Stéphanette, Jean s'était levé; il n'essayait plus de rire. Sa physionomie exprimait un mélange de douleur et de colère.

« Laissons cela, je vous prie, Messieurs, » dit-il.

Mais ses camarades ne comprenaient pas la cruauté qu'ils commettaient.

Ils insistèrent. Ces têtes folles se piquèrent au jeu.

Sabran remplit les verres des vingt jeunes gens.

« Mes camarades, dit-il, je porte la dernière santé. Allons, Trémière, lève ton verre avec nous. »

Jean leva son verre, espérant qu'il ne serait plus question de lui.

« Je bois, dit l'impitoyable Sabran, à la belle Stéphanette ! »

Jean, d'un mouvement violent, jeta sur le plancher son verre, qui se brisa en mille pièces.

« Elle est morte ! » s'écria-t-il.

Et, se frayant un passage parmi ses camarades stupéfaits, il sortit, afin de cacher les larmes de colère et de chagrin qui l'étouffaient.

Cet incident lui fut extrêmement pénible. Sa résolution fut prise à l'instant.

Je quitterai les gardes du corps, pensa-t-il; on m'y connaît trop à présent, et je prendrai du service dans un régiment actif.

Quelques jours après, en effet, grâce à la protection de plusieurs personnages influents à la cour, dont il s'était attiré l'estime, Jean de Trémière était nommé lieutenant aux grenadiers de la garde, à Paris.

Quand il annonça cette nouvelle à son oncle, il ne lui raconta pas la scène qui avait motivé son changement de corps, et fit valoir seulement auprès du vieillard, que la vérité eût inutilement ému, le désir qu'il avait d'avancer et de faire campagne, si l'occasion s'en offrait.

XIV

Un matin de printemps de cette même année deux femmes, qui revenaient du marché, descendaient en causant la place Sainte-Croix.

« Tu es sûre qu'il est très malade? disait l'une.

— Oui, répondait l'autre. La voisine d'en face l'a vu par la fenêtre qui se tordait en criant comme un possédé.

— C'en est un, ma chère, et un vrai.

— Tenez, avant-hier, justement le jour où ça lui a pris, ma cousine, qui passait dans la rue, à la brune, a vu de la flamme rouge sortir de la cheminée.

— Ce n'est pas bon signe. Sa fille le soigne?

— Oui, et toute seule. Personne autre n'ose approcher. Vous comprenez, ma chère, un homme pareil! Ce n'est pas moi qui voudrais le soigner.

— Ni moi non plus. Au revoir, la Gerbot.

— Au revoir. »

Les deux femmes se séparèrent : l'une descendit la rue Baudrière, l'autre prit la rue Saint-Laud.

Le brocanteur Hudoux était, en effet, très malade. Une fièvre intense l'avait saisi, puis le délire était venu et ne l'avait plus quitté.

On était au matin du troisième jour. Aucun mieux ne s'était produit. Stéphanette soignait et veillait son père.

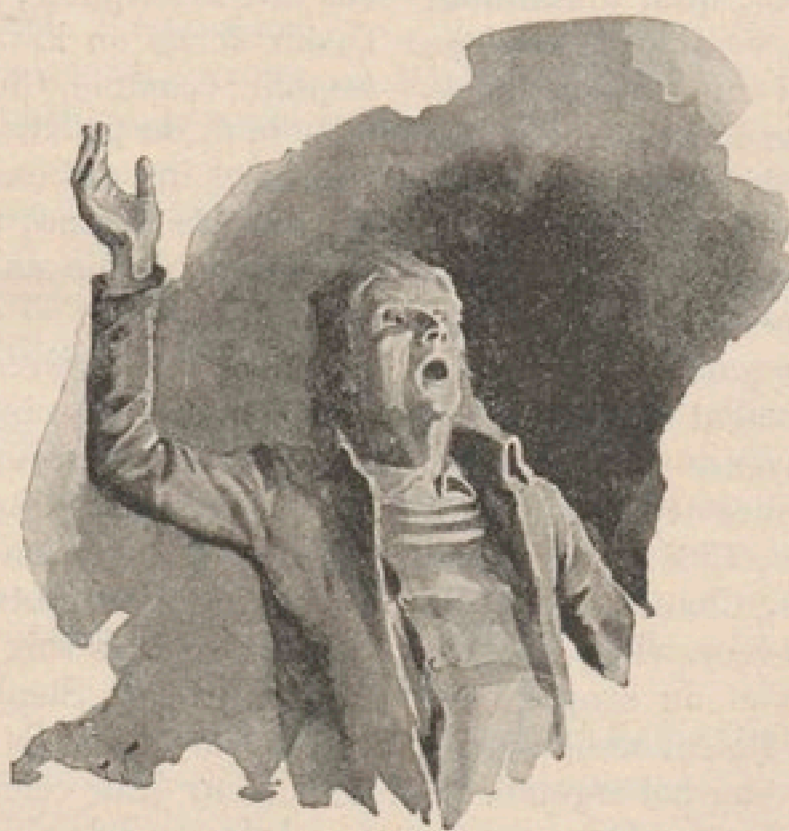
Assise près de la cheminée, où brûlait un feu de sarments, à demi engourdie par la fatigue de deux nuits sans sommeil, elle écoutait la respiration haletante du malade couché au fond de la chambre, dans un lit à grands rideaux jaunes. Quelque courageuse qu'elle fût, la jeune fille se sentait envahir peu à peu par une sorte de frayeur à laquelle échappent rarement les personnes les plus braves, lorsqu'elles demeurent seules, pendant de longues heures, au chevet d'un homme en délire.

Le délire du brocanteur était effrayant.

Par moments, des visions étranges passaient dans son esprit et le secouaient de la torpeur où il était plongé. Il se redressait en sursaut, les menaçait, leur adressait des paroles incohérentes, au milieu desquelles Stéphanette discernait des aveux qui la faisaient frissonner, et qui jetaient une lueur sinistre sur le passé de cet homme.

René Bazin

(*La suite au prochain numéro.*)



« Vive le roi ! » cria le vieux chouan.

STÉPHANETTE

PAR RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

Vers trois heures de l'après-midi, Hudoux eut un accès plus fort et plus long que les autres. Il se redressa brusquement, se tourna du côté du mur, et leva les bras en l'air en poussant un cri sauvage. Une effrayante vision le hantait : toutes les victimes qu'il avait faites au temps de la Terreur, multitude de tous les âges, rappelées par le remords du fond de leurs tombeaux, passaient une à une devant le moribond. Ces ombres légères, visibles pour lui seul, sortaient de la ruelle comme des brouillards que le vent chasse le matin sur la face des marais, et montaient lentement jusqu'au ciel de lit, qu'elles traversaient sans effort. Elles se succédaient sans intervalle, de sorte que les pieds de l'une touchaient la tête de celle qui suivait.

Lui, hagard, le corps penché en avant, il les nommait à mesure, chacune par leur nom, sans hésiter, avec une effrayante lucidité de mémoire. On eût dit qu'il appelait le registre de la commission militaire : « Jacqueline Jacquier, fusillée, disait-il; Hersende Vogle, guillotinée; la Haie des Hommes, guillotiné; Alfred Bart, fusillé; la belle la Sorinière, guillotinée. »

Si ces fantômes s'évanouissaient pour un instant, si Stéphanette parvenait à le faire se recoucher, dans son sommeil il croyait voir, accroupis en face de lui, deux démons aux yeux de chèvre qui le regardaient en ricanant, et de leurs pattes velues attiraient lentement à eux les draps du lit.

La liste était longue. Stéphanette écoutait, épouvantée. Tout à coup le malade se mit à trembler de tous ses membres et s'écria : « Pourquoi viens-tu aussi? » d'un ton si douloureux que Phanette, se leva et vint s'agenouiller auprès de lui.

« Père, couchez-vous, dit-elle; ce n'est rien.

— Comment, rien? ta mère, Phanette, ta mère! Vois-tu comme le rideau tremble?

— C'est le vent qui passe sous la porte, mon père.

— Et ses yeux, qui éclairent toute la chambre?

— C'est la flamme du sarment, là-bas.

— Pourquoi viens-tu me tourmenter aussi? répétait le misérable. Tu vois bien qu'elle n'est pas morte; qui en veut? personne! Eh bien, ni moi non plus! Je l'ai jetée, c'est vrai; mais elle vit encore, la voilà. Toi seule tu es morte, ta belle tête a roulé, blanche et rouge. »

Et le brocanteur ferma les yeux, se renversa en arrière, et retomba sur le lit en murmurant :

« Ayez pitié de moi!

— Courez vite chercher le prêtre, dit sœur Doctrovée, qui venait d'entrer et qui avait entendu ces derniers mots du moribond, courez vite : il le recevra peut-être maintenant, s'il n'est pas trop tard. »

Elle s'approcha de Hudoux. Il était inerte; tous les muscles de son corps étaient violemment tendus, il respirait encore faiblement.

Le prêtre arriva.

C'était un vieux chanoine du chapitre de Saint-Maurice, l'abbé Sébastien Marteau, qui pendant la révolution s'était caché à Angers et depuis se tenait à la disposition des curés de la ville pour les suppléer en cas de besoin. Le curé de la paroisse étant absent, il était venu.



Et maintenant elle regardait avec angoisse son enfant.

« Laissez-nous seuls, » dit-il aux femmes.

Il s'assit auprès du lit, attendant que Hudoux sortît de cette espèce de léthargie, car il espérait qu'à la suite de cette crise la raison reviendrait au malade.

En effet, au bout de quelque temps, celui-ci ouvrit les yeux. Il aperçut le prêtre à son chevet et parut étonné, mais aucune colère ne se trahit sur son visage. Il voulut parler, et ne put pas. Il secoua la tête, et de la main fit un geste qui signifiait : « A quoi bon? » L'abbé se pencha au-dessus de cet homme autrefois si terrible, accablé à présent par la mort.

« Ne désespérez pas, mon frère, dit-il, Dieu pardonne tout. »

Le brocanteur recouvra peu à peu la parole et toute sa raison. Il se confessa; puis il parla longuement au prêtre, qui à sa demande prit des notes sous sa dictée.

Sœur Doctrovée et Stéphanette rentrèrent alors dans la chambre.

« Monsieur l'abbé, dit Hudoux, vous me promettez de lui remettre cela quand je serai mort, n'est-ce pas?

— Je vous le promets, » répondit le prêtre.

Il se retira. Le malade s'endormit.

Hudoux vécut encore deux jours.

Deux personnes seulement suivirent son cercueil : le prêtre et sœur Doctrovée.

Le lendemain, l'abbé Marteau remit à Stéphanette un rouleau de papier soigneusement cacheté. Ce rouleau contenait diverses pièces manuscrites, dont la plus importante est rapportée ici.

XV

« Aujourd'hui 7 avril 1818, j'ai été appelé au lit de mort du nommé Hudoux, ancien secrétaire de la commission militaire sous la Terreur. Ce malheureux m'a supplié, pour la paix de sa conscience, de rédiger par écrit, dans les plus petits détails, le récit qu'il m'a fait d'un des crimes de sa vie dont l'histoire importe grandement à une personne actuellement vivante, puisqu'elle doit tirer cette personne de l'erreur où elle est sur sa véritable condition.

« Pour condescendre à la volonté de Hudoux, j'ai donc écrit ce qui suit : j'affirme la parfaite conformité de ce récit avec celui du brocanteur. Mes souvenirs personnels me représentent fidèlement plusieurs des faits qui sont rapportés ici et dont j'ai été le témoin, dans la journée du 18 pluviôse de l'an II. Les pièces y annexées que je me suis procurées sur les indications de Hudoux, non moins que la gravité qu'emprunte ce récit à l'heure où il a été fait, en garantissent encore la sincérité. »

La pièce était signée :

« Sébastien Marteau,
« *chanoine de l'église cathédrale.* »

A la suite on lisait :

« Le 18 pluviôse an II, on guillotina des suspects à Angers. Le fait était des plus communs en ce temps-là : la populace avait besoin de voir du sang tous les jours, pour s'assurer qu'elle régnait encore. Trente-deux prisonniers, détenus depuis plusieurs mois dans les bâtiments de l'ancien grand séminaire, au pied de la tour Saint-Aubin, furent conduits devant la commission militaire. Avant dix heures du matin, ils étaient tous interrogés, condamnés et réintégrés dans la prison.

« A cette époque, la plupart des prêtres d'Angers, mes collègues, étaient morts, déportés ou en fuite. Un très petit nombre se tenaient cachés, comme moi, dans la ville. Confiné dans une chambre, au quatrième étage, dont la fenêtre donnait sur la chaussée Saint-Pierre, je sortais peu en plein jour, de peur d'être découvert. Cependant, lorsque j'apprenais que des prisonniers devaient être exécutés, il m'arriva plusieurs fois de me mêler à la foule, sous un costume d'emprunt, afin de pouvoir absoudre les malheureuses victimes, pendant le trajet de la prison au lieu du supplice.

« Le 18 pluviôse au matin, je me souviens qu'un domestique de la maison où je logeais m'avertit qu'il y aurait de nombreuses exécutions dans la journée. Je sortis vers midi, déguisé, et je me rendis au grand séminaire, où les condamnés étaient détenus. Quand j'arrivai, il y avait déjà dans la rue des hommes et des femmes qui attendaient. Les portes de la prison étaient ouvertes, et nous apercevions à quelques pas, dans la cour intérieure, les prisonniers réunis par groupes. Quelques-uns nous regardaient d'un air hautain, comme pour nous braver; la plupart pleuraient. Ils se disaient adieu les uns aux autres.

« Dans un angle, un peu à l'écart, se tenait une femme. C'était Mme la comtesse de la Tremblaye, dont le mari se battait en Vendée, où il devait succomber glorieusement un an plus tard. J'ignorais alors qui elle était, mais en la voyant je fus saisi d'une pitié profonde; car, seule de toutes les infortunées qui allaient mourir, elle portait un petit enfant dans ses bras.

« L'interrogatoire de la pauvre châtelaine n'avait pas été long. Noble, riche et femme de chouan, elle était condamnée d'avance. A la suite de son nom, le secrétaire de la commission militaire, Hudoux, avait écrit sur le registre, en guise de jugement : « A un mari « parmi les brigands, suspecte à ce titre; est de plus « propriétaire de 20000 livres de rentes; égoïste, par « conséquent. G. »

« La pauvre brigande était enceinte quand on l'avait jetée en prison; elle venait d'accoucher quand on la condamna, et maintenant elle regardait avec angoisse son enfant, qu'elle serrait contre sa poitrine. La petite créature, pénétrée par le brouillard, glacée par le vent, cria. La mère tressaillit. Je l'entendis qui disait :

« — Pauvre ange de Dieu, tu as froid ! »

« Elle s'aperçut que les vêtements de sa fille étaient mal attachés; alors elle s'agenouilla, et, avec un soin infini, l'enveloppa de nouveau dans ces lambeaux de mouchoir et de robes dont son amour ingénieux et patient avait fait de petits langes.

« Mais l'enfant ne se consolait pas, et pleurait toujours. Parmi tant d'autres plaintes qui s'échappaient de ce lieu de misère, la mère n'entendait que celle-là. Le souvenir de son opulence d'autrefois passa peut-être comme un éclair dans son âme, et elle pensa qu'il était bon d'être riche pour vêtir chaudement les petits enfants, car elle dit amèrement :

« — Je t'ai tout donné, ma pauvre petite, je n'ai plus ni chemise ni bas; je n'ai plus rien pour te couvrir. »

« Et, cachant sa tête dans ses mains, elle fondit en larmes.

« Près d'elle, il y avait une jeune femme du peuple qui portait sur les épaules un châle de laine brun. Cette femme avait un visage commun, embelli par une résignation divine; d'une main elle égrenait un chapelet, de l'autre elle entourait la taille d'une toute jeune fille, qui se pressait contre elle en disant :

« — Cache-moi, Manette, cache-moi., ils veulent me prendre. »



« Je bois, dit l'impitoyable Sabran, à la belle Stéphanette. »

« Mme de la Tremblaye s'approcha d'elle et lui dit :

« — Donnez-moi votre châle pour ma fille, elle a si grand froid, et je n'ai rien pour la réchauffer. »

« Manette aussitôt détacha le châle de ses épaules :

« — Prenez, dit-elle, je n'en ai que faire; je pars aussi moi, madame. »

« La mère ne répondit pas : un éclair de joie l'illumina; elle saisit rapidement l'étoffe ample et chaude, y roula son enfant, noua les extrémités avec une sorte de coquetterie instinctive, et, radieuse, serra dans ses bras la petite créature réchauffée et consolée.

« Elle n'entendit pas les portes qui s'ouvraient, les geôliers qui appelaient, les prisonniers qui se levaient : sa fille n'avait plus froid, et la mère souriait. Deux membres du comité révolutionnaire arrivèrent. Ils donnèrent des ordres.

« Le cortège se forma dans la cour de la prison. Deux charrettes étaient destinées à porter les condamnés malades ou trop faibles. Les portes s'ouvrirent, et les trente-deux victimes s'enfoncèrent, entre deux rangs de patriotes armés de sabres et de piques, au milieu de la foule qui les attendait. Une tempête de cris, de menaces,

d'injures, les accueillit. Des bras d'hommes et de femmes se levèrent pour frapper. Il y eut un temps d'arrêt dans la marche.

« Quand la colère de la populace se fut un peu calmée, le cortège reprit sa route. Mme de la Tremblaye avait été jetée dans la dernière voiture qui fermait le cortège. Elle était debout, appuyée aux montants. Son enfant dormait dans ses bras. A ses pieds étaient assises Manette et sa maîtresse, jeune fille d'une admirable beauté. Sur le devant, couché en travers, à l'extrémité des brancards, un vieux gentilhomme, survivant de la bataille de Fontenoy, gémissait douloureusement. Épuisé par l'âge et la maladie, son corps était ballotté par les cahots de la voiture, et parfois, quand la secousse était forte, sa tête allait heurter la roue et revenait tachée de sang et de boue. Alors le peuple riait.

« Nous traversâmes lentement les rues étroites et obscures de ce quartier, la rue du Bon-Sens, la rue de la Constitution, la rue de l'Harmonie; enfin le cortège déboucha sur la place de la Guillotine, nouvellement construite sur l'emplacement de trois cimetières.

« Le soleil, vainqueur du brouillard, illumina soudain la place et la foule bariolée qui se pressait autour de l'échafaud.

« Il y avait là tous les habitués de la guillotine, sans-culottes en carmagnoles, tricoteuses, orateurs du club de l'Ouest, vainqueurs de la Bastille auxquels les Vendéens avaient donné le goût des gloires tranquilles, voleurs de bijoux qui dépouillaient les corps palpitants des suppliciés, et, mêlés à cette tourbe immonde, quelques membres de la commission militaire et du comité révolutionnaire, en grand costume, le chapeau à plumes sur la tête, l'épée au côté et l'écharpe tricolore au flanc.

« Quand les prisonniers se furent arrêtés, un grand silence se fit. La première victime fut appelée.

« C'était le vieux gentilhomme. En montant les marches de l'échafaud, la force lui revint. Son visage se colora d'une dernière indignation; il se retourna et, mettant la main sur sa poitrine, il cria d'une voix retentissante : « Vive le roi! »

« La rumeur qu'il avait provoquée n'était pas encore apaisée, qu'il n'était déjà plus.

« Un second nom fut appelé, puis un troisième.

« L'exécuteur allait vite en besogne. Les prisonniers, serrés les uns contre les autres, regardaient leurs rangs s'éclaircir et priaient.

« Mme de la Tremblaye ne voyait pas la mort qui la touchait. Elle berçait son enfant.

« Un homme dit près de moi :

« — Qu'a donc cette chienne d'aristocrate?

« — C'est une mère, tu vois bien, » répondit une femme, et elle ajouta : « Que va-t-elle en faire? »

« Mme de la Tremblaye l'entendit. Elle tressaillit. Qu'allait-elle faire de son enfant? Elle l'avait apporté parce qu'elle n'avait personne à qui le confier, parce qu'elle voulait être sa mère jusqu'à la fin. Mais à présent?

« Avec une énergie superbe elle embrassa la frêle créature, et, la présentant à la femme qui venait de parler :

« — Prenez ma petite Phanette, dit-elle, pour l'amour de Dieu, et élevez-la. Tenez, ajouta-t-elle plus bas, voici une bague de diamants que j'ai pu garder; acceptez-la, cela vous aidera. »

« Un instant, je crus que la femme allait accepter. Elle paraissait attendrie, mais elle regarda autour d'elle: les visages féroces que ses yeux rencontrèrent lui firent peur, car je la vis prendre la bague et repousser l'enfant avec colère en disant :

« — C'est bien assez des siens, sans aller se compromettre à élever ceux des brigands! »

« Tout espoir était perdu.

« La pauvre mère se retourna. Elle aperçut sa belle compagne de tout à l'heure debout à côté de l'instrument du supplice. Le bourreau lui coupait sa longue chevelure d'or. Manette était près d'elle. « Au revoir, made-« moiselle, » dit la servante. La jeune fille ne dit rien; mais, devenue pâle comme un lis, elle regarda autour d'elle la foule, les rues, le ciel plein de lumière, et dans ce regard, il y avait toutes les angoisses et tous les regrets de la jeunesse qui meurt dans l'illusion de la vie.

« Manette mourut après sa maîtresse.

« Puis le bourreau appela : « La Tremblaye! » Mme de la Tremblaye regarda le bourreau : c'était encore Hudoux. Les hommes du métier étaient las; ils refusaient de tuer. Lui s'était offert pour les remplacer, et par-dessous sa carmagnole on voyait passer un bout de l'écharpe que portaient les membres de la commission militaire. La jeune femme monta les marches, s'agenouilla sur la dernière, leva les yeux au ciel, et doucement, dans un élan sublime de foi, elle déposa son enfant, toujours enveloppée dans le châle de la pauvre Manette, aux pieds de Hudoux. Lui ne comprit pas ce qu'elle faisait. Elle se laissa couper les cheveux sans mot dire, l'œil attaché jusqu'à la fin, avec une infinie tendresse, sur ce petit paquet brun, immobile sur les planches de l'échafaud. Je récitai la formule de l'absolution, et je la bénis.

« Un instant après, la mère était au ciel.

« Alors Hudoux aperçut cette petite masse brune étendue près de lui, développa l'étoffe, découvrit l'enfant.

« — Pas gênée, la brigande! dit-il. Voyez donc, citoyens, le beau cadeau qu'elle vient de me faire. »

« Il éleva la petite fille au-dessus de sa tête, de sorte que toute la foule put la voir.

« — Qui en veut? » cria-t-il.

« Des rires féroces éclatèrent autour de lui. Une voix cria même :

« — A la guillotine!

« — Non, c'est trop petit, dirent quelques femmes; ne lui faites pas de mal. »

« Mais personne n'osa prendre l'enfant.

René Bazin

(La suite au prochain numéro.)

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

« La colère saisit le bourreau.

« — J'ai encore de la besogne à faire, cria-t-il; qui veut cette vermine? »

« Personne ne répondit.

« — Personne n'en veut? Eh bien! ni moi non plus! »

« Il balança un instant la pauvre petite autour de sa tête, et de toute la force de son bras la jeta comme une pierre par-dessus la foule. Elle rasa le bois de la guillotine, effleura les têtes des spectateurs des premiers rangs; puis elle tomba rapidement vers le sol. Elle allait s'y briser, quand, à l'endroit même où elle devait toucher terre, une femme étendit son tablier. L'enfant y roula.

« Déjà Hudoux ne regardait plus de ce côté, il s'était remis à travailler.

« Je tâchai vainement de rejoindre, à travers la foule, la femme qui emportait l'enfant. Plus tard, et à diverses reprises, je pris des informations, j'essayai de la découvrir. Mes recherches furent inutiles. Cette femme, Hudoux me l'a nommée, c'était sa femme, qui valait un peu mieux que lui, sans valoir beaucoup plus.

« Quand elle avait vu que l'enfant allait s'écraser sur le sol, à ses pieds, une sorte d'instinct maternel s'était ému en elle, et elle avait tendu son tablier.

« C'est de la sorte que Stéphanette entra dans la maison de Hudoux. Elle y demeura parce que la femme ne voulut pas se défaire d'elle, et surtout parce que les membres de la commission militaire, instruits de la barbarie de leur collègue, menacèrent de le dénoncer à Paris, s'il ne consentait pas à élever l'enfant qu'il avait voulu tuer.

« Plus tard, à la mort de la femme Hudoux, — Stéphanette avait alors huit ans, — l'ancien secrétaire de la commission militaire, devenu brocanteur dans la rue de l'Aiguillerie, garda cette jeune fille, qui lui rendait déjà beaucoup de services, et qui devait sous peu lui éviter les frais d'une domestique. D'ailleurs il eût risqué, en la chassant, d'attirer sur lui l'attention de la police du premier consul. Mais il conserva une haine que le temps ne put diminuer contre cette enfant, dont la vue lui rappelait deux crimes à la fois. Jamais il ne lui révéla sa véritable naissance. Dans une circonstance récente, Hudoux m'a avoué qu'il l'avait contrainte à déclarer elle-même, à l'oncle d'un jeune homme qui la recherchait en mariage qu'elle était la fille de l'ancien secrétaire de la commission militaire.

« Mais, en face de la mort, touché de repentir, il a voulu rendre à cette personne son véritable état, et m'a prié de raconter ces faits, qui prouvent qu'elle ne s'appelle en aucune façon Hudoux, mais bien Stéphanette de la Tremblaye, fille de Mme la comtesse de la Tremblaye, morte le 18 pluviôse an II, et qu'elle est nièce propre, si je ne me trompe, de M. le marquis Merlin de la Hansaye, qui demeure à la Merlinière. »

Tel était le récit rédigé par l'abbé Marteau. Diverses pièces manuscrites y avaient été jointes par les soins du digne chanoine, entre autres la copie de l'interrogatoire de Mme de la Tremblaye et celle de l'acte de naissance, dans la prison du grand séminaire, de la petite Stéphanette.

XVI

Quand elle eut pris conseil de sœur Doctrovée, quelques jours après la mort de Hudoux, Stéphanette résolut d'aller trouver le marquis à la Merlinière.

Elle partit un matin, à pied. Au premier carrefour, ne sachant quelle route était la bonne, elle avisa un mendiant qui mangeait, assis au soleil sur le revers d'un talus.

C'est un pauvre, pensa-t-elle, il doit connaître le chemin.

En effet, le mendiant connaissait la Merlinière.

« C'est bien facile d'y aller, mademoiselle, dit-il. Prenez cette route-ci, et, quand vous serez au village, tournez à côté de l'église à main gauche, par une petite voyette. L'aubépine y fleurit tout du long; quand vous n'en verrez plus, vous serez rendue. »

Stéphanette suivit cette indication. Après trois quarts d'heure, elle arriva au village et tourna par le chemin vert plein d'oiseaux chanteurs, bordé d'aubépins dont des essaims de papillons et de mouches faisaient, du vent de leurs ailes, tomber les fleurs fragiles. Elle s'arrêta avant d'entrer dans l'avenue, pour se remettre un peu de la fatigue du voyage, et s'assit sur une de ces grosses pierres de quartz piquées d'étoiles brillantes que les cantonniers abandonnent le long des chemins, les ayant, après essai, réputées incassables.

Stéphanette était bien émue.

Comment le marquis allait-il l'accueillir? Ne la repousserait-il pas tout d'abord et sans vouloir l'entendre, dès qu'il la reconnaîtrait? S'il consentait à l'écouter, que penserait-il du récit de l'abbé Marteau et des autres pièces qu'elle lui montrerait? L'avenir pour elle, le repos, le droit d'aller partout la tête haute, dépendaient de la réponse qui serait faite. Et combien de chances il y avait que cette réponse fût un renvoi dédaigneux!

M. de la Hansaye ignorait sans doute que sa sœur fût devenue mère en prison, et puis quelles révoltes d'amour-propre et de bon sens n'aurait-il pas à vaincre, avant d'avouer pour une fille de sa race celle qu'il avait connue servante dans la maison déshonorée d'un misérable, celle qui elle-même s'était nommée à lui Stéphanette Hudoux, celle qu'il avait appelée « pauvre enfant », par pitié, pour ne dire de sa pensée que le moins blessant!

Je ne serai jamais que cela pour lui, pensait-elle, une pauvre enfant dont le malheur l'émeut.

Stéphanette regardait devant elle, vaguement, sans remarquer les magnificences de ce printemps qui éclatait partout, dans le ciel d'un bleu pâle où flânaient quelques petits nuages blancs, dans la verte fraîcheur des haies, des saules fleuris, des champs d'orge et de colza qui bordaient la route, dans les beaux lointains de bois encore sombres, que colorait par endroits la pourpre vive des jeunes pousses de chênes. L'air était tiède et chargé d'humidité. Le parfum des feuilles mortes se mêlait au parfum des feuilles nouvelles, comme le souvenir se mêle dans l'âme à l'espérance qui naît.

Une autre pensée, pénible et douce, entra dans l'âme de Stéphanette et s'y fixa. Cette maison qu'elle apercevait entre les arbres, Jean y avait passé son enfance. Le souvenir de Jean, qu'elle avait tant de fois repoussé comme une rêverie cruelle et dangereuse, elle ne le repoussa pas, et elle sentit avec d'amères délices que son cœur se dilatait, que son ancien amour allait la ressaisir, qu'elle n'avait pu ni l'étouffer ni le chasser, mais l'écarter seulement, et qu'il reprenait à cette heure possession d'elle-même.

Sous les ombrages là-bas, songeait-elle, il a pensé à moi, il a parlé de moi avec son oncle, avec mon oncle. C'est joli, cette Merlinière. S'il avait su ce que je sais! Dire que j'étais peut-être noble comme lui, libre d'être à lui, digne de lui. L'aurais-je donc aimé de la sorte, si j'eusse été ce qu'on a cru? A présent encore tu l'aimes, malheureuse Stéphanette, comme au premier jour, davantage; tu l'aimes, et tu ignores si tu peux l'aimer. Où est-il? Après deux ans se souvient-il encore? est-il même vivant?

« Je veux savoir tout cela, dit-elle en se levant, et j'irai. »

Elle entra dans l'avenue.

A l'autre extrémité M. de la Hansaye se promenait, soignant ses massifs de rosiers avec Baptiste. Il vit de loin une forme noire qui s'avançait vers eux.

« Qui cela peut-il être, Baptiste?

— Je ne sais pas, monsieur le marquis, il passe tant de monde par ici! »

Il passait bien une demi-douzaine de personnes, par mois, dans l'avenue.

« C'est sûrement une femme, reprit le marquis; et pas une fermière, elle marche légèrement; elle est en deuil. Qui cela peut-il être?

Il rentra précipitamment, prévint Gothon de recevoir si on le demandait, et, n'ayant pas le temps de faire toilette, il donna un coup de brosse à son habit, refit les plis de son jabot, s'assit dans un fauteuil du salon, près de la fenêtre, avec une certaine recherche d'attitude, et prit un livre.

Un instant après Gothon ouvrit la porte, et la jeune femme entra.

Elle avait baissé son voile.

Le marquis se leva et s'inclina.

Stéphanette s'assit en face de lui et releva son voile.

Il la reconnut aussitôt; car, depuis deux ans, le seul changement qui se fût produit en elle, c'est qu'elle avait embelli, et le visage du vieillard se chargea de tristesse. Cependant il ne laissa paraître aucun mécontentement; mais il attendit, les yeux fixés sur elle, qu'elle parlât. Elle, de son côté, le considérait avec un mélange d'attendrissement et de frayeur, si troublée qu'elle ne s'apercevait pas qu'elle n'avait encore rien dit. Enfin elle tira de sa poche le rouleau de papier qui contenait le récit de l'abbé, et le tendit au marquis.

« Monsieur le marquis, dit-elle, un homme qui vient de mourir a laissé ceci pour vous et pour moi. Je l'ai lu, voulez-vous bien le lire?

— Voyons, mademoiselle, » répondit M. de la Hansaye.

La jeune fille baissa la tête. Le marquis commença de lire.

Dès les premiers mots, une grande émotion s'empara de lui. Il faisait effort pour ne point la laisser paraître. A plusieurs reprises il interrompit sa lecture, et Stéphanette sentit son regard s'attacher sur elle avec une attention extraordinaire.

Tout à coup le papier tomba des mains du marquis. Stéphanette leva timidement les yeux. Elle vit, ô joie suprême! le vieillard qui pleurait, et lui tendait les bras, et se levait déjà pour courir à elle. Elle le prévint et lui sauta au cou.

Ils demeurèrent longtemps embrassés, confondant leurs larmes.

. . . .

Ils causaient depuis plus d'un quart d'heure, ravis, la main dans la main, quand Stéphanette s'aperçut qu'elle avait encore dans sa poche les pièces qui appuyaient le récit de l'abbé Marteau.

« Monsieur, dit-elle, je vais vous montrer les pièces.

— C'est inutile, ma jolie nièce, répondit M. de la Hansaye; ta meilleure pièce, c'est ton visage. Tu lui ressembles tellement à ta pauvre mère, que je n'ai pas besoin d'autre preuve. Puisqu'elle a laissé une fille, cette fille ne peut être que toi. »

Puis, voulant faire partager à toute la maison la joie qui débordait de son cœur :

« Gothon, Baptiste, cria-t-il, venez voir ma nièce! »

XVII

Il y avait à peine quelques jours que Stéphanette habitait la Merlinière, et déjà, dans la vieille maison, tout avait changé d'aspect, tout avait rajeuni. Le marquis ne pouvait croire encore à sa joie. Chaque matin, quand il entendait dans la chambre verte le pas léger de Stéphanette et qu'une voix fraîche de jeune fille lui disait à travers la cloison : « Bonjour, mon oncle! avez-vous bien dormi? » il hésitait encore à répondre, se



« Qui veut de cette vermine? » cria Hudoux.

demandant s'il n'était pas le jouet d'une illusion charmante. Depuis qu'elle était à la Merlinière, il admirait tout ce qu'elle disait, ne voulait plus que ce qu'elle voulait, et du matin au soir regardait comme en extase ce trésor de jeunesse et de beauté qu'il avait connu si tard. Gothon partageait son cœur entre le souvenir de son petit Jean et les grâces aimables de Stéphanette. Trouvant l'ordinaire du marquis indigne d'une aussi jolie dame, elle faisait appel aux recettes qu'elle avait apprises, dans sa jeunesse, des chefs renommés des grandes maisons de Versailles, et, malgré certaines erreurs regrettables, auxquelles chacun se garda bien de faire allusion, sa mémoire la servait bien. Quant à Baptiste, il se cassait et blanchissait à vue d'œil. L'événement qui bouleversait la Merlinière ne l'arrêta pas dans cette voie. Son maître, plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, plaisantait le vieux serviteur :

« Baptiste, lui disait-il, tu me voles ma poudre à perruque.

— Ah! monsieur le marquis, répondait Baptiste, si je pouvais prendre aussi à monsieur le marquis les bonnes jambes et le teint frais qu'il a, depuis que notre demoiselle nous est tombée du paradis! »

Cependant il subit quelque peu la contagion du bonheur; lui qui ne chantait plus depuis un an, on l'entendit à diverses reprises entonner ses chansons ven-

déennes, qu'il avait chantées comme pas un, du temps qu'il était garçon dans les fermes du Bocage.

Et ce n'étaient pas seulement les habitants de la Merlinière qui avaient changé; les choses mêmes s'étaient transformées en ce peu de temps : le salon, par exemple, était méconnaissable; les fauteuils n'avaient plus de trous, pas un clou doré ne manquait, ce qui ne s'était jamais vu depuis leur neuf, en 1734; les peintures, bien lavées, paraissaient fraîches; les trois bahuts anciens, grattés, brossés, luisaient, exhalant une bonne odeur de cire; les gravures encadrées qui pendaient au mur n'offensaient plus la ligne horizontale par leurs attitudes penchées, et de tous les côtés, dans tous les coins, sur la cheminée, sur la table, piquées dans des vases, en bouquets, ou simplement liées en gerbes, des fleurs parfumaient la vaste salle et réjouissaient la vue. La chambre de M. de la Hansaye avait été entièrement retapissée, — grosse réparation devant laquelle on reculait depuis dix ans; — les mauvaises herbes étaient despotiquement exilées des plates-bandes et même des allées où, deux semaines auparavant, plusieurs couvées de linots trouvaient leur pain quotidien de mouron blanc et de séneçon.

Stéphanette, objet de toutes ces prévenances, cause de toutes ces joies naïves et de ces transformations heureuses, s'était transformée elle aussi : elle avait fleuri. Ce n'était plus la jeune fille en deuil, au visage pâle, au sourire mêlé de larmes. Elle était élégamment vêtue; son visage était plus rose, sa démarche plus vive. Dans le monde nouveau qui l'entourait, elle se trouvait à l'aise et chez elle. Les soins qu'on lui prodiguait ne lui causaient nul embarras, mais seulement une émotion reconnaissante qui se traduisait en mille retours affectueux. Elle, habituée à obéir depuis son enfance, elle s'était mise à commander, dès qu'il l'avait fallu, avec une dignité simple et naturelle. Les pauvres de son oncle la connaissaient et l'aimaient déjà. Elle parlait peu, dans le commencement, se défiant d'elle-même; mais causait-elle, elle faisait preuve d'un esprit observateur, fin et juste. En un mot, on sentait qu'elle n'était pas parvenue, mais replacée dans le milieu qui lui convenait, et son oncle, remarquant dans les détails de la vie commune tant de qualités rares qui révélaient à elles seules la naissance de la jeune fille, admirait comment un aussi long séjour dans la maison du brocanteur n'avait pu altérer l'exquise beauté de cette nature.

Il faisait avec elle de longues promenades, et les heures leur paraissaient courtes : ils avaient tant de choses à se dire! M. de la Hansaye apprenait à sa nièce l'histoire de leurs ancêtres communs, de son père, de sa pauvre mère, qui eût été si fière de la voir ainsi dans tout l'éclat de la vie; Stéphanette racontait les souvenirs de sa petite enfance, de sa jeunesse si malheureuse, de la bonne sœur Doctrovée, qui l'avait instruite et consolée, de la mort du brocanteur; puis tous les deux, l'oncle et la nièce, partis par des voies différentes, se trouvaient naturellement amenés à parler de cette journée où ils s'étaient retrouvés et reconnus, et dont la seule pensée les remplissait l'un et l'autre d'une égale émotion.

Il y avait cependant un sujet qui tenait une large place dans leurs préoccupations, et qu'ils n'abordaient pas dans ces causeries intimes : le marquis évitait de rappeler à la jeune fille les circonstances de sa vie auxquelles Jean de Trémière avait été mêlé; il évitait même de prononcer ce nom devant elle. Il craignait de raviver des blessures qui pouvaient n'être pas guéries, et tout au moins de se montrer indiscret en provoquant, de la part de la jeune fille, l'aveu de ses sentiments. Stéphanette, de son côté, n'osait questionner le marquis. Elle savait seulement, pour l'avoir appris de Gothon, que Jean vivait encore et qu'il était lieutenant aux grenadiers de la garde à Paris. Ainsi, pour des raisons diverses, — n'est-ce pas là un trait quotidien de la comédie humaine? — celui auquel ils pensaient le plus l'un et l'autre était également celui dont ils parlaient le moins.

Parmi les quelques personnes de son intimité que M. de la Hansaye était allé lui-même entretenir de sa chère Stéphanette et de la manière inattendue dont elle s'était révélée, se trouvait naturellement son vieil ami M. Henriet.

M. Henriet s'empressa de rendre sa visite au marquis; il mourait d'envie de connaître cette Stéphanette dont on jasait à trois lieues à la ronde, et que le marquis lui avait dépeinte avec une tendresse enthousiaste et prolixe.

Par une après-midi du commencement de mai, chaude, parfumée, le cabriolet de M. Henriet entra dans l'avenue de la Merlinière. Il ne sortait pas souvent, le cabriolet de M. Henriet. La voiture était vieille et lourde, la peinture absente, la capote énorme; un marchepied monumental, qui avait pu jadis s'ouvrir et se fermer, pendait à l'un des brancards, se balançant et grinçant à chaque pas sur sa charnière usée. De plus, le coffre penchait d'un côté, par suite de l'habitude qu'avait conservée pendant cinquante-trois ans un gros président à mortier, le précédent possesseur, de dormir toujours à droite. Mais quelle souplesse dans les ressorts! Quelle mollesse dans les coussins! On y tenait assis deux, trois, quatre même. Contre la pluie et le vent, on avait la capote et le tablier de cuir épais, qui se rejoignaient presque; contre les longueurs de la route, on avait le sommeil, irrésistible et sans danger quand le cheval était pacifique et connaissait le chemin. C'était le cas de la jument de M. Henriet. Contemporaine, à peu de chose près, du cabriolet, elle appartenait à cette espèce patriarcale d'animaux qui, vieillissant dans la maison, avaient compris un jour quelle allure convenait à la famille qu'ils servaient, et ne s'en départaient plus, ni pour flatterie ni pour injure. Quand un cahot l'éveillait, le conducteur pouvait bien exciter la bête ou du fouet ou de la voix; mais c'était un simple passe-temps, dont on n'attendait nul effet, et qui n'en donnait point.

René Bazin

(La suite au prochain numéro.)



La jeune femme entra.

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

M. Henriet arrivait donc au trot de sa petite jument blanche par l'avenue de la Merlinière, abandonné au roulis de la voiture, les guides vagues, l'œil fixé sur la cour d'entrée. Du plus loin qu'il aperçut M. de la Hansaye, accouru au bruit inusité d'un équipage, il agita son chapeau en l'air, avec force signes d'amitié, et, à cent pas, cria de sa bonne grosse voix :

« Bonjour, voisin! »

Quand la jument blanche, guidée par son seul instinct, se fut arrêtée devant l'écurie, il sauta à terre lestement.

« Bonjour, mon cher monsieur Henriet, dit le marquis.

— Eh bien! où est votre ange, votre fée, la joie de la maison, comme vous dites? Où est-elle? car ce n'est pas vous, c'est elle que je viens... »

Il fut interrompu au milieu de sa phrase par Stéphanette elle-même, qui sortait de la maison et accourait au-devant de lui. Elle portait une robe claire, avec un chapeau de paille orné de pâquerettes, et comme, malgré le soleil, les allées étaient encore humides, elle avait chaussé, à la prière de son oncle, de petits sabots noirs qui claquaient à chaque pas en frappant les talons de ses bottines. Elle n'était point gauche et embarrassée quand elle salua M. Henriet et l'invita à venir se reposer dans le salon.

« Oh! mademoiselle, répondit le bonhomme, absolument émerveillé, je ne suis pas fatigué; mais je vous suivrai partout où vous voudrez. »

Stéphanette sourit de la réponse et les précéda au salon.

Elle avait à peine tourné le dos, que M. Henriet, regardant le marquis, haussa les épaules, étendit ses grands bras et les laissa retomber le long de son corps. Cela voulait dire : « Elle est charmante. »

M. de la Hansaye comprit et hocha doucement la tête d'un air qui signifiait :

« N'est-ce pas? »

Ils restèrent un quart d'heure à la maison; M. Henriet accepta un petit verre de vieux vin de Faye, que lui offrit Stéphanette; puis ils sortirent tous trois pour se promener dans l'enclos. Ils dépassèrent les grands noyers, et, au bout de la cour, ouvrirent la porte du jardin, fermé de deux côtés par un mur, des deux autres par une haie vive, où l'on trouvait à la fois des fleurs, des fruits et des légumes, suivant la mode du temps.

Les deux vieillards se donnaient le bras.

Bientôt Stéphanette prit les devants.

« Monsieur Henriet, dit-elle, je sais que vous aimez les roses et que vous n'en avez pas encore à la Lande. Voici nos premières : elles seront toutes pour vous. »

Et, montrant du doigt un superbe rosier blanc aux fleurs épanouies du matin, elle ajouta naïvement :

« Voyez-vous, c'est le pays des roses, la Merlinière.

— Je le vois bien, Mademoiselle, » répondit le vieux campagnard en s'inclinant d'un air cérémonieux.

Stéphanette s'enfonça en riant dans un petit sentier du jardin, tandis que le marquis et M. Henriet suivaient les grandes allées, le long des murs.

Ils marchaient lentement. Tous deux ils regardaient Stéphanette, émus, ravis par le même sentiment de poésie intime et profonde que l'un commençait à peine à goûter, et que l'autre se souvenait d'avoir jadis connu.

« Mais je vous assure qu'elle est charmante, mon ami, disait avec feu M. Henriet, charmante! »

Puis, comme le marquis ne répondait que par une larme qui tremblait depuis longtemps au bord de sa paupière :

« Et savez-vous qu'elle est très jolie? ajouta-t-il.

— Si je le sais! répondait M. de la Hansaye; c'est le vivant portrait de sa mère.

— Quel air d'innocence aimable

— Et tant d'esprit naturel!

— Des cheveux noirs superbes!

— Avec de légères ondulations, si vous remarquez bien, reprenait le marquis.

— Et quelle démarche élégante! C'est une jeune reine!

— C'est un ange du ciel!

— Vous devez être bien heureux, mon cher voisin?

— Trop heureux, mon ami, oui, trop heureux! »

Et les deux vieillards poursuivaient leur duo d'admiration, tandis que Stéphanette achevait son bouquet.

Ils s'assirent sous la tonnelle, au bout de l'enclos, tout près du parc.

« Je vous retiens à dîner, monsieur Henriet, » dit le marquis.

M. Henriet accepta sans façon, et Stéphanette dut retourner à la Merlinière pour s'entendre avec Gothon, qui d'omnipotence était devenue simple puissance dans les choses du ménage.

Le vieux gentilhomme profita de l'absence de la jeune fille pour consulter M. Henriet sur un point qui lui tenait à cœur.

« Je vous ai dit, mon ami, que Jean de Trémière ne savait rien encore de l'événement extraordinaire qui a ramené ma nièce ici.

— Oui.

— Je suis presque sûr, d'autre part, qu'il a gardé un souvenir très vif de Stéphanette; il la croit encore fille de..., vous savez ce que je veux dire; il combat, il lutte contre lui-même, mais au fond du cœur il l'aime encore.

— N'en doutez pas, répondit vivement M. Henriet; est-ce qu'il est possible de rencontrer une personne...

— Je n'en doute guère non plus. Je lis dans le cœur de Jean comme dans le mien. Dès qu'il apprendra qu'elle est ma nièce...

— Et qu'il est libre de l'aimer...

— Vous pensez quel coup cette nouvelle lui portera! Je crains pour lui une émotion trop forte; je ne sais comment le prévenir... Le faire venir? Lui écrire? Je voudrais le préparer, le ménager, vous comprenez? »

M. Henriet réfléchit un instant.

« A son âge, mon cher ami, répondit-il en souriant, il supportera la nouvelle, croyez-moi, très vaillamment, de quelque façon que vous la lui annonciez. Mais, avant de choisir un moyen plutôt que l'autre, savez-vous si Mlle Stéphanette pense encore à notre ami le lieutenant?

— Je n'en sais rien, dit le marquis d'un air peiné. Je n'ai pas encore osé,... elle est si nouvellement arrivée!

— Sans doute, sans doute; mais c'est la première chose à savoir. Suivant ce qu'elle vous répondra, vous vous déciderez pour un moyen ou pour l'autre. Et même, ajouta-t-il avec un gros rire, je parierais qu'elle choisira pour vous.

— Excellent conseil, mon voisin; dès aujourd'hui je lui parlerai. »

Voilà pourquoi M. Henriet se retira de très bonne heure après dîner, lui qui aimait tant à causer, les pieds au feu, pendant les premières heures de veillée.

Le marquis le reconduisit jusqu'au commencement de l'avenue, et s'en revint à pas lents, tandis que le cabriolet s'éloignait avec un bruit de ferraille.

« Comment vais-je introduire la cause? » se demandait-il.

En ce moment, Baptiste, satisfait sans doute des compliments qu'il avait reçus de son jardin, chantait à plein gosier une chanson que les jeunes gars du haut

Anjou chantent encore, le soir, en ramenant des prés leurs troupeaux :

« Petit soldat de guerre,
L'on dit que tu t'en vas ;
L'on dit que tu t'en vas,
Eh! eh! eh! lon, lon, la,
Lon laire,
L'on dit que tu t'en vas.

— Si tu vés ma maîtresse,
Je t'en prie, salue-la;
Je t'en prie, salue-la,
Eh! eh! eh! lon, lon, la,
Lon laire,
Je t'en prie, salue-la.

— Comment la saluerais-je,
Mé qui ne la connois pas;
Mé qui ne la connois pas,
Eh! eh! eh! lon, lon, la,
Lon laire,
Mé qui ne la connois pas?

— Malaisée à connoître,
Malaisée ell' n'est pas;
Malaisée ell' n'est pas;
Eh! eh! eh! lon, lon, la,
Lon laire,
Malaisée ell' n'est pas.

— Ell' porte la cocarde,
La fleur de lys au bras;
La fleur de lys au bras,
Eh! eh! eh! lon, lon, la,
Lon laire,
La fleur de lys au bras! »

Baptiste chantait encore, quand M. de la Hansaye entra dans le salon. Stéphanette était assise près d'un métier à tapisserie.

Elle leva la tête, et son oncle s'étant assis non loin d'elle :

« Savez-vous, mon oncle, dit-elle, que j'aime beaucoup cette chanson de guerre? La musique n'en est pas savante, mais elle est bien dans le sentiment. »

Le marquis saisit la balle au bond.

« C'était la chanson favorite de mon pauvre Jean, » répondit-il, et il regardait la jeune fille, pour voir quelle impression ces mots produiraient sur elle.

Elle eut un petit tressaillement; une légère rougeur lui monta au visage, mais elle garda le silence.

« Oui, continua le marquis, de mon pauvre Jean, aujourd'hui si loin de nous. »

Stéphanette, étonnée, regarda son oncle, car c'était la première fois qu'il parlait avec insistance de son neveu.

Elle comprit de suite, avec sa divination féminine, qu'il voulait continuer sur ce sujet, et dit :

« M. de Trémière est maintenant aux grenadiers de la garde?

— Où il est lieutenant, ma chère Stéphanette.

— Pourquoi donc a-t-il changé d'arme?

— Parce qu'il espère, en prenant du service actif, faire une campagne, se signaler, conquérir son brevet de capitaine à la pointe de l'épée.

— Il a bien fait, » dit-elle.

Il y eut un silence de quelques instants.

Le marquis reprit avec un soupir :

« A propos, ma chère enfant, j'ai résolu de te demander un conseil.

— Ce n'est pas à moi de vous conseiller, mon oncle. Je vous donnerai mon avis, si je puis.

— Jean ne sait pas encore que je t'ai retrouvée.

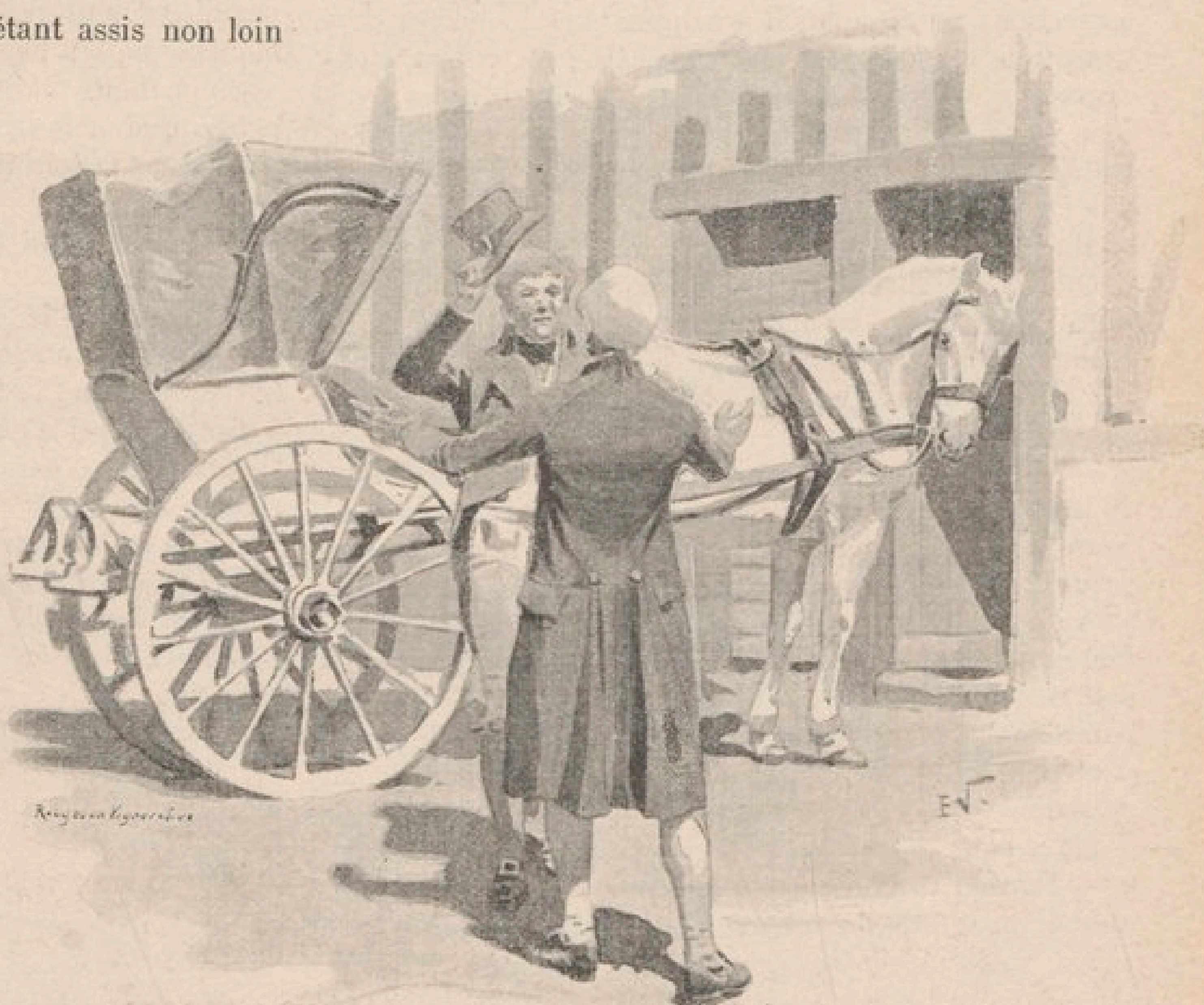
— Ah! fit-elle d'un petit air étonné, en arrêtant son aiguille.

— Non, il ignore tout. Il en est encore à la tragédie d'autrefois, le pauvre garçon, et je veux le prévenir. Mais je voudrais trouver un moyen de ménager sa sensibilité, de le préparer, afin qu'il ne fût pas trop saisi, trop ému...

— Vous croyez qu'il pourrait être ému? dit Stéphanette, qui essayait en vain de faire passer un brin de laine dans le chas de son aiguille.

— Si je le crois, mais j'en suis sûr! s'écria M. de la Hansaye. Je voudrais bien voir qu'il ne fût pas ému d'une si grande et si heureuse nouvelle, qui m'a causé tant de joie que je n'en suis pas encore revenu, moi qui te parle, mon enfant chérie!

— Vous peut-être, mon oncle, parce que vous avez retrouvé en moi une parente; mais ce n'est pas la même chose pour M. de Trémière. Il m'a sans doute oubliée. Pourquoi voulez-vous qu'il s'émeuve?



« Bonjour, mon cher monsieur Henriet. »

— Mais tu n'es pas oubliée, je t'en réponds. Dans ses lettres, il n'ose plus me parler ouvertement de ce passé dont le souvenir est si cruel pour lui et pour moi; mais il y pense, il y pense sans cesse, je le vois à mille petits détails, à des riens qui sont des preuves sûres. Crois-moi, Stéphanette, Jean n'est pas guéri de t'avoir perdue. »

Elle leva vers lui ses beaux yeux pleins de larmes.

« Eh bien, mon oncle, dit-elle, vous vouliez me demander un conseil?

— C'est vrai, j'étais sorti du sujet. Qu'en penses-tu, Stéphanette? faut-il le faire venir ou lui écrire? »

Elle resta un peu de temps sérieuse, pensive, très émue. Puis son visage s'éclaira de ce charmant sourire qui avait pris le cœur de Jean.

« Si vous lui écriviez tout doucement? dit-elle.

— C'est cela, tout doucement, » répondit le marquis.

XVIII

Le lendemain, M. de la Hansaye fit, comme il était convenu, un projet de lettre à Jean. Dès qu'il eut achevé de l'écrire, il n'eut rien de plus pressé que de le montrer à Stéphanette, afin d'avoir son avis. Le marquis prévenait d'abord son neveu qu'un événement considérable s'était passé à la Merlinière, événement heureux d'ailleurs, dont il fallait remercier Dieu. Après ce préambule, destiné, dans les intentions du marquis, à préparer Jean, il racontait tout simplement les choses comme elles avaient eu lieu. Stéphanette ne fit pas de grandes corrections : elle adoucit quelques mots, trouva une transition et supprima une vingtaine de points d'exclamation. Il y avait un passage où le marquis avait écrit : « Elle est plus jolie, plus ravissante encore qu'autrefois. » Elle fit bien une petite moue :

« Oh! mon oncle! »

Mais ce fut tout. La phrase resta.

Quand ils eurent lu, relu, corrigé, ponctué cette pièce importante, le marquis regarda sa nièce d'un air triomphant :

« Sais-tu à quoi je pense, Stéphanette?

— A quoi, mon oncle?

— A la surprise de Jean quand il recevra cette lettre. Je le vois d'ici, ce cher enfant; car, tu sais, il est toujours le même, impétueux, primesautier; même au physique il n'a pas changé, m'a dit mon ami de Rieux, qui l'a vu à Paris, sauf qu'il a maintenant de grandes moustaches de mousquetaire et une mine de gentilhomme-soldat à faire rêver!... Enfin je le vois d'ici. Tu le vois comme moi, n'est-ce pas? Il rentre de la parade, poudreux, fatigué, et s'apprête à remonter chez lui, au quatrième étage de la rue des Blancs-Manteaux. « Une « lettre pour vous, mon lieutenant, lui crie le concierge. « — Donnez. » Il regarde l'enveloppe : « C'est de mon « vieil oncle, dit-il négligemment. Bah! je sais d'avance « ce qu'il y a dedans : Rien de nouveau, je t'aime tou- « jours bien; c'est le résumé de toutes ses lettres. « Voyons tout de même, » ajoute-t-il en montant l'escalier, et il brise le cachet. Ah! Stéphanette, le vois-tu qui lit, qui dévore, qui pâlit, qui s'attendrit? Allons, allons, mon petit Jean, remettons-nous; c'est la joie, n'est-ce pas, qui te trouble ainsi, mon beau lieutenant? »

Stéphanette écoutait sans mot dire, les yeux baissés. Elle poussa un grand soupir.

« Tu penses à la réponse qu'il fera, Stéphanette?

— Je vous assure, mon oncle...

— Mais oui, mon enfant, tu y penses; moi aussi, j'y pense, et je suis tout à fait tranquille. J'ai mes pressentiments. Mon plan est fait, mais tu ne le connaîtras qu'après..., tu verras, tu verras... J'ai la tête brisée. Cette narration française m'a fatigué. Ma foi, je la recopierai et je l'enverrai demain. Pour me remettre, je vais faire le tour de mes terres, de ton domaine, ma petite Stéphanette. Mon seigle a de la barbe, m'a dit Baptiste, et mon blé va fleurir. J'y vais voir. Viens-tu avec moi?

— Impossible, mon cher oncle. J'ai promis à la pauvre Gillette, du Chemin-Cadet, de lui donner demain cette petite robe d'enfant à laquelle je travaille. Si vous voulez, dans une heure j'irai vous attendre au retour, sous la tonnelle du jardin.

— C'est cela, à bientôt, ma Stéphanette.

— A bientôt, mon oncle. »

Elle se mit de suite à l'œuvre, et son oncle, qui passa un instant après le long de la fenêtre du salon, pour apercevoir une fois encore cette jeune fille qui tenait maintenant une si grande place dans son cœur, la vit penchée sur une robe de grosse laine brune où sa main blanche piquait l'aiguille.

Stéphanette était seule depuis quelques minutes à peine, quand le facteur, — qui n'était pas attendu, — passa dans la cour, traversa la maison et entra dans la cuisine.

Gothon apparut à la porte du salon, une lettre à la main.

« Mademoiselle, c'est une lettre pour M. le marquis.

— Et mon oncle vient de sortir! Donnez-moi cette lettre, Gothon, je la lui remettrai. »

Gothon, qui n'eût pas été fâchée de connaître les sentiments de sa jeune maîtresse, ajouta d'un air mystérieux :

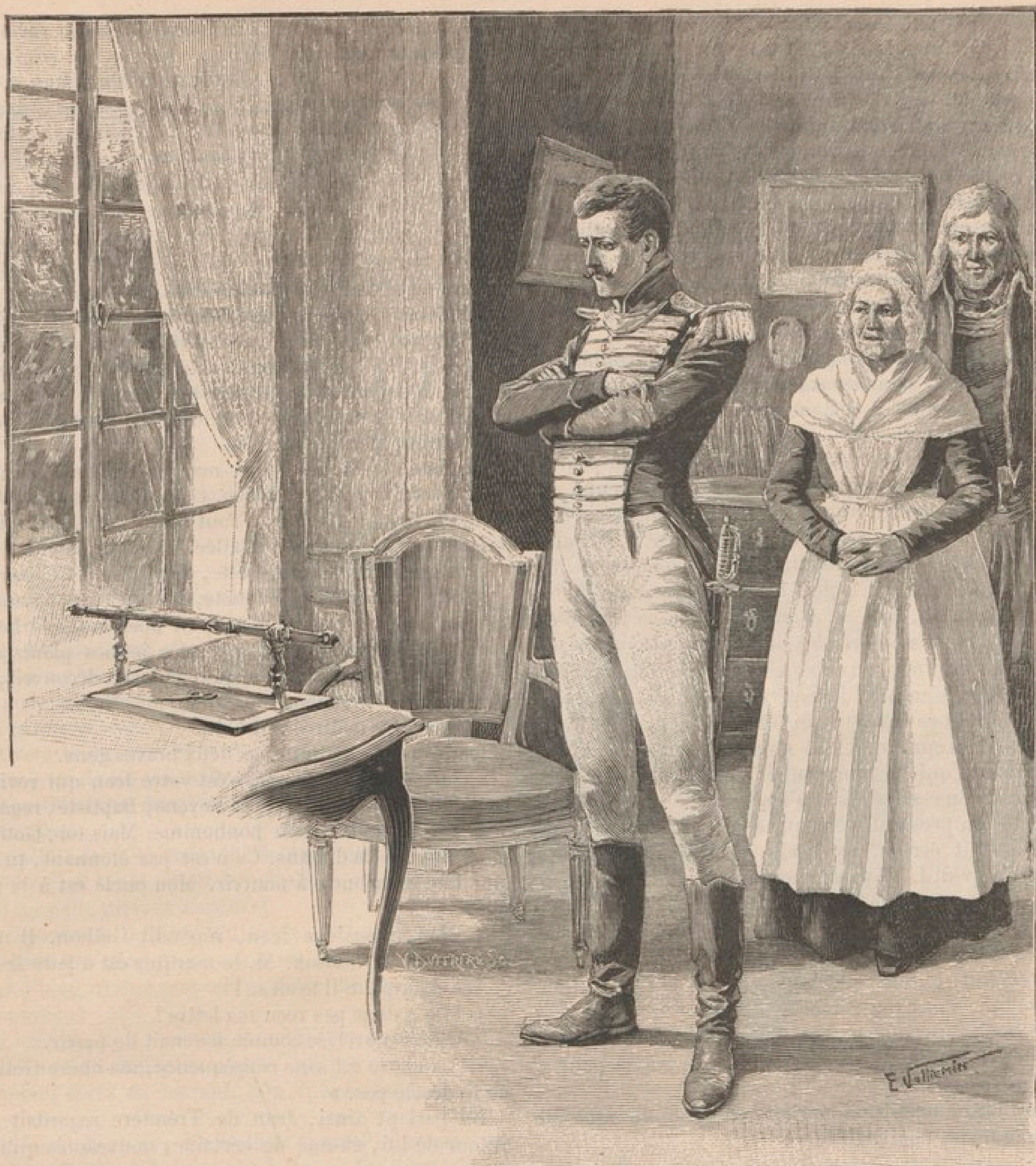
« Elle est de notre Jean, mademoiselle.

— Et qu'importe, Gothon? répondit la jeune fille d'un ton ferme. Je n'ai pas à m'inquiéter de la correspondance de mon oncle. Laissez la lettre ici, sur la table. »

La vieille servante se retira confuse.

René Bazin

(*La suite au prochain numéro.*)



Jean venait d'apercevoir le métier à tapisserie.

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

Stéphanette se remit au travail. Mais la lettre était là, tout près, à portée de la main, qui la tentait. Il semblait à la jeune fille que cette lettre était un être vivant qui la regardait, pendant qu'elle baissait la tête.

Un rayon ardent s'en échappait, qui la brûlait au visage. Quelque chose comme un souffle lui disait : « Regarde-moi donc, je suis tout près de toi, c'est Jean qui m'a écrite. Pourquoi pas? »

Elle jeta un regard furtif de ce côté, et rougit comme si elle avait mal fait.

« Que je suis folle! pensa-t-elle, il n'y a pas d'indiscrétion à cela. Je sais de qui est la lettre; quel mal peut-il y avoir à constater que le timbre est bien de Paris et l'écriture de M. de Trémière? »

Quelques minutes de cette logique, et elle céda. Elle se leva, laissa tomber la petite robe brune qu'elle ourlait, et prit la lettre. Sa main tremblait un peu. L'enveloppe était large et de papier bleu. D'un côté, l'adresse du marquis, écrite à la hâte, en caractères irréguliers, fantastiques; de l'autre, un cachet noir avec un casque de chevalier, une plume flottante au vent, et, dans l'intérieur de l'arc qu'elle décrivait, ces trois mots : *Point ne repose*, la devise des Trémière.

Stéphanette regarda longtemps cette lettre, comme si elle eût voulu lui arracher son secret. Un dialogue mystérieux, et comme à distance les âmes peuvent en avoir, s'établit entre elle et celui qui l'avait signée. Quelle scène du passé évoquait donc ce pli de papier noirci? Stéphanette voyait-elle Jean, tout jeune et timide, à cette heure, aube matinale et délicieuse, où pour la première fois ils s'étaient rencontrés? Le voyait-elle, petit clerc affairé, passant sous sa fenêtre et lui disant, d'une voix que la joie faisait trembler : « Fiancés, ma Phanette, fiancés! » ou bien dans ce jour d'épreuve et d'angoisse horribles où, contrainte de briser elle-même son propre cœur et le cœur de son fiancé, elle avait vu Jean s'enfuir, désespéré, au bras de M. de la Hansaye? Était-ce le passé qui lui revenait en mémoire, avec cette douceur amère qui nous attendrit si vite, ou bien l'avenir qui la tourmentait, ce lendemain dont nous voudrions savoir s'il s'appelle joie ou douleur? Avait-elle un pressentiment que sous ce cachet noir sa destinée était écrite? avait-elle peur qu'un malheur nouveau ne vînt la frapper, comme la première fois, en pleine espérance, et la briser pour jamais?

Deux larmes tombèrent des yeux de Stéphanette sur la lettre de Jean.

« C'est fini, je sens que je ne pourrai plus travailler aujourd'hui, » murmura-t-elle.

Elle sortit du salon, tenant toujours à la main la lettre du jeune homme, et se dirigea vers le jardin pour y attendre son oncle.

Cette lettre qu'elle emportait, et dont elle ignorait encore le texte, contenait ceci :

« Mon cher oncle,

« Vous m'avez prié à plusieurs reprises et bien aimablement, dans vos dernières lettres, de demander un congé. J'en ai un, et j'accours à la Merlinière pour y passer un mois. Je serai rendu, sans doute, presque en même temps que cette lettre : je prends le courrier qui l'emporte; mais je dois m'arrêter quelques heures à la Flèche pour accompagner un de mes camarades convalescent, qui m'a fait promettre de ne point le quitter jusqu'à ce qu'il ait rejoint sa famille. Cela me retardera d'une demi-journée, et peut-être de beaucoup moins, car pendant que ces mots dormiront au bureau de poste ou s'en iront vous trouver à pied à la Merlinière, je voyagerai grand train sur la route d'Angers. Je suis bien joyeux, mon cher oncle, à la pensée de vous revoir, et je vous embrasse.

« Jean de Trémière,

Lieutenant aux grenadiers de la garde. »

XIX

Jean ne s'était pas trompé dans ses prévisions : sa lettre n'était pas depuis une demi-heure à la Merlinière, qu'il arrivait lui-même. Une voiture l'avait ramené de la Flèche. A une lieue d'Angers environ il s'était fait arrêter sur la route, et de là, par les chemins de traverse qui lui étaient demeurés familiers, en vingt minutes il avait atteint la vieille maison.

Baptiste piquait des reines-marguerites dans un massif, près de la porte d'entrée. Gothon, assise au soleil, tricotait, non loin de lui. Tout à coup elle entendit un pas rapide sur le sable de l'allée. Elle leva la tête.

« Seigneur Dieu, cria-t-elle, c'est mon petit Jean! »

A cette exclamation, Baptiste, qui travaillait à genoux, face au mur, se détourna, et, en apercevant le lieutenant, laissa de stupeur tomber les jeunes plants qu'il tenait. Il se leva aussi vite qu'il put, se découvrit, et, souriant d'un air bien bête et bien affectueux :

« Oh! notre maître! » dit-il.

Jean serra la main de ces deux braves gens.

« Oui, mes chers amis, c'est votre Jean qui revient, bien joyeux, je vous assure. Voyons, Baptiste, regarde-moi. Tu as vieilli, mon bonhomme. Mais toi, Gothon, tu as rajeuni de dix ans. Ce n'est pas étonnant, tu n'as plus que mon oncle à nourrir. Mon oncle est à la maison?

— Non, monsieur Jean, répondit Gothon. Il n'y a personne à la maison. M. le marquis est à faire le tour de ses champs. S'il avait su!

— Il n'a donc pas reçu ma lettre?

— Elle est arrivée comme il venait de partir.

— La chose est sans conséquence, ma chère Gothon; ne te désole pas. »

En parlant ainsi, Jean de Trémière regardait tout autour de lui, étonné de certaines nouveautés qu'il remarquait.

« Ah çà! Baptiste, il n'y a plus d'herbe dans les allées! Que sont devenues les traditions, mon ami? On jurerait les allées des Tuileries.

— Celles où Sa Majesté le roi se promène, pas vrai? dit Baptiste; c'est que nous avons aussi une petite reine ici. »

Le jeune homme n'entendit pas très bien ou ne comprit pas. Il répondit :

« En effet, tu piques des reines-marguerites. Mon oncle ne les aimait pas autrefois. On change donc de goûts même à son âge? »

Il ouvrit la porte de la maison et entra. Gothon et Baptiste entrèrent derrière lui. Gothon, toujours curieuse, voulait être témoin des surprises de son jeune maître. Baptiste suivait, sans savoir pourquoi.

Dans le corridor, Jean aperçut une ombrelle. Il ne put s'empêcher de rire.

Avoir fait la guerre des géants, pensa-t-il, et finir avec une ombrelle! Il faut que mon oncle ait bien vieilli.

C'est à peine s'il reconnut le salon.

« Quel ordre! comme tout cela brille! dit-il; des bouquets partout; des rubans aux rideaux! Mais elle est devenue coquette, ma pauvre Merlinière, comme si une jeune femme l'habitait! Mes compliments, Gothon.

— N'est-ce pas, monsieur Jean, que tout s'est embelli depuis ce temps-là? Tenez, voilà justement un mois aujourd'hui que tout ce bonheur nous est arrivé. »

Jean ne répondit pas. Il venait d'apercevoir le métier à tapisserie de Stéphanette.

« Qu'est-ce que cela, Gothon?

— C'est son métier à tapisserie.

— Est-ce que mon oncle s'amuse à faire de la tapisserie à présent? Décidément...

— Oh! non, monsieur, c'est le métier de mademoiselle.

— De mademoiselle? reprit le lieutenant stupéfait, de quelle mademoiselle?

— Monsieur Jean sait bien.

— Mais non.

— Monsieur Jean veut plaisanter, dit Gothon.

— Je ne plaisante pas le moins du monde.

— Comment! c'est vrai que vous ne savez pas?

— Je ne sais rien du tout. Qu'est-ce qu'il y a donc ici? » demanda le lieutenant d'un ton d'impatience.

Gothon, atterrée, regarda Baptiste, et tous les deux s'enfuirent vers la cuisine. Elle avait cru que Jean était instruit du retour de Stéphanette. Elle avait trop parlé. Qu'allait-il arriver? Que dirait le marquis? Qu'allait faire son jeune maître?

Jean, stupéfait des réticences de Gothon, étourdi par ce mot qu'elle avait lancé : « Mademoiselle, » mécontent d'un pareil accueil, rappela Baptiste.

Baptiste apparut à la porte du salon, pâle, embarrassé, tournant son chapeau dans ses mains.

« Je saurai bien ce que tout cela signifie, s'écria Jean. Où est mon oncle?

— M. le marquis doit être maintenant dans le jardin, monsieur Jean, » dit Baptiste.

Le lieutenant sortit en courant. Son épée sonnait sur ses talons.

« Mon pauvre Baptiste, dit Gothon quand le vieux domestique rentra dans la cuisine, tu n'en fais jamais d'autres : c'est mademoiselle qui est dans le jardin! »

XX

Quand il entra dans l'enclos, Jean regarda de tous côtés et ne vit pas son oncle. Il fallait attendre.

« J'attendrai ici en me promenant, grommela-t-il, plutôt que de rentrer à la maison pour y retrouver les sornettes de Gothon et la mine piteuse de Baptiste. »

Mille souvenirs l'avaient ressaisi. Les mots énigmatiques qu'il venait d'entendre le poursuivaient, et une vague inquiétude se mêlait à cette joie de revoir sa Merlinière et son oncle, qui tout à l'heure régnait sans partage dans son âme. Il marchait dans le grand jardin, la tête basse, prenant une allée, puis une autre, au hasard.

Tout à coup, ayant levé les yeux dans la direction du bois, il aperçut sous la tonnelle un coin de robe bleue. Il eut comme peur et se jeta entre deux rangées d'énormes groseilliers, pour s'y cacher.

« La demoiselle! dit-il. Elle existe! la voilà! »

Il jeta un coup d'œil sur ses vêtements.

« Elle m'a peut-être vu. Et dans quelle tenue! un bouton de moins, et la poussière d'une lieue de chemin sur mes bottes. Je ne puis pas me présenter comme cela devant elle. Mais qu'est-ce que c'est que cette demoiselle? »

La curiosité l'emporta sur l'amour-propre : le lieutenant leva la tête au-dessus des groseilliers, et regarda.



Il n'eut rien de plus pressé que de lui montrer la lettre.

La « demoiselle » était assise sur le banc de la tonnelle. Mais, de l'endroit où il se trouvait, Jean ne pouvait apercevoir, à cause des treillages tapissés de lierre qui la cachaient en partie, que le bas de la robe de la jeune fille et l'une de ses mains, qui tenait quoi?... sa propre lettre, à lui, Jean de Trémière.

« C'est trop fort! murmura-t-il. Elle a ma lettre à la main. Je ne me trompe pas, je reconnais l'enveloppe. »

Jean fit quelques pas dans le sentier, de façon à pouvoir découvrir le visage de la mystérieuse inconnue.

« Oh! la jolie personne! » dit-il.

Mais presque aussitôt il fut frappé d'une illumination subite : un cri, comme un sanglot, sortit de sa poitrine.

« Phanette! » cria-t-il.

Et, chancelant, il s'enfuit vers la Merlinière. Le sang lui battait les tempes. Il sentait dans son cœur l'ancien amour qui revivait tout entier. Une angoisse nouvelle se mêlait en lui à toutes les douleurs du passé subitement

ravivées : dans son trouble, cherchant à s'expliquer la présence de Stéphanette, il s'imagina que son oncle, poussé par une bonté naturelle devenue faiblesse avec l'âge, avait oublié le crime qui creusait un abîme entre cette jeune fille et lui, et l'avait attirée à la Merlinière, pour la sortir de l'état misérable où elle était, et aussi dans l'espoir qu'elle y retrouverait quelque jour son neveu; que Jean oublierait tout également, épouserait Stéphanette et viendrait avec elle animer la solitude de la vieille maison. Cette idée étrange lui apparut en ce moment avec un caractère d'évidence. Voilà pourquoi, se dit-il, mon oncle me rappelait, voilà pourquoi il me priait de demander un congé. Est-il possible!

Il souffrait de cette pensée.

« Une honte après tant de malheur! » murmura-t-il.

Le temps lui manqua pour apercevoir toutes les invraisemblances d'une pareille supposition.

Son oncle venait à lui, les bras tendus.

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre, Jean le visage bouleversé, le marquis souriant.

Quand ils se rencontrèrent, le jeune homme regarda le vieillard avec une expression d'angoisse profonde :

« Je sais tout, dit-il, je l'ai vue, elle est là.

— Qui as-tu vu? dit M. de la Hansaye, qui comprit de suite ce qui était arrivé.

— Phanette! mon oncle, Phanette à la Merlinière, chez vous, devant moi! oh! mon oncle, qu'avez-vous fait?

— Mais, mon ami, une chose toute simple.

— Que dites-vous, mon oncle? interrompit le jeune homme; c'est ici le dernier endroit où je me serais attendu à la rencontrer!

— Mon cher enfant...

— Oh! je sais ce que vous allez me dire, que votre pitié pour elle, votre désir de me revoir près de vous, vous ont fait agir de la sorte, que vous vouliez par elle m'attacher ici; mais c'est impossible, vous auriez dû penser que c'était impossible. Avez-vous donc oublié, ajouta Jean d'une voix pleine de larmes, que l'honneur, hélas! l'honneur me commande de la fuir?

— Jean! dit le marquis d'un ton de reproche.

— Il faut que je parte, continua Jean. Nous ne pouvons plus nous entendre. Vous avez cru pouvoir, par générosité, je le sais, recevoir cette jeune fille; moi je ne dois ni ne puis vous imiter, je m'en vais.

— Ah çà, mon bon enfant, mais tu n'y es pas du tout! s'écria le marquis en riant et en serrant dans ses mains les mains tremblantes du lieutenant. Console-toi, ajouta-t-il d'un air grave, l'honneur est sauf.

— Ah! tant mieux! répondit Jean, comme délivré d'un poids écrasant. Mais qu'est-ce qu'il y a donc alors? C'est pourtant bien elle que j'ai vue?

— Oui, ma nièce.

— Comment! votre nièce? Je l'ai bien reconnue; c'est Phanette, elle avait ma lettre à la main.

— Mais oui, c'est ma nièce Phanette.

— De grâce, expliquez-vous, mon oncle. Je n'y comprends rien, et c'est une cruelle attente que la mienne.

René Bazin

(*La suite au prochain numéro.*)



Le lieutenant leva la tête.



Avisant dans le mur une brèche que le temps avait faite, Stéphanette passa la tête à travers les feuilles.

STÉPHANETTE

Par RENÉ BAZIN

ILLUSTRATIONS DE VULLIEMIN

(SUITE)

— S'expliquer, s'expliquer, ce n'est pas facile avec toi, mon petit Jean. Enfin te voilà raisonnable, tu écoutes. Viens, je vais te donner l'explication du mystère, et je t'annonce d'avance que tu vas regretter de ne pas me l'avoir demandée tout de suite, au lieu de dire mille folies comme tu as fait. »

Il emmena le jeune homme hors du jardin, sous les grands noyers de la cour.

« Mon cher enfant, lui dit-il, quand tu t'es épris de cette jeune fille, tu étais convaincu, d'une conviction non raisonnée, mais profonde, qu'elle était en toute chose digne de toi. Sans cela tu ne l'eusses point aimée,

n'est-ce pas? Elle t'apparaissait si belle, si bonne, si pure, que tu n'avais aucun soupçon sur l'honnêteté de sa race. Eh bien! ton cœur avait deviné juste : malgré toutes les apparences, il a eu raison. Cette petite Phanette, qui se croyait elle-même fille de ce misérable, qui habitait chez lui presque depuis sa naissance, a été reconnue et avouée par moi pour ma propre nièce, pour la fille de ma sœur, de cette pauvre la Tremblaye dont je t'ai souvent parlé. Ne fais pas l'incrédule, Jean. C'est ta mauvaise tête qui dit non; mais je suis sûr que ton cœur est déjà converti. D'ailleurs les preuves sont indéniables. Voici comment tout s'est découvert. »

Et M. de la Hansaye raconta au jeune homme l'histoire de Stéphanette. Jean l'écoutait sans l'interrompre. Seules des exclamations trahissaient les émotions multiples et vives qu'il ressentait. Quand le marquis eut achevé son récit :

« O mon oncle, dit Jean, que je suis confus d'avoir agi de la sorte avec vous!

— Eh! mon lieutenant, je te le disais bien, mais ce n'est pas moi que tu as le plus gravement offensé, ajouta le vieillard d'un air sérieux dont Jean fut dupe, c'est elle.

— En effet, répondit Jean consterné.

— Mais je suis sûr qu'elle te pardonnera.

— Vous croyez? dit le jeune homme, dont le visage passa tout d'un coup de la tristesse à la joie.

— Elle est si bonne, mon ami!

— Bonne comme autrefois? aussi naïve, aussi simple?

— Encore plus accomplie. Si tu savais quelles attentions délicates elle a pour moi, comme elle s'est faite à mes goûts, comme elle recherche uniquement le bonheur des autres!

— Alors Stéphanette de la Temblaye n'a rien à envier à ma petite Stéphanette des jours passés?

— Rien, mon Jean.

— Vous a-t-elle quelquefois parlé de moi?

— Oui, nous avons un peu causé de toi, oh! très peu.

— Et que disait-elle? M'aime-t-elle encore?

— Peut-être bien, dit le marquis avec un sourire.

— Alors, mon oncle, laissez-moi courir à elle, me jeter à ses pieds, lui demander pardon.

— Non, non, n'y va pas, dit le marquis. Tu la ferais mourir, la pauvre petite, avec toutes les émotions que tu lui causes; tu viens de la fuir; d'où en est-elle, après une scène pareille? Il faut que je lui parle le premier, et que nous causions de toi à fond. Après cela tu pourras la voir.

— Puisque vous allez la voir, vous, dites-lui au moins que je ne savais pas, que je regrette.

— C'est entendu.

— Dites-lui que je l'ai toujours et toute seule aimée; que là-bas, loin de vous, à Paris, son image me suivait partout; dites-lui que j'ai lutté contre son souvenir, que j'ai souffert, que j'ai pleuré, que je ne pouvais triompher d'elle.

— Pauvre enfant!

— Dites-lui qu'à présent je ne combats plus, que je l'aime de toute mon âme, que...

— Quand aurions-nous fini, mon beau lieutenant, interrompit le marquis, si je te laissais dire tout ce qu'il faudrait lui répéter? Sois tranquille, je ferai de mon mieux, et je plaiderai pour toi, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu vas quitter la Merlinière à l'instant. Stéphanette peut revenir d'un moment à l'autre; je ne veux pas qu'elle te retrouve ici. Rends-toi chez mon ami Henriet. Raconte-lui ce qui s'est passé aujourd'hui. Vous causerez toute la nuit de Stéphanette, si cela vous plaît, car il est presque aussi enthousiaste que toi de ma nièce, prends-y garde! Et puis, demain matin, tu m'amèneras Henriet. Je lui ai promis qu'au premier déjeuner, après ton retour, il aurait son couvert mis. Alors, mon Jean, alors tu la reverras. »

Le vieillard s'arrêta un instant, et, tendant la main au jeune homme tout ému, il ajouta :

« Demain ce sera un beau jour, mon petit Jean. »

Le lieutenant embrassa son oncle et s'engagea dans l'avenue. Il marchait allègrement, comme le jour où, deux ans auparavant, il courait par le même chemin annoncer à Stéphanette que le marquis ne s'opposait pas à leur mariage. Mais sa joie n'était plus la même. Ce n'était plus l'ivresse enthousiaste qui cherchait à se répandre autour d'elle et parcourait le ciel et la terre pour y trouver son aliment. C'était une joie plus recueillie, plus profonde, plus maîtresse d'elle-même; c'était l'homme après l'enfant; c'était l'hymne nuptial après la chanson d'amour. Il se reposait délicieusement dans ses pensées. Toutes les souffrances d'autrefois avaient perdu leur aiguillon, et, si elles repassaient encore dans son esprit, c'était comme un contraste à la douceur du présent. Il sentait le bonheur qui venait à lui, comme un ami longtemps désiré qu'on entend frapper à la porte. Le chemin qu'il avait parcouru dans la vie lui apparaissait tout illuminé de miséricorde, et la reconnaissance emplissait son âme et l'élevait droit à Dieu.

Stéphanette, qui n'entendait plus depuis quelque temps déjà la voix de son oncle, s'était décidée à rentrer à la maison. Inquiète, pâle encore d'émotion, elle revenait par l'allée du jardin, qu'un vieux mur, dégradé par endroits, séparait seulement de l'avenue.

Elle entendit le pas de Jean qui s'éloignait.

C'est lui, pensa-t-elle. Et, avisant dans le mur une brèche que le temps avait faite et que le lierre seul avait réparée, elle passa la tête à travers les feuilles qui encadrèrent son joli visage de leurs couronnes sauvages. Elle vit Jean déjà loin. Mais, en se penchant, elle avait détaché du vieux mur une pierre qui tomba sur le gazon. Le jeune homme tourna la tête. Leurs yeux se rencontrèrent. Ce ne fut qu'un éclair; mais Stéphanette avait eu le temps de lire dans le regard de son ami la tendresse et la joie qu'il emportait dans son cœur.

Elle se rejeta vivement en arrière.

« Il ne part pas, il m'aime, il est joyeux! » murmura-t-elle.

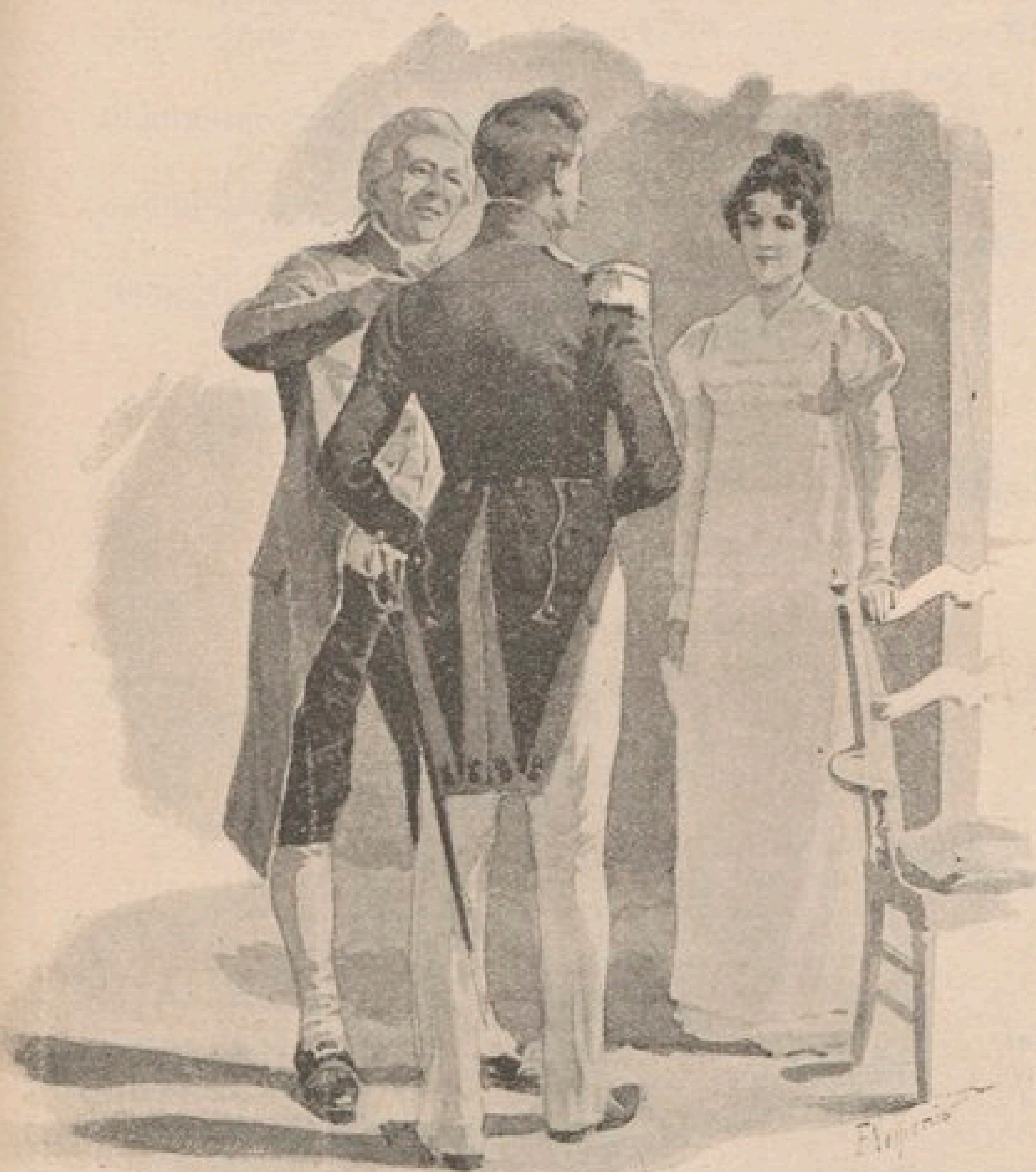
Jean n'y put tenir. Il courut vers la brèche où Stéphanette lui était apparue.

Elle n'était plus là. Il parcourut des yeux le grand jardin, et n'y vit point la jeune fille.

Déjà Stéphanette avait rejoint son oncle, et sur son jeune front la sérénité commençait à renaître.

XXI

M. Henriet accueillit Jean avec des exclamations de surprise et de joie. Ils dînèrent ensemble, dans la grande salle à manger carrelée qui composait avec une cuisine tout le rez-de-chaussée de la Lande, et, après dîner s'étant assis sous le manteau de la cheminée, ils commencèrent une interminable causerie. M. Henriet raconta par le menu tout ce qu'il savait de Stéphanette et s'étendit complaisamment, à maintes reprises, sur les



« Monsieur le chevalier de Trémière, je vous permets d'embrasser Mlle Stéphanette de la Tremblaye, votre fiancée. »

incomparables perfections de sa belle voisine. Jean ne se lassait pas d'écouter son hôte, le relançant d'un mot dès qu'il cessait de parler. Quand ils songèrent à se séparer, ils s'aperçurent avec étonnement qu'il était une heure du matin.

Le lieutenant ne s'en éveilla pas moins dès l'aube. Il courut à sa fenêtre : une brume légère flottait sur les vignes, d'où s'élevaient, d'espace en espace, quelques noyers et des pêchers de plein vent roses de fleurs, dans le ciel, pas un nuage : le dragon de la girouette avait son dard tourné vers l'ouest.

La journée s'annonce bien, pensa Jean.

Il revêtit son plus bel uniforme, qu'un domestique était allé chercher la veille à Angers, se promena de long en large dans sa chambre, essaya vainement de lire une demi-page d'un traité d'agriculture égaré sur une table, fredonna un air de chasse, et à la fin, impatienté de ne pas entendre M. Henriet se lever, alla résolument frapper à la porte du bonhomme.

« Beau temps, monsieur Henriet, temps superbe!

— Eh! mon bon ami, répondit le campagnard, vous auriez bien pu attendre un peu pour me le dire : il est six heures du matin, et nous ne partons qu'à neuf. Je dormais comme un jeune homme, un jeune homme qui ne serait point amoureux, » ajouta-t-il avec un rire sonore.

Comme le dernier coup de neuf heures sonnait au bourg, M. Henriet, en redingote, rasé de frais, prononça le traditionnel : « Hue, la Blanche! » et le cabriolet s'ébranla.

Quelle claire matinée! Comme l'air était léger! Comme les lointains étaient bleus! Mille chansons sortaient des nids, des fermes éveillées, des feuilles qu'agitait la brise. Toute la plaine était inondée de lumière, et cependant le ciel était pâle, comme si les dernières neiges de l'hiver s'étaient fondues dans l'azur.

Jean jouissait pleinement de cette poésie printanière, M. Henriet beaucoup moins.

« Voyez-vous la gelée blanche? dit-il au jeune homme.

— Oui, répondit Jean; comme elle a suspendu de jolies perles aux toiles d'araignées! »

Le campagnard haussa les épaules.

« Ce n'est pas cela que je remarquais, mon ami, mais bien que la vigne avait souffert cette nuit.

— Ah! » fit le lieutenant d'un air d'indifférence profonde.

Après quelques minutes de silence :

« Savez-vous ce que me rappelle notre voyage à la Merlinière, mon jeune ami? reprit M. Henriet, ma première visite, — officielle, s'entend, — à celle qui fut Mme Henriet. Nous nous aimions depuis longtemps, comme vous. Elle n'était pas laide, allez, et quelle brave femme! J'étais donc parti pour aller chez mon futur beau-père, dans cette même voiture. Quand j'arrivai, je connaissais bien Jacqueline pourtant, j'étais sûr d'elle comme elle était sûre de moi; eh bien! je ne trouvai pas un mot à lui dire, pas un. Alors mon beau-père mit la main de Jacqueline dans la mienne: « Tiens, ma fille, « dit-il, il n'ose pas; allez donc vous promener tous « deux dans le verger, et tâchez de vous accorder. » Ah! mon ami Jean, dès que nous fûmes dehors et seuls, je ne cherchai plus mes mots : ils venaient d'eux-mêmes, et tous à la fois. »

Jean écoutait d'un air distrait, en fouettant la Blanche avec une persévérance inutile.

« Ne pressez pas tant la Blanche, dit M. Henriet, nous arrivons. Je vais prendre par la traverse, et dans cinq minutes, mon lieutenant, nous serons à la Merlinière. »

M. Henriet tourna en effet à droite et s'engagea dans la *ruette des bois*, sorte de pâture bordée d'un côté par les hautes futaies du parc et de l'autre par de grands taillis non clos qui dépendaient d'un château voisin. La voiture roulait doucement sur l'herbe. Les deux voyageurs étaient devenus silencieux. De temps à autre, au-dessus de leurs têtes, quelques ramiers effarouchés s'envolaient à travers les feuilles.

A la Merlinière, on attendait.

Stéphanette avait mis plus de temps que de coutume à sa toilette. Elle descendit dans le salon, garnit les vases de fleurs nouvelles, et posa sur la table le petit miroir de Venise, comme un témoin des anciens jours. Puis elle vint trouver son oncle, qui se promenait fiévreux sous les noyers, et lui faisant la révérence :

« Est-ce ainsi que vous me vouliez, monsieur le marquis?

— Ravissante, ma chère enfant; mais n'attendez pas que je vous remercie, car ce n'est pas pour moi, je suppose, que vous avez mis cette rose dans vos cheveux ? »

Dès huit heures, Baptiste avait été posté à l'entrée de la cour pour signaler les voyageurs; il donna trois fausses alertes, mais la quatrième fois il eut raison : c'étaient bien Jean et M. Henriet qui entraient dans l'avenue.

M. de la Hansaye alla recevoir son ami et son neveu, leur souhaita la bienvenue, et sans rien ajouter, étant trop ému pour parler beaucoup, il les introduisit dans le salon, où se trouvait Stéphanette.

La jeune fille était debout près de la fenêtre.

M. Henriet entra le premier, la salua et laissa Jean passer devant lui.

Le lieutenant fit quelques pas dans le salon, puis subitement s'arrêta, baissa les yeux :

« Mademoiselle, balbutia-t-il, jamais je ne pourrai assez m'excuser auprès de vous. »

Stéphanette vit qu'il s'embrouillait.

« Je vous pardonne bien volontiers, monsieur Jean, » dit-elle.

Le visage du lieutenant s'épanouit.

« O Phanette! » répondit-il.

Et tous deux se regardèrent.

Le marquis comprit l'éloquence de ce regard, et, s'avançant vers le jeune homme :

« Mon cher enfant, lui dit-il, nous avons beaucoup causé de toi hier soir avec ma nièce. Je t'avais promis de plaider pour toi, je l'ai fait, et je me suis aperçu que ta cause était gagnée d'avance. »

Il le prit par la main, le conduisit près de la jeune fille, et ajouta :

« Monsieur le chevalier de Trémière, je vous permets d'embrasser Mlle Stéphanette de la Tremblaye, votre fiancée. »

Alors, se retournant vers M. Henriet, qui contemplait cette scène tout attendri :

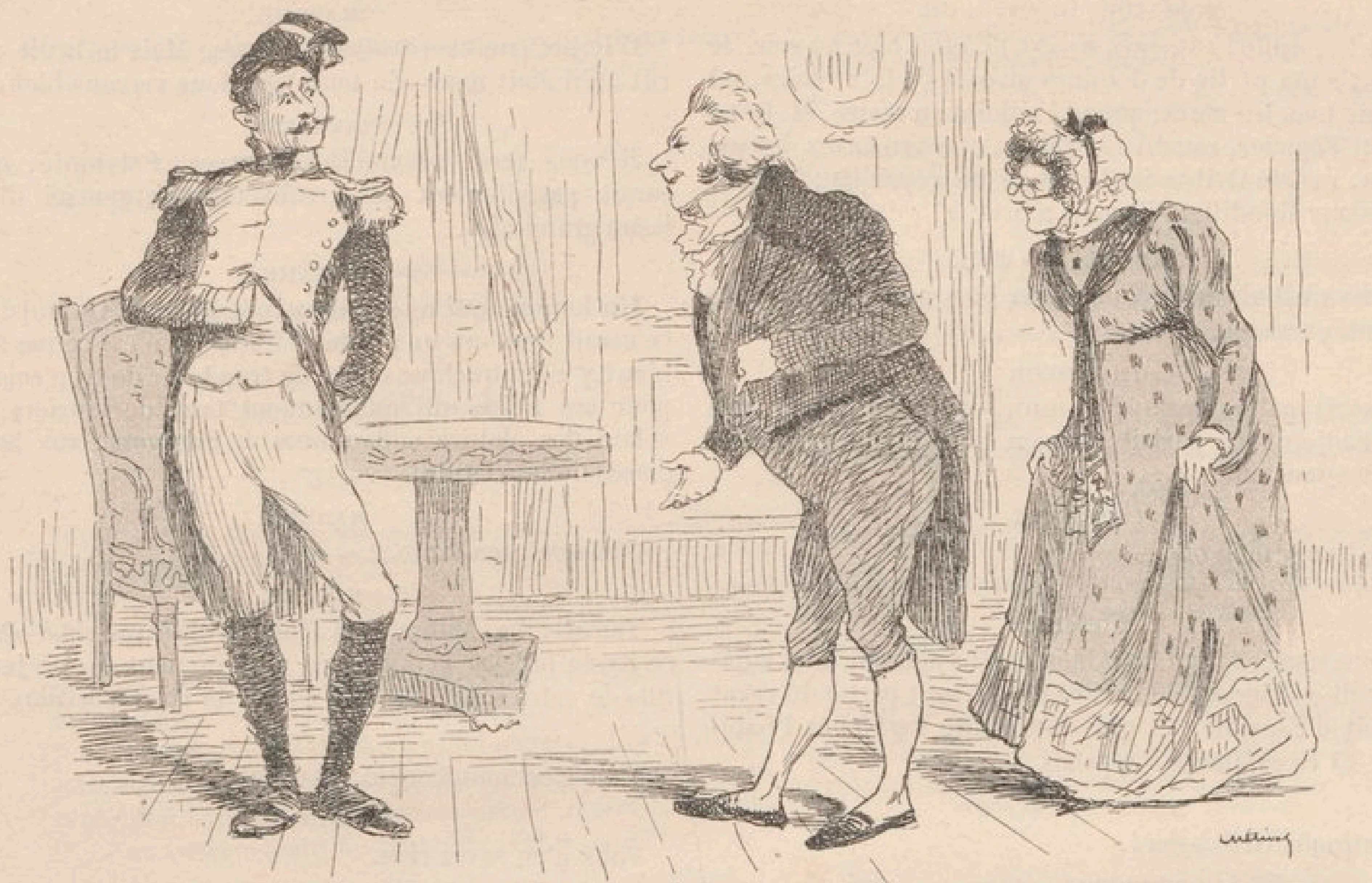
« Mon cher Henriet, dit le marquis, je n'ai jamais été plus heureux. Et vous?

— Moi, répondit le bonhomme, une seule fois; mais il y a bien longtemps. »

René Bazin

FIN





CHEZ L'HABITANT

COMÉDIE EN UN ACTE DE HENRY DE BRISAY

ILLUSTRATIONS DE MÉTIVET

PERSONNAGES

HERCULE POUPONEL, voltigeur, 25 ans.
Me EUSÈBE GRIBASSIER, notaire, 60 ans.
Mme GRIBASSIER, 50 ans.
MANETTE, 18 ans.

Le théâtre représente une salle commune de maison bourgeoise. Au fond, une porte; au second plan, à gauche, une fenêtre; au premier plan, à gauche, une porte. A droite, au fond, un grand bahut; au premier plan, à droite, une porte. Près du bahut, une petite table.
Au milieu, un peu à droite, un guéridon, avec, à droite, un fauteuil, à gauche, une chaise basse.
Faisant pendant, à gauche, un grand fauteuil à oreillettes, Fauteuil, chaises.

La scène se passe en 1809 dans une petite ville du centre de la France.

SCÈNE I

MANETTE, M. GRIBASSIER, Mme GRIBASSIER

MADAME

Et vous êtes sûr, Eusèbe, de ne pas vous être trompé?

MONSIEUR

Ah! çà, ma chère amie, voilà trois fois que vous m'adressez cette question, me croyez-vous tout à fait idiot? Et même...

MADAME, lui coupant la parole.

Vous exagérez! Je vous demande simplement si vous êtes bien sûr d'avoir lu le nom de votre neveu.

MONSIEUR, avec un geste de désespoir.

Pour la troisième fois, je vais recommencer mon récit.

MANETTE

Oh! oui, mon oncle.

MADAME, avec sévérité.

Vous êtes ridicule, Manette.

MANETTE

Mais, ma tante, je n'ai rien dit.

MADAME

C'est le ton qu'on donne aux paroles qui en augmente souvent l'importance.

MONSIEUR, impatienté.

Voulez-vous, oui ou non, Polymnie, que je vous répète le récit de mon aventure?

MADAME

Parlez, puisque ça vous fait tant plaisir.

MONSIEUR, les yeux au ciel.

Oh!... enfin! (Reprenant son récit.) C'était hier au soir. Je finissais ma partie de dominos au café de la Victoire, où je vais tous les jours, quand l'adjoint au maire, M. Rondillet, l'épicier, me dit : « Est-ce que vous avez des parents, maître Gribassier? » Et je lui répondis : « Non, monsieur Rondillet, ils sont morts. »

MADAME, hors d'elle.

Mais c'est absurde. Vous savez bien que vous avez des parents, puisque...

MONSIEUR

J'avais mal compris, Polymnie, voilà tout. Je croyais que l'adjoint me parlait de mon père et de ma mère. Laissez-moi achever.

MANETTE

Oh! oui, mon oncle.

(Madame lance un regard terrible à Manette par-dessus ses besicles.)

MONSIEUR

Nous nous expliquâmes bientôt. Il s'agissait d'un capitaine de voltigeurs de la garde qui faisait partie du corps venant d'Espagne, et qui devait être logé chez l'habitant. Et ce capitaine s'appelait...

MADAME, aux anges.

Antinoüs Gribassier!

MONSIEUR, sérieux.

C'est très désagréable : vous me coupez la parole, et toujours au moment le plus intéressant.

MADAME

Mais puisque nous le savions!

MONSIEUR

En tout cas, je ne comprends guère cet enthousiasme. J'ai fait ce que vous avez voulu; il croira être logé ici chez M. et Mme Plumeau, et nous pourrons pendant deux jours l'observer tout à notre aise. Mais rien ne prouve...

MADAME

Qu'il est notre neveu!

(Monsieur prend les cieux à témoin de son infortune.)

MADAME

Mais, mon ami, c'est certain, c'est bien lui! Gribassier n'est déjà pas un nom commun. Mais Antinoüs! Antinoüs nous donne une certitude. Comment voulez-vous qu'il vienne à deux personnes l'idée d'appeler un enfant Antinoüs? C'est si joli! si distingué!

MANETTE

Oh! oui, ma tante.

MONSIEUR

D'ailleurs, je crois me souvenir que dans sa petite enfance il montrait déjà...

MADAME

Des dispositions pour la carrière des armes.

(Monsieur, furieux, se croise les bras avec frénésie.)

MADAME

Parfaitement!... Nous savons aussi qu'il s'était engagé en nonante et dix-huit.

MONSIEUR

Dans un régiment d'infanterie, qui fit la campagne...

MADAME

D'Italie. (Monsieur, désespéré, se rassied.) Mais le bruit courut qu'il était mort. En tout cas, nous verrons bien.

MONSIEUR

Je vous ferai néanmoins observer, Polymnie, qu'il serait parfaitement désagréable d'héberger ici d'une façon grandiose...

MADAME

Un homme qui ne serait pas notre neveu. Qu'importe! ce serait toujours un militaire français, n'est-ce pas? Eh bien! y a-t-il quelque chose de trop bon, de trop soigné, pour ces héros qui moissonnent tant de lauriers, en volant des plaines enflammées de Saragosse aux bords glacés de la Vistule!

MANETTE

Oh! non, ma tante.

MADAME

Taisez-vous, Manette, et tâchez d'observer vis-à-vis de ce jeune officier la modestie qui convient à une jeune fille de votre sexe, de votre âge et de votre position.

MANETTE

Mais c'est mon cousin, ma tante.

MADAME

Vous n'en savez rien.

MANETTE

Mais, ma tante.

MONSIEUR

Allez voir, Manette, j'entends heurter à la porte.

MANETTE

Oui, mon oncle.

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS MANETTE

MONSIEUR

Je me sens tout ému, Polymnie... Mon cœur me dit que c'est lui qui est là...

MADAME

Ne m'attendrissez pas, Eusèbe. Il me semble que c'est un fils que je retrouve.

MONSIEUR

Mais, pourtant, si ce cher enfant n'était pas ce que nous rêvons... Nous ne l'avons pas vu depuis de longues années... Il était charmant dans son enfance. Mais on peut changer.

MADAME

Taisez-vous, Eusèbe. Il ne peut être que délicieux.

SCÈNE III

LES MÊMES, PLUS MANETTE ET HERCULE

MANETTE, très émue. Elle entre comme une folle.

C'est lui! Je cours mettre mon fichu de dentelles!

(Elle sort.)

MONSIEUR

C'est lui, je vais donner un petit coup à mon toupet.

(Il sort.)

MADAME

C'est lui!... Je suis trop émue en ce moment. Dans un instant je reviens.

(Elle sort.)

HERCULE, légèrement ahuri.

Salut, tout le monde et la compagnie.

SCÈNE IV

HERCULE, SEUL

(Il a la grande capote aux trois galons, le pantalon d'ordonnance et les guêtres noires, le bonnet de police sur l'oreille. Il regarde autour de lui, et se met à rire.)

HERCULE

Tous filés! Et voilà le prestige de l'uniforme! Vous entrez chez des bourgeois avec l'aisance et la désinvolture des militaires français, pfftt! envolés. Les Plumeau sont envolés!... Car ils s'appellent Plumeau. Je me suis renseigné auprès de l'adjoint... Bonne maison, paraît-il,... un casernement de première classe, quoi!

(Il s'assied dans un fauteil, et allonge ses jambes sur une chaise.)

Ah! on est bien comme ça! C'est égal, si je me faisais pincer, je ne serais pas frais... Mais l'occasion était trop belle! Ce matin, mon capitaine me dit : « Hercule, je suis envoyé pour les ravitaillements à Saint-Tamponnet, et je suis obligé de brûler l'étape de Barbillon-les-Coudrettes. Tu prendras mon billet de logement tout de même. Tu déposeras mes valises à l'endroit qu'on t'indiquera, et tu préviendras les braves gens qui devaient me recevoir que je ne viendrai que plus tard. De la sorte tu pourras profiter d'un bon lit et d'un bon repas. » J'ai remercié le capitaine Gribassier, puis je m'ai dit que je serais bien mieux reçu comme capitaine que comme ordonnance. J'ai enfilé une de ses capotes à trois galons, et me voilà. C'est le rêve de toute ma vie, boire et manger comme un officier. Attention! voilà du monde..., pas de bêtises, Hercule, soigne ton langage et ton maintien.

SCÈNE V

MANETTE ET HERCULE

MANETTE

(Elle entre sur la pointe du pied et regarde avec admiration Hercule qui a pris un air conquérant.)

Mais c'est qu'il est très bien! Quel bonheur si c'était mon cousin! Je vais bien vite le savoir. Je grille d'être fixée à ce sujet. Hum! hum!

(Elle tousse.)

HERCULE

Hum! hum!

MANETTE

Hum! hum!

HERCULE

C'est sans doute que vous êtes incommodée d'un rhume de poitrine et inflammatoire?

MANETTE

Mais non, monsieur l'officier,... je venais,... je voulais... vous demander...

HERCULE

A vos ordres, jeune fille céleste. Disposez de mon bras et de mon cœur, qui sauront toujours être à la hauteur de l'estime subséquente que vous m'inspirez.

MANETTE

Vous êtes bien honnête! mais je venais vous demander si vous n'avez pas besoin de vous rafraîchir.

HERCULE, avec élan.

Me rafraîchir? toujours!... angélique créature! Et que même vous y ajouteriez un joli frichti... (S'arrêtant, gêné.)

MANETTE, étonnée.

Frichti?

HERCULE, embarrassé.

C'est le nom d'un plat,... d'une sorte de ratatouille que j'aimais beaucoup quand j'étais... en Pologne,... c'est ça, en Pologne. (A part.) C'est loin, elle n'ira pas y voir.

MANETTE

Mais peut-être pourrait-on vous faire ce plat ici même; vous n'auriez qu'à me donner la recette.

HERCULE

Oh! c'est compliqué, c'est compliqué!... (A part.) Il n'y a pas un quart d'heure que je suis ici et je m'embrouille. (Haut.) C'est pas possible à faire... à faire ici. Il faut trop de choses.

MANETTE

Voyons toujours.

HERCULE, à part.

Oh! là, là, là, là! (Haut.) Il faut des œufs, du fromage, du lait, de la farine, de l'oseille, des petits pois, de la confiture et des macarons...

MANETTE

Mais nous avons tout cela ici.

HERCULE, à part.

Oh! ça se gâte. (Haut.) Mais c'est pas tout, il faut encore...

MANETTE

Quoi donc?

HERCULE, après un effort, d'un accent triomphant.

Il faut aussi de la... graisse d'éléphant.

MANETTE, au comble de la surprise.

Des éléphants, en Pologne!

HERCULE, s'essuyant le front. A part.

Mon Dieu! mon Dieu! (Haut.) Je vais vous expliquer. Oui,... il y a des éléphants en Pologne,... seulement, ça ne se sait pas, parce qu'ils portent un autre nom dans la langue du pays. Vous m'entendez bien.

MANETTE, vague.

Ah!

HERCULE

Ouf!

MANETTE

Mais, à défaut de frichti, vous mangeriez peut-être autre chose?

HERCULE

Avec ivresse, belle étoile! avec ivresse.

MANETTE

Que diriez-vous d'une bonne omelette au lard?

HERCULE

Excellent!

MANETTE

Un poulet froid?

HERCULE

Adopté.

MANETTE

Une crème au chocolat?

HERCULE

Ce sera pour vous faire plaisir.

MANETTE

Je cours tout préparer.

HERCULE, à part.

Voilà une admirable garnison. (Haut.) Pardon, céleste image, mais nous n'avons pas parlé du liquide, que je crois.

MANETTE

C'est vrai. Je suis d'une étourderie... Quel vin préférez-vous?

HERCULE, épanoui.

Tous! (Se reprenant.) C'est-à-dire qu'offerts par votre jolie main, ils me sembleront tous particulièrement avantageux.

MANETTE

Nous avons du bordeaux, du xérès et du bourgogne.

HERCULE

Du xérès et du bourgogne! voilà justement mon affaire. Deux bouteilles de chaque.

MANETTE, un peu surprise.

Quatre bouteilles!

HERCULE, embarrassé.

Je vais vous dire. C'est pour des fois si par hasard il y en avait une qui sentirait le bouchon.

MANETTE

Vous avez mille fois raison. (Elle fait deux pas vers la porte, puis s'arrête. A part.) Mais je ne sais rien encore, moi.

HERCULE, se méprenant.

Oh! quatre, ce sera bien suffisant.

(*La suite au prochain numéro.*)



CHEZ L'HABITANT

COMÉDIE EN UN ACTE DE HENRY DE BRISAY

ILLUSTRATIONS DE MÉTIVET

(SUITE)

MANETTE

Pardon..., mon capitaine...

(Hercule rectifie la position.)

MANETTE, insistant.

Mon capitaine...

(Hercule roule autour de lui des yeux effarés, tout en restant dans la position réglementaire.)

MANETTE, le tirant par la manche.

Mais c'est à vous que je parle, mon capitaine.

HERCULE, tressaillant.

Hein!... Quoi?... Justement... j'allais vous le dire...

MANETTE, riant.

Il est drôle.

HERCULE, à part.

Oh! là! là! là! là!... Ça va se gâter.

MANETTE, riant.

Vous ne saviez plus que vous étiez capitaine?

HERCULE

Je vais vous expliquer, belle Phœbé, je vais vous expliquer, c'est bien simple. C'est un jour, en Espagne, j'ai eu un coup de soleil sur la tête, conséquemment qu'il y a des moments où je perds en totalité les facultés de la mémoire.

MANETTE, à part.

Pauvre garçon. (Haut.) Je voulais vous demander, capitaine, si vous ne connaissiez personne dans ce pays.

HERCULE

Dans ce pays? Dans ce pays où nous sommes, ici, à Barbillon-les-Coudrettes?

MANETTE

Oui.

HERCULE, après avoir cherché.

Non..., attendez..., non, je ne crois pas.

MANETTE

Oh! mon Dieu! si ce n'était pas lui.

HERCULE, à part.

Qu'est-ce qu'elle veut me dire avec son pays?

MANETTE

Voyons, vous êtes bien le capitaine Antinoüs Gribassier?

HERCULE

Hein? oui, oui, oui.



MANETTE, confidentielle.

Eh bien! mon oncle et ma tante se figurent vous avoir connu tout petit.

HERCULE

Moi?

MANETTE

Oui.

HERCULE

Les Plumeau?

MANETTE

Hein? (Se reprenant.) Oui, oui, oui.

HERCULE, inquiet.

C'est particulier. (A part.) Méfiance, mon garçon.

MANETTE

Allons, rappelez-vous un peu vos souvenirs d'enfance.

HERCULE

Oh! je me les rappelle très bien.

MANETTE

Je vous laisse. J'en ai déjà trop dit, car mon oncle et ma tante veulent vous faire une surprise.

(Manette sort.)

SCÈNE VI

HERCULE, SEUL

HERCULE, tombant accablé dans un fauteuil.

Une surprise! Eh bien! elle est toute faite, la surprise. Si je m'attendais à ça... Voyez-vous ces Plumeau qui m'ont connu tout petit! Oh! je sais bien que quand on vous a connu tout petit et qu'on vous revoit grand... Ça ne fait rien... Il va y avoir une catastrophe... J'aime mieux m'en aller... C'est ça, allons-nous-en... Ah! si j'avais seulement pu manger l'omelette. (Il fait quatre pas vers la porte, qui s'ouvre. A part.) Pincé, ça y est, je suis pincé, voilà les Plumeau.

SCÈNE VII

HERCULE, M. ET Mme GRIBASSIER

MONSIEUR, s'avançant, avec des révérences.

Mon capitaine, permettez-moi de vous présenter tous mes souhaits de bienvenue et de vous assurer du parfait contentement...

MADAME

Que nous avons de recevoir dans notre modeste demeure...

MONSIEUR, revenant à la charge.

Un des plus brillants représentants...

MADAME, reprenant le dessus.

De notre glorieuse et invincible armée.

MONSIEUR, hors de lui.

C'est inepte, Polymnie, je vous l'ai dit cent fois. Jamais vous ne me laissez finir une phrase.

MADAME

Vous êtes insupportable avec votre lenteur à parler.

MONSIEUR

Quand nous sommes entre nous, passe encore, mais...

MADAME

Devant un étranger ça vous chiffonne. C'est ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas?

MONSIEUR, pincé.

Je ne dirai plus un mot désormais, et ma résolution...

MADAME

Est irrévocable. Ah! ah! ah! vous l'avez dit cent fois, et vous avez continué à bavarder comme devant. Mais assez sur ce sujet. Monsieur n'est pas ici pour écouter vos sottes récriminations. Toutes nos excuses, capitaine.

HERCULE

Allez donc. Ne vous gênez pas, faites comme chez vous, madame Plumeau.

MADAME

Hein?... Ah! oui. (A son mari.) Je ne puis m'accoutumer à ce nom. Vous auriez bien pu en trouver un autre... choisir quelque chose de majestueux.

MONSIEUR

J'ai donné le premier nom qui m'est venu à l'esprit.

MADAME

Vous pensez toujours à des choses vulgaires.

HERCULE, à part.

Qu'est-ce qu'y complotent, mon Dieu! Qu'est-ce qu'y complotent...

MADAME

Encore des pardons, capitaine; et asseyez-vous donc. Vous allez nous donner quelques nouvelles de la guerre, de l'armée, de votre régiment.

HERCULE, à son aise, s'asseyant confortablement.

Oh! pour ce qui est du régiment, il n'y a rien de nouveau...; si ce n'est que Landrimol... Vous ne connaissez pas Landrimol?

MONSIEUR

Je vous avouerai...

MADAME

Que nous n'avons pas cet honneur.

HERCULE

Y a pas d'offense. Vous saurez donc que Landrimol est mon camarade de lit....

MADAME

Comment! votre camarade de lit!... C'est donc un capitaine?

HERCULE

Landrimol! un capitaine! (Éclatant.) Oh! ben, mon vieux, c'est un simple soldat comme votre... (S'arrêtant tout net.) Qu'est-ce j'allais dire! (Haut.) Je vas vous expliquer. C'est très simple. Landrimol était..., vous comprenez,... autrefois..., il y a longtemps..., il était..., vous saisissez..., il était mon camarade de lit. Moi, j'ai avancé dans les grades hiérarchiques, tandis que lui est resté simple soldat... Voilllà!

MONSIEUR

Le pauvre garçon!

MADAME

Mais pourquoi n'a-t-il pas eu d'avancement, ce pauvre M. Landrimol?

HERCULE, confidentiel.

Je vas vous dire... Entre nous... Je crois qu'il a eu des raisons avec le maréchal Junot.

MADAME, ayant l'air de comprendre.

Oui, oui.

MONSIEUR

Cependant, un maréchal d'Empire et un simple...?

MADAME

Taisez-vous, Eusèbe; vous ne comprenez pas.

MONSIEUR

Ah! ma foi... j'avoue...

MADAME

Revenons à l'histoire de M. Landrimol.

HERCULE

En deux mots, voici la chose... Landrimol a eu huit jours de grosse caisse.

MADAME

De grosse caisse! C'est un musicien?

HERCULE

Mais non!... La grosse caisse, c'est la prison... Sont-y bouchés, les bourgeois!... Il a eu, que je vous répète, huit jours, avec un motif pas ordinaire.

MONSIEUR

Voyons, le motif.

HERCULE

Écoutez-moi ça, si c'est tapé : « Huit jours de prison au soldat Landrimol pour avoir, étant de garde, laissé entrer un chien ne faisant pas partie de l'effectif, et que de plus son uniforme manquait de propreté, et que par surcroît il avait fait dans la cour des incongruités avant d'être chassé par le sergent Piedechat, qui lui fit, suivant son grade, des observations sur le laisser-aller de sa tenue. » (Tapant sur le ventre de M. Gribassier.) Elle est bien bonne, hein! mon vieux!

MONSIEUR

Oui, oui. (A part.) Il est familier.

MADAME, un peu gênée.

C'est charmant!... Mais, je vous en prie, racontez-nous maintenant vos campagnes, vos victoires.

HERCULE, se levant.

Laquelle que vous voulez? Marengo? Austerlitz? Iéna?

MADAME

Austerlitz.

HERCULE

Va pour Austerlitz. Or donc il faut vous dire que c'est par un temps de neige où qu'il y avait du soleil, et qu'on avait les Prussiens et les Russes sur le dos. Les Prussiens, ç'a été tout seul; mais les Russes, qui s'étaient retranchés sur un plateau qu'ils appellent le plateau de Pratzen, ne voulaient pas s'en aller, malgré tous les pruneaux de cinquante livres qu'on leur envoyait. Boum! boum! Alors, pour lors, le Petit Tondu dit : Ça ne peut pas durer comme ça, envoyez-leur la garde. Alors voilà la garde qui monte à l'assaut. Tenez, madame Plumeau, vous allez comprendre tout de suite... C'est moi la garde, censément, et puis M. Plumeau c'est les Russes. Alors je monte, je monte.... Je pousse..., je bouscule tout... Et voilà : la victoire elle est à nous!

MONSIEUR

Hé!... là!... permettez... Il est fou!... (Il gigote dans le fauteuil où Hercule vient de le renverser.)

MADAME

Oh! je croyais y être! C'est admirable!... Racontez-moi Iéna maintenant.

HERCULE

A vos ordres. A Iéna, y avait que des Prussiens... Supposition... Les Prussiens c'est M. Plumeau.

MONSIEUR

Ah! mais non!... J'en ai assez, moi... d'être battu tout le temps!...

HERCULE

C'te bêtise! Vous pouvez pas être vainqueur, puisque c'est vous l'ennemi, et moi les Français.

MADAME

Vous êtes ridicule, Eusèbe; on ne peut pas causer un moment avec vous.

MONSIEUR

Je veux bien causer, mais pas avec des gestes... pan, pan... boum, boum!...

SCÈNE VIII

MANETTE, LES MÊMES

MANETTE

(Entrant avec un plat qu'elle dispose sur une petite table, au fond à droite.)

Le capitaine est servi!

HERCULE, rayonnant.

Merci, inoubliable princesse de mon cœur. (A Mme Gribassier.) Dites donc, madame Plumeau, ça ne vous ferait rien que je vous raconte Iéna après l'omelette?

MADAME

Mais comment donc! Il est bien naturel que vous ayez envie de prendre quelque chose...

HERCULE, à Manette.

Attendez, je vais vous aider... (Ils mettent ensemble la table sur laquelle Manette dresse le couvert.)

MONSIEUR, à l'avant-scène, à Madame.

Vous ne trouvez pas, Polymnie, que ce jeune militaire n'a pas une éducation très soignée?

MADAME

Vous extravaguez!... Voudriez-vous pas que ce brave enfant ait des façons de petit abbé?

MONSIEUR

Non,... certainement... Mais entre un petit abbé...

MADAME

Taisez-vous, Eusèbe. Pour ma part, je le trouve délicieux... Je brûle de me découvrir à lui.

MONSIEUR

Pas encore... Voyons, Polymnie..

(Pendant ce dialogue, Hercule dévore, tout en écoutant le bavardage de Manette.)

MADAME, se rapprochant.

Dites, mon brave officier, vous ne connaissez personne dans ce pays?

HERCULE, à part.

Ça y est! Voilà ce que la petite m'avait déjà raconté. Je vas dire comme eux; comme ça, je suis sûr de ne pas me tromper.

MONSIEUR

Vous n'auriez pas des parents?

HERCULE, la bouche pleine.

Si, si!...

MADAME, rayonnante, à Monsieur.

Que vous disais-je? Je ne pouvais pas faire erreur. Mon cœur m'avait dit que c'était lui...

MANETTE

Vous n'avez pas oublié, sans doute, la ferme de Baradouille, où vous avez joué tout petit?

HERCULE

La ferme de Baradouille! Mais je ne connais que ça.

MADAME

Ce cher enfant! Et les tartes aux abricots de la bonne cousine Coqueluchon?

HERCULE, abruti.

Ah! oui...

MANETTE

J'en ai mangé aussi. Comme elles étaient bonnes!

HERCULE

Oui, oui... elles étaient bonnes, comme... du fromage.

MONSIEUR

N'est-ce pas?

HERCULE

Ah! la cousine Coqueluchon!... Je crois la voir encore... Une belle grande femme!

MANETTE, riant.

Vous confondez... Elle était bossue!

HERCULE

Mais oui, parbleu!... bossue, c'est ce que je disais... Je la connais bien : je l'ai vue il y a deux jours.

MADAME

Impossible! Elle est morte il y a huit ans.

HERCULE

Justement!... Permettez que je boive un peu.

(Manette le sert. Il avale coup sur coup plusieurs rasades.)

MONSIEUR

Il y a beaucoup de confusion dans ses souvenirs de jeunesse.

MADAME

Quoi de plus naturel? Mais vous allez voir comme il va nous reconnaître. (Avec intention.) Et les cousins Pontbaudet..., les amis Laritourne..., et le parrain Morniflard?

HERCULE, mangeant toujours.

Les braves gens!... Ah! j'y pense souvent, allez.

MADAME, à part.

Ça ne va pas mal. (Se rapprochant.) Et le bon oncle Eusèbe?... Et la tante Polymnie?...

HERCULE

L'oncle Eusèbe? la tante Polymnie? (A part.) Il faut changer un peu. (Haut.) Oh! eux, là, vous savez, entre nous, ils ont bien fait de passer l'arme à gauche.

MONSIEUR

Hein?...

MADAME

Il a perdu la mémoire.

MANETTE

C'est le coup de soleil qu'il a eu en Espagne.

MADAME

Taisez-vous, Manette... Ce pauvre enfant! il confond, c'est évident. Et puis... je ne peux plus me contenir...

HERCULE, buvant.

Ça n'a pas l'air de leur faire plaisir ce que je viens de dire là.

MADAME

Antinoüs Gribassier..., mon cœur éclate..., il déborde..., embrassez-moi. Je suis ta bonne tante Polymnie Gribassier. (Elle lui saute au cou.)

HERCULE, se dégageant.

Impossible! Vous êtes Plumeau!

MONSIEUR

Non, mon enfant... Plumeau, c'était pour t'observer. Pardonne à notre jalouse tendresse... Je suis ton bon oncle Eusèbe. Embrasse-moi. (Il lui saute au cou.)

HERCULE, à part.

C'est ennuyeux, en mangeant... Enfin!

MADAME

Antinoüs! (Elle se précipite de nouveau dans ses bras.)

HERCULE

Ça fait deux fois.

MADAME

Oh! le cher trésor! C'est tout le portrait de ma chère Estelle.

MANETTE

Et moi, mon cousin, je suis la petite Manette que vous avez vue bien enfant. Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

HERCULE, avec élan.

Oh! vous, ravissante personne, tant que vous voudrez! (Il l'embrasse.) (A part.) Çà y est..., me voilà une famille..., la famille de mon capitaine. Oh! là, là, là! s'il revenait! Heureusement qu'il est loin!

MONSIEUR

Il n'a pas l'air très content.

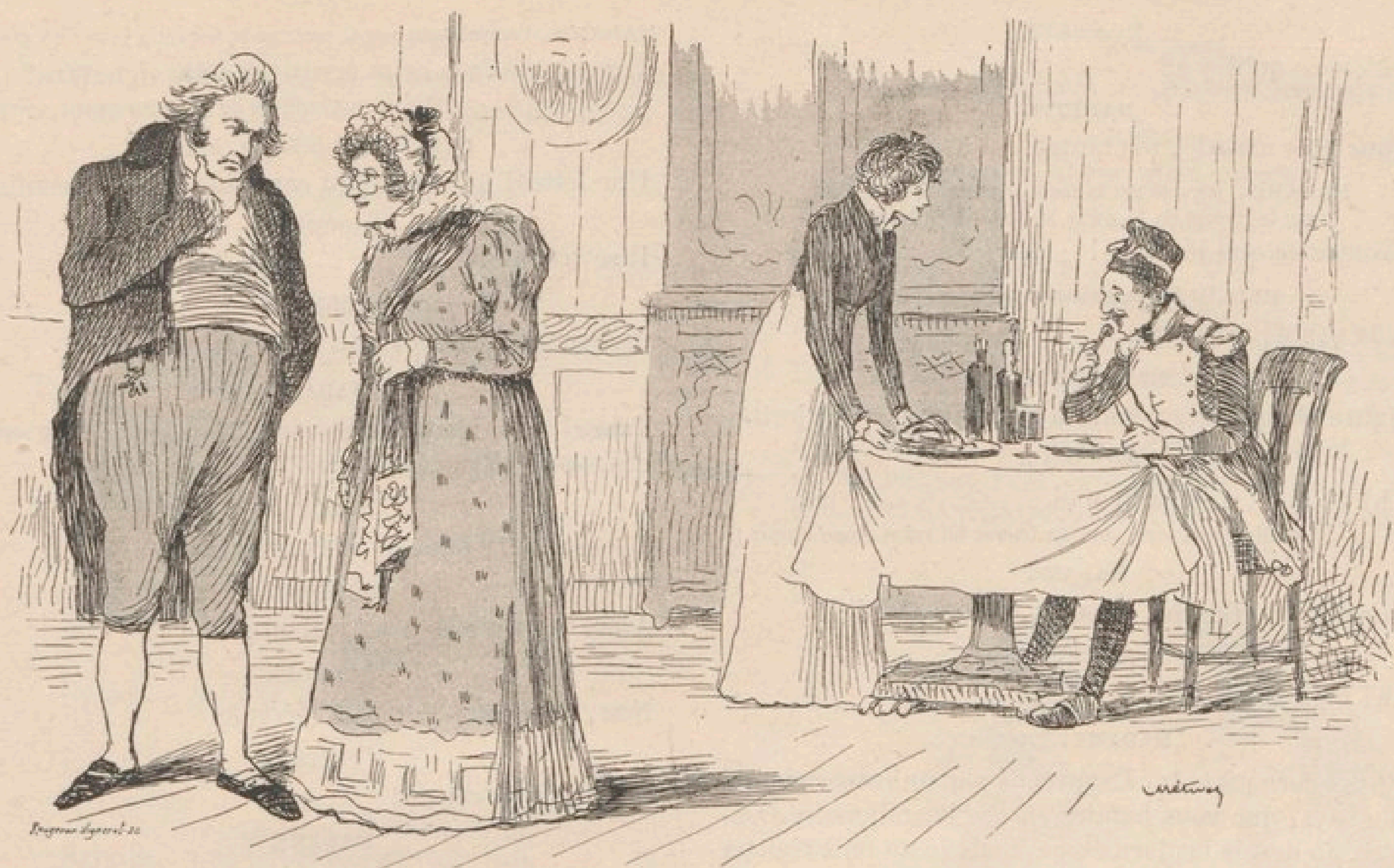
MADAME

C'est l'émotion.

HERCULE, se levant.

On connaît la politesse. Je me permets de boire à votre santé, avec celle que je vous souhaite de tout mon cœur.

(*La suite au prochain numéro.*)



CHEZ L'HABITANT

COMÉDIE EN UN ACTE DE HENRY DE BRISAY

ILLUSTRATIONS DE MÉTIVET

(SUITE)

MADAME

Bois, mon mignon, bois!... (Elle l'embrasse.)

HERCULE

Ah! mais! ah! mais! Vous allez me faire tout renverser sur ma capote!

MONSIEUR

C'est vrai, Polymnie.

MADAME

Il faut pardonner à ma joie!... cher Antinoüs,... te revoir après dix ans!... Mais, vas donc voir, Manette, on frappe à la porte.

MANETTE

J'y vais, ma tante. (Au public.) Il est très gentil.

MADAME

Tu coucheras dans la chambre verte, mon cher enfant.

HERCULE

Oh! vous savez, ma tante, la couleur m'est égale, pourvu qu'il y ait un lit.

MONSIEUR

Tu plaisantes! Crois-tu que nous allons te faire coucher...

MADAME

Sur la paille! Allons donc!

HERCULE, buvant.

A la vôtre!

SCÈNE IX

MANETTE, MONSIEUR, MADAME ET HERCULE

MANETTE

C'est une lettre.

MONSIEUR

Donne, Manette.

MADAME, l'enlevant des mains de Manette au moment où son mari va la prendre.

Merci!

HERCULE

Une lettre? Qu'est-ce que ça peut être? Bah! je suis bien bête de m'inquiéter. A ta santé, Plumeau!

(Il se verse un verre.)

MADAME

Ciel! que lis-je?

MONSIEUR

Qu'est-ce qu'il y a?

MANETTE

Vous êtes malade, ma tante?

MADAME, prenant par la main et amenant près d'elle sur le devant de la scène Manette et Gribassier.

Écoutez ce que je reçois!

HERCULE, continuant à boire, au fond.

A ta santé, ma tante!

MADAME, lisant.

Maître Gribassier, notaire à Barbillon-les-Coudrettes.

MONSIEUR

Ah! tu vois, c'est pour moi.

(Il allonge la main, que sa femme lui rabat d'une claque.)

MADAME

Taisez-vous, Eusèbe. Écoutez, c'est horrible!

MANETTE

Ah! mon Dieu.

MADAME, lisant.

« Mes chers parents, J'apprends par un camarade qui est du pays, que vous habitez encore Barbillon-les-Coudrettes. Je devais brûler l'étape, mais je ne puis résister au désir de vous embrasser. Je me fais remplacer, et je viendrai vous demander à dîner ce soir, à six heures. Je suis actuellement à l'hôtel du *Merlan couronné*, où j'attends votre réponse. Je vous embrasse. Antinoüs. »

MONSIEUR

C'est épouvantable! Alors ce n'est pas Antinoüs qui est ici!

MANETTE

Au secours!

MADAME

Qu'on aille chercher la garde!

HERCULE, qui n'a rien compris, se lève un peu ému.

J'aime ma tante, j'aime mon oncle, j'aime Manette... j'aime tout le monde et les autres personnes de la société.

(Il ouvre les bras pour embrasser sa nouvelle famille.)

MADAME

Expliquez-nous, Monsieur, pourquoi vous vous êtes introduit ici sous un faux nom?

HERCULE

Si-ou-plaît? Qu'est-ce que vous dites?

MADAME

Je dis que vous n'êtes pas le capitaine Gribassier.

MANETTE

Vous n'êtes pas Antinoüs.

HERCULE

Mais, si! mais, si!

MONSIEUR

Il faut s'expliquer.

HERCULE

Je ne demande pas mieux, mais ça donne une soif, les explications.

(Il va pour retourner à la table.)

MADAME, l'empoignant par la main et le forçant à rester en place.

Connaissez-vous cette écriture? cette signature?

(Elle lui met la lettre du capitaine sous les yeux.)

HERCULE, bondissant, à part.

Une lettre! une lettre du capitaine! Je suis perdu!

MONSIEUR

Il se trouble.

MANETTE

Au secours! au secours!

MADAME

Taisez-vous, Manette! Et vous, Monsieur, nous expliquerez-vous votre conduite?

HERCULE

J'avoue tout, puisque vous savez tout.

MONSIEUR

Ainsi vous n'êtes pas Antinoüs?

HERCULE

Non, Monsieur... Je suis Hercule.

MONSIEUR

Il a perdu la raison!

MADAME

Vous vous rappelez toujours les bonnes tartes de la cousine Coqueluchon?

HERCULE, à genoux.

Grâce, ma tante!... Non... grâce, madame Plumeau.

MADAME, très digne.

Je m'appelle Gribassier.

HERCULE

Grâce, Gribassier!... Vous ne voulez pas ma mort?

MADAME

Vous l'avez cependant bien méritée, ça vous apprendrait à vivre.

MONSIEUR

Mais qui êtes-vous?

HERCULE, piteux.

Je suis Hercule.

MANETTE

Vous l'avez déjà dit.

HERCULE

C'est pour ça que je le répète. Je suis Hercule Pouponel, l'ordonnance du capitaine.

MADAME

Une ordonnance!

MONSIEUR

Et je l'ai embrassé!

MANETTE

Et moi aussi!

HERCULE

Grâce! c'est la faute de l'omelette.

MADAME

C'est la faute de l'omelette?

HERCULE

Oui! de l'omelette... et du poulet... et de la crème... Je voulais, une fois dans ma vie, manger comme un officier.

MADAME

Un poulet de trois francs dix sous!

HERCULE

Il en reste un peu.

MONSIEUR

L'affaire est grave. Quand le capitaine viendra, il statuera sur votre sort.

HERCULE

Je suis perdu!... c'est fini... fini... Adieu, famille Plumeau, adieu!

(Il se dirige vers la fenêtre.)

MADAME

Où allez-vous?

MANETTE

Qu'est-ce qu'il va faire?

HERCULE

Je vais me pendre!

MONSIEUR

Arrêtez!... ne faites pas ça chez moi.

HERCULE, toujours à la fenêtre.

Pendu ou fusillé, allez, c'est toujours la même chose comme résultat. Il vaut mieux en finir tout de suite.

MANETTE, lui arrachant le cordon des mains.

Voulez-vous bien vous taire, vous ne serez ni fusillé ni pendu, on ne dira rien au capitaine..., na!

HERCULE

Oh! vous êtes bien le chérubin du paradis! mais, vous, ça ne suffit pas. Il faudrait que les Plumeau... eux aussi...

MADAME

C'est insupportable. Voilà ce garçon qui nous appellera Plumeau toute sa vie grâce à votre stupide invention.

MONSIEUR

Mais, Polymnie, permettez... c'est vous-même...

MADAME

Assez, Eusèbe. Et vous, mon garçon, nous voulons bien vous garder le secret, mais à une condition.

HERCULE

A dix, si vous voulez!

MADAME

Vous allez nous faire un portrait de votre capitaine, que nous avons intérêt à bien connaître.

HERCULE, plus embarrassé du tout.

Mon capitaine, c'est le meilleur et le plus brave, un bon garçon, un franc luron, qui a dans sa capote le bâton de maréchal.

MANETTE

Vous l'aimez bien?

HERCULE

Si je l'aime! Il m'a sauvé la vie.

MONSIEUR

Vraiment! Ah! nous serions bien heureux si...

MADAME

Racontez-nous la chose, mon garçon.

MANETTE

Allons! dites vite.

HERCULE

Et sans me faire prier, encore... En deux mots, voilà l'affaire... C'était à Iéna, justement dont nous parlions tout à l'heure. Nous étions mal engagés, trop en avant, et tout à coup les Prussiens nous tombent sur le casaquin; moi, je tape, je tape, mais bonsoir, ils étaient trop. J'avais déjà reçu deux coups de baïonnette, et je



pensais bien que j'étais nettoyé, quand tout à coup voilà le capitaine qui tombe sur les têtes carrées à grands coups de sabre, en me criant: « Tiens bon, Hercule. » Rien que de le voir et de l'entendre ça m'a redonné du cœur; mais ils étaient encore trois sur moi, je perdais du sang, ma tête tournait, je tombe sur les genoux, j'étais réglé, quoi! Mais le capitaine était là. Il crève la poitrine à un, balafre le second, et fait prisonnier le troisième en moins de temps qu'il n'en faut pour vous le conter. Puis, comme je me relevais, essuyant la boue que j'avais à ma culotte, rapport qu'y avait eu de la pluie, il me dit de sa bonne voix: « Rien d'cassé, l'enfant? — Rien, mon capitaine! » que j'y dis. Bast! il n'écoutait déjà plus, il était reparti se battre, et le soir il revenait avec un drapeau ennemi... Si bien que l'Empereur le décora lui-même sur le champ de bataille.

MONSIEUR

Décoré!

MANETTE

Ah! c'est bien.

MADAME

Ah! Il faut que je t'embrasse.

HERCULE

Merci, Madame. Y a pas de quoi. (A part.) Elle a la rage d'embrasser, cette femme-là.

MONSIEUR

Et maintenant, Hercule, mon garçon, n'ayez plus aucune contrainte, chassez de votre cœur... (Il hésite et regarde sa femme qui se tait) toute appréhension. Notre neveu vous a sauvé la vie, vous êtes... (il hésite encore) sacré pour nous! Désormais, vous pouvez vous considérer... (A sa femme.) Eh bien! tu ne dis rien?

MADAME, le nez dans son mouchoir, très émue.

Allez, Eusèbe, allez!

MANETTE, étonnée du silence de sa tante.

C'est à n'y pas croire!

MONSIEUR

Vous pouvez vous considérer, dis-je, comme de la famille.

HERCULE

Vive Gribassier!

MADAME

Va voir, Manette, on frappe à la porte.

MANETTE, après avoir regardé par la fenêtre.

C'est le capitaine!

MONSIEUR

Préparez tout pour le dîner.

MADAME

Et on va mettre un couvert de plus pour Hercule.

HERCULE

Pardon, excuse, mais c'est que j'ai déjà pris... (Et il montre la table.)

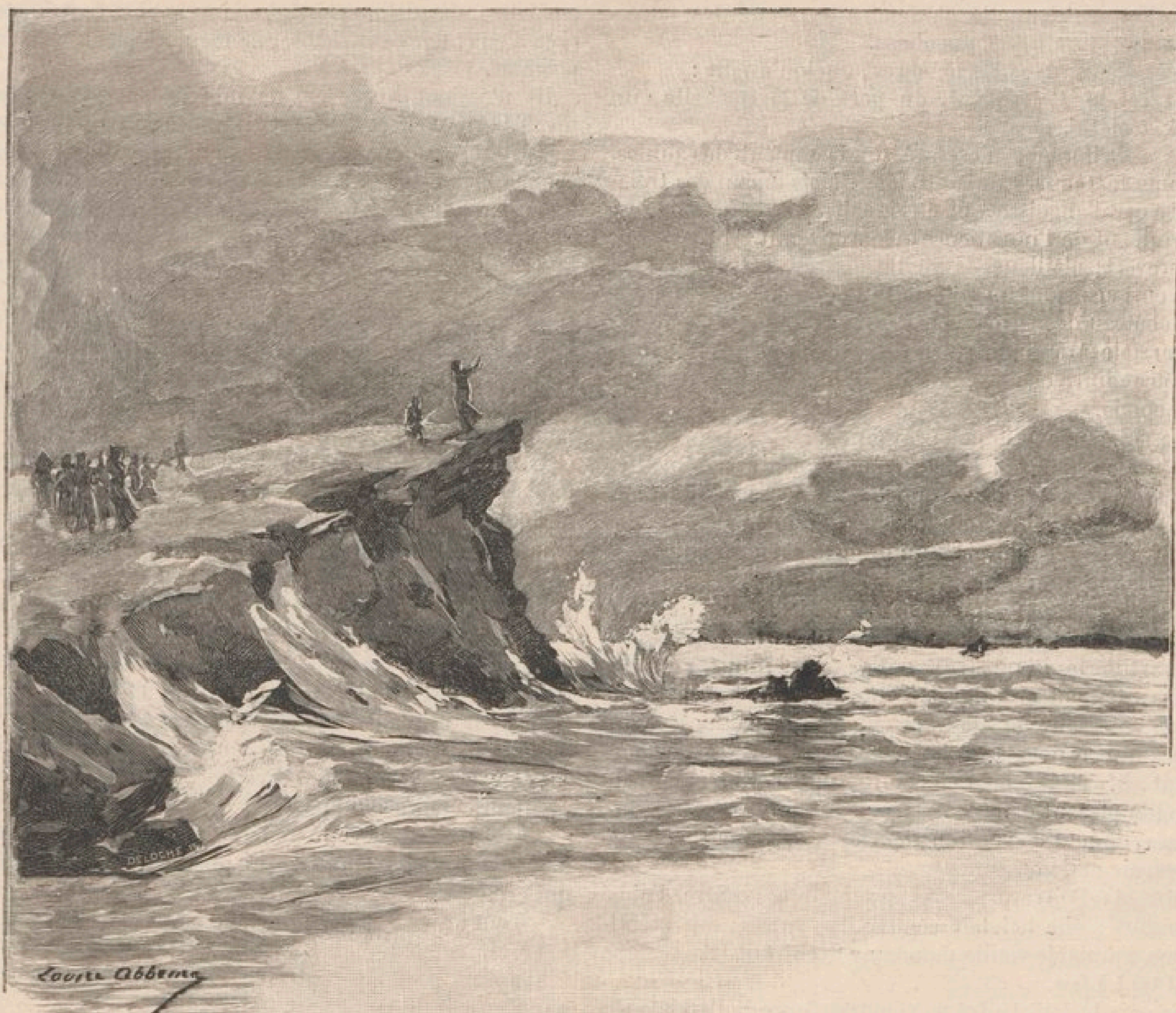
MANETTE

Ça ne fait rien, vous recommencerez!

Rideau.

FIN





A travers les ténèbres, il lança l'absolution.

CŒURS NAÏFS

Par MARCEL LUGUET

ILLUSTRATIONS DE LOUISE ABBEMA

I

La mer avait des coups de canon et des galops d'armée.

Toute la population de Saint-Trojan avait traversé la forêt de pins, à la suite du canot de sauvetage qu'un garde-côte, essoufflé, était venu querir, car un navire était en perdition à la sortie du pertuis de Maumusson. De grandes tempêtes depuis dix jours passaient sur l'île d'Oléron, et Giselle et Engilbert de Malieune, dont les vacances s'étaient écoulées à Saint-Trojan en compagnie de leur grand'mère et de l'abbé, ce soir-là s'étaient attardés avec ce dernier sur la plage. Maintenant la nuit venait : l'idée du naufrage, la vue de cette foule accourue, les retenait.

La nuit se fit.

Malgré lui, le précepteur, un prêtre de haute stature, vieux et corpulent, ne songeait plus à rentrer : les en-

fants l'avaient supplié d'attendre le retour des sauveteurs, on saurait quelque chose.

Près d'eux, dans les ténèbres, quelqu'un dit :

« C'est le *Bel-André*, du port de la Rochelle, un brick-goélette. »

Ils s'abritèrent, adossés à un tassement des dunes. Comme le temps paraissait long! Mais aucun des trois, saisis par l'angoisse qui étreignait tout le monde, ne s'inquiétait de l'impatience qu'éprouverait là-bas Mme de Boisrevert; d'ailleurs la vieille marquise, très alerte et très curieuse sitôt qu'elle était hors de chez elle, loin de son château des Ormes, en Poitou, finit par faire atteler la carriole à âne qui lui servait d'équipage, et par se faire conduire où elle soupçonnait que se trouvaient ses vagabonds.

La rumeur publique l'avait guidée.

A présent elle se joignait à eux, l'imagination montée à la mise en scène de ce sinistre, et se bornant à répéter, peut-être pour s'indulgencier elle-même :

« Vraiment, l'abbé n'a pas plus de tête que les enfants ! »

Personne ne lui répondit.

Il semblait que depuis des heures, dans la nuit, on assistât, sans la voir, à quelque bataille de peuples où l'artillerie de plusieurs nations, des milliers de batteries, donnait presque sans interruption, tant le fracas de la côte sauvage était formidable. Et par-dessus des chocs qui avaient l'air de cavaleries éperdues se chargeant, il s'élevait des clameurs, une hallucination de l'oreille plaçant dans le vacarme de toute cette eau furieuse, de tout ce vent en démence, des hurlements de désespoir et de férocité.

Mme de Boisrevert cessa ses plaintes contre l'abbé Claudius : elle haletait comme les autres; son scepticisme d'aimable vieille mondaine fléchissait, l'abandonnait tout à fait.

Jamais le *Bel-André* ne tiendrait jusqu'à l'arrivée du canot de sauvetage.

Le creux de la dune devint insuffisant : les deux enfants, la grand'mère et l'abbé, dans ce petit ravin où l'on avait fait avancer l'âne et sa charrette, ne furent bientôt pas plus protégés là qu'ailleurs. Le vent leur passait sur la tête avec des fureurs folles, emportant de son coup de balai du sable et des graviers qu'il leur jetait sans relâche.

Autour d'eux, entre deux rafales, murmuraient des groupes de villageois, fantômes allant de l'un à l'autre pour se communiquer leur terreur.

Là-bas, à l'église, la cloche sonnait un tocsin dont le tintement n'arrivait, de l'autre côté des pins, que de temps à autre.

Giselle pas plus que son cousin, la marquise pas plus que le précepteur, n'échappaient au charme étrange de cette épouvante qui assemblait tous ces gens sur le rivage. Il se passait quelque chose de monstrueux dont ils voulaient savoir le dénouement, dont ils attendraient la fin, coûte que coûte : au milieu de ces paysans, marins, pêcheurs, douaniers, leurs âmes de gens du monde, affadies de convenu, étaient comme mordues et flagellées d'une âpre émotion où, pour la première fois peut-être, ils sentaient bien nettement en eux, tendu et torturant, ce lien de solidarité qui nous unit; et ce lugubre grandiose, cette vertigineuse folie, cet assassinat, pour ainsi dire, de quelques-uns de leurs semblables, là, tout près d'eux, dans l'invisible, ce meurtre par la mer, les poignait.

Ils n'osaient se parler, ils ne savaient plus penser, nivelés sous l'effort de la consternation : une simplicité irrésistible les dépouillait de leur attirail moral de personnes bien élevées. Aussi comprenaient-ils que maintenant si quelqu'un devait agir, parler, c'étaient ces hommes rudes et frustes, que le jour, dans les circonstances dites normales, eux ne considéraient que par pure bienveillance.

La cloche, derrière la forêt, continuait son glas, dont la rafale enlevait des notes, le ponctuant ainsi de syncopes plus lamentables : la cloche d'Angélus, la cloche baptismale, la cloche des gais mariages, sonnait au naufrage...

La petite population, déjà résignée, avait une mine de pauvre troupeau. Les œuvres de Dieu, dans leur sauvagerie de colère indomptable, proclamaient leur auteur; les œuvres de Dieu criaient Dieu, aussi bien et mieux encore que dans la sérénité d'une nature jolie; et les deux enfants, très impressionnables, sentaient que rester là c'était prier.

Enfin il y eut un redoublement dans la tempête. On crut que tout allait passer. Engilbert et Giselle se saisirent par la main. Les groupes, sur la falaise, furent ébranlés, disloqués. Le *Bel-André* était perdu, et avec lui peut-être le canot de sauvetage, c'est-à-dire les douze meilleurs hommes du pays.

Un vieux pêcheur, le bras étendu vers les groupes, dit, montrant les femmes qui pleuraient, des marmots qui criaient :

« Tout ça, ce sera des veuves et des orphelins demain. »

La tempête augmenta encore.

D'autres prononcèrent aussi l'arrêt des malheureux naufragés et de leurs sauveteurs :

« Il n'y a plus d'espoir ! »

Soudain une silhouette énorme se dressa : l'abbé Claudius avait quitté l'anfractuosité, était monté sur la crête de la dune, d'où il faisait face à la mer, d'où il tenait tête au vent, la soutane emportée par la bourrasque, une main à son chapeau pour l'empêcher de s'envoler.

Près de lui un gamin tenait une lanterne qui rendait encore plus fantastique l'ombre colossale du prêtre.

Instinctivement, la foule s'était rapprochée de lui.

Il se découvrit, donna son chapeau au gamin.

A haute voix, il récitait les prières des agonisants; derrière lui la rafale balayait les répons du troupeau. La cloche sonnait toujours.

Sa taille se redressa encore; il avançait sur le bord du trou noir et mugissant, les mains ouvertes. Les répons s'étaient arrêtés, lui seul parlait.

A travers les ténèbres, là-bas, sur la mer, d'un geste puissant il lança l'absolution.

II

« Il va le tuer ! il va le tuer ! »

Le premier mouvement des enfants et aussi de leur précepteur, du reste, fut de battre en retraite.

C'était deux jours après le naufrage du *Bel-André*,

ils passaient devant une maisonnette de cultivateur, sur la lisière des pins, lorsque ces cris les arrêtèrent, faillirent leur faire rebrousser chemin, l'abbé pouvant craindre pour ses élèves.

Une grande femme, sèche et brune, sortit en gesticulant.

Ils reconnurent celle qu'on appelait dans le bourg d'un surnom : la Gambille, et à laquelle plusieurs fois ils avaient acheté des coquillages, sur le sable, quand elle revenait de la pêche à marée basse.

La Gambille, dehors, répétait :

« Il va le tuer ! »

Lorsqu'elle aperçut l'abbé, elle courut droit à lui :

« Ah! monsieur le curé, je vous en prie!... Ah! monsieur le curé, empêchez-les de se battre, empêchez-le, lui surtout, mon mari!... Ce n'est point une raison parce qu'on nous fait des misères pour que nous nous revengions comme ça. »

Bien entendu, les trois promeneurs ne comprenaient pas davantage. Aucun d'eux ne bougeant, elle repartit :

« J'ai de la religion, monsieur le curé, et M. le curé de Saint-Trojan pourra vous dire que je vas à la messe tous les dimanches. Mon mari non plus n'est point un mauvais homme, mais il est si vif! Vous savez, quand il a vu que l'autre grippe-sou arrivait pour nous saisir, nous qui sommes des travailleurs, dame! il a eu envie de cogner. Venez vite. »

Sans plus d'éclaircissements, elle tirait si fort l'abbé par la manche, que celui-ci dut l'accompagner, se contentant de dire à ses deux élèves :

« Restez là. »

Beaucoup moins par curiosité que par affection pour leur maître, Engilbert et Giselle suivirent cependant la femme et le prêtre, qui entraient dans la maisonnette.

Là, un homme à favoris roux, habillé d'un complet gris râpé et assez malpropre, était acculé au mur par le mari de la Gambille : son chapeau, un melon noir guère plus neuf que le costume lui-même, avait roulé à terre; et, pris à la cravate, la face congestionnée, notre individu tirait la langue. Son adversaire le lâcha dès qu'il entendit venir du monde. Alors les menaces et les invectives se mirent à pleuvoir de la bouche des favoris roux. L'autre se bornait à hausser les épaules, paraissant regretter seulement que l'intrusion d'étrangers dans leurs petites affaires l'eût empêché de pousser plus loin l'emploi des arguments frappants.

Puis, quand il eut repris haleine, refait le nœud de sa cravate, un méchant bout de ruban noir tout usé, et ramassé son chapeau, l'homme en gris, s'adressant à l'abbé Claudius, déclara qu'il était huissier de sa profession, qu'il était venu vingt fois pour une créance, que ces gens ne payaient pas, qu'aujourd'hui il avait résolu de pratiquer la saisie, qu'il avait été insulté par la femme et quasi assommé par le mari.

« Si c'est Dieu possible d'inventer des menteries pareilles! gémissait la Gambille.

— Le hasard ne vous aurait pas fait passer par là, devant chez ces coquins, conclut l'officier ministériel, que j'étais un homme mort.

— Un huissier, ce n'est pas un homme! répliqua, gouailleur, le paysan. J'en ai assez sauvé, moi, des hommes, pour qu'on ne vienne pas m'accuser de ça; et pas plus tard que l'autre nuit, je crois que c'est un peu grâce à moi qu'on a pu avoir les deux du *Bel-André* qu'on a ramenés à terre! »

Cette allusion au naufrage de l'avant-veille fit dresser les oreilles aux trois spectateurs, encore très impressionnés; le mari de la Gambille eut à répondre à une foule de questions qu'ils lui posaient à la fois. C'est ainsi qu'ils surent que, moitié pêcheur et moitié cultivateur comme beaucoup des habitants, il faisait partie de l'équipage du canot de sauvetage, s'était déjà vu décerner trois médailles pour ses actes de courage, avait failli périr en s'entêtant à repêcher les deux matelots du brick-goélette, et était prêt à recommencer.

« C'est-il pas une misère, disait-il, qu'on ait beau s'esquinter tout le long de l'année après son champ et son bateau, qu'on ait beau faire des journées chez les autres, s'embaucher à leur compte pour aller la nuit garder leurs viviers et leurs huîtres, risquer sa peau chaque fois qu'il y a un bâtiment en danger, faire tous les métiers enfin, et qu'on ne puisse pas malgré tout ça joindre les deux bouts, et qu'il faut qu'on soit la proie du mauvais monde avec leur papier timbré!

— Payez-vous, ou je saisis? C'est cinquante francs, les frais compris, faisait à son tour l'huissier, rassuré par la présence de témoins le garantissant contre de nouvelles violences.

— Payez-vous? payez-vous?... et pouvoir!... » se lamentèrent l'homme et la femme ensemble.

Ils avaient l'air honnête, sous la rudesse de leurs dehors. Giselle et son cousin, depuis ce qu'ils savaient de lui, contemplaient l'homme avec de grands yeux, comme pour voir comment c'était fait, un héros, un vrai héros; car ils n'en avaient jamais vu de vivant, et on leur avait dit que c'en étaient bien, ces sauveteurs dont ils lisaient mille histoires dans les grands livres à images. Puis la scène de l'autre nuit se retraçait devant eux; ils y ajoutaient maintenant la vision du mari de la Gambille, Rousselot, à son bord avec ses onze camarades épuisés, luttant, défaillant, luttant toujours, par humanité, par devoir, par honneur, dans l'affreux trou noir de la mer invisible, là-bas, sous le geste suprême de pardon que leur envoyait de terre le ministre de Dieu.

Non, ce n'était pas possible qu'un héros fût aux prises avec un huissier, qu'on vendît ses pauvres quatre meubles, qu'on le jetât dehors et qu'on l'obligeât à aller coucher à la belle étoile sur cette plage, théâtre de sa bravoure. Il y avait là une inconséquence et une injustice qui choquaient les deux enfants dans leur petite compréhension encore toute neuve de ces choses. Tandis que l'huissier, Rousselot, la Gambille, se disputaient à qui mieux mieux, ils avaient supplié à part l'abbé Claudius. Celui-ci ne tint pas longtemps contre.

Alors il pria les favoris roux de patienter jusqu'au lendemain, et l'on partit en recommandant au couple stupéfait de descendre jusqu'au bourg dans la soirée et de se faire indiquer le chalet de Mme la marquise de Boisrevert, qui arrangerait peut-être l'affaire.

En dévalant par les sentiers sablonneux, l'abbé ne voulut pas perdre l'occasion de moraliser sur l'événement; docilement écouté par le jeune garçon et la fillette qui trottinaient auprès de lui chacun d'un côté, il pérorait :

« Voyez-vous, mes enfants, la charité est une belle chose; c'est même certainement la plus belle chose qu'il y ait en ce monde, et sans vous contenter de ne jamais pécher contre elle, pratiquez-la chaque fois que vous le pourrez. Mais ne vous y livrez point en aveugles. Elle a d'autant plus de prix qu'elle est plus éclairée. Ainsi, assurément vous avez obéi tout à l'heure à un mouvement très généreux et tout spontané de votre âme : le drame auquel vous aviez en partie assisté avant-hier vous a davantage fait admirer cet homme, Rousselot, et vous avez conçu d'autant plus vivement le désir de lui venir en aide. Si comme sauveteur il a droit à votre estime, il n'en est pas moins vrai qu'il a fort mal agi en menaçant son semblable, cet huissier qui, somme toute, faisait son métier. J'aime à croire que Rousselot mérite le secours que votre bonne grand'mère, sur votre intercession, voudra bien lui accorder. Néanmoins je maintiens qu'il a eu tort et que cela pouvait le rendre moins intéressant. Supposez que nous ne sachions rien de son passé, des services que l'humanité lui doit, nous n'aurions guère songé à le tirer d'embarras. De même, à cause de cela, que vous connaissez de lui, l'autre n'a pas eu vos sympathies : remarquez que c'est peut-être un brave homme lui aussi, poussé par la nécessité, autant dans la gêne que sa victime... »

Engilbert et Giselle secouaient la tête; il était facile de deviner que les favoris roux et le complet gris malpropre n'excitaient que leur aversion.

L'abbé ne se décourageait pas.

« Notre-Seigneur veut que nous nous aimions tous indistinctement, mes chers petits. C'est pour cela qu'il est mort entre deux voleurs, sans quoi il aurait pu expirer en moins honteuse compagnie. Retenez ce symbole signifiant que notre nature nous rapproche les uns des autres assez pour que celui qui était au-dessus de tous, l'Homme-Dieu, ne pût pas être dispensé même de la pire société en un pareil moment. Vous êtes nobles, vous êtes riches, vous êtes pieux, et vous croyez avoir été charitables en promettant à ces pauvres gens les cinquante francs qui leur manquent. Eh bien! vous ne l'avez pas été entièrement, car vous avez montré de la répugnance, une certaine hostilité, muette, il est vrai, mais enfin par là du mépris, pour ce malheureux huissier, qui sans nous aurait été roué de coups. Oui, mes amis, pour que votre charité fût complète, il aurait fallu qu'en même temps que vous secouriez les Rousselot, vous adressiez quelques bonnes paroles à l'autre. Comprenez-vous ? »

Leur silence confessa qu'ils trouvaient le raisonnement du précepteur sans réplique.

Mme de Boisrevert approuva l'élan de ses petits-enfants, et quelques jours après, la mer s'étant calmée, on regagna le Poitou.

(La suite au prochain numéro.)

